Françoise

DOLTO

ESSAIS

sexualité féminine

la libido génitale et son destin féminin

GALLIMARD

Sexualité féminine
La libido génitale et son destin féminin

Collection Françoise Dolto
dirigée par
Catherine Dolto

FRANÇOISE DOLTO

Sexualité féminine

La libido génitale et son destin féminin

ÉDITION ÉTABLIE,
ANNOTÉE ET PRÉSENTÉE PAR
MURIEL DJÉRIBI-VALENTIN
ET ÉLISABETH KOUKI

GALLIMARD

© *Michèle Brabo pour la photographie de couverture.*
© *Éditions Gallimard, 1996, pour la présente édition.*

Préface

C'est dans la perspective d'un congrès international de psychanalyse, prévu à Amsterdam en septembre 1960[1], *que Françoise Dolto s'engage dans la rédaction d'un rapport sur la question de la sexualité féminine. Cette rencontre, décidée au cours d'un séminaire annuel de la Société française de psychanalyse (SFP) à l'instigation de Jacques Lacan et Daniel Lagache, va bénéficier d'une longue préparation de deux ans. Ce congrès a plusieurs objectifs dont la plupart sont clairement énoncés, dès 1958, par Lacan dans ses* Propos directifs, *programme théorique*[2] *qui nous permet aujourd'hui encore d'apprécier la diversité d'intérêts spéculatifs et politiques qui occupaient les responsables et rapporteurs de ce congrès, et tissaient les relations de ce groupe de psychanalystes qui eut par la suite un si grand impact sur la vie intellectuelle et le développement du mouvement analytique français. Françoise Dolto en fut, sans conteste, une des figures les plus marquantes.*

1. Ce congrès, qui eut lieu à l'université d'Amsterdam du 5 au 9 septembre 1960, fut organisé par la SFP et la Nederlands Psychoanalytisch Genootschap, avec le concours d'analystes originaires d'Allemagne fédérale, Argentine, Autriche, Belgique, Canada, États-Unis, Grèce, Italie, Portugal et Suisse.

2. J. Lacan : « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine, 1958 », in *Écrits*, Le Seuil, 1966, pp. 725-736.

Rappelons d'abord le climat de tension politique dans lequel cette rencontre va s'ouvrir. Organisée avec la société hollandaise dissidente, comme la SFP, de l'International Psychoanalytical Association (IPA), elle se tient précisément au moment où, avec l'accord de Lacan, depuis juillet 1959, les responsables de la SFP ont renouvelé leur demande d'affiliation. Une commission d'enquête vient d'être créée pour en examiner les conditions : J. Lacan et F. Dolto sont sur la sellette et durement remis en question en tant que didacticiens[1]. *Les enjeux politiques étant aussi préoccupants, on pourrait penser dans un premier temps que la visée principale du congrès d'Amsterdam ne se limitait pas à la simple opportunité offerte de rouvrir le débat sur la sexualité féminine, débat qui fut entre 1923 et 1935 l'occasion de tant de polémiques et de luttes théoriques intestines. En effet, hormis un rappel historique très sérieux, pris en charge par un psychanalyste québécois, Camille Laurin*[2], *ce débat ne paraît plus vraiment au centre des préoccupations des rapporteurs pris dans leur ensemble. Le plus souvent, il n'est qu'effleuré ou même pas évoqué. Selon le témoignage de Wladimir Granoff*[3], *autre rapporteur du groupe français à Amsterdam, il s'avère même que l'adresse tant des* Propos directifs *de Lacan que du rapport dont Granoff fut le coauteur avec François Perrier était tout autre. Dans leur portée immédiate, Granoff révèle que, malgré le caractère international de la rencontre, ils s'adressaient surtout au public restreint des psychanalystes français et laissaient apparaître, à l'intérieur de la SFP, certaines dissensions. Ainsi précise-t-il :*

« Ce qui était visé, c'était une dérive que l'on trouvait pré-

1. Cf. « Des jalons pour une Histoire », entretien entre F. Dolto et É. Roudinesco, in *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, Le Seuil, 1988. Voir aussi É. Roudinesco, *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France* 2, Le Seuil, 1986, II, 3, pp. 288 à 377 et III, 2, 2, p. 517 et suiv.

2. C. Laurin, « Phallus et sexualité féminine », *La Psychanalyse*, n° 7, P.U.F., 1964.

3. W. Granoff et F. Perrier, « Les idéaux féminins et la question des perversions chez la femme » (titre original). Ce texte fera l'objet d'un article : « Le problème de la perversion chez la femme » in *La Psychanalyse*, *op. cit.*, puis de l'ouvrage : *Le désir et le féminin*, Paris, Aubier-Montaigne, 1979. Outre la postface de W. Granoff à la dernière édition, en 1991, de ce texte remarquable, nous avons bénéficié, pour la reconstruction de ce point historique, de son témoignage, lors d'un entretien qu'il nous a accordé (le 29 mars 1995) et qui nous a permis de percevoir, dans la finesse et la vivacité de son propos, les réels enjeux de la rencontre d'Amsterdam auxquels nous n'étions pas encore tout à fait sensible.

occupante, que l'on croyait pouvoir prévenir, et dont à tort on attribuait la responsabilité majeure à Françoise Dolto, dérive qui emmenait les choses de l'analyse vers un enveloppement absolu du féminin dans ce qui était considéré comme d'essence maternelle, vers une promotion, théoriquement exorbitante, du couple mère-nourrisson comme dominant les grandes coordonnées de la psychanalyse. Ce qui s'accompagnait d'une occupation du terrain de la spéculation théorique par l'observation directe, la réalité des corps, et cela, nécessairement aux dépens de la tension toute différente de l'horizon théorique proposé par Lacan, où l'essor se prenait à partir de la piste d'envol constitué par le RSI (Réel, Symbolique, Imaginaire) proposé dès l'acte initial d'enseignement donné à la Société française de psychanalyse[1] *».*

L'évocation au sein de la SFP de sa division en deux courants, dont l'un, autour de Lacan, privilégierait l'apport doctrinal du maître — le rapport de Granoff et Perrier s'en faisant à Amsterdam le porte-parole —, alors que l'autre, regroupé autour de F. Dolto, s'occuperait de l'abord clinique, de l'« observation directe » des rapports mère-enfant et des stades précoces du nourrisson, s'est mis pour nous en résonance lointaine avec l'histoire originaire du mouvement analytique. En cela, le sujet de la rencontre était loin d'être anodin. Ce congrès rouvrait, déplaçant les enjeux en les réactualisant, ce débat dont nous avons déjà dit qu'il avait divisé la communauté psychanalytique en provoquant l'affrontement théorique du groupe des psychanalystes regroupés à Vienne autour des thèses de Freud (Jeanne Lampl de Groot, Hélène Deutsch, Ruth Mack Brunswick, Marie Bonaparte, Anna Freud) et de celui qui s'était constitué à Londres autour de Jones[2] *(Karen Horney, Melanie Klein, Josine Muller). Une multiplicité de voix, pour la plupart féminines, s'était fait entendre. L'intérêt de ce débat historique, si on voulait aujourd'hui lui rendre justice, ne se réduirait plus seulement à cette simple dimension polémique qui le résume souvent hâtivement. D'une part, ceux qui, à Vienne défendaient la théorie freudienne du monisme*

1. W. Granoff, *op. cit.*, citation extraite de la postface ajoutée à la réédition du texte en 1991, pp. 114-115.

2. E. Jones, « La phase précoce du développement de la sexualité féminine », présenté en 1927 au congrès d'Innsbruck, traduit et publié dans *La Psychanalyse*, *op. cit.*

sexuel, celle d'une stricte essence masculine de la libido, soutenant de la part de la petite fille une totale ignorance du vagin, le rôle essentiel du clitoris comme homologue du pénis, construisant ainsi la théorie «phallique» de la sexualité féminine. De l'autre, ceux qui, à Londres, s'appuyant sur l'apport plus contradictoire de la clinique et une conception dominante de la complémentarité entre les sexes, fondée essentiellement sur l'anatomie, soutenaient l'existence d'une libido spécifiquement féminine, s'opposaient à Freud sur la question de l'«envie du pénis» en affirmant son caractère défensif et secondaire qui permet le refoulement d'un «sentiment du vagin» existant à un stade très précoce chez la petite fille. Dans ce débat, l'opposition tranchée entre une théorie qui s'est affirmée de manière souvent abrupte, et une clinique qui venait l'infirmer en la frappant d'invraisemblance ou en la désignant de simple vue de l'esprit, même si elle peut nous aider à cerner la trame de la polémique, réduit le propos des auteurs à un simple point de vue partisan. Elle ne nous permet pas d'en apprécier les apports divers, plus personnels, d'y reconnaître le courage et l'originalité et peut-être surtout, de retrouver comment, en l'accompagnant, ces voix ont enrichi la pensée freudienne de la sexualité féminine, en l'infléchissant ou quelquefois même en confirmant ses intuitions[1]. *Or, cette controverse, très largement développée dans les publications de l'époque*[2], *tomba dans l'oubli peu de temps après la disparition de Freud.*

Pourquoi, en 1958, le besoin se fait-il sentir pour les responsables de la SFP de remettre ces questions sur la sexua-

1. Sur l'évaluation théorique de cette polémique depuis 1960, il nous faut citer certains travaux. D'abord, le travail de confrontation et de conciliation, contemporain du congrès d'Amsterdam, et dirigé par J. Chasseguet-Smirgel, *La sexualité féminine, recherches psychanalytiques nouvelles*, avec la participation de C.-J. Luquet-Parat, B. Grunberger, J. Mc Dougall, M. Torok et C. David, Payot, 1964. P. Aulagnier-Spairani, «Remarques sur la féminité et ses avatars», in *Le désir et la perversion*, Le Seuil, 1967. M. Montrelay, «Recherches sur la féminité (1970)», in *L'ombre et le nom*, Éditions de Minuit, 1977. L. Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, Éditions de Minuit, 1974. S. Kofman, *L'énigme de la femme*, Galilée, 1980. Enfin, plus récemment, M.-C. Hamon, *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes et non pas plutôt leur mère?*, Le Seuil, 1992.

2. Certains de ces textes, très peu connus du public français, furent traduits et publiés dans *La Psychanalyse*, *op. cit.* Plus récemment, nous devons à M.-C. Hamon de les avoir remis à notre disposition dans *Féminité Mascarade*, Le Seuil, 1994.

lité féminine à l'ordre du jour? Pourquoi Lacan se met-il en tête d'aller réveiller «la Belle au bois dormant»? Il est vrai qu'en 1960, comme dans les années vingt, on assiste à une féminisation croissante de la profession. D'autre part, cette partie de la spéculation analytique, délaissée par la psychanalyse, gardait les traces encore très vivaces de questions qui avaient poursuivi leur chemin en passant par le détour du féminisme, faisant place à un abord plus sociologique de la question féminine[1]. *C'est Simone de Beauvoir qui, en 1949, fut la première à réintroduire la problématique psychanalytique de la sexualité féminine dans* Le deuxième sexe[2].

Déjà en 1956, devant l'auditoire de son séminaire, Lacan s'étonnait de ce que les «divagations théoriques», dont ce débat avait été l'occasion, donnaient, comme Renan disait de la bêtise humaine, une idée de l'infini, sans pour autant, précisait-il aussitôt, que la bêtise n'ait rien à y faire. Ce qu'il constatait, avec une pointe de nostalgie, était plutôt les signes d'un temps où le groupe des analystes autour de Freud partageait dans le transfert au maître la même «passion doctrinale»:

«Il est en effet frappant de voir à quelles difficultés extraordinaires ont été soumis les esprits des différents analystes à la suite des énoncés, si abrupts et si étonnants, de Freud[3]*.»*

La nécessité se fit donc progressivement sentir de revenir sur les données de ce débat et les malentendus qu'il avait engendrés, produisant ce qui pouvait apparaître comme un véritable délire théorique face aux contradictions apportées

1. Cette inflation de l'abord sociologique est très sensible, par exemple dans les écrits américains d'Hélène Deutsch qui fut l'une des protagonistes du débat des années vingt. Cf. H. Deutsch, *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, P.U.F., 1994.

2. É. Roudinesco remarque avec justesse que l'élaboration freudienne de la théorie de la sexualité féminine et la controverse qui en découle sont contemporaines du déploiement du mouvement féministe et du débat sur la libération des femmes dont la réussite est particulièrement probante dans l'aire anglo-américaine qui, à l'intérieur de l'IPA, tente d'imposer sa domination. En outre, elle souligne une différence essentielle en France où le mouvement psychanalytique se tint dans une méconnaissance tenace du sens du débat anglo-viennois, laissant à Simone de Beauvoir, en 1949, le soin de traiter la question de l'identité sexuelle dans une optique culturaliste. Cf. S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe II, L'expérience vécue*, Gallimard, 1949.

3. J. Lacan, *La relation d'objet*, Le séminaire, Livre IV, Le Seuil, 1994, p. 25.

par la clinique. La trace la plus insistante que ce débat avait laissée gardait l'accent irritant de la polémique.

Sans doute Lacan y voit-il un intérêt théorique majeur : les questions débattues dans les années vingt mettaient au premier plan celle du « primat du phallus » dont il avait fait lui-même le centre de sa réflexion sur la relation d'objet[1]. *Le « retour à Freud » semblait, ici aussi, s'imposer. Aussi Lacan acceptait-il de se laisser ainsi ressaisir par les apories concernant le complexe de castration chez la femme, celles mêmes qui avaient envahi le champ de la spéculation psychanalytique des années vingt.*

Le débat des années vingt ou la querelle anglo-viennoise

Ce débat prend, en effet, son essor en 1923 autour de la « phase phallique » que Freud met en avant dans son article « L'organisation génitale infantile[2] *». Destiné à être inséré dans les* Trois essais sur la théorie sexuelle, *comme complément aux différents ajouts de 1910 et 1922, ce texte concerne plus particulièrement l'investigation sexuelle infantile*[3]. *Il précise en quoi consiste le caractère principal de cette troisième et dernière phase du développement infantile qui la distingue de l'organisation génitale définitive de l'adulte : « Il réside en ceci que, pour les deux sexes,* un *seul* organe génital, *l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du* phallus[4]. »

Ce texte de Freud, à plus d'un titre exemplaire, lui permet d'abord d'affirmer sa conviction sur ce moment essentiel de l'investigation sexuelle infantile où l'enfant maintient, à l'encontre de toutes les contradictions apportées par l'observation, la supposition que tout être possède un organe génital phallique. Freud y décrit en outre les processus noués dans cette phase à la menace de castration qui entraînera, pour le garçon, la disparition du complexe d'Œdipe. En

1. Ce séminaire de Lacan sur la relation d'objet (1956-1957) est contemporain de son article sur « La signification du phallus », texte d'une conférence prononcée en mai 1958, in *Écrits*, Le Seuil, 1966.

2. S. Freud, « L'organisation génitale infantile », 1923, in *La vie sexuelle*, P.U.F., 1969, pp. 113 et suiv.

3. *Id.*, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, chap. II : La sexualité infantile, 5 : Les recherches sexuelles infantiles.

4. Souligné par Freud, « L'organisation génitale infantile », *op. cit.*, p. 114.

même temps, il fait entendre que cette description ne concerne que l'enfant mâle et que force lui est de constater qu'il existe une grande incertitude quant aux matériaux dont il dispose pour décrire les processus correspondants chez la petite fille. Ceux-ci lui font « défaut ».

Ce défaut, constaté par Freud en 1923, des matériaux cliniques concernant la sexualité de la petite fille et de la femme qui sont à sa disposition est bien surprenant[1]*. La question sur la sexualité féminine n'a-t-elle pas constitué l'ouverture de sa théorie soutenue par une observation clinique qui, comme nous le savons bien, portait à ses débuts essentiellement sur des femmes hystériques*[2]*. Dès 1905, pourtant, il constatait déjà le « voile épais*[3]*» qui recouvrait la sexualité des femmes qu'il attribuait tantôt à l'« atrophie » imposée à leur sexualité par la civilisation, tantôt à une pudeur conventionnelle*[4] *sur leur vie érotique. Le silence des femmes à ce sujet n'était alors envisagé que sur le terrain*

1. Le travail de M.-C. Hamon, *op. cit.*, portant sur l'échange théorique qui eut lieu entre Freud et ses disciples part du caractère paradoxal de ce constat freudien. Son analyse suit le cheminement de cette querelle et a, entre autres mérites, celui de nous rappeler le rôle que joua Karl Abraham dans l'ouverture de la question sur la sexualité féminine. Posée à Freud, dans une de ses dernières lettres, cette question d'Abraham laissa le maître, à la mort du disciple survenue brutalement en 1925, dans la difficulté de ce qu'il lui avait avoué comme restant pour lui « extrêmement obscur ». Cf. S. Freud, K. Abraham, *Correspondance*, 1907-1926, Gallimard, 1969, pp. 381-384. Les années qui suivront la mort d'Abraham verront cette question se poser à l'intérieur de la communauté analytique jusqu'à la scinder en deux groupes et risquer de provoquer une rupture institutionnelle. Rupture évitée de justesse au prix de l'enterrement de la question elle-même. Le non-lieu sera déclaré. Ce ne fut donc pas une mince affaire pour le congrès d'Amsterdam que de rouvrir ce qui s'était apparemment cicatrisé, et dont la fadeur des théories analytiques de l'époque doublée d'une clinique rigidifiée portait le symptôme.

2. S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, P.U.F., 1994.

3. *Id.*, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 59.

4. Un des effets théoriques de l'élaboration freudienne qui va vers la promotion de la notion de *féminité* donnera à Freud l'occasion de produire des justifications plus profondes de la pudeur féminine. Celles-ci bénéficieront de l'apport essentiel de son article de 1927 sur « Le fétichisme », dans *La vie sexuelle*, *op. cit.* Le « voile épais » de la pudeur féminine est ici rapproché d'une invention attribuée aux femmes dans la civilisation, celle du tissage et du tressage dont le but inconscient serait de continuer l'œuvre de la nature qui dissimule, par les poils pubiens, le défaut de son sexe, permettant ainsi à l'homme de s'en approcher sans en éprouver d'horreur. « Le progrès qui restait à faire était d'enlacer les fibres plantées dans la peau et qui formait une sorte de feutrage ». La pudeur féminine devient, à partir de ce texte de Freud, le corollaire du fétichisme de l'homme.

des préjugés les plus communs sur le «sexe faible». Or, dès 1923, il s'agit de tout autre chose. À mesure que la description du complexe d'Œdipe du garçon s'enrichit de nombreux détails et de nouveaux développements, se révèle l'aspect lacunaire de la version féminine de ce même complexe. Freud écrit alors :

«Ici, notre matériel devient — d'une façon incompréhensible — beaucoup plus obscur et lacunaire (...) dans l'ensemble il faut avouer que notre intelligence des processus de développement chez la fille est peu satisfaisante, pleine de lacunes et d'ombres[1]*.»*

Le voile, jusqu'ici porté pudiquement par les femmes, passe sur la théorie. Le théoricien y serait-il pour quelque chose? Ce même voile que, selon Freud, les petits garçons sur le point de découvrir la différence sexuelle «jettent sur la contradiction entre observation et préjugé[2]*...», passant de la négation pure et simple du manque de pénis chez la femme à la conception que cette absence serait le résultat d'une punition mutilante. Cette théorie sexuelle infantile, élaborée par le petit garçon dans ce moment essentiel de l'affrontement visuel avec la vérité de la différence des sexes, sera lourde de conséquences et fera qu'il ne pourra plus se dérober à la castration susceptible de se retourner sur sa propre personne. Dès lors et de ce fait, il sera amené à renoncer à son désir œdipien, cependant que, selon les théories sexuelles qu'il a construites, «l'organe génital féminin semble n'être jamais découvert*[3]*».*

Même si Freud soutient, par la suite, la conviction selon laquelle on peut attribuer à la fille une organisation phallique et un complexe de castration, il renonce dès lors à envisager les choses de façon strictement symétrique[4] *en calquant l'Œdipe de la fille sur celui du garçon. Cette illusion symétrique l'empêchait jusque-là de concevoir les différences*

1. S. Freud, «La disparition du complexe d'Œdipe», 1923, in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 121.

2. *Id.*, «L'organisation génitale infantile», *op. cit.*, p. 115.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 116.

4. Cette illusion de la symétrie n'est-elle pas justement ce que Freud reprochera à la revendication féministe dans ses aspirations égalitaires : «Nous ne nous laisserons pas détourner de telles conclusions par les arguments des féministes qui veulent nous opposer une parfaite égalité de position et d'appréciation des deux sexes.» Cf. «Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes», 1925, in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 131.

qui existent dans le développement psychique des deux sexes et dans leur rapport à la castration. Freud apporte alors un éclaircissement supplémentaire : dans l'éveil au problème de la différence sexuelle, la fille et le garçon ne sont pas logés à la même enseigne. Devant la perception de la région génitale féminine, le petit garçon « ... se conduit de manière irrésolue, peu intéressé avant tout. Il ne voit rien ou bien, par un déni, il atténue sa perception, cherche des informations qui permettent de l'accorder à ce qu'il espère... ». Il cédera plus tard sous la pression de la menace de castration et gardera, comme cicatrice de ce moment, une « horreur de ces créatures mutilées » ou un « mépris triomphant à leur égard ». Quant à la fille, elle semble prendre un parti plus tranché et la concision du texte freudien lui-même est extrême : « D'emblée elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir. » Du fait de l'ignorance où elle se trouve de sa spécificité anatomique et du rôle joué par son clitoris comme homologue du pénis, la petite fille se perçoit comme désavantagée et traverse une phase de « déconvenue narcissique ». Elle peut se consoler en projetant, dans un avenir meilleur, l'espoir d'obtenir un appendice plus satisfaisant et s'engage alors dans le « complexe de masculinité » et la voie des revendications infinies. Elle peut aussi choisir de renvoyer la possession de ce pénis dans le passé et se faire la seule victime d'une punition. Cette blessure, une fois généralisée à toutes les femmes, elle peut en concevoir comme l'homme un profond mépris. Reste une différence essentielle. Contrairement au garçon, elle part d'un « fait accompli » : elle ne l'a pas. Pour Freud, cette dissymétrie par rapport à la castration, partant de la différence anatomique, peut justifier de ce que l'angoisse de castration qui, pour le garçon, est un puissant moteur d'édification du Surmoi et de démolition de l'organisation génitale infantile, semble pour la fille manquer. L'entrée dans l'Œdipe féminin se caractérisera par une transformation symbolique de l'« envie du pénis » de la fille qui lui garde sa valeur phallique : elle désire un enfant du père. Mais la séquence finale qui constitue l'issue de l'Œdipe, si logique et évidente chez le garçon du fait de la menace de la castration, apparaît affaiblie et même improbable pour la fille. La construction théorique de l'Œdipe féminin se heurte à l'inévitable prolongation de la phase œdipienne chez les femmes.

Pour Freud, dès 1925, l'urgence se fait sentir de remettre

les choses au travail. Il appelle ses disciples à l'aider à trouver des matériaux, communiquant les siens même dans leur état lacunaire, dans l'attente que leur soit apportée confirmation ou infirmation. D'abord, il faut aller chercher les matériaux manquants dans «la première période de l'enfance», «l'époque de la floraison précoce de la vie sexuelle». Freud réaffirme avec force l'importance pour la psychanalyse de l'investigation des stades précoces de la sexualité infantile.

Dans les années qui vont suivre, nous le verrons tenter de reconstruire la séquence initiale de l'Œdipe, qu'il appellera le pré-Œdipe[1]. *Ainsi peut-il, après un temps de latence, le confirmer en 1931*[2] *: la fille, comme le garçon, a sa mère comme premier objet d'amour. C'est cette préhistoire de l'Œdipe féminin qui lui apparaît maintenant clairement et qu'il compare à ce que fut la découverte de la civilisation minoé-mycénienne pour la civilisation grecque. La question insistante amenée par l'observation de la prolongation de la phase œdipienne chez la fille et portant, pour Freud, sur la façon dont elle peut renoncer à son amour pour son père, s'ouvre dès lors en amont sur une question préalable : qu'est-ce qui l'amène à renoncer à sa mère comme objet d'amour et à se tourner vers son père*[3] *? En même temps, alors que l'Œdipe du garçon semblait si clair à Freud, des éléments lui apparaissaient qui en révélaient la double orientation. L'Œdipe du garçon se compliquait d'une position féminine à l'égard du père, et d'un désir de se substituer à la mère. Le voile sur la théorie s'était encore déplacé.*

Cette remise en question de sa propre théorie par Freud fut l'œuvre des années vingt, et l'enjeu d'un débat qui fera venir au-devant de la scène les femmes analystes comme ses partenaires privilégiées. Freud y découvrira que le transfert qu'il agissait en tant qu'homme et père fondateur de la psychanalyse dans ses cures de femmes (transfert du côté du père) l'empêchait d'avoir accès aux matériaux essentiels de la toute petite enfance, ce qui n'était pas le cas des femmes analystes. Il découvrira également que ce qu'il avait conçu comme premier dans l'Œdipe féminin, la relation au père,

1. Sur la revendication du premier emploi de ce mot par Ruth Mack Brunswick, cf. M.-C. Hamon, *op. cit.*, p. 327.

2. S. Freud, «Sur la sexualité féminine, 1931», in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, pp. 139 et suiv.

3. *Id.*, *ibid.*, pp. 139-155.

n'était qu'un refuge, un recours second par rapport à ce qui en constituait la séquence initiale et manquante, que ce qui lui apparaissait jusque-là comme indestructible, l'attachement tenace de certaines femmes à leur père, n'était qu'une transformation du lien intense à leur mère dans la période préœdipienne qui exerce une si grande influence sur l'avenir de la femme.

La libido génitale et son destin féminin

F. Dolto a témoigné à plusieurs reprises de l'inquiétude qui fut alors la sienne d'avoir à s'avancer théoriquement en rédigeant ce dont elle ne manquait jamais de préciser qu'il fut un «rapport commandé» par les instances responsables de la SFP. Prévue d'abord pour une contribution en collaboration avec Marianne Lagache[1]*, elle dut se résoudre à s'avancer seule dans une épreuve dont elle percevait les enjeux politiques et théoriques. Hormis sa thèse en 1939*[2] *et de nombreux articles, F. Dolto n'avait encore rien publié. Elle connaissait les impasses théoriques du débat historique sur la sexualité féminine et luttait, dira-t-elle plus tard, contre le sentiment confus d'un certain manque de maturité pour rédiger ce rapport. Elle ne se sentait «pas prête» mais décida de relever le défi en abordant les choses par le biais d'une description phénoménologique et génétique de l'évolution de la petite fille, à partir de sa clinique et sans parti pris théorique, ce qui, selon son expression, consistait à «aller au charbon». Contrairement aux* Propos directifs *de Lacan et à l'introduction de Granoff et Perrier qui réaffirmaient le constat freudien d'un manque essentiel de matériaux, elle découvrait pour sa part, en s'engageant dans le*

1. Selon les souvenirs de F. Dolto, Marianne Lagache se désista en raison d'une arthrite de l'épaule. Elle, qui se réjouissait de cette collaboration et la regrettait amèrement, laisse entendre des années après, dans son entretien avec É. Roudinesco, que la raison principale de cette défaillance pouvait être le «machisme» de son mari, Daniel Lagache. Cette note «féministe» s'entend de même quand elle désigne, chaque fois qu'elle l'évoque, le rapport de Granoff et Perrier comme «le rapport des hommes», cf. *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, *op. cit.*, p. 31.

2. F. Dolto, *Psychanalyse et Pédiatrie*, Le Seuil, 1971. D'abord publié en 1940 à compte d'auteur, ce texte fut repris en 1961 aux Éditions de la Parole, puis en 1965 à la Librairie Bonnier-Lespiant.

travail d'écriture, qu'elle avait finalement «pas mal d'expérience et des choses à dire[1]».

À Amsterdam, elle prend donc le parti qui sera le sien tout au long de sa vie : plus que de théorie, il s'agit pour elle de «témoignage mis en mots[2]». Sans l'affronter directement, sans se priver non plus de son appui, il s'agit de faire surgir aux côtés de la théorie, souvent trop prompte à légiférer, les faits menus de son observation clinique. Ce rapport, bien à elle, entre la théorie et la pratique, elle ne cessera d'en témoigner, le portant comme une exigence, souvent comme un style où ceux qui l'ont approchée reconnaissent, témoignant à leur tour, le tranchant de son travail analytique. Prendre le parti de l'ignorance pour faire échec aux dogmes et aux préjugés, ne se faire le disciple que de ses patients, des enfants, des enfants psychotiques[3], mais aussi, et surtout à la fin de sa vie, des nourrissons. Telle fut sa position tout au long de son parcours de praticienne[4]. C'est ce qu'elle reconnaîtra plus tard avoir été, en septembre 1960, sa contribution personnelle et son originalité par rapport à l'abord essentiellement théorique qui, à l'exception de sa seule présence féminine à la tribune, était celui des hommes de ce congrès. On comprend mieux l'inquiétude qui était la sienne dans les mois qui précédèrent cette épreuve et l'évaluation qu'on doit faire de ce moment comme d'un tournant décisif dans sa vie de femme et de psychanalyste.

Ainsi, revenant sur ce moment, en 1982, elle convient même : «On n'était pas, encore, en France, prêt à écouter un rapport qui était fait par une femme[5].» En effet, son sen-

1. Pour ces témoignages, voir «Dialogue préliminaire», dans ce volume, pp. 33 et suiv., et l'entretien avec É. Roudinesco, in *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, *op. cit.*

2. Ainsi le précise-t-elle encore, au sujet de son activité théorique, dans un entretien avec Jean-Pierre Winter, le 18 janvier 1986 (Document vidéo à consulter aux Archives et documentation Françoise Dolto).

3. Entretien avec Jean-Pierre Winter, le 18 janvier 1986.

4. On entendit souvent F. Dolto dire qu'une cure d'enfant pouvait réussir sans qu'elle ait compris grand-chose. Cela autorisa certains à déclarer avec ironie qu'elle faisait des «miracles» ou, ce qui revient au même, à dire qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Ces critiques nous semblent confondre abusivement le savoir inconscient et la «comprenure» dont Lacan comme F. Dolto se méfiaient avec raison. D'autre part, elles ignorent, avec mépris, le souci que F. Dolto avait d'essayer toujours de transmettre ce qu'elle faisait, dans la mesure du possible, et cela jusque dans sa dernière tentative, sa consultation de nourrissons, qui nous semble constituer le dernier lieu de sa transmission et le lieu même de sa théorie.

5. Voir «Dialogue préliminaire», dans ce volume, p. 34.

timent intime et qui demeurera, sans jamais se démentir, sera qu'on ne l'avait pas entendue parmi ses collègues psychanalystes à Amsterdam. Le seul écho, se répétant à l'infini, sera celui que Lacan, à l'issue de son exposé, lui offre en relevant ce que sa prestation avait de «culotté», mais en lui refusant aussitôt tout autre commentaire[1].

S'adressant à F. Dolto, à propos de son texte sur la sexualité féminine, Élisabeth Roudinesco y relève l'absence de toute allusion au débat des années vingt[2]. *En effet, il est construit, apparemment du moins, dans son corps principal, sans référence majeure*[3]. *Seul, placé en ouverture, comme en regard du texte lui-même, un choix de citations de Freud dont la quasi-totalité émane des* Trois essais sur la théorie sexuelle[4]. *Le lien privilégié qui est ici affirmé avec ce texte de Freud en particulier apparaît essentiel. Tout d'abord, en ce qu'il accorde la place centrale à la théorie de la libido ou encore à la libido comme sujet actant de la théorie. Le titre original du rapport d'Amsterdam,* La libido génitale et son destin féminin, *dont elle laisse entendre que, tout comme le sujet à traiter, il lui fut imposé, en portait encore la marque. Le faisant apparaître comme sous-titre de cet ouvrage, nous avons voulu ici marquer à nouveau cet*

1. Cette anecdote récurrente, rapportée à plusieurs reprises par F. Dolto elle-même, mais par bien d'autres aussi dans des témoignages, ne manque jamais de surgir à l'évocation du congrès d'Amsterdam. Commentant des années après cette remarque, F. Dolto confie à É. Roudinesco que, selon son hypothèse, Lacan y faisait allusion aux développements dans sa pensée concernant ces femmes qui, bien que couplées à des hommes, n'en étaient pas moins homosexuelles, en faisant de leur mari un substitut maternel. Les développements qui concernent les dégâts causés par ces femmes «pédophiles» sur leurs enfants souvent reçus par le psychanalyste sont toujours, dans ses écrits, chargés d'une grande intensité.

2. Cf. *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, *op. cit.*, p. 31.

3. Il s'avère à la lecture de l'œuvre de F. Dolto qu'elle ne fit pas grand cas de la référence et que cette absence fut un des aspects majeurs de son œuvre. Elle s'avança le plus souvent seule sur la scène publique et théorique et, bien qu'elle ait soutenu avec la plus grande force et persévérance ses intuitions cliniques fondamentales, elle ne participait pas à la polémique, soutenant essentiellement sa position d'analyste.

4. Nous utilisons la nouvelle traduction parue chez Gallimard qui insiste dans son titre même sur le terme allemand *Sexualtheorie*, en respectant l'identité du terme utilisé par Freud, à la fois pour ce titre et dans son article sur les *théories sexuelles infantiles* de 1908. Cette identité, qui suggère les liens profonds qui existent entre la théorie et le sexuel infantile, fait de l'enfant le théoricien par excellence. Cf. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, traduction de Philippe Koeppel, préface de Michel Gribinski, Gallimard, 1987.

ancrage premier, tant il nous paraissait regrettable qu'on l'ait fait disparaître dans la publication de 1982. Ainsi choisissons-nous de faire écho aux regrets que F. Dolto avait elle-même exprimés lors de la première publication de son livre : «Nous avons choisi comme titre Sexualité féminine *pour faciliter en quelque sorte la compréhension, mais en fait ce n'est jamais de la sexualité dont il s'agit, c'est de la libido en tant qu'inconsciente. La sexualité, c'est conscient. (...) c'est cette confusion entre sexualité (conscient) et libido (inconscient) qui nous entraîne vers cette voie de garage, de résistance, à cet enlisement dans l'abêtissement au lieu de l'humanisation. La sexualité peut être* femelle, *la libido ça ne peut être que* féminin[1].»

C'est sans doute par ce «féminin» dont elle marque le destin de la libido que F. Dolto fait un pas de plus, reprenant à son compte, en l'interprétant à sa manière, l'esprit de la thèse soutenue par Freud dans les Trois essais sur la théorie sexuelle *d'une libido toujours active et d'essence masculine*[2].

En effet, pour F. Dolto, ce qui caractérise le destin féminin de la libido est à penser à partir de la différence qui existe entre une libido active à visée d'émission (pôle masculin) et une libido toujours active mais à visée d'attraction (pôle féminin). Au sujet de la «phase phallique», F. Dolto dénonce l'inflation que connut dans la théorie analytique la phase de «déconvenue narcissique», ce moment de déception que traverse la fille après la découverte de l'infériorité formelle de son sexe. Pour F. Dolto, «cette déconvenue narcissique toujours observable avait fait penser que la sexualité des femmes s'était dépressivement construite sur ce moment». Or, elle l'affirmera avec force, même si cette phase est toujours évidente chez la fille dans l'observation courante, elle reste temporaire et dépendante de la discrimination des formes qui n'est possible qu'à un certain âge. Il devient important de laisser la fille se renseigner sur cette différence et de libérer toute sa curiosité à ce propos.

Cette déconvenue peut être surmontée à plusieurs condi-

1. Voir «Dialogue préliminaire», p. 41, mais aussi *Dialogues québécois*, Le Seuil, 1987, pp. 121-122.

2. «Si l'on était capable de donner un contenu plus précis aux concepts de "masculin et féminin", il serait même possible de soutenir que la libido est de façon régulière et conforme à des lois de nature masculine...», in *Trois essais sur la théorie sexuelle, op. cit.*, p. 161, et note ajoutée en 1915. On peut se dire que F. Dolto ne pouvait être en accord avec le titre : *Libido féminine*, donné à son livre dans les rééditions les plus récentes.

tions. L'une, de première importance, tout aussi valable pour le garçon, est d'avoir été adopté à sa naissance par ses géniteurs dans son existence sexuée. L'autre, concernant plus précisément la fille, peut s'offrir à l'occasion de questions qu'elle pose sur sa naissance et sa fécondité future, si le père et la mère y répondent par la confirmation valorisante de son sexe creux, lui permettant ainsi de s'identifier positivement à sa mère. C'est à cette première curiosité génétique que F. Dolto fait remonter les jalons du complexe d'Œdipe de la fille et l'accès à sa génitalité. Elle fera la distinction entre une « envie du pénis centrifuge » associée à cette déconvenue narcissique de la petite fille et solidaire de l'angoisse de castration primaire, et une « envie du pénis centripète » qui sera, elle, associée à la valorisation de ses voies creuses et mise en connexion avec la procréation. Car, dès trois ans, la procréation est pour la fillette « chose de femme », même si elle la conçoit encore sur le mode de la magie digestive et parthénogénétique. Cette disponibilité féminine à la recherche de la masculinité complémentaire, F. Dolto l'observe à l'œuvre chez le nourrisson fille dès les stades les plus précoces dans les premières attractions hétérosexuelles. Elle décrit comment, dès qu'elle est repue, la fille peut se détourner de l'attrait prégnant du visage de la mère pour d'autres attraits, olfactif, auditif ou visuel d'une présence masculine alentour. Le corps de la petite fille est très vite investi par des pulsions actives d'attraction qui se traduisent par des mimiques de turgescence et de rotation que F. Dolto met en relation avec le mouvement de la naissance, et qui se retrouvent plus tard, aussi bien dans la rigidité de l'opisthotonos des crises hystériques que dans la sensibilité diffuse de tout leur corps dont certaines femmes témoignent en parlant de leur jouissance sexuelle.

L'envie du pénis centripète fondée sur sa réceptivité et son ouverture domine l'éthique de la fillette à partir de trois ans. Elle s'accompagne d'un sentiment manifeste de fierté de son sexe clitorido-vulvaire, conçu dès lors, comme tel, complet dans sa forme. Quand elle en parle, elle le caractérise elle-même par un « bouton » (le clitoris), associé aux « mamelons », formes pleines dont sa mère qui en est pourvue peut par ses dires la rassurer sur leur possession à venir, et un trou-réceptacle (le vagin) autour duquel, si la petite fille n'est pas gênée dans sa curiosité, elle pourra adjoindre à la valorisation éthique de l'ouverture de son sexe, celle, esthé-

tique, des bordures et des plis. D'où cet intérêt qu'elle a pour les creux, les secrets et les cachettes, les boîtes[1] *où elle peut enfouir ses trésors, mais aussi pour les voiles et les plis. Cette découverte de la conformité de son sexe avec celui de sa mère et des autres filles peut donc s'accompagner d'une acceptation gratifiante et lui permettre l'identification à toutes ses potentialités féminines. En particulier, cette valorisation de son pôle attractif lui permet de se tourner vers son père qui apparaît encore comme le compagnon de maman dont celle-ci a l'exclusivité.*

On voit bien comment F. Dolto répond et prend ses distances par rapport à l'ignorance supposée du vagin par la fille. Cependant, elle ne perd pas de vue le fait qu'en même temps que la petite fille reçoit une parole qui lui donne la possibilité de nommer les émois qu'elle ressent au lieu de son sexe, elle investit aussi celui-ci en relation aux modes de valorisation du stade oral et anal, déjà précédemment structurés en référence à la symbolique phallique. Pour F. Dolto, deux motivations souvent en opposition dynamique sont donc clairement mises en jeu dans cette phase phallique de la fille : la valorisation phallique du corps entier de la fille et de la femme qui devient signal attractif pour l'homme d'une zone érogène non phallomorphe, et la gratification narcissique éprouvée par la fille de posséder un sexe creux érogène et un réceptacle qu'elle sait procréatif.

En même temps, sur cette nécessaire parole valorisante du sexe de la fille, F. Dolto introduit un bémol[2] *essentiel afin*

1. Comment ne pas penser à l'ouverture de l'article de Lou Andréas-Salomé « Sur le type féminin » (1914) par ce qu'elle dit être son « plus lointain souvenir personnel » concernant la « boîte merveilleuse » dans laquelle il lui était permis de fouiller et qui contenait des boutons conservés une fois les vêtements hors d'usage : « Les boutons-bijoux restèrent pour bien longtemps la quintessence de ce qui est précieux et pour cette raison collectionné et dont on ne se dessaisit pas... D'une certaine façon des petites parcelles de ma mère elle-même (ou de ses vêtements dont je pouvais manipuler les boutons quand j'étais sur ses genoux) ou peut-être de ma fidèle nourrice sur la poitrine de laquelle j'appris à connaître concrètement le premier rubis sur son corsage ouvert. » Cf. *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1977, p. 68. Nous renvoyons également le lecteur à l'évocation d'un jeu appelé « jeu de l'œil » qui consiste pour la petite fille corse à se constituer, enfoui dans la terre, loin des lieux habités, un trésor secret d'objets hétéroclites choisis pour leur couleur ou leur brillance pour « faire du joli ». Cf. L. Desideri, « Jeu de l'œil, Apprentissages », article paru dans *Ethnologie française*, nº 4, 1991.

2. Cette modulation de sa réflexion intervient dans les commentaires qu'elle fait de son livre avec E. Simion, dans ce volume, cf. p. 380, 106 de la p. 89.

de maintenir la dynamique en jeu dans ce destin féminin de la libido. Car s'ouvre pour la fille un moment précieux, celui de l'apprentissage de son autonomie et des sublimations, contemporain de la séparation d'avec la mère. Aussi, si cette valorisation de son pôle attractif féminin est excessif, il peut arriver qu'elle en soit gênée dans l'élaboration des sublimations de ses pulsions prégénitales. Sur le point du «dire» et du «faire», activités culturelles phalliques transférées de l'oral et de l'anal, nous voyons la fille prendre une belle avance sur le garçon. Elle aura «la langue bien pendue» en compensation, dira F. Dolto, de son sexe atrophié. Là, intervient la richesse unique de ce texte sur l'importance érogène du jeu qui peut être transfert de fonction masturbatoire, particulièrement pour la fille dont les poupées sont substituts d'objets oral ou anal, reconstituant la dyade jumelle qu'elle formait avec sa mère tout en lui permettant de s'en dégager par la production de fictions fantasmatiques, mais aussi «poupée fétiche du "laisser prendre" ou d'"avoir maîtrise" sur le pénis du père, (...) vis-à-vis de laquelle elle se comporte en petite mère».

À la fin de la troisième année, l'entrée de la fille dans l'Œdipe hérite d'un conflit qui surgit entre l'angoisse de castration sous la forme de «viol éviscérant», issu de l'investissement dans la sexualité précoce de la représentation de l'organe-trou[1] *— oral, anal ou vaginal des périodes prégénitales — et un «désir de viol» fécondateur qui, dégagé des imaginations prégénitales cannibaliques, n'est fantasmé ni comme douloureux ni comme humiliant. Adressant au père ce «désir de viol» dans la période œdipienne, la petite fille en attend confirmation de son pouvoir attractif féminin et de son sexe qui en est la source cachée. L'angoisse de castration sous la forme du viol mutilateur éviscérant ne sera surmontée dans la résolution œdipienne que par un renoncement narcissique qui «porte le fruit» de la sublimation.*

1. C'est cet «organe-trou insatiable» que Michèle Montrelay désigne, au centre de la sexualité précoce, dominée par les schèmes archaïques de la concentricité. L'Œdipe féminin constituerait un saut décisif au sens où il accomplirait la substitution de ces premiers représentants concentriques par des représentants «phalliques» masculins (la loi et les idéaux du père). Ce refoulement de la féminité constitue la castration symbolique de la femme lui ouvrant la voie à la sublimation. Cf. «Recherches sur la féminité», in *L'ombre et le nom*, *op. cit.*, pp. 73-74. Nous notons que Michèle Montrelay est la seule à tenir compte de l'apport de F. Dolto dans la théorie de la sexualité féminine.

L'engagement de l'Œdipe ainsi que sa résolution n'est possible que si la petite fille peut verbaliser les émois de son attirance pour son père sans s'en sentir condamnée par sa mère. De même, elle doit recevoir de celui-ci la verbalisation de l'interdit de l'inceste, loi à laquelle il reste soumis, pour le grand soulagement que ce faisant, il lui procure à elle, tout entière occupée à le séduire, par l'assurance de la chasteté de leur relation d'« aimance[1] ». Cette réponse juste quant aux rapports d'amour et aux contacts physiques du père et de la mère va la faire accéder au fantasme de la scène primitive qui lui permet de se dégager de ce qui restait incestueux vis-à-vis de ses parents.

Ainsi « la chute des dents de lait » suivie des retrouvailles dans le miroir de son sourire de jeune fille prometteur de conquêtes encadrent-ils cette phase œdipienne. La charge de signifiance extrême accordée à un fait apparemment aussi menu porte le texte à des moments d'incandescence qui nous semblent révélateurs du génie de F. Dolto. Le texte procède ainsi par touches successives, constituant dans leurs répétitions, modulations et variations une pensée en acte. Ce sourire de la jeune fille dans le miroir, sortant de la période de déréliction narcissique dont sa bouche était frappée par la chute des dents de lait, apparaît comme un arrêt décisif mais aussi un seuil, une issue après toutes ces épreuves « mutantes et progressives » qui marquent le dynamisme évolutif de la libido, au point de signer l'acte de la résolution œdipienne. Cela pourrait nous paraître abrupt si nous nous contentions de cette simple affirmation sans aller collecter ce qui se dépose progressivement dans les différentes versions qu'elle en donne tout au long du texte, constituant ainsi un dépôt théorique fait de ses observations. L'angoisse structurante qui accompagne la perte de sa denture de lait soutient la fille à dépasser les conflits archaïques qui surviennent au moment de la castration œdipienne. Dans cette résolution, la petite fille meurt à un mode de sentir et d'agir d'une zone érogène qui a été élective jusqu'à six et sept ans. Tout ce qui touche à la bouche, au goût, à la parole pour les filles est très investi de libido orale active et passive. Avec sa denture de lait, elle perd non seulement le pouvoir séducteur de son sourire, mais elle est en outre gênée pour goûter, pour manger, pour parler et se faire entendre. Elle revit

1. Cf. F. Dolto, « Aimance et amour », in *Au jeu du désir*, Le Seuil, 1981.

dans cette épreuve le réveil d'une angoisse de castration primaire d'une époque antérieure qu'elle croyait dépassée. «Lorsque la denture définitive a remplacé la précédente... c'est cette intégrité nouvelle de la bouche, après sa dévastation qui est par elle-même, inconsciemment et consciemment, le dépassement d'une épreuve qui s'est montrée initiatique, pour triompher d'une angoisse, celle d'une zone érogène archaïquement dominante, blessée puis rénovée, transfigurée[1]*.» Pour F. Dolto, le destin féminin connaît des déconvenues et des restaurations de son dynamisme marqué par les étapes successives de ces épreuves initiatiques. Ainsi fait son chemin, comme elle aimait à le dire, «l'allant-devenant dans le génie de son sexe», qu'elle reconnaissait tout autant au génie masculin*[2]*.*

Cette résolution de l'Œdipe n'est possible qu'à la seule condition d'un renoncement narcissique constitué de deux deuils consécutifs : celui de son pouvoir de séduction sur sa mère, puis sur son père auquel s'ajoutera plus tard celui autrement difficile de son fantasme narcissique et possessif maternel[3]*. Car la maternité qui peut venir achever l'évolution libidinale de la femme peut également donner lieu à des régressions émotionnelles contaminant les enfants, si l'Œdipe n'est pas résolu.*

Mais revenons à la jeune fille dont le destin s'achemine vers la rencontre avec l'homme qu'elle perçoit d'abord comme dangereuse. Son propre désir suscite en elle une grande méfiance car, affirme F. Dolto à plusieurs reprises, contrairement à l'homme, une femme ne peut concevoir la rencontre sans en projeter son éventuelle fertilité. Comme le langage lui a délivré la notion de sa féminité, c'est encore l'échange verbal avec une femme de confiance, si c'est possible la mère, qui pourra la libérer éventuellement du danger où elle est de céder aux instances des garçons quand elle n'éprouve ni désir ni amour, par crainte d'être frigide. C'est pour soigner cette frigidité due aux suites de relations

1. Cf. notamment p. 237, mais aussi pp. 161, 222, 234, 236 et 252.

2. On est loin de la vision pessimiste que Freud donne du destin féminin dans son dernier texte sur la question. Cf. «La féminité» in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Idées Gallimard, 1971, p. 177.

3. Sur ce point précis, les deux rapports français si différents pour les auditeurs d'Amsterdam, celui de F. Dolto et celui de W. Granoff et F. Perrier, se rejoignent. Ceux-ci font de la relation de maternage le lieu où peut se manifester le versant pervers de la femme, celle-là condamne avec force les mères «pédophiles» et fétichisantes.

sexuelles qui n'avaient pas eu de sens pour elle, qu'elle aura parfois recours à la psychanalyse. Pour F. Dolto, le danger réside dans le fait que dans ces conditions qui créent l'insensibilité sexuelle, se croyant frigides, ces jeunes filles se risquent à arrêter la pilule pour s'assurer qu'elles sont au moins des femmes par la conception. Ici, l'avortement, si nécessaire comme recours en cas d'immaturité, peut devenir l'expérience mutilante d'un rituel d'assurance de féminité. Car «l'accomplissement de son désir dans l'orgasme complet exige de la femme une totale participation dans la rencontre émotionnelle et sexuelle avec son partenaire, ce qui fait problème à ce qu'il y a de phallique dans son narcissisme... car le don de la femme à l'homme, son narcissisme l'ignore». Cette rencontre ne se fait pas dans la dimension narcissique de la rêverie qui ne ferait que l'encombrer ou la mener à l'échec. «Le coït est bien l'acte surréaliste au sens plein du terme, "une déréalisation" marquant la perte pour l'homme et la femme de leur commune et complémentaire référence au phallus.» C'est cette perte commune qui permet l'ouverture du champ poétique de la rencontre entre un homme et une femme. Elle remet en lui, dans ce moment, tout ce qui du phallisme provient des stades prégénitaux, frôlant toujours ce danger qui constitue le risque féminin par excellence dans la rencontre amoureuse, celui de se sentir «devenir rien». C'est ce qui, plus que l'homme, la rend sensible à la valorisation narcissique qu'elle reçoit de lui après l'orgasme, celle lui reconnaissant la valeur du don qu'elle fait de son sexe qui s'associe, inconsciemment pour elle, à la perte de sa valeur. Ne retrouvons-nous pas là encore le lien que F. Dolto maintient tout au long de son parcours selon lequel, pour la femme, «ce qui n'est pas nommé n'est rien». Ainsi l'homme a-t-il à apprendre qu'avec elle «ça ne va pas sans dire», sans l'appréciation éthique et esthétique qu'il lui témoigne en paroles afin d'exorciser le «rien» déshumanisant qui la menace à chaque rencontre. Car, pour F. Dolto, «une femme quant à son sexe ne se connaît jamais». Cette déréalisation ressentie comme une menace, elle s'y risque par l'abandon total de son narcissisme qui devient la condition de sa jouissance. C'est précisément, nous dit F. Dolto, cette prévalence liminaire des pulsions de mort, dans un abandon d'elle-même qui la fait se donner, qui peut attirer l'homme narcissiquement mais qui peut aussi éveiller chez lui l'angoisse de castration pri-

maire et le ramener au sadisme rémanent des pulsions archaïques. Ainsi, dans l'étrangeté qu'elle lui renvoie, ce désir féminin d'être prise et pénétrée peut-il rester impensable à l'homme, pressé souvent qu'il est de l'interpréter comme masochisme[1] *et le fait se réfugier dans cette crainte qui le prend à partir du moment où elle le désire et se met à l'aimer d'amour*[2]*. L'homme peut reculer devant ce vertige qu'elle lui présentifie, comme tout petit enfant devant le sexe dénudé de la femme. Telle est la version de F. Dolto au déphasage amoureux de l'homme et de la femme : «Alors qu'elle, c'est devant le coït qu'elle avait tendance à fuir, c'est devant la première jouissance qu'elle a senti en elle une mutation se faire. Lui, maintenant, c'est à son tour de fuir devant cet amour et le désir de cette femme qui lui doit sa sereine maturité et la fidélité de son désir pour lui. Quelle est la métamorphose en sa totale maturité ignorée que l'homme en la pressentant, fuit? Orphée, sa fidélité maladroite à Eurydice et son désir scopique, les a payés de sa vie. Serait-il plus adroit qu'Orphée? Ne vaut-il pas mieux s'en séparer avant, de cette femme qui, coït après coït, lui dérobe la forme toujours invisible de son désir qui, étreinte après étreinte, du sens de son amour le laisse dans l'ignorance? "Ignorance et invisibilité", deux repères qui, un jour ou l'autre, font à l'homme lâcher prise de la femme, parce qu'à leur tour elles font affleurer ses pulsions de mort insupportables au narcissisme et à la cohésion masculine*[3]*.»*

La version originale de ce texte fut écrite dans l'été 1960. Elle comprend 118 pages, ronéotypées par la SFP et distribuées au gré des demandes. Au grand étonnement de l'auteur, elles parviennent surtout d'hommes et de femmes, pour la plupart praticiens gynécologues et médecins. En 1964, La Psychanalyse, *revue de la SFP, se donnera pour tâche de faire écho au congrès d'Amsterdam en publiant les contributions principales. Le texte de F. Dolto jugé trop long, il lui sera demandé d'en résumer l'introduction et les deux premiers chapitres qui n'en font alors qu'un. Cette partie de son propos, placée en introduction au thème qu'il lui était*

1. Cf. F. Dolto, «Sur le soi-disant masochisme féminin», texte inédit, in *Le féminin*, Gallimard, à paraître en 1997.
2. Cf. pp. 273-274.
3. Cf. p. 275.

expressément demandé de développer pour le congrès, concernait tout particulièrement le développement libidinal, décrit depuis les stades précoces du nourrisson fille[1] *jusqu'à la ménopause et la vieillesse. Elle dut donc renoncer pour cette première publication à ce qui lui apparut toujours comme son apport le plus original. De cette amorce première, le texte dans son ensemble garde l'empreinte très vive car il ne cesse de s'enrouler en suivant toujours le même mouvement impulsé initialement, autour du même axe. Difficulté supplémentaire dans sa lecture car il demande que l'on s'abandonne au vertige que produisent les apparentes répétitions d'une pensée en spirale,* in statu nascendi.

Au cours des années soixante, amenée à plusieurs reprises à témoigner oralement ou par écrit au sujet de la sexualité féminine[2]*, elle reste très préoccupée par le destin de ce texte. Elle est toujours convaincue par le courrier qu'elle reçoit que même si son intervention a eu très peu d'échos auprès de ses collègues psychanalystes, ce texte peut encore trouver un autre public. Cependant, elle ne se cache pas une difficulté majeure. Le texte est ardu, très dense, la trame d'écriture est serrée, le vocabulaire souvent trop spécialisé. Comment détourner un texte de l'adresse qui fut la sienne à l'origine? N'est-elle pas à jamais inscrite dans ses implications les plus lointaines? Cette difficulté inhérente au texte, son illisibilité première, F. Dolto s'en inquiète au point de l'adresser, dans le but de prendre son avis, à ce lecteur privilégié qu'était pour elle le biologiste Jean Rostand qui lui avait manifesté tant d'intérêt dès la première publication de sa thèse. Il lui répond aussitôt : « C'est impossible. Si l'on modifie, si l'on tourne autrement, en trois phrases, une de vos propres phrases, elles sont tellement denses que, d'une part, on modifierait votre pensée, d'autre part, il n'y aurait plus toutes les associations qui se font lorsqu'on se débat avec votre écriture, ce qui fait se souvenir de quantités de choses vécues, d'expériences qu'on a eues dans la vie. Il faut*

1. Même si elle lui consacre quelques pages, F. Dolto regrette de n'avoir pas fait la place dans son étude à la période de la gestation et du développement de la fille « dans le sein » et « au sein de » sa mère. Cf. p. 71.

2. Cf. « La condition féminine au regard de la psychanalyse », in *L'encyclopédie de la femme*, Plon, 1967, et la conférence de Louvain, prononcée en 1968 devant le cercle des étudiants en psychologie, dans la *Revue de psychologie et des sciences de l'éducation*, Louvain, 1969. Cf. aussi *Le féminin*, *op. cit.*

que vous gardiez ce texte tel qu'il est[1]. » *Lecteur idéal que cet ami qui se met à écouter la respiration profonde de la pensée dans la phrase. Elle lui répond qu'elle ne le publiera peut-être jamais. Cependant, en 1969, à nouveau, elle demande à Jean-Mathias Pré-Laverrière de l'aider à reformuler son propos dont elle reste convaincue qu'elle ne peut pas le transmettre tel quel à un public plus large, et s'engagera dans une lecture à deux de la première version ronéotypée. Ce travail de lecture, de corrections et d'explicitation qui prend souvent l'allure d'une conversation sera enregistré et retranscrit entre 1969 et 1970. Il n'aboutira pas, car elle ne s'en trouve pas satisfaite, ne se reconnaissant pas dans le résultat*[2]. *En 1971, elle se résout à publier, dans la même année, sa thèse soutenue en 1939,* Psychanalyse et Pédiatrie[3] *ainsi que* Le cas Dominique[4]. *Enfin, la rencontre avec Eugène Simion relance le projet de la publication qui finit par aboutir en 1982 à la sortie de* Sexualité féminine. *Mais cette édition, très fautive, ne la satisfait pas encore. Le texte reste encore en retrait par rapport à ce qu'elle pouvait attendre de sa transmission. Aussi F. Dolto éprouve-t-elle le besoin d'entreprendre une relecture du texte de 1982 sous la forme d'une série d'entretiens avec E. Simion qui, comme les précédents, se poursuivra sur le mode de la conversation. Or, est-ce un hasard? les documents de cette oralité partagée en 1969-1970 puis en 1985, et retrouvés jusqu'à ce jour, portent exclusivement sur cette amorce du texte qui fut supprimée à la première publication. Revanche du destin d'un texte censuré. Dans la présente édition, cette partie s'en trouvera considérablement augmentée par l'apport de cette oralité en commentaire du texte. En outre, travaillant sur les modifications apportées au texte entre 1960 et 1985, nous avons dû nous rendre à l'évidence : cette seule partie du texte avait traversé le temps sans la moindre altération et datait dans sa totalité de 1960. Alors que la trame serrée de l'écriture dissimule souvent son propos dans la difficulté du vocabulaire et la précision des enchaînements qui s'enroulent indéfiniment, sa parole, au contraire plus directe, le déborde largement, déroulant une multitude d'associations inattendues, faisant les liens les plus inouïs qui nous per-*

1. Cf. « Dialogue préliminaire » dans ce volume, p. 40.
2. Témoignage de J.-M. Pré-Laverrière.
3. F. Dolto, *Psychanalyse et Pédiatrie*, *op. cit.*, p. 12.
4. *Id.*, *Le cas Dominique*, Le Seuil, 1971.

mettent de saisir dans leur illumination comment F. Dolto les mettait au travail dans ses observations.

De ce texte dont le travail de filage s'étend sur vingt-cinq années, nous avons essayé d'établir l'histoire, d'en faire connaître les remaniements successifs et le lien particulier qui s'établissait avec son auteur. Sans cesse, elle se remit au travail de sa «mise à jour», maintenant sans jamais les effacer toutes les étapes de son élaboration, sans souci d'en faire disparaître les contradictions qui deviennent le ferment de sa pensée. Comme Freud avec Trois essais sur la théorie sexuelle, *elle en conservera «l'ordonnance première», étoffant certains développements de toute son expérience clinique accumulée, si bien qu'elle crée dans son tissage, entre écrit et parole, l'occasion et l'espace d'un véritable apprentissage de la pensée.*

Muriel Djéribi-Valentin*

* Muriel Djéribi-Valentin, psychanalyste, a publié plusieurs articles sur le thème de la croyance et de la superstition dans la tradition orale, du point de vue d'une anthropologie psychanalytique.

SEXUALITÉ FÉMININE

NOTE DE L'ÉDITEUR

Au cours de l'été 1960, F. Dolto rédige, dans la perspective du congrès d'Amsterdam, un rapport de 118 pages, intitulé *La libido génitale et son destin féminin*. Le texte intégral est ronéotypé par la SFP (Société française de Psychanalyse).

En 1964, *La Psychanalyse*, revue de la SFP, publie des extraits de ce rapport.

En 1969-1970, F. Dolto reprend le texte d'origine sous la forme de conversations avec Jean-Mathias Pré-Laverrière, psychanalyste. Cette lecture, partielle, fait l'objet d'un enregistrement et d'une retranscription.

En 1977, elle se remet au travail. Elle écrit et dicte des développements destinés à compléter le texte d'origine. Les éditions Scarabée publient, en 1982, une première édition de *Sexualité féminine. Libido, érotisme, frigidité*, qui paraîtra au Livre de Poche en 1985.

Au cours de l'été 1985, F. Dolto reprend, avec Eugène Simion, une lecture commentée du texte, en s'arrêtant à la fin du chapitre 1.

En 1987, les éditions Carrère publient, sous le titre *Libido féminine*, une réédition de l'ouvrage paru en 1982.

La présente édition réunit les textes de l'édition de 1982, les commentaires de 1985 et ceux inédits de 1969-1970 retranscrits des conversations avec J.-M. Pré-Laverrière.

Les notes appelées par un astérisque sont des notes de F. Dolto (signalées par la mention : *note de l'auteur*), reprises de l'édition de 1982, ou des notes de l'éditeur. Elles figurent en bas de page.

Les notes appelées par des lettres signalent les ajouts et changements — et leurs dates — qui ont été apportés par F. Dolto elle-même. Les textes entre crochets et en italiques sont de l'éditeur. Ces notes figurent en bas de page.

Les commentaires les plus importants de F. Dolto à propos de son texte, dans les entretiens déjà cités, sont regroupés à la fin du présent ouvrage (p. 301). Ils sont signalés par des chiffres.

*Dialogue préliminaire**

EUGÈNE SIMION : *Vous avez conçu l'essentiel de ce travail sur la libido féminine, son développement et ses figures (normales et pathologiques), en 1960, à l'occasion d'un congrès de psychanalyse qui a eu lieu à Amsterdam...*

FRANÇOISE DOLTO : J'ai été commise, si je peux dire, par notre société, qui était à ce moment-là la Société française de psychanalyse**, à faire un rapport sur ce thème, que je ne me sentais pas, à l'époque, encore assez mûre pour rédiger. Et pourtant, en y travaillant, je me suis aperçue que j'avais pas mal d'expérience et des choses à dire.

Il se trouve qu'à ce congrès d'Amsterdam il y avait aussi d'autres rapporteurs sur ce sujet, et la tendance qu'ils avaient exprimée a paru plus intéressante à l'ensemble de notre société que celle que j'ai développée pour ma part.

* Ce dialogue entre F. Dolto et E. Simion fut enregistré à Antibes en août 1982. Il figurait en ouverture de la première édition de *Sexualité féminine*, Paris, Scarabée et Compagnie, 1982.

** La Société française de psychanalyse, SFP, a été fondée en 1953 après une scission de la Société de psychanalyse de Paris, SPP. J. Lacan, F. Dolto et D. Lagache, démissionnaires de la SPP, en furent les principaux fondateurs. Cf. *supra*, Préface.

E. S. : *Quel genre de propos ont tenu ces autres rapporteurs, quelles théories avançaient-ils ?*

F. D. : Eh bien, en fait, ils étaient moins dans la clinique quotidienne et dans l'habitus des femmes qui ne sont pas décompensées dans une névrose, tandis que moi, on le voit dans mon texte, je parle de l'évolution de la petite fille telle qu'elle est, future névrosée ou non, je m'occupe de sa sensibilité à l'autre sexe, de sa sensibilité sexuelle locale, je m'intéresse à l'être au féminin, qu'il soit pathologique ou qu'il ne le soit pas. Parce que je pense qu'il s'agit toujours, dans la pathologie, de décompensations qui peuvent survenir à certains moments, selon la constellation familiale, suivant les avatars de la vie relationnelle des êtres humains. Dans les travaux des autres rapporteurs, le domaine de la sexualité féminine était traité d'une manière plutôt théorique que clinique. Et puis, c'étaient tous des hommes — Perrier, Granoff... On n'était pas encore, en France, prêt à écouter un rapport qui était fait par une femme.

E. S. : *L'École freudienne n'existait pas encore...*

F. D. : Non, l'École freudienne a commencé en 63. En 1960, c'était encore la Société française de psychanalyse. À la sortie du congrès, après mon intervention, Lacan m'a dit : « Eh bien, pour parler comme tu parles, tu es culottée ! » Je lui ai demandé : « Alors, tu t'inscris en faux sur tout ce que j'ai dit ? — Je n'ai pas dit ça, m'a-t-il répondu, j'ai dit que tu étais culottée. » Je n'ai pas pu en tirer autre chose.

En effet ce que j'avais dit était très différent, comme manière d'approcher la sexualité féminine, de la manière des hommes qui étaient là, et qui continuaient dans une espèce d'esprit de psychiatre et de philosophe.

E. S. : *Vous n'avez pas pensé à faire paraître, tout de suite après, ce travail, pour tester la réaction des lecteurs et surtout des lectrices ?*

F. D. : Il devait être publié dans notre revue, *La Psychanalyse*, mais les rédacteurs de la revue, visiblement hostiles à ma démarche, ont pensé que certains chapitres n'avaient aucun intérêt, et qu'on le publierait en son temps (dans

cent ans... ?). Ce qu'ils en ont tiré a été publié en deux parties, à une année de distance*.

E. S. : *Une façon de faire éclater, de disperser la cohérence de votre propos. À la lecture de votre travail, il semble cependant évident qu'il ne peut fonctionner que comme une totalité conséquente, comme une algèbre ou une géométrie analytique du développement de la libido féminine.*

F. D. : Peut-être. Pour moi, il s'agit plutôt de la compréhension d'une dynamique en marche, qui évolue suivant ce qu'elle rencontre comme interlocuteurs, non pas verbaux mais comportementaux, autour d'elle, et même selon les expériences qu'elle peut vivre du fait de la société, selon la manière dont elles sont ressenties subjectivement. Chaque interférence, chaque rencontre modifie la potentialité féminine qui existe dans chaque individu-femme.

E. S. : *Vos conclusions sur le développement de la libido féminine proviennent pour la plupart des psychanalyses d'enfants. Parce qu'il y a très peu de femmes qui viennent consulter un psychanalyste...*

F. D. : ... pour leurs difficultés sexuelles ? Oui, c'est-à-dire, *pour cela* seulement, très peu... Et lorsqu'elles viennent « pour cela », très vite on s'aperçoit que ce n'est pas vraiment pour cela, mais pour leurs relations difficiles avec autrui. Seulement, elles avaient pensé que, pour intéresser un psychanalyste, il fallait parler surtout de difficultés sexuelles. C'est dire quelle est l'idée qu'on se fait de l'analyse ! À la vérité, quand ces femmes viennent pour parler de leurs difficultés sexuelles, c'est toujours presque obsessionnel : elles se sont obsédées sur ce type de difficultés. Mais, au fur et à mesure qu'elles parlent d'elles-mêmes et de leur histoire cette obsession cède, pour qu'on s'aperçoive qu'il

* Nous n'avons pas retrouvé les traces de la publication en deux parties que F. Dolto évoque ici. Sans doute fait-elle allusion à une première version de son travail, qui comptait 118 pages, ronéotypée par la SFP en préparation au congrès d'Amsterdam, et qui fut diffusée aux seuls participants de ce congrès (copie disponible à l'Association Archives et Documentation Françoise Dolto). Une deuxième version, comportant l'introduction et la première partie du texte, parut en 1964 sous le titre : « La libido génitale et son destin féminin », dans le volume 7 de *La Psychanalyse*, revue de la SFP, qui rendait compte du congrès d'Amsterdam.

ne s'agit là que d'un épiphénomène par rapport à leurs difficultés de relation. Et je crois qu'il s'agit de la même chose dans le cas des difficultés sexuelles masculines...

E. S. : *Entre 1960 et 1982, plus de vingt ans de distance, vingt ans peut-être de psychanalyse appliquée, de propagation, tant bien que mal, de ce savoir dans le grand public... Et, bien que je ne croie pas que l'on puisse parler d'une véritable évolution de la femme ou de l'homme, il y a eu tout de même nombre d'événements idéologiques ou sociaux : le mouvement de libération des femmes, la contraception, la libéralisation de l'avortement... Tout cela a dû modifier, ne serait-ce que dans leurs manifestations, certaines données. Qu'en est-il de ce savoir analytique, ou plutôt de votre savoir sur la femme ?*

F. D. : Très sincèrement, après la rédaction et la présentation de mon travail, j'avais eu, moi, l'impression que j'étais à côté de la plaque, que tout cela était finalement très subjectif et que ça ne répondait pas à ce que pouvait attendre comme témoignage d'un psychanalyste l'ensemble de la société qui m'entourait. À ma grande surprise, ce n'est pas du milieu psychanalytique que me sont venus les compliments et les encouragements, mais de praticiens, de gynécologues, de chirurgiens et de médecins généralistes. J'ai eu énormément de demandes de photocopies de mon texte, des lettres où l'on me demandait si j'avais l'intention de le publier, de longues lettres de médecins me disant que la lecture de mon travail les avait aidés à comprendre mieux ce que les femmes leur disaient quand elles venaient les voir pour soigner leur corps. Cette nouvelle compréhension de leurs patientes avait, me disaient-ils, changé leurs relations de soin ; ils se sont ainsi aperçus que beaucoup de troubles gynécologiques avaient surtout besoin de se parler, et que tout ce que les femmes disaient se situait dans le sens de mon propos théorique et clinique.

Si bien que cela m'a redonné confiance, ce qui a été très important pour que je puisse continuer à travailler, parce que, hormis ma thèse, je n'avais à l'époque encore rien publié*.

* Cf. F. Dolto, *Psychanalyse et Pédiatrie*, *op. cit.*, voir aussi Préface, p. 17, note 2.

E. S. : *Vingt ans après, en deux mots, que diriez-vous de nouveau par rapport à ce travail? La femme n'a pas tellement changé depuis...*

F. D. : Oui, la femme n'a pas tellement changé. Ce que je dirais de nouveau c'est que plus les humains, la société, autorisent que la jouissance, dans les lieux physiques faits pour cela dans le corps, soit libérée et librement parlée, plus il me semble que les problèmes affectifs sont refoulés.

Je dis quelque part dans mon texte — et je crois que c'est surtout à cela que Lacan faisait allusion quand il m'a dit que j'avais du culot pour parler comme ça* —, je dis combien j'ai connu de femmes parfaitement non frigides, parfaitement satisfaites dans leurs orgasmes, qui étaient raides folles, complètement dingues, dans l'éducation de leurs enfants, combien d'entre elles faisaient le malheur de tous ceux qui les entouraient. Alors que l'on croyait, à ce moment-là (Reich** n'est-ce pas, un homme...), que le fait d'avoir des orgasmes bien développés, etc., était obligatoirement un signe de bonne santé, la panacée de tous les maux. Pour ma part, je me suis toujours dit que ce devait être aussi autre chose, que ce ne pouvait pas être que cela. Tant mieux si c'est ça, mais ça ne suffit pas. Alors, depuis, c'est plutôt ça que j'ai compris pleinement, parce que maintenant on voit des femmes qui sont devenues des sexologues d'elles-mêmes, qui soignent méticuleusement leur jouissance et qui sont de plus en plus désespérées, nombrilicentristes, de plus en plus sans relation avec le monde qui les entoure. À mon sens, cette nouvelle attitude de discours érotologique sur la jouissance, accompagnée de techniques d'entraînement, est une résistance à la compréhension de ce qu'est la relation entre les êtres humains, relation dans laquelle la sexualité

* F. Dolto n'a jamais obtenu les éclaircissements de Lacan sur la boutade qu'il lui lança à la fin de son intervention (voir Préface, page 19, note 1). Elle en a proposé plusieurs interprétations ; l'une d'elles fait allusion aux propos qu'elle tenait sur l'homosexualité des femmes : beaucoup de femmes, hétérosexuelles en apparence, parce qu'elles étaient couplées à des hommes, étaient en fait des homosexuelles, et leur mari était pour elles un substitut maternel. Cf. *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, *op. cit.*, p. 32.

** Wilhelm Reich (1897-1957), *La Fonction de l'orgasme*, Paris, Éd. du Nouveau Monde, 1975.

joue sa part, la sexualité génitale j'entends, mais où la sexualité dans le sens d'une relation féconde entre les êtres n'est pas faite que de détente, de plaisir, de tumescence et d'orgasme. Ce n'est pas ça qui fait la *jouissance*, et plus encore, la *joie*...

Plus je vais en psychanalyse, plus je m'aperçois que le plaisir conscient n'a rien à voir avec ce qui est *le principe de plaisir de l'inconscient*. C'est là qu'il y a eu erreur. Freud a parlé du principe de plaisir quant à l'inconscient*, et tout le monde a voulu l'entendre comme le principe de plaisir pour en avoir conscience ! Or, il ne s'agit pas de cela, ni dans la vie ni dans la recherche psychanalytique... Il ne faut pas quitter le terrain de l'inconscient pour exposer uniquement ses effets dans la conscience. Le principe de plaisir amené à la conscience se dessèche de tout ce qu'il contient de résonances créatrices dans les relations entre les êtres.

E. S. : *Mais revenons au sort de votre travail, vous m'aviez dit, une fois, que Jean Rostand avait lu votre texte...*

F. D. : Oui, vous savez que Jean Rostand a été quelqu'un qui a beaucoup compté pour moi. Huit jours après la parution de ma thèse, *Psychanalyse et Pédiatrie*, il m'a écrit un petit mot, puis il m'a téléphoné pour me dire à peu près ceci : « Je voudrais vous connaître. Je lis tout ce qui paraît en psychanalyse, et je n'ai pas lu depuis longtemps quelque chose qui m'ait tant intéressé. » C'était en 1939. À cette époque-là, Rostand connaissait beaucoup de psychanalystes et s'étonnait de voir que les psychanalystes ne comprenaient pas du tout qu'il se soit intéressé à ma thèse. C'était de bon ton à l'époque de dire que la psychanalyse d'enfants n'avait aucun intérêt.

Oui, Jean Rostand a été quelqu'un de très important pour moi. Quand j'allais le voir — il recevait tous les dimanches ceux qui s'intéressaient à ses travaux —, au fur et à mesure que j'avançais dans mes recherches, que j'écrivais des textes que je ne publiais pas, il me demandait : « Où en êtes-vous de vos recherches ? » Et il m'encourageait toujours à mieux expliciter les observations que

* S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1987.

j'avais faites, à les rapprocher de ce que j'avais élaboré comme théorie implicite... Il a été ainsi un énorme stimulant pour moi, alors que la plupart de mes confrères, les psychanalystes, m'auraient plutôt découragée, en me trouvant un peu zinzin. À l'époque, c'était surtout Nacht*, puis Parcheminey** et d'autres qui trouvaient cela bien bizarre, la psychanalyse d'enfants, bien étrange aussi ma façon de tirer des idées générales des observations quotidiennes, au lieu de potasser les textes de Freud.

Jean Rostand était biologiste. Très souvent, il m'interrompait : « Taisez-vous, taisez-vous, un biologiste ne comprend rien à ce que vous dites là. » Puis, se contredisant, il me racontait qu'il y avait en vérité bien des choses inexplicables pour un biologiste dans les relations entre les êtres humains. J'avais soigné un enfant qui avait vécu un moment traumatique lors duquel un autre enfant — qui se trouvait ailleurs, dans une autre ville — avait eu pour lui une grosse importance. Eh bien, lui disais-je, cet enfant, à distance du premier, sans communication visible avec lui et aussi malade à cause du même choc qu'ils avaient vécu ensemble, cet enfant se mettait à guérir du seul fait que l'on soignait le premier. « Comment expliquez-vous cela ? » lui ai-je demandé. Il me répondait que la seule biologie ne pouvait aucunement expliquer ces faits...

Il s'agissait proprement de relations d'inconscient qui étaient restées fixées à une époque déterminée, et qui provoquaient un arrêt dans le développement de ces deux enfants : on s'occupe de l'un et l'autre bouge... Parce que en fait on s'occupe de cette relation d'inconscient qui les lie. Cela ressemble au cas où l'on s'occupe d'un jumeau qui est en difficulté d'évolution ; il faut toujours faire très attention que l'autre jumeau, qui avait réussi jusque-là dans sa vie sociale, ne soit pas tout à fait ébranlé, qu'il ne tombe encore plus malade que le premier que l'on traite en psychanalyse pour ses difficultés de développement.

Toutes ces choses-là sont difficiles à intégrer dans un schéma d'explication biologique. Mais Jean Rostand était

* S. Nacht (1901-1976), psychanalyste de la deuxième génération. Il est à l'origine de la création de l'Institut de psychanalyse en 1952. Cf. É. Roudinesco, *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France 2*, *op. cit.*

** G. Parcheminey (1888-1953), neurologue de formation. Il est un des membres fondateurs de la SPP, en 1926. Cf. É. Roudinesco, *op. cit.*

un esprit très ouvert. Il me disait : « Je ne comprends pas, mais parce que vous le dites et parce que je sais que ce sont là des observations à vous, je vous crois. C'est tout de même dommage que nous ne trouvions pas d'explications à ces faits... » Je lui rétorquais qu'il fallait rechercher des explications dans le langage, dans l'inconscient, car la science biologique ne s'occupe que de l'organicité.

Alors, quand j'ai fait ronéotyper mon travail sur la libido féminine*, Rostand l'a lu et relu. Je lui ai parlé de ce qui me préoccupait le plus à l'époque, la difficulté de mon texte, dont j'étais parfaitement consciente. Il m'a dit : « Je vais voir si je peux vous aider. » Mais il m'a retourné le manuscrit quelque temps après : « C'est impossible. Si l'on modifie, si l'on tourne autrement, en trois phrases, une de vos propres phrases, elles sont tellement denses que, d'une part, on modifierait votre pensée, d'autre part, il n'y aurait plus toutes les associations qui se font lorsqu'on se débat avec votre écriture, ce qui fait se souvenir de quantité de choses vécues, d'expériences qu'on a eues dans la vie. Il faut que vous gardiez ce texte tel qu'il est. » Je lui ai répondu que je ne le publierais peut-être jamais...

Et c'est depuis ce temps que j'ai eu des lettres venant de gynécologues, de chirurgiens, d'accoucheurs, de médecins généralistes, qui s'étaient procuré mon texte par des amis communs et qui m'écrivaient en me le demandant. J'en ai d'ailleurs souvent envoyé des photocopies. Le chapitre sur la frigidité, je l'ai tiré à part pour l'envoyer à des gynécologues qui me le demandaient**. Ce qui me prouvait que mon travail touchait plus les cliniciens et pas beaucoup les psychanalystes.

E. S. : *Peut-être parce que c'est un travail qui s'attaque de front à des difficultés réelles, à des observations et à la cure, tentant de suivre sans complaisance théorique aucune une trajectoire parfois déroutante, une dynamique souvent heurtée...*

F. D. : Oui, parce que « la » femme, « la » fille en soi, ça n'existe pas : il s'agit de libido au féminin. Nous avons

* Cf. *infra*, note p. 35.

** « La frigidité » avait fait l'objet d'un exposé à la SFP avant 1960, et figurait dans les Annexes à la première édition de *Sexualité féminine*, *op. cit.* Il sera publié dans *Le féminin*, Gallimard, *op. cit.*

choisi comme titre *Sexualité féminine*, pour faciliter en quelque sorte la compréhension, mais en fait ce n'est jamais de la sexualité dont il s'agit, c'est de la libido en tant qu'inconsciente. La sexualité, c'est conscient; quand on prononce le mot sexualité, on met le projecteur sur le conscient, alors que dans la libido, il s'agit d'inconscient.

Actuellement, tous les mass média s'occupent de la sexualité, et jamais de la libido. On les comprend, c'est bien plus facile; et puis, ce n'est heureusement pas leur rôle... Enfin, il faut dire tout de même que c'est cette confusion entre sexualité (conscient) et libido (inconscient) qui nous entraîne vers cette voie de garage, de résistance, à cet enlisement dans l'abêtissement au lieu de l'humanisation. La sexualité peut être *femelle*, la libido, ça ne peut être que *féminin*.

E. S. : *Vous avez écrit le texte sur l'avortement bien avant la promulgation de la loi qui le légalise, et il reste malgré tout extrêmement actuel**. *Peut-être parce qu'il ne suffit pas d'une juridiction pour prendre en compte l'inconscient... Parlons de l'avortement et de la contraception.*

F.D. : La contraception, je n'en ai pas beaucoup parlé, justement parce qu'il s'agissait de la libido, donc du fantasme inconscient, alors que la contraception est de l'ordre du réel — un obstacle fait à la communication biologique... Peut-être aussi que je n'ai pas écrit là-dessus parce que j'ai commencé à moins travailler à partir du moment où la contraception est devenue très répandue...

Pour ma part, je pense que la contraception est une découverte sensationnelle. Je suis désolée cependant de voir qu'on l'a libéralisée surtout pour les femmes déjà physiologiquement mûres (ou déjà mères de famille); alors que, à mon sens, ça devrait être d'abord un extraordinaire moyen de maîtrise de la sexualité mammifère chez les toutes jeunes filles, qui commencent leur vie relationnelle et qui ne sont pas encore en âge affectif d'être

* «À propos de l'avortement» figurait dans les Annexes à la première édition de *Sexualité féminine*, *op. cit.* Il sera publié dans *Le féminin*, Gallimard, *op. cit.* La loi du 15 janvier 1975 suspend l'application des dispositions pénales sur l'avortement pour une période de cinq ans. C'est la loi du 31 décembre 1979 qui légalise définitivement, sous certaines conditions, l'interruption volontaire de grossesse (IVG).

mères. C'est surtout à celles-là que les moyens anticonceptionnels devraient être pédagogiquement enseignés, quand elles sont encore très jeunes. Au contraire, à partir du moment où elles atteignent la maturité sexuelle et sociale, à partir de ce moment-là, ces moyens contraceptifs revêtent moins d'importance.

Ce qui est terrible, c'est de voir, malheureusement, l'avortement faire partie des moyens anticonceptionnels actuels, pour une grande part de jeunes filles et jeunes femmes; et, même, dans les pays de l'Est, être le *seul* moyen anticonceptionnel accepté! Je trouve que c'est là un crime contre l'humanité. Et aussi un sadisme des mâles contre les femelles.

La contraception devrait être la maîtrise de la conception, un degré de liberté pour les êtres cultivés, arrivés à une notion de leur valeur. Mais comment est-elle le plus souvent comprise, cette liberté? Lorsqu'on voit des adultes (parents, éducateurs, médecins) faire avorter des fillettes authentiquement amoureuses, simplement parce que socialement elles ne sont pas capables d'assumer un enfant... Et pourtant, c'était la première fois qu'elles éprouvaient un sentiment juste avec quelqu'un : des filles élevées d'une manière épouvantable par leurs parents et qui, pour la première fois, rencontraient quelque chose d'authentique dans ce bonheur d'être enceintes de quelqu'un qu'elles aiment et qui les aime. Mais elles sont certes incapables d'assumer socialement l'enfant à venir. Alors, des adultes raisonnables assassinent ainsi leur promesse de bonheur. Et elles demeurent irrécupérables pour l'avenir, d'avoir été mutilées de la sorte, dans quelque chose qui était attendu par leur loubard et par elles, comme le premier accomplissement de leur vie. C'est une solution de facilité pour la société. Au lieu d'aider ces enfants à aller jusqu'à l'accouchement, puisque c'était là leur bonheur, puis ensuite, que la société invente quelque chose pour les aider à continuer leur chemin... Mais de nos jours, sous prétexte que l'avortement est légal, les adultes se croient en droit de juger qui doit ou non avoir un enfant, en traitant ces filles comme des mineures. À partir du moment où un être humain est heureux d'une conception partagée avec un autre être, pour qui cela a aussi un sens, et qu'il fantasme avec un bonheur peut-être irréel la venue au monde de cet enfant (alors

que ce sont souvent des gens qui n'ont pas connu le bonheur d'avoir été accueillis avec amour à leur naissance), je crois que là la société rate complètement quelque chose...

E. S. : *Ce que vous venez de dire là est un peu romantique. On voit souvent le cas contraire — l'utilisation des moyens contraceptifs par de très jeunes filles, qui sont peut-être immatures pour une relation avec l'autre, ça existe aussi...*

F. D. : Oui, pour l'instant ça existe, mais justement parce que l'éducation à la façon d'entrer en relation avec l'autre et à la responsabilité affective, aussi bien pour les garçons que pour les filles, ne fait pas partie du souci des adultes préposés au développement des jeunes générations... C'est le cadet de leurs soucis, pour la bonne raison qu'eux-mêmes, les adultes, sont pour beaucoup restés encore des enfants sur nombre de points.

E. S. : *Quelle qu'en soit la cause ça donne un autre phénomène — l'amour physique à la chaîne, qui ne veut plus rien dire, ou pas grand-chose. On prend son pied et chacun pour soi...*

F. D. : Oui, ça donne souvent ça, pour l'instant. Je crois que, dans l'avenir, la maîtrise de la conception apportera beaucoup, parce que ça permettra aux jeunes de voir pour quel genre d'autre leur nature est faite. Je crois qu'ils arriveront ainsi réellement au désir vrai d'avoir un enfant l'un de l'autre, au lieu, comme cela se produit maintenant, d'avoir un enfant pour un enfant.

Vous dites que je suis romantique, mais je ne le suis pas dans tous les cas : il y a des filles qui se sont fait engrosser à la suite d'une relation de fortune, qui ne se sentent pas davantage amoureuses du garçon qu'heureuses qu'il y ait un enfant qui vienne au monde. Alors, celles-là, qu'elles avortent, pourquoi pas ? Elles ne sont en rien motivées pour soutenir cette autre nouvelle vie. Mais il faut toujours voir un peu plus loin que le cas « social », voir dans la profondeur de l'affectivité. Tout à l'heure, je parlais des filles qui, comme on peut le voir après, seront démolies pour toute leur vie de ne pas avoir pu mettre au monde... Car il y a une sorte d'éclosion d'humanisation qui accompagne

l'accouchement. C'est toujours un problème d'humanisation. Il n'existe pas des panacées à des problèmes humains, à chaque fois, on a affaire à un cas particulier.

E. S. : *Pour vous, une institution, une juridiction qui légalise un acte, ne veulent rien dire dans leur lettre, n'existent vraiment que dans la façon d'être appliquées, d'être ressenties par celui ou celle qui s'y heurte ou qui s'en sert, dans la manière dont elles passent dans la langue vivante, la langue relationnelle.*

F. D. : Oui. Par exemple, on parle souvent aujourd'hui, en 1982, de la gratuité totale ou du remboursement d'une partie du paiement de l'acte d'avorter. Bien sûr, matériellement, cela est loin d'être dépourvu d'intérêt. Mais psychiquement, cela n'a pas une véritable importance. Ce qui serait important de ce point de vue, ce serait que, payant ou pas payant, toute femme ait une amende à payer parce qu'elle se fait avorter... Oui, une amende, qui serait peut-être de cinq francs, qu'elle aurait toujours à payer même si elle est remboursée de l'acte chirurgical.

D'ailleurs, l'avortement ce n'est pas un acte chirurgical, cela n'a rien à voir. On comprend très bien que beaucoup de médecins ne veuillent pas avorter. Ils ne sont pas faits pour cela. Ce devrait être un autre corps de métier qui fasse ça, je ne sais pas lequel, peut-être n'existe-t-il pas. On peut faire avorter une femme pour la sauver de la folie, de la misère, ou sauver un couple de la destruction aussi ; et ce sera toujours le cas particulier d'un médecin qui pense ça ; je ne vois pas comment l'État peut dire : « C'est aux médecins d'avorter les femmes ! »...

C'est sans doute parce que l'État ne voit que l'aspect biologique et démographique : s'il y avait autant d'enfants que ceux qui sont conçus alors on irait à la misère, ou bien, on irait, je ne sais pas, au destin de l'humanité... Et peut-être ce serait beaucoup mieux d'en arriver là plutôt que d'enseigner aux humains d'avoir comme seule éthique le principe qu'il ne faut jamais courir aucun risque. C'est ce que nous enseigne notre société moderne, éviter tous les risques. De sorte que l'on évite aussi les risques de bonheur.

Il y a aussi un autre aspect de la large utilisation des contraceptifs : la perte de responsabilité des hommes en

face des conséquences des rapports sexuels : « C'est à toi de te débrouiller, ma vieille ! », comme si pour eux l'acte sexuel n'était qu'une simple décharge. Il y en a, parmi ceux-là, beaucoup qui n'arriveront jamais à l'humanisation des relations entre les sexes...

D'un autre côté il devient aujourd'hui de plus en plus difficile d'être père. Avant, c'était une charge qui vous tombait dessus, je veux dire aux hommes, et l'on avait l'habitude de dire : « Voilà ce que ces salopes de femmes font aux hommes. » Aujourd'hui, pour être père, c'est une tout autre histoire. Certaines femmes, même si elles veulent être mères, ne veulent pas laisser les hommes être pères. Cela entraîne des changements dans les relations entre hommes et femmes.

E. S. : *Comment voyez-vous le fait que l'Église, par la voix et les écrits de son chef, le pape, s'oppose à l'avortement ? N'est-ce pas là un souci qu'on pourrait qualifier de « biologiste », orienté vers l'être de chair et non pas vers l'être d'esprit ?*

F. D. : Moi, je m'étonne qu'il soit contre l'avortement et qu'il ne soit pas contre la saccharine ! La saccharine est un leurre, elle donne l'impression du sucre, mais elle ne porte pas le fruit dans l'organisme, tout en permettant le plaisir de s'alimenter à des gens qui, si ce n'était pas « sucré », ne pourraient pas prendre tel ou tel aliment de plaisir, comme le café par exemple, qui n'est pas indispensable : il y a des gens qui ne prendraient jamais de café pour le plaisir d'être tonifiés, s'ils ne pouvaient pas prendre de la saccharine avec... Et alors que c'est apparemment bien vu de prendre de la saccharine, prendre le plaisir génital sans courir le risque de mettre au monde un enfant que l'on n'est pas capable d'élever (moralement, matériellement, socialement) est condamnable. Pour moi, ces deux cas, apparemment si différents, relèvent de la même chose : si quelqu'un est en besoin ou en désir de relation sexuelle, et qu'il ne soit pas capable de mettre un enfant au monde d'une façon qui serait « chrétienne » dans le sens de la responsabilité, alors son vrai devoir c'est de ne pas avoir d'enfants, son devoir c'est de ne pas rendre dingue son conjoint ni d'entrer soi-même en hystérie.

Nous le savons maintenant, ceux qui ne sont pas capables de sublimation des désirs par le jeu du refoulement rentrent dans la névrose.

Il faut savoir qui l'on est, humblement. D'aucuns sont capables d'une continence qui fait que leur libido peut hausser de niveau, peut devenir une libido qui porte des fruits sociaux merveilleux. Mais de ceux-là, il y en a très peu... Le reste des humains sera en proie à des chutes dans la névrose. Je ne trouve pas que ce soit charitable, au sens chrétien, de ne pas permettre que les moyens découverts par la science pour la maîtrise de la conception soient mis en œuvre. Et cela, bien sûr tout en continuant l'éducation des êtres humains car grâce à cette éducation, ce ne sera pas le frotti-frotta d'organes sexuels qui sera important dans la relation entre hommes et femmes. Ce n'est pas éviter l'enfant de chair qui est important, c'est porter des enfants de cœur et d'esprit. Ce «biologisme», qui consiste à faire une faute du fait des relations sexuelles en évitant la conception d'enfants de chair, ce ne devrait pas être l'affaire de l'Église.

L'amour ce n'est pas que la sexualité. Bien sûr, celle-ci en est une note fondamentale, mais les harmoniques de l'amour* sont bien plus vastes. D'un autre côté, pour arriver aux harmoniques, il faut tout d'abord savoir jouer les notes fondamentales. Si l'on demande à ce qu'on supprime les notes pour ne jouer que les harmoniques, eh bien, il y a des gens qui sont faits pour être des héros, mais les autres vont tous devenir dingues. Le pouvoir éducatif est très important. On ne peut pas sublimer quelque chose qui est dépeint comme le mal : «Les rapports sexuels c'est coupable, donc vous en paierez le prix, qui est l'enfantement.» L'enfantement devient ainsi la punition d'avoir joui de ce que la nature met à la disposition des humains.

E. S. : *Il me semble que jamais l'Église n'a rompu autant de bâtons pour combattre la pornographie...*

F. D. : Mais non. De toute façon, la pornographie a toujours été en quelque sorte un truc de curés... c'est-à-dire de refoulés de la génitalité. La pornographie, ce sont des plaisanteries touchant à l'anal et à l'oral, et qui ne font pas

* Cf. commentaire 42.

intervenir un troisième terme, vivant. Ça s'arrête au jeu infantile de la découverte de la génitalité. C'est le sexe en tant qu'objet partiel. C'est pour cela que ceux qui ont été obligés à une chasteté non par renoncement dû à leur évolution, mais par culpabilité, sont nécessairement voués à la pornographie. Il s'agit là d'un signe d'arrêt de l'évolution du plaisir aux rencontres corps à corps à des zones partielles, de fixations fétichiques, de plaisirs bornés.

E. S. : *Et lorsque certaines avant-gardes se sont mises à la pornographie, en déclarant, pour la énième fois, que c'était là une révolution sexuelle...*

F. D. : Une révolution dans la nursery peut-être, en brandissant la cuiller à bouillie... Ces histoires se passent justement entre des gens qui n'ont pas d'histoire, qui n'ont pas de langage, ni un champ relationnel enraciné dans le symbolique, et qui voudraient magnifier ou, faute de mieux, institutionnaliser leur souffrance, au lieu de prendre conscience qu'ils ont été « mutilés » en étant enfants, trompés sur leur droit au désir, leurrés quant à l'amour.

E. S. : *Alors, pensez-vous que des textes analytiques, comme le vôtre, puissent jouer un certain rôle dans ces prises de conscience ?*

F. D. : Oui et non. Cela dépend, encore une fois, de la manière dont cela est ressenti, compris, assimilé. Ce qui est toujours un peu ennuyeux dans la publication d'un travail qui est fait d'abord pour ceux qui en connaissent déjà quelque chose, c'est que cela peut, lu par des gens toujours curieux de lire un peu tout, éveiller ou secouer des individus qui ne sont pas malades, des femmes en l'occurrence qui ne sont pas malheureuses de leur sort, cela peut leur donner à penser qu'elles n'ont peut-être pas une vie réussie, parce qu'à tel chapitre on parle de degrés différents d'orgasme, alors qu'elles n'ont pas ça. Je serais désolée, si, à la lecture de mon livre, une femme heureuse, bonne mère, bonne amante ou épouse, se disait tout à coup : « Ah ! mais moi, je n'ai qu'un orgasme clitoridien, ce n'est pas bien, et encore pas à chaque fois ; et puis, mon mari n'est pas toujours puissant. Alors, je ne suis peut-être pas une femme comme il faut. » Elle se mettrait à se dire

qu'il faut qu'elle se fasse une sorte de lifting orgastique, comme elle se le dit après avoir lu des magazines et, se regardant dans la glace, elle remarque que son visage a des rides, qu'il n'est sûrement pas aussi bien qu'il devrait l'être.

Ces effets de toute œuvre de vulgarisation, de toute lecture, aujourd'hui démocratisée, sont des effets secondaires assez nocifs. Je serais désolée de pouvoir moi-même parfois en être la cause. Je voudrais bien que ce ne soit pas le cas.

E. S. : *N'y a-t-il pas là une sorte de désir de perfection, de perfectionnement plutôt, fantasme auquel la propagation du langage psychanalytique a fortement contribué? Alors que cette perfection, ce lifting sentimental n'existe pas...*

F. D. : Oui, cette perfection n'existe pas. Ce qui existe en revanche c'est une recherche permanente de mieux comprendre l'autre. La psychanalyse peut aider à cela, mais à condition de se faire dans un transfert, dans une situation de cure, et pas en lisant des livres pour ensuite s'analyser soi-même. Il est vrai que la reprise dans les médias et dans le vocabulaire courant des bribes du langage psychanalytique a stimulé ce fantasme de perfectionnite aiguë.

Ce qui est dommage aussi, c'est qu'il s'agit surtout de fantasme de perfection de l'amour vu uniquement dans le sens physique et orgastique, alors que ce dont un être humain a le plus besoin c'est d'une évolution vers plus d'humanisation de ses rapports. Ce n'est pas dans la recherche du corps, surtout du sien propre, qu'il va la trouver mais dans la relation d'amour avec l'autre. Cependant, tout est intriqué dès le départ avec les histoires de corps, et cela fait illusion...

La vie humaine est tout entière symbolique et je crois que l'important ce n'est pas d'abord la fécondité du corps, mais surtout la fécondité affective et spirituelle. Ce n'est pas la jouissance des seuls corps des deux amants, c'est leur jouissance de cœur et d'esprit ensemble. Et ce n'est pas parce que l'on va faire une gymnastique, un travail de perfectionnement sur les génitoires que, *ipso facto*, cela fera une meilleure compréhension amoureuse entre deux êtres.

Ce qu'en pense Freud

Le Surmoi féminin.

«Je ne peux m'empêcher de penser (quoique j'hésite à le dire) que, pour les femmes, le niveau de la norme morale est différent de ce qu'il est pour les hommes. Leur Surmoi n'est jamais aussi inexorable, aussi impersonnel, aussi indépendant de ses origines émotionnelles que nous le voyons être chez les hommes. Leurs traits de caractère tels qu'ils ont été critiqués de tout temps sont leur sens de la justice moins aigu que chez les hommes, leur difficulté à se soumettre aux grandes nécessités de la vie, leur facilité d'être plus souvent influencées, dans leurs jugements, par leurs sentiments d'affection ou d'hostilité. Tout ceci serait à mettre au compte de la modification dans la formation de leur Surmoi.»

Collected Papers, vol. V, p. 196*.

* «Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes» (1925) dans S. Freud, *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 131. Nous avons pris le parti de maintenir les références des textes cités par F. Dolto; toutefois, nous suggérons au lecteur d'en retrouver les traces dans des traductions aujourd'hui plus facilement accessibles.

Par rapport au choix de l'objet.

« La psychanalyse nous apprend que le choix de l'objet sexuel se fait de deux manières différentes. Il peut s'inspirer de certains modèles dont les origines remontent à la première enfance ou bien présenter les caractères inhérents au narcissisme où l'individu recherche son Moi et le retrouve dans une autre personne. Ce dernier mode prend une importance toute particulière dans les cas pathologiques. »

Trois essais sur la théorie de la sexualité, p. 217*.

À propos de la sexualité féminine.

« Mon exposé est certes incomplet, fragmentaire et parfois peu réjouissant. N'oubliez pas cependant que nous n'avons étudié la femme qu'en tant qu'être déterminé par sa fonction sexuelle. Le rôle de cette fonction est vraiment considérable, mais, individuellement, la femme peut être considérée comme une créature humaine.

Si vous voulez apprendre davantage sur la féminité, interrogez votre propre expérience, adressez-vous aux poètes ou bien attendez que la science soit en état de vous donner des renseignements plus approfondis et plus coordonnés. »

*Nouvelles conférences***.

Libido. Libido du Moi.

« Nous nous sommes arrêtés à une notion de la libido qui la considère comme une force quantitativement variable nous permettant de mesurer les processus et les transfor-

* La citation provient du troisième essai (Les métamorphoses de la puberté), chap. 4 (La découverte de l'objet). Le texte de cette citation figure en note ajoutée par Freud en 1915, après l'élaboration de sa théorie du narcissisme. F. Dolto se sert de la première traduction française parue de cet ouvrage par Blanche Reverchon-Jouve et Bernard Groethuysen qui date de 1923. Elle fut reprise et révisée en 1962 par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis qui précisèrent la terminologie freudienne. Cf. aussi S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 165, note 1.

** F. Dolto cite la traduction française parue en 1936. Cf. aussi La féminité, dans S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 181.

mations dans le domaine de l'excitation sexuelle... Quand nous distinguons l'énergie de la libido de toute autre énergie psychique, nous supposons que les processus sexuels de l'organisme se distinguent des fonctions de nutrition par un chimisme particulier.

(...) Sa représentation psychique serait la libido du Moi. Toutefois, la libido du Moi ne devient accessible à l'analyse que lorsqu'elle s'est emparée d'objets sexuels, c'est-à-dire quand elle est devenue libido objective.

C'est alors que nous la voyons se concentrer sur des objets, s'y fixer ou les abandonner, les quitter pour se tourner vers d'autres objets et, des positions dont elle s'est emparée, commander l'activité sexuelle des individus, mener enfin à la satisfaction ; nous arrivons à une extinction partielle et temporaire de la libido.

(...) En ce qui concerne la libido objective nous voyons que, détachée de ses objets, elle reste en suspens dans des conditions particulières de tension et que, finalement, elle rentre dans le Moi de sorte qu'elle redevient la libido subjective, en opposition à la libido objective.

(...) La libido du Moi ou narcissique nous apparaît comme formant la grande réserve d'où partent les déterminants objectifs et vers laquelle ils sont ensuite ramenés. Le narcissisme qui marque le retour vers le Moi nous apparaît comme l'état originel réalisé dans l'enfance, état qui s'est trouvé masqué par les tentatives de conquêtes ultérieures mais qui, au fond, s'est conservé...

(...) Les transformations de la libido du Moi sont d'une importance majeure surtout là où il s'agit d'expliciter les troubles profonds de nature psychopathique.

Si, jusqu'à présent, la psychanalyse nous renseigne d'une manière certaine sur les transformations de la libido objective, par contre, elle n'est pas encore à même de distinguer de manière nette la libido subjective des autres énergies qui agissent dans le Moi[1*]. C'est pourquoi on ne peut actuellement poursuivre une théorie de la libido que par la méthode spéculative. »

Trois essais, p. 143**.

* Les notes appelées par chiffres sont regroupées en fin de volume. Cf. Note de l'éditeur, p. 32.

** La citation provient du troisième essai. Elle est située dans un chapitre ajouté en 1920, intitulé « La théorie de la libido ». Cf. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, pp. 157-160.

(Freud insiste ensuite sur la nécessité de conserver à la notion de libido une origine énergétique strictement sexuelle et non d'énergie psychique en général, et il s'appuie pour cela sur l'hypothèse d'un chimisme particulier de la fonction sexuelle.)

La libido est d'essence mâle.

« La disposition mâle et femelle se manifeste déjà durant l'âge infantile.

— Le développement des digues sexuelles : pudeur, dégoût, pitié, s'accomplit de bonne heure chez les petites filles et rencontre moins de résistance que chez les jeunes garçons.

— Le penchant au refoulement sexuel paraît jouer un plus grand rôle (que chez les garçons) et lorsque les tendances sexuelles de la puberté se manifestent, elles prennent de préférence la forme passive. Toutefois, l'activité érotique des zones érogènes est la même pour les deux sexes et ceci empêche que, dans l'âge infantile, la différence sexuelle soit aussi manifeste qu'elle le sera après la puberté. Maintenant, si on prend en considération les manifestations auto-érotiques et masturbatoires, on peut émettre la thèse que la sexualité des petites filles a un caractère foncièrement mâle[2]. Bien plus, en attachant aux conceptions mâle et femelle des notions plus précises, on peut affirmer que la libido est, de façon constante et régulière, d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme et abstraction faite de son objet homme ou femme*. »

Op. cit., p. 147**.

Bisexualité.

« Depuis que j'ai eu connaissance de la théorie de la bisexualité, j'ai attaché une importance décisive à ces faits et je crois qu'on ne saurait interpréter les manifestations sexuelles de l'homme et de la femme sans en tenir compte.

Tout être humain présente, au point de vue biologique

* Ce passage était souligné par Freud lui-même jusqu'en 1924, *ibid.*, p. 161, note *a*.

** *Ibid.*, pp. 160-161.

un mélange des caractères génitaux propres à son sexe et des caractères propres au sexe opposé, de même qu'un mélange d'éléments actifs et passifs, que ces éléments d'ordre psychique dépendent ou non des caractères biologiques[3]. »

Op. cit., p. 148*.

« Libido féminine » ne peut se justifier.

« Nous ne serions pas surpris qu'à toute sexualité correspondît une libido particulière de telle sorte que l'un des genres de libido visât les buts de la sexualité virile et l'autre les buts de la sexualité féminine. Cependant, tel n'est pas le cas. Il n'est qu'une seule libido, laquelle se trouve au service de la fonction sexuelle tant mâle que femelle. Si, en nous fondant sur les rapprochements conventionnels faits entre virilité et activité, nous la qualifions de virile, nous nous garderons d'oublier qu'elle représente également des tendances à buts passifs. Quoi qu'il en soit, l'accolement de ces deux mots libido féminine ne peut se justifier. »

Nouvelles conférences, p. 180**.

Les concepts « masculin » et « féminin ».

Trois sens :

1. équivalent à actif et passif,
2. biologique,
3. sociologique.

« La psychanalyse ne peut tenir compte que du premier de ces sens[4]. C'est ainsi que nous avons caractérisé tout à l'heure la libido comme masculine. En effet, la tendance est toujours active même quand son but est passif.

C'est pris dans le sens biologique que les termes masculin et féminin se prêtent mieux à des définitions claires et précises, indiquant la présence chez un individu de glandes spermatiques ou ovulaires avec les fonctions différentes qui en dérivent. L'élément actif et ses manifestations secondaires : développement musculaire accentué,

* *Ibid.*, p. 162 et la fin de la note ajoutée par Freud en 1915.
** Cf. S. Freud, *Nouvelles conférences*, *op. cit.*, p. 176.

attitude d'agression, libido plus intense sont d'ordinaire liés à l'élément masculin pris dans le sens biologique.»

Trois essais, p. 216*.

À propos des zones érogènes en tant qu'organes de transmission.

«... le clitoris a une importance si exclusive spontanément, que la petite fille, même avec l'intervention d'un séducteur, n'arrive pas à autre chose qu'à la masturbation clitoridienne[5].»

Op. cit., p. 148**.

Freud parle ensuite de la puberté qui amène chez le jeune garçon la grande poussée de la libido et, chez la fille, une nouvelle vague de refoulement qui atteint la sexualité clitoridienne. Ce qui est alors refoulé, c'est un élément de sexualité mâle. Le renforcement des obstacles opposés à la sexualité qui apparaît lors du refoulement caractéristique de la puberté procure un élément excitant à la libido de l'homme et l'incite à une activité plus intense, proportionnée à l'augmentation de la libido qui atteint son plein épanouissement en face de la femme qui se refuse et renie son caractère sexuel[6].

La sensibilité clitoridienne.

Freud dit qu'à la puberté il se produit chez la femme une «espèce de régression».

«Le clitoris lorsqu'il est excité lors de l'acte sexuel, garde son rôle qui consiste à transmettre l'excitation aux parties génitales contiguës un peu à la façon du bois d'allumage qui sert à faire brûler du bois plus dur. Il se passe parfois un certain temps avant que cette transmission ait lieu, temps pendant lequel la jeune femme n'est pas sensibilisée au plaisir. Une telle insensibilité peut s'établir de façon durable, lorsque la zone du clitoris se refuse à transmettre son excitation ce qui peut être dû principalement à son activité excessive pendant la période infantile[7].»

Op. cit., p. 128***.

* Cf. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 161, note 1 (ajoutée par Freud en 1915).

** *Id.*, *ibid.*, pp. 162-163.

*** *Ibid.*, p. 163.

Les effets du complexe de castration chez la fille. Le pré-Œdipe.

Pour les zones érogènes sexuelles, la sexualité de la fille passe par deux phases, la première clitoridienne, la seconde vaginale. «Nous pensons que, pendant de nombreuses années, le vagin est virtuellement non existant[8] et reste sans donner de sensation jusqu'à la puberté», malgré l'opinion récente contraire de nombreux auteurs[9]. (...)

1) La fille admet sa castration, son infériorité relativement à celle des mâles[10] mais, en même temps, elle se rebelle devant ces faits. Elle peut tourner le dos à toute sexualité et abandonner toute idée de sa virilité et par là même la majeure partie de ses activités.

2) Si elle persiste à espérer, elle reste dans l'envie du pénis avec des périodes de fantasmes où elle est réellement un homme. Ce complexe de virilité peut aller vers l'homosexualité et le choix d'objet homosexuel.

3) Troisième éventualité, elle va vers le père, objet d'amour, et arrive au processus œdipien beaucoup plus lentement que le garçon.

Les relations de la femme vis-à-vis du mari sont sur le modèle de ses relations avec sa mère et non avec son père[11].

Avec de nombreuses femmes, on a l'impression qu'à leur période de maturité, elles ne sont occupées que de leurs relations conflictuelles avec leur mari, exactement comme elles avaient passé leur jeunesse en disputes avec leur mère.

L'hostilité avec la mère[12] ne viendrait donc pas de la période de rivalité œdipienne mais proviendrait des phases antérieures et ne trouverait avec l'Œdipe qu'une occasion de renforcement.

Les raisons de déception provenant de la mère sont nombreuses : jalousie des autres enfants et même du père.

Découverte de la masturbation phallique avec ou sans séduction par les nurses et la mère qui veulent rendre les filles dépendantes, ou l'interdiction de la masturbation — la surveillance trop étroite.

La surprotection de la chasteté par la mère.

«Naturellement, dit Freud, la mère en fait autant pour le garçon.» La mère qui est privée du pénis envié est, à cause de cela aussi, discréditée.

Revendication :
— de l'avoir mal faite corporellement.
— De l'avoir insuffisamment nourrie au sein ou
— de lait.

Ambivalence caractérielle de la sexualité infantile, très forte chez la fille vis-à-vis de la mère.

Le rôle des lavements suivi de crises de haine.

La croyance des filles que leur mère les a séduites[13].

Collected Papers, vol. V, p. 252*.

À propos de la frigidité.

« On sait que l'insensibilité des femmes est le plus souvent apparente et simplement locale. Insensibles aux excitations de la région vaginale, elles ne le sont pas à une excitation partant du clitoris, ou même d'une autre zone. À ces causes érogènes d'insensibilité s'ajoutent d'autres causes, de caractère psychique qui, comme les premières, sont conditionnées par un refoulement.

Quand la transmission de l'excitation érogène s'est faite du clitoris à l'orifice du vagin, un changement de zone conductrice s'est opéré chez la femme dont dépendra, à l'avenir, sa vie sexuelle, tandis que l'homme, lui, a connu la même zone depuis l'enfance et s'y tient. Avec ce changement des zones érogènes comme organes de transmission, avec la poussée de refoulement dans la période de puberté qui semble, pour ainsi dire, vouloir supprimer le caractère de virilité sexuelle chez la petite fille nous trouvons les conditions qui prédisposent là femme aux névroses et particulièrement à l'hystérie. Ces conditions dépendent étroitement de la nature féminine. »

Trois essais, p. 149**.

« Le voile épais ».

« L'homme seul représente une vie érotique accessible aux recherches, tandis que la vie érotique de la femme, en

* Cf. S. Freud, « Sur la sexualité féminine », 1931, dans *La vie sexuelle*, *op. cit.*, pp. 141 et 143-147.

** Cf. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, pp. 163-164.

raison d'une atrophie provenant de la civilisation[14], en partie aussi à cause des réserves conventionnelles et d'un certain manque de sincérité, est encore entourée d'un voile épais[15]. »

Trois essais, p. 40*.

* Cf. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 59.

Introduction[a]

Le développement de la sexualité est entièrement sous-tendu, selon la psychanalyse, par l'existence et la structure de la libido. Suivant l'époque du développement psycho-physiologique de l'être humain, Freud a décrit différents stades de l'organisation libidinale. Au cours des stades précoces, la sexualité n'est pas encore au service de la fertilité de l'espèce, mais la prépare par la structuration subjective[16], organique et caractérielle de l'être humain, monosexué génitalement quant à son appareil reproducteur encore immature.

Toutefois pour ce qui est de ses émois et de ses désirs, l'être humain est fondamentalement bisexué. Habituellement, l'on donne au terme féminin le sens passif de réception et au terme masculin le sens actif d'émission, significations qui leur sont échues de leur organisation biologique[b]. Mais, si les pulsions génitales sont toujours à dominante active ou passive, la libido, au sens psychanalytique, est toujours active.

[a] [*Reprise de 1960 : l'introduction et les deux chapitres suivants. Nous signalons les quelques suppressions et ajouts en 1982, ainsi que les corrections et ajouts apportés par F. Dolto lors d'une ébauche de réécriture de l'introduction, en 1977, ou lors de ses échanges avec E. Simion et J.-M. Pré-Laverrière.*]

[b] [*Suppression en 1982 :*] en référence aux appareils reproducteurs et à leur rencontre complémentaire dans la copulation, la gestation.

La maturité gonadique, caractéristique de la puberté, apporte une poussée libidinale qui précise l'aspect corporel d'une sexualité soit masculine, soit féminine[17]. L'apparition, localisée génitalement, du sperme chez le garçon, de la menstruation cyclique chez la fille, confirme à leurs propres yeux le rôle physiologique qui est dévolu à chacun dans la rencontre sexuelle[18].

À partir de l'adolescence, physiologiquement repérable, tout se passe comme si la libido — au service de la conservation de l'espèce — cherchait son accomplissement à travers des individus complémentairement sexués[a] [19].

Le critère inconscient de l'approche et de la recherche de l'être élu semble être toujours la fertilité[20] attendue : un fruit est toujours inconsciemment impliqué, sinon consciemment voulu, lors d'une rencontre entre hommes et femmes.

En se penchant sur les anomalies des comportements sexuels corporels-érotiques et caractériels-émotionnels de ses contemporains, Freud découvrit que toute anomalie de comportement génital organique (subjectivement justifiée ou pas), tout comportement passionnel, pouvaient être compris à travers l'étude des soubassements inconscients[21]. Là se trouvaient des représentations contradictoires dynamiquement agissantes, que recélaient les articulations mentales imaginaires du sujet, ses interdits à ses désirs, que l'étude par la méthode des associations libres montrait comme faisant partie de la structuration de la personne, datant de la période prégénitale infantile. Il découvrit ainsi le rôle nodal du complexe d'Œdipe et de son corollaire, l'angoisse de castration, carrefour énergétique spécifiquement humain de cette force impérative qu'il a nommée *libido*, concourant à la conservation de l'espèce, et des autres forces concourant à la préservation d'un être humain participant à la vie sociale du groupe.

Freud a désigné par le terme de *résolution œdipienne* la mutation organisatrice de la personne qui résulte du

* F. Dolto développe la notion freudienne d'angoisse de castration dans sa thèse, cf. *Psychanalyse et Pédiatrie*, *op. cit.*, pp. 78-81 et 80-124.

[a] [*Suppression en 1982* :] Ceux-ci, hommes ou femmes, sont soumis à des pulsions génitales inconscientes et les manifestent selon le prisme de la structuration de leur personne, à la recherche de personnes qui leur apparaissent complémentaires, à la fois dans leurs désirs, dans leur sexe et dans leur comportement génital et personnologique.

dépassement de ces conflits. Avant l'Œdipe, les étapes prégénitales de la libido ; après l'Œdipe le stade génital et son évolution sociale et culturelle. Freud a décrit le complexe d'Œdipe chez le garçon comme le carrefour énergétique conflictuel de la libido, qui est contradictoirement liée à des représentations de corps à corps[22], successivement et diversement érotisées vis-à-vis des deux personnes parentales. Par exemple, le garçon est tenu par le danger d'une désorganisation qui menace de façon endogène sa personne ou son sexe s'il y a la réalisation, dans le corps à corps des représentations de ses désirs génitaux à l'égard de sa mère. Il doit renoncer à tout désir érotique[a] pour elle et, par extension prudentielle, pour ses sœurs, qui lui sont associées imaginairement.

Avant l'Œdipe, lors des étapes prégénitales de la libido, celle-ci est orientée imaginairement vers les objets parentaux[23], vers leur personne et vers leur sexe.

Au moment de la résolution œdipienne, c'est le drame émotionnel de la castration menaçante qui, quoique endogène[24], est vécue comme venant du père, en accord avec la mère.

Après la résolution œdipienne, c'est le retour sur la personne du garçon de la libido active détachée de son objet de convoitise pénienne (la mère[25]), et de la libido passive, détachée de son objet de convoitise attractive anale (le père). Ce dernier y a symboliquement répondu par la marque de sa loi imposée à son fils, marque qui a valeur de castration symbolique, libératrice d'une angoisse insupportable, et d'accession mutante, hors des sortilèges imaginaires[26], aux pouvoirs de l'homme en société.

La libido retourne au sujet, dans ce qu'elle avait de génital, désaffecte le pénis et ses désirs incestueux. Elle se reporte narcissiquement sur la personne sociale du sujet, dans son développement culturel. Les sublimations orales et anales du garçon s'organisent en vue du dégagement familial. Il s'identifie à son propre père, mentor désérotisé de ses forces combatives et industrieuses ; il s'adapte aux lois du groupe qui régissent les comportements de sa classe d'âge[27].

Les poussées pubertaires, en réveillant le sexe désaffecté provoquent la personne du garçon à utiliser ses

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] génital

forces érectiles — réveillées de façon[a] endogène — vers des conquêtes à nouveau sexuelles, mais cette fois délibérément choisies hors du groupe familial, d'autant plus désirées qu'elles sont stimulantes de la fonction excitatoire mâle du dépassement hors de soi, de la combativité et du risque érotique stimulant de la fonction génitale. Le lieu d'appel à son désir est pour lui l'objet qui, hors de ses limites corporelles, lui présentifie son sexe par l'attraction érectile qu'il ressent pour cet objet[28].

[b]L'extériorité fonctionnelle des organes génitaux masculins, leur extériorité anatomique par rapport à la cavité abdominale, le lien entre l'érotisation de l'objet et l'excitabilité organique génitale qu'il suscite, tout ce «style» sexuel masculin* explique que ce soit à travers l'étude du développement du garçon que Freud a pu centrer le moment de l'organisation génitale à l'âge du conflit crucial entre les tendances endogènes mâles, agressives-combatives, et les tendances sexuelles mâles[29].

L'étude analytique de la sexualité[c] masculine et de ses anomalies fut donc la première à être élucidée. La bisexualité[d] observée chez les garçons, lors de l'étude de leur évolution, était partout rencontrée en biologie, en sociologie, elle était rendue responsable des anomalies des comportements mâle et femelle des animaux, donc aussi de l'homme, à l'âge de la maturité gonadique. En outre, parti de l'étude des excitations nerveuses organiques, Freud présageait que les névroses étaient dues à des déterminants chimiques[30]. Cette bisexualité, hormonalement prouvée, était aussi retrouvée dans le développement des filles : la caractéristique non pénienne du sexe féminin, la déconvenue toujours manifestée par les filles à l'époque enfantine de la première découverte de la disparité désavantageuse des formes sexuelles, convenant à la fierté du garçon avantagé, avaient fait penser à Freud que

* Ce «style» sexuel masculin de la période œdipienne se caractérise par la notion de risque; il sera développé plus loin, pp. 173-174. Quant au risque féminin, il est tout autre, cf. pp. 240 et suiv.

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - E. S.* :] biologique

[b] [*En 1960, la partie qui suit, jusqu'à la page 41 de la version ronéotypée, portait le titre* :] Les conditions comparées de l'étude de la libido chez l'homme et chez la femme.

[c] [*Ajout lors de l'échange F. D. - E. S.* :] génitale.

[d] [*Ajout lors de l'échange F. D. - E. S.* :] émotionnelle.

la sexualité des femmes s'était dépressivement construite sur cette déconvenue encore plus vivante, sans doute, d'être représentée dans la société par des revendications sociales d'égalité entre les sexes, dans le contexte social de la fin du XIX[e] siècle[31].

Le rôle du père dans la sexualité, s'organisant au moment de l'Œdipe, avait aussi fait penser à Freud que le père, en tant que personne réelle, avait pour l'individu humain, garçon et fille, une importance structurante exclusive ou presque. D'autre part, la poussée pubertaire des filles qui semblait amener un refoulement[32] encore plus grand que le refoulement déjà observé et à peine surmonté de l'ambition pénienne de la troisième année. Cependant, cette notion d'intensité du refoulement cadrait mal avec une autre observation de Freud, concernant la moralité, disons « élastique[33] », des femmes, qu'il estimait, à juste titre, dépendre d'un Surmoi peu solide et, partant, d'une structure psychique labile.

De plus, les études de l'époque sur l'hystérie faisaient paraître réservée aux femmes cette anomalie d'abréaction exhibitionniste de l'angoisse sexuelle, parce que l'hystérie, chez les hommes, était utilisée socialement dans des excitations politiques verbales ou des héroïsmes combatifs à panache spectaculaire, et passait donc cliniquement inaperçue[34].

La pruderie, pour ne pas dire la pudibonderie du monde bourgeois de l'époque victorienne marquait l'éducation des filles, au sortir du romantisme, d'un style où le beau sexe, chez les gens aisés, se devait d'avoir les yeux baissés. La chlorose des jeunes filles sévissait, les rendant émouvantes, alors que les mièvreries infantiles devaient les rendre séduisantes. Cette éducation, d'ailleurs, ne s'imposait qu'à partir de la séparation des nourrices campagnardes ou roturières, beaucoup plus libres dans leurs émois et stimulantes de la libido, à l'âge de la sexualité prégénitale.

Dans ces conditions sociales, la répression, à l'époque œdipienne, de la fille bien élevée, n'en était que plus traumatisante : elle tombait sur un terrain déjà fragilisé par l'abandon du premier objet d'identification (la ou les nourrices) non couplé avec le père[35]. L'introjection de ce premier objet destinait la fillette à devenir active, manuellement industrieuse et verbalement osée, dans les propos

directs de la vie mixte, comme dans les propos de l'office, auxquels elle avait été mêlée. Mais son milieu de grande enfance, ses parents et les éducatrices, ne lui assuraient protection qu'au prix du renoncement total à cette première identification[36].

Ajoutons à cela des lectures stupides où rien de sexuel ne devait transparaître, afin que la virginité fût soi-disant préservée confondue avec le retard de maturité émotionnelle et l'ignorance, qui surchauffaient les émois de fantasmes angéliques irréalisables. La fausse mystique fleurissait.

Quoi d'étonnant alors, dans ce contexte social où les observations psychanalytiques furent d'abord faites, que la sexualité des femmes ait été observée comme étant infantile et clitoridienne et que le mariage, auquel la plupart d'entre elles allaient sans aucune préparation (elles n'avaient même pas été averties de leurs règles, survenues comme un cataclysme honteux), ne fasse que contresigner un désaveu de leur sexe, que père et mère avaient, d'un commun accord, à la fois pour des raisons éthiques et pour plus de commodité, voulu rendre muet.

Certaines, pour des raisons diverses, dont la principale était l'éducation par leur mari ou leur amant se «démutisaient» fort bien, génitalement parlant mais celles-là n'étaient pas étudiées par les psychanalystes. Et, d'ailleurs, elles faisaient rapidement «parler d'elles», si leur sexualité transparaissait rayonnante et attirante dans le monde. Que l'on se rapporte, pour ne citer que cela, aux attendus du jugement d'immoralité qui condamnait Flaubert pour son livre *Madame Bovary*. Si donc une femme était heureuse en amour, elle se devait de jouer la femme froide, pour paraître «comme il faut». Si donc le sexe d'une femme était éloquent, elle se devait de rester muette sur ce qu'elle en ressentait.

Voilà, je pense, nombre de raisons tant biologiques que sociologiques, qui ont rendu plus difficile l'étude du comportement sexuel féminin.

Après les deux dernières guerres, bien que la société ait changé, que les femmes aient, partout en Europe, obtenu des droits civiques égaux avec les hommes, que les enfants des classes aisées et moyennes soient nourris naturellement ou artificiellement par leur mère, et élevés par leurs géniteurs, que les connaissances littéraires et

scientifiques soient ouvertes aux filles comme aux garçons, des difficultés dans cette étude demeurent.

Le concept freudien de libido signifie « la force quantitativement variable permettant de mesurer les processus et les transformations dans le domaine de l'excitation sexuelle* ». N'oublions pas cette définition. Mais cette force, médiatisée par des pulsions (et nous savons qu'au niveau organique ces pulsions sont concomitantes de phénomènes chimiques), ne peut être étudiée que dans son objectivation, autrement dit par sa manifestation exprimée, vis-à-vis de l'objet de cette pulsion[a], par le sujet lieu de désir. Pour la psychanalyse, il s'agit d'une libido devenue cliniquement observable sinon par l'observation directe, du moins par l'étude des[b] dynamismes inconscients[c].

Qui dit étude, dit en même temps observateur et observé. D'autre part, cette étude demande, pour se faire, à être médiatisée par un langage — comportement, mimiques, verbalisations — venant de l'observé; un langage qui, pour être entendu, reçu et compris par l'observateur, doit trouver — nous le savons trop bien — un observateur lui-même impliqué inconsciemment et qui accepte de s'impliquer consciemment dans ce qu'il perçoit. Nous savons très bien, nous autres psychanalystes, combien cette condition rend notre témoignage difficile, combien d'erreurs dues à nos structures[d], à nos projections, à nos résistances, nuisent à notre disponibilité. La théorisation, qui est un moyen de communication après observation[e], est à bannir pendant l'observation, et ceci

* Cf. *Trois essais sur la théorie sexuelle, op. cit.*, pp. 157-158.

[a] [*Modification de la fin de la phrase lors de l'échange F. D. - E. S.* :] par l'individu supposé sujet et lieu du désir.

[b] [*Ajout lors de l'échange F. D. - E. S.* :] effets visibles d'une cause qu'il faut rechercher dans les

[c] [*Ajout en 1977* :] : fantasmes, rêves, verbalisés en paroles, ou bien représentés en dessins, en modelages, et cela uniquement pour ce qu'il en est de ces fantasmes racontés et étudiés en séance avec un psychanalyste, c'est-à-dire dans le transfert qui, aussi, fait partie intégrante de la réalisation de ces fantasmes dans l'écoute de quelqu'un qui joue un rôle pour le sujet, non pas le rôle de sa personne actuelle, mais celui d'une personne de la vie réelle du patient, qu'il transfère sur l'analyste. C'est pour cela que la psychanalyse est une méthode de travail et que le fait de raconter ses fantasmes à n'importe qui ou à soi-même, par écrit, n'a rien à voir avec une psychanalyse ni avec une étude psychanalytique.

[d] [*Ajout en 1977* :] personnelles.

[e] [*Ajout en 1977* :] et un moyen d'étude quand nous témoignons entre psychanalystes.

est une des plus difficiles résistances à vaincre, car la théorie protège des risques de l'observation impliquante[a].

Autre écueil : l'observé, pour un psychanalyste, peut être un objet au sens libidinal du terme c'est-à-dire que ce dernier peut y chercher une représentation connue autrefois et, pour lui, complémentaire, ou bien il peut y reconnaître son propre narcissisme actuel et présentifié.

Lorsque l'objet étudié, une patiente en analyse ou une femme dans la vie, est observé par une femme — fût-elle psychanalyste, donc avertie de ces écueils —, il semble que les difficultés susdites soient encore plus grandes que pour un psychanalyste masculin. Et cela à cause[b] de ses composantes maternelles qui peuvent induire de façon exogène[c] une régression intertransférentielle, entravant le travail endogène[d].

Que la thérapeutique psychanalytique soit, depuis longtemps déjà, appliquée efficacement par des femmes, n'infirme en rien ce que je viens de dire, car la personne du psychanalyste, si elle est douée de caractéristiques corporelles féminines permet aux patients des deux sexes un style de transfert des positions régressives de la libido, que facilite la connotation passive et maternelle du psychanalyste. Autrement dit, le fait que la psychanalyse puisse être pratiquée avec succès par des femmes, est dû aux moindres résistances à l'association libre des patients[37]. Si nous sommes payés, c'est pour savoir que c'est le sujet, en psychanalyse, qui se soigne seul et que nous sommes là — personne sociale méthodologiquement engagée dans ce contact interhumain —, comme *présence* : soutien d'image, compagnon narcissique ou objectal, leurre vivant et contractuel, dans le temps imparti aux séances de contact interhumain, dont le temps seul est rétribuable et rétribué. La présence du psychanalyste attentivement passif — et parfois verbalement actif —

[a] [*Ajout en 1977 :*] mais elle empêche aussi la relation psychanalytique de s'établir en vérité.

[b] [*Ajout en 1977 :*] des composantes rivales ou

[c] [*Ajout en 1977 :*] c'est-à-dire du fait même de la psychanalyste et non pas de la patiente

[d] [*Ajout en 1977 :*] de la patiente qui, elle seule, doit, pour faire son analyse, régresser dans le temps de son histoire, afin de revivre tout ce qui a été refoulé. Mais si l'analyste entre en résonance avec la patiente, ce travail est ralenti, quelquefois même empêché, du fait d'un transfert de la psychanalyste qui va à la rencontre du transfert de l'analysante.

permet au psychanalysé une médiatisation destinée à l'élucidation de ses pulsions en vue de ce travail seulement, et non en vue d'un accomplissement au sens de correspondance organo-psychique entre lui et l'analyste.

Le psychanalysé, celui qui fait son analyse, est plus ou moins entravé dans le déroulement de son travail par la prégnance de la personne du psychanalyste[38], des attendus inconscients qu'il croit en percevoir, des projections différenciées que sa personne supporte plus ou moins facilement. C'est là souvent la raison du choix d'un psychanalyste femme et comme dans cette profession — comme dans toute autre — il y a le jeu de l'offre et de la demande, c'est là aussi la raison de leur succès. Le sujet décidé à faire une analyse se méfie parfois moins d'une femme. De même que, si nous avons à rencontrer un bovin dans un champ clos, nous préférons généralement rencontrer plutôt une vache qu'un taureau, de même l'analysé préfère que l'entité bizarre qui s'appelle «psychanalyste» et qui reste assise derrière lui, soit une femme plutôt qu'un homme. Sans compter le fait qu'il est plus facile en effet à une femme de rester des heures durant physiquement immobile, attentive et réceptrice[a].

Je souhaite, pour ma part, intéresser ici les lecteurs au témoignage d'une femme sur les femmes. Sous le titre général de «la libido génitale et son destin féminin», je vais essayer, dépouillant le mot destin de ses résonances fatales, magiques ou déterministes, de témoigner en femme, en mère et en psychanalyste pratiquant depuis plus de vingt ans*, des faits d'observation que j'ai pu glaner, concernant la sexualité dans son développement chez les filles, ne retenant ici que les traits que j'ai pu rencontrer chez le plus grand nombre.

Pour ce qui est des manifestations passionnelles et éro-

* F. Dolto a commencé sa pratique de la psychanalyse en 1939.

[a] [*Suppression en 1982 :*] Tout autre est le travail psychanalytique créatif, la découverte et la formulation structurée originale de concepts et leur discussion exhaustive. Une théorie des faits ayant valeur de loi permettant aux chercheurs de comprendre des faits humains spécifiques de l'espèce et de saisir comment tel cas particulier, à l'aide de cette loi, peut avoir sa place dans l'ensemble des faits que la théorie recouvre, est une élaboration symbolique synthétique. Ce type de travail créatif conceptuel n'est pas du ressort de l'intelligence féminine. J'attends de nos collègues masculins qu'ils s'y adonnent avec succès dans les autres rapports.

tiques chez les femmes la plupart de mes observations ne viennent pas seulement des psychanalyses classiques de femmes, mais aussi d'une documentation clinique extrêmement abondante qui est due au fait que je reçois beaucoup de parents, pour des enfants et des adolescents qui présentent des troubles du développement psychosocial. Dans ces occurrences, je reçois toujours les deux parents — ensemble d'abord et parfois séparément ensuite — souvent les grands-parents. Je conduis toujours une anamnèse aussi approfondie que possible et, lorsque plusieurs enfants présentent des troubles névrotiques dans une famille[a], je conseille souvent une psychothérapie aux parents eux-mêmes*. Et c'est ainsi que l'on découvre — a posteriori et parce que l'enfant détecteur de troubles est en voie de guérison — que les parents vivaient avec des symptômes névrotiques jusque-là ignorés d'eux et l'on apprend, pour peu que l'on guide l'entretien, ce qui se passe dans la vie sexuelle des femmes au su ou à l'insu des intéressés. Je raconterai ici des faits vécus rassemblés au cours de vingt-deux ans de pratique et je ferai part au lecteur de quelques-unes de mes réflexions de femme, impliquée dans son travail et dans ses observations, qui confirment ou infirment les hypothèses théoriques.

Quant aux recherches théoriques par lesquelles je me laisse parfois tenter, j'engage le lecteur à ne les envisager que sous l'angle d'une sécurisation rationnelle et scientifique. Elle peut m'aider, pour un temps, à circonscrire des processus de dégagement au cours de conduites observées dans l'évolution difficile des psychanalyses, ou les difficultés critiques de certains enfants en cours de croissance pour lesquels on me demande d'apprécier les dégâts en devenir, et de tenter de les aider par la psychothérapie, à mieux les résoudre. Lorsqu'une théorisation m'aide à la fois à comprendre un processus de déstructuration et à justifier en analyse une attitude contre-transférentielle (qui est suivie d'une réorganisation libidinale sur un narcissisme récupéré du sujet en traitement), je la

* F. Dolto développe l'aspect technique de sa pratique psychanalytique dans *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, publié en trois tomes par Le Seuil (1982, 1985 et 1988); cf. plus particulièrement le t. II; cf. aussi, F. Dolto-J.-D. Nasio, *L'enfant du miroir*, Rivages, 1989, pp. 79-110.

[a] [*Suppression en 1982* :] outre celui qui souffre personnellement de sa situation et qui est pris en traitement par moi ou par un collègue,

prends comme valable jusqu'à son écueil, tout en sachant ce que ce critère de valabilité (plus que de valeur) a de discutable[39].

Pour ce qui est de la libido, concept théorique, j'essaierai de l'étudier par ses objectivations, suivant en cela la méthode que nous a léguée Freud et que, à sa suite, les psychanalystes des deux sexes ont développée selon ses principes conceptuels. Et puisque je parle ici de libido génitale, il faudra bien qu'au-delà des faits, je tente de structurer la masse des données à l'aide de la théorie économique de la libido objectale.

Depuis les débuts de la psychanalyse, beaucoup de recherches ont été faites qui conduisent à éclaircir les premières relations objectales. Des psychanalyses prolongées d'adultes ont permis de voir apparaître, dans le transfert, des modes de relations datant des relations duelles, cannibaliques et morcelantes, de l'enfant à sa mère. Mélanie Klein[40] nous a beaucoup appris sur les relations d'objets précoces que l'on peut retrouver dans les psychoses, où la libido narcissique est repliée, avec la force des pulsions physiologiques génitales, au niveau d'expression érotique du nourrisson*.

Il est certain que l'observation psychanalytique des adultes soumis à de très longues analyses confirme l'existence archaïque d'une libido interhumaine de style cannibalique[41], où l'éthique du bon et du mauvais objet joue un rôle indéniable. Pour ma part, l'observation des enfants traumatisés précocement et de ceux qui ont, dès la naissance, présenté des troubles interrelationnels, m'a apporté la preuve des stades précoces de la libido[a], par rapport auxquels les stades oral et anal sont déjà des stades très élaborés[42]. Il m'a semblé depuis en retrouver les traces dans les rêves des adultes et plus particulièrement dans les symptômes psychosomatiques : névroses d'organes ou parfois psychoses de systèmes d'organes[43 et 43bis].

Il n'est certainement pas étranger à notre étude de nous pencher sur ces recherches, car ce qu'on appelait souvent autrefois (et parfois maintenant encore) la « sphère sexuelle », dans les observations médicales, traduit bien

* Cf. Mélanie Klein, *La psychanalyse des enfants*, P.U.F., Paris, 1959.

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L. :*] - stade olfactif et stade fœtal-

tout le fonctionnel confus touchant à l'organicité déréglée du système génito-urinaire chez l'homme et, chez la femme, du système génito-urinaire-intestinal, auquel est lié aussi le fonctionnel mammaire, le fonctionnel vocal (bien connu des oto-rhino-laryngologistes) et la caractérologie des comportements passionnels, tant émotionnels que sexuels[44].

Les progrès actuels de la chimie et de la biologie permettent d'éclairer les notions de sexe chromosomique somatique[45] et de sexe gonadique, confirmant aussi l'existence chimique de facteurs endogènes aux manifestations sexuelles. Mais ces notions ne peuvent nous renseigner sur les représentations mentales qui mènent le jeu des relations interhumaines, utilisant telles possibilités sexuelles mâles ou femelles, repérables par l'étude biologique ou chimique, dans des comportements psychologiques organisés, socialement féconds, à la recherche du partenaire complémentaire, ou bien dans des comportements dévoyés de leurs accomplissements érotiques ou sublimés dans des activités culturelles.

La science biologique n'explique pas l'absence d'appétit sexuel chez des femmes biologiquement «féminines», ni l'absence d'orgasme chez des femmes fonctionnellement normales, ni l'incapacité d'enfanter, avec des hommes féconds, des femmes saines dont aucune condition physiologique n'explique la stérilité, et qui peuvent être fécondes avec d'autres hommes. De plus, dans toutes les homosexualités cliniques, les observations attestent l'absolue virilité de l'homme ou féminité de la femme, dans leurs caractères sexuels somatiques et gonadiques, tant chromosomiques que chimiques. Dans beaucoup d'hétérosexualités cliniques, au contraire elle atteste de caractères sexuels peu différenciés.

Non ce n'est pas maintenant ni demain que la chimie ou l'anatomie pathologique pourront éclairer la subjectivité des forces sexuelles d'attraction, malgré les progrès de la science, de laquelle Freud lui-même attendait la clef des problèmes qu'il étudiait.

CHAPITRE I

Développement de la libido de la naissance à la vieillesse[a]

GESTATION[46]

Pour commencer, il eût été nécessaire de faire une étude des relations humaines pré-objectales de la fille « dans le sein » et « au sein de sa mère[47] ». Cependant, cette étude du narcissisme* en stade de structuration eût fortement allongé ce travail. J'ai fait, à de nombreuses reprises, allusion à ce soubassement imaginaire[48], dû aux fondations pré-verbales de la personne, ainsi qu'aux fondations pré-sadiques, orales et anales, de la relation à soi-même et à l'autre[b].

À l'observation, la libido se montre à l'œuvre dès l'origine de la vie de l'être humain, dans la dialectique narcissique. Dès la période dite passive de la libido prégénitale (lorsque la zone érogène génitale n'est pas encore prédominante), la libido paraît animer la fonction symbolique ;

* Pour F. Dolto, le narcissisme est d'abord une composante positive du développement du sujet, nécessaire à la structuration de son identité. Voici la définition qu'elle en donne : « Je définis le narcissisme comme la mêmeté d'être, connue et reconnue, allant devenant pour chacun dans le génie de son sexe », cf. F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Le Seuil, 1984, p. 50.

[a] [*En 1960, le titre était :*] « Observation et description psychanalytique du développement de la femme de la naissance à la vieillesse. »

[b] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L. :*], encore peu différenciable

ceci apparaît clairement pour ce qui est de l'individu adulte et de la trame dialectique narcissique et inter-relationnelle dans ce qu'elle a d'intersubjectif[49].

C'est sans doute cette indissociabilité de la vie consciente et inconsciente qui bouleverse les lois de ce que nous avons cru être la science — observation par un témoin neutre, qui n'influe pas sur l'observé. Ce bouleversement du statut scientifique s'est produit à l'intérieur d'une technique, par ailleurs rigoureuse, de non-intervention — la technique psychanalytique. C'est également la libido génitale qui est à l'œuvre dans les processus de l'intelligence humaine moïque, dont l'immense domaine demeure cependant dans le registre narcissique, c'est-à-dire personnel.

La libido génitale observable dans ce registre conduit le chercheur à l'intelligence de l'impersonnel. Là, la symbolique, délestée du poids de l'imaginaire semble encore jouer son rôle créateur (appréciable dans ses conséquences phalliques seulement), preuve incontestable de la libido échappant au contrôle limitatif imposé par l'observation des existences personnelles. Au-delà des contacts corporels, la libido est créative, par les fruits symboliques de ses manifestations émanant de l'intelligence humaine. En deçà des contacts perceptibles, elle est créative par l'observation directe et par la conscience des personnes qui en sont les médiatrices, à travers des immanences symboliques structurantes ou déstructurantes.

Après sa conception qui, pour la première fois, a fait participer le sujet en germe au sens symbolique du couple libidinal de ses parents, l'enfant — en l'occurrence, le fœtus féminin — grossit et se forme à l'insu de tous et pourtant déjà très marqué par l'influence, sécurisante ou anxiogène, des affects libidinaux de la mère. Ce sont des affects qui peuvent concerner, d'une part, la gestation et le futur humain qui s'y prépare, d'autre part, le géniteur qu'il soit ou non celui qui, dans la vie émotionnelle de la mère, occupe la place d'objet élu de son désir. Dans le cas où le géniteur n'est pas cet objet du désir, les émois du fœtus féminin correspondant au phallisme symbolique de la mère sont dichotomisés[50].

Les pyschanalystes d'adultes ont maintes fois remarqué que cette étape fœtale de la vie est toujours agissante, car on aperçoit ses traces vitalisantes ou dévitalisantes lors

des épreuves vécues ultérieurement dans le corps à corps des humains. Les psychanalystes d'enfants voient constamment des enfants psychotiques dont[a] la maladie mentale semble due à un handicap, vital ou sexuel, causé par un traumatisme émotionnel et symbolique très grave, durant leur vie intra-utérine.

On peut dire que les vrais traumatismes psychogènes sont ceux qui atteignent la mère du fait de l'objet de son désir : soit un désir dérobé, soit le rejet de sa personne consécutivement à sa gestation[51]. Il ne s'agit toutefois pas toujours de traumatismes venant du géniteur de l'enfant; ils peuvent résulter aussi de tout autre objet du désir sexuel de la mère : passionnel, œdipien, rémanent ou transféré. Il faut souligner toutefois que les traumatismes qui viennent du géniteur, ou des représentants des deux lignées ascendantes, désavouant la fertilité de la mère, sont particulièrement blessants pour l'enfant en gestation. Le refus le plus grave est sans conteste celui du géniteur qui ne veut pas reconnaître, symboliquement et légalement, l'enfant, c'est là un refus symbolique de son humanisation sociale.

Un enfant non reconnu par son père devient symbole d'inceste clandestin de sa mère[b]; un enfant non reconnu par sa mère, symbole de l'inceste clandestin de son père. Quant à l'enfant abandonné par pur rejet de sa valeur émotionnelle, considérée comme insuffisante pour retenir l'intérêt affectif de sa mère, il peut se sentir symbole d'excrément pour ses deux géniteurs[52].

Il est d'autre part des enfants qui sont légitimés à l'état civil, mais qui ne sont pas désirés consciemment ni acceptés avec amour[c]. Ce type d'amour est cliniquement décelable par les fantasmes des parents, pendant la période de gestation : c'est un amour anticipé pour sa future personne pour laquelle ils projettent, quel que soit son sexe, une réussite organique et sociale à venir, comme prolongation de la double lignée, maternelle et paternelle, dont il est issu. Quand cet amour manque, sa vitalité, subie sans

[a] [*Modification lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] les troubles d'adaptation aux êtres humains semblent être dus [etc.]

[b] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] (se sentant abandonnée, elle fait une régression sur une image antérieure qu'elle avait aimée — son propre père)

[c] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] interhumain.

joie, fait de l'enfant un symbole d'intrus toléré comme une animalité parasite. Les investissements ultérieurs, destinés à le domestiquer, pourront ensuite masquer ce trait, qui ne sera retrouvé que par l'analyse[53].

Le processus d'identification, en tant que dialectique structurante, ne s'effectue pas selon les critères de valeur de l'individu humain. La clinique psychanalytique concernant les névroses précocissimes[a] d'enfants, d'apparence organique saine à la naissance, nous enseigne qu'il s'agit presque toujours de troubles dans leur structuration de l'image du corps*, symbolique du «je[54]», à l'époque du narcissisme primaire[b] en cours d'organisation fœtale, et donc juxtanatale[55]. Il s'agit là d'une libido pré-objectale et cependant, déjà, d'une libido au sens freudien — sexuel — du terme[56]. C'est, en effet, une fonction symbolique de fertilité des rapports inter-émotionnels et organiques, fonction encore exclusivement autochtone, mais préparant déjà les sources subjectives de la libido objectale — orale, anale, génitale. Ses traces de fixation rémanentes sont décelables dans toutes les psychanalyses suffisamment profondes.

C'est à la suite de traumatismes libidinaux de cette époque, où l'organisme de l'enfant est symbiotique à celui de la mère, que des épreuves narcissiques, survenant au cours de l'évolution aux stades ultérieurs (avec refoulement consécutif à la perte de l'objet élu ou à l'atteinte organique de la zone de primauté érogène), peuvent entraîner des psychoses émotionnelles, [c]des aliénations mentales[57] ou des psychoses d'organes[58], véritables aliénations physiques[59] accompagnées de blessures narcissiques profondes.

Tout se passe comme si les échanges corporels organiques du fœtus, corollaires de manifestations vitales émotionnelles dites instinctuelles, modelaient les ten-

* L'image du corps est le concept majeur qui parcourt l'ensemble de l'œuvre de F. Dolto. Cf. plus particulièrement, F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L. :*] (qui sont en fait des pré-psychoses).

[b] [*Modification lors de l'échange F. D. - E. S. :*] remplacer «primaire» par «archaïque».

[c] [*En 1960, la phrase se poursuivait ainsi :*], des aliénations à l'image du corps ou des psychoses d'organes, aliénations à des images partielles du corps, véritables aliénations physiques à sens symbolique intra-narcissique.

dances du Ça[60]. Tout se passe comme si la gestation était une incarnation affective autant qu'organique, comme si le fœtus se construisait suivant un registre organo-émotif, allant du bien-être de la tumescence[a] à la souffrance archaïque[61], au mal-être. Ce mal-être préforme le style des angoisses de viol ou de castration, selon la prégnance des deux perceptions extrêmes.

Dans les cas qui laissent des traces vulnérantes, présentifiées organiquement, il ne s'agit pas de perturbations banales. Pour le père et la mère, ces perturbations sont dues à une contestation éthique avec résonance de culpabilité[62] concernant leur fertilité symbolique, présentifiée à leur conscience grâce à l'existence du fœtus. Il semble y avoir plusieurs occurrences : soit leurs désirs ont été d'un niveau d'organisation libidinal œdipien ou préœdipien (culpabilité endogène narcissique) ; soit les circonstances de leur réalité sont telles que la légitimité de leur fertilité est contestée par leur incapacité d'en assumer la responsabilité matérielle et morale (culpabilité moïque, pragmatico-sociale) ; soit leurs lignées ascendantes ou descendantes s'opposent symboliquement à leur fertilité, fantasmée comme étant en opposition éthique avec elles (culpabilité surmoïque génétique[63 et 63bis]).

Tout nous porte à comprendre l'investissement narcissique de la sexualité de l'enfant, en l'occurrence de la fille promue à devenir phallique passive[64], comme un héritage de la surabondance énergétique et émotionnelle (l'amour en tant que jaillissement de don réciproque) de la rencontre symbolique de deux personnes[65] qui, oublieuses de leurs investissements narcissiques, échangent une libido, dans la conjugaison génitale[b], à la conception de l'enfant. La surabondance ou le manque de don émotionnel[66] du côté d'un des partenaires ou des deux procrée symboliquement un être capable ou non de mener son destin[c], dont le germe se trouve dans sa préperson ne archaïque[67], qui est l'avènement phallique du fœtus à la naissance, organiquement et libidinalement

[a] [*Suppression en 1982 :*] favorable au développement, au mal-être de la détumescence, ou de la surtumescence

[b] [*Suppression en 1982 :*] du coït initial

[c] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L. :*] intra-fécond, c'est-à-dire se structurant lui-même de ce qu'il reçoit,

entier et riche — ou mutilé et appauvri — du capital instinctuel[a] nécessaire à supporter la moyenne des épreuves incombant à l'espèce humaine.

LA NAISSANCE

D'abord, il faut dire que les angoisses de mort de l'être humain sont associées aux risques encourus par chacun, pour la première fois, au moment de sa naissance[68] — cette mutation de la vie de symbiose interne avec le corps de la mère, à la vie aérienne de relation et de dépendance externe, dans la dyade mère-enfant*.

Cette mutation — avec l'ensemble de ses sensations de surtension, puis de délivrance — est la préfiguration de toutes les angoisses qui naîtront lors des processus critiques de développement. Mais si la naissance est le triomphe certain d'un risque organique plus ou moins prégnant, elle est aussi l'avènement du risque émotionnel. Supposons, par exemple, que l'enfant, au sortir d'un milieu aquatique amniotique, trouve un monde qui lui refuse ou « oublie » de lui donner la chaleur d'un berceau préparé, la sécurité de deux têtes penchées sur lui unies dans la joie de le regarder et de prendre connaissance de sa première apparition au monde : la coupure sera alors trop brutale, traumatisante[69].

Tout nous porte à croire que le nourrisson sain du point de vue libidinal et organique, ressent son mode d'être au monde en parfaite résonance avec les affects de ses deux parents à sa naissance, avec leur réaction émotionnelle à sa première différence, son sexe — masculin ou féminin[70]. On peut dire que le nourrisson fille, reconnue bonne, belle et plaisante, triomphe déjà d'un risque, si elle trouve une mère comblée par sa maternité, aimée par son conjoint, heureuse de retrouver dans son enfant les traits de son union avec celui-ci**.

[a] [*Modification lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L. :*] remplacer « instinctuel » par « pulsionnel ».

* La notion de dyade, forgée par André Berge, se réfère au lien précoce mère-enfant. On en trouve mention tout le long du travail clinique et théorique de F. Dolto, cf. F. Dolto, « Personnologie et image du corps », dans *Au jeu du désir*, *op. cit.*, pp. 60-94.

** Les études comparées des animaux induits à des filiations aberrantes, par l'accueil à leur naissance d'un être humain ou par une créature maternante appartenant à une autre espèce, nous aident à comprendre — toutes

La petite fille qui vient de naître encourt aussi le risque du jeu des convoitises archaïques, rémanentes ou régressives-sexuelles, des adultes de son entourage[71] ; il s'agit là surtout de sa propre mère qui, plus que toute autre personne, du fait de sensations corporelles de satisfaction et de frustration, infirmera ou non son pouvoir libidinal de développement, par le pouvoir de ses pulsions érogènes, liées à des variations de ses sensations cœnesthésiques et sensori-motrices[72]. Ainsi, à l'âge de l'organisation du stade oral, les mères dévorantes ont plus besoin de leur enfant que celui-ci n'a besoin d'elles. Elles ont plus besoin de la masse phallique de leur enfant dans leurs bras, prétextant des soins à lui donner, que de leur conjoint adulte, dans les bras de qui elles éprouvent des joies moins intenses[73]. Ces femmes n'éprouvent pas d'orgasme dans le commerce sexuel, alors que le contact du corps de leur nourrisson le leur procure parfois : mères pédérastes[a], conscientes ou inconscientes[74].

PREMIÈRE ENFANCE ORALE-ANALE

Admettons pour l'heure qu'un nourrisson fille né en bon état physique, d'une mère en bon état physique aussi, et au moins œdipienne précoce c'est-à-dire positive dans les relations de transfert objectal[b], est un nourrisson sain et capable d'une relation libidinale structurante à la mère. La relation nourrissonne à la mère marquera l'enfant d'une façon indélébile dans ses modalités émotionnelles et sexuelles ultérieures.

À ce stade, toutes ses satisfactions dérivent des satisfactions auditives, olfactives, visuelles, puis orales, qui ont trait à la présence de la mère[75]. La mère est le premier objet ressenti phallique et invigorant d'amour et de volupté, non seulement orale, mais se rapportant au corps entier et à tous ses rythmes biologiques. Si elle est ressentie comme dévigorante, alors sa présence provoque chez

---

choses n'étant pas égales — le rôle dynamique inconscient des premières perceptions sensorielles exogènes, s'ajoutant à des impressions décisives, parce que neuves et vitales, endogènes. Cf. J. Bowlby, in *International Journal of Psychoanalysis*, 1952. *(Note de l'auteur.)*

[a] [*Modification lors de l'échange F. D. - E. S.* :] remplacer «pédérastes» par «pédophiles».

[b] [*Suppression en 1982* :] à deux personnes existantes

le nourrisson des comportements et des réactions péristaltiques inversés ou perturbés : anorexie, troubles digestifs et végétatifs, toxicoses[76].

Les voluptés orales — succion, mordillements, bruitages — s'accompagnent de sensations érotiques de préhension, passives ou actives, orales ou généralisées, parmi lesquelles des sensations utéro-vulvaires et mammaires ne sont pas exclues[77]. La relation mère-enfant est un rapport de dépendance réciproque, plus indispensable vitalement du côté de l'enfant que du côté de la mère. C'est pourquoi toute souffrance, à cette époque, est ressentie comme séparante de la mère, ou comme menace d'éclatement de la dyade[78 et 78bis].

On n'a pas assez dit que, si le rôle de la mère est absolument dominant, et pendant longtemps, dans le développement de la fille, ce rôle ne peut être entièrement joué que par une mère dont la personne physique et symbolique est valorisée par le père. Dans le cas contraire, la fille sera engagée dans une situation duelle, de corps et de cœur, qui l'empêchera de s'identifier à sa mère, en introjectant son sexe (après avoir, avant la phase phallique, introjecté son corps[79]).

Au stade oral et anal passif, toute la surface cutanée du corps est érogène et sensible à toute variation de sensation douce. Les caresses, accompagnées de perceptions sensorielles harmonieuses aux issues du corps qui sont réceptrices à distance (les yeux, les oreilles, les narines), présentifient à l'enfant un bien-être associé à la satisfaction euphorisante de ses besoins. En revanche, les sensations brusques et disharmoniques heurtent son bien-être et réveillent sans doute des souvenirs de sensations trop violemment bruitantes, dans la solitude du post-partum[80]. Un lieu sécurisant est alors recherché, auprès de la mère-provende et pourvoyeuse de bien, son sein, ses bras nidants sont toujours associés, chez l'enfant sain, à la paix retrouvée.

Les zones d'échange nutritionnel sont des régions de type additif et expulsif. Additif : la bouche orbiculairement fermée, attractive, tétante, avec la langue capable de préhension et de protusion expulsive du mamelon ; la vulve[a]

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] (comme la bouche) est un lieu de réception, par l'ouverture vaginale, et d'expulsion, par le méat urinaire,

et l'anus, qui sont donc des zones d'échanges nutritionnels expulsifs[81]. Ces zones d'échange nutritionnel donnent le style du mode symbolique de relation émotionnelle : de l'incorporation découle l'introjection ; de la décorporation découle le rejet — don primaire[a] à la mère, elle-même alternativement additive et soustractive, en complémentarité aux fonctionnements de l'enfant[82]. La libido relationnelle mère-enfant dans la phase digestive passive (orale et anale), lie dans la masse phallique passive du corps de la petite fille — douée de pouvoirs lytiques et absorptifs muqueux dans son tube digestif, érotiquement multiorbiculé —, des associations représentatives avec l'objet libidinal élu à cette époque digestive. La mère nourrice est ressentie formellement comme étant multipalpée*, protusive et jaillissante de liquide chaud, bon à absorber, image formelle, visuelle et olfactive[b] [83]. C'est cette mère mamellaire qui est la représentation sonore et tactile de son désir. La petite fille, comme le garçon, a pour premier objet sa mère.

PREMIÈRES ATTRACTIONS HÉTÉROSEXUELLES

Cependant, très précocement, dès les premières tétées une fois les soins corporels reçus et la tétée (la mère liquide) en voie de digestion, le nourrisson-fille détourne son visage de la mère, à l'approche du père ou d'un autre homme, pour orienter son attention vers celui-ci. Elle est frappée, semble-t-il, par un attrait d'ordre olfactif[84] ou auditif, car celui-ci précède l'accès à la vision et peut être remarqué même chez les fillettes aveugles ou sourdes. L'attraction de la petite fille pour les hommes dans la situation où, momentanément, elle n'a plus besoin de soins et de nourriture, peut nous faire penser que la féminité est diffuse dans tout le corps de la fillette, réagissant à la masculinité complémentaire qui se dégage du corps des hommes.

* Le corps de la mère est perçu par le nourrisson — et figuré dans les premiers dessins de l'enfant — comme une masse dotée de pseudopodes, de palpes (le terme est donc emprunté à la zoologie). Cf. « Personnologie et image du corps », dans *Au jeu du désir*, *op. cit.*, et F. Dolto, *Solitude*, *op. cit.*, p. 20.

[a] [*En 1960, à la place de* primaire :] initial

[b] [*Ajout lors de l'échange F. D. - E. S.* :], tactile et gustative.

Plus tard, dès qu'elle pourra tendre les bras — vers quatre, cinq mois —, nous assisterons au même spectacle. Si le père, vu comme attribut de la mère, se présente à un moment où la petite fille a besoin de nourriture ou de soins — ou bien de régression, si elle est déprimée —, celui-ci est négligé, car, à ce moment-là, c'est la mère qui est l'objet électif du désir de l'enfant. Mais, dès que les soins sont donnés, dès que la faim et le besoin d'expulsion sont satisfaits, si un homme se présente dans le champ d'attention de la fillette, celle-ci se détourne de sa mère pour lui tendre les bras, même si elle ne le connaît pas. Si une femme, autre que sa mère se livre à une semblable invite, la fille la regarde négligemment et se détourne d'elle, pour tendre les bras à sa mère qu'elle connaît.

La même attitude de négligence vis-à-vis des représentants de son propre sexe et d'accueil positif aux représentants de l'autre sexe est observable chez le petit garçon. Pour lui, la mère est non seulement l'objet de la libido passive et active, orale et anale, comme elle l'est pour la fille, mais elle est encore — et surtout à défaut d'autres femmes dans l'entourage — objet d'attraction sexuelle diffuse. Lors des rares observations où la fille, au stade de dépendance corporelle à la mère de soins et de provende, n'accueille pas avec enthousiasme les avances amicales d'un représentant du sexe masculin de son entourage, c'est parce que la mère est affectivement fermée à cet homme. Lorsque la mère y est positive, alors la fille sera immanquablement attirée par celui- ci. Tandis que, même si la mère est positive à l'égard d'un certain homme, son fils est toujours au moins réticent à son endroit; cependant, il l'est moins vis-à-vis de son père, ressenti comme attribut de la mère. En même temps, il sera toujours positif, enthousiaste à l'égard d'une femme, à moins que sa mère ne soit en état flagrant d'hostilité avec celle-ci.

Cette positivité sexuelle provoque, chez le petit garçon, des érections visibles, suivies d'un jet heureux d'urine; chez lui, l'émission d'urine en érection dure jusqu'à quatorze ou dix-huit mois. Il est probable que la petite fille, au contact ou en présence des hommes, perçoit sa turgescence orbiculaire vaginale et son érectilité clitoridienne. Le plaisir la fait aussi se tortiller axialement, en mouvement de *rooting* (enracinement), avant qu'il ne provoque des excitations reptantes attractives de tout son corps, tête

en avant, hors des bras de sa mère, en déflexion, comme lors de la naissance. Ce mouvement est un processus connu de dégagement d'une entrave et, sans doute, est associé au *rooting* de la tête du nouveau-né au sein, décrit par Spitz*.

Ce mode de comportement corporel, accompagnant les pulsions d'attraction de la fille pour les hommes, a certainement des relations associatives avec les attitudes de déflexion fréquentes dans les émois de jouissance sexuelle, et surtout dans l'opisthotonos** des crises hystériques. Toutes les pulsions génitales sont de type phallique et, dans la mesure où elles investissent le corps de la petite fille, elles se traduisent par des mimiques de turgescence et de rotation, lors du simple passage hors de l'utérus centrifuge ; ceci en prolongation de l'époque où le corps, masse tout entière phallique dans sa forme émergeant de l'utérus, fonctionnait aussi phalliquement, par rapport à un passage passif, à la recherche d'un dégagement de la cavité qui l'emprisonnait[85].

De ces attractions hétérosexuelles précoces, certains auteurs ont conclu à l'apparition très précoce de l'Œdipe. Ce n'est pas mon opinion. Pour ma part, je réserve la notion de situation œdipienne au moment conflictuel critique de désir consciemment sexuel verbalisé même comme tel : l'envie de la fille d'être l'objet sexuel du père, d'en recevoir un enfant et de supplanter la mère au prix de sa disgrâce ou de son meurtre projeté.

L'Œdipe, pour être ce qu'il est — le carrefour structurant décisif de la personne sociale —, est vécu par la fille qui, non encore mûre physiologiquement, mais se sachant future femme, veut déjà jouir des pouvoirs d'une femme reconnue socialement telle, possessive d'un enfant vivant, don de son père dont elle désire porter un fruit symbolique visible de sa féminité reconnue par lui, et par lui rendue fertile.

Les pulsions[a] précoces pour le père, non conflictuelles avec l'attraction émotionnelle pour la mère ne sont que les premiers jalons d'une des composantes représenta-

* Cf. René A. Spitz, *De la naissance à la parole, la première année de la vie*, P.U.F., Paris, 1968, pp. 144-148. Du même auteur, *Le non et le oui*, P.U.F., 1994. Cf. aussi p. 85, pp. 365 et suiv.

** État de contraction, le corps arqué en arrière. *(Note de l'auteur.)*

[a] [*Suppression en 1982 :*] génitales

tives du complexe d'Œdipe, en cours d'organisation, de la petite fille.

Si, chez l'adulte en analyse, l'on retrouve ensemble des émois hétérosexuels conflictuels et des émois de la période œdipienne, c'est à cause de la résonance de toutes les frustrations réelles auxquelles sont soumis, par la situation analytique, les individus en analyse ; également parce que la régression à un stade archaïque est une régression à une relation duelle apparente, comme l'est la situation de transfert. La mère, qui apparemment est une *seule* personne, est, en fait, un élément indissoluble du couple qu'elle forme avec le monde social, dont le père est un échantillon spécifique. C'est cette régression en situation duelle qui permet la reviviscence d'émois de la période orale, émois qui plaident en la faveur de l'Œdipe précoce[86]. Mais en déduire l'apparition précoce de l'Œdipe, ce serait commettre une erreur d'appréciation semblable à celle d'archéologues qui, trouvant un objet de date récente dans un terrain ancien, le considéreraient comme ancien.

Revenons au développement de la fillette. Elle est le siège des pulsions libidinales pré-objectales, en voie d'organisation, et surtout des pulsions narcissiques primaires qui paraissent érotiquement centrées sur les zones de protusion et d'ouvertures muqueuses, se manifestant par la turgescence phallique des mamelons et du clitoris, ainsi que par la turgescence orbiculaire de la bouche et de la vulve.

La sthénie musculaire active permet des préhensions. Elles sont modalement associées à l'articulé maxillaire, une partie mobile sur une partie fixe — la main du petit enfant referme les quatre doigts, mais ne se sert pas de l'opposant[87]. Ceci se reproduit dans la relation motrice de l'enfant à sa mère — masse fixe par rapport à sa propre masse mobile, qui va et vient. C'est à partir du jeu d'appel par des cris associés à la manifestation de ses besoins, que l'enfant découvre la médiation active de son désir par des mimiques — origine du langage, où l'un des pôles de la dyade est actif et l'autre passif, tout en étant tous deux phalliques* —, mettre en bouche, prendre, déféquer et

* Chez F. Dolto, le *phallique* est donc un concept qui articule, en les unifiant, plusieurs types d'opposition — actif/passif, émissif/réceptif, centrifuge/centripète... Cf. *infra*, la partie intitulée «La libido est phallique», pp. 202 et suiv.

jeter avec les mains, promues au rôle d'issue de relation substantielle.

Le jeu « Coucou — Ah ! le voilà ! », impliquant disparition et réapparition maîtrisées, signe l'accès à la maîtrise allégorique de la relation objectale[a] émanant de la phase orale et anale[88]. Le geste bien connu des bébés, dont la main mime la préhension et le lâchage, haussé au rang de langage socialisé de bonjour et d'au revoir, en est un autre.

L'absence ressentie de la personne maternelle provoque une tension qui peut être calmée par des sensations aux zones érogènes, associées imaginairement à sa présence : bercement, sonorités vocales, succion de tétine ou d'un objet protusif, de main ou de doigt[89].

D'autre part, les jeux de toucher aux zones érogènes sexuelles sont très précoces chez le nourrisson, plus affirmés chez le garçon, qui trouve un pénis à agripper, que chez la fille, qui mettra un certain temps pour trouver une « prise » possible à sa vulve[90].

Toute séparation trop longue de la mère est ressentie comme un rejet castrateur et oblige l'enfant à se consommer ou à se rejeter lui-même oralement, pour se réunifier imaginairement (comme avec sa mère) : cris expulsifs, suçage de pouce, jets de choses, morcellement d'objets[91].

Dès cet âge, les échanges médiatisés par des objets pris, tripotés, déchirés, puis emboîtés selon le style manducant-incorporant, permettent à l'enfant un transfert au vrai sens du terme[b], de son corps sur le monde. Chez tous les enfants, les activités ludiques sont accompagnées de sons expulsifs sthéniques du larynx, scandés par des mouvements de bouche syllabisants ; ces sons seront modulés chez les entendants seulement. Cela témoigne de l'esthétique intra-relationnelle des sons activement émis et passivement reçus —, imités des sons que sa mère émet et module à son intention[92].

La phase anale, par l'intérêt qu'elle éveille pour la zone excrémentielle, amène l'enfant à valoriser ses mouve-

[a] [*Modification lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] remplacer « objectale » par « pré-objectale » (la relation objectale arrivant après l'acquisition de la marche, qui sépare l'enfant de sa mère)

[b] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] (prendre d'un endroit pour mettre à un autre endroit)

ments péristaltiques ses émissions soustractives fécales et urinaires, selon les affects maternels et les gratifications qui en découlent ou non pour son climat émotionnel. La satisfaction endogène de ses tensions est valorisée ou non, libidinalement, par l'acquiescement de sa mère[93].

La phase anale est celle de la prédominance des sensations émissives-soustractives, voluptueusement libératoires surtout par l'expérimentation ludique de l'expulsion. La phase active — sadiquement orale (dentale) et anale —, avec la motricité à quatre pattes, après la phase de propulsion du siège, elle-même après celle de reptation, laisse des traces dans de nombreux comportements de jeux érogènes adultes, associés au coït[94].

Au moment où l'enfant prend plaisir à faire ou ne pas faire, il est à même d'apprendre de sa mère ou de son éducatrice (substitut de la mère) des séquences de gestes pragmatiques, qui médiatisent son début d'organisation et d'idéation. Qui plus est, l'intérêt porté par sa mère à son accès à ces performances décuple pour lui la joie de les atteindre. Chez l'enfant dans cette phase, il y a le sens de l'accord de deux sujets par rapport à un troisième terme indépendant d'eux, un intérêt commun qui les unit émotionnellement. Il s'agit d'un début d'une situation à trois, dont il est un des pôles : pôle actif libidinal, en identification phallique à un second, la mère, et tous deux unis relativement à un troisième (la chose), qui est passif, lorsque l'enfant est actif[95].

Le développement musculaire de l'enfant, à cette époque, et la sthénie de sa colonne vertébrale lui permettent la station assise[96], ressentie comme phallique et autonome, par rapport à la région du bassin, plus passif que le tronc et la tête. La dialectique de la phallisation de l'image corporelle du sujet se poursuit, amenant visiblement, au moment de son obtention, une exaltation émotionnelle expansive, synonyme d'identification valorisante. Un jour, sa réussite dans la station debout va définitivement signer pour lui la maîtrise de la passivité de relation à l'autre, la mère ou le plancher (le sol), qui étaient jusque-là son lot, lorsqu'il n'était pas porté.

De même que tout mouvement péristaltique de son tube digestif transporte du pôle oral au pôle anal un contenu nutritif, de même l'enfant qui commence à marcher ne peut le faire qu'en transportant un objet matériel, promu

au rôle de fétiche[a] de sa puissance[97]. Ainsi, il apporte ou il emporte, en tout cas, il « déplace » des choses qu'il valorise libidinalement, comme il a lui-même été convoyé par l'adulte, il découvre le sens de ses mouvements et déplacements d'après les réactions, ou les non réactions, de son entourage.

L'enfant obéissant s'identifie aux comportements attendus par l'adulte qui, par le langage, est son maître, ainsi que celui de tout l'environnement. Tout déplacement de son corps non motivé par un acte concerté avec lui-même n'a pas, pour l'enfant, de sens humanisant. En même temps qu'il atteint à la liberté de ses déplacements par rapport à la mère, il rétablit son rôle de dyade fissurée et constamment changeante avec n'importe quel objet qu'il s'attribue afin de se sentir être[98]. Il découvre ainsi la possibilité, pour lui, du déplacement dans l'espace plan et dans l'espace dénivelé (grimper, descendre). C'est avec cette maîtrise qu'il accède également à la possibilité endogène de maîtrise sphinctérienne, ainsi qu'à celle de l'acquisition et de l'usage du langage véhiculaire[99] ; ce dernier semble, au début, magique, parce que certains groupes de sons s'associent à la maîtrise de l'apparition des objets ; ou à leur obéissance, s'il s'agit des animaux et des humains.

Pour qu'un acte soit effectivement concerté pleinement avec lui-même, il faut qu'il ne soit pas concerté avec la mère. C'est par le « non » au Moi contaminé du Moi de la mère que l'enfant se crée un « oui »[b] [100]. Lorsqu'il sait qu'il peut refuser d'obéir en dépendance absolue — comme un objet passif à un objet actif —, il se sent plus libre en obéissant, par articulation concertée, aux mouvements de sa mère, puis aux mouvements d'autrui. Ce mode d'obéissance correspond à une dialectique pragmatique. C'est par les déboires qui lui arrivent, en se conduisant comme il voit l'adulte se conduire, sans en avoir cependant encore acquis les transitions d'adaptation pragmatique, qu'il accède à une conduite d'identification à l'adulte[101].

Tout ce qu'il a expérimenté sans déboires le fait s'égaler à l'adulte et se situer par rapport à lui. Ce qui est associé pour lui à un souvenir d'échec douloureux le met en posi-

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :], symbole

[b] [*Modification lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] remplacer un « oui » par « capable d'être "oui" à lui-même, "oui" à ses besoins et à ses désirs ».

tion de soumission dépendante de l'adulte : sujet, au sens où le serf l'est face au seigneur, morceau possédé ou rejeté de l'environnement-roi morceau associé au passif oral ou au passif anal. L'environnement de l'enfant étant pour lui attribut de la puissance parentale, toute épreuve qui lui vient du contact au monde est, pour lui, voulue par la mère et le sépare d'elle castrativement, de façon anale. Le besoin qu'il a de sa mère, afin de ne pas se sentir objet d'élimination fécale, est si grand en cas de douleur corporelle, que l'absence de la mère, concomitante de l'épreuve du sentiment de rejet[a], lui fait espérer le retour d'une mère orale, qui le réinvestisse de sa bouche et de ses caresses, pour lui rendre la sensation rénovante d'être oralement « bon pour elle ». De la sorte, il se sentira à nouveau participant à sa puissance fonctionnelle régnante sur les éléments : mère, tour à tour sorcière, fée et reine.

Tout le langage de la tendresse et de la haine humaines est fait de ces modes de rapport nés dans les mois de la vie enfantine, allant de la marche à la perception[b] de la différence sexuelle[c].

À l'époque de la libido digestive, orale et anale, l'enfant découvre la dialectique inter-relationnelle de la valeur d'objet oral beau et bon, de l'objet anal bien fait mais pas beau, ni bon — à manger ou à convoiter — pour autrui. Donner additivement, contenir conservativement, si l'objet est associé à la mère connue, c'est l'aimer; et s'il est aimé, il se sent s'aimer et il aime lui-même celui qui l'aime.

En cas d'une épreuve dévitalisante de détumescence — faim ou soif — ou d'absence prolongée de sa mère-provende, la perte est, pour le psychisme de l'enfant, l'image de sa souffrance superposable à « non-mère là », l'abandon mutilant associé à « quand-elle-part-de-lui », et la mère dévorante associée à « quand-quelque-chose-de-consommé-a-disparu ». Quelles que soient les épreuves somatiques de cet âge, elles sont, pour l'enfant, la preuve magique d'une puissance dévorante dévolue à sa mère. L'image de la puissance magique gavante date aussi de cette époque,

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] magique avec les objets qui lui ont provoqué le déboire,

[b] [*Modification lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] remplacer « perception » par « découverte ».

[c] [*Suppression en 1982* :] génitale

accompagnée des fantasmes de viol — lorsque le fantasme se déplace de l'orifice oral, qu'il a expérimenté, à l'orifice vaginal, qui est là, dans son corps, mais ne demande encore rien de substantiel.

C'est de cette dialectique orale et anale, passive et active, que naîtront, associés aux épreuves somatopsychiques, les fantasmes de mère phallique dévorante orale, castratrice dentale ou rejetante par dégoût, expulsante (boudant) ou gavante violeuse[102]; fantasmes qui sont tous, mais de façons différentes, dénarcissisants. Les fantasmes de père phallique obéissent aux mêmes caractéristiques, similaires à celles que l'enfant-fille prête à la mère avec, en plus, la fonction raptrice, qui lui vient de sa séduction génitale; la petite fille le ressent comme olfactivement attractif, depuis l'âge oral, quand ses besoins sont satisfaits. Une fonction gavante violeuse peut lui être octroyée, si la fillette assiste précocement à des coïts entre adultes, qu'elle interprète selon sa propre expérience vécue avec la mère.

À cette époque de la discrimination de l'objet valorisé subtilement — d'après des fonctionnements inter-relationnels de Moi, de corps intègre ou non, réintégrable ou non, dans sa valeur primitive par le toucher, le regard, le dire — se constitue l'éthique de la libido du désir de l'objet valorisant ressenti centralisé au cœur* (lieu d'aimance et tendresse**) et l'éthique de la libido du désir centralisé aux zones érogènes (tentation érotique).

DEUXIÈME ENFANCE[a]

Avec le développement musculaire et neurologique, l'enfant se redresse, se tient debout et marche, c'est-à-dire déplace sa masse qu'il peut identifier à son nom, sonorité

* Sur la portée métaphorique du cœur, comme sublimation du corps à corps, cf. F. Dolto, *La difficulté de vivre*, *op. cit.* pp. 171 et suiv.

** Cf. *Au jeu du désir*, *op. cit.*, pp. 329-346, où F. Dolto développe la distinction, due initialement à E. Pichon, entre aimance (attachement sans désir sexuel pour l'être aimé) et amour (attraction pour un être sexuellement désiré).

[a] [*Suppression du sous-titre en 1982 :*] Valorisation narcissique de toutes les sthénies érectiles et protusives, orale, anale et phallique. Stade phallique, envie du pénis centrifuge, angoisse de castration primaire, déconvenue narcissique. Survalorisation phallique du corps et des fétiches surcompensateurs de la déconvenue narcissique.

qui signifie sa personne dans sa relation à autrui, pour autrui, par autrui. Par l'observation de plus en plus exercée, surtout en ce qui concerne les fonctionnements de son corps et du corps des autres, il s'aperçoit de la différence de la caractéristique pénienne reliée, à ses yeux, d'abord au fonctionnement urinaire*.

Il l'a si c'est un garçon, il ne l'a pas si c'est une fille. Cette découverte amène une déconvenue narcissique[103] indiscutable chez la fille, ainsi que l'envie de posséder un pénis centrifuge comme les garçons. Cela s'accompagne de recherches, de fouilles investigatrices — que la fille fait seule ou aidée par des garçons —, motivées par son inquiétude par rapport à ce manque apparent, manque qui les réunit — garçon et fille — dans la recherche de ce morceau pénien, peut-être caché, peut-être détaché. La fille tire sur ses lèvres et sur son « bouton », le clitoris ; par l'excitation de celui-ci, elle en découvre la voluptueuse érectilité qui, pendant un temps, lui laisse espérer que c'est là un pénis centrifuge en devenir.

À cette époque, la mère est tout à fait introjectée, en tant que mère phallique, dans la masse principale neutre de l'enfant, supposé toujours turgescent et rythmique : mère perfusante orale, par ses paroles apaisantes, réparatrices, suggestives d'aventures (les histoires qu'elle raconte du monde dont elle livre les secrets), sorte de *lait culturel*[104] associé à celui qu'elle donnait à sa bouche avant le sevrage, avec sa poitrine gémelle, tour à tour pleine et vide (mamelonnée), pendant que l'enfant, lui, de vide devenait plein.

La fille se fait d'elle-même une image de forme phallique pleine et turgescente, selon le ressenti qu'elle éprouve du contact communicatif invigorant qu'est sa mère pour elle. La mère émotionnelle est ressentie nidante, enveloppante, protectrice. Le père est ressenti formellement comme la mère, mais en plus haut et en plus fort ; parfois, émotionnellement[a], il est ressenti comme[b] utilitaire, plus phallique et pragmatique vis-à-vis des objets que ne l'est la mère. La grosse voix du père, ses relations

* Il est question ici de la castration primaire (se savoir d'un seul sexe), notion spécifique à F. Dolto, et déjà présente dans sa thèse, cf. également *Le cas Dominique*, *op. cit.*, pp. 232-236 ; et *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*, pp. 164-185.

[a] [*Mot ajouté en 1982*]

[b] [*Suppression en 1982 :*] palpe

de corps plus brusques, la peau de ses joues plus rugueuse aux caresses et baisers, jouent un rôle évident dans les représentations de force.

L'enfant bien portant veut, à l'envie des formes parentales à l'image desquelles il se construit, devenir grand, fort, agile, comme le parent de son sexe : «grand et fort» comme papa, «grande et belle» comme maman, comme les grands, comme une dame — mots magiques, constitutifs de fierté, équivalant à «bien fait», au stade phallique anal et urétral, de même que «beau» et «bon» sont, au stade oral, constitutifs de plénitude agréable à voir.

L'enfant s'articulant de façon mobile au groupe familial, découvre dans les caractéristiques de son corps les membres qu'il ne semblait pas se représenter jusque-là. Un enfant de moins de trente mois, à qui on met des gants, ne sent plus ses doigts et croit en fait qu'il n'en a plus, s'il ne les palpe pas avec son autre main ou si sa mère ne les lui fait pas sentir par son propre toucher[105]. Lorsqu'il est couché dans son lit, il semble évident qu'il n'est pas conscient des formes de son corps, car il ne le devient que de façon endogène, sensori-motrice. Le contenant l'assumait, le portait, à présent il sait qu'il a des membres articulés et il les dénombre : les membres squeletto-musculaires articulés et érectiles, et ce troisième membre, pelvien, à éclipse d'érectilité, dépourvu pour l'enfant de toute autre attribution que l'expulsion urinaire. Et c'est cette fonction qui donne son premier nom au pénis, à moins que, par identification animale de l'enfant, ce prolongement porte le nom de «petite queue», ou par identification animale du pénis seul, il porte le nom de «bébête» (petite bête) ; dans ce dernier cas, l'enfant se voit comme une petite personne qui possède cet animal.

La déconvenue narcissique due à cette découverte est toujours manifeste chez la fillette. Elle y réagit en réclamant à sa mère, à son père ou à leurs substituts un membre pénien comme celui que possèdent les garçons. Le comportement maternel ou paternel, ou celui de leurs substituts plus valorisés qu'elle-même, à ce stade peuvent, par leur comportement, changer complètement le sens narcissique de cette surprise pénible si elle est transformée en pure occasion d'un éclaircissement sur la sexualité, et non d'un rejet émotionnel de la part de l'adulte appelé en expert[106].

La fille, en effet, désire un pénis centrifuge à ce lieu érogène électif, parce qu'elle ressent, depuis qu'elle existe et éprouve des sensations, qu'elle a une sensibilité localisée à l'endroit du sexe[107]. Et voilà que tel garçon la *signalise*, cette sensibilité qu'elle sent exister et qui, chez elle, n'a pas de signalisation extérieure. De nombreuses observations attestent que la fille qui se sait porter le nom du père accolé à son prénom, si elle reçoit une certitude qu'elle a été désirée fille par son père — et, comme telle, à l'image de sa mère, sans pénis —, alors elle accepte très rapidement sa caractéristique sexuelle, sa forme vulvaire de « bouton avec un trou » comme une gratification paternelle et une promotion maternelle[a].

Ce qu'il faut dire, cependant, c'est que ce sont plutôt les petits garçons qui sont parfois plus traumatisés que les filles par le manque de pénis chez celles-ci[108]; et, par conséquent, ils réagissent souvent selon la description de Freud, en méprisant le sexe féminin, par crainte d'une identification dangereuse[109]. La rencontre, à l'école et au jeu, de tels garçons, peut augmenter la déconvenue des fillettes. Il arrive aussi que le garçon, promu au rôle d'aide explorateur, tente une exploration manuelle à la recherche de l'organe enfoui; ces jeux font découvrir aux deux partenaires les émois contagieux du plaisir, étape nécessaire à l'acquisition plus tard des sublimations. Il est fréquent de nos jours, dans les écoles mixtes, que les garçons de trois à six ans (à la maternelle) déclarent aux filles que c'est parce qu'elles sont ainsi faites qu'ils les aiment et leur octroient même le privilège de les regarder uriner, en guise de consolation; en échange de quoi, elles seront nommées leur amie élue ou leur fiancée.

Parfois ce type d'offres généreuses est décliné, et les fillettes évitent pendant quelque temps les contacts, parfois même émotionnels, avec les garçons trop gratifiés. Elles intériorisent leur déconvenue, leur « non-pénis » d'aujourd'hui, et espèrent en secret qu'un miracle viendra et que la possession d'un pénis centrifuge leur sera donnée en grandissant. Avec cet espoir, elles entourent de soins palpeurs leur clitoris et leurs lèvres vulvaires. Elles peuvent ainsi s'adonner à la masturbation clitoridienne —

[a] [*Ajout lors de l'échange F. D. - J.-M. P.-L.* :] Il l'a faite comme maman qu'il aime. Il l'a désirée devenant comme maman qu'il aime.

la masturbation étant le fait non seulement de manipulations physiques, mais aussi d'attitudes autoamoureuses — et développer même un type de complexe de virilité, décrit par Freud comme un refus d'accéder à la réalité de leur sexe vaginal. Il s'agit presque toujours de fillettes que les parents surinfantilisent, en les obligeant à rester des objets passifs, cantonnées dans la nursery.

Contrairement à ce que pensait Freud, les observations extrêmement nombreuses que j'ai pu faire me font dire que, dans tous les cas où la mère n'a pas refusé des réponses conformes à la vérité aux questions de la fillette, le dépit du pénis centrifuge est vite dépassé. L'existence, expérimentée par la fillette, des sensations vulvaires voluptueuses et d'un trou qu'elle confond parfois, au début, avec le méat urinaire, demande à être confirmée par les dires de la mère, mais surtout à être écoutée sans blâme. Il en est de même pour les propos que la fillette relate de ses échanges d'expériences sociales avec autrui — surtout avec les enfants de son âge —, propos dont elle cherche confirmation par le savoir expérimenté de la mère. Dans tous les cas de santé affective, l'honneur d'avoir une vulve, avec au sexe « un trou et un bouton », est pour les fillettes indiscutable. La petite fille se dit qu'elle est faite comme les femmes, comme est faite sa mère, donc elle deviendra, elle aussi, mère, et sa mère sera sa fille, alors que son père de maintenant sera son mari à elle. À ce stade nous n'en sommes pas encore à l'Œdipe : le mari est un attribut phallisant valorisant pour la femme, l'enfant est un autre attribut signalisant la puissance, donc valorisant.

La découverte qu'elle fait de son sexe particulier valorise d'autant plus à ses yeux sa forme corporelle, turgescente et phallique, et rend encore plus intéressants les seins enviés des femmes, qu'elle associe au pénis qu'elle a pu observer chez les hommes. Une petite fille me disait : « Il faut pas y toucher au(x) bouton(s). On nous les coupe non... si on y touche y seront pas comme les garçons... on n'aura pas de poitrines. » Il arrive même que des filles instruites par les garçons pensent que leur mère a trois seins ou trois pénis ; j'ai pu voir cela en modelage, chez une enfant de quatre ans qui disait : « Mon père, lui, il en a qu'un pour faire pipi. » Et une autre fois, la même fille : « Mais, lui aussi, il gagne l'argent ! Maman, elle a de beaux soutiens-gorge, mais il faut pas y toucher[110]. » Une autre

petite fille, en conversation entendue au jardin public, avec une camarade de son âge, toutes deux d'environ quatre à cinq ans : « Et pis, si la maman meurt quand il y a un bébé, c'est le papa qui lui donne à téter... pas avec un biberon, mais de vrai avec son truc qui fait aussi du lait... je l'ai vu et pis il me l'a dit*. » Il ne s'agissait là que de fantasmes et pas de voyeurisme d'éjaculation; mais le « il » dont l'autre petite fille n'a pas demandé qui c'était car elle le savait bien et acquiesçait — ce « il » était le père substitutif de la mère phallique.

À partir de cette seconde étape vulvo-clitoridienne, qui survient après l'acquisition de la propreté sphinctérienne et de la parole (de vingt-cinq à trente mois), le rôle du valorisé implicite ou explicite dans les initiatives verbales, sensorielles, corporelles et sensuelles actives et passives, le rôle de ce qui est permis par la mère phallique — symbole de tout pouvoir et de tout savoir — et par le père — symbole de toute autorité — est absolument capital pour l'avenir de la sexualité et de la personnalité de la future femme[111]. Si l'enfant est éduquée par une femme qui n'est pas frigide, qui est maternelle et satisfaite sexuellement par un homme au comportement paternel avec l'enfant (même s'il n'est pas le père génétique), alors tout est en place pour la constitution chez la fillette d'un comportement émotionnel féminin puissant et d'un comportement sexuel futur non frigide.

Chez la fillette de vingt-sept mois ou plus, son corps entier, ressenti par elle comme phallique, polypalpé et polyorificé, est érogène aux caresses sur toute la surface cutanée externe. Il est plus apte encore à la volupté des caresses à l'endroit des muqueuses, aux limites qui séparent le corps externe, visible par autrui, palpable par elle-même, et le corps interne, inconnu d'autrui et d'elle-même, lieu de sensations importantes, mais qui restent confuses et diffuses.

La curiosité et les découvertes de sensations autonomes, que la fillette se donne à elle-même, ne doivent, lorsqu'elles sont verbalisées à la mère ou à son substitut, être ni blâmées, ni stimulées avec concupiscence[112].

L'apprentissage de son corps ne se fera jamais unique-

* Des études anthropologiques reprennent cette croyance et représentation de l'homme allaitant. Cf. R. Lionetti, *Le lait du père*, Paris, Imago, 1988.

ment du fait des caresses exogènes. La fillette doit continuer son entreprise d'apprentissage de vie autonome, apprentissage qui, à chaque conquête, la rend, selon l'éthique de son âge, plus humanisée, parce que «plus comme les femmes». Et c'est de la sorte que — nombre d'observations le confirment — les zones érogènes se précisent en son corps en tant que telles, comme lieu de plaisir, en rapport avec les pensées de contact avec l'être choisi et aimé. Cet être-là sera de plus en plus le père, qui sera bientôt nettement différencié de la mère ainsi que des autres hommes, au fur et à mesure que l'acquisition de son autonomie corporelle lui permet de pourvoir seule à son entretien et à son habillement, à ses contacts sociaux quotidiens — école, magasins, voisins, famille.

L'exploration du corps, qui amène la masturbation, ne concerne pas uniquement la zone clitorido-vulvaire. Il existe une masturbation nasale, orale, anale et ombilicale; cette dernière, moins connue par les adultes, éveille des sensations ventrales internes en liaison au méat urinaire et à la vulve. Enfin, il y a la masturbation, plus rare, du mamelon, qui calme les très grandes épreuves douloureuses, ressenties comme castrantes[113].

LA SITUATION À DEUX : DIALECTIQUE SUBLIMÉE DE LA DYADE

Il ne faut pas oublier, à cet âge, au pôle oral, le rôle de la langue — qui permet de parler dans l'organe creux de la bouche avec son articulé dentaire —, aussi bien chez le garçon que chez la fille. Cependant, les filles se mettent à parler plus tôt et mieux que les garçons. Elles ont la langue «bien pendue», en compensation du pénis «atrophié». Aussi, les petites filles tirent beaucoup plus souvent la langue, mimique qui affirme qu'elles ont le droit de taire ce qu'elles pensent, sans pour cela avoir la bouche châtrée, donc d'assumer librement leur sexe. Ce n'est pas un jeu de pénis centrifuge personnel, comme on pourrait le croire, par le seul fait associatif de la forme de la langue*[114].

* La langue est un organe médiateur de la puissance symbolique orale sublimée et des options sexuelles dérivées des pulsions actives et passives de la libido orale, clitoridienne et vulvo-vaginale. Les taire c'est encore triompher d'elles par dénégation. C'est la liberté du non-parler signifiant l'intégrité de sa personne narcissique que signifie la langue tirée, en guise

Il faut insister ici sur l'importance du dire et du faire, deux activités culturelles transférées de l'oral et de l'anal. Pour le «dire», la zone érogène émissive est la bouche, grâce au souffle maîtrisé, à la langue et à l'articulé dentaire (sthénique différencié). Pour le «faire», ce sont les extrémités des membres à doigts multiples. Les deux activités, le dire et le faire, sont phalliques, et les paroles dites et entendues, comme les actes posés et regardés, peuvent être, hors du sujet, des représentants phalliques de sa personne non morcelée. Si ces dires et ces faires sont puissants au point de provoquer des réactions chez les adultes, la fille éprouve le sentiment de confiance en son être, en ses options. Elle est reçue, reconnue, donc justifiée, en son pouvoir d'autant plus valable que les réactions de l'adulte prouvent que ses dires sont des réalités tangibles, puisqu'elles ont, par le truchement du subjectif de l'autre, des effets visibles et parfois tangibles — récompenses ou punitions.

La mythomanie et le caractère intrigant sont directement articulés à une fixation érotique se rapportant à la dialectique orale et au narcissisme découlant des rapports interhumains qui s'établissent à ce stade[115]. L'enfant développe une éthique culturelle orale spécifique de son sexe, c'est-à-dire mêlée de l'identification au comportement de sa mère vis-à-vis d'elle-même et de son père (naturel ou électif). L'enfant — fille comme garçon — se ressent lui-même dans un rôle d'axe fixe central, par rapport au mouvant périphérique constitué par les parents.

Ce qui est à l'œuvre, c'est aussi l'éthique du «beau à voir», donnant désir de toucher et de prendre. Le défendu de regarder et le défendu de toucher est, pour l'enfant de cet âge, le «pas touche», mis entre l'envié et le désirant c'est-à-dire entre le sein, la mère qui s'éloigne de lui contre son gré, et lui-même. Il se ressent comme une masse fixe, existence esseulée, du fait de ce «pas avoir ce voir», désiré et intouchable, deuxième terme, grâce à la vue et au désir insatisfait duquel il *s'a*, réduit à ça, cette masse centrée par son désir.

Le lieu où commence le ressenti du désir non satisfait

---

de toute réponse à l'autre ou de parole provoquant la réponse à l'autre. *(Note de l'auteur.)*

est la zone érogène ; le lieu d'où procède la satisfaction est la zone érogène complémentaire. Il n'apparaît de zone érogène chez l'enfant que par la création de l'espace, du hiatus qui sépare les deux masses corporelles du nourrisson et de la mère, dont le pôle fixe *enfant* est passif par rapport au pôle mobile *mère*. La mère ayant le monde entier comme attribut, allant et revenant à lui, le nourrisson, l'enfant (fille comme garçon) se sent le centre du monde, dont la périphérie va pour lui aussi loin qu'il *entend* sa mère venir, aussi loin qu'il *voit* sa mère s'éloigner.

Tout son « avoir » est le lieu où veille en lui le désir de sa mère ; son « pouvoir passif » est mesuré par la durée de sa présence sthénique en lui. Son pouvoir actif est mesuré par la distance où sa demande, avec ou sans expression du cri, maîtrise sa mère, en la faisant apparaître. Cependant, il ne reconnaît son pouvoir passif qu'à la souffrance de son insuffisance de pouvoir actif : elle, que son odeur et les modulations de sa voix présentifient à lui, elle dont les appels et les mots font apparaître à ses côtés tous ses attributs et, en particulier, les autres personnes et son père ; elle, sa mère, la « grande personne », détient toute la puissance. La perdre, c'est pour l'enfant perdre le monde. Parler comme elle, c'est participer à sa puissance.

À ce stade par les limitations sévères au dire et au faire de l'enfant, l'adulte peut atteindre à la fois la personne et le sexe de celui-ci, bien avant le stade œdipien. Ceci peut avoir comme effet de mutiler ou de guider ses options et ses expériences, par le biais du plaisir lié à la contamination imagière contenue dans un dire de lui à l'interlocuteur, ou aussi par les paroles de l'adulte se rapportant à la justification et à la validité des dires de l'enfant.

Avant l'âge de cinq ans, la plus grande joie des enfants, quand ils se retrouvent entre eux, est de jargonner pour leur plaisir des propos excrémentiels ou, plus rarement, alimentaires ; ces derniers sont toujours liés à des jeux sociaux, comme celui de « la marchande[116] ».

Quant aux propos excrémentiels, ils sont tenus toujours avec sérieux, comme des propos mimés de conversations de gens importants. Les propos excrémentiels sont considérablement plus étendus et plus fréquents chez les garçons que chez les filles. Ce fait plaide en faveur de l'idée de la valeur de substitut représentatif d'excrément, qu'ont

pour les filles les poupées; celles-ci servent de médiation imagière dans le jargonnage des relations érotiques duelles phalliques, auxquelles, différentes en cela des garçons, les filles aiment s'amuser.

LES POUPÉES*

Le jeu de poupée, si important dans l'espèce humaine, est plus réservé aux filles qu'aux garçons, surtout lorsqu'il s'agit de poupées en tant qu'objets passifs de leurs soins et de leur intérêt soutenu. La poupée animale cependant, substitut de l'enfant lui-même en tant qu'objet passif, joue le rôle d'enfant vis-à-vis de lui-même qui se pose ainsi dans le rôle actif, materno-paternant. Pour les garçons, comme pour les filles, la masse symbolique ou la dyade jumelle est représentée par des poupées animales — fétiches subjectivement humanisés[117].

Les poupées substituts d'objet oral ou anal, qui contentent l'enfant dans le rôle de soins et de corrections qu'il joue à leur égard, servent aux transferts d'émois inter-relationnels, phalliques narcissiques. Ces jeux sont fortement érogènes; ils sont donc transfert de fonction masturbatoire, puisqu'il n'y a pas, en l'occurrence, de rencontre émotionnelle expérimentée, mais seulement subjective. Tout comme la masturbation, ces jeux se déroulent à l'abri du regard des adultes. La présence d'un observateur en diminue toujours la valeur érogène narcissique.

S'il se trouve que, lors de notre observation, la fille se comporte en identification à sa mère, c'est parce qu'elle suppose que sa mère jouit à son égard de satisfactions érogènes orales, anales et clitorido-vulvaires, sur le mode masturbatoire. Il ne s'agit là nullement de sublimations après refoulement, mais de satisfactions érotiques (libidinales) fétichistes. La preuve en est que si un malheur ou un bonheur est fabulé comme survenant à ces *choses*, l'enfant en éprouvera une émotion castrante ou invigorante. Mais n'y a-t-il pas encore de traces de ce mode narcissique d'amour chez beaucoup de parents vis-à-vis de leur progéniture fétichique?

Pour ce qui est de la masturbation vulvo-vaginale chez

* Cf. aussi : F. Dolto, *Les chemins de l'éducation*, Gallimard, 1994, «Les mères», entretien avec J.-B. Pontalis, pp. 45-57.

la fille — fière de se sentir fille, donc manquant de pénis centrifuge —, elle est accompagnée de fantasmes d'attraction à distance d'un pénis centripète, celui du père. Elle verbalise des fantasmes comme celui «d'avoir tiré dessus», expression fabulée (narcissisante) de préhension manuelle, pour «jouer tous les deux» et «après, il me donnera une poupée». Or, en français, «tirer dessus» est un jeu de mots, car les garçons «tirent dessus» les filles avec leur fusil centrifuge, alors que les filles parlent de «tirer dessus» de façon centripète.

De toute façon, si les garçons, à l'âge de trois ans, fantasment et fabulent qu'ils tirent dessus les femmes (et surtout leur mère), c'est pour se rendre maîtres de la vie et de la personne de l'autre. «Tu es morte!», qui est souvent dit: «Je t'as mour». Quant à la fille, c'est pour être maîtresse du sexe: «Donne-moi une poupée rien qu'à moi.» Autrement dit: prouve-moi que je t'ai pris, que tu es épris, amoureux.

C'est bien cette poupée fétiche du «laisser prendre» ou d'«avoir maîtrise» ludique sur le pénis du père qui, pour la fille, prend la grande place émotionnelle que nous savons, et vis-à-vis de laquelle elle se comporte en petite mère. C'est elle la poupée du fantasme sexuel de contact au père, poupée pour elle «sacrée», sa «fille» élue telle.

Les deux exemples suivants prouvent bien que les poupées sont bien signifiantes de zones érogènes.

Premier exemple

Une fillette, enfant unique de deux ans et demi, voit pour la première fois un garçon uriner. Elle s'éloigne en courant, va vers sa marraine, non loin de là (ni la mère ni le père n'étaient présents): «Marraine, je veux que tu me donnes un robinet pour faire pipi comme Paul.» La marraine, gênée, lui dit: «Mais je n'en ai pas.» «Tu es méchante, tout le monde est méchant, et nous les filles on n'a rien...» Le petit garçon, qui l'a suivie, la console en l'entourant de son bras: «Pleure pas, tu pourras le regarder et le toucher quand tu voudras, je te permets.»

Deuxième exemple

Une fillette, seconde de deux filles, qui n'a pas encore remarqué la différence sexuelle (bien qu'ayant des cousins d'âge voisin, avec lesquels elle ne vit pas), à l'occasion

des vacances, à cinq[a] ans et demi, est baignée en même temps que ses cousins. Elle s'écrie brusquement : « C'est à moi, ça », et se saisit en même temps, d'un mouvement rapace, du pénis d'un des garçons au bain qui en étouffe de rire. Ces rires irritent et déçoivent la fille, qui lâche le pénis du garçon et hurle : « Je veux plus rien, je veux plus me laver, pas m'habiller, pas dîner, pas me coucher » et s'effondre en larmes. « Je suis malheureuse et tout le monde se moque de nous. Pourquoi on est fille ?... » Et, de nouveau, grande désolation, que sa maman console. Les jours suivants, elle serre le plus possible contre elle ses poupées fétiches et déclare sans cesse à ce cousin, qui n'y fait même pas attention : « Je te les donnerai pas, elles sont à moi toute seule et si tu les veux je les cacherai. » Il répond : « Mais je ne les veux pas, garde-les, tes poupées ! » Elle n'écoute pas et continue, dépitée, d'éviter le contact avec les garçons ; le lendemain, elle refuse le bain avec les cousins, le surlendemain aussi, alors que sa sœur aînée continue à prendre son bain avec eux. Au bout de trois jours, cependant, tout semble calmé, les bons échanges émotionnels et les jeux de concert recommencent.

STRUCTURATION DE LA PERSONNE

C'est au cours de la période de l'acquisition de l'autonomie corporelle pour tout ce qui concerne l'entretien de son corps que la fillette construit sa personne. Et combien souvent, également à cette époque de sa vie, les mères castratrices l'en empêchent, par souci hypermaternel, surprotecteur !

Cette structuration se fait par le processus d'identification phallique aux comportements actifs ou passifs de la mère — ou de ses substituts — et par le processus connexe d'introjection de la mère ; ce dernier permet que les désirs ressentis par la mère ou par les femmes éducatrices deviennent aussi les désirs de la fillette.

Les deux processus sont fonction de la rencontre dialectique complémentaire de la vitalité de l'enfant et de celle du milieu, rencontre souvent compliquée par les interférences des circonstances extérieures. L'enfant interprète toujours les événements selon qu'ils sont pour elle des

[a] [*En 1960, à la place de* cinq :] trois

additifs ou des soustractifs de vitalité. L'harmonie émotionnelle imaginaire de sa personne avec celles des deux parents est ressentie comme provoquée par une magie faste ou néfaste. Et cette magie joue à son égard le rôle d'un «pseudo-fruit» imaginaire de ses sensations de plaisir érotique masturbatoire ou de ses émois érogènes[118].

Tout «porte», au sens où les arbres portent des feuilles, des fleurs et des fruits, tout porte le bonheur ou le malheur[119]. Ce mode d'intelligence magique des relations pseudo-génitales de l'être humain au monde peut demeurer (et demeure, en effet) proportionnel à la non-recherche de relations de contact personnel et de leurs effets corporels. L'impression subjective émotionnelle anticipée porte magiquement des fruits homologues.

L'intensité sexuelle érogène est tellement riche de présentification imagière de la personne élue, que tout acte érogène subjectif est un acte créateur imaginaire. Son corollaire veut que tout acte créateur de son image subjective — reliée à son père, identifiée à la mère ou l'introjectant — apporte une délivrance de tension. C'est cette même magie, encore en activité dans leur mode de fertilité recherchée, qui remplace, chez les obsédés[120], la notion de complémentarité corporelle fonctionnelle. Grâce à elle — et c'est pourquoi ils y restent fixés —, leur Moi demeure au stade de non-renonciation œdipienne, sans que jamais soit posée l'imminence de la distinction entre sujet et objet. «Ne parle pas de la mort[a]», c'est le vestige de ce mode de penser oral, par lequel on nous fait redouter la mort ou le vœu de la mort (affect de séparation et de rejet[b]), sous prétexte que la mort est désagréable et que le désagrément infligé à l'objet rejoint le mythe. Alors que nous ne savons rien expérimentalement de la mort et que nous avons l'habitude de nous réjouir d'une naissance, bien que le nouveau-né, lui, n'ait presque jamais l'air heureux. Ce sont les émois magiques de l'additif et du soustractif qui sont subjectivement en jeu pour les êtres vivants. Et dans cette logique, souhaiter la mort à quelqu'un, c'est lui faire du mal, pour se sentir soi-même libre de l'avoir rejeté, à cause de l'état de possession aliénante

[a] [*En 1960, à la place de* la mort :] malheur

[b] [*Suppression en 1982* :], comportement concerté et sthénique à l'égard de l'objet érotisé dit sadique

ou de dépossession mutilante que nous éprouvons de son fait : il s'agit de rompre avec lui le pacte d'identification, de le réduire à l'état d'excrément.

Dans la dialectique du processus d'identification, d'introjection et de rejet, joueront les éléments suivants, que l'on retrouvera toujours dans les analyses : la nature de l'enfant, ses possibilités spontanées typologiques de réussir cette identification et introjection des conduites (attractions et rejets) de la personne élue, et les possibilités qui lui sont laissées par la personne éducatrice. Joueront aussi les options authentiquement maternelles ou non de l'éducatrice et les caractéristiques culturelles du milieu social dont le père est le représentant dans les directives implicites ou explicites qu'il fournit, et dans le style de complémentarité émotionnelle, culturelle et sexuelle qu'il impose à sa femme et à ses enfants, explicitement ou implicitement, par la modalité patriarcale induite par son nom, donné aux membres de la famille.

Tout ce qui est dangereux dans ses initiatives ou ses désirs, tout ce qui est indésirable ou nuisible pour un ou plusieurs membres du groupe, doit être rejeté et est ressenti comme devant séparer l'enfant des adultes dont il est dépendant, par une sorte de canal symbolique exprimant des émotions verbalisées. Le langage est représentatif de ce lien émotionnel de communication.

Ce lien symbolique est porteur de sens d'*aimance* ou de *désaimance* entre les personnes. Si les propos entendus de la personne aimée, en réaction au dire et au faire de la fillette, sont blâmants ou rejetants, l'enfant dépendante sent ce lien symbolique se rétrécir. Le courant émotionnel peut également s'arrêter (angoisse de castration) complètement ou partiellement; dans ce dernier cas, il y a séparation entre la masse émotionnelle de son corps investi et une partie distale trop érogène et soumise à une trop grande tension; cette séparation s'effectue selon le mode de la striction dentale, sphinctérienne ou d'extirpation manuelle, de type sadique oral rapace[121].

Cette rupture traumatique précoce, à l'inverse du complexe de castration, mutile l'image du corps et rend impossible la structuration du Moi[122]. Il s'ensuit les plus graves perturbations caractérielles ou mentales et fonctionnelles de la grande enfance, chez des sujets qui avaient pourtant sainement passé le cap de trois ans. Les pertur-

bations ne peuvent pas s'amender en l'absence d'un traitement psychanalytique, en l'absence du transfert, puis d'un travail d'autonomie, par l'analyse des souffrances dues à la frustration de l'amour attendu. Sans traitement, on verra apparaître les anomalies de la relation d'objet au plus tard au moment de la génitalisation assumée, c'est-à-dire au moment de la légalisation des rapports interhumains, pour l'homme, et au moment de l'épreuve que représente une gestation en situation de légalité, pour la femme.

En cas d'évolution libidinale favorable, le comportement structurant de l'enfant continue, son image du corps kinétique, au service de son corps végétatif, se fortifie à la suite de ses expériences de corps (effectives) et de cœur (émotionnelles), à la rencontre des objets sexuels de son entourage et principalement de ses deux parents.

Tout ce qui est désirable et favorable à la maintenance de l'être et à son développement sans nuisance à autrui, peut être absorbé, aspiré; de là l'angoisse de viol devant des émois attractifs et absorptifs, oraux et vaginaux, dans le cas où l'objet attrayant est très volumineux en masse ou en intensité valorielle. C'est probablement à cause de cette dialectique du corps à corps additif et soustractif, dans le rapport entre masse corporelle et issues digestives, que les enfants, après l'âge de trois ans, se sentent menacés par trop de tension sexuelle; celle-ci est éprouvée lors de la castration (symbolique) ou de l'expulsion par la mère, du viol par le père ou, parfois, par la mère, lors de soins corporels et de manifestations de tendresse intempestive.

C'est sans doute à cause de cette logique des formes, apprise lors du fonctionnement digestif, que l'enfant craint le contact du corps à corps avec l'adulte, en quelque partie que ce soit, lorsque son propre corps est le lieu d'émois érogènes attractifs génitaux : émois centrifuges phalliques (la verge érigée) pour le garçon, et centripètes phalliques (la vulve et le vagin orbiculairement turgescents) pour la fille. Il est nécessaire (et toutes les observations d'enfants entre trois ans et six ans, filles et garçons[a], en font foi) que l'enfant médiatise ses pulsions accompagnées de mimiques séductrices à distance, par des truche-

[a] [*Suppression en 1982 :*], dans des jeux de séduction à l'adulte hétérosexuel

ments symboliques, par un langage ou à travers une autre personne médiatrice, réelle ou imaginaire, «messagère d'amour».

Il est cependant fort curieux qu'à six ans, les filles comme les garçons aient oublié ou refoulé l'intuition primitive de la correspondance de la partie génitale de leur corps à la partie complémentaire du sexe opposé*. Les filles n'ont pas renoncé pour autant au mécanisme de défense et d'évitement de l'inconnu tentateur. Toutes les filles, de dix-huit mois à trois ans, ayant acquis la notion de personne humaine et en dehors de la situation trinitaire de la famille ont la notion de leur sexe creux, avec un trou «pour que» les garçons y mettent leur sexe en relief, dans un but qu'elles admettent comme celui d'un plaisir ludique partagé par les garçons, sans notion aucune de procréation. C'est là une preuve de confiance qu'elles donnent à ceux des garçons qui, au lieu de les fuir comme castrantes, les surinvestissent en les choisissant comme camarades de jeu et «fiancées».

Certains enfants le verbalisent et c'est sans doute de cette intuition que découle leur jeu d'évitement du corps à corps avec les adultes sexuellement émouvants, alors que la recherche du corps à corps entre enfants aboutit souvent — dès avant trois ans et jusqu'à cinq ou six ans — à des jeux ressentis naturels, sans tabou spontané, sans fantasme aucun de culpabilité endogène et verbalisable. Ces jeux ne sont d'ailleurs pas forcément électifs de corps à corps simulant le coït, bien qu'il puisse y en avoir occasionnellement. Ils peuvent prendre des formes très variées, et sont socialisés plus tard sous le terme ambigu de «jouer au docteur», et pas du tout de «jouer au papa et à la maman».

Les jeux «au papa et à la maman», «à la maîtresse» — correspondant pour les filles au jeu des soldats chez les garçons — restent, en général, des jeux de relations entre personnes phalliques à rôle social, masculin ou féminin, déterminé. Ils mettent en place des comportements par rapport à la progéniture, au foyer, à l'État — tout ceci en imitation du comportement des adultes. On y trouve aussi

* En français, dans les milieux plutôt populaires, on nomme le sexe «les parties», en éliminant l'adjectif «sexuelles», ou la «nature», ce dernier terme étant plus spécialement réservé au sexe féminin et plus particulièrement à la vulve et à l'orifice vaginal. *(Note de l'auteur.)*

des activités anales et orales sadiques, exercées sur les soi-disant enfants, ou les soi-disant ennemis faits prisonniers, mais elles sont toujours rationalisées, comme n'étant qu'éducatives ou militaires.

Le jeu «au docteur» est, au contraire, érotique, concernant la région génitale, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit du jeu d'auscultation, d'investigation corporelle, de pelotage, de pénétration par des objets dits «thermomètres». Ces jeux sont souvent sentis comme culpabilisants après l'âge de six ans — les enfants s'en cachent pour en éprouver du plaisir — et ils ne sont pas qu'imitatifs.

ENTRÉE DANS L'ŒDIPE : FIN DE LA TROISIÈME ANNÉE

Supposons une petite fille dont le développement n'a pas connu d'arrêt quant à l'assomption de sa féminité : elle désire les hommes et assume ce désir; on observe même qu'elle reproche souvent à sa mère de ne pas l'avoir faite garçon ; parfois, elle se plaint d'avoir «mal» au sexe. Il s'agit là d'une pantomime[a] de séduction. «Qui viendra là où je sens le besoin de pénétration? Ce ne sera pas toi, vilaine, qui n'en as pas, et que je ne désire pas!», dirait-elle à sa mère. Comme elle est coupable à cause de ce sentiment de désamour[b] qui risque de désintéresser d'elle sa mère, elle voudrait la «consoler», en lui donnant la possibilité de lui prodiguer («faire») des soins, pour se vivre encore une fois en objet passif, objet à palper maternellement, comme lors des mictions et défécations de la petite enfance.

Ce comportement fait montre d'une homosexualité latente, qui se constitue comme une assurance pour la sécurité de l'image du corps génital de base*; l'hétérosexualité est liée, elle, à la sécurité de l'image du corps kinétique phallique, dans son fonctionnement en contact avec un autre corps phallique, et à la sécurité de l'image du corps digestif (additif et soustractif[c]), dans ses échanges

* L'image du corps s'élabore dans l'histoire du sujet. L'image de base en est la première composante, et chaque stade de l'évolution s'accompagne de l'apparition d'une nouvelle image de base. Cf. F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*, pp. 50 et suiv.

[a] [*En 1960, à la place de* pantomime :] pathomimie

[b] [*En 1960, à la place de* désamour :] désaimance

[c] [*Suppression en 1982* :] aux zones érogènes

fantasmés avec le corps érogène d'un représentant de l'autre sexe. Il faut dire que l'homosexualité relative à la personne de la mère est nécessaire; par son biais, la fillette introjecte l'image d'une femme violée et, peut-être, castrée symboliquement, mais restée vivante et tout de même phallique, aux côtés du père surinvesti à la fois dans sa personne et dans sa génitalité.

Le contexte œdipien met en évidence, pour la petite fille, un certain nombre de choses : d'abord sa différence quant au sexe, et sa fierté pour cette différence, fierté qu'elle exprime souvent par le simulacre de couper ses jambes; ensuite, qu'elle est prête pour la réception de formes pointues maniées par les hommes, même si cela devait faire mal, ou maniées par la mère; elle attend la pénétration au pôle cloacal et ne sait pas encore le sens de cette attente, ni de qui précisément elle doit venir pour qu'elle soit valable. La fillette doit jouer verbalement et en fantasmes tout ce qui est vécu de son sexe.

Ce qu'elle cherche d'abord, c'est visiblement la permission donnée par son corps pour tout ce qu'elle connaît expérimentalement de sa forme corporelle turgescente — émissive et réceptrice —, forme qu'elle doit conserver narcissiquement, devenant ainsi pour son propre corps une sorte de mère, à l'image de la mère qui lui a donné naissance, qui l'a faite, aimée, entretenue et maintenue; ensuite, la permission donnée par la mère réelle, modèle de ce soin conservateur et Moi Idéal* pour sa libido orale, anale et, à présent, génitale. Ce comportement d'introjection et d'identification limite les images et les affects que le narcissisme du sujet tolère dans sa conscience (qu'il utilise et exprime), et qui donnent le style de ses fantasmes.

La structuration du Moi au service de la libido génitale dépendra du comportement culturel imaginaire — gestuel, expressif ou verbal — autorisé, au jour le jour, par la mère et le père réels, implicitement ou explicitement; ce comportement, accepté ou non, donnera le sens de l'existence, reconnue, valorisée ou non, de tout ce qui concerne la région génitale du corps, ainsi que le sens de ce sens — le désir.

* Cf. F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*, p. 29, note 1. Cf. aussi F. Dolto, *Au jeu du désir*, *op. cit.*, pp. 87-94, et *Le cas Dominique*, *op. cit.*, pp. 229 et suiv.

La structure du Moi, relativement à la libido, se constituera aussi par ce qui est permis par le corps propre, suivant les lois de sa conservation et de son développement sur la base du fonctionnement oral, anal et corporel ; puis, par ce qui est permis par la mère, première responsable, conseillère expérimentée et même doublement expérimentée pour la fillette, car elle a un corps semblable au sien. En effet, la mère, depuis l'effraction et la transgression des limites fœtales, à la naissance de l'enfant, celle qui — nidante, porteuse, pourvoyeuse, palpante mamelonnaire — est la forme dressée (phallisme corporel), symbole du contenu et du savoir de toutes les recettes d'entretien et de réparation du corps, de la conservation de son intégrité, retrouvée en tant que forme et comme fonctionnement oral anal érotique et corporel, selon l'alternance de turgescence et déturgescence, de vie éveillée (animale) et endormie (végétale), de la maîtrise des éléments morcelés, de la soumission à ses ordres des éléments cosmiques.

La mère — et la nourrice ou la femme qui, petit à petit, a pris sa suite — est donc pour l'enfant, fille ou garçon, ressentie comme possédant les secrets de la vie dans ses mutations et ses épreuves. Son humeur — joyeuse, rassurée, triste ou inquiète — marque les limites de ce qui est *bien vu* par elle et signifie le « tu peux y aller » ou de ce qui est *mal vu* par elle : « Attention, n'y va pas, danger ! ». Donc, ce qui n'est pas permis par la mère équivaut à une castration probable pour le corps de la fille (et quant au garçon, pour son corps et son sexe). C'est comme un viol imminent et destructeur pour la sexualité de la fille. Le danger excitant et positivement structurant, ressenti dans l'attente et l'attraction sexuelle, deviendra anxiogène au lieu d'érogène.

La rencontre, dans le même temps, d'émois pulsionnels de l'enfant et de l'insécurité émotionnelle de la mère inhibe les premiers et dénarcissise, désinvestit soit l'image du corps du sujet, soit l'image de la direction de la pulsion (vecteur pulsionnel).

La rencontre, dans le même lieu, géographique, spatial ou corporel, d'émois pulsionnels liés à la mémorisation de l'insécurité ou de la sécurité maternelle narcissise ou non, soutient ou non l'éthique de l'accomplissement du désir.

Tous les fantasmes ou initiatives servant à exprimer les

pulsions sexuelles de la fillette, arrivée au stade de la prise en considération des trois volontés, indépendantes mais articulées, des personnes du triangle familial, seront classés en bien ou en mal, selon plusieurs critères :

— ce qui est permis expérimentalement sur le corps aux zones érogènes déjà socialisées[a], donc, ce qui est permis comme conforme, fonctionnellement, à la retrouvaille d'une sécurité de base, c'est-à-dire le corps prégénital, dans son image complète, que l'on peut appeler ici le schéma corporel* sensori-moteur, avec ses pôles érogènes de fonctionnement, à l'exception tout de même du pôle génital, dont on ne sait pas encore s'il doit vraiment être déconsidéré à cause de la contamination excrémentielle, ou mis à part, à cause de la prégnance des émois dynamogènes qui s'y localisent, en société mixte ou dans la vie imaginaire ;

— ce qui est permis ou non de faire et d'imaginer par la mère d'abord, puis par les autres personnes (phalliques) de sexe féminin valorisées par le père ;

— ce qui est permis ou non de faire et d'imaginer par le père et, en résonance avec lui, par les autres représentants du sexe masculin valorisés par la mère.

Les observations confirment le fait que, au moment où la fille arrive à la pose de l'Œdipe, le rapprochement libidinal par rapport au père s'accompagne d'une efflorescence de fantasmes masochiques. Elle a, envers lui, des mouvements tendres inhibés, elle a des mouvements positifs actifs envers lui s'il est passif, et s'installe, à son égard, en posture de possession passive. En revanche, si c'est lui qui la recherche, elle le fuit, « elle ne veut pas le voir », dit-elle en se cachant les yeux.

Ce comportement, à l'âge de quatre à cinq ans, est typique des enfants des deux sexes, vis-à-vis de tout adulte parental ou non, du sexe complémentaire. Il ne s'agit donc pas de masochisme féminin, il s'agit d'une prudence relationnelle face à toute personne très valorisée phallique (de par sa position verticale), puissante (de par son adaptation au monde des forts) et désirée (c'est-à-dire attractive).

* Cf. F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.* pp. 17-34, et *supra*, pp. 74 et suiv.

[a] [*Suppression en 1982 :*] dans leurs formes et leurs fonctions, dans ce que le corps — déjà narcissisé secondairement, en tant qu'objet — a de sa propre sollicitude pour le sujet ;

L'adulte de l'autre sexe est inquiétant, parce qu'il est trop tentant. Pourquoi trop ? La prudence orale et anale, déjà acquise, commande la circonspection devant une tendance à désirer un contact érotique imaginé destructif, avec ce qui est trop fort, trop grand[a].

Toute attraction dont la personne de l'enfant, dans son corps propre, ne reste pas absolument maîtresse, est une attraction chosifiante : qu'est-ce que l'autre fera de lui, de son sexe qu'il sent attiré, s'il l'approche de trop près ? C'est d'ailleurs par ce jeu de cache-cache, « je te regarde, et tu ne regardes pas », qui est corporellement et éthiquement le même jeu que le « coucou, ah, le voilà ! » d'antan, qu'il affirme, par une négation proclamée de son intérêt, cet intérêt même. Il n'y a, en tout cas, rien de particulier à la fille, dans ce comportement.

Du point de vue des jeux symboliques de comportement de contact corporel sexuel, chez la fille l'attitude de sécurité dans le jeu va de pair avec un comportement d'attirance de l'homme à distance. Chez le garçon, son comportement de « percussion » du corps de la femme se joue aussi à distance : il enfonce un coup à quelques centimètres du corps de la femme, qui doit jouer à le craindre et à le fuir ; il ne touche pas ses jupes avec le bâton, mais poursuit ludiquement celle qui se sauve et, si elle s'arrête et l'attend, il reste à distance et verbalise ce qu'il fait imaginairement, sans contact de corps à corps. Dès qu'il y a contact, il devient anxieux, le jeu cesse d'être narcissisant, sa joie de mâle conquérant touche le problème des corps phalliquement disproportionnés : de là, angoisse de castration, s'il imagine la femme comme femme dentale, ou angoisse de viol, s'il projette sur elle la pénétration sexuelle qu'il avait fantasmée, allant de son sexe à lui en direction de son sexe à elle.

Cet infléchissement, inhibiteur plus que masochique, n'est pas particulier à un des sexes, mais est dû à la différence de développement corporel entre l'enfant et l'adulte désiré hétérosexuellement. Il s'agit d'ailleurs de la composante hétérosexuelle de l'enfant à l'âge œdipien, dans sa relation duelle à l'autre sexe. Cette inhibition de l'agressivité active ou passive ne provoque chez lui aucune douleur. Il n'y a pas donc de masochisme. Au contraire, elle

[a] [*Suppression en 1982 :*] et sans médiation

permet la continence de la tension érotique, tout en étant narcissisante si elle est réussie. Rien n'est plus amusant que ce jeu. C'est déjà le premier « flirt ». Une observation récente, à l'hôtel, de plusieurs filles et garçons à cet âge, m'a permis de voir que le garçon qui était en jeu d'aguichement avec les femmes, une seule à la fois, se cachait de la femme en se rapprochant de son père; si sa mère était présente, il se cachait derrière son père, jamais derrière sa mère; cependant, si son père n'était pas là, il se cachait derrière sa mère. La fillette, lorsqu'elle joue des jeux provocants avec des hommes, trouve refuge dans le rapprochement du corps de sa mère, mais aussi bien du corps de son père, qui peut fort bien n'être pour elle qu'un substitut de la mère quand elle n'est pas présente; l'homme qui l'attire est tout simplement un autre homme que le père, ce qui vers trois, quatre ans, est très fréquent et sans notion aucune de rivalité par rapport à l'un des deux parents.

Autrement dit, l'enfant se rapproche de tout adulte qui n'est pas actuellement investi d'attrait érotique; s'il est sans expérience de son entourage et si ses parents sont absents, il se rapproche de l'adulte qui lui semble le plus associé à sa mère ou à son père, par sa masse, son sexe ou par un air de familiarité.

Il ne s'agit donc pas tout le temps, bien que ce soit le début de l'organisation œdipienne, d'une dialectique sexuelle entre trois personnes, mais de jeux à deux, entre lui et l'autre, deux personnes kinétiques orales et anales; dans ce jeu, un sexe, celui de l'enfant, fait le troisième, entraîné à s'exercer sur le mode pénétrant ou attractif de pénétration, jeu de type narcissique à libido orale ou anale, bien que s'accompagnant de la découverte de sensations excitantes de la région génitale, érectile chez les enfants des deux sexes. Le garçon ne veut pas « décharger » en corps à corps, tout au plus à distance de jet, par lancement d'objet ou arrosage urétral. La fille ne veut pas une pénétration dans un corps à corps, mais l'attention élective focalisée sur elle, de la part d'un représentant du sexe masculin : elle veut focaliser les vecteurs pulsionnels du mâle, mais à une distance corporelle qui leur interdit l'accomplissement.

Et c'est à ce point vrai que la fillette acceptera des bonbons de main à main de toute personne, fût-elle mascu-

line, qui ne l'intéresse pas érotiquement, mais ne pourra accepter le bonbon, de celui qui l'intéresse, que par un parcours médiatisé, par exemple posé sur une table ou passé par une main neutre. Il faut souligner qu'il ne s'agit nullement là de l'effet d'une mère jalouse présente dans le jeu. Par le truchement de ce jeu, la fillette acquiert la maîtrise de la pulsion sexuelle narcissique, si elle ne se heurte pas à la réalité sensorielle du corps de l'autre, corps dangereux d'abord pour le corps, ensuite pour le sexe de l'enfant.

Pour les enfants des deux sexes, c'est à partir de ce moment que pourra ou non se structurer une personne capable d'assumer la conscience de ses désirs focalisés sur la région génitale. Et cela, à travers une croissance personnelle et émotionnelle difficile en soi, et rendue encore plus ardue par les échanges culturels avec des adultes névrosés de l'entourage de l'enfant.

Cette loi qui, déjà au moment de la résolution œdipienne à sept, huit ans, et plus encore au moment de la poussée pubertaire, régit la libido génitale, est celle d'une libido objectale à option phallique ; ceci n'est pas nouveau, mais ce qu'il faut souligner c'est que l'objet peut être tout humain des deux sexes, à l'exclusion des personnes parentales et familiales proches. Voilà pour ce qui est de son aspect objectif. Du côté subjectif, la satisfaction de l'objet est ressentie comme étant plus importante que celle du sujet, et cette satisfaction implique un don de soi à la création à deux. La mutation génitale implique en plus que la libido narcissique du sujet change de centre, se déplaçant vers la subsistance de l'être, grâce à sa fertilité et non pas uniquement grâce à la substance immobile de sa personne présente.

Cette nouvelle loi libidinale, dite à tort d'oblativité, qui caractérise la libido génitale de son éclosion jusqu'à l'affirmation de sa primauté, s'avère compatible ou non avec le corps voluptueux des personnes de sexe complémentaire. La volupté est une gratification que la plupart attendent et qui est refusée à la plupart, en tout cas pour ce qui est du côté féminin. Plus tard, ce refus de la volupté conduit à la frigidité.

Au début de la pose du complexe d'Œdipe, de trois ans révolus jusqu'à quatre ans, nombre de maîtrises sont acquises : l'autonomie du corps, le pronom personnel « je » dans l'articulé verbal, le nom de famille en tant que nom

du père, le rapport social à telle maison dont l'enfant connaît l'adresse, son âge qu'il aime maintenant dire, une dialectique subjective, enfin, de l'enfant au corps autonome, vis-à-vis de son sexe et des sensations qu'il en éprouve, sans savoir encore si ces sensations voluptueuses sont connues également aux autres personnes à corps phallique vertical comme le sien — représentants masculins ou féminins de l'espèce humaine dont la fillette sent confusément encore qu'elle fait partie.

L'enfant parle souvent aux animaux, moins souvent aux plantes, mais seuls les humains répondent : il y a, avec ces derniers, réciprocité d'actes et d'émois maîtrisés par la parole, tant en soi-même que dans l'autre. La parole maîtrise l'autre ou permet à l'autre de maîtriser l'enfant, de maîtriser aussi sous ses yeux des humains et des animaux.

L'enfant expérimente ainsi le fait que le désir est sans lieu, bien qu'il soit signifié, illustré, représenté par le lieu corporel où il se manifeste à la perception du sujet témoin. Il éprouve aussi l'intuition que c'est du non-accomplissement de cette tension qu'il se narcissise, se complaît lui-même en tant que maître, autrement dit s'identifie au pouvoir de dénégation à l'égard des pulsions désordonnées de son corps. Or, s'il a des parents qui se placent dans une hiérarchie des valeurs éthiques, son expérience des sensations subjectives, éprouvées lors de leurs directives explicites ou implicites, le conduira à désirer maîtriser son corps, à lui imposer la loi.

Ce corps sien est le lieu de référence pour l'autre. Il découvre que ce corps peut aussi le trahir, l'exhiber au danger de dépossession : alors, il se cache, cache son corps ou cache le corps de l'autre, pour jouir de son désir à l'état non violé, non châtré. Son corps sera alors lieu d'une permanence de désir, grâce à cette continence volontaire. Pour l'enfant, l'accomplissement de ses tensions est synonyme de leur disparition pure et simple, ainsi que de la disparition du lieu où elles étaient ressenties : le non-désir de l'objet s'accompagne de sa non-perception.

Le lieu à dissimuler à l'autre, pour ressentir librement des tensions non soumises au danger d'un accomplissement de consommation (rapteur), qui peut être mortifère, est l'espace où le désir de l'être humain coïncide narcissiquement avec l'identité de sa personne.

Retenons ce fait, car il se trouve à l'origine de l'éthique

des pulsions de vie, c'est-à-dire de l'éthique phallique de la libido : la non-perceptibilité devient facilement signe de non-existence et, par conséquent, de non-valeur. Il n'y a pas si longtemps, « le grand désert du Sahara » était considéré comme un vaste rien géographique, non convoité, un rien que, sur nos cartes, un grand blanc indiquait comme mortifère, méchant et décourageant les visiteurs, à l'exception peut-être de quelques mystiques.

Le sentiment de pudeur se développe au contact des adultes. Les adultes pudiques ne sont pas plus ceux qui cachent leur vie émotionnelle et sexuelle, que ceux qui l'exhibent, mais ceux qui respectent la liberté de dissimulation que l'enfant manifeste pour des activités, des émois et des désirs souvent diffus et éloignés, pour l'adulte, de toute connotation génitale. Pour l'enfant, la dissimulation est toujours sexuelle et pare à la menace de viol ou de castration. L'adulte qui respecte chez l'enfant ces conduites de dissimulation et qui admet de verbaliser, en répondant à toute demande formelle de l'enfant concernant le sexe (le sien ou celui de ses parents), autorise ainsi l'adaptation génitale de l'enfant à son propre sexe et à ses désirs. Les réponses de l'adulte seront d'autant plus positives, en ce sens, si elles sont faites de manière médiatisée, en juste correspondance symbolique avec le ressenti émotionnel qui est celui de l'enfant. C'est là un style de la pudeur qui permet la dissimulation culturelle, tout en laissant une liberté symbolique aux questions concernant la sexualité. De cette façon, la pudeur sera ressentie comme une modalité émotionnelle tout à fait justifiée.

Ce n'est que par l'échange de symboles que peut se poser la situation œdipienne structurante. C'est la verbalisation de ces fantasmes et la réponse par des verbalisations fantasmatiques culturelles et sociales, qui forment la personne de l'enfant, fille ou garçon. Si la verbalisation des problèmes sexuels, sensoriels et affectifs, entraîne non pas blâmes ou initiations perverses et séductrices, mais des réponses conformes aux réalités génitales, si elle est chaste dans son intentionnalité, elle formera un narcissisme sexuel sain, conforme au génie de la sexualité de la fille ou du garçon; cela développera un comportement génital, en formation à cet âge, compatible avec le plaisir, la fertilité et l'entente interpersonnelle avec les membres du groupe familial.

La demande d'accès à la libido génitale s'exprime par une question verbalisée, concernant la naissance des enfants en général et, plus particulièrement, sa propre apparition au monde ou celle de sa future descendance. Sans une réponse de l'adulte, où celui-ci assume sa propre participation corporelle, partagée avec celle de l'autre géniteur — à savoir la notion de l'indispensable complémentarité des sexes parentaux qui sont à l'origine de sa vie — l'enfant, fille ou garçon, ressentira une interdiction implicite de dépasser le mode de relation duelle connu de lui jusque-là, ressentira un danger de perte de sa sécurité.

LE DANGER DE LA SITUATION À DEUX PROLONGÉE. LE COMPLEXE DE VIRILITÉ

Il y a, cliniquement, deux types de complexe de virilité. Le plus spectaculaire est celui de la fillette qui nie toutes les identifications avec le comportement des filles ou des femmes : elle se fantasme en garçon, aime se mettre en travesti masculin. Gavroche et la langue bien pendue, elle est parfois très travailleuse, corporellement et intellectuellement, sportive et garçonnière dans ses échanges affectifs avec les enfants. Dans ce cas de figure, la masturbation est peu présente ce qui prévaut étant plutôt la recherche de bagarres. L'évolution de ces filles vers une adaptation sociale pragmatique est affaire d'éducation par quelqu'un de libéral, qui soit capable de tolérer leurs revendications narcissiques, ainsi que leurs réactions affectives bruyantes surtout en internat, où elles font l'effet d'homosexuelles, ce qu'elles ne sont que fort rarement. Elles peuvent toutefois le devenir, par déception de leur père ou par son absence réelle (décès, abandon), par dépit motivé, acquis sur les hommes, ou par séduction de femmes lesbiennes, qui fouettent leur narcissisme, dans le style dominant, passionnel, déclaratif ou ascétique.

Dans ce dernier cas, il y a surtension provoquée au lieu sexuel que le désir de l'autre convoite, ou contamination de continence tensive au lieu génital, alors que le désir vise un objet sans matérialité corporelle atteignable. *L'autre*, le moins repérable pour l'entourage, est entièrement fantasmé. La fille vit dans un rêve masturbatoire et éprouve des sensations cœnesthésiques, en rapport avec son imagination de puissance orale, anale ou phallique

(les contes de fées). Elle développe peu de sublimations de phallisme oral ou anal, dans la médiation entre son corps et l'environnement pragmatique. Tout est imaginaire : elle parle à peine aux personnes réelles, mais raconte beaucoup de choses à sa poupée, vit en compagnie de personnages de roman ou de leur vie imaginaire. Il y a là un danger réel de névrose narcissique car, inintéressées par la vie pragmatique, ces filles ne peuvent au mieux que développer un phallisme intellectuel, réussissant des études qui en font, ensuite, des prisonnières. Pour elles, aucun jalon de la pose complète de la résolution œdipienne ne se prépare. Tout est vécu dans la vie imaginaire non communiquée, et de moins en moins communicable.

LA SITUATION À TROIS PRÉ-ŒDIPIENNE

Les femmes, mise à part la mère, ne sont valorisées en tant qu'objet d'identification que si elles sont couplées et qu'elles s'intéressent également à la fillette, afin de lui permettre d'accéder à son pouvoir. Ce couplage exigé par l'enfant, n'est pas toujours le couplage à une personne, mais ce peut être celui avec une activité pragmatique qu'elle aime et où elle pourrait bien réussir. C'est pour la fillette un couplage narcissique envié de puissance phallique active qui, à travers l'imitation des adultes, lui apporte des sensations érotiques, alors que, pour les adultes, il ne s'agit que d'un travail, d'une médiation culturelle qui, sauf cas pathologique obsessionnel, est en lui-même désérotisé. Ce pouvoir acquis par les femmes adultes, et que la fillette apprend en leur compagnie, est pour elle un gage de pouvoir sur autrui; elle est séduite par leur pouvoir, par le fait que la société, «les messieurs et les dames», leur donne même de l'argent en échange.

Les femmes qui, de par leur position dans les rapports interpersonnels, sont de mauvaises maîtresses à vivre pour la fillette, sont celles qui ont pour fonction sociale de s'occuper d'elle; celles-là sont censées ne pas avoir d'autre intérêt que les soins se rapportant à elles-mêmes et à l'enfant, et nullement un quelconque intérêt sexuel. Du fait que cette personne reçoit de l'argent de ses parents pour ses soins mercenaires, le couple nurse-enfant devient un objet érotique biphallique pour les parents, objet passif et donc fétichique, hormis les échanges verbaux.

À partir de ce moment, tout ce qui concerne les intérêts érotiques, formels ou interrelationnels, de la région sexuelle du corps ne sera valorisé que par l'attention permissive et guidante d'une personne adulte (ou plus âgée qu'elle). Il s'agit surtout de personnes de son sexe, que l'enfant valorise par contamination à partir de la valeur, reconnue phallique et sociale, dévolue à ses parents et aux adultes.

Pour toutes les filles dont nous avons observé les cas en famille, la mère, l'adulte éducatrice, «les grandes» avaient été, directement ou indirectement, questionnées sur les problèmes que posait à l'enfant cette région cachée, apparemment encore inutile autrement qu'à de très vives sensations «magiques». Les réponses qui blâment l'intérêt porté à cette région ou celles qui ridiculisent les croyances s'y rapportant sont toujours traumatisantes lorsqu'elles viennent d'un adulte éducateur et, surtout, du même sexe que l'enfant. Ces réponses peuvent alors refouler les pulsions génitales qui ont commencé à se présentifier à l'enfant, par la signalisation, absente ou présente, de ce pénis, et qui continuent par des questions sur le trou, sur ce que les uns et les autres en disent, sur l'effective conformité de son sexe avec celui de la mère, sur l'opinion qu'en a le père, sur les dires contradictoires des garçons et filles questionnés. Tout ceci tourne autour de la forme sexuelle féminine, par rapport à la forme sexuelle masculine et à sa valeur éthique pour les personnes des deux sexes.

LE COMPLEXE D'ŒDIPE FÉMININ. L'ANGOISSE DE VIOL

Les fantasmes œdipiens, entre six et huit à neuf ans, sont caractérisés chez la fille par le désir d'un enfant véritable, déposé en elle par pénétration du pénis paternel qu'elle désire obtenir, et qui s'accompagne de rivalité mortifère vis-à-vis de sa mère. Ces fantasmes sont tout à fait spontanés, et c'est spontanément aussi, sans aucune nécessité de verbalisation ni de vision de rapports sexuels des adultes, que la fille arrive seule à la conclusion logique de la non-conformité entre son vagin, petit, et le pénis du père, volumétriquement disproportionné. Il s'ensuit l'angoisse de viol par tous les pénis auxquels on peut accorder de la valeur.

L'angoisse de viol par le père, à l'âge œdipien, est au développement de la fille ce qu'est l'angoisse de castration au développement du garçon.

On peut même dire que tout désir sexuel provoque une représentation d'appel d'un pénis centripète, dont la valeur énergétique sera égale à la valeur du manque : plus l'appel est grand, plus le pénis fantasmé est formidable, plus la force de son porteur humain est fantastique ; son audace et son mépris des limites de la bienséance se doivent d'être d'autant plus spectaculaires que la jeune enamourée refoule la représentation imagière de telle personne réelle. Si elle se représente son père, alors sa puissance magique transperçante n'a pas de limitation, car il est, par l'option structurante qu'elle lui a vouée dès sa vie fœtale, l'axe qui la verticalise, qui stimule ses émois et tempère sa nature, qui stabilise ses pulsions dans leurs expressions polymorphes, en leur servant de représentation de phallus symbolique, désiré mais difficile à conquérir, d'autant plus qu'il est, aux yeux de la fille, la possession exclusive de sa mère castratrice.

S'identifiant et se projetant en sa mère, elle espère dans ses fantasmes, souvent verbalisés, qu'un jour, par erreur peut-être, se trompant de femme, il la prendra pour telle, et ils se marieront et auront beaucoup d'enfants. Cet espoir sous-tend ses jeux de mascarade, les pieds dans les souliers à hauts talons de sa mère, ses déambulations avec le sac de celle-ci ou tout autre accessoire ornemental lui appartenant, poussant sa voiture de poupée, convaincue[a] d'être la femme de son père, ou, plutôt, convaincue qu'il est en sa possession. Seule l'existence du père comme tel permet toute cette structuration, sans qu'il soit nécessaire, pour autant, qu'il s'occupe activement de l'éducation de sa fille. Son rôle phallique de maître incontesté de l'univers émotionnel de sa fille est absolu, quel que soit son empressement à connaître vraiment la personne de celle-ci[b].

Le désir de «pouvoir», en référence au père, tiré de lui et exercé sur lui, domine tous les fantasmes de la fille et motive son activité pragmatique. La mère, à cet égard, est

[a] [*Suppression en 1982 :*] (ce qui, chez une adulte, serait un délire érotomane)

[b] [*Suppression en 1982 :*] et à lui permettre de la connaître à son tour, dans sa réalité humaine

ambivalente : d'un côté, elle la gêne dans sa relation avec son père, de l'autre, elle est secourable par l'aide qu'elle peut lui apporter pour atteindre son but — l'imiter pour plaire au père. L'agressivité avide articulée à la dialectique de la libido orale, domine dans les rapports à la mère, pendant que la dialectique anale du faire, en vue d'intéresser le père, de repousser ce qui est gênant dans la mère rivale, utilisant sans vergogne calomnies et médisances à son égard pour exciter contre elle la vindicte du père, sont décelables dans la conduite des filles dès l'âge de trois ans.

Mais c'est aussi à cet âge que, pour les filles, les névroses aux composantes homosexuelles commencent à gêner la pose de l'Œdipe, en engendrant une éthique de conformité à leurs désirs. Ceci bloque la fillette en complexe de virilité actif ou passif, suivant le cas, c'est-à-dire en attitude réactionnelle de type obsessionnel qui évolue, par la suite, en hystérie de conversion.

DÉBUT DU STADE DE RÉSOLUTION ŒDIPIENNE : SITUATION À TROIS, CHACUN ASSUMANT LE DÉSIR DE SON SEXE

À l'âge de six ans, en pleine incandescence émotionnelle œdipienne, le fait d'assister aux rapports sexuels d'un couple, ou du couple parental, ainsi que la verbalisation par d'autres enfants du mode de ces rapports, peuvent apporter un traumatisme. En fait, tout dépendra de la situation émotionnelle existant entre la mère et la fille. En effet, à l'âge où l'angoisse de viol joue d'elle-même comme stimulant de la volupté génitale tenue en respect par les sentiments légitimes d'infériorité personnelle, le recours à la région de sécurité représentée par la mère lorsqu'elle est aimée, aimante et compréhensive, ne peut être que particulièrement utile. Lorsque la fillette rapporte les dires entendus et que, par prudence, elle témoigne de sa révolte et de sa stupéfaction face à ces dires des camarades qui y auraient assisté, tout se joue sur le mode d'accueil de la mère; si elle acquiesce sur l'exactitude des faits, y ajoutant la notion du désir et du plaisir qui font partie de la vie sexuelle des adultes, ainsi que celle de fertilité éventuelle comme effet du coït, alors cet accueil ouvrira les voies du développement libidinal génital sain. Moins

elle trouve accueil et éclaircissements, plus elle culpabilise ses pulsions génitales.

Cette explication donnée par la mère, à l'occasion de cette confidence, permet à cet événement de contribuer à la sérénité du sentiment d'appartenir au sexe féminin. Si, au lieu de gronder, de punir ou de nier le fait, la mère affirme la réalité de la pénétration du sexe féminin par le sexe masculin que l'enfant a pu observer par hasard, ou qui lui a été dite par autrui, si elle accompagne cette confirmation par l'explication qui manque souvent aux petites filles de la nécessité de l'érectilité temporaire du pénis, si elle lui dit la motivation voluptueuse de ce fait, elle permet à la fille d'accéder à la compréhension du rôle de la complémentarité de l'homme et de la femme. La mère doit bien dire que, lorsque les personnes sont adultes, lorsque les corps et les cœurs sont d'accord, il s'agit de plaisir naturel et non de dégoût ni de douleur. Une telle conversation amenée par un événement fortuit, comme il s'en trouve toujours un à cette époque de la vie d'une fillette, apporte, avec la réalité enfin complète, une certaine sécurité par rapport aux émois troublants qu'elle a connus et qu'elle reconnaît très bien en elle, peut-être aux franges de sa conscience claire, soutenue par l'indulgence compréhensive de la mère. Ainsi, la notion actuelle du renoncement sexuel à l'objet adulte n'en est que mieux renforcée. Plus les rapports sexuels sont expliqués et connus, plus sera net le renoncement, pour des motivations endogènes, au moins temporaires, jusqu'à la nubilité, âge pour elle lointain encore, l'âge auquel l'aspect physique de son corps à elle lui est annoncé par sa mère comme devant devenir semblable à celui de toutes les femmes.

La situation à trois personnes, aux sexes reconnus comme lieux de désirs, trois personnes dont deux sont du même sexe et animées par un désir rival pour la troisième, cette situation peut alors être pleinement vécue dans son conflit existentiel, par la fillette, qui doit la résoudre seule, afin d'accéder à la maturité.

Chez les filles, l'angoisse de viol est surmontée grâce au renoncement sexuel conscient de la fille pour le sexe de son père. Ce renoncement n'est possible que si le comportement du père et des adultes de sexe masculin valorisés dans les relations interpersonnelles n'est ni séducteur ni

équivoque à son égard. De ce renoncement éclôt la sublimation de ses pulsions génitales. Il peut cependant demeurer un résidu œdipien inconscient d'attente inconditionnelle dans le temps, non incompatible avec des sublimations féminines authentiques. On pourrait même dire que l'existence de ce résidu est encouragé inconsciemment dans notre société, car cette fixation avec mise en veilleuse sexuelle génitale et émotionnelle vis-à-vis du père préserve la jeune fille jusqu'à la puberté de surestimations sexuelles de garçons de son âge (incomparables à l'image paternelle), et la laisse en dépendance homosexuelle imitatrice de sa mère ou des femmes que son père valorise. C'est ce résidu homosexuel de dépendance recherchée à la mère œdipienne, et de rivalité sexuelle camouflée avec elle, qui motive les tensions caractérielles entre mère et fille — toujours envenimées par la présence du père — et, également, l'entente entre elles, sur un type sadomasochiste, lorsqu'il n'est pas présent.

Mais, dans ce cas, point de tendresse réelle entre mère et fille, ni entre fille et père. Car la tendresse est le fruit de la scène primitive vécue et assumée dans le renoncement total à des vues sexuelles vis-à-vis des parents et dans l'acceptation de l'égalité interhumaine; ainsi s'opère le dégagement subjectif de la situation de surestimation amoureuse aux couleurs de chauvinisme familial.

RÉSOLUTION ŒDIPIENNE

Cette résolution se fait, selon mes observations, au plus tôt vers neuf, dix ans, et souvent même seulement à la puberté, après le réveil à la nubilité des émois œdipiens qui avaient été mis en veilleuse. Il s'ensuit une période qui peut être très courte, d'âge dit ingrat; âge critique lorsque l'Œdipe sévit encore : les décompensations de l'équilibre émotionnel prennent le style hystérique, allant de l'excitation à la dépression, à l'occasion de la moindre blessure narcissique.

L'évolution de la libido chez la fille entraîne, avec la résolution œdipienne et le deuil de son rêve de maternité incestueuse, l'option génitale de sa propre personne en société mixte. Cette évolution lui permet, au lieu de mécanismes d'adaptation ou de défense à ses désirs oraux, anaux ou phalliques, vécus à propos des objets œdipiens,

père et mère ou frères et sœurs plus âgés, de développer des sublimations authentiques. Une organisation de la structure caractérielle se fait, utilisant les pulsions orales, anales et phalliques, au service dominant de la personne civique, dans des options extra-familiales, en tant que participante active dans des groupes culturels féminins, plus rarement mixtes.

Une certaine part des pulsions orales passives, anales passives, phalliques passives, à représentation olfactive, visuelle, auditive, tactile, rythmique investissent narcissiquement la région sexuelle, vulvo-vaginale, le clitoris et les seins. La fille se préoccupe alors de toute la surface cutanée de ce corps phallique, de sa valeur esthétique, en vue de l'effet à produire sur les autres filles : soit pour les rendre envieuses, soit pour se faire admettre dans de petites coteries de filles qui s'unissent pour mieux faire front aux mères et à leurs substituts, ou pour provoquer les regards des garçons, sans encore aucune audace de flirt manifeste, quoique les fantasmes y soient pleinement.

LA PUBERTÉ

La croissance des seins et l'apparition du cycle menstruel marquent une étape émotionnelle décisive, en fonction de l'accueil que le Moi Idéal de la fille et son Surmoi feront à ces promotions physiologiques comme l'entrée désirée dans la lice des jeunes filles.

La distribution pulsionnelle s'intensifie en quantité, à cette époque. Le corps est investi en tant que corps phallique plastique, signalisant l'intérêt des mâles, de façon totalement indifférenciée. C'est une période très critique pour le narcissisme adolescent, selon que la mère et l'argent de poche permettent l'obtention de bas, de soutiens-gorge, de chaussures et vêtements de femme, la réalisation de coiffures attributs par lesquels la fillette se croit transfigurée parce que, dans le miroir, elle y contemple son image déguisée sous l'apparence d'une jeune femme.

Ce signal attractif est important à respecter, car il a pour but subjectif de provoquer l'appréciation des hommes plus âgés ; en réalité, il n'a comme effet que de provoquer l'admiration des garçons de leur génération ou plus jeunes, les seuls qui se laissent prendre au mime.

De nos jours, la contamination exercée par le style

«vedette» joue un rôle formateur incontestable sur les filles de moins de quatorze ans. Les vedettes sont le support mythique d'un Idéal du Moi*, apparemment «désœdipisé» (sans résonances incestueuses), donc rassurant. Cette survalorisation de l'image donnée de soi à autrui, et les grands efforts en ce sens qu'elle demande chez certaines jeunes filles, ont aussi pour effet de provoquer la rivalité avec les autres filles, édition différente du même modèle (sœurs extra-familiales); après des couplages homosexuels latents, cette survalorisation entraîne des rivalités sexuelles et hétérosexuelles sublimées, la formation de bandes de jeunes qui socialisent la sexualité.

LA SCÈNE PRIMITIVE

Pour ma part, je la considère comme le véritable point final de la résolution œdipienne; elle manque très souvent dans la structuration psychique de nos contemporains[a].

Le fruit de la scène primitive vécue imaginairement et verbalement en face d'une autre personne humaine, de préférence un des parents ou le parent du même sexe que l'enfant, qui n'en interdit pas le fantasme rétrospectif, permet et justifie l'investissement narcissique du corps féminin, en tant que corps centré par l'attraction du sexe phallique, au lieu surinvesti voluptueusement de l'ouverture génitale. La libido orale et anale, dans ce qu'elle a de narcissiquement libre ou libérable, se met au service de cet investissement corporel (présentifié phallique) ainsi que des cavités corporelles, surtout de la région génitale, dans des activités culturelles spécifiquement féminines.

À ces investissements correspondent des éthiques successives : l'éthique du stade oral du beau et du bon goût, d'éloquence mimique, l'éthique utilitaire du stade anal des relations interpersonnelles, du troc bénéficiel des services rendus ou d'acquisitions culturelles ou concrètes. Toute dialectique sexuelle, sublimée ou non, répond à des critères conscients de validité, au moins pour les sujets, si ce n'est pour leur entourage aveugle.

Quel que soit l'âge où la crise œdipienne survient, le renoncement à toute autre scène conjugale avec le parent

* Cf. *supra*, pp. 104 et suiv.

[a] [*En 1960, à la place de* contemporains :] contemporaines

œdipien que la seule scène primitive où le sujet a été conçu (et dont le fruit est sa connaissance de lui-même, dans sa genèse préhistorique fœtale), ce renoncement donc est la seule issue compatible avec une existence génitale responsable et féconde — tant au point de vue du corps qu'à celui du cœur et à leur commune référence à la loi qui les humanise en les socialisant.

C'est de cette nécessité inconsciente de renoncement que provient, pour la structure œdipienne génitale en cours d'organisation, le choc traumatique dû à la surprise d'assister à des rapports sexuels ou à la découverte d'un concubinage clandestin, donc coupable, des parents ou encore d'un témoignage véridique ou calomniateur à ce propos.

Cette sorte de voyeurisme a été parfois appelé scène primitive à cause des émois en résonance à celle-ci que réveille, dans un sujet, le fait d'assister à un coït, sans en être génitalement et activement un des partenaires. Mais si le fait d'assister fortuitement aux rapports sexuels des parents peut traumatiser un enfant lorsqu'il survient à contretemps de son évolution, cela peut avoir aussi l'effet contraire, si d'aventure il assiste à des rapports sexuels des parents qui caractériellement s'entendent; l'enfant cherche très souvent cette situation, parfois d'une façon très peu claire dans son esprit et avec un vague sentiment d'angoisse, que l'adulte peut très facilement culpabiliser par sa propre angoisse surajoutée. Cette expérience, même si elle le choque sur le coup, n'a par la suite qu'un effet structurant et positif sur lui, dans le cas où personne ne l'a su ou, si quelqu'un l'a su, ne l'en a pas blâmé.

Cet effet structurant est le même que celui produit par la révélation du rôle fécondateur de son père par rapport à sa mère, à un jeune enfant, fille ou garçon. Ce sont les garçons qui posent le plus tôt la question : « Qui m'a mis dans ton ventre et comment ? » Le nombre impressionnant de témoignages que j'ai eus, des réactions d'enfants de quatre à neuf ans à qui cette révélation avait été faite (et parfois dans des cas de divorce, de séparation ou de la mort du conjoint), montrent toujours le même processus : silence, éloignement réflexif, suivi d'un élan de tendresse, tête contre épaule, de l'enfant à sa mère ou à son père ; ou, si c'est une tierce personne, les deux parents étant décédés ou disparus, les yeux dans le vague, avec une indéfi-

nissable expression de douceur et, à peu près toujours, les mêmes mots : « Mes tout petits papa, maman, chéris*. »

Que se passe-t-il donc de libidinalement structurant dans la scène primitive, que se passe-t-il d'initiatique et de modificateur dans cette scène, point de repère pour sa propre reconnaissance *ab ovo* en tant qu'être humain et sujet de son désir ?

Il se passe émotionnellement une fusion de libido narcissique et de libido objectale, qui investissent de façon rétrospective l'existence originelle punctiforme et trinitaire, et cela, quelle que soit la présence ou l'absence actuelle de l'un des deux géniteurs, car en l'occurrence, ils sont présentifiés par un substitut transférentiel et prophétique : il y a toujours au moins deux adultes polarisant affectivement la vie d'un enfant de mère non psychotique.

Le renoncement aux œuvres de corps et de cœur, séductrices de son père et de ses frères, mettra la fille dans le circuit des interrelations — identifications, introjections et projections — sociales extrafamiliales, circuit qui porte son fruit : la relativisation des valeurs éthiques reçues du compagnonnage familial exclusif, la lutte formatrice pour l'obtention de l'amour d'un garçon dont les faveurs platoniques étaient jusque-là partagées avec l'amie de cœur...

REFOULEMENT PUBERTAIRE[a]

L'évolution de la fillette, soutenue par le développement gonadique, peut se faire vers une attente d'attraction pénienne, dont l'éthique de son milieu favorisera la localisation exclusive à l'endroit sexuel, sublimant les autres tendances ; cette attente visera électivement le sexe du père (lorsque l'Œdipe n'a pas été résolu), mais pourra se

* J'ai été très frappée en lisant un article sur quatre jeunes gens de 16 et 17 ans, fusillés par les Allemands pendant la guerre et dont on publiait les quelques lignes écrites par chacun d'eux à leurs parents, de constater qu'à quelques minutes de la mort, chacun de ces adolescents trouvait les mêmes mots pour adresser leur serein adieu : « Mes tout petits chéris », « Mes petits parents », comme si l'approche de la mort redonnait les émois d'une scène conceptionnelle, où le rôle du parent est lié au rôle de sujet déterminant le sens de l'instant vécu, par la responsabilité qu'il assume. *(Note de l'auteur.)*

[a] [*En 1960, le titre était :*] Même en cas de non-résolution œdipienne, il n'y a pas toujours refoulement pubertaire.

déplacer sur un substitut familial ou extra-familial valorisé par les deux parents.

Cette option phallique ou attraction phallotropique, du sexe des filles à la puberté n'est désordonnée que dans certains cas déterminés, comme celui d'un Œdipe très actif de la fille avec une rivalité coupable envers la mère : soit que celle-ci cherche à séduire les jeunes gens qu'attire sa fille, soit qu'elle favorise une séduction latente du père par sa fille, soit que le père, dont la situation œdipienne à sa propre mère ou à ses sœurs n'a pas été résolue, sente en lui s'éveiller une jalousie morbide, compliquée de fantasmes homosexuels latents, et culpabilise (par contamination émotionnelle muette ou par projection) sa fille, objet de son désir ou substitut de son sexe, la conduisant à entrer inconsciemment dans la lice du corps à corps, étrangère à sa vraie sensibilité.

Le processus, chez la fille, vient de ce que, ne se sentant pas assez protégée de l'inceste et n'ayant pas pu verbaliser ses émois sexuels en référence à ceux de sa mère et en référence claire à son père (qu'elle sent trop fragile pour lui résister), elle n'a jamais pu aborder les conversations initiatiques qui l'auraient menée à l'imagination licite et structurante de la scène primitive. Je veux parler du coït qui a originé son existence au monde et de son complément — l'attitude émotionnelle de jalousie rétrospective, ironiquement fabulée qui, à cet âge nubile, accompagne l'évocation, toujours émouvante, de cette scène.

Il ne faut pas oublier que la localisation dominante de la libido, érotisant la région génitale, ne signifie pas du tout que la fille ou la femme ait atteint la structuration génitale de sa personne (selon la topique caractéristique de ce stade), ni que, pour cela, ses voies génitales soient un lieu d'investissement de pulsions sexuelles autres qu'anales et orales, avec leurs menaces d'angoisse, d'éclatement (viol), ou de morcellement séparateur (castration). Les voluptés masturbatoires fréquentes à cet âge peuvent culpabiliser la jeune fille ; en fait, elles recouvrent des sentiments d'infériorité justifiés ou injustifiés. Ici encore, ce qui est implicitement non permis par les parents (sortir, danser, parler fort, se maquiller) peut inhiber une jeune fille et atermoyer un début d'épanouissement social, en prolongeant cette période d'âge ingrat.

Plus la période pré-œdipienne et celle de latence* ont été riches en acquisitions pragmatiques féminines et socialement valables (culture, cuisine, adresse ménagère, danse, musique, expressivité, rencontres à but culturel ou sportif avec des camarades des deux sexes, sans surveillance des adultes), plus sera facile l'adaptation personnelle de l'adolescente à sa condition sociale de femme; il faut cependant ajouter que seule cette puissance phallique féminine d'origine libidinale, orale et anale, ne suffit absolument pas, en elle-même, à orienter hétérosexuellement, si cette orientation n'a pas été engagée par la pose de l'Œdipe, puis résolue avec l'accès à la scène primitive.

L'apparition des règles et le nouveau rythme qu'elles imposent ne traumatisent jamais, ni n'apportent souffrances et dérangements d'« indisposition » à des filles qui y ont été préparées sainement, par des mères féminines qui permettent à leur fille d'attendre, comme elles à leur âge, les promesses que la vie tient parfois.

Quant à l'angoisse de castration et de viol, elle est de nouveau soulignée, valorisée sans masochisme, dans le cas de vie génitale émotionnelle, admise par le Surmoi dans le groupe familial.

DIFFICULTÉS SOMATIQUES ET PSYCHIQUES DE LA PUBERTÉ

Les pathomimies, ou petits symptômes gynécologiques, que l'installation de la puberté provoque, sont toujours un langage intra-narcissique et sont ensuite utilisées selon la façon dont le milieu social, surtout féminin, y a réagi. Il est courant de voir des mères de jeunes filles pubères camoufler leur jalousie rivale par des soins surprotecteurs de leur fille qui vient d'avoir ses premières règles, se servant de cet événement physiologique pour culpabiliser tous ses mouvements spontanés et entraver sa vie sociale et sportive, en lui créant ainsi une véritable obsession de sa menstruation. J'ai eu de nombreux témoignages de femmes en analyse, qui relatent le traumatisme qu'a été pour elles l'attitude de leur mère à cet égard.

* F. Dolto reprend le concept de latence tel qu'il a été décrit par Freud. Cf. F. Dolto, *Au jeu du désir*, *op. cit.*, pp. 311-313; *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*, pp. 206-208; *Solitude*, *op. cit.*, pp. 159-165.

Voici quelques exemples hautement symboliques. Une lettre sibylline sur la table de la fillette de onze ans, avec un nécessaire périodique : « Maintenant tu sais ce qu'est la faute d'Ève. Tous les mois tu devras te garnir jusqu'à ce que tu sois trop vieille pour avoir des enfants. » À une fillette de treize ans : « Maintenant, si tu fais du vélo, libre à toi, mais les garçons verront ta fleur au derrière de ta robe. » À une fille de douze ans : « Maintenant, si tu fais ce qu'il ne faut pas, tu auras un enfant... » et, renchérit le père de cette même fillette : « Si tu as un enfant, tu n'auras qu'à te jeter dans l'étang, c'est pas moi qui te repêcherai. » Une autre, orpheline de mère, élevée dans un pensionnat de vieilles filles : « Maintenant, si vous embrassez un garçon, l'enfant sera là tout de suite et on vous renverra. » Une autre encore (mêmes conditions), protectrice : « Si vous prenez un bain dans vos périodes, vous en mourrez, une jeune fille réglée doit prendre beaucoup soin d'elle-même, sinon elle risque la stérilité ; votre pauvre père n'a pas besoin de cela, lui qui ne vit que pour vous. »

Lorsque, au contraire, la puberté et l'avènement des premières règles affirment à la fillette la vitalité de son sexe (phalliquement castré déjà si, lors de la castration primaire, il a été valorisé en tant que sexe vulvo-vaginal), c'est une confirmation vécue de ses options hétérosexuelles, une incitation à des projets de moins en moins fantasmatiques de libération familiale licite, grâce à l'élan culturel que permet le parachèvement de la résolution œdipienne.

Cependant, dans des cas de santé psychosomatique, il est assez fréquent qu'un certain nombre de pulsions hétérosexuelles subissent encore des refoulements qui ne vont pas toujours jusqu'à des névroses, mais qui donneront à l'adolescente le style de ses réactions de mutation. L'intensité des signes critiques, lorsque la période antérieure à la formation a été une période de latence sainement sociale, est le propre de fillettes dont l'angoisse de castration et de viol n'a pas été soutenue par des images parentales assez différenciées pour en assumer la projection.

Toutefois, même dans des conditions de santé, une bouffée de pulsions de mort peut encore survenir. Le soudain « vague à l'âme », surgissant en pleine joie d'extériorisation juvénile, en est une expression qui ne se complique de symptômes pathologiques que par l'angoisse ou

l'agressivité que réveillent, dans l'entourage, ces ajustements d'une libido en plein rejet iconoclaste des images parentales, et dont la santé est prouvée par l'essor extrafamilial à la recherche de «l'objet» qui la comprendrait, d'un groupe social qui la libérerait du sentiment d'inutilité et d'enfermement éprouvé en famille.

LE REFOULEMENT PUBERTAIRE SAIN, POST-ŒDIPIEN

Il ne convient pas d'appeler refoulement, au sens pathologique du terme, la répression de certaines de ces pulsions attractives hétérosexuelles par un Surmoi nouveau, le Surmoi génital, structuré à partir du sens de la responsabilité, qui soumet l'expression de l'attraction sexuelle aux règles de la légitimation sociale des liens procréatifs, c'est-à-dire le Surmoi génétique.

Le refoulement sain des pulsions hétérosexuelles permet aux jeunes filles des investissements passionnels, féminins ou masculins, souvent chastes et accompagnés d'une fausse mystique ardente. Parfois, il suffit d'un hasard de la conversation pour qu'une allusion déculpabilisante puisse y être faite par la mère, une femme ou un homme respecté, un médecin qui stimule la jeune fille à fréquenter des groupes culturels à la recherche d'un amoureux digne d'elle, dont elle gagnerait non seulement les faveurs érotiques mais également l'estime. Les lectures de bons auteurs, qui ont écrit sur «l'amour vrai», sujet des plus captivants à cet âge, la discussion très ouverte, en famille, sur des films, des faits divers scabreux ou criminels, l'humour, l'enthousiasme passionné, le respect des opinions lancées parfois par bravade, tout cela contribue à former un Moi solide, un Surmoi génital souple, qui préserve la jeune fille d'expériences sexuelles par dépit, par pur besoin d'échange, par désir incontinent d'être quelque chose pour quelqu'un.

Le renoncement œdipien est parfois pervers, c'est-à-dire qu'il ne s'arrête pas au renoncement pour le géniteur, mais il englobe, par le jeu des pulsions de mort, le renoncement narcissiquement voluptueux à toute vie génitale, ressenti comme nécessaire à l'accueil du groupe (vu comme entité maternelle castratrice).

La manifestation la plus banale en est le sacrifice des

options génitales à l'esprit de la bande ou du clan, substitut parental dont le sujet devient esclave, ou le sacrifice hautement spirituel à une mystique ratifiée socialement, à laquelle le sujet prête fanatiquement une consommation insatiable d'âmes et de santés; ainsi est canalisé sur une entité impersonnelle un sadisme infantile de style digestif aggravé du fait d'être le centre des projections de pulsions dévorantes et castratrices d'adolescentes exaltées et de jeunes gens aux pères insuffisamment virils. Des liaisons, d'autant plus tapageuses caractériellement qu'elles sont chastes, ravagent ainsi les énergies vitales de ces jeunes adolescents, qui restent statiques et obsédés, dans un style de don désespéré de leur force, valorisé par la négation de l'éthique des satisfactions émotionnelles et érotiques, qui peut en faire des masochistes.

LE RÔLE DU PÈRE AU MOMENT DE LA RÉSOLUTION ŒDIPIENNE

Ce qui, dans le comportement du père, valorise les femmes ne fera que développer la libido phallique au service de la personne féminine et la turgescence vulvo-vaginale orbiculaire de la fille, dans sa double manifestation, au plan de la personne et au plan génital. Le danger n'existe que venu du père ou de l'amant de la mère, le seul totalement valorisé par sa personne, et il n'est ressenti que dans le cas de concupiscence sexuelle de sa part.

Le rôle du père est pathogène lorsqu'il va à l'encontre de ce Surmoi génétique. Il est, au contraire, formateur encore longtemps dans la vie de la jeune fille, s'il anticipe sur son avenir, l'autorisant à ses projets d'établissement social, à un éloignement probatoire du foyer familial, développant la maturité civique authentique de cette célibataire moralement majeure, qu'il accompagne de son estime, dans l'orientation culturelle ou professionnelle qui la libère de sa dépendance et à qui il montre sa confiance, sans curiosité à propos de ses relations amicales. Et que de pères voyeurs, camouflés en pères protecteurs ou camarades!

Que devient sa sexualité génitale entre cette période et le premier acte sexuel dont la fille attend sa défloration? Il y a le plus souvent la masturbation de la puberté et les fantasmes romanesques de viol et de rapt, dont l'auteur ima-

giné est parfois un homme de son entourage, partenaire possible, si la jeune fille osait, renonçant à ses rêves, se servir de ses armes féminines pour triompher de ses rivales et se faire remarquer, lui plaire et le séduire. On sait, à ce propos, les ravages narcissiques que provoquent les scènes paternelles lors du premier essai, toujours maladroit, de maquillage, ou lors de premiers appels téléphoniques de garçons. Les scènes maternelles sont au contraire moins traumatisantes que certaines stimulations à la parure et à une politique de séduction des mâles; ces scènes d'encouragement apparent sont en fait le résultat de leur propre homosexualité dirigée sur leur fille, combinée à une projection de leurs désirs adultères. Se manifestant ainsi, de telles mères «court-circuitent», si je puis dire, l'évolution libre de la sexualité de leur fille, aussi sûrement sinon plus que les pères jaloux.

LE REFOULEMENT PATHOLOGIQUE POST-PUBERTAIRE, RÉSULTAT D'UN COMPLEXE D'ŒDIPE NON POSABLE

Après la puberté, et si le complexe d'Œdipe et la scène primitive n'ont pas été vécus, si la fillette avait déjà mal vécu son passage de la castration primaire à l'option centripète du pénis (du fait d'une mère phobique ou infantile), ou si des événements traumatisants sont survenus soit dans son investissement érotique, soit dans sa valorisation phallique[a], on verra apparaître le refoulement des pulsions génitales pubertaires et l'éclosion de symptômes névrotiques.

Cliniquement, on peut distinguer :

1. Le refoulement de ces investissements corporels passifs et actifs et des investissements érotiques génitaux, clitorido-vulvo-anals. Si son milieu culpabilise les sensations érotiques exprimées, on peut voir apparaître jusqu'à des comportements phobiques diversement localisés, représentants inversés du désir de pénis, c'est-à-dire érotisation de la peur et du rejet du pénis : phobies de souris et de rats, représentants inversés des désirs de caresses vulvaires; phobies de chats, et de certains touchers; ou encore, sur la

[a] [*Suppression en 1982 :*] (dans sa propre personne ou dans la personne de sa mère, ou de son substitut, soutien du Moi Idéal)

région sexuelle, le vaginisme surnommé cystite des fillettes, futures vaginiques conscientes, avec des troubles urétro-vésicaux fonctionnels, des mictions sthéniques ou passives incontrôlables, diurnes ou nocturnes.

2. Le refoulement par angoisse de viol des seules pulsions érotiques passives liées à l'investissement vaginal. Cela entraîne la possibilité de surinvestissement de passivité sur la personne (système de relations d'aboulie, d'asthénie), sur l'analité (constipations, stases colibacilogènes), sur l'oralité et l'olfactivité respiratoire, provoquant des états adynamiques, mélancoliques et hypocondriaques divers.

3. Soit le refoulement des seules pulsions actives clitorido-anales et le surinvestissement actif des zones corporelles antérieurement investies et non culpabilisées — sthénie verticalisante, agilité articulaire des membres, adresse corporelle, manuelle, intellectuelle —, caractérisant quand elles sont poussées au maximum et sans référence à l'insertion des activités féminines, le complexe de virilité; ce serait cependant une erreur de préjuger d'un complexe de virilité à partir du seul comportement apparent. Les sublimations actives de la fille, sous des airs de garçon manqué, sont parfois d'authentiques sublimations avec investissement érotique passif vulvo-vaginal et désir de conquête du pénis.

À ce moment de la rivalité à la mère, la relation élective de la fille à sa mère doit être assez gratifiante en libido sublimée, orale et anale, riche d'échanges symboliques déplacés dans des relations culturelles. Ainsi l'angoisse de viol sera limitée à un vécu prudentiel de sa sexualité quant à un éventuel corps à corps, et ne prendra pas la forme d'une interdiction de sa séduction féminine qui va grandissant. La fille ne sentira pas que l'épanouissement de son corps puisse mettre en danger ou supplanter une mère angoissée dans sa fonction phallique, ce qui se traduit par des comportements maternels qui exploitent en humiliant toute expression de la sexualité de la fille.

Cette période d'homosexualité latente avec la mère, structurante de la personne, n'est saine que si la sexualité féminine s'organise par rapport à l'hétérosexualité. Le rôle du pénis paternel est implicite dans tous les émois génitaux prêtés à la mère, en identification aux siens

propres, et dans les sensations émotionnelles passionnées, reliées aux fantasmes masturbatoires.

Le rôle affectif du père est, à cette époque, irremplaçable : il doit autoriser ces fantasmes, en feignant de les ignorer s'il les comprend, tout en donnant par son attitude de complémentarité avec des femmes adultes (dont la mère) des preuves de son inaccessibilité aux charmes séducteurs de sa fille tout en les laissant s'exprimer librement[a].

Après la montée de l'angoisse de viol que lui font éprouver ses désirs œdipiens — tant par l'image de l'effraction centripète de son corps par le pénis de l'homme adulte, que par la notion de gestation et d'effraction centrifuge fœtale à la parturition —, la fillette, aidée par les lois sociales, renonce complètement aux désirs incestueux, réels d'abord, imaginaires ensuite, de l'enfant œdipien, et, en général, plus ou moins complètement aux pratiques masturbatoires. Les rêveries, les romans d'amour, les rêves apportent des voluptés diffuses, émotionnelles, ou plus précises, génitales, qui peuvent rarement être soutenues, du fait de l'angoisse de castration et de viol qu'elles éveillent. On retrouve alors le tableau clinique de la suractivation du complexe de virilité intra-narcissique, décrit précédemment chez la fillette pré-œdipienne qui devient, en fait, un état d'impuissance psychosociale, par dévastation d'objet réel. Il n'est pas rare que la masturbation accapare la plus grande partie du temps de cette fille, masturbation équivalente au suçage du pouce de l'enfant impuissant, avide de se retrouver vivant entier, au sein de sa mère qui, en l'abandonnant, l'a dévasté.

LA MASTURBATION CHEZ LA JEUNE FILLE EN ÉVOLUTION LIBIDINALE SAINE

Il n'est pas rare que certaines jeunes filles vierges surtout si elles sont orientées par le désir du pénis centripète ou si elles sont des vulvo-vaginales vraies, actives et industrieuses de leur corps et de leur intelligence, ne se livrent à aucune masturbation. Et cela, non par refoulement, mais par ignorance ou par une attente continente

[a] [*Suppression en 1982 :*] pour attirer d'autres hommes sans en être jaloux

de l'amour objectal, très valorisé, à côté de quoi les caresses solitaires lui semblent de peu d'intérêt sexuel. Alors que le moindre regard de tendresse venu d'un garçon aimé, la moindre lettre écrite par elle, même non envoyée, sont plus riches d'émois.

LA DÉFLORATION ET LE PREMIER COÏT[a]

Du premier coït et du comportement masculin de son partenaire dépend beaucoup la suite de l'évolution sexuelle et affective de la jeune fille. Les plus féminines des jeunes filles, les plus propres à devenir des femmes au sens plein du terme, capables d'orgasmes vaginaux et utéro-annexiels, peuvent être traumatisées par leur premier coït, surtout si outre le désir, elles sont très amoureuses de leur partenaire ou si elles sont liées avec lui légalement par les liens du mariage.

Le don de son corps à un homme dans le coït est, pour une femme qui assume sa sensibilité sexuelle, un don beaucoup plus important que celui que lui fait l'homme, et cela du seul fait de la surestimation du sexe phallique de l'homme. Aussi, le sentiment de son échec érotique ou la découverte de son erreur dans le choix émotionnel et social est-il une blessure narcissique à toute sa personne, qui vient ainsi ajouter des sentiments d'infériorité réels à une expérience corporelle toujours ressentie comme un viol; viol qu'elle attendait comme révélation voluptueuse et qui est devenu viol castrateur.

En effet, cet échec est bien un traumatisme pour le narcissisme, tant du sexe que de la personne de la jeune fille; dans la plupart des cas, elle décide alors de se défendre face à tous les hommes, généralisant ainsi l'expérience première avec son partenaire indélicat ou immature sexuel. Elle en attendait tant et elle a tout perdu : sa virginité, ses illusions et sa confiance dans la vie. Ceci peut la faire devenir une femme narcissique frigide par vengeance passive, ou une vaginique au Moi névrotique, soumis au conflit entre son désir de posséder activement le pénis de son partenaire sur un mode cannibale et sa frigidité vulvo-vaginale vengeresse.

[a] [*En 1960, le titre était :*] La défloration et le premier coït, tournant décisif pour l'évolution érotique et libidinale de la femme.

Quand il s'agit d'une vierge depuis longtemps nubile, le premier coït est toujours, du point de vue érotique, un échec[a]. Non pas que la rupture de l'hymen soit douloureuse, mais elle est attendue comme devant probablement l'être, et de ce fait la fille est centrée sur ses propres sensations, au lieu de l'être sur celles qu'elle donne à l'homme, sans compter ses préoccupations à propos du saignement spectaculaire et valorisant. De plus, ce premier coït réel, par rapport à l'attente magique qui sous-tend le désir longtemps fantasmé, apparaît parfois comme de l'humour noir ou du vaudeville, à côté de la grande scène voluptueuse et romantique des rêves de la jeune fille. Bref, pour la femme, le premier coït est au maximum un demi-succès érotique, jamais un succès réel. Il y a toujours risque de régression, du fait du réveil des fantasmes sadiques endogènes, par infléchissement narcissique.

Du point de vue narcissique, le premier coït peut être un énorme succès, comme il peut être, au contraire, un échec catastrophique. Et cela ne dépend que de l'homme, s'il en est un ; mais, dans la plupart des cas, il est souvent encore plus immature que la femme. Ce sera un énorme succès, si l'homme sait être reconnaissant de l'intention de don de ce corps qui lui a été fait, s'il soutient la fierté de la jeune fille dans sa promotion de femme ; mais l'événement, pour lui, est généralement érotiquement gratifiant, et pour peu qu'il n'ait pas été narcissiquement confirmé par la verbalisation admirative de sa partenaire sur sa puissance ou sur la beauté de son sexe, il se ressent dépossédé par la fierté de sa partenaire, faite femme aux dépens de sa castration réassumée. Ce sera un échec catastrophique si l'homme paraît indifférent après l'acte, surtout s'il a dû se montrer brutal corporellement.

Dans le cas où le premier coït a été un succès ou, tout au moins, un demi-succès de plaisir, mais un succès d'affection accrue et de confiance réciproque accrue entre les deux partenaires, il est probable que l'évolution sexuelle de la femme se fera vers des orgasmes de plus en plus complets, jusqu'à l'obtention de l'orgasme utéro-annexiel*. Tant qu'elle n'a pas été reconnue par un homme valable, belle dans sa nudité et désirable, la jeune

* Cf. *infra*, pp. 176-177 et pp. 181 et suiv.

[a] [*En 1960, à la place d'échec :*] demi-échec

fille reste donc dépourvue narcissiquement de valeur esthétique génitale.

Le refoulement de la libido génitale, s'il peut exister spontanément de façon endogène, est très tardif dans la vie des femmes et ne vient que d'un échec érotique dû à l'incapacité sexuelle de son partenaire ou de son incapacité émotionnelle. Le refoulement génital est, pour la femme, le fruit mortifère d'une consommation génitale avec un partenaire lui-même narcissiquement blessé, et dont le sexe ou la personne n'a pas atteint un niveau d'évolution sexuelle génitale.

Je pense, contrairement à l'opinion de Freud, qu'il n'y a pas d'âge pour un épanouissement érotique génital de la femme. Le traitement réussi d'une vaginique vierge de cinquante-deux ans me l'a confirmé : ses inhibitions sexuelles pré-œdipiennes d'essence libidinale orale et anale levées, son option génitale n'a pas été refoulée*.

LA FONCTION MATERNELLE DANS L'ÉVOLUTION SEXUELLE

Le mot « mère » veut dire non pas une femme en tant que créature passive gestante ou consciente de gester ou d'avoir mis au monde des enfants charnels; « mère » veut dire, par-delà l'histoire anecdotique faste ou néfaste de fœtus et de nourrisson, la représentation humaine de la créativité, le symbole même de la fertilité humaine. La fertilité étant ressentie conditionnée par le phallus, la mère génitrice devient pour elle-même, comme pour les autres, l'image du phallus autochtone, non seulement à l'époque de la gestation, mais encore à l'époque de la vie nourrissonne avant que l'enfant n'atteigne à une mobilité expressive de son corps par rapport au monde environnant.

Matrice vivante qui sait comment, par qui, pour qui, cette vie qu'elle porte a un sens. Ce sens qu'elle ne peut pas dire, l'enfant qui s'y développe le manifeste. La femme enceinte, consciente ou non de sa grossesse, peut dire des mots traîtres au sujet de sa gestation éventuelle ou effective, des mots souvent contradictoires avec ses sentiments effectivement vécus et que manifeste le langage de son

* F. Dolto fait allusion au cas d'Alexandra ; cf. F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, II, *op. cit.*, pp. 28-55.

corps. Un enfant est une vie, et une vie incarnée est une parole inconnue, vraie, vivante, enveloppée de chair. Quelle que soit l'attitude consciente de la gestante, c'est par son comportement somatique vis-à-vis de son fruit qu'elle atteint l'acceptation authentique de sa condition génitale, jubilation ou rejet, qu'elle éprouve inconsciemment toujours ou consciemment, quoiqu'elle le taise.

Gester c'est manifester par un acte corporel sexuel sa soumission passive conditionnante, son acceptation conditionnée activement, ou le don de soi inconditionné aux lois de la création.

Il serait hors de mon propos de développer ici plus avant les rôles libidinaux différents de la fonction maternelle gestante et maternante : rôle régressif, ou cathartique libérateur d'angoisse, ou cathéxique aliénant.

Ce travail sur les variations des rôles se rattache à la fois à l'étude du narcissisme et à celle des premières relations émotionnelles humaines, dans les structures névrotiques précoces ou psychotiques, à l'étude plus difficile de l'effet somatique qui se manifeste dans la corporéité du nourrisson et ses fonctionnements biologiques inter-émotionnels, compatibles avec toutes les variations de l'état de santé et de ses conditions de survivance.

LA MÉNOPAUSE, LA VIEILLESSE

Du point de vue psychologique, on retrouve ici les problèmes d'adaptation moïque aux règles implicites ou explicites qui régissent en société les rapports des personnes sociales, dans ce qu'elles ont de contradictoire aux manifestations du désir et du narcissisme.

Les femmes restées enfants, à l'Œdipe non posé ou perpétuellement transposé sur des objets de transfert, ainsi que celles à l'Œdipe non résolu, voient la menace persécutrice de la vieillesse dans la mutation hormonale qui signe l'arrêt de leur éventuelle fécondabilité physiologique. Le signe de leur fécondité disparaissant, elles souffrent de penser qu'elles ne sont plus, éthiquement et esthétiquement, valables en tant que femmes ; cette souffrance est une angoisse de castration réelle, si la femme a jusque-là ressenti son existence vide de fertilité symbolique, sa seule utilité étant représentée par ses maternités et les soins domestiques.

Les psychanalystes ne voient les troubles de la ménopause — exacerbation de l'angoisse de castration phallique vécue en style de persécution imaginaire par les jeunes filles de la génération montante, jalousie morbide surcompensant une homosexualité anale ou orale refoulée — qu'à l'occasion des difficultés que ces mères suscitent dans l'évolution adolescente de leurs grandes filles ou leurs grands fils. Pour elles-mêmes, ces femmes verront plutôt des médecins de toutes les spécialités, les prodigueurs de soins de beauté, les chiromanciennes et les psychiatres, qu'elles appellent à leur secours selon leur degré de détresse et ses manifestations.

Tous les symptômes sont de l'ordre du retour à la pensée magique : faire régresser le temps, en niant que ce qui a été n'est plus.

Le désir libidinal, cependant, ne fléchit pas avec la ménopause et, chez les femmes clitoridiennes et clitoridovulvaires, il s'intensifie parfois pour des raisons régressives susdites, dues à un narcissisme du corps et du sexe, qui donne un style exacerbé aux relations amoureuses, qui deviennent phalliquement revendicantes, proches de l'érotomanie.

Si, au contraire, la castration primaire puis l'Œdipe bien vécu ont permis à la femme un destin fécond de cœur et de corps et de sublimations, la ménopause s'installe sans bruit, et ouvre alors pour la femme une période d'épanouissement de sa personne sociale, une période de grande stabilité physiologique et affective, l'accès à une certaine « sagesse » faite d'expérience et de lucide indulgence. L'Idéal du Moi génital se met alors au service des autres : la défense des intérêts communs d'un groupe, les soins à leurs petits-enfants, l'aide aux jeunes qu'elles soulagent des besognes domestiques, maternelles et éducatives.

Leur narcissisme, ainsi soutenu par leur insertion sociale, laisse la place à une libido génitale saine, en résonance avec celle des autres personnes de tous âges; leur tolérance face aux blessures narcissiques est d'autant plus grande[a]. Leur oblativité aux yeux des jeunes devient irremplaçable. Qui de nous n'a pas connu une de ces

[a] [*Suppression en 1982 :*], que ces blessures leur sont faites par des personnes d'âge à être leurs descendants.

femmes âgées, paisiblement rayonnante, simplifiant tous les problèmes et les angoisses de ceux qui l'approchent, inépuisable source d'espoir et d'expérience, et qui malgré l'âge qui d'habitude diminue les mécanismes mentaux, possède l'intelligence du cœur de la façon la plus naturelle, la plus inconsciente.

Une fois dépassé le niveau des convoitises sexuelles, ce type de vieilles femmes sereines fonctionne différemment de l'image que donne un homme âgé. Alors que celui-ci symbolise la solitude acceptée, le pouvoir de l'esprit par-delà l'impuissance combative du corps, la femme incarnant ce type de sagesse symbolise l'acceptation du déroulement des saisons, de la vie et de la mort. Elle incarne l'accueil ouvert à tous, valorisant de façon «naïve» de petits riens qui manifestent la joie des échanges de cœur, redonnant par quelque chose de simple et de grave l'espoir humain à ceux que le désespoir éprouve.

Par contre, la vieillesse névrotique, chez la femme, apporte avec elle le masque de l'horreur. L'agressivité revendicatrice est symbolisée par ces vieilles carabosses mal aimées, mal aimantes. La présence de telles créatures tératologiques, instinctuellement avides, affolées de demeurer sans médiation possible à leur angoisse insurmontée, craignant encore d'être violées dans leur moindres et dérisoires possessions narcissiques, est un danger réel pour leur descendance génétique qui symbolise, pour elles, dans leur régression symbiotique, le mal, l'autre phallique qu'elles haïssent, afin de continuer à se sentir puissantes. Monstres sacrés dans certaines familles riches, dont elles incarnent l'ancêtre subsistant que valorisent ses biens matériels convoités, elles mènent la danse comme des sorcières de Macbeth, craintes, haïes et vénérées, perverses et pervertissantes de ceux qui, par éducation, doivent les respecter et, avec elles, toutes les valeurs mortes. Il faut ajouter aussi que les vieillards hommes n'atteignent jamais à l'intensité du pouvoir pervertissant de ces vieilles aigries, tant la féminité articulée à la maternité est riche de pouvoirs pathogènes diffus sur leur descendance.

À ce tableau extrême de la vieillesse névrotique revendicatrice et frustrée, terrorisante du type involutif, affectif paranoïaque, s'oppose le tableau extrême de la vieillarde régressée, en état de besoin paterno-maternel, passivement exprimé sous la forme d'une phobie généralisée de

toute vie, de tout mouvement, de toute émotion, d'une insécurité de vivre, comme si vivre ne pouvait que hâter l'arrivée du terme de la vie : dramatiser en geignant et en prophétisant des catastrophes, tant pour elles-mêmes que pour leur entourage, rivaliser avec tout ce qui intéresse leurs descendants, afin de devenir par tous les moyens leur souci majeur, fuir une angoisse de mort obsédante, tel est le fond de leur vie inconsciente. Ce type de vieillarde dépressive est encore plus nocif pour sa descendance que le type précédent.

En un mot, la névrose des femmes à l'âge de la vieillesse n'a pas d'autre caractéristique que d'être un agent de climat névrotisant à tous les niveaux de leur descendance, et cela beaucoup plus que celle des vieillards masculins.

CHAPITRE II

Interférences familiales et sociales dans le développement de la libido[a]

FRÉQUENCE DE LA PROLONGATION DE LA SITUATION ŒDIPIENNE[b]

Comment se fait-il que la non-résolution œdipienne chez les femmes soit si répandue ? On peut même se demander : comment se fait-il que la pose de la situation de relations affectives non conflictuelles de trois personnes sexuées, génitalement autonomes, soit si rare chez la femme ? Par contre, sont très courantes les situations de vie duelle, dans une sorte de gémellage positif ou négatif, où les deux éléments d'un doublet a-génital sont en relation de rejet réciproque entretenu. Ce doublet s'articule à une personne phallique — masculine ou féminine — et à un objet de désir génital, substitut paternel inhibiteur des jeux prégénitaux, dont le doublet se cache pour accomplir ses conciliabules infantiles et ses jeux de nursery.

Chaque élément du doublet trouve sa satisfaction génitale avec une personne différente de l'autre, et lui est parfois très attaché. Cependant, si le doublet se brise pour des raisons d'éloignement géographique ou de départ d'une des personnes phalliques — objet du désir d'un des pôles

[a] [*En 1960, ce chapitre était la deuxième section du chapitre I.*]

[b] [*En 1960, le titre était :*] Observation clinique de la fréquence, chez la femme, de la prolongation de la situation œdipienne.

du doublet —, la relation génitale est, elle aussi, détruite, ou bien une dépression survient chez les éléments du doublet, jusqu'à ce que soit retrouvée une situation trinitaire analogue ou qu'une mutation créatrice ne signe le travail de deuil, soit de l'homosexualité, pour atteindre une situation d'autonomie hétérosexuelle, soit de la génitalité, pour régresser à une plus grande dépendance orale vis-à-vis de l'objet auparavant soi-disant génital.

J'attribue ce fait à ce que, primitivement (entre trois et quatre ans, environ), le désir du pénis centrifuge a été déplacé sur la poupée, fétiche de pénis absent, puis fétiche de boudin fécal. Ces deux sortes de poupées servent à l'extériorisation d'un comportement servo-materno-paternel, toujours phallique imaginaire, de personne vraie à personne postiche, substitut représentatif des sensations internes de la fille. À six ans, le jeu de poupée change de style : la région vulvo-vaginale est à cet âge investie et c'est un enfant vivant, allant se développant, que la fillette désire et à qui elle s'imagine donner des soins, après l'avoir reçu de son père, plus rarement de sa mère*. Ce sont de vrais enfants qui lui donnent des émois humains de maternité et de guidance pédagogique qu'elle demande, sous le nom de petit frère ou de petite sœur, qu'elle réclame « pour jouer avec ».

L'enfant imaginaire du désir œdipien, inverti ou non, c'est-à-dire vécu en liaison à la représentation imaginée de la mère ou du père, peut être transféré dans la réalité charnelle d'un petit frère ou d'une petite sœur, qui naît à ce moment dans la famille et dont, très maladroitement, souvent, les parents donnent le marrainage et la responsabilité à la grande sœur, en voyant son exaltation devant ce bébé.

L'enfant de la même mère et du même père, à six ans de différence, est la pierre d'achoppement de l'Œdipe des filles. La croyance magique à la réalisation de leur vœu peut inconsciemment les culpabiliser de l'inceste, avec toutes les conséquences de castration symbolique qui en découlent pour leur personne, castration dont elles se défendent en refoulant leur génitalité féminine consciente, ou en castrant le petit garçon ou la petite fille qui leur a

* Ce cas se produit lorsque, du point de vue social et interpersonnel, c'est la mère qui, pour l'entourage et pour l'enfant, assume les responsabilités familiales du trio père-mère-enfant. *(Note de l'auteur.)*

été confié; et cela, par des manifestations phalliques, en faisant tout pour lui et en inhibant ses propres initiatives, en réprimant surtout les initiatives érotiques, car la liberté de vivre laissée au plus jeune les met elles-mêmes en danger — en danger de ne plus être l'image conseillère («il n'y a plus d'enfant»), ou de voir leurs propres refoulements remis en question. C'est là le modèle des mères surprotectrices, phalliques, castratrices et culpabilisantes de toute initiative d'émancipation extra-familiale.

Ce frère ou cette sœur à six ans de distance en plus ou en moins, est l'origine névrosante, pour beaucoup d'enfants, dans le processus de structuration: névrose au niveau de la libido génitale œdipienne pour l'aînée, au niveau de l'image de la personne dont le corps reste morcelé ou obsédé de phallisme revendicant pour le jeune, qui se construit avec des enclaves phobiques dues à l'infirmation de sa personne à l'âge oral ou anal, par l'accolement d'un corps prothèse, imposé inutilement à lui par son tuteur jaloux, frustré-frustrant.

Mais laissons de côté les innombrables conséquences psychosantes du rôle prégnant de l'aînée sur le destin psychologique du plus jeune, et revenons à la fille œdipienne. Pourquoi les parents leurrent-ils ainsi cette innocente, au lieu de l'aider à faire son deuil de ses mythomanies génitales[a]?

Les parents sont des complices inconscients de cette mutilation, car une fille qui doit renoncer à sa génitalité en famille, passe par une période de latence un peu dépressive, dont elle se défend par des réactions agressives vis-à-vis des membres du groupe familial et des besoins sociaux et culturels extra-familiaux, qui peuvent être désagréables à des parents possessifs. Alors qu'une fille comblée par une pseudo-maternité, une fille satellite de sa mère est heureuse, elle seconde effectivement celle-ci, économisant ainsi la paie d'un personnel auxiliaire rémunéré. En réalité, elle développe un second complexe de virilité, mais qui est non apparent pour l'entourage, du fait que le comportement pseudo-maternel est pris pour un comportement véritablement maternel, tant les gens se leurrent de gestes, sans vraiment voir les émois qui les sous-tendent et qui sont ainsi

[a] [*Suppression en 1982*:] possessives

leur sens symbolique profond — c'est-à-dire leur sens créatif ou décréatif.

La fille œdipienne, qui est frustrée de tout substitut imaginaire à son désir d'enfant vulvo-anal, souffre, disions-nous, et se montre agressive envers sa mère réelle, rivale satisfaite (à ses yeux non frustrée), agressive aussi envers les autres femmes ou jeunes filles qui plaisent à ses frères et aux hommes en général. Elle s'affronte aux femmes éducatrices et cherche homosexuellement à se faire aimer d'hommes ou de femmes, de filles ou de garçons plus forts, dont elle imagine ainsi gagner des faveurs consolatrices, des pouvoirs, à peu de frais libidinaux, ou, peut-être, un investissement enfin narcissique de son sexe féminin ressenti comme non valable. Elle est aussi agressive passive, vis-à-vis du conjoint de son objet œdipien, mère ou belle-mère, qu'elle cherche à désarmer par des plaintes afin qu'elle lui donne des faveurs additives d'intérêt phallique consolateur; et cela à défaut de faveur corporelle, vulvo-vaginale, à son sexe dont elle redoute l'effraction désirée — ce que manifestent ses rêves de rapt, de viol et de tortures, à l'âge de la puberté encore œdipienne. L'angoisse de viol génital s'éveille à chaque contact un peu trop proche, ou à chaque agression kinétique provoquée par son comportement agressif-attractif en face des hommes.

C'est en pleine phase de latence que la fille peut, au plus tôt, renoncer à un enfant de son père, enfant qu'elle a espéré longtemps, dans ses fantasmes de jeux de poupée et dans ses fantasmes masturbatoires; elle y arrive à la suite d'un processus de compréhension d'une série d'images et notions: la dimension du sexe masculin adulte, le coït nécessaire, l'accouchement vu comme effraction réelle, qui éveillent en elle des angoisses de viol à effet inhibiteur.

Le désir incestueux taillé en pièces, la scène primitive — scène originaire de son existence corporelle — prend sa valeur initiatique et socialisante, pour la fille comme pour le garçon. Si ces notions cognitives concernant le commerce sexuel génital des corps lui sont refusées, il n'y a pas de raisons pour que la fille ne reste pas une éventuelle concubine soumise au bon plaisir du père, qu'elle attendra parfois toute sa vie.

Un des graves accidents psychosociaux de cette perdurabilité de sa dépendance au père, c'est le mariage par

choix narcissique avec «un jumeau» ou par choix de transfert de l'amour filial. Ce n'est alors qu'avec la naissance du premier enfant (à demi incestueux) que la femme atteint à sa stature œdipienne et, de ce fait, considère son enfant comme appartenant plus à sa famille qu'à celle du père de l'enfant. L'enfant de l'Œdipe ainsi obtenu grâce à l'obligeance d'un mari complaisant envers qui la femme (demi-enfant) n'était bien souvent pas frigide, termine enfin le cycle œdipien de la fille. Son évolution sociale dans une option culturelle autonome peut alors commencer, correspondant à la phase de latence des voies génitales et du désir sexuel génital, phase qui caractérise l'Œdipe résolu. La reviviscence dépassée de la scène primitive introduit la véritable culturation de la femme, non pas pour plaire à autrui mais par sublimation.

Malheureusement, la femme, qui n'était pas frigide alors qu'elle était encore inféconde est maintenant frigide à son conjoint transférentiel, car son conjoint est rarement celui qu'elle aurait choisi hors des motivations œdipiennes. De plus, l'intensification des désirs culturels, la confiance qu'elle a acquise en elle-même du point de vue social, grâce à ce mariage et à cette maternité, lui permettent une évolution culturelle sublimée, dont elle était névrotiquement incapable à l'époque de sa jeunesse infantile et non frigide d'avant le mariage. Cette évolution culturelle désirée peut la culpabiliser vis-à-vis d'un conjoint qui n'y est pas sensible, et entraîner ainsi le refoulement. Elle peut aussi l'inciter à chercher des fréquentations sociales tout à fait nouvelles par rapport à son conjoint qu'elle conserve comme géniteur légal.

RÉSULTATS CLINIQUES DE LA NON-RÉSOLUTION ŒDIPIENNE ; COMPATIBILITÉ DE L'HOMOSEXUALITÉ AVEC L'HÉTÉROSEXUALITÉ CHEZ LA FEMME

Ses désirs émotionnels et ses désirs érotiques sont dissociés, mais plus ou moins compatibles avec une adaptation sociale qui exclut son adaptation érotique, ou avec une adaptation érotique qui exclut son adaptation sociale. Les tableaux qui suivent peuvent grouper cliniquement la majorité des comportements féminins où la relation d'objet et la fixation érotique ne concourent pas à son unité

créatrice, spécifique à une structure génitale de la personne.

Dans tous ces cas, dès qu'il y a perte de l'objet passionnel amoureux ou frustration narcissique érotique, apparaissent des symptômes cliniques intra-narcissiques qui servent à la pathologie fonctionnelle psychosomatique de la femme, concernant l'image du corps génital dans la pathologie gynécologique, l'image du corps kinétique dans la pathologie de la vie métabolique. Les effets secondaires de ces décompensations ne permettent pas, sans psychanalyse de la femme ou de ses enfants, à leur évolution œdipienne de continuer sa marche. La femme sera alors engagée dans des cercles vicieux où sa libido enfermée aboutit de moins en moins à la productivité et à l'oblativité médiatrice de rencontres émotionnelles fructueuses, pour elle-même et pour son groupe social.

A. Homosexualité de forme passionnelle amoureuse, à génitalité latente (inconsciente), compatible avec une hétérosexualité civile, génitalement consommée et frigide.

La femme évolue avec ses maternités selon le schéma œdipien, ses vicissitudes et ses avatars. C'est le cas très fréquent des femmes qui viennent consulter des psychanalystes d'enfants pour des comportements réactionnels de ceux-ci ou pour leurs comportements personnels déraisonnables à l'égard de leurs enfants, et qui les inquiètent pour l'avenir de ceux-ci. Hélas, leurs faiblesses les inquiètent moins que leurs violences.

B. Homosexualité de forme passionnelle, génitalement consciente et assumée — pas toujours orgasmique —, avec refoulement de l'hétérosexualité émotionnelle interpersonnelle et de l'hétérosexualité génitale.

C'est une fixation morbide à la relation dyadique narcissique, qui peut conduire même à la psychose délirante, au rapt d'enfant, à une délinquance morale inconsciente, qui se rencontre chez certaines assistantes sociales, certaines éducatrices, filles-mères ou mères adoptives célibataires, composant avec le désir du rapt d'enfant, dont elles refoulent les satisfactions génitales, pour le lier à leur activité sociale érotisée sur un mode obsessionnel envahissant.

C. Homosexualité dite sublimée, qui permet des relations de personnes féminines de style génital, sans rapport de corps, compatible avec une hétérosexualité passionnelle[a] consommée génitalement et frigide.

Ces femmes sont inconsciemment des œdipiennes violées par le mari, pseudo-père, scotomisé dans son sexe, vénéré dans sa personne pour ce qu'elle a de social, ignoré dans sa réalité sensible. L'hétérosexualité latente est génitale et l'hétérosexualité sublimée est sans désirs génitaux érotiques. C'est la forme la plus compatible avec la vie en société mixte. La distribution de cette libido est bien supportée par la femme elle-même, par sa santé mentale et physiologique. Les psychanalystes voient ces femmes à l'occasion de difficultés œdipiennes de leurs enfants. Il y a non-valorisation éthique de tous les désirs érotiques chez leurs fils, qui deviennent abouliques, avec la puberté. Leurs filles sont hystériques et homosexuelles, avec symptômes spectaculaires, car le père seul est désirable pour elles, mais aucun accès à la personne du père ne leur est laissé par ces mères envahissantes, qui veulent être la fille unique de leur mari, leurs enfants devant rester des poupées sages.

D. Hétérosexualité polyandre passionnelle instable, consommée génitalement avec ou sans refoulement d'homosexualité.

C'est un défaut lacunaire de structuration, dû à l'absence de valorisation éthique et culturelle de la fille, à l'époque anale et phallique de son développement prégénital. Son corps morcelé s'est, dans tous ses morceaux, identifié au désir dans une forme de corps à dialectique orale : plus il y a de consommateurs, plus elle est valorisée. La débilité sociale ou la débilité affective est toujours présente, s'il y a une valeur sociale par coaptation passive avec un mari indulgent et riche. Il n'y a pas de frigidité, mais des orgasmes clitoridiens et vulvaires impérieux de type nymphomane ou «allumeuse». Séduire, c'est, pour elles, exister quel que soit l'objet séduit. Elles peuvent, par évolution de leurs tendances orales et anales passives, valoriser le masochisme, le surcompensant parfois par dipsomanie ou par des toxicomanies pharmaceutiques variées, les manies des régimes.

[a] [*Suppression en 1982 :*] monoandre

E. Homosexualité, d'abord latente, puis consommée après quelque échec émotionnel ou sexuel de l'hétérosexualité.

Elle conduit la femme à renier toute hétérosexualité. Elle est le résultat d'un Œdipe impossible à poser, à cause de la fragilité émotionnelle de la personne du père, parfois compliquée de l'infantilisme affectif et civique de la mère. Le désir du pénis est refoulé, tout à fait inconscient; c'est le propre des femmes pédérastes. Le pénis est toujours l'objet désiré, mais fétichiquement représenté par les enfants, filles et garçons (ces derniers avant l'âge de sept ans). Ce n'est pas un état génital stable et l'évolution vers la criminalité et la psychose peut se faire à l'occasion de la nécessité imaginaire de réaliser dans le sensoriel et le social le meurtre de l'enfant œdipien — souvent enfant naturel d'une aventure ou d'une fécondation artificielle ou de l'objet incestueux. L'obstétrique psychosomatique en voit un grand nombre, ainsi que les services de chirurgie d'enfants (accidents par actes manqués de la mère).

F. Hétérosexualité farouchement monoandre.

Elle conduit la femme, hors de sa fixation amoureuse éperdue à son conjoint (dans un style qui, dans les cas les plus marqués, est de l'ordre de l'érotomanie), à renier ses attachements à d'autres femmes ou d'autres hommes, et à dénier toute valeur érotique aux autres personnes masculines ou féminines, à renoncer même à son désir de maternité pour complaire à son conjoint[a]. C'est en fait une fixation morbide de dépendance régressive de la femme à sa mère, transférée sur la situation conjugale. Une telle fixation est rapidement anxiogène et source de régression massive psychosante ou de maladie psychosomatique à but secondaire de mécanisme de défense contre des angoisses phobiques.

[a] [*Suppression en 1982 :*] ou à le refouler

RENCONTRES ÉMOTIONNELLES[a]; LEUR RÔLE DANS L'ÉVOLUTION DE LA FEMME[b]; LE MARIAGE

L'écueil libidinal de l'échec érotique des premiers rapports sexuels vrais est source de conflits névrotiques dans les cas de fécondité immédiate (même si elle est désirée, car ce désir est alors un camouflage de rapt d'enfant et signe d'une attitude libidinale régressive). Cela d'autant plus dans un mariage qui rend les conjoints prisonniers d'une parole qu'ils reconnaissent trop tard comme ayant été donnée prématurément, pour des raisons passionnelles ou raisons d'intérêt, contradictoires à leur option libidinale authentique.

Lorsque la jeune fille arrive vierge au mariage et que son mari est peu expérimenté ou inhibé face à cette situation nouvelle de mari-amant, c'est le sentiment d'échec érotique inattendu, ressenti par l'homme, qui le dénarcissise dans les heures qui suivent la dévirginisation de sa jeune femme. Cette attitude dépressive de l'homme aimé déçoit la jeune femme encore plus que son échec érotique, qu'elle a tendance à attribuer à sa propre niaiserie. De cette situation dépressive, post-nuptiale, l'homme immature sort avec de grands sentiments de culpabilité, qui le font régresser à un mode de rapports sexuels narcissiques masturbatoires, consolateur et régressif. Le sexe de sa femme devient alors un outil matrimonial et non l'objet de son désir, tandis que la personne de sa femme devient pour lui, dans les rapports sexuels, de plus en plus accessoire, à moins qu'elle ne devienne, par régression de sa relation à son conjoint, un objet de sado-masochisme physique ou mental, ressenti par lui comme spécifiquement castrateur.

Alors que dans la vie sociale leurs rapports gardent la même façade, la femme ne se sent pas plus valorisée dans sa personne que dans ce qu'elle a de culturel, de spectaculaire ou d'utilitaire, donc de façon œdipienne ou homosexuelle. Elle tend, à l'image de son conjoint, à rééprouver son sexe comme inintéressant et à revivre des émois surcompensateurs, qui lui avaient réussi au moment de l'an-

[a] [*Suppression en 1982* :] et sexuelles
[b] [*Suppression en 1982* :] dévirginisée

goisse de castration primaire ; de plus, parler de son échec amoureux à ses amies est tout aussi dangereux que de ne pas en parler. La voilà donc avec un sexe dont elle ne sait que faire et dont elle ne sait que dire, considérant le sexe de son conjoint, qui ne sait que faire du sien, comme un inconnu qu'elle ne saurait comprendre. Ainsi s'établit une frigidité primaire, qui serait le plus souvent de courte durée et sans aucune gravité, si les deux conjoints pouvaient se dire cette déconvenue réciproque.

C'est de la sorte que les premiers rapports sexuels entre deux jeunes mariés prennent valeur de traumatisme sexuel pour tous les deux, du seul fait de leur non-valorisation érotique ou narcissique, qu'aucune médiation symbolique n'a temporisé pour l'un, venant de l'autre, chacun étant pour l'autre objet de maldonne dans cette relation duelle de corps à corps décevant. Le face à face de ce couple, prématurément construit, dont les corps et les cœurs sont insatisfaits l'un de l'autre, redevient une odieuse fascination par le miroir, où chacun voit sur le visage de l'autre l'image de sa propre déception[a].

Dans le cas de non-entente sexuelle entre les partenaires, le rejet de l'autre serait, pour chacun, la seule solution libidinale structurante valable ; et, souvent, le rejet définitif, ce qui ne veut pas dire, à l'inverse, que l'entente sexuelle justifierait le mariage. Ce risque est toujours encouru dans les premières rencontres sexuelles, d'où, hélas ! par manque d'éducation, un enfant (accidentel) est ainsi conçu d'une femme morte-née, mère traumatisée-traumatisante. Si, par chance, ce coït-échec a lieu hors mariage, pourquoi faut-il encore que la légitimation de l'enfant, absolument nécessaire au Surmoi génital et à l'Idéal du Moi[b] des deux partenaires, soit le plus souvent déniée par le géniteur, ou qu'elle serve de moyen de chantage pour légitimer une union non préalablement concertée et catastrophique pour la santé mentale du trio ?

Quelle charge inhumaine et aliénante les témoins de tels mariages ne mettent-ils pas sur leurs conjoints et sur l'aîné d'une telle famille construite sur la lâcheté parentale devant l'épreuve de réalité d'un coït expérimental ! Au lieu d'assumer génitalement leur enfant, par la reconnais-

[a] [*Suppression en 1982 :*] dénarcissisante, traîtresse
[b] [*Suppression en 1982 :*] (au moins anal)

sance de leurs responsabilités réciproques de devoirs et d'assistance, chacun, en se mariant à l'autre, veut tirer un profit des « droits sur l'enfant » qui lui « appartient ». Un slogan courant résume la loi soi-disant morale : « Il a fait une bêtise, qu'il fasse maintenant son devoir. » Ce devoir consiste en fait à ratifier la première méprise par une seconde erreur, toute consciente celle-là, le mariage scellant une désunion, suivie d'autant d'autres bêtises que de coïts fécondateurs de ces époux prisonniers l'un de l'autre, exemplaires du non-sens génital d'une vie. Ceci est toujours illustré par le climat névrotique étouffant de leur foyer. La liberté conservée de leur état civil de célibataire responsable de ses actes chacun pour lui seul[a] est une épreuve d'insécurité nécessaire à ce travail de maturation, puis de fiançailles de leurs cœurs et de leurs corps, travail tout à fait indépendant de leur fécondité physiologique qui, dans les cas de « mariage hâtif », correspond à un transfert avec un *acting out**.

Combien de névroses familiales et de dégénérescences libidinales seraient évitées par une éducation sexuelle à la procréation concertée, jamais risquée avant l'accès à l'autonomie civique pécuniaire des deux éléments du couple, c'est-à-dire à l'état adulte de leur Moi, et jamais avant l'accès à une volupté satisfaisante commune, c'est-à-dire à un échange libidinal, génitalement et génétiquement sensé! Tous les ajustements légaux du divorce sont des remèdes après coup, avec une perte d'énergie libidinale absurde, tant pour les géniteurs que pour leurs enfants. Mieux vaudrait prévenir les névroses et les psychoses que de tenter de les guérir! Il est probable d'ailleurs que bien des mariages se feraient entre les mêmes partenaires, après quelques années nécessaires à leur libre évolution vers l'accomplissement libidinal complet, c'est-à-dire la réalisation du sens de leur responsabilité génitale réciproque, face à leur destin émotionnel et personnel.

Un homme et une femme ne se sont pas toujours trompés dans leur première attraction sexuelle, mais ils engagent souvent trop vite leur existence, avant même d'avoir atteint l'âge du désir de donner naissance à un troisième

* Sur la signification de ce terme, cf. J. Laplanche - J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F., 1967, pp. 6-8.

[a] [*Suppression en 1982 :*], et sachant supporter la liberté de l'autre et sa solitude propre

terme, l'enfant, avant d'être mûrs pour excentrer leur narcissisme dans le fruit vivant de leur amour. Cette dialectique génitale vécue de fertilité sensée n'apporte certes pas plus le «bonheur» que les autres dialectiques — pas moins non plus —, mais elle annule, le jour où elle éclôt, la validité des unions de commerce duel, à troc bénéficiaire ou à perte, des cœurs, des corps, et de leur sens symbolique. Les charges matérielles et morales, les joies et les peines émotionnelles et sexuelles qui surviennent dans la famille d'un couple sainement structuré libidinalement au moment de son option maritale, sont rarement source de régression en cas d'épreuve, tant pour les personnes des parents que pour celles des enfants auxquels ils servent d'imago au cours de leur croissance. Tel est le témoignage des psychanalystes d'enfants.

LA MATERNITÉ ET SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION SEXUELLE DE LA FEMME[a]

Ce n'est pas seulement après la défloration désirée, par un homme à qui elle s'est donnée librement et qui a su comment la prendre, mais après une maternité corporelle effective que l'évolution de la sexualité féminine est en situation d'atteindre véritablement à la totale résolution des résidus émotionnels œdipiens, au deuil possible du narcissisme phallique de son corps et de son sexe, à l'abandon de sa dépendance homosexuelle par culpabilité vis-à-vis de ses parents (surtout de sa mère), à l'investissement de son corps pour celui à qui son sexe appartient, à qui elle reste fidèle non par obligation, mais par libre option d'amour.

Le fait de cet épanouissement tardif chez la femme provient de ce que la scène primitive est très souvent retardée jusqu'à son premier accouchement, qui lui permet de revivre narcissiquement le viol centrifuge de sa mère à travers son fœtus, partie d'elle-même identifiée à la mère. En effet, la scène primitive telle qu'elle a pu être imaginée grâce aux connaissances de son enfance œdipienne ou de son adolescence, si elle a préparé la femme dans la fillette, ne lui a cependant pas permis de revivre le fait déculpabi-

[a] [*Suppression en 1982* :] et sur le couple parental

lisé de l'effraction maternelle et l'angoisse de castration (séparation), dans sa toute première origine fœto-natale.

L'investissement narcissique des voies génitales creuses utéro-annexielles[a] est le fruit de cette maternité, et ce d'autant plus si elle a été vécue comme une création génitale non possessive, un don au père de l'enfant qui l'a faite mère. En Chine, il est une phrase rituelle que la parturiente doit, paraît-il, dire à son enfant : « Je salue en vous, ô mon enfant, au nom de mes ancêtres, les ancêtres de votre noble père. »

L'option génitale de la femme est phallotropique. Le fruit de cette option est une fertilité désirée comme pouvoir reçu d'un représentant phallique, tant personnel que social, porteur d'un appareil génital fécond, dont elle suscite l'attention, l'intérêt et le choix délibéré.

C'est relativement à la fertilité imaginaire et à l'accouchement nécessaire imaginé, viol centrifuge et castration viscérale, que la libido génitale peut investir secondairement, à l'arrivée dans le temps de la maternité effective, le corps génital féminin en tant qu'existence[b] complémentaire du phallus.

Avant cette scène de parturition, vécue et dépassée, toute représentation narcissique est encore plus ou moins contaminée de représentations orales, anales, de viol centripète, ou de castrations distales mamellaires ou clitoridiennes, en résonance avec les angoisses complémentaires masculines. La gestation, puis la maternité, apportent, dans le corps de la femme, le danger ou la sécurité de l'identification génitale à sa mère, avec une modification radicale de sa psychologie moïque, décentrée de son corps sur celui de l'enfant et le désinvestissement relatif de l'objet, jusque-là seul représentant phallique[c]. On voit souvent, au cours de la première maternité — surtout s'il s'agit d'un enfant mâle —, la personne du mari n'être momentanément valable qu'en tant que père de l'enfant et mère phallique de la femme. Sa belle-mère (ses belles-sœurs) devient pour la femme l'héritière de l'hostilité qu'elle por-

[a] [*Suppression en 1982 :*] - en tant que matricielles disponibles au désir de pénétration pénienne de l'homme aimé (et dont la femme suscite électivement le désir) -

[b] [*Suppression en 1982*] créatrice matricielle

[c] [*Suppression en 1982 :*] (l'époux ou l'amant devenu le père de leur enfant)

tait à son propre père, à une époque de son enfance où, mari de sa mère, il était son rival dans l'amour duel, oral et anal, qu'elle vouait à celle-ci ou revendiquait d'elle. Elle redoute le rapt de son enfant par sa belle-mère, elle ressent comme un viol ses visites au domicile de leur jeune ménage.

Sa mère à elle, pour peu qu'elle soit disponible, lui devient jumelle, ou grande sœur modèle expérimentée, ou encore servante masochisée. Il s'établit entre elles un couple homosexuel latent, sacré, situation qui, si elles vivent effectivement proches l'une de l'autre, et pour peu que la grand-mère soit génitalement frustrée, favorise des régressions en chaîne, et la formation de familles névrotiques, au climat irrespirable pour leurs hommes et leurs enfants.

Son père devient son grand (ou petit) frère, il n'y a même plus retour à la situation œdipienne passée, car il ne subsiste rien de séducteur de la fille au père, l'Œdipe étant éclaté.

Oui, la maternité peut apporter à la femme le risque d'une éventuelle ouverture à la régression homosexuelle pré-œdipienne. Heureusement, cette transformation apporte à la femme la possibilité d'un investissement génital créateur de sa personne, devenue symbolique de ses voies génitales, dans leur validité matricielle centrifuge, que la maternité réussie a confirmées comme bien existantes et que son heureuse délivrance a de nouveau, pour un temps, laissées vacantes mais sécurisées et humainement valables, si le mari se montre gratifié de sa paternité.

La montée laiteuse aux seins, jusque-là seulement spectaculaires, signe la transformation de la jeune fille, devenue source médiatrice de vie. Ici encore le rôle du conjoint, s'il est l'amant trop fixé à l'intégrité juvénile phallique de sa femme, peut infirmer cette évolution génitrice, s'il se montre jaloux du nourrisson au sein (phénomène pas si rare chez les hommes, surtout s'ils étaient aînés ou derniers d'une famille nombreuse). Il est probable que la pathologie des seins est en rapport avec l'allaitement. La lactation touche le don phallique génital, que la femme peut faire à son œuvre, pour la maintenir et l'invigorer par-delà les angoisses de castration qu'elle a vécues à l'époque utérine et nourrissonne de ses relations à sa propre mère, et que l'homme qu'elle aime peut faire res-

surgir en la dévalorisant narcissiquement à l'avance, se moquant d'un buste qui porterait l'affaissement que l'allaitement peut laisser. Ici encore, chez la femme, le rôle du désir de l'homme est prégnant et continue de lui favoriser ou de lui barrer l'évolution vers le décentrage de son narcissisme phallique, lié à son corps propre, vers leur œuvre commune qu'incarne l'enfant.

La paternité, à côté de la maternité, n'apporte à l'homme que charges et responsabilité morale, frustration momentanée de sa femme, alors que de son corps heureux à elle jaillit le lait pour le bébé, la nourriture primordiale. L'insécurité de la paternité biologique est tempérée, en général, par la certitude de sa paternité, confirmée devant la société, auprès de l'état civil où l'enfant est déclaré. Mais, tout au moins dans l'état actuel de nos mœurs, un coït triomphant immédiat avec la jeune femme phallique glorifiée ne lui est pas autorisé; il doit subir le rival et, officiellement, aimer l'intrus. Il y a plus grand danger encore, pour l'homme devenant père, d'une régression homosexuelle, lors de laquelle il s'identifie à son père; s'il a sa mère, la reviviscence de l'Œdipe ou de son danger, si elle est seule, est aggravée du fait de sa continence forcée et du changement brusque des rythmes, dans sa vie de nouveau célibataire occasionnel.

On conçoit aisément le cap difficile à passer pour un couple à son premier enfant et pour quelles raisons les thèmes du viol, de la castration, sont remaniés par l'inconscient des deux jeunes parents.

CHAPITRE III

L'érotisme féminin, sa structuration dans l'enfance, ses manifestations chez la femme adulte[*a]

LES CONDITIONS PRÉGÉNITALES DE L'INVESTISSEMENT ÉROTIQUE DES VOIES GÉNITALES DE LA FILLE ET SON ACCÈS À LA POSE DE L'ŒDIPE; LE COMPLEXE D'ŒDIPE; SA RÉSOLUTION

Dès la naissance, un bébé nouveau-né du sexe féminin, comme du sexe masculin, est sensible aux affects qui l'entourent. Tout se passe comme si les bébés enregistraient la signifiance de ce qui se passe autour d'eux les concernant et le climat émotionnel de la relation de leurs parents à leur propos. Il faut savoir, j'en ai parlé ailleurs[**], que le bébé reconnaît les hommes et les femmes avant même de voir; les filles — est-ce par l'olfaction, est-ce par l'audition de la voix — sont très sensibles à la présence masculine, particulièrement à celle de leur père. C'est tout le contraire pour les garçons, qui sont sensibles à toutes les présences féminines et particulièrement à celle de leur mère. La fille est sensible à la présence de sa mère

[*] Ce chapitre II (initial), comme le chapitre suivant et la conclusion ont été publiés *in extenso* dans *Psychanalyse*, vol. 7, *op. cit.*

[**] Cf. *supra*, Premières attractions hétérosexuelles, pp. 79 et suiv.

[a] [*En 1960, ce titre ouvrait le chapitre II.*]

[*Ajout en 1982 : le début du chapitre jusqu'au bas de la p. 154.*]

quand elle a besoin d'elle; lorsqu'elle est rassasiée et en bien-être, elle est plus attirée par l'homme que par une femme.

Il y a des attitudes inconscientes de la mère et du père ou des dires conscients qui, de la petite enfance à l'âge de la parole, entendus par le bébé, portent leur fruit symbolique dans la façon dont ce bébé-fille, puisque c'est d'elle que nous parlons, construit une image d'elle-même, narcissisée ou non dans sa personne et dans son sexe. Elle a l'intuition de sa féminité et de son sexe, en accord ou en désaccord avec, d'une part, le plaisir ou le déplaisir de sa mère, et de son père à son égard, et avec, d'autre part, le plaisir qu'en son corps les sensations de son sexe lui donnent. Si la mère est elle-même narcissisée d'être femme et heureuse d'avoir une fille, tout est en ordre pour l'enfant, pour qu'elle-même investisse sa féminité et son sexe de façon positive.

Lorsque l'enfant, par son développement psychologique et sa croissance, atteint l'âge d'exprimer des émois pour communiquer avec l'autre, elle le fait à partir de ce qu'elle se sent avoir valeur pour ceux de l'entourage. Cette valeur lui est délivrée au cours de cette première enfance, d'une façon tout à fait inconsciente, tant pour les parents que pour elle-même.

Une fille est un spécimen humain femelle, mais sa féminité lui est octroyée comme valeur dans le langage (étant entendu que ce mot ne signifie pas seulement le langage verbal, mais tous les échanges sensoriels et physiques qui permettent la communication avec le milieu humain). Avec ce milieu humain, l'enfant a des contacts de corps qui prennent un sens d'accord ou de désaccord affectif et idéatif dans sa relation aux autres, d'après les dires et les réactions des autres. Il se passe un phénomène que l'on nomme introjection, et la notion de sa féminité s'établit chez le bébé-fille par des octrois de valeurs symboliques positives qu'elle a ainsi reçues des autres, concernant son être au monde, son corps, sa présence et son aspect, son comportement.

Nous pouvons distinguer plusieurs étapes, dont on retrouve l'impact dans les psychanalyses, comme ayant marqué d'un signe positif ou négatif la féminité de la fille, son narcissisme féminin et l'intelligence de son sexe.

[a] *Première étape.* Son accueil au monde : « c'est une fille », « vous avez une belle fille » et la voix de la mère qui répond : « quelle joie ! » ou « ah ! comme c'est dommage ! j'aurais préféré un garçon ! » À l'accueil de la mère s'ajoute l'accueil du père, puis surtout le prénom, féminin ou neutre. Lorsqu'une fille n'a pas été prévue et attendue, on n'a pas de prénom pour elle, on est long à la nommer. C'est important et cela marque l'enfant. Je pense au cas d'une fillette : alors que j'avais eu, dans l'anamnèse, le témoignage de la joie des parents de l'avoir attendue et qu'elle fût née fille, il ressortait le contraire chez l'enfant. Quelques semaines plus tard, la mère — au fait de ce qui se passe de communication de l'enfant avec sa mère — m'a dit : « Je vous ai dit qu'elle avait été bien reçue, mais nous avons tout de même mis quelques jours à nous y faire, nous aurions tellement voulu un garçon ! » À ce moment-là, dans de pareils cas, il est très important de confirmer à l'enfant qu'elle avait senti juste, que ses parents l'eussent préférée garçon. Et à l'étonnement des parents, tout ce qui était jusque-là négation de son sexe, qui essayait de se montrer quasiment neutre chez la petite fille, disparaît, et sa féminité peut s'épanouir, seulement parce qu'avec des mots justes on a touché une sensation, une intuition juste qui n'avait jusque-là jamais été dite. Au cours de cet accueil, outre la joie, l'indifférence ou l'angoisse que cette naissance procure aux parents, il faut aussi compter les propos concernant l'aspect du bébé, sa santé, les inquiétudes qu'on peut avoir pour sa survie, et surtout l'ambiance agréable ou désagréable que le bébé semble boire comme une éponge, dont il s'imprègne*.

Deuxième étape. C'est le rôle de l'instance éducatrice (si ce n'est pas la mère elle-même) de faire savoir à la fillette qui est sa mère, qui est son père, surtout si elle ne connaît pas d'homme couplé avec sa mère, qu'elle vive avec elle ou qu'elle la voie de temps à autre, rendant visite à sa nourrice. Et même — et surtout peut-être — si le géniteur

* Sur l'importance des paroles au moment de la naissance, cf. aussi F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants, II, op. cit.*, pp. 167-173, *Tout est langage*, Gallimard, 1995, pp. 23-25 et *La difficulté de vivre, op. cit.*, pp. 57-60.

[a] [*Reprise élargie de 1960 : jusqu'à la page 165. Cf. la version initiale de cette section, reproduite ici en Annexe I, pp. 399-407.*]

est parti ou est mort, ou encore si l'enfant est abandonnée et destinée à être adoptée. J'ai vu des enfants perturbés en maison d'adoption, — enfants adoptés entre quatre et dix-huit mois —, conduits en psychothérapie pour leur perturbation et boire mes paroles, lorsque je leur racontais le peu qu'on savait de leur histoire, mais la vérité. À l'étonnement des personnes de l'institution, les enfants ainsi ramenés à leur vérité originelle semblent trouver les moyens de guérir de ce qui les rendait malades.

Ces deux étapes signifient qu'il est délivré à la fille, dans des paroles, les deux racines de sa vie symbolique : la notion de sujet (son prénom réel même si on lui donne aussi un surnom) et la notion de sa filiation (le patronyme, quand l'enfant est légitimé) ; mais la notion de son patronyme n'est pas donné d'ordinaire en relation au nom de ses parents. Et c'est comme si elle n'était pas donnée.

Il n'est jamais trop tôt pour verbaliser ces deux vérités et les répéter fréquemment à l'enfant et, devant elle, à d'autres personnes. Tout nourrisson a droit à sa vérité. L'adulte qui a mission de l'éduquer enracine ainsi la vie charnelle à la vie symbolique.

Troisième étape. Entendre parler d'elle en même temps que sa valeur de fille lui est donnée, comme par exemple : « Tu deviens une grande fille, tu es comme une dame »... etc. La fonction phallique de la libido signifie que tout ce qui a valeur éthique et esthétique donne lieu à des échanges de perceptions entre la mère et l'enfant : bien, mal, joli, laid beau, fort, faible, pas bien, etc., bon, mauvais. Aussi, avoir un signifiant pour toutes les parties de son corps en les lui nommant, ainsi qu'avoir un signifiant pour nommer son sexe c'est important, parce que ce qui n'est pas nommé n'est rien. Il est important que ce signifiant ne soit pas, le jour où l'enfant comprendra le langage, un mot qui ait un sens dévalorisant. Je me rappelle un petit garçon qui appelait son sexe : son péché. C'était ainsi qu'on le lui avait nommé. Il est dommage qu'aux petits on apprenne des noms ridicules. Il est si simple de dire pénis et vulve. Ou même, comme pour le prénom, si on leur donne un surnom, qu'un autre surnom soit donné au sexe, à condition qu'ils en connaissent le véritable signifiant.

Dès que la petite fille amorce une autonomie motrice dans son comportement, la référence de ce comportement — quand il s'y prête — à sa notion intuitive que c'est dans l'ordre, que c'est bien de vouloir agir comme sa maman, comme une dame, est nécessaire. De même, c'est très tôt que la petite fille est attirée par son père et par les hommes; au lieu de s'en moquer, il est bon aussi qu'elle en reçoive une parole qui signifie que sa mère trouve ça bien. À cette époque de l'observation et de la motricité qui se développe, l'enfant se livre naturellement à des explorations sur son corps. Il est important que ces explorations soient l'occasion de nommer toutes les parties de son corps, et sans hésiter de nommer le sexe.

Quatrième étape. L'érotisation des parties génitales commence tôt, à l'occasion de ces explorations mais, si aucun mot n'est dit concernant le sexe, la manipulation érotisante du sexe devient parfois compulsive. Lorsque l'enfant manifeste un plaisir visible à cette masturbation génitale, il est nécessaire que la mère s'en apercevant lui dise, lui nomme à ce moment-là le lieu où elle ressent visiblement du plaisir, en lui signifiant : « C'est là que tu es une vraie fille, tu es comme maman. » Cela suffit généralement à la narcissiser, à donner signifiance à ses perceptions et à empêcher la naissance d'une masturbation compulsive, lors de laquelle l'enfant peut se perdre dans des rêveries et se désintéresser du monde extérieur. Dès que l'enfant parle, si elle est en confiance, elle déclare qu'elle a là un trou et un bouton. « C'est vrai », devrait répondre l'adulte, au lieu de s'en horrifier. Aucun enfant ne recourt à la masturbation, sauf au moment de l'endormissement, s'il ne s'ennuie pas. La masturbation, qu'elle soit orale (suçage de pouce), anale (jeu de retenir ou de lâcher les excréments), ou de tripoter l'anus (de jouer avec les excréments), tous ces jeux érotiques du premier âge sont des substituts d'une relation symbolique plus différenciée avec la mère. En effet, les zones érogènes sont des lieux de présence et d'échange agréable avec la mère, et si l'enfant ne reçoit pas l'éducation au sens de l'éducation psychomotrice et de l'expression verbale et gestuelle de tout ce qui l'intéresse autour d'elle, elle est obligée de retourner à des manipulations de son corps et de ses zones érogènes. L'éducation sexuelle du tout-petit, à part les mots justes dits sur toutes

les régions de son corps, y compris toutes les zones érogènes, consiste à développer l'adresse des pieds, des mains, du corps, de la voix, de la bouche. Ce sont toutes les activités nécessaires à l'entretien de l'enfant, à sa nourriture, qui, en l'aidant à développer ses pulsions transférées sur des objets, évitent le retour à son corps intempestif et continuel, qui est déshumanisant pour l'enfant. L'éducation sphinctérienne, je le dis souvent, devrait être totalement abandonnée. Des mots justes concernant les excréments, des mots justes concernant le change, le jeter aux ordures, tout ceci suffit. Des mots justes expliquant à l'enfant quand il pose une question : « où vas-tu », à l'adulte, et que l'adulte lui explique que le cabinet où il va est, pour lui aussi, « faire ses excréments », suffisent largement pour l'éducation sphinctérienne de l'enfant. La véritable éducation ce n'est pas d'empêcher l'enfant de se salir ou de l'obliger à une régulation de ses émonctoires, c'est le transfert sur l'habileté de la faculté de maîtrise et de contrôle moteur qui, par lui-même, du fait de la maturation du système nerveux central aboutit à la continence quand elle n'a jamais été demandée. Il n'y a que les humains qui peuvent rester incontinents sphinctériens plus longtemps que leur corps l'exige ; ceci les rendrait propres, si jamais la propreté n'avait fait partie de la relation imposée par la mère*.

Cette quatrième étape est donc l'éducation à la motricité et à l'autonomie dans l'attention de l'éducatrice, accompagnée de langage juste concernant toutes les activités de l'enfant et des compliments à chaque réussite.

Quand tout s'est bien passé dans l'élevage et l'éducation, l'enfant-fille, de vingt et un à vingt-deux mois est déjà très habile, très petite bonne femme, très érotisée dans sa féminité ; en tout cas, à trente mois, cela est totalement acquis et elle parle très bien sa langue maternelle. À partir de cet âge, de vingt-quatre à trente mois, c'est le rôle du valorisé implicite ou explicite, du permis ou du défendu par le milieu, qui est dominant pour former la sensualité saine d'une fille. Tout est en place dans sa sexualité dès qu'elle a acquis spontanément la propreté sphinctérienne,

* Sur la continence sphinctérienne, cf. également F. Dolto, *Tout est langage*, *op. cit.*, pp. 10-16, 35-36, 38-41 ; *La difficulté de vivre*, *op. cit.*, pp. 350-354.

et qu'elle a cette aisance dans sa vie quotidienne, pour que la petite fille soit déjà préparée à une vie saine de femme non frigide.

Cinquième étape. C'est la découverte de la différence sexuelle, à l'occasion de l'observation de la nudité des garçons. J'en ai parlé beaucoup par ailleurs*, et tout le monde en parle, l'important au cours de cette étape, c'est la valorisation de l'observation juste de la fille et l'explication qui lui a toujours été faite, ainsi que la raison pour laquelle elle est une fille. Sa mère est semblablement faite. La fille alors pose la question de la poitrine de la mère, et il faut lui répondre qu'elle poussera aussi quand elle aura douze ans, quand elle sera une grande fille, lui en montrer l'exemple sur des jeunes filles qu'elle connaît. À ce moment-là, la fillette oublie totalement son envie momentanée d'avoir un pénis centrifuge. Elle est fière de ce sexe dont elle sait le nom, et qui lui donne des plaisirs qui ne sont pas interdits et, de plus, lui promettent un avenir de femme.

Un moment est délicat : c'est lorsque la fille, s'apercevant que les bébés avant de naître sont dans le ventre des femmes, s'imagine que les femmes les font par l'anus. Ce sont, pour elle, des cacas magiques. C'est un moment important, car un fantasme erroné comme celui-là, lorsqu'on s'en aperçoit, ne doit pas être laissé dans les engrammes des articulés mentaux de la fillette. Il faut lui dire : « Mais tu te trompes, c'est par-devant que le bébé naît. » La question vient assez rapidement : « Et par où il entre ? » Alors, par exemple : « Ton mari, quand tu en auras un, te le dira. » L'enfant continue ses questions au jour le jour, lorsqu'un enfant ne continue pas de poser une question, il ne s'agit pas de continuer à lui donner des explications qu'il ne demande pas. La réponse doit toujours être parcellaire, juste et laisser ouverte la possibilité d'autres questions, auxquelles il sera répondu au jour le jour, au fur et à mesure qu'elles viendront, jusqu'au jour où cette série aboutira à la notion que c'est des rencontres du sexe de l'homme avec le sexe de la femme que l'enfant naît.

À ce moment, l'Œdipe est très engagé, car c'est le père qui est l'objet des pensées, des rêves et des fantasmes de la fillette. Il est tout à fait inutile de l'en dissuader, si elle

* Cf. *supra*, pp. 87 et suiv.

ne verbalise pas constamment cet espoir, car une enfant qui verbalise constamment cet espoir à tout bout de champ comme on dit, c'est qu'elle pose une question implicite. Il suffit que la mère lui dise : « Tu crois ? mais, moi je ne me suis pas mariée avec ton grand-père, qui est mon papa. » Cette réponse, parfois, suffit à libérer l'enfant, parfois pas, lorsque sa sensualité est très engagée. Vient alors un jour où faisant plus particulièrement la cour à son père que d'habitude, elle doit entendre de celui-ci, et non de la mère, les paroles libératrices : « Mais je ne t'aimerai jamais comme une femme, puisque tu es ma fille. » Cette verbalisation toute simple de l'interdit de l'inceste soulage la fillette qui en reparle alors à sa mère. À elle de lui dire que toutes les petites filles sont comme elle est, et ont commencé par croire qu'elles se marieraient avec le papa.

Alors s'ensuit, bien qu'il n'y ait plus de contact désiré d'amour venant du papa, l'idée magique et le fantasme qu'elle aura tout de même des enfants dont le papa sera son père. Cette éducation à l'interdit de l'inceste dure entre six mois et deux ans chez les enfants, et lorsqu'elle est ainsi faite, au jour le jour, par des parents chastes et qui ne s'amusent pas à berner leur enfant, la résolution œdipienne se fait aussi très facilement pour la fille, car elle a généralement beaucoup de petits soupirants de son âge autour d'elle, avec lesquels elle commence à faire des projets. Un moment délicat pour le père, car il ne doit pas se montrer jaloux. La résolution œdipienne est un moment décisif pour l'avenir de la fille, et elle doit être accompagnée de l'interdit de l'inceste latéral avec les frères.

Sixième étape. La curiosité de la fille s'éveille de plus en plus et elle désire en connaître plus de l'intimité de sa mère et de son père. C'est là l'étape suivante. Car c'est une curiosité qui va apporter, si au lieu d'être blâmée, elle est suscitée pour que la fille dise ce qu'elle cherche (savoir ce que père et mère font au lit), la réponse juste quant aux rapports d'amour et de contact physique entre père et mère. Il faut lui dire que la vie la conviera aussi à ces rapports lorsqu'elle sera plus grande, et surtout lui donner la notion que c'est grâce à cet amour et à ce désir de sa mère pour son père qu'elle est née. Ce fantasme, qui est ainsi donné à l'enfant, de la scène primitive originelle à sa vie,

lorsqu'il est verbalisé dans une bonne ambiance entre l'enfant, sa mère et son père (car c'est une conversation qu'on peut avoir à plusieurs), produit chez l'enfant la libération définitive de ce qui restait d'incestueux vis-à-vis de son père, en tant qu'hétérosexuel, et vis-à-vis de sa mère, en tant qu'homosexuel.

Le narcissisme féminin ressent un fléchissement au moment de la chute des dents de lait. Si l'Œdipe est prêt, s'il a été abordé en paroles, la résolution œdipienne se fait au moment où la denture définitive s'établit et où la fillette trouve en se regardant dans la glace son sourire devenir celui d'une jeune fille. Tous ses rêves et ses fantasmes deviennent alors des fantasmes d'avenir. Mais la phase de latence physiologique arrive et c'est dans la culture, la société, avec ses amis, dans des activités de toutes sortes, que toutes ses pulsions trouvent leur sublimation. À cet enfant, il a été délivré tout ce qui peut soutenir son narcissisme féminin.

Septième étape. La puberté. La puberté de la fille est parfois une surprise, lorsqu'elle n'a pas été préparée par sa mère. L'apparition de sang à la vulve est toujours un traumatisme, lorsqu'elle n'a pas été prévue comme le signe d'une promotion, le signe qu'elle devenait jeune fille. Cette promotion par l'établissement des premières règles peut parfois être traumatisante lorsque la mère en parle au père qui lui-même en parle à sa fille. Il m'apparaît, dans l'expérience que j'ai, qu'au moment de la puberté la fillette ne doit pas être l'objet de la curiosité de son père concernant l'établissement de son cycle menstruel. Le problème est complexe quand le père fait un métier médical, et c'est toujours un traumatisme pour les jeunes filles, d'autant plus que certains médecins masculins pères ne comprennent pas la pudeur de leur enfant. Dans les cas ordinaires, c'est surtout de la complicité avec sa mère que la fillette a besoin, au début de l'installation de ses règles; ensuite, cela n'a plus aucune importance, parce qu'au bout de quelques mois, la situation est établie. Elle-même, si la mère l'a éduquée à la simplicité concernant les choses du corps, dira très facilement à son père et à ses frères : « Aujourd'hui, je ne vais pas me baigner, parce que j'ai mes règles. »

En effet, la pudeur de la jeune fille est une pudeur de

sentiments. Lorsqu'elle touche le corps, ce n'est qu'au début de l'installation de la féminité. Ce n'est pas une raison pour que les parents ne continuent pas d'avoir de la pudeur à l'égard de leur fille, et qu'ils ne lui enseignent pas la pudeur du corps à la maison. Parce que, de même qu'on enseigne à l'enfant à ne pas détruire le bien du voisin, ni le voler, même dans la famille, pour l'habituer à la vie sociale, de même l'éducation en famille est faite pour préparer l'enfant à la vie en public. Le manque de cette formation de sa féminité, par des comportements qui la valorisent (et la pudeur valorise la féminité), est un défaut d'éducation des mères.

La masturbation des jeunes filles peut continuer après la puberté, mais elle peut aussi ne pas exister. Ce n'est pas un signe de manque de sensualité. L'érotisme de la fillette et de la jeune fille, avec ou sans masturbation, lui donne des sensations voluptueuses du fait des rêves de sommeil ou des fantasmes qu'elle a concernant les jeunes gens qu'elle voit, soit qu'elle les connaisse très bien, soit qu'ils soient à peine aperçus. L'éducation joue aussi un rôle sur ces flammes d'amour qui parfois bouleversent la sensibilité d'une jeune fille. Il est rare qu'elle en parle à sa mère, il n'est pas rare qu'elle en parle à une autre femme, amie ou de la famille. Le fait seulement d'en parler et d'entendre dire : « C'est normal, nous avons toutes été comme ça ! », et tout rentre dans l'ordre. Sinon, la masturbation peut s'installer, entretenant des rêveries que la jeune fille croit ou coupables, ou malséantes, plutôt que coupables et pas normales. Car la vie imaginaire érotique ne paraît pas normale à une fille comme elle le paraît à un garçon.

Nous savons peu de choses sur l'investissement érotique des voies génitales de la jeune fille, et ce que nous savons, c'est surtout par les dires rétroactifs des femmes. Ce n'est pas sûr qu'elles se souviennent tellement bien de leur jeunesse, car lorsque nous sommes adultes, nous projetons des sensations et des sentiments actuels sur le passé.

Nous connaissons mieux les effets d'un narcissisme qui n'a pas investi l'érotisation des voies génitales. Ce sont les troubles somatiques qui accompagnent les règles, ou qui accompagnent les désirs d'enfants par jalousie de la mère, quand celle-ci met au monde un bébé. Il m'est arrivé de voir une fillette de treize ans, réglée, et qui, assez brusquement, a présenté des métrorragies pour lesquelles elle

fut conduite chez *un* gynécologue qui n'a pas pu l'examiner et qui a donné l'adresse d'*une* gynécologue, qui n'a pas davantage pu l'examiner et qui, croyant l'enfant psychotique, ou tout au moins très névrosée, me l'avait envoyée. C'était, en effet, une enfant qui vivait d'une façon térébrante la jalousie de la parturition de sa mère. Un dernier petit frère était né, qui remaniait toute la pose de l'Œdipe et le complexe d'Œdipe. Dans cette famille, rien n'était expliqué. L'état gravissime apparent de la jeune fille, tant organique que psychologique, fondit en trois semaines, c'est-à-dire en six séances où, derrière un mutisme misérable et dénarcissisé, des mots de ma part ont permis à la jeune fille de se sentir en confiance et de raconter ses désirs meurtriers pour le jeune frère. C'étaient ces désirs meurtriers qui avaient déclenché les métrorragies. En fait, ce n'était pas le jeune frère qu'elle voulait détruire, c'était détruire l'objet qui faisait la fierté de sa mère. Cette jeune fille n'avait pas été informée du rôle paternel dans la conception.

À partir du moment où la petite fille a accepté (et même accepté avec fierté) les caractéristiques de son sexe, et si elle connaît le rôle du père qui, sans lui être explicité en détail, ne lui est pas interdit de fantasme et de parole, la libido génitale de la fille naît relativement au phallus et au désir de l'intromission future. C'est pourquoi il est très important que la notion de l'érection, qui rend possible la pénétration, soit explicitée à la jeune fille. À défaut de cette explicitation du fonctionnement érectile du pénis masculin, qui correspond au désir sexuel éveillé des mâles, l'intuition de la jeune fille n'a pas de signifiant pour lui répondre. D'autre part, puisqu'elle ressent en elle l'émoi de la rencontre des jeunes gens, elle peut se sentir constamment en danger à leurs côtés, car le désir chez la jeune fille suscite en elle une méfiance d'elle-même. Ceci s'explique fort bien. Le désir d'enfant est toujours lié, pour les enfants et les jeunes filles, à la notion d'amour d'un homme. Et ce désir d'enfant est tout aussi intense que craint. Leur logique leur fait comprendre qu'elles ne sont pas mûres pour élever un enfant, et les fantasmes de viol qui excitent la féminité d'une fille, depuis l'âge œdipien, se confondent avec la réalité possible du viol, lors de n'importe quelle rencontre sociale de jeune homme. Ce qui entrave complètement la vie sociale de la jeune fille, par

ailleurs saine. Mais on la croit névrosée. En fait, elle manque d'information.

De même que lorsqu'elle était petite, c'est le langage qui a délivré à la fille la notion de sa féminité, de même quand elle est devenue pubère c'est l'échange verbal avec une femme de confiance, plutôt sa mère, si celle-ci est d'expérience et sans voyeurisme ni autorité freinant la liberté de sa fille, qui pourrait lui donner toutes ces informations à temps, c'est-à-dire dans les mois qui suivent l'installation des règles. D'ordinaire, ceci n'est pas fait. Aussi, cette éducation sexuelle revient au hasard des conversations de la fille avec des personnes de confiance.

On est étonné de voir et d'entendre des femmes parler de cette période, de voir à quel point les filles sont démunies devant le « baratin » que leur font les garçons, afin d'obtenir d'elles qu'elles se laissent pénétrer, dans un coït qui n'a de sens ni pour le garçon ni pour elles sur le plan symbolique, mais seulement, comme le disait l'une d'entre elles, pour « la petite expérience ». Que ce soit dit ou non, c'est ainsi que les jeunes garçons et filles, et surtout, aujourd'hui, les filles, sont sollicités beaucoup trop tôt et avant qu'ils n'en aient le désir à la réalisation de l'acte sexuel.

Je crois que, de nos jours, il est important que les filles narcissisées féminines, conscientes de la valeur de leur personne et de leur sexe, reçoivent l'information éducatrice qui leur dit qu'elles n'ont pas à céder aux instances d'un garçon lorsqu'elles-mêmes ne sont pas attirées par lui. Actuellement, l'éducation des filles, du point de vue sexuel, se fait surtout par les camarades d'école. Ce que l'on a introduit à l'école n'est pas de *l'éducation*, mais seulement de *l'information*, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il n'y avait autrefois, à l'école, que la répression, qu'on appelait de l'éducation, et l'ignorance qui était valeur éthique pour les jeunes filles. Heureusement, c'est changé. Mais, malheureusement, il n'y a rien qui est fait pour soutenir en elles le sentiment de leur valeur et, par rapport à la sexualité, pour les inciter à penser par elles-mêmes, au lieu de se laisser mener, par exemple, par les mouvements des mass média qui, pour des raisons commerciales, mettent en avant plus le jouir du corps que la symbolisation des valeurs féminines.

Dans l'expérience que j'ai pu avoir, lors des visites de jeunes filles en désarroi, il s'agissait toujours de suites de

relations sexuelles qui n'avaient pas eu de sens pour elles, au moment où elles s'étaient laissé prendre aux moqueries de leurs camarades et des garçons devant leur réticence à se donner, alors qu'elles n'éprouvaient ni désir ni amour. Finalement, elles se laissent avoir pour ne pas paraître stupides, et aussi parce que court chez les jeunes filles la crainte d'être frigides. Or, bien sûr, elles se mettent justement dans les conditions de le devenir, si elles se donnent sans que ça ait aucun sens, ni éthique ni esthétique, ni symbolique, pour elles au moment où elles se donnent. Bien sûr, pour elles, comme toujours, comme autrefois, le fait de se donner pour la première fois a valeur par le fait même qu'elles se sont données; l'abandon par le garçon, qui ne s'était d'ailleurs engagé à rien du tout, provoque une crise de dépréciation narcissique chez la fille. Elle craignait d'être frigide, et elle croit maintenant qu'elle en a la preuve. Et c'est d'ailleurs pour soigner leur « frigidité » que ces toutes jeunes filles viennent consulter les psychanalystes. Ce travail de psychothérapie est d'ailleurs fort intéressant pour des psychanalystes, parce qu'il permet de rencontrer des femmes à un âge où, auparavant, nous n'avions pas le contact avec elles, sauf si elles présentaient des troubles visibles pour la société, nous n'avions pas l'occasion de les aider à devenir autonomes en gardant leur propre quant-à-soi.

Depuis l'existence et la libéralisation des moyens anticonceptionnels, deux sentiments apparaissent chez les jeunes filles. Le premier, c'est la peur d'être ridicule de n'avoir pas encore couché avec un garçon, alors qu'elles n'en aiment encore pas et le second, qui fait souci chez les gynécologues, c'est qu'après quelques essais d'insensibilité sexuelle dans les conditions que j'ai dites, les jeunes filles cessent de prendre la pilule, par désir d'avoir un enfant. Non pas pour le garder et l'élever, mais, puisqu'elles pensent être frigides, pour être sûres qu'elles sont au moins femmes et qu'une conception le leur prouve. C'est alors le recours à l'avortement qui est pris à la légère, pour la plupart. Ce n'est pas le cas pour toutes et l'avortement nécessaire, étant donné la situation d'immaturité totale tant sociale que personnelle, est un choc non pas pour la psychologie consciente, mais pour l'inconscient de la jeune fille.

L'IMAGE LIBIDINALE ÉROGÈNE DU CORPS ET DU SEXE CHEZ LA FILLE ; LA SYMBOLISATION ESTHÉTIQUE ET ÉTHIQUE QUI EN RÉSULTE[a]

Dans le processus du développement sexuel de la fille, nous pouvons schématiser les étapes suivantes :

1. La phase passive orale et anale. Tout ce qui concerne les fonctionnements, les besoins qui sont toujours liés à des désirs, et à des désirs croisés à ceux de la mère, font que c'est beau, c'est bien de « bien » manger et éventuellement de « trop » manger. Ce n'est pas beau, c'est laid de rendre. C'est surtout angoissant. Quant à l'érogénité anale, les selles doivent être belles, mais la maman qui paraît si heureuse de prendre au siège de l'enfant des selles quand elles sont belles, et qui présente une mimique angoissée quand ce n'est pas le cas, provoque un début d'esthétique (des sentiments esthétiques) qui consiste, dès que l'enfant peut volontairement agir avec ses mains, à tripoter la nourriture et à tripoter les fèces. À ce moment-là, cet objet partiel qui se trouvait « beau » d'être avalé, devient « pas bon » d'être touché. L'autre objet, qui était beau quand la maman le prenait, ce n'est pas beau quand c'est l'enfant qui le prend.

2. La phase sadique orale et anale qui suit, s'intrique à la première, dès qu'il y a possibilité d'activité préhensive et d'activité de jeter, puisque les mains sont des lieux de transfert de la zone érogène orale et anale. C'est le faire avec la bouche et le faire avec l'anus qui se transpose sur le « bien » faire ou le « mal » faire avec les mains.

À l'époque de ces deux phases, dans la relation de communication langagière avec la mère et les familiers, s'établit, par le langage et les réactions de l'entourage, le désir transposé de l'enfant sur ses expressions motrices. C'est là que les échelles de valeurs fort compliquées s'entrecroisent et s'annulent. Lorsque le goût de l'enfant n'est pas satisfait d'un aliment, il le rejette : c'est laid. Alors que s'il rejette quelque chose qui est brûlant, avec la main, c'est

[a] [*Le contenu de cette section est un remaniement paru en 1982, en dehors de quelques passages repris de la version de 1960, qui sont signalés au fur et à mesure. Cf. le texte intégral de cette section dans sa version initiale, cf. Annexe II, pp. 408-416.*]

bon de rejeter. Lorsque quelque chose est bon et qu'il veut y toucher, ça peut produire une catastrophe, et il y a des choses laides qui font plaisir à toucher. C'est pourquoi, à cette époque sadique anale, se structurent des échelles de valeurs contradictoires au désir et au plaisir de l'enfant, qui est aliéné au désir et au plaisir de la mère. Crier, lorsqu'on a un malaise, c'est bon, mais vu par les parents c'est mal. C'est à cette époque-là que s'incarne, pourrait-on dire, la propension au mensonge, chez un enfant dont la libido est assez forte et qui reçoit une éducation inverse à ce qui lui semble bon. Inverse aussi par rapport au rythme de la miction et la défécation, par rapport au rythme du sommeil. D'après son rythme spontané, l'enfant n'a pas sommeil : il faut qu'il dorme, il faut qu'il se taise, il faut qu'il soit dans l'obscurité et qu'il n'ait pas de joujoux. Tout ceci fausse le désir dans sa réalisation en fait ni « bien » ni « mal », mais que tel type d'éducation rend « mal ». Pour les enfants des deux sexes, une morale masochique peut s'instaurer à partir de cet âge, afin de rester en bonne harmonie avec les parents.

3. La phase phallique, qui a déjà commencé dans la valorisation du téton, objet partiel phallique pour la zone érogène orale attractive et engouffrante, et de l'objet anal du boudin fécal, valable, expulsé et donné à la mère qui se réjouit tant de le prendre, avec cette complication de l'esthétique et de l'éthique, assez contradictoires avec les mimiques de la mère.

Mais la phase qu'on appelle phallique, quant aux génitoires, aboutit à l'observation de la différence sexuelle. Elle est plus ou moins tardive, quand des enfants-filles n'ont jamais eu l'occasion, avant cinq ou six ans, d'apercevoir des garçons faisant pipi. Ce que les adultes doivent retenir, c'est que le sexe pour l'enfant n'existe pas encore. Il s'agit de régions érotiques voluptueuses d'ensemble et — ce qui est spécifiquement érotique, mais passe inaperçu autant à l'enfant qu'aux adultes — il s'agit d'émois ressentis dans la vulve pour la fille, et le vagin peut-être, et pour le garçon d'émois érectiles de son pénis. La phase phallique est donc urétrale. Sur le pénis du petit garçon, la première fois qu'elle le voit, toute fille veut se précipiter en disant : « C'est à moi ça, donne-le-moi, je le veux. » Ça provoque d'ailleurs une hilarité chez le garçon, et un dépit

chez la fille, de voir que le garçon ne se sent pas vexé. Immédiatement, c'est le retour à la mère : « Pourquoi, moi, j'ai pas ça comme lui ? » C'est là que la parole de la mère peut faire tourner le sens esthétique et éthique de la fille par des paroles justes qui identifient son corps au sien. Et, dans le corollaire, le corps du garçon au corps du père. Immédiatement, ce qui est phallique chez la mère, les seins, pose question à la fillette : « Pourquoi pas moi ? » Et la seule réponse, c'est : « Quand j'étais petite, moi non plus, je n'en avais pas, et ils ont poussé quand je suis devenue jeune fille. Quand tu seras grande, tu auras toi aussi des mamelles, des seins. » Il faut d'ailleurs dire le mot juste aux filles.

J'ai connu une fillette de cinq ans qui appelait les seins de sa mère « ses gros ventres », ce qui nous en dit long au point de vue du signifiant du ventre chez la fillette, ce ventre qui aura tant d'importance plus tard dans les troubles psychosomatiques des femmes, si elles deviennent des frustrées génitales.

À partir de cet âge de la castration primaire, la différence est patente entre les garçons et les filles. Les filles prennent tout ce qu'elles peuvent trouver pour mettre, enfouir dans des sacs, dans des coins cachés, tandis que le garçon prend les objets phalliques et va les cacher dans un endroit, heureusement dans les maisons toujours le même, où on sait qu'il faut aller chercher les clefs, surtout les clefs, d'ailleurs : ce qui entre dans les trous. Ceci prouve comment cette esthétique spontanée et cette éthique spontanée se mettent à jouer chez les deux sexes. Même quand la fille ou le garçon n'ont pas reçu d'explication.

Relié à cette éthique inconsciente des deux sexes il y a, en français, le sens incompatible pour une fille au sens qu'il a pour le garçon, celui du mot « tirer ». Pour la fille c'est tirer à soi, pour le garçon c'est tirer... « pan... pan... ! » Il y a une dynamique centripète chez la fille, reliée au mot « tirer », et une dynamique centrifuge chez le garçon. À cet âge-là aussi, commence le « jeter la balle », différemment pour les deux sexes. La fille jette la balle en supination. Le garçon reçoit la balle en supination, transfert de l'oral, et lance la balle en pronation. Dans les sublimations orales, les filles prennent de l'avance sur les garçons. Elles ont, comme on dit, la langue « bien pendue ». Le garçon, rassuré d'avoir le pénis, n'est pas pressé d'avoir la parole. Un

autre déplacement dans la motricité se voit : les filles aiment pousser un récipient dans lequel elles ont mis des choses, et le garçon déplace les objets pour le plaisir de les déplacer, bien sûr, beaucoup plus que les filles d'ailleurs, mais il préfère être dans la voiture que l'on pousse plutôt que de la pousser. Pour la fille c'est déjà une identification à la mère, alors que le garçon préfère rester encore l'objet partiel de la mère.

À partir du moment où la fille a accepté, comme preuve de sa conformité au corps féminin, d'être construite sexuellement comme elle l'est, il semble que cela provoque en elle un développement symbolique beaucoup plus rapidement visible que chez le garçon. La curiosité, le désir de « faire », le désir d'objet partiel, représentent des cases magiques ou des pénis à papa qui sont des poupées. L'entourage, ravi, pense qu'elles se comportent comme des petites mères, ce qui n'est pas faux ; mais ce sont des mères sadiques orales et sadiques anales, ce ne sont pas des mères comme leurs mères adultes.

Lorsque le garçon joue aussi à cet âge à la poupée, il n'éprouve pas le besoin d'avoir un père, ni même une mère pour ses poupées. Tandis que la fille se dit leur mère, et déclare que le papa de ses poupées, c'est son papa. Il semble donc que, dès la phase sadique anale et phallique, le garçon continue une éthique de situation duelle, dans laquelle il représente par ses comportements tout autant la mère que le père, et les objets qu'il chérit, les animaux en peluche par exemple, sont une image de lui, lui étant une image de la mère.

La fille, au contraire, est percutée, lancée pour ainsi dire, dans une situation triangulaire de personnes dans la vie imaginaire. N'avoir pas de phallus lui permet de symboliser le troisième objet, cet objet partiel que le garçon a entre lui et la mère, de le symboliser sur beaucoup de choses qui ont pour elle valeur de phallus partiel. La curiosité sur son corps et son adresse qui s'est développée lui permettent d'investir sa vulve et d'y faire des observations tactiles très justes, par lesquelles elle témoigne être en confiance et que ça n'a pas été dit « laid ». Si ça a été dit « laid », elle continue de trouver ça bon, mais elle croit que c'est laid aussi, puisque la mère l'a dit.

Je me rappelle une petite fille à qui j'avais apporté une poupée, et qui, immédiatement, l'a mise à l'envers, a arra-

ché la petite culotte en coutil, a tapé et a dit « Elle a pas de bouton, elle est pas intéressante. » Ce sont les phases clitoridienne et vulvaire qui sont confondues à ce moment-là. Dans l'éthique et l'esthétique, c'est la valorisation des creux, des secrets, des cachettes des boîtes, l'intérêt ménager pour les voiles, les plis, la dévalorisation des faux plis, inesthétiques, l'amour des boutons c'est d'ailleurs une sublimation qui réjouit les petites filles que celle d'apprendre à coudre des boutons, n'importe où, n'importe comment, mais mettre des boutons, c'est-à-dire mettre des mamelons et des clitoris partout. C'est beau. Ces enfouissements dans les creux ou dans les trous, pour elle — pas dans les trous à l'extérieur comme fait le garçon —, dans un sac dont elle ne veut pas se séparer, etc. sont le signe que la valorisation du phallus conduit la fille à la dynamique centripète.

4. La continuation de l'investissement vulvo-anal dans l'Œdipe qui commence. C'est la propreté sphinctérienne des filles, qui s'installe beaucoup plus vite que celle des garçons, et qui prouve qu'il n'y a plus jamais confusion pour elle entre l'urétral, l'anal et le vulvaire, c'est-à-dire le sexuel. Le désir d'intéresser les porteurs de phallus, les hommes, se montre par l'identification à la mère dans les soins ménagers, quand la mère est une bonne ménagère, et l'identification de son corps à un objet paré de signes qui la font être regardée par les garçons, ou du moins se l'imagine-t-elle : les nœuds dans les cheveux, même actuellement où ce n'est plus la mode, les colliers, les bracelets. Et elle est pleine d'ingéniosité pour fabriquer elle-même tous ces affûtiaux qui sont des surcompensations de l'absence de son pénis, mais qui prouvent aussi la dynamique centripète d'attirer à soi le regard et l'attention des hommes.

5. La démarche délurée, l'adresse physique et la grâce se développent chez les filles — tout ce qui va faire joli, être joli — contrairement aux garçons qui développent la force et l'acrobatie. Elles développent la grâce et la danse. Lorsque garçons et filles entendent de la musique, les garçons sont mus par une kinésie rythmée des membres squelettiques, alors que la fille est mue par des gestes ondulatoires et des secousses du bassin.

6. Le déguisement. Les garçons aiment à se déguiser en ce qui leur donne l'impression d'en imposer aux autres. Ils voudraient être des gendarmes, des soldats, des présidents de la République, des camionneurs, des chefs de trains; les filles c'est être des mamans, des dames, des mariées, c'est s'envelopper de voiles, se mettre des bijoux, du rouge sur les ongles et du rouge aux lèvres, même quand il se trouve que leur mère n'en use guère.

7. La phase de l'entrée dans l'Œdipe se traduit dans l'esthétique par le désir non plus de se faire à elle-même des bijoux, mais de recevoir des bijoux, ce qu'elle ne reçoit quelquefois pas; mais alors, elle raconte des histoires, elle s'identifie à l'héroïne, et l'héroïne a un monsieur qui lui donne des bagues, des colliers, ou, maintenant, des voitures. Chose curieuse, maintenant que les femmes conduisent autant que les hommes, les filles aiment bien avoir une petite voiture parmi leurs objets hétéroclites, mais elles ne jouent pas à la petite voiture comme le font les garçons, qui s'engagent dans des jeux d'aller et venir, faire aller et venir leurs petites voitures, les faire se rencontrer. Le garçon s'identifie au plus fort, alors que la fille soigne son propre corps, comme signe d'être l'objet préférentiel de l'homme.

Les jeux moteurs dynamiques de la fille sont beaucoup plus statiques que les jeux de garçons. C'est sauter à la corde sur place, tourner autour d'un cercle par terre à cloche-pied, être deux filles ensemble qui se lancent la balle en ne bougeant pas trop, tout le contraire de chez les garçons. Lorsqu'on le voit jouer avec des cailloux, le garçon les lance aussi loin que possible, il ne va même pas les ramasser. La fillette, si elle lance un caillou, elle aime qu'il lui soit rapporté, ou elle va le rechercher. Ce qu'elle aime c'est garder et jouer avec ce qu'elle garde. Il semble que l'éthique est autant anale que vaginale.

La fille commence à investir des garçons préférentiels. Elle les appelle des «fiancés», elle cherche à se faire embrasser, elle obtient que le garçon lui tire les cheveux, puis qu'il lui dise: «On va courir.» Bon, elle le fait un moment, mais ça ne l'intéresse pas; ce qu'elle veut c'est savoir qu'elle est sa préférée. Le garçon, ce qu'il veut, c'est jouer à des jeux moteurs avec elle.

De même, l'imaginaire touchant à l'enfantement est différent chez les filles et chez les garçons. Lorsqu'une fillette parle de « quand elle sera grande », elle aime à penser qu'elle aura des enfants avec un mari, et que les filles seront à elle, et les garçons au papa. Au contraire, lorsque le garçon imagine l'avenir, il n'aura généralement qu'un seul fils, mais la femme, il ne sait pas, il n'ose pas dire que c'est maman, et d'ailleurs il n'y pense pas, que ça serait sa maman. C'est lui qui serait à la fois le père et la mère.

Lorsque, dans une famille, le médecin pédiatre est femme, les garçons n'aiment pas jouer au docteur ou ils s'y font entraîner par les filles, lorsque le jeu va permettre de sadiser un peu, comme le fait la dame docteur. Alors que lorsque le pédiatre est un homme, les filles et les garçons aiment jouer au docteur, et les filles s'identifient au rôle que ce soit celui d'une femme ou d'un homme. Les garçons s'identifient d'abord à la personne.

Les différences sont assez remarquables aussi lorsque les enfants jouent à des jeux de métiers, qui sont des jeux d'échange où celui qui joue le rôle du métier donne un objet commercialisé, et le client mime de donner de l'argent et mime d'emporter l'objet. Eh bien, les filles ne jouent jamais au boucher, mais à la bouchère. Elles ne jouent qu'à des rôles qui peuvent être tenus par des femmes. Lorsqu'il n'y a pas de rôle à tenir par la femme, elles préfèrent être la cliente. Le garçon, il joue le rôle du marchand, il joue le rôle du client, mais jamais le rôle de la cliente ni le rôle d'une marchande. C'est dire à quel point, lorsque les enfants sont engagés dans l'Œdipe, ils ont en prévalence le souci de s'identifier à des rôles, mais aussi, et surtout, à la personne qui joue ce rôle.

Voyons les enfants qui fréquentent la maternelle. Les filles, en rentrant à la maison, jouent à la maîtresse. Jamais les garçons. Ils s'amusent parfois à refaire à la maison les travaux et les petits devoirs auxquels la maîtresse les a initiés. Ils jouent à eux à l'école. Mais ils ne jouent pas à la maîtresse. Alors que, lorsque les garçons ont, ce qui est de plus en plus rare, un maître quand ils sont très petits, ils aiment jouer au maître vis-à-vis de garçons. Et leurs animaux, qui font les élèves, ne sont jamais des filles, toujours des garçons.

Nul doute que pendant la phase œdipienne, qui peut durer jusqu'à six ou sept ans pour le garçon, et plus tard

pour la fille, la libido du Moi est gratifiée chez la fille par le non-souci de ce membre précieux, le pénis. Le narcissisme du garçon est pris dans la nécessité de défendre l'érectilité de son corps fort et adroit, habile, redoutable, alors que la fille qui a accepté son sexe semble ne plus rien craindre, sauf d'être agressée par qui ne lui plaît pas. Aussi elle développe très bien l'évitement, la prudence, l'économie, le sens de conservation. Le camouflage de ses trésors aussi.

L'attaque risquée est acte de garçon. Quand la zone érogène est exposée à tous, comme elle l'est chez le garçon, il risque beaucoup. Étant jaloux du pénis de son père, il projette sur les grands qu'ils sont jaloux du sien. Il a donc peur d'être attaqué par des grands. En même temps, il désire les provoquer pour camoufler la peur qu'il a. La fille, lorsqu'elle craint l'attaque d'un garçon, elle crie très fort, elle n'a pas du tout peur de montrer qu'elle a peur. Lorsque le garçon sent son érectilité, il lui faut partir en guerre pour la risquer, pour l'exhiber, pour faire de l'épate. Fendre et pourfendre, voilà son rôle, afin d'assurer la certitude de sa personne, par-delà les éclipses de son érectilité pénienne. Ces morceaux de bravoure et de prestance, quand ils sont répétés par les dires de l'entourage admiratif du courage des garçons, lui permettent de souffler pendant les moments dépressifs. Il peut espérer alors que ses prouesses sportives et guerrières le mettront à l'abri des vérifications de puissance génitale, localement pénienne. Curieusement, les garçons sont beaucoup plus douillets, comme on dit, que les filles. C'est-à-dire qu'à la moindre attaque de leur intégrité corporelle, revient le fantasme de l'agression supposée que les filles ont subie, et qui pourrait être le malheur qui leur arriverait.

[a]Le garçon, l'homme, doit surmonter ses pulsions passives orales et anales, car elles sont non seulement menaces de castration, mais peut-être aussi de viol anal. Ce n'est pas lui qui s'habille avec des plis, valorise les détails attrayants, les mouvements enveloppants, ce serait beaucoup trop dangereux! Le garçon, en plus de lui-même, de son corps propre dont il doit conserver l'intégrité, doit aussi conserver et défendre ses biens à ciel ouvert, ses premiers biens, pénis et testicules. Et, de plus

[a] [*Reprise de 1960 : le paragraphe qui suit.*]

protéger et défendre et tenir les engagements qu'il a pris. C'est là, souvent, que se joue de façon compliquée le masochisme masculin, dans le fait qu'il doit se refuser à une régression maternante, alors qu'elle serait souvent tentante et surtout nécessaire à la restauration du morcellement auquel il est beaucoup plus soumis dans ses fantasmes que les filles. Elles sont tranquilles, c'est terminé. Il n'y a plus rien à couper. En effet, le morcellement castrateur, le garçon le risque réellement dans le corps à corps des combats. Il le risque imaginairement dans les fantasmes érectiles de conquêtes sexuelles, puisqu'elles sont toujours suivies de flexivité pénienne. Il le risque aussi symboliquement à travers son nom, dans les agissements extra-conjugaux de sa femme, qui peuvent entacher son nom, dans les échecs de sa fratrie masculine qui porte son nom, de sa descendance qui porte son nom.

[a]Quant à son rapprochement de son père, dès qu'il l'ébauche corporellement et non fantasmatiquement, ou culturellement par une médiation symbolique, il peut être dominé par les affects qui découlent de ce qu'il projette sur le père la jalousie de sa réussite, l'insuffisance de sa valeur par rapport à celle de son père. Et lorsqu'il est en état d'infériorité, quelle que soit la raison, et qu'il s'approche pour se faire un peu materner par ce père, une crainte liminaire est toujours là, celle de régresser, de devenir un bébé; ou, si le père est un homme très fort et haut en verbe, le garçon craint de lui dire ses faiblesses, de peur d'être ridiculisé.

[b]Le dilemme du masochisme et du narcissisme est beaucoup plus important dans l'enfance des garçons que dans celle des filles. Il est même curieusement étrange que cette condition libidinale critique soit jusqu'à présent passée inaperçue et que le sort des mâles soit aussi, par beaucoup de psychanalystes, jugé enviable. Bien sûr ce sont là des psychanalystes masculins.

Voyons à présent les raisons d'angoisse[c]. Pour la fille, les raisons d'angoisse n'existent que lorsqu'elle désobéit à la mère, et elle peut penser que la mère le dira au père, et que celui-ci la dévaloriser. Mais, vis-à-vis de sa mère, elle

[a] [*Reprise de 1960 : la phrase qui suit.*]

[b] [*Reprise de 1960 : le paragraphe qui suit et la première phrase du suivant.*]

[c] [*Suppression en 1982 :*] exogène

peut lui tenir tête fort facilement, pour peu qu'elle fasse semblant d'être d'accord avec elle. Quant au père, elle sait, elle a appris à savoir par quel moyen elle le désarme. Pour l'une, c'est en pleurant, pour l'autre, c'est en le faisant rire, pour une autre c'est en filant doux, elles échappent à l'angoisse[a]. Le garçon ne peut pas y échapper. Il ne faut pas qu'il pleure, c'est une chose de fille. Il ne faut pas qu'il joue à la poupée, c'est une chose de fille. Et Dieu sait combien de garçons ont besoin de jouer à la poupée en cachette pour s'affirmer père et mère, c'est-à-dire fort par rapport à lui-même.

Devant les filles, devant les femmes, devant le père, devant les rivaux, si le mâle ne s'exhibe pas, érectile, turgescent, négligeant les sarcasmes et négligeant les attaques dont il est l'objet, on va le juger faible[b], on va le plaindre, ou on va le rejeter, ce qui détruit la fierté masculine du garçon. À quelle dure condition de témoignage constant de sa forme phallique, doublement phallique — dans le corps et dans le sexe —, l'homme doit-il le droit de se considérer porteur de son sexe ?

À ses côtés, la compagne, riche de ce qu'elle cache, se construit des émois dont nul n'est témoin, dans une continuité, une stabilité physiologique rythmée sans caprices au rythme immuable des lunes. Certes, la femme, toujours sûre de sa maternité, alors qu'un homme ne peut savoir sa paternité que par le dire de sa femme, est sans nécessité de donner son nom à l'enfant. L'enfant sait qui est sa mère, mais quant à son père, il ne le sait que par sa mère. La femme, pour être femme, n'a pas besoin que les autres, dans la vie, le lui disent constamment. Pour devenir génitalement mûre, il lui faudra un homme qui l'aime, mais nous parlons actuellement de la structure de la femme dans son éthique et dans son esthétique. Pour ma part, je trouve qu'au jeu des sorts narcissiques, elle est la mieux pourvue.

[a] [*Reprise de 1960 : jusqu'au bas de cette p. 175.*]
[b] [*En 1960, à la place de* faible :] châtré

[a]LES SENSATIONS ÉROGÈNES GÉNITALES CHEZ LA FEMME ; L'ORGASME

Les divers types d'orgasme féminin sont connaissables tant objectivement, par le témoignage des hommes, que subjectivement, par le témoignage des femmes. Une grande variété de témoignages permet d'approcher une certaine véracité, et une certaine concordance quant au phénomène de l'orgasme pour les femmes.

D'origine endogène,[b] les pulsions sont en relation avec la vie d'un organisme féminin. Le désir, quelle que soit sa provocation occasionnelle apparente, par une cause exogène sensorielle, le désir, une fois signifié aux sens de la femme, se focalise dans sa région génitale. Elle éprouve une sensation d'érectilité clitoridienne et de turgescence orbiculaire vaginale, accompagnée de chaleur et sécrétion humorale et de plaisir excitant d'intensité croissante jusqu'à un maximum, l'orgasme[c]. Ce plaisir envahissant[d] s'accompagne parfois d'une émission humorale encore plus nette que pendant la phase de croissance du plaisir, parfois non. Après l'acmé de tumescence et de volupté, la sensibilité d'excitation décroît plus ou moins rapidement jusqu'à l'apaisement total de tension, caractérisé par la détumescence de la zone érogène et l'arrêt du processus humoral sécrétoire, par le besoin local physiologique de repos, ce qui rend pénible et parfois douloureux les essais d'excitation artificielle par manœuvres externes. Après l'orgasme, la femme éprouve une détente corporelle générale, qui entraîne souvent un sommeil plus ou moins long.

On peut distinguer :

— l'orgasme clitoridien ;

— l'orgasme clitorido-vulvaire ;

— l'orgasme vaginal ;

— l'orgasme utéro-annexiel, que l'on confond à tort avec les orgasmes précédents, surtout avec l'orgasme vulvo-vaginal, parce qu'il n'est pas ressenti consciemment par la femme et qu'elle n'en parle donc jamais. Je pense

[a] [*Reprise de 1960 : la fin de ce chapitre. Nous signalons ce qui a été ajouté ou supprimé en 1982.*]

[b] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

[c] [*Suppression en 1982 :*] aussi appelé jouissance

[d] [*En 1960, à la place de* envahissant :] très aigu

qu'il doit être distingué, tant pour des raisons descriptives objectives que pour des raisons libidinales concernant la théorie psychanalytique*.

Ces orgasmes peuvent être ressentis isolément ou en chaîne, l'un appelant les conditions qui entraînent l'autre, mais il peut arriver qu'ils soient non discernables les uns des autres dans le plaisir de la femme[a].

À chaque niveau de progression du plaisir, le processus (comme dans les niveaux d'évolution libidinale) peut être interrompu, refoulé, nié, remplacé par un symptôme.

La durée nécessaire à la réalisation des orgasmes est très variable, même pour la même femme. Leur intensité et leur qualité aussi. Le temps de repos entre les coïts, pour qu'ils soient satisfaisants, est aussi variable. Tous ces facteurs dépendent non seulement de la femme, mais du couple qu'elle forme avec son partenaire en général, et dans l'instant. L'orgasme, une fois ressenti au cours d'un coït, est, en l'absence d'éléments très perturbants dans les relations d'un couple, toujours répétable avec une qualité et une intensité qui peuvent varier, mais sans descendre au-dessous d'un niveau minimum de plaisir. Je crois que les variations de l'intensité voluptueuse et émotionnelle des orgasmes obtenus avec le même partenaire, sont le fait le plus spécifique de la sexualité génitale de la femme.

Il est admis que l'excitation clitoridienne sert de déclencheur aux sécrétions vulvo-vaginales, et au plaisir attendu et demandé par la femme de l'intromission du pénis dans le vagin. Ces sécrétions rendent la pénétration coaptante et voluptueuse pour les deux partenaires. L'excitation des mamelons doit (par clinique, et surtout par théorie) être rapprochée de l'excitation clitoridienne, c'est-à-dire qu'elle peut ne pas exister, comme peut ne pas exister l'excitation clitoridienne, ou au contraire, elle peut exister par compensation à une atrésie** ou une absence de clitoris, elle ne peut apporter de plaisir au-delà du moment où l'excitation du vagin est entrée dans sa phase ascendante. Il y a même

* La théorie psychanalytique doit compter avec la jouissance des organes, qui fait partie intégrante de l'inconscient. *(Note de l'auteur.)*

** rétrécissement.

[a] [*Suppression en 1982 :*] Les femmes adultes, sainement sexuelles, seraient, pour la plupart, dans l'impossibilité de discriminer ces niveaux de progression de leur plaisir, d'autant qu'elles n'ont que la conscience subjective de la jouissance vaginale qui précède l'orgasme dans son extension et son ampleur caractéristique.

des vaginismes primaires, chez des vierges, qui ne sont dus qu'à la prolongation de la masturbation mamelonnaire, à quoi se limitent les rencontres corporelles avec leur amant qui retarde trop longtemps l'intromission.

L'excitation clitoridienne ne peut être supportée seule longtemps et son orgasme, lorsqu'il survient avant le déclenchement des autres jouissances, est décevant, discordant, ambigu, contradictoire au plaisir vulvaire qu'il a cependant déclenché. Ce fait est peut-être dû aux correspondances érectiles du clitoris avec le système musculosquelettique, celui-ci étant médiateur de l'organisation et de la conservation de l'image kinétique du corps. Or, l'orgasme chez la femme ne prend son ampleur qu'avec le relâchement de tous les muscles de la vie de relation, à l'exclusion des muscles périnéaux, servant l'appréhension pénienne[a], et dont la motricité est très peu consciente, et des muscles abdominaux qui n'ont pas, eux, à s'investir dans la relation d'objet à l'époque phallique. D'autre part, le clitoris a peut-être été, à l'époque archaïque orale, associé à une langue ou à une dent, dont la protrusion s'accompagnait de sécrétions. Mais alors son importance exclusive n'amenait guère d'émois différenciés.

Contrairement à ce que pensent les hommes, bien des femmes n'ont pas de désir focalisé électivement dans le clitoris, ou en tout cas pas d'une façon constante, alors que beaucoup ont d'emblée, dans le coït, le désir focalisé au pourtour de la cavité vulvo-vaginale, le plaisir clitoridien étant comme accessoire au moment de la jouissance vaginale maximum ; et cela peut-être au moment de l'éveil du col utérin, qui est pour beaucoup de femmes un organe ambigu, dressé phalliquement au fond de la cavité vaginale[b], et dont elles ignorent souvent l'existence et, en tout cas, la sensibilité tactile, avant qu'elles n'en aient éprouvé le plaisir au cours du coït. Bref, l'orgasme clitoridien qui survient seul n'apaise pas la tension sexuelle[c].

Si cette évidence n'est pas davantage connue des hommes, c'est que ceux-ci désirent généralement donner aux femmes un plaisir qui leur paraît excitant pour elles,

[a] [*Ajout en 1982 : jusqu'à* consciente]

[b] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

[c] [*Suppression en 1982 :*] Dans la vie génitale de la femme adulte, comme dans la masturbation infantile, le clitoris est décevant.

parce qu'ils y comprennent quelque chose, et que sans doute ce plaisir à l'érectilité de ce petit pénis de leur partenaire est pour eux amusant et moins dangereux que la béance désirante[a] du vagin, fantasmé parfois comme un gouffre et même comme un gouffre denté.

L'excitation vaginale entraîne des sensations voluptueuses de tumescence des muqueuses vulvo-vaginales et des mouvements orbiculaires rythmés à progression ondulatoire, de l'extérieur vers l'intérieur, du corps de la femme. Ces sensations exigent impérieusement, à partir d'une certaine intensité, la pénétration du pénis dont la représentation s'impose comme le seul objet adéquat et désiré. La coaptation ondulatoire que le vagin opère sur le pénis nécessite une tonicité minimum des muscles périnéaux. Elle est voluptueuse pour les deux partenaires et cette volupté est augmentée par les mouvements de va-et-vient masculins, concomitants des mouvements péristaltiques vaginaux et des pressions pariétales vaginales dues aux muscles périnéaux. Cette motricité du vagin dans le plaisir est ressentie par la femme, mais n'est pas complètement maîtrisable. Cette motricité est en partie réflexe au plaisir. Pendant la phase de volupté vaginale et à partir de l'intromission, si la femme n'est pas frigide, une modification du tonus musculaire général se produit. Il y a relaxation des muscles du corps locomoteur et un relâchement parallèle de l'auto-observation et de l'auto-contrôle. Il semble que, dès la possession corporelle du pénis, la notion inconsciente ou préconsciente du phallus chez l'autre est dépassée et qu'avec elle disparaissent les références extérieures[b] des corps. Le rythme, l'intensité, la qualité des échanges perceptivo-moteurs du coït semblent liés tant à l'entente formelle et posturale[c] des partenaires qu'à leur entente émotionnelle.

De ces observations, on a conclu que le plaisir sexuel pouvait s'obtenir par une stratégie anatomo-physiologique relevant de la kinésithérapie. Il peut bien arriver que le contact simultané du clitoris et du col par le pénis de l'homme déclenche un orgasme jusque-là retenu, mais il

[a] [*En 1960, à la place de* désirante :] attractive
[b] [*En 1960, il y avait :*] de l'existence pragmatique
[c] [*Suppression en 1982 :*] (de leurs organes sexuels et de leurs corps)

s'agit beaucoup plus du versant masturbatoire et fétichique des rapports sexuels, satisfaisants pour le plaisir peut-être, que de leur versant génital et de ses effets symboliques dans la relation des partenaires entre eux.

La mésentente au niveau vaginal du coït peut venir de l'incompatibilité dimensionnelle des organes sexuels, ou de contradictions rythmiques entre les deux partenaires, ou bien d'autres disharmonies mais il faut aussi qu'elle soit liée à des représentations mentales et affectives discordantes qui, elles seulement, dénient au rapport sexuel sa valeur positive[a].

Dans le cas d'une entente entre les partenaires dont le rythme s'accorde, les mouvements orbiculaires ondulatoires vaginaux se propagent de façon inconsciente sur l'ensemble des parois du vagin qui coaptent le pénis et entraînent une turgescence sécrétoire du col utérin qui, s'il est atteint par les chocs ou le contact du pénis, provoque au point maximum de l'excitation vaginale des spasmes vaginaux dont l'effet sur l'appareil sexuel masculin est l'éjaculation spermatique au point maximum orgastique de la jouissance féminine. La femme agissant et consciente jusqu'à ce point de sa volupté, ne peut plus être que passive, entièrement envahie de sensations réceptives, surtout après le déclenchement érogène du col utérin dont la participation provoque un orgasme authentiquement satisfaisant. La résolution tensionnelle qu'il apporte n'est cependant pas aussi durable que celle qui est apportée par l'association à l'orgasme vaginal de l'orgasme utéro-annexiel. L'insuffisance résolutoire de la tension sexuelle par le seul orgasme vaginal peut, chez certaines femmes dont l'orgasme a été obtenu très rapidement, entraîner un spasme vaginal orbiculo-vulvaire de quelques minutes, plus rarement un spasme de l'anus, quelquefois douloureux, qui sont des signes[b] d'une tension pulsionnelle rémanente[c] due au défaut d'entraînement du corps utérin dans les mouvements caractéristiques de l'orgasme chez la femme.

[a] [*Suppression en 1982* :] Cette mésentente corporelle ou émotionnelle pendant les premiers rapports sexuels avec le premier partenaire masculin peut être à l'origine de nombreuses frigidités du couple conjugal.

[b] [*Suppression en 1982* :] (cliniquement hystériques)

[c] [*Suppression en 1982* :] (ce qui est instructif pour la compréhension du vaginisme pathologique)

L'entrée en scène dans le coït de l'utérus et du ligament large est généralement déclenchée par l'excitation pénienne tactile du cul-de-sac postérieur du vagin, du col, ou par l'inondation spermatique du col utérin.

L'orgasme utéro-annexiel est caractérisé par des mouvements du corps utérin qui bascule d'avant en arrière et d'arrière en avant avec une certaine articulation rythmée du col sur le corps utérin, des mouvements ondulatoires du corps utérin continuant ceux du vagin, mais à type de succion-aspiration, au point que les spermatozoïdes sont projetés en quelques secondes dans les trompes, ce que l'observation a permis de confirmer (sans orgasme utéro-annexiel, leur temps de cheminement est beaucoup plus long). Ces mouvements de l'orgasme utéro-annexiel sont totalement réflexes, la femme est très rarement, et si elle l'est, très vaguement, consciente de leur déclenchement. C'est lui qui apporte la jouissance maximum, secrète et silencieuse, caractéristique de cet orgasme, jouissance tellement vive qu'elle n'est pas compatible avec la maintenance de la sensation[a] d'exister pour la femme. Le partenaire de la femme en est le seul témoin. C'est immédiatement après la fin de cette révolution organo-psychique résolutoire que la femme retrouve sa conscience un moment disparue, emportée qu'elle se souvient d'avoir été dans sa jouissance au dernier point d'impact vaginal, emportée par le déferlement comme par une lame de fond, en même temps qu'elle en éprouve une sensation intense de bien-être et de reconnaissance envers son partenaire.

L'orgasme utéro-annexiel est pour une femme toujours pleinement satisfaisant, tant du point de vue émotionnel que du point de vue physique. Il n'est jamais suivi de douleurs spastiques, ni de vaginisme réactionnel passif ou actif. Son effet de rénovation énergétique se fait sentir dans tous les domaines psychosomatiques et émotionnels.

Devant les effets bénéfiques des orgasmes sexuels, on comprend qu'Aldous Huxley, dans son roman *Le Meilleur des mondes*, ait humoristiquement fantasmé l'organisation sociale de satisfactions orgastiques obligatoires. On voit aussi les motivations rationnelles théoriquement justifiées de certains psychanalystes qui, comme Reich, ont conduit

[a] [*Suppression en 1982* :] narcissique

à chercher une technique psychothérapique pour « entraîner » le sujet à l'orgasme. Cependant, l'absence totale de sens critique, autant de la patiente que de l'analyste au cours de ces « exercices », fait que la lecture de ses travaux est fort décevante. L'Idéal du Moi scientifique qui s'en dégage, idéal d'une fornication béate et thérapeutique, est un idéal pervers, qui soutient une pseudo-mystique dangereuse de la psychanalyse, ou plutôt sa déformation fétichique.

Tout autre est la valeur de l'orgasme survenant dans l'union de deux personnes liées l'une à l'autre par le lien de l'amour. Les coïts sont alors symboliques du don réciproque de leur présence attentive l'un à l'autre, et de leur existence sensée l'un par l'autre. L'éphémère pouvoir imaginaire qu'ils se promettent et se donnent réciproquement, dans la réalité de leur corps, d'accéder au phallus, focalise le sens de leur désir, c'est-à-dire de leur être tout entier*.

Le fruit pour la femme d'un orgasme complet vaginal et utéro-annexiel éprouvé à l'occasion du coït est triple : l'apaisement de toute tension, la béatitude nirvanique, et chaque fois la conviction d'un bonheur jamais encore éprouvé. Elle ressent un émoi de tendresse reconnaissante pour son partenaire, dont la personne tout entière, seul témoin humain de son existence pendant la faille de temps et de conscience de son orgasme, justifie peut-être alors sa « fente », sans lui injustifiable. La personne de son amant est associée à son sentiment et à son ressenti de rénovation.

Il s'y ajoute des résonances émotionnelles d'une qualité toute particulière, lorsque ce coït a des chances, même minimes, d'avoir été fécond, surtout si chacun des partenaires est prêt socialement à assumer cette éventualité. Ceci est certainement particulier à l'orgasme génital féminin. Est-ce parce qu'il est un écho de l'archaïque désir du pénis paternel, à qui dans la petite enfance la poupée fétiche avait suppléé ? Est-ce par l'ouverture des temps à venir d'un acte qui, en lui-même, déjà, totalement, a-logique, est cependant pour la femme marqué de son acceptation la plus totale, et

* Il est significatif que ce soit dans l'étreinte des corps accompagnée d'orgasme que les plus chastes amours trouvent la représentation de leur bonheur. *(Note de l'auteur[a].)*

[a] [*En 1960, cette note faisait partie du texte.*]

qu'alors l'enfant futur le situe dans une dialectique[a] trinitaire de fécondité, signifiance de pérennité vivante de l'entente des amants, au-delà de l'éphémère rencontre duelle ?

Le coït est bien l'acte surréaliste au sens plein du terme, un acte délibéré dans un temps suspendu, dans un lieu où deux corps se déréalisent par la perte de leur commune et complémentaire référence pénienne au phallus. Le point où se manifeste la puissance phallique impersonnelle, née de leur narcissisme abandonné, c'est l'acmé de la courbe de l'affrontement, dans chacune des personnes du couple, des pulsions de vie aux rythmes végétatif, circulatoire et respiratoire intensifiés dans leur amplitude jusqu'au galop cardiaque, et des pulsions de mort, dans le silencieux, total et profond abandon de la conscience « consciente », c'est-à-dire la jouissance au cours de l'accomplissement orgastique.

[b]L'accomplissement de son désir dans l'orgasme complet exige de la femme une totale participation dans la rencontre émotionnelle et sexuelle avec son partenaire, ce qui fait problème à ce qu'il y a de phallique dans son narcissisme, pour la liberté que ce narcissisme lui octroie d'être disponible à la réception et à l'accord avec l'homme dans la réalité.

Le don de la femme à l'homme, son narcissisme l'ignore[c], quels que soient les fantasmes à propos du partenaire et si positive affectivement que soit une femme à l'égard de l'homme aimé.[d] Sans la présence effective dans la réalité du corps de l'homme, de son étreinte dans la rencontre corps à corps, dans ses jeux et le coït mené à son terme, le narcissisme de la femme ne peut qu'embarrasser de rêverie un échec prévisible si, dès le partenaire présent, ce n'est pas en lui, dans sa réalité ici et maintenant que se situe le narcissisme phallique de la femme.

C'est encore dans un champ surréaliste que l'orgasme est opérant quand il entraîne à sa suite — la conscience de soi revenue — une satisfaction irisée du prisme de la libido lié à son évolution génétique. On peut en effet analyser dans les effets ressentis d'une jouissance orgastique

[a] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] de fertilité qui le justifie ?

[b] [*Ajout en 1982 : le paragraphe qui suit.*]

[c] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] et ne peut ni l'inventer ni le reproduire.

[d] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

une sensation de plénitude sensorielle éthique, esthétique, de rassasiement au sens d'une libido orale apaisante, d'élimination de toute tension musculaire au sens d'une libido anale rénovante, d'une reconnaissance à l'autre, à son corps, au sien propre, au monde, une annulation totale d'angoisse de vie ou de mort, une *restitutio ad integrum* de toute la personne, une remise en son ordre du narcissisme un moment éclipsé dans un temps zéro, dans un lieu absent.

Chaque coït orgastique ne rejoindrait-il pas phylogénétiquement la scène primitive de chacun des partenaires, leur apportant ainsi, avec la régression ontogénique imaginaire, l'éprouvé constitutif triangulaire de toute personne humaine : deux êtres partant d'un désir et d'un amour qui les conjoint, et signant ainsi leur accord d'un destin trinitaire du désir? Cette sécurisation totale du sujet, en cohésion parfaite avec son corps et dans une relation de totale confiance à son partenaire, est une sécurisation à la fois personnelle et impersonnelle, comme dans la conformité aux lois créatrices de l'espèce, elles-mêmes en conformité aux lois cosmiques.

L'excitation accessoire, parfois la défrigidisation de la femme par des comportements sadiques verbaux, mimiques ou corporels, du partenaire aimé peut se comprendre à partir de ce danger narcissique pour la femme de se sentir devenir rien. [a]C'est parce que l'homme est celui en qui elle remet dans le coït tout ce qui du phallisme provient des stades prégénitaux et ce qui dans les pulsions actives domine les pulsions passives. Des sensations liminairement douloureuses, à des parties du corps autres que les régions génitales, seraient un gage d'intérêt anal de l'autre pour elle qui ne sent plus les limites de son corps, mais qui grâce à cet autre, se sent un objet durable. L'envie d'être contrainte, réduite à subir l'acte sexuel qui fait partie du plaisir pour certaines femmes, pourrait s'expliquer par l'impossible dérobade au danger orgastique auquel s'ajoute le danger rémanent des investissements sadique oral, sadique anal et agressif urétral[b] de tout le corps, ainsi que le danger dû aux investissements passifs de tous les stades, y compris du stade génital dans le lieu même du

[a] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]
[b] [*Suppression en 1982 :*] prégénital

sexe féminin. Celui-ci survalorisé d'être promu éventuellement au viol fantasmé catastrophique[a], n'en engage que plus le Moi à la soumission, et le plaisir de ce fait pour les femmes qui demandent à leur partenaire de recourir à ce moyen d'excitation, n'en est que plus intense dans la jouissance après l'orgasme qui révèle à la femme la puissance qu'elle exerce sur l'homme en acceptant la sienne sur elle.

LA FRIGIDITÉ

Si les représentants mâles de l'espèce humaine sont très généralement gratifiés par leur désir et par le plaisir de l'accomplissement sexuel, comment se fait-il que les femmes en soient si souvent privées[b] ? Serait-ce vraiment dû, comme on l'entend dire, à l'égoïsme masculin, aux nécessités d'une jouissance prolongée pour la femme avant l'orgasme et que les hommes ne lui accorderaient pas ? Je ne le pense pas. Les maladresses masculines, dans les premiers rapports déflorateurs, existent souvent. Elles pourraient être évitées, d'ailleurs, si les pères remplissaient vis-à-vis de leurs fils le rôle d'éducateur, et les mères vis-à-vis de leurs filles.

Un élan puissant du désir génital, chez une femme saine et amoureuse, peut emporter les inhibitions et les craintes dues au premier coït rendu douloureux par un partenaire maladroit.

Il arrive que la disparition de la frigidité se fasse à l'occasion d'une brève aventure de la femme avec un partenaire plus adroit, ce qui la réassure quant à son narcissisme, et permet au couple de partenaires qui s'aimaient mais n'avaient pas encore trouvé l'accord, de le trouver, c'est-à-dire que si l'amour existe entre deux personnes, l'harmonie sexuelle s'ensuit. Cependant, même dans ces cas où apparaît, à l'anamnèse, le rôle déclenchant de l'homme dans l'installation de la frigidité chez une femme, c'est de la femme seule que dépend sa guérison à elle, et souvent l'harmonie retrouvée du couple. Il se peut d'ailleurs, à l'étude des événements qui se sont passés entre elle et son partenaire, que l'on découvre que c'est la femme qui a induit l'échec initial, en particulier dans le cas où son par-

[a] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]
[b] [*En 1960, à la place de* privées :] frustrées

tenaire était un amant apprécié et réputé avant qu'elle ne le connaisse.

J'en ai pour témoignage la cure, ignorée par leur mari ou leur amant, de femmes frigides. On assiste à la transformation de leur seule subjectivité dans les rapports sexuels, et à sa conséquence, le plaisir que leur partenaire découvre à leur donner du plaisir, alors qu'il commençait à y renoncer. [a]Ce n'est pas l'amant ou le mari qui a changé, c'est la femme qui, de nouveau, à la réalité de cet homme, dans la rencontre sexuelle, est devenue disponible, après avoir exprimé dans sa cure psychanalytique et ramené à leur source bien antérieure à sa vie génitale et à sa rencontre de cet homme, les processus inhibiteurs inconscients que le mari ou le partenaire n'avait fait qu'actualiser.

L'intervalorisation narcissique d'un partenaire par l'autre, dans les jeux sexuels préliminaires au coït et dans les échanges de langage et de mots amoureux après l'orgasme, est toujours importante dans la dialectique génitale, mais elle paraît jouer un moindre rôle pour l'homme que pour la femme, à qui la valorisation narcissique d'elle-même est fondamentalement nécessaire, surtout si elle n'est pas expérimentée en amour. C'est de l'absence de ce savoir chez les partenaires masculins que proviennent des frigidités devenues habituelles chez des femmes capables d'orgasmes lorsqu'elles les ont connus, et qui le restent d'ailleurs, c'est-à-dire qui ont au moins abordé le début de la situation œdipienne, le moment où la petite fille veut s'identifier à la mère et celles dont la première expérience n'a été ni précoce ni traumatisante.

L'ignorance érotique[b] de certaines femmes n'a pas toujours son origine dans le refoulement des pulsions génitales, mais dans leur présence encore non dévoilée[c] et dans leur investissement latent de régions[d] encore vierges[e]. Si l'homme aimé en tant que personne et en tant que représentant phallique se montre carencé dans son option

[a] [*En 1960, la phrase qui suit était :*] Cela prouve qu'il faut chercher la clé de la frigidité plus du côté de la femme que du côté de l'homme.

[b] [*Suppression en 1982 :*] imaginaire

[c] [*Suppression en 1982 :*] et muette

[d] [*Suppression en 1982 :*] en elles

[e] [*Suppression en 1982 :*] mais destinées à être données dans une complémentarité sexuelle adulte avec l'objet du choix réciproque, tant dans sa personne que dans son sexe

objectale pour la femme, ou que, du fait d'une homosexualité insuffisamment sublimée ou d'une fixation à sa mère, il ne puisse verbalement valoriser, sans danger d'angoisse de castration en retour, le sexe de sa partenaire, sexe qui pour elle n'est encore qu'un trou au pourtour orbiculaire seul connu et sensible, celle-ci risque de ne pas investir narcissiquement les parois muqueuses et internes du vagin, ni les émois nuancés qui sont reliés par nature à ses sensations profondes. Tant qu'elle n'a pas été reconnue dans la valeur du don qu'elle en fait, le sexe de la femme est inconnu pour sa conscience, quoique présent dans son efficience sublimée, industrieuse et culturelle.

[a]Le sexe de la femme est aussi engagé dans l'amour, indépendamment de la réussite sexuelle pour elle car l'amour est, à tous les niveaux de la libido, la sublimation dans l'idéalisation de la personne dont le désir, quelles que soient les pulsions en jeu, fait qu'elle manque à celui qui l'aime, dans le sens où elle représente pour lui tous les repères du narcissisme. Lorsqu'une femme est animée d'amour pour un homme et qu'elle éprouve pour lui du désir, si le coït ne lui a pas apporté un orgasme ressenti complet par elle, elle ne sait pas que c'est par son sexe qu'elle est fixée à cet homme, et elle n'est pas quant à son narcissisme, libérée du souci permanent de sa personne, comme l'est une femme qui a été « révélée » par son partenaire qui répond à son amour et qui sait l'emmener à l'orgasme. Les effets de l'orgasme chez une femme amoureuse sont symboliques et mutants. Ils la font accéder à la génitalité et à ses sublimations.

De même que les phonèmes, agréables sensations auditives, ont besoin d'être assemblés dans une organisation que les rencontres interhumaines constituent en langage, de même dans la rencontre des sexes les émois doivent s'échanger dans une médiation émotionnelle exprimée en paroles, pour que les jeux érotiques deviennent entre partenaires un langage d'amour humain, et pas seulement des figures de copulation stéréotypées ou acrobatiques, à effet hygiénique voulu et effet fécondateur éventuel.

[a] *[Ajout en 1982 : le paragraphe qui suit.]*

INSATISFACTION GÉNITALE ÉROTIQUE OU AMOUREUSE ET REFOULEMENT

Les rapports sexuels et amoureux entre deux partenaires qui ont atteint le niveau génital de leurs pulsions les conduisent, par une dialectique verbalisable pour eux seuls de leur union corporelle, à une connaissance réciproque[a]. Mais l'absence d'accord charnel ne signe pas nécessairement, du moins pour la femme, l'absence d'entente créative. Il y a pour elle des modalités très variables de couplage qui satisfont et utilisent ses possibilités libidinales sans refoulement, sans névrose, avec seulement des symptômes réactionnels transitoires[b] dont la jouissance (au sens inconscient de détente de ses pulsions selon le principe du plaisir qui est inconscient et peut s'accompagner de déplaisir conscient) que la femme éprouve, réconforte son narcissisme. Je veux parler de troubles psychosomatiques réactionnels à une absence de jouissance orgastique, qui n'est pas toujours signe de névrose, ni accompagnée de névrose. La plasticité des femmes est très grande. J'en attribue le fait[c] au moindre refoulement chez elles que chez les hommes, et à une structuration moins précoce de l'Œdipe chez les filles, qui permet aux pulsions qui y sont engagées de rester plus longtemps labiles que chez les garçons.

Pour peu qu'une femme ait abordé l'Œdipe dans son enfance et qu'elle se soit bien développée jusqu'à la puberté (y compris la puberté), si elle est encore inexpérimentée et au cas où elle rencontre chez un partenaire une relative impuissance, ou même une perversion, elle organise ses investissements selon les exigences de l'homme qu'elle a choisi et qu'elle aime peut-être pour le seul fait qu'il l'a choisie et donc narcissisée. Les femmes sont beaucoup plus tolérantes que les hommes à la frustration orgastique, mais beaucoup plus intolérantes qu'eux à la frustration d'amour. On peut même se demander si une organisation génitale de la libido ne serait pas compatible

[a] [*Suppression en 1982 :*] de leur sensibilité que traduit leur accès à un accord entre leurs désirs et un accord de leurs organes concomitants. Cet accord est significatif d'une entente interpersonnelle de couple génital dont l'enfantement symbolique sera manifeste, médiatisé ou non par des enfants de chair nés de leur conjugaison biologique.

[b] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase et celle qui suit.*]

[c] [*Suppression en 1982 :*] contrairement à ce que dit Freud

avec de seules effusions à l'égard de l'objet d'amour dans des étreintes chastes, où serait essentielle pour une femme la foi qu'elle met dans la personne aimée[a].

Il faut remarquer enfin que bien des femmes narcissiques phobiques, obsédées, homosexuelles manifestes, hystériques ou même psychotiques, ne sont pas frigides et peuvent éprouver non seulement des orgasmes clitoridiens, mais aussi des orgasmes vulvo-vaginaux. Il est cependant douteux qu'elles atteignent l'orgasme utéro-annexiel. En tout cas, ce n'est certes pas, à lui seul, un signe d'équilibre psychique le fait d'éprouver des sensations voluptueuses au cours de rapports hétérosexuels, ou de savoir donner la réplique dans les jeux érotiques[b].

Il vaut mieux ne pas parler trop vite de névrose lorsque l'on est en face d'une femme frigide qui vient demander de l'aide à un psychanalyste, alors qu'aucun autre symptôme n'apparaît et qu'elle ressent son attachement à son conjoint et à leurs œuvres communes, comme donnant un sens plein à son existence. De nombreux hommes rapportent en effet qu'une femme qui se prétend sans besoin ou désir sexuel, mais qui se soumet sans déplaisir au coït, peut cependant éprouver après le coït un bien-être généralisé, alors qu'elle nie toute volupté consciente, sans pour cela avoir éprouvé aucun désagrément. Leur partenaire perçoit chez ces femmes des manifestations de leurs voies génitales profondes, l'entrée en jeu non ressentie par la femme du corps utérin comme dans l'orgasme le plus achevé. Ce sont les orgasmes clitoridiens et vulvo-vaginaux qui sont restés silencieux quant à la conscience de sa jouissance.

Le problème de la jouissance féminine n'est pas encore théoriquement résolu, comme on le voit. L'absence de sensibilité des voies génitales antérieures, la seule consciente, est probablement liée à l'éthique organisatrice de

[a] [*Suppression en 1982 :*] qui, pour elle, est représentative du tout insécable du sens de leur existence inconditionnelle, qui ne s'est jamais posé la question d'avoir ou de n'avoir pas de plaisir aux corps à corps sexuels

[b] [*Suppression en 1982 :*] J'en ai connu, incapables d'amour pour la personne de leur partenaire, et d'autres, capables seulement de dépendance passive, agressive, d'autres encore, qui ne voulaient à aucun prix d'un attachement durable, encore moins devenir mères (bien que le désir en soi de devenir mère ne signe pas la maturité libidinale), bref des femmes dont le sexe, apparemment savant, était lié à une personne absolument non structurée ou de structure encore très infantile.

ses pulsions libidinales, que la femme soit ou non névrosée. Là encore, apparaît sa plasticité culturelle. L'absence de désir sexuel conscient et le fait que, même sans éprouver d'orgasme quant à sa conscience, elle éprouve un bien-être des coïts avec son partenaire qu'elle aime, qui l'aime et la désire, le fait, d'autre part, qu'elle ne présente pas de névrose, que son accord émotionnel avec son conjoint soit excellent, que son efficacité dans la vie commune, sa disponibilité intelligente à l'œuvre de l'homme, le respect du père, le géniteur de ses enfants, dans l'amour qu'elle suscite en eux et l'ambiance qu'elle crée au foyer, son impact émotionnel dans l'éducation et la résolution œdipienne chez ses enfants, soient la preuve que ses pulsions génitales sont en ordre, tout cela nous fait réfléchir quant à la jouissance ou à la frigidité consciente des femmes, et pose un problème théorique encore irrésolu.

Après avoir affirmé, parce qu'on les a découverts par leurs effets, l'existence de sentiments inconscients de culpabilité, la psychanalyse est-elle là en face d'une autre manifestation de la vie inconsciente et de sa dynamique qui serait des sentiments inconscients de félicité? Sans aller jusqu'à me faire dire, parodiant Knock, le personnage de Jules Romains*, qu'une femme qui jouit dans les rapports sexuels est une femme infantile[a] qui s'ignore, ou bien qu'une femme froide dans les rapports sexuels est le modèle des tendresses sublimes, je dirai tout de même que les valeurs éthique et esthétique de la personne, chez une femme, peuvent avoir canalisé puis sublimé une telle quantité de libido narcissique[b] sur des activités industrieuses, sur des activités culturelles, et que si son partenaire ne l'y entraîne pas en éveillant son érotisation quant au désir partiel des zones érogènes génitales, elle n'est pas assez motivée par elle-même à rechercher des satisfactions au lieu partiel de son sexe. [c]Elle ne projette pas

* La citation originale est : « Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore. » Jules Romains, *Knock ou le triomphe de la médecine* (1923), Gallimard, 1977.

[a] [*En 1960, à la place de* infantile :] frigide

[b] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] que sa libido d'objet n'est pas assez riche, si son partenaire ne l'y entraîne pas, pour investir encore activement sa région génitale pourtant investie passivement par elle-même comme médiatrice de son accès au corps de l'homme qu'elle désire et attend, représentatif phallique de son sexe.

[c] [*Ajout en 1982 : jusqu'à la fin du deuxième paragraphe p. 192.*]

sur le pénis, ni sur son érectibilité (si indispensable au narcissisme de tout homme), ni même sur les sensations de plaisir en son sexe à elle, son désir en ce qu'il a d'authentiquement génital. Celui-ci, c'est la personne tout entière de l'homme qui l'a investi, attendu, et quand cette femme a trouvé ou croit avoir trouvé l'amour d'un homme pour elle, dans sa personne tout entière, représentant phallique, elle peut — par amour pour lui et par les preuves qu'elle en donne — exprimer et symboliser toutes ses pulsions génitales sans que, à proprement parler, la zone partielle sexuelle de son corps et la zone partielle sexuelle du corps de l'homme qu'elle aime ne doivent se rencontrer pour entretenir son amour.

Son sexe de fille, lors de la castration œdipienne, a subi l'échec de son désir génital premier, privé à vie du plaisir de conquérir les faveurs du pénis paternel pour une fécondité incestueuse.

La résolution œdipienne, si elle a été complète, n'a laissé en son sexe que ces profondeurs ignorées d'elle, sinon par de vagues sensations dues à des pulsions passives du corps utérin sans objet partiel où les localiser. Elle se sait vouée à l'attente de sa «formation» à venir, pour un destin féminin hors de la famille. Si les pulsions orales et anales passives conjointes aux pulsions génitales passives au moment de l'Œdipe ont été, elles aussi, marquées de la castration œdipienne, toutes ses pulsions se sont à partir de ce moment investies ailleurs qu'en son sexe, dans l'accès à des valeurs créatrices et culturelles. Son sexe est demeuré silencieusement investi de pulsions génitales passives (la Belle au Bois dormant).

La puberté, la tension constante que les menstrues éveillent, la vitalité cyclée de ses voies génitales, l'apparence phallique de sa poitrine, suscitent, en même temps que sa conscience de devenir femme, la rivalité avec les autres femmes, et aussi, avec elles, la complicité auxiliaire vis-à-vis des hommes, tandis que sa libido suscite à nouveau l'investissement inconscient croissant de ses entrailles féminines par les pulsions génitales passives. Mais elle se connaît en tant qu'être personnel, grâce à ce qui, de ses pulsions, a investi son corps de narcissisme. Elle se connaît aussi aux émois de tout son être sensible à l'approche et à l'attention des hommes. C'est parce que, sa génitalité, elle la sait médiatrice à l'accès au corps de

l'homme, qu'elle se perçoit tourmentée et disponible à l'amour et elle sait aussi que c'est par sa génitalité qu'elle est promise à la maternité.

La maternité, elle en éprouve précocement — dès la puberté — l'envie, due plus souvent, je crois, aux pulsions de mort qu'aux pulsions passives génitales de sujet féminin. Par pulsions de mort, j'entends son statut féminin d'objet, de spécimen de l'espèce humaine, qui, chez une fille, peut prévaloir quand, lors de l'Œdipe, la résolution œdipienne n'a pas marqué son sexe de la castration des pulsions orales et anales, libérées alors pour des sublimations au service du sujet. Cette envie d'enfanter représenterait le résidu des pulsions orales et anales de la fille. Lorsque, devenue pubère, elle est mue par le désir d'enfanter et par les fantasmes qui s'y rapportent, elle en craint la réalisation tant qu'elle n'est pas sûre d'avoir trouvé, comme objet d'amour, celui dans lequel elle a pleine confiance. Aussi, pour le don d'elle-même dans le corps à corps, auquel les pulsions génitales et l'amour l'engageraient, elle reste sur la réserve et peut-être que ces fantasmes d'enfantement, sans que la femme soit encore fixée sur un homme, sont suffisants dans les pulsions de mort pour en provoquer certaines à la réalisation de ce désir en se livrant au coït. Le désir d'enfant n'est pas la preuve que la femme a atteint le niveau des pulsions génitales adultes. Ce désir existe chez les petites filles à l'âge prégénital. Mais il est possible qu'une jeune fille, qui n'attend pas avec impatience de devenir mère ait peu de moyens pour investir ses voies génitales et qu'elle en ignore l'érotisation, tant qu'un homme ne l'a pas révélée à elle-même.

D'autre part, une femme qui a de grandes satisfactions sexuelles, surtout si elles sont précoces prégénitales, puis génitales, est beaucoup plus narcissisée qu'une autre. Elle introjecte le désir qu'elle suscite et, vivant de se sentir objet pour autrui, de ce fait elle se perçoit moins qu'un autre sujet, elle est moins portée à investir son désir dans des valeurs culturelles, à l'exprimer et à en trouver des satisfactions dans des sublimations et des rencontres sociales créatrices, langagières. Soumise à des pulsions génitales plus intenses à l'âge adulte, elle est probablement moins portée à intensifier la libido objectale différenciée qui caractérise les femmes en tant que sujet,

devenues conscientes de leur désir sexuel, c'est-à-dire les femmes les plus évoluées au point de vue de leur génitalité, engagées dans des sublimations culturelles.

Bref, il y aurait une contradiction entre la richesse des investissements culturels chez une femme et l'investissement narcissique de son sexe, et même de sa recherche chez l'homme de satisfactions sexuelles. Je crois aussi qu'une femme qui n'éprouve jamais de satisfaction sexuelle dans ses rencontres avec un homme et dans le coït n'existe pas.

[a]Quant au sexe de la femme en tant que lieu, espace de son corps, trou sensible et sensibilisable par les jeux de l'amour et qui peut éveiller la femme à l'érotisme et lui permettre alors la découverte du langage inter-relationnel des sexes dans les rencontres avec ses partenaires, ce lieu peut rester pour elle lieu de méconnaissance, sans pour cela qu'il soit insensible. L'absence totale de masturbation chez beaucoup de filles après la résolution œdipienne est un fait réel, aussi surprenant que cela paraisse aux femmes qui se souviennent de s'y être livrées fort tard et d'en avoir connu plaisir, culpabilité ou déception. Cette absence de masturbation n'est pas en soi un signe de santé, ni de névrose. Cela peut être dû à l'absence d'image partielle, convenant à l'intuition de son désir qui, ne visant plus d'objet partiel oral ou anal, comme à l'époque prégénitale, ne visant plus le pénis paternel ni l'enfant incestueux — objet imaginaire d'un don du père dans la réalité —, voue son sexe au silence, mais seulement par manque d'interlocuteur dans la réalité de son présent.

De toute façon, et quoi qu'il en soit de la masturbation de la fille ou de son absence avant sa défloration, la part dévolue aux caractéristiques du pénis d'un homme est exceptionnellement prévalente dans l'amour qu'une femme porte à cet homme. C'est toujours un étonnement pour l'homme, si fier de ses prouesses sexuelles, et si critique de lui-même quant à son membre viril. J'en ai connu certains si convaincus d'être par la nature désavantagés dans la comparaison de leur sexe à celui des autres hommes, qu'ils ne comprenaient rien à la satisfaction et à la fidélité de la femme aimée d'eux et qu'ils aimaient. Le narcissisme des hommes et celui des femmes est très dif-

[a] [*Ajout en 1982 : les deux paragraphes qui suivent.*]

férent, tant dans son élaboration au cours de leur vie, que dans son entretien dans leur vie adulte.

La plupart des femmes peuvent arriver, avec leur conjoint de corps — si elles l'aiment d'amour, c'est-à-dire de cœur, et si avec lui des paroles sont échangées concernant ce cœur et ce corps — à des modalités de rapports sexuels à la fois satisfaisants et orgastiques.

Seules échappent à ce pronostic favorable les femmes qui ont été sadiquement déflorées, après un mariage dont elles ignoraient le contrat corporel et l'implication érotique, c'est-à-dire après un acte sexuel non désiré encore avec un homme qu'elles n'avaient pas choisi. Comme les femmes qui ont été violées dans l'enfance par un adulte estimé œdipiennement investi[a], surtout si cette séduction hors la loi a contaminé la fillette de la honte qu'éprouvait son agresseur délinquant de n'avoir su maîtriser son acte pervers, et de la contrainte qu'il lui a inculquée de ne jamais parler de ce qui se passait entre eux, ce qui bloquait complètement toute la vie symbolique de la jeune fille par rapport à la sexualité. Le traumatisme est plus grave encore si le viol a consisté en coït anal ou à la seule soumission passive à des pratiques masturbatoires d'un adulte incestueux. Le viol, dans l'enfance, par l'intermédiaire d'animaux est très gravement déstructurant, car il est le fait de la promiscuité de la fille avec un adulte pervers et même psychotique. Sont traumatisants aussi les viols devant témoin, même si ces viols ne sont que fantasmatiques, comme le sont les fessées dans une scène sado-masochiste dans laquelle l'enfant, en public, s'est ressentie la chose de ses parents, excités dans leur soi-disant correction. Est encore traumatisme sexuel pour une fille d'avoir été soumise de la part de sa mère à des lavements répétés. Ceci signifie une angoisse compulsive de la mère qui s'ignorait perverse et que la fille subissait par complaisance ou par crainte de représailles, pires encore dans l'idée qu'elle s'en faisait[b].

[a] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

[b] [*En 1960, le paragraphe qui suit était :*] Pires sont les dénudations corporelles publiques imposées brutalement lors de consultations hospitalières et ressenties comme un viol généralisé de la personne, de sa liberté que la pudeur respectée lui confère. Ce qui est ainsi mis à nu est le mal, c'est-à-dire le laid dont témoigne ce corps, alors que pour s'investir au service de son sexe féminin ressenti beau et désirable, le corps dans sa

J'ai vu les effets inhibiteurs sur la sexualité d'un narcissisme traumatisé, par des dénudations complètes en public imposées brutalement à une fillette lors de consultations hospitalières. Une maladie, une malformation, c'est un mal, c'est quelque chose d'anormal — et pourquoi cela intéresse-t-il ces yeux et ces mains de jeunes hommes et de jeunes femmes qui palpent, en s'intéressant et en parlant beaucoup entre eux de ce qu'ils touchent du corps de la fillette ou de la jeune fille, sans lui parler à elle-même ? Ce sont des situations sociales où elle a été dépouillée de sa qualité de sujet. Cet événement rend son narcissisme exacerbé, ce qui peut entraîner une difficulté à la relation génitale lorsqu'elle deviendra adulte. En effet, une femme, pour investir sa personne comme génitalement désirable, doit être sûre que son corps est ressenti attirant par sa beauté, par ce qui, féminin dans sa personne, invite l'homme à lui parler et à en connaître davantage de sa subjectivité, lui laissant éventuellement les moyens de fuir, de se dérober au regard de qui ne lui plaît pas. Dans ces consultations publiques, où la fillette était mise à nu, cette valeur était inversée. La curiosité ressentie pour sa maladie ou sa malformation faisait que c'était une anormalité qui la rendait objet de regards, de toucher, de discours et d'intérêt. Ces expériences pénibles que les parents ne comprennent pas, grondant et tançant les enfants qui se dérobent à se dénuder totalement, laissent des traces érotiques ambiguës chez les fillettes et les jeunes filles qui ont eu à les subir de façon répétée au cours de leur jeunesse. Cela complique leur accès à l'érotisation sexuelle génitale. Ces «exhibitions» imposées par les médecins à leurs jeunes patientes sont pour elles, à l'insu des médecins, pervertissantes. La même exigence au nom de l'intérêt scientifique n'aurait aucune importance névrosante chez l'adulte ou la jeune femme déjà en activité sexuelle.

[a]Il y a chez toute femme, entre le narcissisme de son

---

présentification doit être objet de signal phallique, beau pour attirer le signifiant beau de sexe, le pénis masculin à la suite du regard de l'homme captivé admiratif.

[a] [*En 1960, le paragraphe s'ouvrait par :*] La santé ou la maladie émotionnelle et sexuelle génitale ne se déduisent pas du simple fait de l'obtention ou de la non-obtention d'orgasmes, pas plus que du bon ou du mauvais caractère entre conjoints. C'est l'engagement de la personne vis-à-vis d'une autre personne dans une option sexuelle et émotionnelle de

corps[a] — dans les soins qu'elle en prend et l'apparence qu'elle aime à lui donner par les vêtements et son maintien, qui sont langage pour autrui — et le narcissisme de son sexe non visible[b], une antinomie dont le mode d'intégration spécifie dans chaque cas sa personnalité. Le corps tout entier peut, par déplacement et, éventuellement, désinvestissement du sexe creux, non éloquent hors des risques du coït, être investi par la fille, secondairement, après la castration œdipienne en tant que représentant phallique, parce que c'est lui qui, à distance, engage les mâles à la désirer[c].

LA FRIGIDITÉ SECONDAIRE[d]

Lorsque, pour une raison plus ou moins justifiée par les circonstances, un couple jusque-là heureux et accordé voit son ardeur sexuelle disparaître et que les partenaires n'osent en parler ni entre eux, ni à un médecin ou un psychologue, il devient très difficile, après un certain nombre d'échecs, tant pour la femme déçue, sans espoir ou revendicatrice tacite, que pour l'homme humilié et non moins revendicateur tacite, de redresser la situation. L'homme, avec le réveil de l'angoisse de castration n'a ni le goût ni le courage d'aborder celle qu'il croit être un mur ou une panthère. Il rumine son échec*, fantasme tout haut — par

---

don de soi qui signe ou non la santé de la libido narcissique chez la femme.

* Car les hommes sont aussi masochistes moraux que les femmes. *(Note de l'auteur[e].)*

[a] [*En 1960, à la place de* son corps :] sa personne phallique remarquée par autrui

[b] [*Suppression en 1982 :*] et non représentatif

[c] [*Suppression en 1982 :*] Ce déplacement de la libido narcissique peut dépouiller plus ou moins durablement l'investissement libidinal des voies génitales internes cachées et non éloquentes hors du coït risqué. Quant à la libido objectale, elle peut se transférer de l'homme, objet phallique, à ses œuvres, objet de soins et de l'intérêt de l'amante d'un homme admiré, estimé d'elle et dont le caractère s'accorde au sien.

La force séductrice du phallus, représenté formellement par l'homme et par son pénis, peut, sans refoulement, contrairement à ce qu'a dit Freud et à sa suite beaucoup d'analystes, détourner la femme de toute masturbation manuellement dérisoire, de toute pratique masturbatoire à l'aide d'objets qui, quoique choses pénétrantes, n'ont que la valeur d'outils, à peine de fétiches.

[d] [*Ajout en 1982 : le titre.*]

[e] [*En 1960, cette note faisait partie du texte.*]

compensation ou par esprit de vengeance — de se dédommager ailleurs, le fait ou devient impuissant[a]. Il régresse à des sentiments d'infériorité œdipiens. « On » ne l'aime pas, puisqu'il n'y a plus de désir d'elle à lui. Il en viendrait à désirer que sa femme ait un amant, comme autrefois sa mère avait son père. Qu'à cela ne tienne, il fantasme qu'il est de trop à son foyer. Il se pense indigne de s'occuper de ses enfants autrement qu'en rabat-joie, impulsivement correcteur vis-à-vis d'eux, que pourtant il chérit. Il tente de s'absorber dans son travail, mais il manque de tonus, mécontent de lui parce que dénarcissisé dans son sexe, il peut régresser dans la boisson ou les maladies psychosomatiques. Le cercle vicieux s'installe alors. La femme, dénarcissisée par les déclarations de son époux de n'être plus désirée, se replie masochiquement sur son malheur et sur ses activités ménagères, maternelles ou sociales d'une façon obsédante qui la déculpabilise du Surmoi génital d'incompétence*. Mais une régression latente se fait à des émois d'infériorité œdipienne et au rôle d'objet dérisoire qu'elle a été pour son père. Il lui semble en répéter le rôle.

Il faut une solide estime sociale et une longue période préalable d'accord sexuel pour que de tels couples tiennent unis, devenant peu à peu des couples fraternels, faussement chastes, où l'un des deux admet passivement ce qu'il croit être son impuissance génitale dans le couple, cependant que l'autre souffre de ce qu'il croit être provoqué par lui, autant que par son partenaire, mais qu'il ne veut pas admettre. On voit de tels couples, culturellement et socialement valables, à l'occasion de consultations psychologiques d'enfants. L'enfant a été dans son être, et généralement au moment de l'Œdipe, le révélateur du conflit génital des parents[b]. Quelque chose ne peut se faire dans la résolution œdipienne chez l'enfant et, pourtant, la personne des parents, de la mère en particulier, n'est pas cliniquement atteinte de symptômes névrotiques, le père non plus. C'est un des effets de sa jalousie sur l'enfant,

* « Tu ne sauras jamais plus faire l'amour, tu es trop vieille. D'ailleurs, tu n'as jamais été faite pour ça. » *(Note de l'auteur[c].)*

[a] [*Ajout en 1982 : le passage qui suit jusqu'à* maladies psychosomatiques, *dans ce paragraphe.*]

[b] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

[c] [*Ajout en 1982 : la note.*]

garçon, dont il n'a pas pris conscience. Les parents souffrent et c'est l'enfant qui développe une névrose.

La tolérance, sans symptômes, de pareilles situations sexuelles peut durer assez longtemps, jusqu'à une poussée libidinale, liée pour l'un des adultes à une tentation extra-conjugale qui, si elle est refoulée, provoque alors des symptômes, soit chez la femme, soit chez les enfants, soit chez le mari[a], alors même que l'adulte tenté n'a pas cédé et que personne n'est au courant de ce qu'il vit. Si la tentation extra-conjugale n'est pas refoulée, cela provoque sur le plan affectif une crise dans le couple, mais le soulagement de tension sexuelle est immédiat, tant chez le partenaire infidèle que chez les enfants de ce couple. Cela permet d'arrêter la régression, de parler et bien souvent, après les remous de la crise, de retrouver l'équilibre sexuel du couple; et, mieux que de se retrouver, de se découvrir l'un l'autre à nouveau, plus accordés l'un à l'autre qu'avant*.

[b]Dans ces frigidités secondaires, les émotions du moment pendant le coït jouent un rôle diffus qui colore le climat émotionnel de tendresse ou d'animosité, de jeux érotiques ou de gestes agressifs. Cette sensibilité au climat affectif peut rendre certains coïts non orgastiques pour une femme, ce qui, pour son partenaire, est pris comme un signe de rejet qu'il n'est pas. Il est un signe de l'inhibition transitoire de la femme. Mais cette absence d'orgasme chez une partenaire, qui en avait habituellement, dénarcissise son conjoint, surtout s'ils ne peuvent en parler.

LE MASOCHISME FÉMININ[c]

La modulation sentimentale entre les partenaires peut donc, par une intensité d'agression, entraîner la frigidité chez une femme jusque-là non frigide. Il est certain alors

* C'est une raison qui justifie que l'infidélité conjugale en elle-même ne puisse être légalement une cause de divorce. *(Note de l'auteur[d].)*

[a] *[Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.]*

[b] *[En 1960, le paragraphe qui suit était :]* L'attitude émotionnelle interpersonnelle du jour, avec le partenaire, joue, pour la femme, au moment du coït, un rôle érotique diffus pour colorer ou non l'échange d'émotion et de tendresse, les jeux érotiques, qu'ils soient, pour la femme, accompagnés ou non d'orgasme complet.

[c] *[Ajout en 1982 : le titre.]*

[d] *[Ajout en 1982 : la note.]*

que ce sont des composantes sexuelles et émotionnelles anales et orales actives réactivées qui débordent l'attitude génitale d'accueil à son partenaire. Cette ambivalence, due au parasitage des relations de cœur sur les relations de corps, peut entraîner l'appel conscient ou inconscient d'un comportement agressif, soi-disant sadique du partenaire. Le but de ce fantasme, associé à un simulacre d'exécution, est d'annuler, par une maîtrise musculaire symbolique subie, l'ébauche de défense active phallique qui parasite le désir de se donner chez la femme, et gêne l'obtention de la résolution musculaire qui est la condition indispensable à la primauté de l'investissement érotique vaginal, et surtout à l'orgasme complet utéro-annexiel. [a]Ces fantasmes, pas plus que ces comportements en réponse qui leur permettent d'avoir un début de réalisation, ne sont dus ni à une structure masochiste de la femme, ni à un comportement sadique de l'homme. Ce sont des adjuvants à l'intensification des pulsions passives génitales qui peuvent apparaître à l'occasion de la frigidité secondaire des femmes.

Les perversions masochistes, c'est tout autre chose. Là, c'est la douleur par contusion, effraction, qui entraîne l'orgasme, sans même le coït. C'est le propre d'homosexuelles, au moins latentes, au corps narcissiquement investi comme phallus partiel (fœtal ou anal) de leur mère, soumis et abandonné à un objet érotique actif jouant le rôle de mère (ou de père) phallique, en situation de consommation cannibale ou meurtrière anale imaginaire. [b]Il arrive que tous ces jeux préliminaires aboutissent au coït, mais dans les perversions masochistes ce n'est pas toujours le cas. Le traitement subi par le corps, en tant que phallique, suffit à la jouissance de la femme, et leurs partenaires sont, bien souvent, des hommes impuissants. On les voit rarement dans les cabinets des psychanalystes pour eux-mêmes, mais ils viennent consulter pour leurs enfants, qui ont des troubles divers de développement dus à une impossibilité de structurer leur libido œdipienne. Le moindre des symptômes chez ces enfants est l'énurésie, et surtout l'encoprésie des garçons. Les

[a] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] Il s'agit là de fantasmes et non de masochisme vécu.

[b] [*Ajout en 1982 : jusqu'à la fin du premier paragraphe p. 200.*]

filles sont marquées après la puberté de retard affectif et d'absence de narcissisme pour leur corps. Bref, les enfants, filles comme garçons, ont une difficulté à se différencier au point de vue sexuel.

LE VAGINISME[a]

Je n'en ai vu que quelques cas. À première vue, on pourrait penser que le vaginisme est une exagération de la frigidité. Contrairement à elle, dans tous les cas que j'ai vus, il s'agissait d'un symptôme de refoulement majeur de la libido de tous les stades, mais surtout du stade génital et oral. Le refoulement culpabilisé provient de désir intense[b], très précocement hétérosexuel chez la femme, intriqué à une agressivité sans objet connu, ou dont l'objet imaginaire est doué d'une puissance magique terrifiante. [c]C'est une névrose phobique. Le vaginisme n'est jamais seul symptôme phobique, bien qu'il se présente comme seule souffrance de la femme et qu'elle ne parle de ses autres phobies qu'à l'occasion de la cure psychanalytique.

Le vaginisme est très souvent associé à une compulsion à sucer le pouce soit dans la vie consciente, soit pendant le sommeil[d]. Par ailleurs, dans leur personne généralement très féminine d'aspect incapable consciemment d'agressivité défensive, les femmes vaginiques sont pour les hommes qu'elles aiment et qui les recherchent, pleines de charme, de douceur et de tendresse. C'est au moment du coït, qu'elles désirent consciemment, que l'intromission est arrêtée du fait d'une contraction musculaire inconsciente qui rend physiquement la pénétration impossible. Les cas que j'ai vus étaient associés à des séquelles de viol par le père ou par un substitut du père, avant l'âge des fantasmes possibles de maternité matricielle. Les rêves des vaginiques sont des rêves de dangers élémentaires cataclysmiques — fournaises, éclatements —, phobogènes après le réveil, et à peine verbalisables. À une étude sommaire, on a l'impression que le vaginisme essentiel se

[a] [*Ajout en 1982 : le titre.*]
[b] [*Ajout en 1982 : la proposition qui suit, entre virgules.*]
[c] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]
[d] [*Ajout en 1982 : les deux phrases qui suivent.*]

montre chez les femmes présentant dans leur psychisme des enclaves psychotiques.

[a]Il m'a semblé que le vaginisme est une névrose plus facilement curable par psychanalyse si le psychanalyste est une femme. C'est un des rares cas où le sexe de l'analyste m'a semblé avoir de l'importance. Est-ce parce que, chez les vaginiques, on retrouve toujours inconsciemment le fantasme précoce du viol éviscérateur par la mère, alors que la petite fille très précocement érotisée, même avant la castration primaire, désire le viol trucidant par le père ? C'est même cela qui constitue le noyau du vaginisme. Lorsque le psychanalyste est un homme, cela empêche la femme de parler. Je veux dire de parler d'elle, de parler vrai. Cela l'oblige à se taire ou à fuir, car les femmes vaginiques ont consciemment et inconsciemment un très grand désir sexuel des hommes. Elles sont généralement traitées par les gynécologues. Les psychanalystes ne voient que les échecs, non seulement des traitements diathermiques, mais des traitements chirurgicaux, car cela existe. Il faut dire que la réussite d'un traitement gynécologique par diathermie aggrave toujours les autres phobies de la femme, si elle annule l'effet bloquant de la phobie sur l'intromission du pénis*. Le vaginisme est donc, tant du point de vue clinique que du point de vue psychanalytique, totalement distinct de la frigidité.

* Allusion au cas d'Alexandra, cf. F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, II, *op. cit.*

[a] [*Ajout en 1982 : le paragraphe qui suit.*]

CHAPITRE IV[a]

Conditions narcissiques différentes de la relation d'objet chez la femme et chez l'homme. La symbolique phallique

L'amour humain se construit dès l'origine de la vie sur la confiance dans l'autre. L'effusion du cœur pour l'autre est liée à des perceptions externes et internes[b], à l'occasion d'échanges avec le milieu de vivance de notre organisme. Dans leur genèse, les émois de cœur sont liés étroitement aux sensations de corps, et à la mère nourricière qui est, pour le corps du bébé, soutien et provende. Sa présence porteuse, palpante, manipulatrice, est aussi présence répétitive[c], source de bien-être, libératrice de mal-être. Cette présence, masse dans l'espace, est morcelable quand le bébé saisit avec la bouche une tétine d'où jaillit le lait qu'il déglutit. Cette présence est aussi morcelante quand elle sépare la masse du corps du nourrisson de la chaleur du berceau et quand elle lui prend au siège le gâteau odorant de ses excréments qui tactilement irrite ses téguments. Cet autre premier, la mère, est donc vitalisante pour le bébé par la médiation de perceptions et de sensations qui la font ressentir partiellement morcelable à

[a] [*En 1960, le chapitre III commençait ici, sous le titre :*] La relation d'objet génital chez la femme. Sa structuration. Ses modalités. [*Le titre actuel ouvrait la première partie, jusqu'à la page 222, largement développée en 1982. Nous signalons ce qui a été supprimé de la version initiale.*]

[b] [*En 1960, à la place de* externes et internes :] corporelles et plurisensorielles actives et passives

[c] [*En 1960, à la place de* répétitive :] réplétive

la bouche et partiellement morcelante au corps, dans sa masse totale et dans la région du siège.

Ce qui est répétitif pour les besoins, c'est électivement la bouche et l'anus, régions cutanéo-muqueuses, limites entre l'extérieur de l'organisme et l'intérieur. Par la disparition de leur tension au contact du corps de l'autre et la réapparition de leur tension pendant l'absence, quand l'enfant éprouve des besoins, ces régions de reconnaissance du bien-être sécurisant deviennent zones érogènes, d'où l'origine des termes qui, en psychanalyse, ont fait parler Freud de libido au stade oral, libido au stade anal. Et, par raccourcissement, libido orale passive, parce que les pulsions ne sont pas exprimables, et active dans la mesure où les pulsions sont exprimables. La libido chez l'être humain est donc indissociable de sa relation à l'autre.

Pendant les absences de la mère, lorsque l'enfant ressent, par le fonctionnement de son organisme, des variations métaboliques, son besoin de réconfort lui fait désirer sa présence. Ce premier autre, la mère, est lié à sa vitalisation de façon rythmée et répétitive. Il la connaît et la reconnaît grâce à ses pas, à l'habitus de ses gestes, à l'odeur de son haleine et de son corps, au timbre de sa voix. Et, avant même que ses yeux ne puissent distinguer les traits de son visage, il reconnaît le double éclat qui brille dans le visage de celle qui, elle aussi, le connaît et le reconnaît. Ces perceptions qui, lointaines d'abord, deviennent de plus en plus précises, accompagnent l'approche promise de ce qui manque au bien-être de l'enfant, et créent entre lui et sa mère la confiance.

Au cours des tétées et des changes de ses langes, la sensation de manque diminue, ainsi que le mal-être. Puis, toute sensation désagréable disparue, avec l'apaisement des besoins que médiatisent des échanges substantiels, les zones érogènes bouche et anus sont au repos, et s'ignorent. Mais dans les bras de sa maman, repu et changé, l'enfant exprime sa satisfaction par des modulations sonores, des réminiscences labiales sensori-motrices qui traduisent son plaisir et qui donnent à entendre aux oreilles de la mère le bien-être de son nourrisson, ce qui, pour elle, est gratification et joie. La première image que nous avons de notre bien-être et de notre bonheur, c'est donc ce visage retrouvé, image complémentaire à la

masse de notre cœur, c'est la voix modulée des propos cajolants dont elle nous a entourés, c'est son odeur et la paix de ses bras nidants.

Cette présence qui pacifie les besoins est aussi, dans les moments de tension, l'image à laquelle se réfèrent la faim et la soif, que le bébé signalise par ses cris, cris dont il perçoit qu'ils la font revenir à lui, soucieuse de ce qui lui manque. Voit-elle qu'il n'a besoin de rien, qu'elle le rassure par quelques paroles, lui enjoint de dormir et le quitte à nouveau. C'est sa présence pour la communication dont il a besoin, ou dont il a désir ; besoin et désir sont à ce moment-là encore si mêlés. Et c'est elle qui, par sa complicité et sa compréhension, lui fait entendre qu'elle a d'autres choses à faire que de s'occuper de lui, et le bébé, après quelques cris impuissants à la faire revenir, s'endort. Chaque retour de la mère sur un fond répétitif sensoriel, celui des échanges substantiels connus, apporte des perceptions renouvelées et d'autres, inconnues, nouvelles, qui viennent informer l'enfant des modulations de son désir, par ses variations vocales, ses mimiques, sa kinésie différente, selon ce qu'elle fait pour lui et avec lui, et qui sont le langage de la communication complice entre chaque bébé et sa mère nourrice, langage qui devient l'image subtile du narcissisme premier de son être en son corps et en ses fonctionnements, et enracine au ressenti charnel, par le souvenir des perceptions subtiles qui ont accompagné le réconfort du corps, l'intelligence de la langue maternelle et du code de communication psychomotrice entre chaque enfant et sa mère.

Une trop longue attente peut épuiser le potentiel de la cohésion existentielle ressentie par le bébé. Cette cohésion dépend de l'entretien de la vitalité de ce lien, déjà symbolique, à cet être unique pour lui, la mère, qui ainsi peut, du fait de la distension de ce lien dans l'espace et dans le temps, en provoquer la dissociation*.

* Le *spliting*, c'est la dissociation du sensori-psychique côté bébé, du kinéto-mimique côté mère. La voix dissociée de ces deux moitiés qui font la complicité du lien enfant-mère dissocie aussi la cohésion narcissique du nourrisson ou du bébé, parce que cette voix n'est plus référée à des corps en relation de langage, mais, dans son souvenir, qui n'est pas soutenu par des retours qui la remodulent au plaisir et au bien-être de l'enfant, devient signal de danger pour le système sensoriel ou pour le système psychique. Ce qui en est de la voix l'est aussi pour le visage, qui ne revenant pas alors qu'il est attendu, parce qu'il est remplacé par un

Cette dissociation, due à la perte de la mère, à son absence trop longue et répétée ou aux changements successifs de placements nourriciers, laisse toujours des traces d'angoisse dues à la fonction symbolique humaine, toujours en activité chez l'enfant éveillé. Le désir de communication liée à la confiance, elle-même liée à la complicité et à la reconnaissance de l'autre, entraîne le réveil de l'angoisse alors que le corps du bébé est, par une remplaçante inconnue dans les échanges substantiels, apaisé quant à ses besoins.

La distinction entre désir et besoin est alors patente. Lorsque ces épreuves ont été vécues avant six à sept mois, on en perçoit toujours les effets dans les retards de langage et de développement psychomoteur langagier, parfois même dans des troubles organiques et fonctionnels associés du sommeil, de l'appétit et du transit digestif.

Jusqu'à la conquête du langage par l'enfant, qui lui permet des contacts à toute autre personne en confiance, confiance enracinée dans la connaissance de sa mère, et jusqu'à la conquête de son autonomie motrice et de sa continence sphinctérienne, qui font de sa mère l'auxiliaire élective de son corps et de ses fonctionnements — et de ses déplacements dans l'espace —, la santé comme la maladie sont toujours chez l'enfant psychosomatiques, comme nous disons, ou plutôt psychophysiques. Et ces malaises, ces dysfonctionnements, traduisent des atteintes de sa sécurité tant dans son corps dont les sensations qu'il en a sont toutes reliées au souvenir de sa mère, que dans sa relation de confiance avec les autres, qui découlait de sa complicité avec sa mère dans le bien-être et qu'il ne retrouve pas. Il n'est plus disponible pour créer, si sa mère n'est pas avec lui dans son épreuve, des liens de complicité avec l'entourage, et cela jusqu'à sa sécurité retrouvée. Si le bien-être physique peut se retrouver en l'absence de la mère, l'association de ce bien-être physique à son psychisme ne peut se retrouver si la séparation pendant la maladie l'a fait souffrir du manque de communication avec sa mère. Alors, son corps en tant que chose peut

---

autre visage que l'enfant ne reconnaît pas, provoque en lui cette dissociation qu'on a nommée «spliting» si cette dissociation se répète souvent, l'enfant peut entrer dans cette modalité particulière de la psychose infantile qu'on appelle l'autisme. (*Note de l'auteur.*)

devenir pour lui fétiche, ou certaines de ses sensations référées à un souvenir archaïque de sa mère, peuvent devenir des sensations fétiches qui l'isolent de la communication avec le monde extérieur, tout en lui donnant une sécurité narcissique.

C'est pourquoi tout enfant souffrant et malade ne devrait pas être séparé, quand il est petit, de sa mère et quand il est plus grand, de la visite fréquente de ses familiers ou de sa mère. Ce n'est pas la maladie qui est à l'origine des perturbations graves que nous voyons chez des enfants, dont on allègue les graves maladies du petit âge pour expliquer leur inadaptation actuelle, ce sont les conditions de relation symbolique perturbée, conditions prolongées trop longtemps — absence de la mère et des familiers —, qui ont entraîné des blessures symboliques irréversibles pour certains enfants, malgré la très bonne santé physique revenue. Trop de temps, trop de choses, trop de sensations se sont passés en l'absence complice de la mère, qui fait que quand ils la retrouvent, ou quand ils retrouvent leurs familiers, ils ne les reconnaissent pas. Car, dans leur souvenir, ils n'étaient pas les mêmes et, de ce fait, eux ne sont plus les mêmes que ceux qu'ils s'attendaient à revoir.

Revenons à l'enfant et à sa mère, par laquelle il se connaît. L'enfant et la mère ne sont pas seuls au monde. Très tôt, il entend sa mère parler à d'autres, s'activer dans l'espace où il l'observe à des occupations qui ne lui sont pas destinées. Tout ce qui se passe dans son champ de perception complice à la mère fait partie autant de lui que d'elle. Les familiers sont associés à elle, en tant qu'attributs et compléments de son être et du sien dans un agir que sa mère traduit et auquel ils s'associent. Lorsqu'ils relaient la mère dans les soins au bébé, et qu'ils établissent avec lui des liens de proximité agréable, ces autres associés à son premier autre, la mère, étoffent la présence de la mère des perceptions venues d'eux, qui l'initient au monde humain et à la société. Ils reprennent avec leurs voix différentes les phonèmes prononcés par la mère. En s'adressant à lui, le même phonème revient constamment, celui de son prénom, et en s'adressant à eux, la mère prononce aussi, et les autres prononcent aussi des phonèmes qui s'attachent à leur présence et aux dires les concernant. Ainsi, l'enfant se reconnaît et reconnaît dans ces

autres une complicité de désir qui organise le champ de plus en plus étendu de son langage, au sens large du terme, qui est encore un langage réceptif tant qu'il ne peut pas lui-même s'exprimer dans la langue maternelle.

Cependant, alors qu'un nourrisson a dans ses cordes vocales la potentialité de tous les phonèmes de toutes les langues humaines, très rapidement un enfant élevé dans telle ou telle langue maternelle n'a plus la possibilité de prononcer les phonèmes des langues étrangères. Cela prouve que le corps lui-même est potentiellement langage de communication, déjà codé selon une cybernétique des mouvements fins de sa musculature interne en rapport avec ce qui rend le désir de communication réalisable. L'initiation de l'intelligence et du cœur passe par le corps qui en est informé. Ses fonctionnements les plus subtils sont marqués de l'écriture, pourrait-on dire, comme un réseau de lignes de force, de traces, laissé par le langage interrelationnel.

Avec toutes ces personnes de son entourage ainsi connues, son désir de communication organise un système complexe interrelationnel allant de lui aux autres, parmi lesquels certains de ces autres deviennent des élus dans la confiance et la complicité partagée. Le désir quant aux objets se différencie par la modulation des émois qu'il éprouve à l'égard de ses amis. Leur départ, leur absence prolongée, leur disparition, lui est souffrance. Mais la personne essentielle à l'origine de toutes ces relations, qui est sa mère, lui reste encore la plus essentielle des présences sécurisantes dans la souffrance de toutes les autres séparations.

À ces premières références archaïques de la relation aux autres, s'articulent ensuite toutes les situations de rencontre significative de similitude émotionnelle, avec des partenaires liés par l'évocation commune d'un plaisir retrouvé du contact de leur personne. On s'accorde dans la joie des retrouvailles, et on s'accorde dans le regret des séparations.[a]

[a] [*Suppression en 1982 :*] Le cœur (parce qu'il est joyeux ou meurtri) est devenu le lieu des émois caractérisant une vivance en communion émotionnelle à distance de l'aimé, cet autrui ressenti semblablement constitué émotionnellement, et fonctionnant semblablement, celui qui sait ce que nous sommes ; qui nous connaît et en qui nous nous reconnaissons unifiés dans notre être et dans nos fonctionnements.

Si nous n'avions jamais été séparés dans le temps et dans l'espace de ceux avec qui nous avons éprouvé le plaisir d'être ensemble, nous ne saurions pas ce qu'est aimer. Aimer est ce mouvement du cœur vers l'image de l'absent pour soulager en soi la souffrance de son absence[a]. C'est la mise en pensée et en actes de la mémoire des moments de sa présence, c'est l'invention de moyens de communication avec cet autre, à distance, c'est l'investissement des lieux des temps, des objets témoins de ces rencontres qui servent de support au lien symbolique. Le langage échangé avec l'autre, le souvenir des paroles dites, l'invention de paroles pour ressertir de sens les souvenirs que nous avons d'eux, créent un langage intérieur. Le corps lui-même devient, par certaines de ses perceptions, occasion de réminiscence des autres. La souffrance de la séparation ressentie en soi-même, et dont l'autre, de son côté, témoigne par-delà la distance et lorsqu'ils se retrouvent, fait que deux êtres humains se sentent accordés en désir et en amour par la blessure de leur image du corps qui, pour chacun d'eux, est référée dans l'inconscient à l'absence de cet autre dont son cœur a souffert.

Si des souffrances du cœur peuvent avoir des répercussions sur des fonctionnements végétatifs du corps, c'est que tout autre est un objet de transfert de liens, beaucoup plus archaïques, établis à une époque où le fonctionnement biologique et végétatif était lié au désir de communication et s'en était constitué. Toute absence d'un être cher élu, même à l'âge adulte et alors que le lien aux parents archaïques est depuis longtemps oublié, réveille les souffrances de l'absence de l'autre primordial, la mère. Et en l'absence de paroles échangées avec l'être aimé, tout indi-

[a] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] La souffrance ressentie et verbalisée par l'autre comme semblable par-delà la distance entre leurs corps séparés font que deux êtres humains se sentent accordés, mais ne le savent chacun que pour lui seul, grâce au souvenir de la satisfaction encore attendue au lieu médiateur de son corps à la zone érogène blessée dans l'image de son corps référencé à l'autre par la séparation, en un lieu qui, dans notre temps vécu, a présentifié notre relation à l'être ancestralement associé par nos émois rémanents à ceux que nous éprouvons pour l'élu d'aujourd'hui et à son sens vitalisant pour nous. C'est grâce à la séparation douloureuse et à la plaie imagière du corps, non fermée, alors que les plaies du corps se ferment, que les hommes savent que leur corps est symbolique en sa masse et en ses fonctionnements de liens plus existentiels, plus prégnants et plus électifs que ceux de la chair auxquels ils ne sont plus nécessairement référencés dans l'actuel spatio-temporel.

vidu retrouve le langage de son corps sous-jacent au langage des paroles, soulagement de sa souffrance, à partir du moment où l'enfant peut exprimer ses sentiments. Et quand l'adulte ne peut plus les exprimer, son corps parle à la place de son langage verbal. Il n'y a pas que le langage verbal, il y a aussi le langage créatif, mais celui-ci ne devient langage autonome qu'à partir de l'autonomie motrice totale de l'enfant, c'est-à-dire assez tard, et lorsqu'il n'a plus besoin en rien de l'auxiliariat d'un adulte pour son corps. C'est alors que l'industrie de ses mains lui permet d'agir et de créer. C'est pourquoi la créativité dans le travail, dans toutes les formes d'art — qui sont des codes de communication avec les autres, et d'expression de soi pour soi-même — sont des remèdes à la souffrance que la fonction symbolique humaine trouve pour son soulagement dans les épreuves du cœur.

Tous les témoignages de la culture sont des effets des souffrances ou des joies du cœur de ceux qui ont ainsi agi et laissé des preuves de leurs émois caractérisant leur communion émotionnelle à distance avec un être aimé dont ils étaient séparés. Lorsque nous sommes émus de leurs œuvres, nous accomplissons cette rencontre décodante de leur langage qui cherchait à communiquer ses émois à travers leur art. Tous les autres, avec qui nous communiquons directement ou indirectement de la sorte, ou qui communiquent ainsi avec nous, nous font ressentir notre semblable constitution émotionnelle d'êtres humains qui fonctionnent semblablement. C'est par eux que nous savons qui nous sommes. Les joies qu'ils nous donnent nous permettent de nous reconnaître unifiés dans notre être et dans nos fonctionnements, exactement comme, lorsque nous étions des bébés, la retrouvaille de notre mère et du langage complice nous faisait nous retrouver heureux.

Mais qu'en est-il des émois concernant le sexe de chaque individu humain ?

Très tôt, tout bébé, par ses perceptions subtiles, reconnaît chez les humains, à partir de ses familiers, la distinction entre masculin et féminin. Ce qui différencie garçons et filles, c'est que le premier autre du garçon, la mère, par sa féminité, est complémentaire de ses pulsions génitales confuses, précocement en activité, tandis que c'est le père qui répond à ce qui, dans la mère, n'a pas de réponse au

guet du désir sexuel de la fille. La mère, en tant que premier autre pour le bébé des deux sexes, informe de la nécessaire triangulation humaine existentielle pour la plénitude de la communication, moins le garçon que la fille. Si, dès la naissance, les bébés ne trouvaient que tutelle masculine, ce serait le contraire.

L'homosexualité et l'hétérosexualité des êtres humains est en relation génétique à cette période passive de la petite enfance, où le garçon peut être entièrement satisfait avec sa mère, lorsqu'elle vit sans homme et dans un monde exclusif de femmes, tandis que la fille, dans un monde de femmes, sans la présence d'aucun homme, ne peut sentir son désir sexuel s'éveiller. Sa mère seule est alors dans sa relation de complémentation à elle, la référence de son sexe indifférencié quant aux hommes et aux femmes. De même que la faculté de parler est présente chez tout enfant dont le larynx et l'appareil auditif sont physiologiquement sains, mais qu'il lui faut entendre son premier autre, la mère, parler à un objet autre que lui-même, le bébé, pour accéder au langage, de même la fille qui est physiologiquement saine sexuellement doit, étant enfant, non seulement avoir connu des hommes pour ressentir le désir de communiquer avec eux à travers sa mère et comme elle, mais il faut aussi qu'elle voie sa mère en accord électif avec un homme, et qu'un homme au moins soit attentif à elle, bébé-fille, pour que son sexe s'éveille à son désir féminin en conformité au comportement de sa mère, et pour savoir que son désir de communication dans le langage, qui peut se satisfaire avec les femmes dans une dialectique alternée passive et active, est différent quant aux émois qu'elle éprouve lorsqu'elle parle avec son papa, et différent aussi quant au ressenti sexuel attractif qu'elle éprouve à son égard et à l'égard des autres hommes.

Pour la fille, dès la vie fœtale puis orale, la référence phallique de la mère, qui, à elle seule, la lui représente, construit bien une image phallique de son corps propre, par introjection de la forme du corps phallique de tout adulte. Mais le narcissisme premier de l'enfant — qui se construit dans la dialectique libidinale interrelationnelle au cours de la vie fœtale, puis orale et anale —, lorsqu'il n'y a que la mère, se construit dans une attitude passive dominante des pulsions qui ne sont actives que dans la parole et le faire, anal et manuel, transféré de l'anal. Pour

le sexe et son style féminin attractif, dans sa dynamique centripète en relation au phallus, objet partiel sexuel génital, elle ne peut le construire. On comprend alors que l'absence de représentant masculin dans le cadre familier de sa vie au foyer, représentant masculin qui s'intéresse à l'enfant et à la mère, c'est un manque qui invertit le génie sexuel féminin à la racine même du narcissisme de la fille.

Il n'est pas étonnant alors, puisque la situation triangulaire œdipienne ne peut pas s'établir, que l'enfant, chose vivante sortant du corps des femmes comme paraît en sortir un excrément, puisse paraître pour la fille l'objet partiel phallique, substitut soit de fèces magiques, soit de pénis, à ses dépens morcelé et que, devenue adulte sans avoir vécu d'Œdipe, l'enfant qu'elle met au monde ne lui soit pas un rival, mais au contraire gratifiant et annulant la castration primaire, tout au moins si c'est un garçon, pendant tout le long de sa vie, et si c'est une fille, jusqu'au moment où elle est attirée par les garçons, ce qui, pour sa mère, est quelque chose d'évidemment monstrueux, puisqu'elle ne l'a pas connu. Elle l'a pourtant eue, cet enfant-fille, me direz-vous, des œuvres d'un homme adulte. Oui, mais cela ne prouve pas qu'elle ait désiré cet homme adulte, et ça ne prouve pas non plus qu'elle ait vis-à-vis de l'enfant une attitude d'amour, qui réfère son bébé au géniteur de ce bébé ; il peut très bien être référé seulement à sa dépendance amoureuse à la grand-mère maternelle. C'est dans ces cas que la fille, en se développant et en se dirigeant vers son géniteur non aimé et non désiré de sa mère, sert alors d'objet de transfert de sa propre mère en tant que petite fille, et comme le développement de la libido est toujours possible et à tout âge, c'est la fille qui est la rivale de la femme vis-à-vis de son mari. Ce sont des situations pathogènes pour les filles.

Voyons ce qu'il en est pour le garçon qui n'est pas éduqué depuis son petit âge avec un homme au foyer. Il est, comme la fille, dès la vie fœtale, puis orale et anale, soutenu dans la référence interrelationnelle phallique représentée par la mère, à se développer dans une image de son corps phallique qui soutient son narcissisme. Mais, au point de vue libidinal, il est à la fois passif oral et actif oral dans la parole et phallique anal et urétro-génital dans son désir masculin pour sa mère. Ses pulsions premières, urétro-

génitales, dans le génie de la dynamique centrifuge masculine, peuvent très bien se développer et donc soutenir complètement son narcissisme masculin. Au moment de l'interdit de l'inceste, il aura des difficultés caractérielles, sans doute ; avec la puberté, et le fait de savoir que les fils ne peuvent accomplir leur désir sexuel dans un corps à corps génito-génital à la mère, il ne reçoit pas une véritable castration, mais seulement une information qui l'introduit à la société. Son désir est réprimé, mais il n'est ni refoulé ni sublimé, puisqu'il faut une sublimation pour que le refoulement donne aux pulsions leur satisfaction créatrice. Sa mère vivante continue d'être investie par lui d'amour, alors que pour son sexe, selon l'intensité de ses pulsions, il cherche des satisfactions avec des femmes partenaires de passage. Dans le cas où sa mère est défunte, ou si elle n'est pas négative à une des femmes qu'il voit, il peut désirer, comme tout petit garçon le désire, avoir un enfant avec cette femme, qui en fait est un enfant de désir œdipien transféré sur elle. Si ce bébé qui naît de ses œuvres est un garçon, il a immédiatement une attitude rivale vis-à-vis de lui, car il est le tiers gêneur pour sa relation à sa femme, et il retourne alors à la relation duelle à sa propre mère, en négligeant à la fois la mère et l'enfant. Si c'est une fille, il peut être momentanément gratifié, bien qu'il voit les relations de corps à corps du nourrisson à sa maman comme une part de sa femme qui est soustraite à son désir oral à lui pour toute sa personne. En se développant, la petite fille fera attention à lui, du fait de son désir à elle, mais lui n'aura pas vis-à-vis d'elle une attitude paternelle. Il aura toujours tendance à ramener cette fille à sa propre mère, la grand-mère paternelle de l'enfant, en mettant en rivalité sa femme et sa mère, par rapport à la façon de s'occuper de cette enfant. Quant à son fils, il est pour lui dès l'origine un rival vis-à-vis de sa femme, mais aussi vis-à-vis de la grand-mère paternelle, quand elle investit normalement ses petits-enfants, garçons ou filles. Mais le père est beaucoup plus sensible à l'élection que sa propre mère fait de son fils et c'est à ce moment-là aussi que lui vit, sur son fils, la rivalité meurtrière œdipienne qu'il n'a jamais vécue vis-à-vis d'un homme. Quant au petit garçon, dont le père est ainsi constitué dans son narcissisme, il ne peut pas investir cet homme d'amour, puisque pour qu'un petit garçon s'inté-

resse à son papa, il faut que ça soit le père qui montre à son garçon une attention élective, une affection et un soutien à ses impuissances, quand il veut s'affirmer petit garçon, dans des activités personnelles industrieuses risquées et sociales, que les mères ont tendance à freiner, ce qui rend le petit garçon beaucoup plus sensible à une aide virilisante du père.

On comprend ainsi le rôle, à la deuxième génération, de l'absence de père à la première génération, que ce soit pour le géniteur ou pour la génitrice. Alors même que, consciemment, ces adultes, qui n'ont pas eu de père, vous disent qu'ils n'en ont pas souffert. Mais laissons pour l'instant ce problème de la formation première des pulsions génitales.

La dépendance de l'enfant à tout adulte pendant sa première enfance, jusqu'à l'autonomie qui permet la marche et la station debout, provoque dans le sentir et l'agir de tout petit des hommes sa compréhension de tous les comportements comme des effets de dépendance observés en lui par rapport à l'adulte, hors de lui entre les adultes, ou obtenus de lui quand les adultes agissent à son égard. Et tous ces rapports de dépendance, il les prend pour des apparentements. Tout apparentement de dépendance est partitif, dans le sens d'une paire que font les partenaires, puis il s'agit pour l'enfant d'un couple dans l'opérationnel oral et anal où l'un des agissants le fait pour l'autre, qui le fait agir. Un des éléments domine ou est dominé. Rapport de forces qui n'obéit pas qu'aux relations de masses individuées. Là, le petit d'homme est toujours dominé. Il l'est aussi par son impuissance motrice et son manque de coordination gestuelle par rapport aux adultes dont sa survie dépend, et cela plus ou moins longtemps, selon la liberté d'initiative que l'adulte, attentif à le protéger de grands dangers, lui laisse prendre.

C'est par l'écoute de la parole d'un être humain en réponse à la parole d'un autre humain, autre que lui-même — sinon c'est la situation dominant-dominé —, qu'il accède à l'éthique du couple qui, auparavant, est un couple magique, sans éthique. Deux créatures humaines ne le sont pour lui que s'il les observe capables de coopération ou de non-coopération concertée dans leurs paroles. En effet, un enfant a priori, dès qu'il parle, parle aux objets, parle aux animaux, et ce n'est que parce que

ceux-ci ne répondent pas qu'il fait la différence entre les choses, les êtres animés/animaux et les humains.

[a]Cette conformité du sentir et de l'agir complémentaires, née de la coopération à ses besoins et à ses désirs concertés, ou du refus de l'adulte à ses désirs, n'entretient sa vie symbolique humaine que s'il y a parole d'une part et si, d'autre part, cette entité maternante dont il dépend pour tout a semblance humaine référée à d'autres humains. Ceci nous fait comprendre le cas particulier des enfants élevés par des animaux, qui se développent en s'identifiant à eux, alors qu'ils sont potentiellement des humains, et perdent toute relation possible avec des êtres de leur espèce. C'est du fait de la fonction symbolique humaine que ce résultat dans l'évolution de l'enfant le sépare de son image humaine et de sa capacité de reconnaître des semblables, ailleurs que dans l'espèce animale de la femelle qui lui a donné son lait, et des congénères qui, grâce à elle, ont été à son contact. La plasticité extraordinaire de l'être humain, et en particulier de son larynx, lui permet d'émettre des signaux de la même sorte que les appels de ces animaux, et ce qui aurait pu devenir un langage au contact d'un code de langage humain, devient une impossibilité pour cet être humain de ne jamais être introduit au langage des humains adultes, même dans le cas où il est retrouvé par des humains et recueilli par eux.

[b]On voit que le corollaire de cet état de fait entre l'enfant et sa nourrice est la totale, inaltérable et aveugle confiance dans la relation coopérante et coaptante pour la survie qui, dans une identification passive, lui permet de grandir à l'image, en miroir vivant, de qui le représente dans la paire d'apparentement qu'il forme avec l'autre. Soutenu par sa croissance et son développement, par le désir aussi, de nouvelles potentialités du côté de l'enfant par introjection suivie d'identification active à l'adulte nourricier le rendent une petite personne qui s'ignore

[a] [*En 1960, la phrase qui suit était légèrement différente :*] Cette conformité de sentir et d'agir, née de la coopération concertée ou de son refus, n'est structurante pour l'être humain qu'avec un semblable constitué à l'image de sa mère nourrice, c'est-à-dire de la personne dont son corps attend tout dans la sécurité, parce qu'il y a, du fait de la naissance et des premières impressions perceptives distales liées aux perceptions internes d'exister, un fait illusoire et primordial, l'illusion de la similitude structurale spécifique.

[b] [*Reprise développée de 1960 : les deux paragraphes qui suivent.*]

encore. Son corps propre, il se le représente à la semblance de l'adulte. Quant à son visage, il l'ignore, bien qu'il connaisse la masse de sa forme céphalique, et qu'il ait les zones érogènes dans le visage, mais l'aspect formel de son visage a pour lui image du visage de l'adulte.

C'est l'épreuve face au miroir qui révèle à l'enfant l'apparence de son corps, de son visage et les limites de son individu dans l'espace. C'est après cette épreuve ses mimiques, ses gestes, ses paroles face à cette image de lui, qu'il suppose être un autre enfant apparu dans son champ de vision, qui ne répond pas de façon complémentaire ni concertée, ne lui parle pas, mais réagit toujours par une imitation inversée de ses gestes ; et c'est après s'être heurté à la surface mystérieuse et plane du miroir, troublante et insolite expérience, qui ne lui délivre son sens de miroir que s'il voit aussi s'y refléter les familiers proches dont la présence n'est pas une illusion, que l'enfant commence à saisir la différence entre l'image visuelle que donnent à voir son propre corps et sa face et l'image ressentie, la seule qu'il avait jusque-là, l'image de son désir. Grâce à la différence entre l'aspect visuel et plastique des autres, et leur représentation réduite et immobile sensoriellement partielle — portrait, photographie, sculpture, cinéma —, grâce à l'expérience du miroir, il comprend que ces images agrandies ou réduites des personnes de son entourage ne font que les évoquer dans les pulsions scopiques, ou tactiles quand il s'agit de sculptures, motrices quand il s'agit de cinéma. À cause de l'absence de communication avec lui-même dans le miroir, il saisit que le désir d'échange et de communication avec l'évocation seule de l'autre, il ne peut pas l'avoir, car lui n'est pas reconnu par l'autre pendant le même temps qu'il le reconnaît comme c'est le cas dans l'authentique rencontre dans l'espace-temps commun où les deux apparences, l'une pour l'autre, se signifient que les désirs sont présents chez les deux interlocuteurs partenaires, complémentaires dans la recherche d'un accord pour leur satisfaction.

Il n'empêche que, toute la vie de l'adulte, l'évocation d'un autre, alors que cet autre n'est pas présent, provoque inhibition ou excitation du désir, selon cette évocation. En sont la preuve les silhouettes en contre-plaqué de cuisiniers sur les bords des routes, ou les silhouettes en contre-plaqué des gendarmes qui débordent d'un arbre comme

s'ils étaient prêts à s'y cacher. L'image d'un être humain, avec l'attribut de ses fonctions, suscite immédiatement un effet sur le désir du sujet qui l'aperçoit. La représentation scopique ne joue pas comme telle ; elle joue du fait de la concertation du langage resté en mémoire, de la relation interpersonnelle entre le sujet et des adultes qui, par leur apparence, pour les pulsions scopiques, rappellent à son souvenir les relations de langage inhérentes à leur fonction de cuisinier, ou de gendarme. C'est cette évocation qui suscite le souvenir du langage interrelationnel, qui est à l'origine de la structure psychique de la libido : Ça (les pulsions, actives et passives), Moi (les pulsions à la similitude de l'autre premier qui a éduqué l'enfant et à ses relations de langage concerté avec les autres), Moi Idéal (l'adulte en conformité de qui l'enfant veut développer sa libido) et Surmoi (l'inhibition du Ça au service de ce Moi Idéal).

C'est à cause de ces expériences du miroir plan, du cinéma, de la photographie, de l'audiovisuel, et de l'enregistrement vocal, que l'enfant — l'enfant ou l'adulte, d'ailleurs —, par personne interposée présente dans ses expériences, comprend l'image qu'autrui se fait de sa personne par le voir, l'entendre, comme lui-même en a une différente des autres par des pulsions partielles, qui sont médiatisées par des images scopiques et auditives.

[a]C'est aussi à cause de ces expériences que l'être humain perçoit l'inexorable solitude dans laquelle il est, du fait que le ressenti de son désir, dans son authenticité au griffon de sa sensibilité, ne s'exprime jamais complètement, du fait aussi qu'aucune complémentarité d'un être humain ami, si proche soit-il, ne peut savoir ce qu'il souffre, ce qu'il jouit ; et, pourtant, il lui faut absolument l'exprimer pour souffrir moins de sa solitude car, si le narcissisme la maintient en équilibre et en cohésion un certain temps, elle doit toujours être revivifiée par les contacts avec autrui. C'est aussi parce que cette connaissance qu'il donne de lui-même par la parole et qu'il a des désirs des autres par leurs paroles — véridiques ou mensongères — émane de la voix, par le souffle dont le siège est le thorax, que le lieu symbolique de la rencontre des

[a] [*Reprise développée de 1960 : les trois paragraphes qui suivent (cf. aussi plus loin, p. 219[a].)*]

émois du désir — de leur émission et réception — est situé dans une masse viscérale symbolique qui répond à la masse charnelle du cœur. D'autant plus que, dans de forts émois, l'être humain sent battre son cœur à un rythme différent de son habitus courant, et que c'est l'alerte à son désir, alors qu'il ne s'y attendait pas.

C'est par la perte ou l'absence, la séparation d'avec ses amis (ceux qui avec lui peuvent faire un couple concerté qui ressource son narcissisme) que l'être humain connaît les épreuves du cœur qui structurent sa personne en tout lieu et deviennent source de désirs qui par les autres peuvent se satisfaire.

L'être humain découvre alors par ses expériences que, s'il ne peut s'exprimer par le langage et comprendre le langage des autres, il est seul au milieu d'une multitude où ses choix électifs ne lui permettent que de rencontrer dans les autres le dérisoire écho, miroir auditif, de son cri indifférencié d'abandonné.

LA LIBIDO EST PHALLIQUE

Quel que soit le lieu érogène de ses désirs partiels, l'objet de satisfaction partielle du bébé se réfère au phallus. Pour la bouche, c'est le téton érectile qui s'y coapte et d'où jaillit le lait, pendant que ses mains pressentent la forme rénitente et gonflée du sein maternel. Pour l'anus, c'est la forme des fesses et des fèces. Pour le bébé-garçon jusqu'à vingt-cinq mois, c'est l'érectilité pénienne dont jaillit le jet urinaire. Ensuite, c'est l'érectilité pénienne au service du plaisir seul, en attendant la puberté avec l'émission spermatique qui conclut l'érectilité érotique. Toutes les formes partielles érogènes sont des formes pleines qui se réfèrent au phallus, soit le pénis désirant, soit le désir du pénis.

La silhouette générale du corps devenu adulte, dans la station debout, pour l'homme comme pour la femme, renvoie aussi, morphologiquement, au phallus. De même pour les formes sexuées : pénis renvoyant à la flèche, pour l'homme, seins renvoyant à des dômes de formes diversement phalliques, pour la femme, objets d'attraction pour les pulsions scopiques et tactiles. Le corps propre donc est un objet total phallique, et les zones séductrices pour les zones érogènes sont aussi phalliques, mais partielles dans leur volume. Quant aux valeurs subtiles ressenties avec

les oreilles, les yeux, le nez, la tactilité, elles sont aussi valorisées en référence au phallus, forme oblongue ou trou, et se complémentent.

Le corps des femmes est pour l'homme référé aux valeurs archaïques de sa mère dans la plénitude de sa poitrine, et dans son sexe prometteur de l'accueil de son pénis érectile, pour lui narcissiquement valeureux. L'homme, pour la femme, est référé aux valeurs phalliques de la différence des sexes découverte dans sa petite enfance ; dans le corps à corps et le désir que son sexe a du sexe de l'homme, se trouve la promesse de sa fécondité : cet enfant qui, lorsqu'il naîtra, sera le représentant du phallus symbolique, union incarnée de leur double désir de géniteurs.

Ce phallisme séducteur, caractéristique de tous les aspects de la libido de l'être humain, est pour ce qui est du substantiel référé à toutes les turgescences formelles du corps, promesse d'une force jaillissante autochtone qui a laissé au narcissisme de chacun un souvenir réunifiant, dans la jouissance éprouvée de l'apaisement de ses désirs. De cette promesse d'une réconciliation de son corps et de son cœur, la tension de sa libido croît en des zones érogènes, devenues érogènes[a] du fait de la séparation, du retour espéré et de la nouvelle séparation, qui donnait valeur à l'objet du désir lorsqu'il s'éloignait.

[b]C'est pourquoi c'est toujours une représentation imagi-

[a] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] et l'éprouve jusqu'à ce qu'il s'empare possessivement de l'objet porteur de cette phallique, vivante et créative signifiance. C'est le désir.

[b] [*En 1960, le paragraphe qui suit était :*] Toute tension liée associativement à l'attente gratifiante de l'objet désiré promet la contamination de cette phallique signifiance et fait la valeur-désir de l'objet qui hérite de toutes les sensations rémanentes de plénitude dont la mémoire a conservé les traces imagières, passivement et voluptueusement éprouvées dans les satisfactions antérieures connues et répétitivement attendues. C'est à cause de cette tension accompagnant le désir érotique ou émotionnel à satisfaire que l'objet aimé ou l'objet désiré est toujours représentativement phallique, du seul fait du désir en un lieu focal érogène de notre corps, c'est-à-dire de la sensation de prégnance attractive du corps de l'autre, symbole phallique de puissance fonctionnelle émissive jaillissante dont il suscite par référence et inférence en nous l'image. L'objet du désir génital n'est donc valeureux que s'il a valeur de présentification subjective phallique et cela chez les humains des deux sexes pour ce qui concerne le symbolique, quelle que soit la forme creuse ou protusive sensorielle de leurs organes de contact somato-somatique intentionnel ou occasionnel et qui peut alors par simultanéité de temps et d'émoi relationnel signifier l'appel médiateur.

naire phallique qui focalise le désir dans son appel à l'autre, pour une communication aussi bien interpsychique qu'intercorporelle, interémotionnelle rénovatrice et recréante pour chacun, s'il atteint son plaisir. Celui d'une intégrité vivante, retrouvée par la grâce de deux désirs accordés dans leur référence au phallus symbolique, que l'un par l'autre ils s'entraident à conquérir.

[a]Comme nous l'avons vu, c'est à cause de cette distance de l'objet désiré dans son entier — distance ressentie comme absence lorsqu'elle est spatiale, ressentie comme passée ou à venir lorsqu'elle est temporelle —, que l'objet du désir de possession charnelle a pris une signifiance imagière et créative phallique chez l'être humain, quel que soit le lieu érogène de ses désirs partiels, quel que soit l'objet que le sujet désire, et quel que soit son sexe. Mais chacun d'eux, chacun de ces humains est fonctionnellement et créativement impuissant lorsqu'il est réduit à son existence d'individu solitaire, il est toujours stérile hors des rencontres émotionnelles.

Or, cette distance des corps, grâce à quoi les émois qui ont fait connaître l'amour sont nés, cette distance s'abolit entre les corps enlacés et entre les sexes compénétrés dans le coït. Les désirs du cœur sont-ils contradictoires aux désirs du corps ? Oui, certes, quand c'est à l'union sexuelle seule que se réduit le langage entre désirants humains, centré sur les sensations de leurs corps perdus l'un dans l'autre (ne dit-on pas : « ils sont éperdus d'amour ? »). Si nulle parole entre eux ne continue d'élaborer le langage de leur amour et les modulations de leurs émois dans la jouissance qu'ils se sont donnée, puis dans l'attente où ils sont l'un de l'autre, alors l'espace et le temps disparus dans le coït les font l'un pour l'autre accéder à l'inhumain.

[b]N'est-ce pas là l'épreuve narcissique frangée d'agonie qui accompagne l'éphémère de toutes nos joies érotiques terrestres ? L'angoisse est proche du désir, d'autant plus proche que le désir est plus grand. Scandée par la naissance, le sevrage, la marche, la continence sphinctérienne, l'autonomie physique et fonctionnelle totale dans

[a] [*Reprise de 1960 : ce passage, jusqu'à* rencontres émotionnelles, *qui venait initialement comme suite à la fin du troisième paragraphe de la p. 217.*]

[b] [*Reprise développée de 1960 : le paragraphe qui suit et les deux premières phrases du paragraphe suivant.*]

l'espace de l'enfant vis-à-vis du corps d'adulte, la différence morphologique des sexes, la disparité des âges, la mort, la corruption de la chair, apparaît notre impuissance à nous signifier autrement que par l'autre et par nos différences : à part celles des corps, visibles, toutes les autres sources de dynamique, de communication, nous ne pouvons les connaître que par le langage, véridique ou pas, qui témoigne de ces différences de pensée et d'émotion entre les êtres.

Toutes ces épreuves mutantes et progressives de l'évolution de la libido sont accompagnées d'angoisse. Elle est inhérente à notre condition d'êtres humains, et trouve dans la fonction symbolique, soutenue par l'imaginaire, le langage qui nous permet de l'assumer en l'absence d'un autre pour entendre ce langage. Grâce au narcissisme qui nous fait nous prendre nous-mêmes comme objet relais dans l'absence d'autrui, nous élaborons un langage intérieur, nous nous livrons à l'agir créateur, grâce à cette fonction symbolique et par la médiation des paroles, de l'écriture, des arts et des industries, nous trouvons un relatif atermoiement à notre souffrance ; cependant, les pulsions de mort, tentatrices et consolatrices pour le sujet solitaire qui s'épuise à désirer la rencontre d'un autre, ne nous laissent jamais longtemps apaisés.

L'abandon au sommeil réparateur est hélas ! de courte durée pour qui souffre de désir et d'amour. Au réveil, les pulsions tentatrices et dynamiques de vie reprennent l'être humain aux entrailles. Les remèdes mêmes que la fonction symbolique nous permet de trouver, lorsqu'ils sont solitaires, sont dangereux et à leur tour sources d'angoisse. Le langage de la vie intérieure peut obnubiler la vie de l'intelligence dans la ratiocination et la vaticination solitaires. La reviviscence des souvenirs peut corrompre le cœur dans un narcissisme solitaire et la rumination du passé, ou corrompre le désir dans la masturbation mentale de vains projets d'avenir. L'agir créateur lui-même, lorsqu'il est solitaire et que personne dans la société ne le reçoit, ne le reconnaît, ne l'estime, devient un piège et une fuite des autres, si le sujet ne trouve pas un autre qui s'intéresse à son œuvre.

Les enfants eux-mêmes, dont les géniteurs attendent tant le jour de leur naissance lorsqu'ils les ont désirés, leur échappent rapidement et, s'ils ne leur échappent pas,

c'est l'échec de leur descendance. Toute la vie de l'être humain se passe en espoirs de la conquête phallique, en trouvailles et en joies de l'avoir enfin possédée, et en déceptions de l'avoir perdue et de désirer à nouveau. Il en est ainsi jusqu'à la vieillesse.

[a]Peut-être est-ce différent dans la dernière étape où, enfin rassasiés d'illusion phallique, nous acceptons de nous découvrir voués à la mort. Peut-être alors le désir, dégagé des valeurs que ce corps et ces conditionnements nous ont guidés à chercher, atteint-il à la seule symbolique a-sensorielle, a-spatiale et a-temporelle, à la dynamique sans représentation du désir, qui peut-être pour le sujet annonce la jouissance spirituelle tant attendue. Peut-être est-ce cela mourir, l'arrivée au port, aux franges de l'atteinte jouissive, faute d'en connaître, pouvoir nommer qui nous attendons, le phallus symbolique en personne, en personne ignorée, en personne source de la parole des paroles, réponse à nos sens en étant le sens de nos sens. Par-delà le sensoriel, notre dernier souffle nous ouvrira-t-il le mystère du sens qui nous fait vivre et désirer, et mourir de désirer ?

Après le voyage d'une vie dans l'espace-temps de ce corps, est-ce là le destin féminin de la libido ? Oui, je le pense, et je pense que c'en est aussi le destin masculin. Le saurons-nous jamais ?

Et pourquoi notre existence humaine ne serait-elle pas une mesure pour rien, comme la mesure qu'on scande avant de commencer une exécution musicale ? Et puisque nous parlons de mesure, toute notre vie est à la mesure de nos conditionnements aux autres étroitement mêlés dans la communication, aux autres accordés ou non. Nous l'avons scandée, cette musique intérieure, nous les avons scandées, nos paroles expressives. Au quitus de notre corps, nos derniers émois d'amour dits à nos compagnons avec notre dernière parole, peut-être sommes-nous comme l'instrumentiste qui dépose l'instrument grâce auquel il jouait la musique pour les oreilles des hommes et pour les siennes. C'est alors une musique inouïe que notre entendement se met à espérer, des émois au-delà de ceux que notre cœur fermé a pu nous faire connaître et qui, tous, se sont originés des temps de souffrance de nos séparations.

[a] [*Reprise développée de 1960 : jusqu'à la fin de cette première partie, p. 222.*]

Après que notre corps soit retourné à la terre, dont il est de tous les éléments assemblés constitué, quelle parole allégée de signes, allégée d'émois, quelle parole imprononçable par notre larynx d'homme entendrons-nous qui signera la vérité de cette longue vie, longue d'un instant dans l'éternité ?

Mais, au cours de cette vie, de jour en jour et d'heure en heure les femmes rencontrent, ou croient rencontrer les hommes ; même si c'est pour rien au sens de la fin de chacun de nous, et de la fin des fins de tous les êtres humains, ces rencontres donnent dans leur espace-temps, jour après jour, un sens à leurs émois, à leurs désirs, à leurs pensées, à leurs actes, et c'est l'objet de notre propos. Aussi, continuons...

[a]LE COMPLEXE D'ŒDIPE, [b]L'ANGOISSE DE CASTRATION, LA SOUMISSION À LA LOI ENDOGÈNE DU DÉSIR, LE RENONCEMENT À L'INCESTE[c], L'IMPORTANCE GÉNITALE DE LA CHUTE DES DENTS, LA RÈGLE DES QUATRE « G »

Les marques de cette épreuve initiatique inconsciente qu'est la chute des dents de lait se retrouvent dans beaucoup de rêves associés à un travail de désinvestissement narcissique archaïque du sujet, comme exprimant dans l'épreuve émotionnelle qu'il vit, le sachant ou non, une sorte de mort partielle acceptée comme seule issue à un conflit libidinal. [d]Le rêveur exprime symboliquement, par le fantasme rémanent de son enfance — celui de la modification de sa bouche qui perd ses dents —, que l'agressivité réactionnelle ne lui sert à rien, et qu'il doit l'abandonner dans l'épreuve qu'il traverse. Un autre mode d'adaptation aux événements doit se faire jour en lui qui, au prix d'une mutation, va lui permettre de dépasser le malaise existentiel qu'il éprouve.

[a] [*Reprise de 1960 : cette partie, jusqu'au bas de la page 239. Nous signalons ce qui a été ajouté ou supprimé en 1982.*]

[b] [*Suppression en 1982 :*] épreuve narcissique génitale

[c] [*En 1960, à la place de* inceste :] renoncement du désir génital pour le géniteur

[d] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] Les rêves sont toujours, lorsqu'on les analyse, relatifs à un conflit endogène d'ordre génital.

Ce fait d'observation dans le contenu onirique des rêves d'adultes me fait penser — et en effet on en a la preuve en observant des enfants — qu'il ne peut jamais être question de complexe d'Œdipe avant l'âge révolu de la chute des dents de lait, suivi du début de l'acquisition de la dentition adulte. De plus, surtout chez la fille, il ne peut pas être question du complexe d'Œdipe, avant qu'elle ait renoncé à tout secours de corps à corps auxiliaire de la part de sa mère. Ce renoncement, amené pour la première fois d'une façon spectaculaire par la chute des dents de lait, s'inscrit à la suite du quitus donné à l'adulte, encore jusque-là auxiliaire occasionnel, dans le corps à corps, des impuissances d'un enfant d'avant six ans. Ce quitus avait déjà été précédé du renoncement à la mère dyadique, renoncement rendu possible des deux côtés par l'acquisition de la marche, puis de la déambulation autonome, accompagnée chez l'enfant d'initiatives motrices. Ce renoncement à la mère dyadique était lui-même venu quelque temps après le renoncement à la mère symbiotique qui s'est fait au moment du sevrage, précédé lui-même de l'émoi d'impuissance éprouvé au moment de la naissance : perte de la relation ombilicale jusque-là vitale pour l'individu humain qui, puisqu'il a survécu, a muté ses sensations de symbiose dans le sein en sensations de respiration aérienne et de nourrissonnage au sein de sa mère. Le sevrage et le langage parlé (lien symbolique subtil entre la bouche de l'enfant et l'oreille de la mère, substitutif au lien de bouche au sein dans le corps à corps du bébé à la mère allaitante) sont deux moments mutants, signifiant pour l'enfant sa promotion dans son développement vers sa stature adulte future, et ces deux moments, ce sont les dents qui les avaient rendus possibles.

Ces partitions successives, inscrites inconsciemment en mémoire dans le corps, privilégient la zone érogène dévolue au corps à corps par-delà la dernière séparation, la dernière en date étant la séparation du corps à corps pour la motricité dans la vie sociale.

[a]Voyons ce qu'il en est de ces zones érogènes premières.

[a] [*En 1960, à la place du long développement qui suit jusqu'au bas de la p. 231 :*] Au moment du deuil narcissique esthétique infantile de la bouche, le désir est prêt à se manifester électivement au sexe et, le corps étant ressenti achevé ou presque, ce sexe est attendu fécond, non pas dans le sens additif et soustractif métabolique pour la masse corporelle du

L'une, la bouche, est marquée de déréliction narcissique par la chute des dents. L'autre, la zone cloaco-génitale, a subi en son temps la déréliction qui, en désaffectant l'excrémentation dans la relation d'échange esthétique et éthique avec les autres, n'a laissé que le plaisir érotique de ses fonctions solitaires et, grâce au refoulement des pulsions anales lors de la continence sphinctérienne, a suscité le jeu de ces mêmes pulsions sur le faire industrieux et créatif narcissique et langagier. Il demeure les pulsions auditives, pour le plaisir de l'écoute, les pulsions scopiques, pour le plaisir du voir et la curiosité, bien connue des filles. Il reste le goût des aliments, mais la morsure impossible et la manducation difficile, l'agacement des gencives travaillées par la poussée de la deuxième dentition modifient le plaisir des gratifications orales. Ce qui reste est très important. C'est l'érogénéité génitale, et le sens du désir dont nous avons dit que, par rapport au phallus, il est centripète pour l'objet élu incestueux. Et la fille s'engage entièrement vers ce désir génital premier, lorsqu'elle a été, au moment de la castration primaire, fière de sa qualité de fille qui lui a été délivrée dans des paroles de ses parents, et surtout de son père qui la trouvait mignonne et gentille. Les adultes familiers jouent aussi leur rôle, en la déclarant, comme on dit, « tout le portrait de sa mère ». Et comme, quelle que soit sa mère, toute petite fille la trouve le modèle des beautés, cette parole la gratifie et lui permet de passer très facilement la castration primaire et de développer la fierté de son corps féminin et de son sexe, sans plus jamais envier les garçons et leur pénis centrifuge. Le désir de la fille à qui la féminité a vraiment été délivrée comme une valeur, se détache aussi du fantasme anal de la gestation et de la parturition, et sa libido génitale s'engage vis-à-vis de l'objet partiel pénien dans un désir avisé centripète.

La chute des dents de lait donne un élan nouveau à son

---

sujet, mais fécond au sens génétique humain, d'engendrement, hors des limites de son corps, d'un être vivant, homologue en espèce symbolique, de laquelle l'enfant œdipien se sent être lui-même un représentant sexué. N'est à proprement parler œdipien qu'un désir d'enfanter un être humain à aimer et éduquer, bref un être vivant semblable en espèce, qui puisse devenir autonome à son tour, un désir d'enfanter après couplage incestueux genito-génital avec son propre géniteur hétérosexuel, adulte surestimé et subjuguant en sa personne et en son sexe.

désir d'autonomie par rapport à l'aide de sa mère et de toute femme, qu'elle repousse (elle veut, par exemple, choisir dans sa garde-robe ce qu'elle estime la parer au mieux, refusant de mettre les vêtements que sa mère veut lui imposer, elle veut se coiffer à son gré, etc.). Elle veut montrer aux autres et à elle-même, se regardant dans la glace, qu'elle est belle, désirable, et qu'elle sait tout faire aussi bien, sinon mieux, que sa mère au foyer, d'où ses prouesses d'habileté et d'adresse industrieuse. Bref elle «met le paquet» pour plaire au père et lui faire dire qu'il la préfère à toutes les autres. C'est l'époque pour les petites filles de la prédilection pour les chansons et les contes où la pauvrette gagne les faveurs du roi, à son défaut du prince, le fils du roi (un frère aîné). Après l'avoir séduit: «Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants!» Grâce à ce qu'elle a de beau et d'invisible au sexe et qui appelle le pénis de l'homme, elle en obtient la conquête. (Coquette, c'est aussi référence à quéquette, pénis.) Le paternel conquis, c'est la jouissance de valeurs émotionnelles phalliques et narcissiques, le bonheur et la certitude d'une descendance merveilleuse, phalliquement incestueuse.

N'est à proprement parler œdipienne chez l'enfant des deux sexes, ici nous parlons de la fille, que la combinaison des pulsions archaïques dans ce qu'elles ont de sublimé avec le désir sexuel génital premier, que l'enfant vit intensément pour le père, en vue de se marier (mot qui signifie pour l'enfant le couple, dans tous les sens du terme; encore dans notre langage métaphorique d'adulte, on marie des couleurs, on marie des goûts) et qui implique d'en finir avec l'infériorité ressentie jusque-là à l'égard de la mère. L'enfant veut en finir avec cette triangulation où se mêlent confusément amour et désir.

Le désir génital parle, veut emporter l'amour de l'homme et gagner les prérogatives réservées jusque-là à la mère, la couche du père et la maternité des œuvres de chair avec lui accomplies. On doit, pour savoir de quoi on parle — et c'est très important dans les actes thérapeutiques vis-à-vis des enfants —, réserver le nom de complexe d'Œdipe à ce désir qui occupe tout l'imaginaire, celui d'enfantement d'un couple génito-génital dans l'étreinte d'amour et le coït avec son propre géniteur hétérosexuel, adulte surestimé, phalliquement solaire aux yeux de la fille éblouie

par lui et subjuguée dans son émotivité et dans son sexe. Sans cet élément, l'Œdipe n'est pas encore complet, et la résolution par la compréhension du dire de l'interdit de l'inceste n'a pas de sens.

Les filles qui ont déjà l'intelligence du langage social, de ce qui se dit et de ce qui ne se dit pas, n'expriment pas toujours ces sentiments d'amour d'une façon verbale, ni claire, dans leur comportement; et pourtant ces fantasmes ne sont pas seulement inconscients, mais aussi conscients. Ils font le sens de leur désir, ils sont toujours accompagnés de sensations génitales. Parfois la fillette, ignorant le sens érotique de celles-ci, peut se croire «malade» et, attirant l'attention de sa mère à cette zone de ses voies génitales d'une façon vague, provoquer les inquiétudes de celle-ci qui, par ses questions, induit l'enfant dans des maladies réelles psychosomatiques. En fait, elle est malade d'amour. Parents et médecins cherchent en vain la cause organique qui, soignée, ferait cesser le symptôme érogène devenu pathogène, dans des signes que l'on prend pour des symptômes organiques. Combien de soi-disant cystites, de soi-disant appendicites, d'irritations vulvaires sont les traductions somatiques de ces émois cachés.

Dans un cas que j'ai vu, des spasmes utérins réveillaient l'enfant hurlante la nuit. Une autre avait tellement de ballonnements nerveux qu'on pouvait croire à une grossesse. Après un seul entretien avec les deux fillettes, où elles m'avaient mise sur la voie par leurs dessins et leurs légendes, j'ai pu comprendre que le moment était venu de leur révéler l'interdit de l'inceste, à ces innocentes perdues dans l'impasse, et l'on pourrait presque dire le cul-de-sac psychosomatique d'un Œdipe impossible à résoudre. Ayant compris que leur féminité était en jeu dans ce conflit qui faisait de leurs parents des marionnettes angoissées, sans même en rien dire aux parents, ce qui les aurait inquiétés (les gens sont peu enclins à comprendre de pareils désirs qui leur semblent, chez des fillettes des signes de perversion, qu'ils ne sont pas), j'ai expliqué à chacune l'interdit de l'inceste et la confusion que toutes les petites filles font entre l'aimance manifestée de leur père à leur égard et l'amour avec désir sexuel qu'il éprouvait pour sa femme, mais non pour elles. J'ai ajouté le dire consolateur que sa maman, comme toutes les autres femmes, avait été aussi une petite fille amoureuse de son

papa, le grand-père maternel de l'enfant, et que c'était en comprenant cette loi de la vie des êtres humains que l'on devenait une grande fille. J'ajoutai qu'elle grandirait, qu'elle deviendrait comme sa mère, et qu'elle pourrait aimer des garçons, se choisir dès maintenant des amis, des fiancés et, quand elle serait grande, jeune fille, avec un corps de femme, un jour elle aussi aurait un mari, comme leur mère qui avait connu leur papa quand ils étaient tous les deux jeunes gens, et que c'est pour cela, parce qu'ils se sont aimés et désirés dans un rapport sexuel qu'elle-même était née. Ces deux fillettes ont été guéries en moins de deux séances, et toute leur évolution s'est faite ensuite d'une façon tout à fait favorable.

Une autre fillette m'était un jour amenée dans un état d'angoisse indescriptible : elle ne pouvait plus avancer qu'en donnant la main à un adulte, et en cachant ses yeux avec l'autre main. Cet état s'était déclaré à la suite d'une opération d'appendicite. L'enfant déclarait qu'elle voyait devant elle une porte fermée et qu'elle allait s'y cogner. Elle marchait donc derrière l'adulte qui la conduisait. On avait consulté un psychiatre qui avait parlé des effets de l'anesthésie générale, et prononcé le mot d'hallucination. C'est lui qui avait donné l'adresse d'une psychanalyste, qui se trouvait être moi. À l'anamnèse, l'enfant avait présenté des vomissements qui avaient entraîné, «par prudence», une appendicectomie dont le diagnostic était douteux, et l'appendice avait été trouvé sain. Mais la mère était au cinquième mois d'une quatrième grossesse. Ses grossesses étaient bien supportées, mais à leur début elle avait eu des symptômes de vomissements. La fillette de six ans était l'aînée et, en confiance avec moi parce qu'elle était assise, parlait de ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle (pas de beaucoup!) comme une aïeule de ses petits-enfants, attendrie et condescendante. On la disait, jusqu'à la brusque éclosion de ses symptômes en chaîne, une vraie petite femme à la maison, attentive à ce que sa mère se reposât (jusqu'à la mort!) et que son père ne manquât de rien. Elle était, par ailleurs, très intelligente et brillante scolairement pour son âge. Pour elle aussi, c'est la révélation de l'interdit de l'inceste qui fit disparaître sa «folie» et lui permit de marcher à nouveau, et enfin de vivre comme une fillette de son âge, plus intéressée à ses amis, à ses jeux, qu'à ses frères et sœurs et à son père. Entre nous, le

symbolisme de la porte fermée hallucinatoire n'a jamais été abordé. Il avait immédiatement disparu. Mais elle-même avait abordé un fantasme important, celui des microbes que l'homme donne à la femme pour lui faire des bébés. Comment le fait-il ? Il les lui met dans une merveilleuse liqueur qu'il lui fait boire, et puis aussi avec son pipi, là, en montrant le sexe, par là où il va sortir (le bébé). J'avais hésité à accepter d'entreprendre le traitement de cette enfant, car étant moi-même enceinte, je savais devoir interrompre mon activité psychanalytique pendant la période de l'accouchement et des semaines qui suivraient. J'avais tort, ma situation un peu en avance sur sa mère par rapport à la grossesse a, au contraire, permis à l'enfant un transfert immédiat sur ma personne, et certainement donné crédibilité aux vérités que je lui disais. Bien avant mon propre accouchement, l'enfant était déjà totalement rétablie. Mais, par prudence, je proposais aux parents de me la ramener peu après la naissance de mon bébé. Vous ne serez pas étonnés de son intérêt pour le fait de la naissance de cet enfant, que d'ailleurs elle ne vit pas, elle en parla seulement, mais dans l'appartement elle entendit les cris du nouveau-né. Et c'était un régal de l'entendre se moquer de moi qui pouvait m'intéresser à un bébé qui criait comme un chat imbécile, qui devait être laid, horrible, affreux; enfin, sur ce bébé j'en ai entendu de vertes et de pas mûres, et des représentations en dessin qui la faisaient se tordre de rire, d'autant plus que c'était un garçon et que, dans sa famille, elle aurait voulu, elle désirait que sa mère eût, pour ce quatrième enfant, une fille. C'est alors que je dus répéter que, même si c'était une petite fille, elle ne pourrait pas jouer à la maman avec elle, car ce bébé aurait son papa et sa maman, comme elle, et qu'il lui faudrait attendre d'être femme, d'avoir un mari à elle, pour avoir elle-même des bébés. Sa mine en fut déconfite. Elle m'a dit : « Tu es méchante ! » Nous nous sommes quittées là-dessus. Les parents me parlèrent ensuite devant elle, enchantés de sa guérison totale, de sa gaieté retrouvée, et même de ses petites piques vis-à-vis d'eux, en prévision d'un enfant qui serait un garçon, car elle voulait une petite sœur, et elle avait demandé à en être la marraine, ce que les parents se proposaient de faire. Mais là, j'intervins, et dis : « Je ne crois pas que ça soit favorable que votre nouveau bébé, si c'est une fille, ait

sa sœur comme marraine.» Ce lien de substitut parental n'a aucun intérêt pour le bébé à naître, de redoubler le lien de responsabilité qu'une grande sœur peut avoir plus tard sur une petite sœur. Au contraire, le fait de choisir une marraine parmi les amis donnerait à la nouvelle-née non seulement ses parents, ses frères et sœurs aînés, mais aussi une autre personne hors de la famille qui pourrait l'aimer et se substituer aux parents en cas de malheur. Les parents, heureusement, m'écoutèrent, car il est toujours nocif qu'un enfant œdipien puisse investir un petit frère ou une petite sœur comme le substitut de l'enfant incestueux qu'elle aurait voulu avoir. Non seulement c'est mauvais pour l'aîné, mais c'est catastrophique pour le bébé de six à sept ans de moins, dont l'image maternelle est dichotomisée d'une part sur la mère, et d'autre part la grande sœur qui s'estime des droits maternels, généralement sadiques, sur sa petite sœur, sa pseudo-fille, pseudo-spirituelle.

Mais laissons là ces exemples, que je n'ai donnés ici que pour illustrer mes dires. Les fantasmes œdipiens peuvent être verbalisés comme des faits de réalité. Le désir du sujet pour l'objet incestueux est déclaré comme ayant entraîné leur satisfaction de la part de l'objet (mythomanie fréquente qui, transférée du père sur un adulte familier, entraîne parfois des conséquences d'erreurs judiciaires), ou, au contraire, une accusation injustifiée de mensonge, socialement dégradant pour une fillette œdipienne qui ne fait pas encore la différence entre l'imaginaire et la réalité, ce que l'on peut très bien constater dans le flou ou l'invraisemblable de ses témoignages concernant des faits connus de tous.

Une enfant que le père négligeait un tant soit peu après l'avoir adulée quand elle était petite, mais qui lui préférait une sœur plus jeune, jeta son dévolu sur un jeune professeur, le seul professeur masculin de son institution. Elle s'en déclara enceinte. Il se serait à sa demande introduit dans sa chambre par sa fenêtre laissée par elle ouverte à son intention. Malgré les dénégations horrifiées du jeune homme l'histoire eut les développements qu'on imagine. La fillette était une des plus brillantes de sa classe, assez développée au point de vue physique, elle avait déjà eu une ou deux fois de façon irrégulière des menstrues. On n'était pas encore à l'époque des examens biologiques de

la grossesse. Renvoi du professeur, puis renvoi de la fillette qui avait mis le pensionnat en émoi, et comme il s'agissait d'un milieu aisé, l'enfant fut emmenée en Suisse... Après l'examen, négatif, de la commission spécialisée, les médecins de Suisse conseillèrent aux parents de la laisser dans un pensionnat là-bas, où elle profiterait d'une psychothérapie dans laquelle les parents avaient confiance, atterrés qu'ils étaient de cet incident qui avait fait tant de bruit dans leur milieu. C'est de la bouche de cette fillette devenue femme que j'ai connu cette histoire, et en essayant de comprendre avec elle ce qui s'était passé, elle me dit qu'elle n'avait pas compris qu'il s'agissait de quelque chose de grave, à l'époque, lorsqu'elle a commencé ses dires mythomaniaques. Elle savait bien que ce n'était pas vrai, mais elle avait parlé à ses camarades, c'était venu aux oreilles des professeurs, etc. Elle ne pouvait pas revenir en arrière sans perdre la face. Que s'était-il passé avec ce professeur ? Était-elle en amitié avec lui ? Pas du tout, c'était le professeur de gymnastique, et elle présentait une petite obésité de fillette. Un jour qu'elle n'arrivait pas à faire un exercice, il lui avait dit : « C'est parce que tu es trop grosse, tu devrais manger moins ! » Cette parole l'avait profondément vexée et, sans doute, avait inconsciemment bouleversé les données œdipiennes premières, à l'époque où sa mère était enceinte de sa sœur et où le père, après la naissance de celle-ci, sembla négliger son aînée. Il lui fallait se venger. Mais, à l'époque, elle ne l'avait pas du tout compris. « D'ailleurs, disait-elle, j'en rêvais toutes les nuits, qu'il venait me rencontrer dans mon lit. » « Je me rappelle que tous les soirs je faisais une comédie à mes parents, disant que je craignais que des voleurs entrent dans ma chambre et m'emmènent, et j'obtenais ainsi de laisser la porte de ma chambre ouverte, et qu'eux laissent aussi leur porte ouverte. Ainsi je pouvais les guetter. Mais, de mon côté, j'entrouvrais ma fenêtre sous les rideaux, en espérant que peut-être quelqu'un viendrait dans mon lit comme dans mes rêves. » Cette fillette devenue femme était tout à fait saine, elle avait ainsi passé son Œdipe d'une façon assez dramatique pour sa famille, et même pour elle, à son insu.

Différemment, mais aussi mythomaniaques et calomnieux, car dans le premier cas la fillette ne se doutait absolument pas que ses déclarations étaient calomnieuses

pour le jeune professeur de gymnastique, ces fantasmes de désir peuvent être projetés comme venant d'un adulte que la fillette accuse de la tourmenter de sa poursuite. Ces fantasmes peuvent venir d'un rêve œdipien censuré et où la personne du père est remplacée par une image d'homme prise dans son entourage, parmi même des étrangers qu'elle ne connaît pas du tout. Ils peuvent encore donner lieu à un véritable délire de persécution dont l'enfant serait l'objet de la part de sa mère (les méchantes marâtres des contes) qui, soi-disant, veut sa mort, ou veut l'empoisonner, où lui faire quitter la maison, jalouse qu'elle est — dans l'imaginaire de l'enfant — de l'amour de son mari pour sa fille. Il y a des cas où l'enfant œdipienne arrive à désunir le couple de ses parents par la ruse de ses médisances sur sa mère, auxquelles la pauvre femme ne comprend rien, et le père encore moins. Les pères sont aveugles, bien sûr, puisque l'aimance autant que l'amour est aveugle. Ces fantasmes peuvent parfois, dans certains cas où l'angoisse de castration inhérente à la crise œdipienne est très grande, conduire la mère à demander aux organicistes pour l'enfant, au psychiatre pour le père ou pour l'enfant, ou maintenant aux psychanalystes, de l'aide dans le cas de fantasmes qui prennent la forme pseudo-délirante ou celle de comportements «dingues» de l'enfant qui bouleverse l'équilibre familial. Dans la plupart des cas de la vie courante, ces fantasmes sont assez bien refoulés chez les filles, ou même s'ils ne sont pas refoulés du fait du style de la libido génitale et du désir dont la dynamique par rapport au phallus est centripète chez elles, les filles peuvent rester sans manifester, guettant des réactions du père supposé séduit par elles. Mais elles ne savent si elles peuvent oser y croire. En fait, toutes les filles au moment de la crise œdipienne sont des érotomanes au petit pied à l'égard de leur papa. Dans leur sommeil des rêves délicieux où les pulsions du désir sont satisfaites alternent avec des rêves d'angoisse, la mort de la mère, la mort du père, ou une poursuite affolante d'un méchant gorille qui aurait le visage de papa. Les fillettes ne racontent pas facilement à leur mère ces rêves. Elles les racontent plus facilement à leur père, mais surtout à leurs petites copines, à l'école, et des fantasmes vont rebondissant dans le groupe des petites filles, toutes aux prises avec le même problème.

Toute théorie du complexe d'Œdipe doit, me semble-t-il, poser ainsi les caractéristiques constitutives de l'approche du moment de la verbalisation claire de l'interdit de l'inceste, accompagnée des promesses du désir autorisé dans les relations extra-familiales et d'un avenir où les désirs génitaux de la fille dans la loi, cette fois, la loi de la relation entre adultes, pourra lui apporter, si elle s'y prépare, les joies qu'elle attendait des rencontres incestueuses.

Pour clarifier les idées sur ce problème œdipien, j'ai élaboré la règle suivante, que j'appelle la règle des quatre « G ». Lorsque nous avons à soigner une fillette perturbée — pour un garçon cette règle est la même d'ailleurs —, il s'agit par les associations libres, les récits de l'enfant, ses fantasmes, c'est-à-dire une fois que l'enfant est mis en confiance et qu'il parle volontiers de toute sa vie fantasmatique, il s'agit de repérer si sont bien groupées les quatre représentations subjectives (fantasmes) concernant un désir conforme au sexe qui est le sien.

[a]1. L'objet hétérosexuel géniteur est valorisé et, de façon directe ou indirecte, son sexe est aussi valorisé.

2. Le sexe de l'enfant est pour lui un objet de fierté, sa féminité ou sa masculinité, sa féminité ici puisqu'il s'agit des filles, et sa personne est pour elle objet de son narcissisme. Elle se trouve jolie.

3. Les relations génito-génitales sont intéressantes et elle en est curieuse.

4. Elle désire avoir des enfants, et dit facilement que ce serait son père leur papa.

[b]Enfin, l'enfant parle de ses rêves agréables, qui sont des satisfactions de désir génital à peine déguisées où le père joue un rôle et des rêves d'angoisse où la mère joue

[a] [*En 1960, les quatre points qui suivent étaient :*]
1. L'objet hétérosexuel *géniteur*
2. Les relations *génitales*
3. Le sexe *génitalement* valorisé
4. L'espoir de fertilité *génétique* humaine.

[b] [*En 1960, le paragraphe était :*] Enfin, ces fantasmes ne sont œdipiens que si le sujet est parvenu pratiquement à l'autonomie de sa conduite et de son entretien, c'est-à-dire s'il est capable, dans sa réalité temporo-spatiale, de maintenance, de survivance et de croissance corporelle, sans le recours nécessaire maternant prothétique à un autre être humain, ce qui implique que son insertion au groupe est entièrement médiatisée et symbolique.

un rôle néfaste, ou bien des rêves où l'enfant est au désespoir de malheurs qui lui arrivent, cependant que si l'interlocuteur dit : « Et si ça arrivait pour de vrai, et pas dans un rêve ? », l'enfant enchaîne immédiatement en disant : « Mais je m'occuperais de tout à la maison, je ferais tout ce que maman fait. » Enfin, ces fantasmes ne sont œdipiens — mûrs pour que l'enfant reçoive l'interdit de l'inceste — que si le sujet est parvenu pratiquement à l'autonomie de sa conduite, de son entretien, c'est-à-dire que si la fillette est capable, dans sa réalité, de se passer de toute aide de l'adulte, ce qui implique que son insertion au groupe est entièrement médiatisée et symbolique quant à la puissance libidinale d'une enfant de son âge.

Ces longs développements ont leur importance, nous le verrons, pour expliquer les écueils des poses incomplètes ou perverties du complexe d'Œdipe[a], quand le désir est inverti par rapport à l'objet, ou que l'enfant dénie valeur à sa féminité, et, par conséquent, lorsque la notion sociale de l'interdit de l'inceste arrivant au cours de la croissance de l'enfant, la résolution, en tant que libération du conflit d'angoisse et désir noué, ne peut se faire. Non libérée de ses désirs archaïques génitaux ni de son angoisse à représentations castrantes, mutilantes, éviscérantes, l'enfant d'une part est fragile en société au point de vue psychique, d'autre part ses pulsions ne sont pas à son service pour être utilisées dans des sublimations créatrices.

Il faut dire que les écueils sont très souvent provoqués par les difficultés sociales et familiales exogènes, alors que tout du conflit œdipien est endogène. Ces difficultés venues du milieu extérieur provoquent des névroses surajoutées à la névrose due à un conflit non résolu. Ces difficultés peuvent être provoquées par un contre-Œdipe de parents névrosés et encore infantiles, ou par l'absence de ceux-ci ou de l'un des deux, ou encore par leurs attitudes réellement perverses caractérisées. Surimposées au sujet arrivé à l'âge de résoudre le complexe d'Œdipe et concernant leurs fantasmes et leur affleurement à la conscience, ces difficultés rendent parfois impossible la pose de l'Œdipe à partir de trois ans, puis son développement jusqu'à son acmé, la crise œdipienne, et la résolution de ce complexe spécifique de la formation de la personne humaine.

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

Résumons ainsi cette théorisation de l'Œdipe :

Les conditions libidinales endogènes théoriquement nécessaires à l'atteinte du niveau de résolution du complexe d'Œdipe sont : l'existence subjective des fantasmes des quatre « G » et l'existence subjective en milieu social mixte d'âge et de sexe de l'autonomie pratique en ce qui concerne tous les besoins corporels du sujet et ses libres initiatives les concernant.

[a] J'ajoute qu'il n'y a pas de complexe d'Œdipe véritablement abordé tant que l'enfant n'a pas perdu sa denture de lait, et qu'il ne peut pas y avoir de résolution œdipienne, au sens des symbolisations qui accompagnent ce moment déterminant avant que la bouche de l'enfant n'ait retrouvé une denture tout à fait fonctionnelle, c'est-à-dire ait conduit sa deuxième dentition jusqu'aux dents de douze ans encore à apparaître après l'Œdipe. Ceci vient de l'angoisse qui accompagne la perte des dents de lait, angoisse structurante, qui soutient l'enfant à dépasser l'angoisse liée aux conflits archaïques qui se réveillent au moment de la castration œdipienne. Je détaillerai plus loin les raisons de cette prise de position.

L'observation des enfants en psychanalyse, comme celle des enfants en cours de croissance, nous montre que le terme de complexe d'Œdipe ne doit être réservé qu'aux phénomènes sexuels conflictuels qui surviennent après la constitution de l'autonomie de la personne de l'enfant dans ses rapports d'entretien et de maintenance de son propre corps : c'est-à-dire, pour la fille, quand elle sait vivre en société en l'absence de tutelle maternelle dont elle doit s'être sevrée d'elle-même, mais surtout quand elle sait consciemment qu'elle a accepté le fait que le couplage dans des rapports sexuels procréatifs entre deux corps est concerté entre deux personnes adultes et libres. Les conditions mêmes pour l'obtention de cette image du corps complet et génitalisé impliquent toute une dialectique émotionnelle de la libido, archaïque orale et anale (dans son érotisme additif et dans son érotisme soustractif) et un développement physiologique et émotionnel que l'enfant n'atteint qu'après un minimum d'épreuves angoissantes vécues dans son propre corps ; épreuves synonymes pour lui de promotion quand elles sont dépas-

[a] [*Ajout en 1982 : le paragraphe qui suit.*]

sées et qu'il en constate après coup la valeur mutante dans ses relations à tout autrui des générations précédentes à la sienne, et des générations postérieures à la sienne dans sa famille, et pas seulement lorsqu'il est sans conflit avec ceux de sa classe d'âge[a]. Il faut savoir que, dans les familles nombreuses, l'existence de frères et sœurs aînés ou puînés complique la résolution œdipienne du fait de la rivalité des aînés vis-à-vis de leurs cadets, et inversement dans les prévalences affectives qu'ils essaient d'obtenir des parents, et que d'autre part les plus jeunes peuvent servir à obturer l'angoisse de la stérilité incestueuse par la représentation d'enfants incestueux dont les petits peuvent servir aux plus grands.

Cette phase œdipienne qui, de sa pose à sa résolution, ne devrait, pour une santé psychique de femme, durer que jusqu'à huit à neuf ans maximum (constitution de la nouvelle denture) se prolonge parfois indûment, du fait de l'impossibilité pour la fille de poser une des valeurs fantasmatiques que j'ai nommées sous le nom de «quatre G» ou encore la condition corollaire qui est l'autonomie effective dans sa conduite. Une des entraves fréquentes à la pose de l'Œdipe et à sa conclusion dans la résolution œdipienne, l'abandon de l'amour incestueux, est la confusion subjective des entrailles excrémentielles avec les entrailles utéro-annexielles. Cette confusion est, d'une part, le fait de l'angoisse endogène de castration et de viol ressentie par la fille à cause de son désir de l'objet incestueux, relié à sa localisation génitale d'échange corporel que la notion du tabou incestueux, tant homosexuel qu'hétérosexuel, n'a pas éclairé par sa verbalisation claire, et, d'autre part, le fait d'une relation souvent névrotique de la mère et du père de la fillette jouant à son égard leur position œdipienne résiduellement non résolue*.

Après la perte des espoirs œdipiens, toujours narcissiquement éprouvante, le fonctionnement interrelationnel vivant et créatif de la libido de la fille se rétablit. Mais un mode de vie est résolu. Une mort sexuelle à la famille,

* Voir, au chapitre I, les observations de la fréquence de la non-résolution œdipienne chez la femme et ses conséquences cliniques, l'homo et l'hétérosexualité concomitantes, la contamination névrotique des descendants, c'est-à-dire des enfants en cours d'Œdipe par des parents qui n'ont pas résolu l'Œdipe. (*Note de l'auteur.*)

[a] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

après une mort sexuelle de ses parents pour l'enfant, a été vécue de façon irréversible sans qu'aucun être vivant prothétique phallique maternel ou paternel[a] puisse en éviter l'épreuve endogène, spécifique de la croissance humaine. Et c'est cette irréversibilité spatiale et temporelle entièrement acceptée,[b] et qui consiste à s'accepter veuve de son père et bréhaigne, qui permet[c] la sublimation des pulsions ainsi refoulées quant au désir en ce qu'il a d'incestueux à tous les niveaux de la libido, et l'obtention du fruit de cette expérience dénarcissisante et doublement mortifère qui porte le nom de résolution œdipienne pour la fille.

Une des épreuves organiquement perceptible et réflexivement angoissante pour tous, comme je l'ai dit, est la chute des premières dents, parce qu'elle angoisse tous les enfants. Elle les fait mourir à un mode de sentir et d'agir d'une zone érogène qui a été élective et qui l'est encore, entre six et sept ans[d]. Tout ce qui touche à la bouche et au goût, à la parole pour les filles (qui ont la langue bien pendue), est très investi de libido active et passive orale dans toutes les pulsions sensorielles de la sphère orale. Le pouvoir séducteur du sourire a disparu, une bouche édentée n'est pas belle à voir, et le plaisir gustatif est très obéré par les difficultés fonctionnelles de la mâchoire. La fille est non seulement gênée pour le plaisir de parler, de manger, pour se faire entendre, parfois même elle est ridiculisée; toujours la chute des dents de lait l'enlaidit à ses yeux dans le miroir, et en face du visage (pour elle parfait) de sa mère, le sien ne fait pas le poids pour séduire les mâles. Pour certaines filles qui ont eu une grande difficulté à accepter le caractère non pénien de leur sexe, la chute des dents réveille une angoisse de castration de cette époque qui pouvait paraître endormie, et les rêves des petites filles en disent long sur ce réveil d'une mauvaise acceptation de la castration primaire, que grâce à la perte des dents de lait elles peuvent alors surmonter, quand elles ont la certitude que les dents définitives repoussent et leur font un sourire de jeune fille.

[a] [*Ajout en 1982 :*] ou paternel

[b] [*Ajout en 1982 : jusqu'à* bréhaigne]

[c] [*Ajout en 1982 : jusqu'à* la libido, et]

[d] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] La chute des dents gêne pour manger, pour parler et se faire entendre, parfois elle ridiculise, toujours elle les enlaidit à leurs yeux dans le miroir.

Il n'y a pas de mère imaginaire ou réelle à qui régresser, qui puisse empêcher cette épreuve réelle, sensorielle, organique, narcissique et interrelationnelle. Lorsque sa denture définitive a remplacé la précédente, cette expérience physiologique a porté son fruit physiologique, et c'est cette intégrité nouvelle de la bouche, après sa dévastation, qui est par elle-même inconsciemment, et consciemment le dépassement d'une épreuve qui s'est montrée initiatique pour triompher d'une angoisse, celle d'une zone érogène archaïquement dominante blessée, puis rénovée, transfigurée.

[a]Un exemple à l'appui de ce que je viens de dire : une jeune femme venue en psychanalyse pour un vaginisme qui empêchait les rapports sexuels avec un jeune époux duquel elle était très amoureuse, et lui autant d'elle, au cours de sa cure psychanalytique, après un certain nombre de mois, bien sûr, a rêvé qu'elle donnait à manger du bifteck à son vagin, et que son vagin trouvait ça délicieux*. Les associations portaient sur l'époque de sa perte des dents de lait, où la mère puritaine n'admettait pas que sa fille ne mangeât pas la viande pas tendre qu'elle l'obligeait à ingurgiter, de même qu'elle lui interdisait les plaisirs de gourmandise que toutes les petites filles aiment, avec des desserts agréables. Et cette enfant, en revivant ces scènes dramatiques d'impuissance à manger cette viande et les punitions qui s'ensuivaient, éprouvait encore la souffrance qui avait été la sienne de n'être en rien, dans ces difficultés de fillette, comprise par sa mère. Bien sûr, ce n'était pas, à elle seule, la cause du vaginisme, mais c'est un exemple de ce que l'agressivité dans les voies génitales féminines, agressivité de défense contre la mère inhumaine, peut chez la fille, lui faire souhaiter des dents au vagin ; à tel point que ces dents fantasmatiques dans ses rêves traduisaient non pas son agressivité vis-à-vis de son mari, qu'on aurait pu croire être la cause de son vaginisme, mais au contraire le signe qu'elle réinvestissait tout son corps et son sexe du narcissisme oral qui lui avait été interdit par sa mère. Dans ses souvenirs d'enfance, elle se rappelait que son père, rarement là, car il avait un

* Sur le cas de cette femme vaginique, voir F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants, I, op. cit.*, pp. 101-103.

[b] [*Ajout en 1982 : les deux paragraphes qui suivent.*]

métier de voyageur, disait quand il revenait à sa femme que son beau sourire et ses dents éclatantes ne quittaient pas son souvenir quand il était loin d'elle. La petite fille entendait ce compliment d'homme amoureux, et son infériorité narcissique à l'époque de la chute de ses dents, conjointe à la soi-disant sévérité de sa mère vis-à-vis des devoirs et des plaisirs qu'une petite fille doit toujours soumettre au contrôle de sa mère, avait donné une configuration particulière à son Œdipe, qui avait joué autant sur sa personne, vis-à-vis de son père, que sur le nécessaire réinvestissement oral de son vagin, avant que la guérison totale de son vaginisme ne puisse advenir. C'est après avoir analysé ces rêves cannibaliques vaginaux qu'elle put les raconter à son jeune époux, ce qui les mit tous deux en hilarité, hilarité qui se conclut, une semaine environ après ces rêves, par enfin la défloration, jusque-là impossible, et un plaisir orgastique complet.

Chez cette femme, ce rêve de vagin denté était articulé à une absence de frigidité envers son homme. Au contraire, dans les cas que j'ai eu à analyser où les femmes souffraient de frigidité, mais non de vaginisme, ce sont des rêves de chute de toutes leurs dents d'adulte qui accompagnaient chez ces femmes la retrouvaille de leur féminité sensible dans le coït. On voit là qu'un même rêve, quand on l'analyse et selon la période de la vie à laquelle l'analyse du contenu latent du rêve se réfère, peut signifier chez une femme le contraire de ce qu'il signifie chez une autre. Dans le cas de ces femmes frigides, la chute de la denture était une acceptation de la perte de la mascarade féminine qui camoufle chez beaucoup de femmes une inversion du désir ; les dents dans le cas des femmes frigides peuvent être le symbole du pénis qu'elles veulent s'imaginer garder, dans une revendication masculine axée sur un désir centrifuge génital, alors que les pulsions génitales de la femme vaginique dont j'ai parlé plus haut étaient, par rapport à la dynamique phallique, centripètes.

Pour en revenir et en finir avec les castrations archaïques qui précèdent les autres castrations chez la fille, il me faut parler de la cicatrice ombilicale, première expérience mutante, tout à fait oubliée[a]. Cela n'empêche que la

[a] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

masturbation ombilicale peut exister chez les filles qui n'éprouvent pas de tentation, ni même d'image, de masturbation vaginale, ni clitoridienne. La chute des dents s'inscrit comme une semblable expérience mutante, mais cette fois consciente. Il m'a paru dans les observations qu'elle existait encore, présente de différentes façons parmi des représentations inconscientes de la castration, comme blessure narcissique réveillée par des épreuves de la vie des adultes, encore plus chez les filles qui ont été nourries au sein que chez celles nourries au biberon, et plus chez celles nourries au sein plus longtemps que d'autres[a].

Le sevrage oro-mamellaire de la mère, charnellement et expérimentalement phallomorphe pour la zone buccale partielle, serait donc pour la fille dans l'arrière-plan du renoncement génito-génital[b], que ça soit au père ou à la mère, c'est-à-dire que le rêve de la chute des dents de lait peut aussi bien recouvrir, quand on en analyse le contenu latent, un signe de recherche de refuge dans une homosexualité réconfortante, qu'un signe d'impuissance à séduire les hommes.

Le premier phallus, en image formelle et fonctionnelle, serait le mamelon perfusant. Sa première perception sensori-émotionnelle et imaginaire complémentaire de forme serait la langue en U coaptée au palais, et sa première condition de fonction vitalisante serait la succion, qui établit le continuum muqueux oral de l'enfant avec les muqueuses du sein maternel. Ce serait le premier mode de relation vivante scandée par des sensations rythmiques pulsatiles amorties sur un fond pulsatile circulatoire et respiratoire, entretenu et modulé pour le plaisir autant par la satisfaction d'un besoin que par celle du désir de reconnaître l'odeur de sa mère[c] qui, lorsque l'enfant la contemple et que la mère parle — surtout quand elle parle en même temps qu'elle donne le sein à l'enfant —, établit une continuité vibratoire entre le corps de la mère et le corps de l'enfant pendant la tétée, avec une symbiose des états affectifs de la mère et de ceux de l'enfant.

[a] [*Suppression en 1982 :*] J'aimerais savoir si cette observation est confirmée.

[b] [*En 1960, la fin de la phrase était :*]... du renoncement génito-génital au père.

[c] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] le premier langage de celle-ci pour l'enfant.

LE RISQUE FÉMININ ET LA DIALECTIQUE PHALLIQUE

L'enfant introjecte une manière de sentir, dérivée du sexuel, que les voluptés orales et anales ont préformée, en référence à la dialectique des fonctions complémentaires de zones érogènes passives et de l'objet partiel érotique présent-absent. Cette manière de sentir à la phase d'intérêt dominant pour le sexuel génital[a], qui commence après la continence sphinctérienne et la marche délibérée, apparemment sans liaison à des besoins, et sans autre but que le plaisir, qu'au toucher, l'enfant trouve à sa zone vulvaire, est signalisée par le petit phallus partiel, ce bouton que la fille a à son sexe mais qui lui fait réaliser qu'elle n'a pas le pénis et que ce petit clitoris dérisoire, peut-être érogène, n'est pas spectaculaire. C'est cependant parce qu'elle ne l'a pas, que la fille apprend qu'elle est une fille.

[b]Les filles se dessinent avec un sac contenant des biens consommables, alors qu'elles dessinent les garçons avec une canne ou un bâton, et qu'elles dessinent différemment le bas du corps des filles vêtues, qu'elles ne dessinent les garçons. Les filles ont des jupes, et deux jambes terminées par de jolis petits souliers pointus, mais, de nos jours surtout, les filles peuvent avoir des pantalons dans les dessins des fillettes. Cependant, ce qui est manifeste dans tous les dessins d'enfants, c'est que les pantalons de filles ont deux jambes de même dimension alors que les pantalons de ces messieurs les garçons ont toujours une jambe qui, à la racine du bassin, est plus large que l'autre, comme si, d'une façon inconsciente, elles laissaient dans la forme géométrique qui représente une des jambes de pantalon, la place pour y camoufler le pénis qu'elles savent toujours présent chez les garçons. Quant à l'éthique orale et à l'esthétique, dans ces dessins, elles sont représentées par la pipe, la belle cravate, chez le garçon, et, chez les filles, le bon goût des nœuds, des coiffures, des bijoux. Aux fillettes on octroie, parfois, une belle fleur sur la robe à l'endroit du sexe, et, dans les bras, un poupon.

En introjectant une éthique sociale à travers des médiateurs référentiels culturels oraux de son sexe — par

[a] [*Ajout en 1982 : la proposition qui suit entre virgules.*]
[b] [*Reprise développée de 1960 : le paragraphe qui suit.*]

exemple, le beau visible, le bon goût, le bien-parler —, l'enfant développe des qualités sociales de personne correspondant à l'éthique anale, où tout échange juste est un troc à sens utilitaire, où l'additif et le soustractif sont toujours profitables. Ce troc additif se porte au bénéfice de sa sexualité diffuse, dans et sur tout le corps, mais ressenti gratification clitorido-vulvaire dans la solitude masturbatoire. Dans l'imaginaire, cette sexualité, encore non humanisée, puisque l'Œdipe n'est pas vécu, est représentée par un objet à roulettes, ou à pattes — animal, camion, train, tout jouet que l'enfant tire, articulé à lui d'une façon cordonnale, dépendante de lui, comme lui l'est à son père[a] et à sa mère, et sur lequel plus tard il s'assoit, l'enfourchant pour le localiser en son sexe[b]. Tout ceci ressort de l'observation de dessins d'enfants, dans lesquels ils se montrent narcissisés. C'est leur portrait, avantageux.

Tout objet du désir libidinal, quel que soit le stade considéré, est préfiguration du phallus, jusqu'au moment génital de la claire option sexuelle pour la dominante érogène de l'ouverture attractive vulvo-vaginale, signalisée par l'ambiguë excitation phallique clitoridienne, [c]et l'excitation érectile du pourtour vaginal. Cette dominante sexuelle génitale est orientée par le désir du pénis masculin pour qu'il y pénètre, c'est-à-dire un désir centripète qui valorise la fillette, et ce qu'elle ressent, c'est la disponibilité, orbiculairement turgescente et castrée de pénis, d'un sexe ouvert, que la fille ne connaît qu'indirectement par l'attraction de sa personne focalisée par l'autre, le personnage masculin possesseur d'un phallus, dont elle espère qu'il le gratifiera d'une pénétration jouissive au lieu électif de leur disparité corporelle génitale.

L'enfant en arrive donc dans la dialectique sexuelle génitale phallique au désir de pénétrance effectuée ou subie — selon qu'il est garçon ou fille —, mais ce désir réveille l'angoisse de castration de style dental-oral (morcellement) et de style expulsif lingual ou anal (séparation). Sans compter que si l'accouchement de sa mère, pour cet enfant, a pu être critique pour le fœtus qu'il était avant de naître, l'angoisse de castration réveille une insé-

[a] [*Ajout en 1982 : les quatre mots qui suivent.*]
[b] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]
[c] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

curité de toutes les images du corps[a], quel que soit l'objet avec lequel son désir brigue d'entrer en relation de corps à corps génital.

Cette dialectique de pénétration voluptueuse centripète, subie ou désirée (que l'on fait subir à l'autre dont le sexe est troué, pour le garçon, avec sa dynamique phallique centrifuge), réveille chez la fille l'angoisse de viol articulée au naître («au trop manger») oral qui fait menacer d'éclatement l'intérieur, aux maux de ventre spastiques de l'époque anale, à toutes les sensations trop violentes pour les oreilles, pour les yeux (tics des yeux, surdité, bégaiement) et, chez les filles particulièrement, une angoisse de viol de leur corps par la mère, auquel leur corps s'identifie si elles osent imaginer une naissance consécutive à la pénétration correspondant aux réalités biologiques du coït[b]. Comment se vengera-t-elle, celle-là ?

L'importance, chez les enfants des deux sexes, de l'angoisse de castration et de l'angoisse de viol liées à la tentation génitale que l'adulte suscite dans l'enfant le situe par rapport au sexe, pénétratif phallique chez le garçon, attractif phallique chez la fille.

Il faut le dire, c'est le phallisme urétral et non le phallisme anal du garçon qui, chez lui, va dominer, car il a l'expérience des retours réguliers d'érections, comme du retour régulier des excréments. Il se sent conservateur, puisque son pénis est toujours là, gardien et maître du phallus, grâce à la pérennité de ce sexe dans sa forme flaccide pendant les intervalles des érections, alors qu'il n'a rien qui demeure à l'anus pendant les intervalles des défécations. Le garçon est moins castré phallique devant, que derrière à la période ano-urétrale.

Quant à la fille, l'angoisse de castration primaire suractive l'investissement plastique et sthénique membré de sa personne. L'angoisse latente se traduit, chez elle, très souvent par des gestes de membres collés au corps[c], alors qu'au contraire le sentiment de sa fierté féminine lui donne des gestes de grâce de ses bras et de ses jambes, dans tous ses jeux de danse, auxquels elle aime tant se livrer pour plaire à ces messieurs. Dans les formes repré-

[a] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]
[b] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]
[c] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

sentées, quand les filles sont encore sous le coup de la castration primaire, elles évitent que les prolongements phalliques des objets, les membres des animaux, les branches d'arbres, les bras des humains, puissent être atteints par des éléments supposés castrateurs (mutilateurs) : c'est dû à l'angoisse de castration et de viol rapteur projetée sur autrui et émanant de leur comportement actif oral sur leur désir de rapter le phallus, et toute représentation phallique qui s'y associe allégoriquement. Le mouvement des petites filles refermant les bras sur leur poitrine, serrant les cuisses, refermant les bras sur les poupées fétiches du pénis paternel fétiches de leur propre boudin fécal, fétiches de leur phallisme oral (tous les discours, monologues, psychodrames, avec leurs poupées) et la protection des seins encore absents sont les gestes traduisant ces mécanismes gestuels de défense à cette angoisse de castration inconsciente, grâce à laquelle elles se sentent davantage filles.

[a]Quant à l'angoisse de viol, chez le garçon comme chez la fille, au moment de la castration primaire elle réveille toutes les sensations trop fortes subies douloureusement dans les divers lieux réceptifs du corps, particulièrement dans les lieux creux et sensibles, la saignée du coude, le creux poplité aux membres inférieurs, les trous auditifs, oculaires, et les issues limites cutanéo-muqueuses — bouche, anus, méat urinaire, narines. Chez le garçon, l'investissement de cette angoisse de viol provoque une image trouée de sa personne, en contradiction avec le génie masculin qui l'habite et qui lui fait valoriser davantage tous les investissements actifs et phalliques. Afin de fuir ses angoisses de castration imaginaire consécutives à la découverte de l'absence de pénis chez les filles, le garçon investit davantage, en compensation, tous les comportements phalliques de sa personne et de son sexe,[b] et de ce fait, s'engageant très tôt dans une dialectique spectaculaire et exhibitionniste phallique, dès l'époque ano-urétrale, il va développer une sensibilité pénienne, et, avec elle, les fantasmes de pénétration de l'objet préférentiel, la mère ; de ce fait aussi, il va entrer beaucoup plus vite que

[a] [*Ajout en 1982 : le début de la phrase jusqu'à* filles.]

[b] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] et sera obligé de résoudre la situation œdipienne très tôt.

la fille dans la période de la situation œdipienne et des composantes qui entraînent fatalement l'angoisse qui l'accompagne. C'est, pour un garçon, une économie de libido narcissique s'il peut prêter à son père la responsabilité causale de son renoncement au retour régressif (« marsupial ») à sa mère, ou aux tentatives de possession agressive, au viol de sa mère, dont le désir pour elle est tout à la fois revendicateur, récupérateur, et destructeur du dangereux idéal maternel[a] qui avait été le sien avant de savoir qu'elle n'avait pas de pénis. L'angoisse de castration relative à la personne du père est, du fait de tout cela, une nécessité chez le garçon, ainsi que l'imaginaire certitude de la présence du pénis paternel inclus dans le vagin de la mère[b], comme si, derrière l'image qu'il se fait de la mère, le père en était le gardien jusqu'à l'intérieur de celle-ci.

Chez la fille, c'est différent. L'angoisse de viol valorise chez elle l'image phallique de l'autre qui lui donne de plus en plus de sensations aux zones creuses et trouées des issues de son corps, aux orifices muqueux. La terreur qu'elle a de ce viol dans les fantasmes valorise sa féminité et entretient le fantasme de la pénétration au-delà de tous les anneaux orbiculaires, frontières surinvesties, orifices vulvaire et anal en particulier. [c](Le symbolisme des bagues avec la pierre, représentation métaphorique du clitoris à l'ouverture vaginale.)

Axé dans une dialectique phallique, possédant le pénis et cherchant à l'enfouir dans les trous passifs de l'autre, ou ne possédant pas le pénis et cherchant à l'attirer dans ses trous actifs, tel est le génie de la dialectique phallique des sexes, garçon et fille, au début de l'âge œdipien,[d] et au cours de la pose des composantes de l'Œdipe, quant à l'investissement du fantasme érogène génito-génital.

Pour le garçon, l'objet électif est la mère et les parents féminins proches qui intéressent le père et, pour la fille, c'est le père en tant qu'objet de désir sexuel de la mère s'il l'est, ou tout autre homme qui l'est. C'est le père, cependant, même si un autre homme existe, c'est le père, indépendamment du fait qu'il vive ou ne vive pas avec sa mère, qui, plus que tout autre homme est représentatif du

[a] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]
[b] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]
[c] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]
[d] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

style patriarcal que la société lui confère, [a]puisque c'est son patronyme que légalement la fille porte, et si elle ne porte pas le nom de son père, c'est celui de son grand-père maternel qu'elle porte, dans le cas où son père ne l'a pas légalement reconnue.

Après l'Œdipe résolu, qui s'accompagne obligatoirement de la scène primitive vécue[b] (c'est-à-dire le fantasme du coït des parents et le fantasme insupportable de n'avoir pas existé avant, et d'être né de ça), la dialectique phallique restera la même, mais le renoncement à l'enfant de l'attraction incestueuse permet au sujet de surmonter les plus grosses angoisses de castration et de viol, grâce à l'investissement d'une responsabilité des voies génitales[c] qui lui a été dévolue par les explications des adultes en réponse à ses questions. La fille projette alors dans l'avenir la réussite de son désir génital, puisqu'il lui est permis que son corps, devenu femme, puisse plaire à des garçons extra-familiaux. Cette réussite promise, dans la loi, lui fait espérer une réussite sociale et une fécondité humaine pour laquelle, dès la résolution œdipienne, elle se prépare par des sublimations de toutes ses pulsions, et l'accès aux puissances féminines en société.

Pour que l'on puisse parler de libido génitale en tant que telle, et non pas seulement d'érotisme partiel génital, il faut encore que le don de soi à l'autre pour le plaisir de l'autre,[d] autant que pour le sien, soit valorisé par une promesse du plaisir, reconnu valorisant éthiquement pour les femmes que la fillette voit couplées avec des hommes dans la société, et il faut aussi qu'elle sache que l'homme valorise chez la femme qu'il gratifie de son pénis dans le coït, la femme qui l'accueille et y prend du plaisir en même temps que lui.

La mutation de libido post-œdipienne en libido génitale vraie n'est achevée que lorsque la libido narcissique de la femme devenue mère se décentre et investit son enfant ou l'œuvre commune à elle et son conjoint, non pas possessivement, [e]mais pour la joie d'y voir signifiée leur com-

[a] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

[b] [*Ajout en 1982 : le passage qui suit, entre parenthèses.*]

[c] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] en projetant sur l'avenir une séduction réussie, licite, sociale et une fécondité humaine.

[d] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] soit plus valorisé que la promesse de plaisir à ressentir par le sujet lui-même.

[e] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] mais oblativement.

mune participation à cet enfant ou à cette œuvre. Ce qui veut dire que la mère permette, par son comportement nourricier et éducatif, à l'enfant d'acquérir jour après jour son autonomie en se séparant d'elle, et de librement accomplir son Œdipe, c'est-à-dire son destin personnel et sexuel.

[a]On voit que le rôle des paroles entendues par la jeune fille des personnes qu'elle estime dans la société et le rôle d'exemple reçu des femmes dans leur comportement maternel peuvent jouer sur son éthique génitale et fausser l'évolution totale de sa génitalité, pourtant passée par la résolution œdipienne. Il n'est que d'entendre certaines femmes mépriser les prostituées, non pas parce qu'elles font un métier qui concerne l'activité sexuelle dans des coïts peu satisfaisants pour elles autrement que sur le plan économique, mais parce que pour elles, pour les femmes dites sérieuses, les prostituées sont des femmes qui, à leurs yeux, « aiment ça », et « aimer ça », c'est pas bien, c'est pas joli. Quant à ce que l'on entend dire sur les attitudes maternelles, il n'est pas rare d'entendre des femmes se targuer fièrement d'être plus mères que femmes ; entendons par là qu'à partir du moment où la vie leur a donné des enfants en charge, c'est sur eux qu'elles investissent leur libido raptrice, orale et anale, et sans le savoir, leur libido génitale incestueuse, rémanente de l'Œdipe.

[b]Quand une jeune fille s'est constituée entière féminine au sens social du terme, et féminine au sens affectif et sexuel potentiel alors qu'elle est encore vierge, c'est que la passivité et l'activité de ses pulsions sont mises au service de sa personne pour des réalisations sociales, et que les pulsions passives ont investi son sexe d'une façon conforme à la dynamique centripète de l'érotisme génital féminin par rapport au pénis. La fille peut alors se développer vers une discrimination de l'objet qui n'était pas possible tant que, n'ayant pas vécu la scène primitive, chaque garçon porteur de pénis représente pour elle tout le phallisme subjuguant, d'autant plus attirant que la fille veut ignorer, par refoulement, le désir qu'elle a de son propre père et de son pénis. Elle attend alors, en le

[a] [*Ajout en 1982 : le paragraphe qui suit.*]

[b] [*Reprise développée de 1960 : la première phrase du paragraphe qui suit.*]

déniant ou en l'espérant, de la rencontre de n'importe quel mâle porteur de ce pénis envié, la certitude d'être femme.

Après la scène primitive vécue imaginairement comme une sorte de choc salutaire, où sa tierce participation dynamique dans l'incarnation de son être à son origine lui a été signifiée comme un désir de l'être avant même que de le savoir, elle peut dire oui, ou non, à ce qu'elle désire et à qui lui demande d'être sa compagne, parce qu'elle[a] sait que la complémentarité génitale prend sa valeur d'une entente à la fois charnelle, affective et intellectuelle (dans les cas les plus heureux), et qu'elle engage sa responsabilité sans se soumettre, subjuguée, à qui la désire. Elle peut ainsi devenir femme et secondairement, peut-être, mère, d'une façon tout à fait saine.

Mais il est rare qu'une jeune fille qui se targue de se marier pour avoir des enfants soit une jeune fille saine. C'est généralement, entre douze et dix-huit ans, le cadet des soucis d'une fille. Elle est engagée dans un narcissisme qui doit servir sa recherche des garçons qui lui plaisent, et c'est parce qu'un garçon lui plaira et qu'elle l'aimera qu'alors elle souhaitera un enfant, avec une libido authentiquement génitale.

Une jeune fille saine célibataire n'attend pas du seul contact des corps le droit d'avoir un sexe, ni celui d'être une personne à part entière. C'est la connaissance claire du désir de sa mère dans la vie génitale avec l'homme qui a été son géniteur qui lui en a délivré la possibilité. On peut dire qu'elle a introjecté sa mère, sauf son sexe génital, son père sauf son sexe génital, et elle situe son Moi dans le devenir de sa personne devenue sensée, c'est-à-dire autonome quant à son sexe, qui a sens du fait de son désir totalement castré de ses visées incestueuses archaïques. À l'identification de sa mère et des femmes, elle est motivée par son propre sexe féminin, médiateur du phallus dans l'amour pour celui par qui elle choisit de

[a] [*En 1960, à la place de la fin de ce paragraphe et du suivant, il y avait :*] valorise la complémentarité génitale à sa valeur de condition de sa responsabilité pour sa personne identifiée à celle de sa mère, de toute femme et pour celle du partenaire masculin identifié à son père. Elle peut dire non aux demandes de ceux des garçons qu'elle ne désire pas soit de corps, soit de cœur, soit d'éthique, en tant que compagnon de vie et père d'une descendance éventuelle commune.

se faire choisir, comme vecteur de son désir et compagnon de vie.

Une jeune fille ou une femme qui aime un homme, au moment de ce choix, fantasme que ce choix est définitif même si l'expérience montre qu'il ne le sera pas, parce que le don d'elle-même qu'elle fait n'est valorisé dans sa dialectique sexuée féminine que s'il est total, complet, engageant sa vie, son corps, son cœur, et sa descendance, et qu'elle assume à la fois le risque du viol et celui de la mort,[a] ultime castration. La valeur subjective du phallus pour la femme vient d'une rencontre à ce prix.

LA DIALECTIQUE IMAGIÈRE DE LA RENCONTRE, LE CORPS ET LE CŒUR, LE DÉSIR ET L'AMOUR[b]

Les désirs partiels, nous l'avons vu, sont sexués dans la dialectique des zones érogènes et de leurs objets partiels. Le désir de communication entre deux individus est métaphore d'objet partiel, quand il n'est pas échange d'objets partiels. Ces échanges dans la communication sont créatifs de sens entre deux êtres présents et accordés sur le même sens ou sur le même désir. Le désir a pris son sens, dès l'époque des besoins, de ne jamais se rassasier de la présence de l'autre par les plaisirs substantiels du corps qui satisfont les besoins. Le désir se caractérise par sa maintenance d'une continuité de lien à l'autre, par lequel il se connaît et le connaît, et par qui il est initié au monde. Cette maintenance est entretenue par la variation infinie de plaisirs subtils sensoriels à distance de cet autre qui, par les perceptions que l'enfant en a, est reconnu de lui. Comme tout être humain est sexué, les perceptions sensorielles que, dès la naissance, nous avons des autres sont aussi en similitude ou en différence de sexe. Un lien de paroles et d'émois s'établit entre l'enfant et le premier autre — sa mère — et l'autre de l'autre, et ainsi de suite, au jour le jour. Cela fait que, en même temps que l'enfant se connaît masse dans l'espace-temps continu par son corps, s'élabore un lien d'émois de cœur à cœur qui rythment son temps et donnent valeur à son être.

[a] [*Ajout en 1982 : les deux mots qui suivent.*]

[b] [*En 1960, le titre était :*] Le risque féminin et la dialectique imagière, etc. [*Ajout en 1982 : le début de cette section, jusqu'à la p. 259, fin du deuxième paragraphe.*]

Les valeurs qui investissent son individu viennent des plaisirs et peines qui modulent pour l'enfant, dans sa rencontre avec les autres, ce lien d'aimance, et qui l'initient aux valeurs que lui délivre l'autre aimé et qui l'aime. Ces valeurs qui se modulent proviennent chez l'enfant de sa confiance en qui détient, pour lui, la valeur de représentant phallique. L'adulte pour l'enfant, à son insu, est son image future d'individu quand il aura atteint sa pleine stature après la croissance; il est grand, debout, fort, multipalpé, et gratifiant par toutes les sensations de vitalisation qu'il apporte à l'enfant, gratifiant aussi par les perceptions qu'il en a — odeur, audition, vision. L'enfant incorpore partiellement quelque chose de cette grande masse adulte en lui, et exprime quelque chose de lui que l'adulte prend, reçoit, en modulant son langage ou non. L'enfant garde en lui l'image des variations modulées des perceptions de cet autre, de ces autres valeureux, grâce auxquels il conserve aussi en mémoire un savoir qu'il en a reçu, à l'occasion des échanges corps à corps, et des échanges subtils à distance des perceptions dans l'espace.

Des échelles de valeurs s'élaborent ainsi, dans leurs rapports au phallus réel et au phallus symbolique, qui est toujours informé d'une ligne imaginaire de ce lien de l'enfant à l'autre adulte, modèle envié de lui-même. Les valeurs de plaisir pour l'enfant se heurtent aux valeurs de déplaisir que ses comportements provoquent à l'adulte. Tout ce qui vient de l'enfant monte vers l'adulte, et tout ce qui vient de l'adulte descend vers l'enfant. C'est là la symbolique phallique, encore dans les valeurs éthiques et esthétiques.

L'enfant est initié ainsi au phallus réel et au phallus symbolique par la crédibilité concernant la réalité qui s'incorpore à son être, liée auditivement et visuellement au manifesté par l'adulte concernant ses agissements, et donc les désirs qui ont commandé à ces agissements expressifs de ce désir. Quant à l'enfant lui-même, il est référé au phallus quant à son sexe, à partir du moment où il perçoit le sens d'avoir ou ne pas avoir aux génitoires le pénis. Ce que l'adulte reçoit, de ce qu'exprime l'enfant, en manifestant du plaisir, donne valeur éthique et esthétique à l'enfant : c'est beau et bien. Ce que l'adulte rejette, c'est laid et mal. Ce que l'adulte ne remarque pas, il ne le reçoit pas, et ce n'est *rien*, en tant que valeur pour l'enfant dans

sa relation à l'autre, mais ça peut être agréable ou désagréable, ressenti dans le corps de l'enfant. Mais il n'y a pas de signifiant pour l'exprimer ni le valoriser.

Ces valeurs, nées de la communication langagière et gardées en sa mémoire, informent le sujet humain — au cours de son enfance — de son narcissisme coexistentiel à son savoir concernant son être, son avoir, son faire, dans un accord qui a été, par des expériences, ressenti concerté avec l'adulte tutélaire. Ainsi, le possible et l'impossible concernant les modes de satisfaction que vise son désir dans la réalité discriminent pour lui ce qui est de cette réalité, et ce qui est fantasmes irréalisables, qu'ils se rapportent à un passé révolu, ou qu'ils se rapportent à un futur pas encore accompli. Ce possible et cet impossible se heurtent au conditionnement de la réalité substantielle de son corps et matérielle de l'environnement et de la nature des choses. Ils se heurtent aussi au désir des autres, à leur absence de désir à son égard (qui ne signifient pas valeur à son désir) ou à leur désir complice du sien, mais aussi à leur désir contradictoire au sien qui, alors, inhibe les fantasmes qui viseraient à leur réalisation, parce que l'image de l'adulte en mémoire intervient pour freiner les pulsions de ce désir. C'est alors, comme nous avons vu, que la symbolisation par le langage peut à un moment utiliser ces pulsions. Lorsqu'elles ne sont pas ainsi utilisées, elles retournent au corps comme des *riens*, mais comme ces *riens* sont des forces dynamiques, elles agissent en provoquant des dysfonctionnements végétatifs dans son organisme.

L'impossible désir, à l'âge oral, arrive avec le sevrage, et, nous l'avons vu, contribue à la symbolisation du langage, pour que le lien à l'autre continue et apporte des satisfactions orales par un circuit plus long entre l'enfant et l'adulte, le circuit du langage parlé. De même, dans l'analité, les comportements interdits par l'adulte sont relayés par les mains et le corps, devenu adroit grâce à la maturation neurologique et à la croissance. Et grâce à des éléments médiateurs que sont les objets partiels, les choses, les pulsions anales se satisfont dans une expression de désir dans l'activité et dans la passivité vis-à-vis de ces objets.

À l'introjection et à la projection pour le psychisme, qui sont des métaphores des échanges digestifs dans le lien

d'aimance à l'autre, suit une identification à partir du moment de l'autonomie motrice. Nous avons vu que cette identification, qui s'accompagne d'une discrimination de plus en plus fine des perceptions, fait découvrir à l'enfant la différence sexuelle, et la réalité de son sexe masculin ou féminin, à partir de quoi l'identification à l'objet parental de son sexe devient pour lui prévalente.

L'être humain accède ainsi à une autonomie de sa conduite dans le milieu social familier étendu au milieu que fréquentent ses familiers, et développe une conduite qu'on peut dire morale, étant donné qu'elle est soumise à des valeurs introjectées. Cette conduite est toujours, en quelque sorte, aliénée aux valeurs éthiques et esthétiques du milieu familial crédible, avec lequel il est en harmonie.

La fille s'aime, si elle se sent aimée de ses parents, et valorisée par les dires et les comportements des voisins. Si sa mère, dans l'observation qu'elle en a par rapport aux autres femmes et aux autres hommes, particulièrement son père, paraît objet de valeur, elle est encore plus motivée à une identification totale à elle. La dynamique des pulsions génitales alors s'éveille, nouvellement prévalente. Centripète pour la fille, par rapport à l'objet de valeur possédant le pénis, le père, les hommes. Son aimance pour la mère continue, mais son aimance pour le père devient prévalente à celle de la mère d'autant plus si le père, lui, valorise sa fille dans son langage verbal et comportemental.

Mais, bientôt, les génitoires de la fille exigent un corps à corps conforme à ceux dont elle a l'intuition entre sa mère, à qui elle veut s'identifier, et son père dont elle veut éprouver les mêmes plaisirs que la mère éprouve avec lui. Son désir impérieux se focalise sur le corps de l'objet parental hétérosexuel incestueux, et sur son sexe, pour un corps à corps génito-génital, et pour avoir un enfant, comme sa mère a eu au moins un enfant, elle-même, et peut-être d'autres après elle. À ce moment, les valeurs imagières d'aimance à l'égard de l'adulte-modèle se modifient autant qu'à l'égard de l'adulte qu'elle désire sexuellement. La dynamique de son désir sexuel génital prend tellement de force qu'elle parle plus fort dans son narcissisme que les valeurs gardées en mémoire du passé oral et anal, transférées et métaphorisées dans le langage.

Le désir du passage à l'acte sur le corps présent de l'ob-

jet tentateur, pour obtenir le plaisir attendu de l'objet incestueux, se fait de plus en plus fort. Les fantasmes exigent de se réaliser. L'aimance est balayée pour l'adulte du même sexe, devenue rivale gênante. L'aimance est aussi balayée en ce qu'elle était seulement lien de cœur à cœur avec l'adulte hétérosexuel. Le désir parle dans le corps de la fillette quand le père est présent, l'amour remplit son corps et son cœur de désir et d'aimance brûlante en son absence, et fait souffrir l'enfant incestueux des affres de la déréliction quand le père présent ne satisfait pas son désir de corps à corps.

Pourquoi l'autre se refuse-t-il, ne la recherche-t-il pas autant qu'elle le recherche ? Son désir et sa séduction n'ont-ils pas de valeur à ses yeux ? Pourquoi la mère continue-t-elle d'être sa préférée, de partager sa couche, et peut-être de mettre au monde des bébés ? N'est-elle pas belle, puisque la réalité ne vient que des témoignages valoriels que l'adulte donne à l'enfant dans le langage ? Toutes ces questions, pour elle brûlantes, stimulent son accès à des qualités de valeur qui mènent la fille jusqu'au moment de la chute des dents de lait qui, en effet, lui donne un visage qui n'est pas beau, un sourire qui n'est pas celui des femmes.

Mais si elle n'a pas reçu, en paroles, l'explication de cette non-satisfaction qui la fait souffrir, de cette non-justification par l'autre de son désir, sa denture réfectionnée fait se renouveler les espoirs de son désir incestueux, et c'est ainsi que la fille peut continuer à guetter très longtemps et à attendre très longtemps les manifestations du désir chez son père. Elle peut aussi, lorsque son désir ne trouve aucun moyen médiateur de continuer d'espérer, se sentir devenir un *rien*, puisque l'objet ne prend pas attention à elle. Elle se nie narcissiquement dans son sexe, elle régresse à des satisfactions prégénitales et même, parfois, à des satisfactions de dépendance de son corps pour ses besoins, pour ses malaises et, narcissiquement piégée, elle se met à nier l'existence de l'autre, dont l'image même la fait trop souffrir. C'est le refoulement stérile du désir génital qui s'opère. Stérile à double sens. Stérile parce que ses pulsions génitales ne sont pas confirmées comme valables et stérile parce que le désir de fécondité, qui existe confusément chez toute fille et qui n'a reçu aucune réponse précise concernant les lois de la transmis-

sion de la vie et la façon de laquelle elle est née par désir de ses parents l'un pour l'autre et par désir de la mettre au monde, peut refouler hors du Moi son désir d'enfanter. N'ayant pas reçu de castration œdipienne, c'est-à-dire de paroles concernant le non-désir et le non-amour de son père pour une rencontre génito-génitale avec elle, la fille peut ainsi atteindre la puberté et le désir de fécondité reparaît dans cette part d'elle-même que sont les pulsions de mort, c'est-à-dire de l'individu sans histoire et sans valeur, de l'individu femelle de l'espèce humaine et la rend objet indifférencié pour n'importe quelle rencontre masculine qui la rendrait féconde, alors que, personnellement, en tant que sujet, elle ne l'a ni désirée, ni n'en connaît les modalités de corps à corps, le coït. Son corps va à la rencontre d'un autre corps, ou subit cette rencontre génito-génitale qui n'a pas pris de sens, puisque l'adulte aimé d'amour et désiré à l'époque œdipienne ne lui a pas révélé les valeurs humanisantes de ce désir hors de son accomplissement incestueux.

La révélation verbale de l'interdit de l'inceste, loi des sociétés humaines, apporte à la fille dans sa souffrance un très grand soulagement. De plus, la révélation du désir qui, lorsqu'elle sera formée et adulte, lui permettra de choisir un objet hétérosexuel hors de la famille et librement, de concert avec la personne qu'elle choisira, cette révélation redonne valeur à son corps de fille et après un moment d'intégration de ce dire verbalisé par une personne crédible et signifié aussi par son père qui, animé pour elle d'aimance chaste, n'éprouve aucune difficulté à lui parler de cette loi et à lui dire que ses sentiments vis-à-vis d'elle n'ont pas changé, et que l'aimance chaste dont elle est investie par lui n'est pas rivale des amours qu'elle pourra développer pour des garçons qu'elle désire hors de la famille, et qui la désireront si elle sait les conquérir, cette révélation redonne à la fille son narcissisme en même temps qu'elle l'humanise dans sa génitalité. Elle n'a plus aucune raison de fuir dans des comportements « bien » ou « mal », qui la font remarquer en société, ou par des replis pathogènes sur son corps, ce « rien de valeur » qui détruisait son narcissisme. La fixation amoureuse qui faisait ses pensées s'orienter vers le père, son cœur s'orienter par rapport aux émois venus de lui, son sexe la brûler de désir pour lui, cette fixation amoureuse est dissoute.

Que reste-t-il alors ? Il reste une aimance chaste pour les parents et les proches familiers, il reste un corps qui est l'objet du narcissisme de la fille en tant que phallique, et qu'elle vise à rendre le plus possible agréable à voir, en vue de séduire les garçons extra-familiaux. Nous le savons, entre huit et douze à treize ans, l'intensité des pulsions génitales diminue et cette période dite de latence est une période d'adaptation culturelle et sociale de la fille. Jusqu'à la puberté qui redonnera aux pulsions génitales leur intensité, le Moi de la fille, déjà ébauché avant la crise œdipienne en conformité au Moi-Idéal que représentait la mère en référence au père, s'est détaché de cette référence prévalente du fait de la castration œdipienne et du savoir des conditions de sa naissance. La mère n'est plus idéalisée, pas plus que le père. Ils sont devenus des objets de sa réalité vis-à-vis desquels elle retrouve une aimance chaste, en continuité avec l'aimance de son enfance. La fille entre dans cette période de latence, en étoffant son narcissisme des fruits de la sublimation des pulsions œdipiennement castrées que le Surmoi, introjectant l'interdit de l'inceste, soutient dans des conduites adaptées aux lois de la société et aux valeurs sociales de son groupe.

L'aimance exprimée dans toutes les formes de langage se développe socialement vis-à-vis des objets homo- et hétérosexuels avec lesquels des relations chastes apportent confirmation de sa valeur à la fille. Des émois et des désirs fugitifs éveillent l'amour pour certains objets : des filles qui sont en conformité de sensibilité à elle, et des garçons qui éveillent en elle des désirs sensuels qui la confirment dans sa valeur féminine. L'aimance chaste dans la confiance et le cœur à cœur langagier demeure pour les objets familiaux, les parents, les frères et sœurs, les proches, s'ils ont aux yeux de la société valeur sociale et culturelle, et s'ils restent chastes à son égard, comme son Surmoi veille à ce qu'elle le reste au leur, et s'ils respectent dans sa personne les désirs licites qui l'attirent de temps à autre, en amitié et en amour, vers des objets hétérosexuels rencontrés en société.

L'image que la fille a de son corps est faite d'un ensemble : tête, lieu symbolique de ses pensées, de son contrôle existentiel, cœur, lieu symbolique de ses émois, et son corps dans son entier, tête, tronc et membres, lieu de son Moi. Ce corps a valeur phallique pour son narcis-

sisme. Quant à ses entrailles féminines, la plupart du temps silencieuses, elles se rappellent à son attention lors de sensations voluptueuses vulvo-vaginales passagères, dans des rencontres qui stimulent sa féminité à exprimer ses sentiments. Mais sa tête garde le contrôle de ses émois et de ses désirs, ainsi que de son agir en référence à un Idéal du Moi qui naît de la succession de rencontres de femmes admirées d'elle, pour lesquelles elle a parfois des flammes, inconsciemment homosexuelles, des professeurs admirées pour leur culture, ou des femmes estimées valeureuses en société et qui, parlant avec elle, guident en elle les affinités de ses désirs à trouver leur expression la plus adéquate par le travail, la culture, les activités sociales, la présentation d'elle-même, et qui lui permettent d'advenir à une image d'elle-même qui la rendra désirable pour le type idéal masculin qu'elle élabore peu à peu à la rencontre des hommes. Elle vit dans l'attente de sa maturité sexuelle totale et la certitude qu'elle rencontrera le garçon qu'elle aimera et désirera et qui répondra à son amour et à son désir.

Lorsque avec la puberté et l'établissement de ses cycles menstruels, les pulsions génitales reprendront leur intensité, une certaine rémanence des mutations de son enfance se fera jour dans ses rêves et dans ses fantasmes, dans le retour de souvenirs. C'est au ventre alors, partie centrale de son corps que, devenue femme, elle situe le lieu d'appel inconscient d'une fécondité à laquelle elle sait, depuis qu'elle est réglée, qu'elle est corporellement disponible. Selon la façon dont le Surmoi œdipien a joué dans la castration du lien d'amour et de désir incestueux, et la façon dont les fantasmes rémanents d'éviscération supposée, que la mère ferait subir à son enfant incestueuse et rivale, la régulation des menstrues est marquée ou n'est pas marquée de troubles psychosomatiques. Cette fécondité dont son corps est maintenant capable donne un sens métaphorique de modification créatrice mutante pour son être tout entier, à la réflexion et à la prévision de la défloration du premier coït.

L'accomplissement de son désir, en appelant celui d'un partenaire consentant qui y répondrait, la confirmerait comme femme et lui donnerait le sens de sa féminité intuitivement connue depuis son enfance mais peut-être la rendrait-il féconde en même temps que femme et égale

de sa mère, dont elle a appris que c'est elle-même qui avait rendu sa mère telle, dans son origine germinale dans ses entrailles de femme, par la médiation du géniteur, son père ? Cette fécondité dans les pulsions de mort toujours sous-jacentes aux pulsions de vie parle aux entrailles de tout individu féminin advenu à la maturité génitale. Mais, pour le sujet, son narcissisme et son sentiment de responsabilité dépendant à la fois de son histoire, de sa castration œdipienne, de ses sublimations, de son Idéal du Moi, cette responsabilité engage une autre vie, celle d'un homme ou d'une femme qui naîtrait d'un coït, même dans l'amour, mais dans un amour qui ne s'avérerait pas durable avec le géniteur de cet enfant qu'ils auraient ensemble conçu.

La procréation d'un enfant met en jeu non seulement la responsabilité de la mère vis-à-vis de l'enfant, mais la relation d'un enfant à ses deux lignées, paternelle et maternelle. Une femme consciente de ses pouvoirs féminins sait qu'il faut une longue confiance dans l'amour entre partenaires et qu'il faut une longue concertation entre eux pour que des pulsions génitales authentiques, engageant le temps de l'éducation de l'enfant dans leur entente préalable, préludent à cet acte important. Procréer un enfant lui semble maintenant facile, mais l'accueillir humainement est une autre question, qui exige d'elle une maturité sociale, qu'elle ne se sent peut-être pas avoir encore acquise, et une maturité sociale de son partenaire, dans laquelle il lui faut avoir une totale confiance.

Ceci explique qu'une femme encore vierge, devant l'imminence du premier coït avec un homme dont elle est éprise, éprouve aussi de l'angoisse, pour des raisons dues à sa lucidité autant qu'au sens qu'elle donne au don d'elle-même ; elle montre une tendance à retarder cet accomplissement qu'elle désire et à fuir l'homme qu'elle aime d'autant plus qu'elle est attirée par lui. Bien des hommes amoureux ne comprennent pas ce comportement décevant et contradictoire des jeunes filles ou des femmes vierges. Il est pourtant le garant d'une maturité psychique et génitale chez la femme. L'homme authentiquement amoureux de cette femme-là, pour les qualités de sa personne, ne s'y trompe pas. Il affermit sa détermination, il engage sa parole, donne des preuves de son amour à celle qui n'attendait que cela pour se donner à lui. Au contraire, l'homme en chasse, qui n'est pas prêt à engager sa res-

ponsabilité dans le coït, ni dans l'amour, ni dans les conséquences génétiques de son butinage des premières fleurs, s'adresse plutôt aux filles sensuelles, immatures, ou écervelées, pour le plus grand dommage de sa maturation génitale, car il n'y gagne rien (sauf des hymens à son tableau de chasse) ; pour le plus grand dommage des femmes abandonnées aussitôt par leur amant, et restées seules avec un enfant à charge pour le plus grand dommage de l'enfant, orphelin de père avant de naître, et amputé de relations symboliques à sa lignée paternelle et parfois même à sa lignée maternelle.

On a beaucoup parlé dans la littérature des défllorations aux conséquences catastrophiques, et il y en eut du temps de nos aïeules et de nos mères tant du fait de l'impréparation des femmes, que de l'impréparation des hommes devant les réticences de leur nouvelle épousée qui, ni au désir de l'homme ni à l'amour pour la personne de cet époux, ne s'était engagée, mais seulement à la fidélité, sans savoir ce qu'il en était des rapports de corps à corps, ni ce qu'il en était des qualités viriles ou émotionnelles de cet homme vis-à-vis des femmes. Si elle avait été conviée à donner son avis, elle aurait accepté celui-là parce qu'on le lui proposait, et parce qu'il avait à ses yeux le rôle de médiateur à une vie sociale de femme, mais non encore parce qu'elle l'aimait. Elle-même, son époux l'avait choisie comme signe de son établissement, plus que de son amour. Le premier coït signait un contrat d'affaires, il était mené comme une attaque à l'arme blanche. La jeune femme pourtant n'aurait demandé que peu de paroles d'amour, et un peu de concertation pour se révéler, outre le beau parti qu'elle était, une belle et douce présente au rendez-vous des noces. Car, pour une femme, il ne suffit pas de la sécurité économique ni de l'engagement matrimonial pour s'ouvrir à l'homme, ces conditions prudentielles sont même accessoires pour l'amour et le désir. Ce qui lui importe, c'est la réciprocité du cœur et du désir qui sont fruits de langage, jeux de plaisir partagés, joie et tendresse, force et douceur. C'est ce qui d'abord la confirme en son narcissisme de la valeur phallique qu'est sa séduction au moment même où elle désire s'abandonner et jouir de ce total don d'elle-même qui, aux sources de son narcissisme, la convie à la jouissance et à un orgasme accordé.

De nos jours, le coït déflorateur, pas plus que les relations sexuelles qui le suivent, ne présente plus les risques d'enfantement auxquels avant la pilule, les femmes ne pouvaient que difficilement et rarement parer. Dans l'amour et les rencontres du désir, une part importante, l'engagement de la responsabilité à l'égard de sa descendance, est maintenant laissée à la liberté de la femme. Du fantasme de la fécondité avant de savoir ce qu'il en est de l'amour et du désir, elle est maintenant libérée. L'homme ne peut plus y contraindre une femme qui n'est pas consentante, pourvu seulement qu'elle ait été instruite à temps des moyens anticonceptionnels féminins et qu'elle ait assez de jugeote, de prévoyance, et de maîtrise d'elle-même pour y recourir.

Là encore, nous voyons le rôle non seulement des médecins, des mass media, mais surtout de l'éducation à l'autonomie des jeunes filles, non pas pour en faire des écervelées qui ne donnent plus à l'amour la saveur d'un engagement du cœur, ni au désir partagé le sens langagier de la rencontre symbolique qui fait le charme et la joie des rencontres de corps entre hommes et femmes, mais pour que l'épreuve d'un amour qui s'avérerait non durablement partagé ne soit pas compliquée, avant même que les amants s'en aperçoivent, de la responsabilité d'une épreuve qu'on aurait pu éviter à un enfant conçu contre le gré conscient des parents.

Nous connaissons tous des cas d'enfants que ni l'un ni l'autre de ses parents séparés ne peut ou ne veut assumer, ou que ni l'un ni l'autre ne veut laisser en garde à l'autre en cas de séparation officielle. Ce sont des conditions déplorables pour tant d'enfants jeunes de devoir payer le prix de l'immaturité de leurs parents. La dédramatisation légale de l'avortement au cours des premières semaines est — hélas pour certaines — mis au même rang que les moyens anticonceptionnels. L'avortement devrait rester un recours exceptionnel étant donné ses effets très profonds dans l'inconscient des mères et de leurs jeunes enfants vivants — tous les psychanalystes en ont des preuves indubitables — qu'ils perçoivent et auquel ils réagissent toujours, quoique resté secret parfois même aussi pour le père. L'avortement, moindre mal que la survie pour le fœtus conçu contre le gré de ses géniteurs et porté dans l'angoisse ou le rejet symbolique de sa mère,

permet aux femmes de ne pas mettre au monde un enfant qui d'avance est amputé de toutes les chances auxquelles il a droit aux yeux de parents aimants et responsables, et d'abord le droit d'être accueilli par eux avec joie, d'avoir sa place qui l'attend, déjà prête, au foyer et dans leur cœur.

Les rencontres corps à corps dans le coït, grâce aux progrès biologiques et à l'évolution des mœurs, n'engagent donc plus aveuglément les femmes dans des maternités qu'elles savent ne pas pouvoir assumer. Il reste néanmoins que le coït, accomplissement du désir quand c'est par lui qu'elle y est suscitée, demeure pour la femme quant à sa personne un acte qui l'engage vis-à-vis d'elle-même et de l'homme beaucoup plus que lui vis-à-vis de lui-même et de la femme.

Revenons un instant à la façon dont se structure la fille à partir du moment de son indépendance totale dans l'autonomie de son corps quant aux rencontres pénétrantes dans son corps. Tous les corps à corps qui pénètrent dans les limites cutanées d'un être humain sont, pour les deux sexes, ressentis dangereux, trop additifs (angoisse de viol, angoisse de mort) ou trop soustractifs (angoisse de castration, de rapt) pour le corps et pour le cœur[a].

Il n'y a pas de corps sans tête, dans l'expérience vécue à partir de la marche. Et il n'y a pas de cœur sans sexe, à partir des émois qui initient l'enfant à la valeur de tous ses comportements. Toute la vie prégénitale conduit l'être humain des deux sexes, à son insu, à valoriser sa tête, son corps et ses membres, dans des rapports sexués que son cœur seul humanise dans le langage, par une hiérarchie des valeurs[b] éthiques et esthétiques, en rapport avec les dires et les expressions de ses parents par rapport à ses comportements. Ce que l'adulte déclare bien est bien. Ce que l'adulte ne reçoit pas, auquel il ne prête pas attention, reste à l'enfant dans ses perceptions sans jugement de valeur. C'est rien. Ce que l'adulte rejette c'est mal. C'est

[a] [*Suppression en 1982 :*] selon une dialectique orale et anale dont elles sont issues et contaminées.

[b] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] entièrement déterminée par une échelle verticale comme la posture humaine spécifique de la dignité, allant de bas en haut, c'est-à-dire de rien à bien, mais aussi de haut en bas, de bien à mal. Je m'explique. Les rapports de l'enfant petit à l'adulte grand montent à lui et redescendent de lui.

au visage, situé à la tête de l'adulte, plus grand et plus fort que l'enfant, par le jeu des issues, ouvertes ou fermées, par le jeu des mimiques muettes ou bruitées, harmonisées ou désharmonisées, aussi par les dires verbalisés, que l'enfant connaît ce qui plaît ou déplaît à l'adulte, et méconnaît et rejette ce qui n'est pas ainsi reçu de l'adulte tutélaire en qui il a confiance et qui est crédible.[a] Nous avons vu qu'autour de trois ans, après la constatation de la différence des garçons et des filles au sexe, lorsqu'elle est dépassée, un moment arrive où, questionnant sur sa naissance, l'enfant reçoit ou ne reçoit pas de réponse. De toute façon, quelle que soit la réponse, il se fait des fantasmes concernant le début de sa vie, et, par l'observation des femmes enceintes, il comprend seul que cette anomalie du ventre des femmes qui disparaît lorsqu'il y a un bébé dans le berceau, prouve que cet enfant y avait poussé, dans ce ventre de femme, même si rien ne lui en est dit.

[b]Nous savons que les fantasmes des filles concernant la conception sont des fantasmes oraux, alors que les fantasmes des garçons sont généralement des fantasmes de pénétration par objet contondant. La fille qui a accepté la réalité de son sexe, qui la soumet à l'identification des femmes, est alors mue, comme nous l'avons dit, par un désir du pénis de l'autre dans une dialectique qui s'ignore encore comme génitale, et qui est de dynamique passive et centripète par rapport à l'objet partiel. Pour le garçon, c'est l'inverse. À cet âge dit pré-œdipien, la scène primitive dans la réalité de l'acte génito-génital entre homme et femme est insoutenable parce que liée à une image du corps issue d'une dialectique où l'actif triomphe par destruction partielle ou totale de l'objet passif au stade oral, anal et phallique. Pour le garçon, l'acte délibéré de l'initiative pénétrante formellement agressive dans le jeu érotique dont il a l'intuition dans le couple, cet acte délibéré lui incombant, il est tenu d'y renoncer, consciemment et inconsciemment[c] vis-à-vis de l'objet maternel, du fait de

[a] [*En 1960, la fin du paragraphe était :*] En miroir, et par contamination énergétique d'origine complexe (cf. les aveugles sourds-muets qui introjectent après identification aussi), le petit humain est induit et contaminé de l'échelle des valeurs comportementales et émotionnelles des adultes compagnons de sa vie jusqu'à l'âge de la crise œdipienne.

[b] [*Ajout en 1982 : les deux phrases qui suivent.*]

[c] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

l'effet créatif de l'imaginaire conjoint à une réalité de rencontre qui, sur le plan symbolique, provoquerait la destruction de sa structure cohésive psycho-caractérielle et physico-somatique.

[a]On entend parfois dire un slogan à un garçon qui frappe les filles, un garçon agressif et batailleur envers le beau sexe : « On ne bat pas une femme, même avec une fleur. » Ce slogan est tout à fait opposé au génie masculin de l'érotisme phallique. Il est valable, en revanche, au moment de la crise œdipienne, quand la femme est l'objet incestueux désiré. L'inhibition que cette injonction cultive soulage un moment son angoisse de castration qui, en boomerang, l'atteindrait s'il jouait son désir en agressant véritablement sa mère. Par ailleurs, chez les filles, le fait que les garçons soient forts, qu'ils aiment se battre, est pour elles un signe de leur valeur. C'est pourquoi, quoi que les mères en disent, dans les familles, les filles se débrouillent pour être battues par les garçons.

Une enquête faite dans un hôpital où, dans une salle de chirurgie, la majorité des femmes y étaient pour soigner des sévices et des fractures subis de leur homme, a montré que 80 % d'entre elles trouvaient normal et signe d'amour de l'homme le fait qu'il batte sa femme. Elles regrettaient seulement que certains exagèrent.

Revenons à la fille, à cette époque prégénitale où son complexe d'Œdipe commence à se poser dans le désir de s'identifier à sa mère par rapport à son père. Son image prégénitale de son corps et de son sexe féminin l'engage dans l'attente du pénis de l'homme qu'elle arrivera à séduire. Naturellement, si c'est possible, cet homme sera son père.[b] La survalorisation phallique de celui-ci peut, par là même, demeurer dans ce *statu quo* œdipien sans trop d'angoisse si la mère est indifférente, et sans castration œdipienne, car même en sachant par l'observation en société que l'inceste n'est pas en usage, la fille ne veut rien savoir de ce qu'il en est de la relation sexuelle à proprement parler génitale. Elle est soumise, tout simplement, à son père et, si celui-ci n'est pas chaste dans son amour pour sa fille, elle peut même renoncer pour lui à

[a] [*La suite du texte, jusqu'à la fin de ce chapitre, p. 276, est un remaniement de 1982. Nous signalons ce qui a été repris ou supprimé de la version de 1960.*]

[b] [*Reprise de 1960 : les deux phrases qui suivent.*]

l'échelle des valeurs du bien et du mal qu'elle avait construite dans l'enfance avec lui.

C'est ce qui se passe dans le cas d'un viol incestueux, qui n'est pas aussi rare qu'on le pense, et qui est catastrophique pour l'avenir symbolique de la fille, bien qu'il ne détruise pas sa cohésion dans la soumission au père, qui s'accorde avec sa cohésion sociale. Mais c'est aussi catastrophique pour les enfants incestueux qui peuvent naître de ces relations de filles à leur père. Quant à la relation incestueuse de la fille à un frère aîné, elle est extrêmement fréquente, et la fille, elle, n'est pas consciente, quand ces relations commencent, qu'elles ne sont pas dans l'ordre éthique de la société, du fait de la survalorisation phallique de l'objet familial, frère ou père.

J'ai connu une jeune femme qui, d'ailleurs, paraissait sans âge, et qui avait été, sa mère étant décédée quand elle avait huit ans, la maîtresse de son frère qui avait à cette époque quatorze ans, et qui, pendant dix ans, était restée dans des rapports sexuels quotidiens, soi-disant ignorés par le père qui, par ailleurs, buvait. Elle n'était pas folle, elle était même intelligente et, dans la société, généreuse et dévouée. Son frère étant parti dans un pays lointain grâce à un engagement militaire, elle s'était adonnée à des œuvres chrétiennes à l'occasion desquelles elle avait rencontré son mari qui, toute sa vie, ignora les rapports incestueux que sa femme avait eus avec son beau-frère. Il s'étonnait seulement qu'elle n'ait jamais voulu le revoir et qu'elle s'arrangeât lorsqu'il venait en permission en France pour n'être jamais là lorsqu'il venait la voir. Quand elle m'en a parlé elle m'a dit avoir découvert très lentement, une fois devenue adulte, que ce fait de l'inceste entre sœur et frère n'était pas aussi courant qu'elle le croyait, et elle en avait gardé rancune à son frère, mais pas plus que cela. Elle était, à l'époque où je l'avais connue, une assez bonne mère, avec les enfants qu'elle avait eus de son mari, qu'elle avait épousé assez tardivement. Mais, lorsqu'elle me raconta l'événement, elle me dit qu'elle se croyait stérile quand elle avait épousé son mari, car, lorsqu'elle était jeune fille, elle aurait beaucoup voulu avoir des enfants avec son frère, ce qui horrifiait celui-ci, à son grand étonnement. Et c'était la paternité de son frère, qu'elle avait apprise par une lettre, qui l'avait décidée à se marier. Elle ne faisait pas de rapprochement

avec cette annonce de la paternité de son frère, et ne l'a fait qu'en m'en parlant, me disant que c'est parce qu'elle était jalouse qu'il ait eu des enfants avec une autre femme qu'elle s'était décidée à se marier pour essayer, elle aussi, avec un autre homme, d'avoir des enfants.

Le prestige de l'homme, double représentant phallique par son corps et par son pénis,[a] est tel que la plupart des femmes amoureuses adoptent toutes les opinions de leur homme, et, passivement soumises à son désir, acceptent tout de lui. Certaines d'entre elles acceptent même des mariages qui restent non consommés pendant des années.

Un médecin que je connais a même vu une femme largement ménopausée, veuve depuis quelques années et sans enfant, qui parlait de son défunt mari avec amour et tendresse mais qui, au moment du toucher vaginal régulier dans une consultation générale, s'inquiéta ; elle ignorait qu'elle eût un trou devant. Et, délicatement questionnée par ce médecin, elle lui apprit que les rapports sexuels avaient toujours été des rapports de pénétration anale. Désireuse d'être mère, elle avait consulté des médecins, mais son mari l'accompagnait toujours, prenait à part le médecin et jamais celui-ci n'avait osé faire à cette femme un toucher vaginal après le colloque avec le mari. Elle s'entendait dire chaque fois : « Madame, vous êtes tout à fait normale, attendez, vous serez peut-être enceinte un jour. » Et ce jour ne vint jamais. Cette femme, pensez-vous peut-être, était vraiment naïve et peu douée en désir sexuel. Peut-être, mais ce cas n'est pas extraordinaire, étant donné l'immaturité dans laquelle une fille peut rester. Celle-ci, enfant unique, avait un père idéalisé, mort quand elle était très jeune, et sa mère l'avait mariée avant de mourir. Son mari lui avait servi de père et de mère à la fois, il était, comme son père, officier, et avec elle plein de délicatesse, disait-elle. Elle estimait qu'il l'avait rendue très heureuse, à part le fait qu'elle n'avait pas d'enfant. Heureusement pour l'enfant, d'ailleurs. Père et mère à la fois, c'est cela que bien des femmes cherchaient, et peut-être cherchent encore dans un époux, narcissiquement flattées qu'elles sont d'être leur femme, doué qu'est à leurs yeux de petites filles géantes l'homme prestigieux qu'elles aiment, fidèles et soumises.

[a] [*En 1960, le début de la phrase était :*] Le prestige du phallus

[a]La psychanalyse nous a appris que les rapports de corps à corps de l'enfant à l'adulte servent symboliquement, toujours, la relation interhumaine créatrice ; tout échange du corps avec un autre objet est ressenti bon ou mauvais, selon que les pulsions actives ou passives sont apaisées (le sujet est justifié), ou suractivées (le sujet est soumis à une tension accrue qui le modifie dans son ressenti, mais il peut aussi, par cette tension, trouver sa catharsis autrement ou sublimer ses pulsions dans une activité transférée sur un autre objet que celui qu'il aurait voulu intéresser). S'il n'y a ni modification ni justification par l'autre d'un désir, c'est-à-dire si l'autre ne le justifie ni n'y prête attention, le contact, l'essai d'échange, correspond à une non-rencontre, le sujet dans cette activité mû par son désir, a été *rien* pour l'autre, et, par refoulement et non-humanisation de son désir par le langage, il peut ignorer toujours son désir génital.

Mais pour ce qui est de son sexe, en ses profondeurs vivantes et potentiellement voluptueuses, la femme, sans l'accord concerté et le témoignage de l'homme qui jouit en elle et qui, peut-être, la fait jouir, mais qui la quitte et s'endort aussitôt après le coït et ne lui en reparle jamais, elle qui n'avait pas de mots avant cette expérience du coït pour savoir ce qu'était son jouir, elle n'en a pas davantage après, et elle ne sait pas que, pour lui, son désir à elle est indifférent, ou que son désir à elle n'est pas *rien* pour lui. Combien de couples légitimes en sont là, de couples riches d'enfants, où la femme, n'ayant pas eu l'occasion de rencontrer d'autres hommes ou s'en défendant, trop occupée, fidèle par tradition, ne s'éveille jamais et devient plus ou moins frigide sans le savoir ! Nous voyons ces couples lorsque leurs enfants, qui se développent bien jusqu'à l'âge œdipien — et même parfois jusqu'à la puberté —, à partir de ce moment tombent soit dans des états caractériels, soit dans une espèce de vie larvaire où rien ne les intéresse, ou bien encore présentent des symptômes graves névrotiques alors qu'ils ont des réussites scolaires remarquables ; comme d'ailleurs les pères de ces enfants qui sont très travailleurs et jamais à la maison, et les mères qui s'exténuent dans le travail domestique, toute la responsabilité des enfants leur restant à charge. Leur sexe

[a] [*Reprise de 1960 : le paragraphe qui suit.*]

nié, devenu endormi, elles trouvent des compensations dans des satisfactions de dépendance pécuniaire vis-à-vis de l'homme, ou parfois travaillant au-dehors pour assurer le budget, elles sont écrasées de travail, et nient alors avec humeur la valeur de leur homme : « Vous savez ce que c'est que les hommes ! Pourvu que la table soit mise, que les enfants soient couchés, que le ménage soit fait, tout va bien avec eux ! » Elles ajoutent parfois, après ce tableau : « Oh ! nous avons une entente parfaite, les enfants ne nous voient jamais nous disputer ! » Et pour cause, ils ne les voient non plus jamais s'aimer.

[a] Si maintenant nous revenons à la fillette qui est entrée dans l'Œdipe, c'est à partir de la notion de promesse de fécondité, par la fameuse question concernant sa naissance, ou ses enfants plus tard, qu'elle apprend de sa mère qu'elle se mariera, et si sa mère est intelligente, elle répondra au jour le jour à ses questions concernant le désir et l'amour. C'est alors seulement que commence, pour la fille, le moment de son éducation génitale, c'est-à-dire l'initiation symbolique aux correspondances de désir et d'amour au service du bonheur réciproque que se donnent un homme et une femme, et au service d'une fécondité responsable dans le lieu survalorisé des sensations voluptueuses de son sexe creux,[b] si sa mère l'autorise par ses paroles à en fantasmer le sens pour un homme qui ne serait pas son père, en l'initiant ainsi à l'interdit de l'inceste.

Une semblable éducation verbale sexuelle de la fille est à faire aussi par la mère, ne serait-ce que pour lui délivrer le droit à sa génitalité future et la libérer, pour son désir sur des objets hétérosexuels, de l'interdit qui la marque si profondément dans son premier désir. En effet, il est nécessaire qu'un adulte crédible, de confiance et qu'elle sait l'aimer, lui délivre son droit à une génitalité autre qu'incestueuse, alors même qu'elle peut n'en pas imaginer d'autres. Elle pourrait, sans ces paroles qui lèvent l'interdit, dénier valeur à l'existence saine et au sens des sensations qu'elle perçoit, dont elle peut très mal parler, mais dont elle est très heureuse de savoir par une femme qu'elles ont un sens. En l'absence de ces paroles initiatrices d'une femme, le désir peut rester inhibé et l'appari-

[a] [*Reprise de 1960 : le paragraphe qui suit.*]
[b] [*Ajout en 1982 : la fin de la phrase.*]

tion des règles à la puberté, et des pulsions génitales, peut de nouveau subir un refoulement si la mère et le père, dans des conversations banales, n'autorisent pas la fille à des amitiés mixtes et à des fantasmes amoureux pour des objets hétérosexuels de rencontre.

Mais, quelle que soit la préparation d'une fille par l'éducation à la rencontre sexuelle future avec l'homme qu'elle aimera, et qu'elle désirera, c'est cependant les paroles de cet homme à l'occasion de leur rencontre sexuelle qui vraiment la révéleront à elle-même. Ce n'est rien de ce qu'elle a pu entendre dire, ni lire dans la littérature. Parce que quoi qu'elle ait comme fantasmes et comme langage préalable au coït, ce sont pour elle des fantasmes et des mots tant que dans le corps à corps elle n'a pas éprouvé le jouir et qu'elle n'a pas été dans sa jouissance confirmée par l'appréciation éthique et esthétique que l'homme lui témoigne. C'est ce qui, dans leur rencontre, parce qu'elle était authentique, crée les racines d'un amour durable et, de rencontre en rencontre, l'amour de ce couple s'affinera. Mais si le langage disparaît entre eux, le désir pour la femme vis-à-vis de l'homme peu à peu s'éteindra dans l'absence de paroles*. [a]C'est par les expressions de ses désirs et de ses émois que l'être humain qui ne se connaît jamais — et une femme quant à son sexe ne se connaît jamais — se fait connaître afin d'exister responsablement

* Tout le monde sait que si l'on ne fait pas compliment sur son plat à une cuisinière, elle pense qu'il est raté, même si elle l'a goûté et trouvé quant à elle bon. Si on ne dit rien à un peintre sur une des toiles qu'il expose et dont il est satisfait, le voilà dénarcissisé (d'où les gloses abracadabrantes dont sont si gratifiés les peintres). Dire quelque chose c'est donner sens de rencontre en plaisir. (*Note de l'auteur.*)

[a] [*Suppression, en 1982, d'un passage concernant l'évolution de la fille :*] Cette petite personne doit, pour subsister, être siège en son corps actif et passif d'apports et de déports de mouvements liminaires : les besoins nécessaires — ni bons ni mauvais — accessoires, les désirs, bons ou mauvais selon qu'ils entraînent le bien ou le mal chez autrui ; ou rien, le rien n'étant pas créatif d'humain. Si les désirs de la fille ne sont pas perçus, reçus par l'autre, son semblable, ce qui émane de son corps est nié par elle en tant qu'humain : c'est *rien*. C'est ce rien — ressenti a-humain — que le culturel va combler au bénéfice de ces personnes, petites ou grandes, masculines ou féminines, poussées par leurs désirs immanents à leur vie, de se connaître au-delà de leurs besoins dans leurs désirs et de se reconnaître semblables après leur expression, satisfaite si elle est reçue, ou non satisfaite si elle ne l'est pas, ou encore revenant sur eux si elle n'est pas reçue. [*Reprise de 1960 : la phrase qui suit.*]

et de fuir le rien qui le néantise. Les rencontres de corps à corps pour ce qui en est des femmes, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de rencontres de cœur à cœur, de langage esthétique, de langage émotionnel, sont des non-rencontres, au sens humain du terme.

[a] Allons encore un peu plus loin. La tête est le lieu symbolique des pensées, du contrôle existentiel, de la conduite humaine. Le cœur est le lieu symbolique de nos émois, de nos sentiments. Le corps est le lieu symbolique de notre Moi, et c'est pour la femme dans son corps aux formes limitées, aux issues érogènes délimitées, que se trouvent les lieux de médiation des satisfactions du plaisir. C'est au ventre, partie centrale du corps que la femme situe le lieu d'appel à l'homme qui, si elle l'aime, est toujours référé par fantasmes à la fécondité, que ce soit pour l'éviter ou pour la désirer. Cette fécondité a sens métaphorique de modification créatrice de son être tout entier, et c'est à cause de cette profondeur de son désir qu'à l'ouverture de son sexe l'appel à la rencontre pénétrante du sexe masculin prend sens véritablement génital. Mais, si entrailles féminines et sexe sont étroitement articulés entre eux, ventre et cœur sont aussi intriqués l'un à l'autre pour la femme, du fait qu'ils sont situés dans la même masse insécable[b] du tronc chez la femme, et si peu différenciés aussi dans sa dialectique génitale, que le don véridique du cœur, chez elle, aime à se compléter par le don de son corps, ou plutôt par son abandon, et que bien souvent, sans expérience encore de rencontres sexuelles, ou dans l'expérience non révélatrice de cette rencontre, elle se croit amoureuse d'une personne de l'autre sexe, par le seul fait qu'elle désire recevoir en elle son pénis, à partir du moment où elle est subjuguée par sa présence.

Le cœur en lui-même est le siège symbolique des modes d'aimance. Il s'est élaboré au cours des années d'enfance et de jeunesse, années de dominance orale et anale, puis de dominance génitale relative au phallus, désiré dans une dynamique centripète pour la fille, mais toujours reliée à des relations de corps, les uns pour les autres phalliquement valeureux.

La perte des sensations des limites de son corps — telles

[a] [*Reprise de 1960 : jusqu'à la fin du deuxième paragraphe p. 269.*]
[b] [*En 1960, à la place de* insécable :] ovoïde

qu'elles existent depuis la conquête de la station debout et de la marche — dans les coïts et les sensations de volupté qui, à l'approche de la rencontre, émeuvent la femme et bouleversent son habitus, apporte une relaxation qui autrement n'existe qu'aux abords du sommeil et modifie pour la femme les modes tant émotionnels qu'existentiels connus de son Moi qui, pour son narcissisme, est associé à la prestance de sa cohésion corporelle à la grâce concertée avec elle-même de sa conduite à laquelle la maîtrise de son tonus musculaire est nécessaire. Le coït avec l'homme auquel elle livre l'accès aux régions creuses de son sexe, inconnues d'elle-même, ôte à son narcissisme les repères de son conditionnement. Pour elle, chez qui le deuil du pénis centrifuge au moment de la castration primaire, puis le deuil de l'enfant imaginaire du père, puis le deuil de la séduction du père, n'avaient été surmontés souvent que grâce à la surcompensation phallique de sa personne sociale — aboutissant souvent à la mascarade féminine et aux potentialités de la frigidité —, pour elle, dans les meilleurs cas, grâce à une éthique d'intériorisation des affects en un lieu inviolé, l'excitation sexuelle par l'autre présent confirme sa castration, non du clitoris, mais de l'image de son corps prégénital, puis œdipien, puis, même, post-œdipien, tandis qu'il apporte aussi une focalisation de toutes ses pulsions au service du plaisir dans l'accueil en elle de l'homme. Ce processus qui la laisse sans force est nécessaire à ce qu'en ce lieu inconnu d'elle-même, puisqu'il n'est pas visible et qu'il échappe aux valeurs éthiques et esthétiques, elle soit disponible à l'aventure de la jouissance.

Pendant le coït, la première qui lâche le contrôle est la tête, représentante de la conscience et du sens critique inhibiteur[a]. Puis, ce sont les membres squelettiques, incapables de continuer leur étreinte tonique dès que l'excitation vaginale croît. Enfin, si la jouissance croît encore, disparaissent les références mêmes de ce qui faisait le corps pour l'autre et pour soi (l'extérieur) et le corps pour soi (l'intérieur), de ce qui faisait le cœur qui aimait sans contact, et le sexe qui à distance désirait le contact et l'intromission. Cette déréalisation est ressentie comme une

[a] [*Suppression en 1982 :*] au nom de la raison, car tout est déraisonnable dans les affects de l'excitation sexuelle.

menace pour toutes les références narcissiques du sujet, c'est-à-dire comme quelque chose qui affleure la mort.

Or, ce néant, ce rien que doit risquer la femme dans le coït, c'est ce qu'elle a eu le plus à craindre au cours de la structuration de sa conscience de sujet pour une existence sociale consciente. Humiliée dans son cœur ou dans son sexe au cours de sa vie virginale, peut-être encore peu sûre de sa séduction, si l'homme ne l'en rassure par des paroles d'amour pendant le coït elle peut être envahie par l'impression qu'elle n'est, pour son partenaire, qu'un objet de jouissance, ce qui signe la perte de sa valeur comme sujet. C'est peut-être la raison de la fréquente frigidité primaire. C'est sûrement la raison de la frigidité secondaire aux déflorations mal faites, ou aux coïts d'habitude pour un partenaire pourtant aimé, mais peu enclin aux jeux préliminaires, aux paroles de tendresse, sans lesquelles l'homme lui paraît dans le coït n'être motivé que par le rut ;[a] alors qu'il ne l'est peut-être pas, mais ne pense pas à le dire, sûr qu'il est de son amour pour sa partenaire, et non éduqué qu'il a été à la différence entre homme et femme, quant au conditionnement personnalisé du désir pour chaque femme qui n'est pas que femelle, et qui demande, pour que le désir continue en elle d'être vivant, que l'homme lui parle de son amour pour elle et du plaisir qu'il éprouve aux rencontres sexuelles avec elle. J'en connais plus d'un, authentiquement amoureux de leur femme, qui ont ainsi, par leur silence dans leurs relations sexuelles avec elle, gâché leur couple, pourtant si bien parti. Mais voilà, ils ne savaient pas que pour une femme les choses ne vont pas sans dire.

[b] C'est la hiérarchisation narcissisante de références perceptives répétées et imaginairement conservées en mémoire qui a permis à la fille, lorsqu'elle était jeune, de se construire selon des valeurs éthiques et des valeurs esthétiques tout au long de sa jeunesse. La personne de la fille tout au long de son adolescence s'est construite dans son adaptation sociale à son sexe vierge, selon une morale qui ne touchait qu'une éthique et une esthétique phallique, celle de ce qui se voit. Ses comportements actifs, passifs créatifs, étaient toujours ressentis « bien » lorsqu'ils

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]
[b] [*Reprise de 1960 : les trois phrases qui suivent.*]

étaient agréables pour elle, utiles et structurants pour l'individu par rapport à son groupe social, et « mal » dans le cas contraire. Tout ceci ne sert plus à rien dans la déréalisation narcissique qui accompagne le coït dont la femme jouit. Quant à ses émois, je veux dire ceux de son cœur, voilà que lorsqu'elle commence à jouir, après une accélération de ses battements, violents au cours de l'excitation, ce cœur, lui aussi, devient totalement inconscient, subjugué et anéanti, par l'étrangeté de la jouissance qui lui fait perdre la tête. C'est ce qu'on appelle *une fille perdue : celle qui s'est trouvée femme avec un homme.* Pour peu que ses émois de cœur ou de sexe aient été, au cours de son enfance, un peu moqués, tournés en dérision, ce que fait si facilement l'entourage, quand il voit une jeune fille rougir à l'approche d'un jeune homme, le danger du don d'elle-même s'associe inconsciemment à la perte de sa valeur.

[a] Il y a des femmes pour lesquelles les rapports sexuels conjugaux sont ressentis comme des abus de confiance, sinon comme des viols, du fait du manque de formation sexuelle et érotique du mari, de son inhibition émotionnelle, dont triomphe son seul besoin de décharger, confondu pour lui tout innocemment avec la preuve de son amour, car il est fidèle, et très souvent très satisfait de sa femme, mais il ne sait pas médiatiser dans un climat de plaisir aux jeux interpersonnels et sexuels cet amour, et surtout il ne sait pas faire suivre de propos affectueux la satisfaction érotique ainsi obtenue, pour lui mais non pour elle.

La cause de cette particularité de la conscience de sa féminité pour une femme vient du fait que la mise en place des références hiérarchisées du cœur et du corps est abstraite pour la fille concernant son sexe —, ni repérable ni justifiable pour elle sans les dires de son partenaire, et sans la réalité ressentie effectivement amoureuse de leurs rapports, pour ce qui en est de lui, qui par son silence semble les dévaloriser.

En effet, dans les fantasmes solitaires des filles et des femmes, il n'y a aucune réponse à l'amante qu'elles seront ni mémoire très longue pour l'amante qu'elles ont été quelquefois. Les témoignages de la littérature érotique ne les concernent que par l'imaginaire et les représentations

[a] [*Reprise de 1960 : les deux paragraphes qui suivent.*]

qu'elles peuvent en faire, mais ils ne les instruisent en rien sur elles-mêmes dans la réalité d'aujourd'hui. C'est peut-être la raison pour laquelle les femmes sont si rarement voyeuses. [a]Mais la raison principale, c'est l'absence hors du perceptible, pour elles, dans la réalité du coït et les conditions que j'ai dites, d'une référence aux perceptions de l'autre. Le corps sans cœur n'a pas de sens pour elles et la dialectique sexuelle signifiée n'est possible que lorsque sont formulées des références éthiques et esthétiques qui autrement sont absentes, puisque son sexe est invisible.

Les mots n'ont pas pour les femmes le même sens que pour les hommes, et les mêmes mots pour deux femmes, concernant leur sensation de désir, n'ont pas non plus le même sens, plus encore que les mêmes mots pour deux hommes, concernant leur volupté sexuelle.

Chez les hommes, il semble que ça soit différent, et que les mots concernant leur volupté sexuelle et leur désir leur permettent de parfaitement se comprendre quand ils en parlent entre eux. Ils semblent, par exemple, s'entendre quand ils parlent du nombre de leurs saillies, de l'abondance de leur sperme. Leur narcissisme viril paraît s'en conforter. Ce sont preuves tangibles. Ceci est certainement dû à l'extériorité de leur sexe, par rapport à leur corps, d'une part, et, d'autre part, au contrôle qu'ils ont jusqu'au moment de l'orgasme dans l'acte sexuel. Les hommes sont tous voyeurs. On penserait à faire des réunions de strip-tease d'hommes, pour les femmes, elles n'auraient pas de succès.

[b]Par contre, bien que, comme je l'ai dit, chaque femme soit différente d'une autre, toutes ces particularités spécifiques des femmes en général me semblent expliquer ces choix et ces fixations objectales génitales à proprement parler insensées auxquelles nous assistons chez elles, cela parce que dans l'intimité des échanges sexuels «rien ne ressemble plus à rien». Et si seules les sensations voluptueuses qu'apporte narcissiquement le sentiment d'aimer qui la désire, ou de désirer qui ne l'aime ni ne la désire, sont recherchées, en référence à cette absence d'éthique concernant leur féminité sexuelle, la voie est alors ouverte

[a] [*Reprise de 1960 : la fin de ce paragraphe et le suivant.*]
[b] [*Reprise de 1960 : les deux paragraphes qui suivent.*]

pour le désir le plus absurde, le plus abscons (le plus privatif de toute signification éthique ou esthétique pour elle-même et pour autrui), dont le désir pervers est peut-être encore pour certaines un moyen de défense phallique contre le danger féminin de la rencontre hétérosexuelle dans le coït.

La femme génitale quant à ses pulsions, plus encore que l'homme, est par nature soumise au danger de pulsions de mort, attractives pour son narcissisme au moment de l'angoisse de castration primaire, quand elle est jeune, attractives encore au moment de l'angoisse de viol liée au désir, et encore attractives vis-à-vis des objets de son choix, au moment vécu du don génital de sa personne, de l'abandon de son corps, et de l'abandon total de son narcissisme, condition de sa jouissance, c'est-à-dire quand son unique amour coïncide vitalement avec son unique désir.

Il est possible aussi que la prévalence liminaire potentielle des pulsions de mort, auxquelles les femmes peuvent être soumises — en même temps qu'à leurs pulsions génitales passives, lorsque le don d'elles-même à leur partenaire les fait s'abandonner et qu'elles en assument le risque pour leur narcissisme génital avec l'homme —, attire narcissiquement l'homme et qu'elle éveille chez lui l'angoisse de castration primaire, celle de l'époque où l'inquiétante nudité des filles, aperçue pour la première fois, le fascinait jusqu'à l'horreur, à tel point qu'il ne pouvait en croire ses yeux. Une femme ainsi livrée dans l'amour le fascine encore, mais valorise la possession de son pénis, stimule son tonus phallique dans ses valeurs affirmées de mâle.

Il est possible aussi que l'angoisse de viol, qui peut se réveiller inconsciemment en elles, puisqu'elle a été liée chez la fille, après l'acquisition de sa fierté d'appartenir au sexe qui la faisait semblable à sa mère, au ressenti du premier désir génital dans sa dynamique centripète relative au phallus, suscite chez l'homme un désir marqué par la dynamique vivante, agressive, centrifuge, qui date de sa libido phallique urétro-anale. Il se sent stimulé dans la conformité à ses fantasmes de prouesses garçonnières spectaculaires phalliques, qui l'excitent à faire preuve de sa force face à cette femme sans défense. Il peut être à son insu éveillé au sadisme rémanent des pulsions archaïques. Les moins évolués des hommes se sentent alors enclins à

user sur la femme de violences corporelles. Les plus différenciés génitalement quant à leur virilité de sujet focalisent au pénis la force érectile et le désir de pénétrer la femme. Du fait de la totale disponibilité corporelle que la relaxation dans la jouissance qui croît produit chez elle, du fait de la focalisation du désir sur ses voies génitales profondes, sa sensibilité désertant le revêtement cutané tout à l'heure si sensible aux caresses, la femme, pour l'homme, semble devenir sa chose. Et puis, ce désir de la femme, impensable et incroyable pour un homme, d'être prise et pénétrée, désir qui fait horreur à tout homme viril et pire encore, peut-être, le désir d'une femme éprise, d'être au cours de chaque coït fécondée par l'homme. En effet, ce désir d'enfanter est un fantasme toujours présent dans l'inconscient d'une femme lorsqu'elle jouit, fantasme qui lui en fait parfois à son insu en formuler la demande, mêlée à ses gémissements de plaisir, si chirurgicalement castrée qu'elle soit, ou si protégée soit-elle par des moyens anticonceptionnels. Ce désir n'est-il pas le signal, à l'acmé de la jouissance dans le coït, de la prévalence des pulsions de mort du sujet chez la femme ? N'est-ce pas la preuve de la présence, en deçà du sujet, du spécimen anonyme et indifférencié de l'espèce qui, à travers chaque femme, dans l'intensité de son jouir, retrouve la conformité aux impératifs de la survivance de l'espèce, au moment où de son être historique et différencié elle perd le contrôle ? Aux oreilles de son partenaire, n'est-elle pas devenue objet femelle insensé, que toute logique de sujet a déserté ?

La spécificité dynamique d'une femme — tant dans son désir génital, sa référence au phallus réel et symbolique dont l'homme aimé d'elle est le seul médiateur pour elle, que dans les conditionnements de sujet qui structurent sa personnalité, son agir, ses pensées, ses fantasmes, ses émotions qui font la grâce de leurs rencontres langagières et leur permettent de se comprendre, de travailler et de mener ensemble œuvre sociale —, lorsque la même femme est sa partenaire dans le jouir du coït, cette spécificité, l'homme dont elle se croyait aimée ne la comprend plus. Ces particularités de la libido génitale dans son destin féminin sont-elles la cause de la crainte éprouvée par tant d'hommes attirés par des femmes authentiquement génitales et aussi par leur intelligence et leurs qualités de cœur désirables, cette crainte qui les prend à partir du

moment où elles les désirent et se mettent à les aimer d'amour? Il leur semble qu'alors tout en elles qu'ils croyaient connaître et comprendre leur devient étrange. Est-ce la raison qui faisait dire à Freud que les femmes n'ont pas de Surmoi, comme un petit garçon dirait : « elles n'ont pas de zizi »? Alors qu'y comprendre? Dans la dialectique de la rencontre corps à corps du désir entre hommes et femmes, de la rencontre de l'amour, de la rencontre de langage, quelles innombrables questions sont posées aux hommes quand ils demeurent avec la même femme! Il leur semble aborder à des rives incertaines, où leur narcissisme s'ébranle et perd pied.

Beaucoup préfèrent ne pas persévérer, car ils redoutent avec la même femme, pourtant séduisante, le danger qui pourrait s'y tapir. Les femmes n'ont-elles pas été vues comme suppôts du diable? Est-ce parce que se sentant sollicités par elles à les suivre ils s'affolent du « jusqu'où » cela va les entraîner? Les plaisirs des femmes quand elles ne se contentent pas d'objets partiels comme au temps de leur jeunesse immature, aux demandes desquelles quand les hommes désirent les femmes ils aiment à répondre, ces plaisirs, lorsque la femme a atteint par l'homme à la jouissance approchée du phallus symbolique, les suscitent dans leur sensibilité et leur être même. Le prix en est inconnu. Le prix, l'épris. Est-ce toujours la conséquence de cette identification ou cette rivalité qui, dans leur dialectique masculine, les maintient à leur tonus dans la société des hommes, ou bien est-ce cette introjection encore plus archaïque du désir de l'autre qui, leur rappelant leur enfance auprès de la mère, est prête à resurgir? (Or, la femme génitale dans sa focalisation de désir et d'amour sur l'homme qu'elle aime ne connaît plus ces processus archaïques. Elle se contente d'être elle-même — toute castration vécue et acceptée dans l'amour qui la fait vivre et aimer.) Ou est-ce la pulsion épistémologique, si fondamentale à l'intelligence masculine, dans sa référence au phallus symbolique et qui, s'appliquant à la femme, y perd tout repère? Le sens de leur jouissance, à ces femmes, touche quant à eux à l'abscons, et devant ce gouffre ils craignent le vertige.

C'est que de son intégrité gardée, l'homme se demande ce qu'à son narcissisme l'amour et le désir de cette femme risquent de lui coûter. Alors qu'elle, c'est devant le pre-

mier coït qu'elle avait tendance à fuir, c'est devant la première jouissance qu'elle a senti en elle une mutation se faire. Lui, maintenant, c'est à son tour de fuir devant cet amour et le désir de cette femme qui lui doit sa sereine maturité et la fidélité de son désir pour lui. Quelle est la métamorphose en sa totale maturité ignorée que l'homme, en la pressentant, fuit? Orphée, sa fidélité maladroite à Eurydice et son désir scopique, les a payés de sa vie. Serait-il plus adroit qu'Orphée? Ne vaut-il pas mieux s'en séparer avant, de cette femme qui, coït après coït, lui dérobe la forme toujours invisible de son désir qui, étreinte après étreinte, du sens de son amour le laisse dans l'ignorance? *Ignorance* et *invisibilité*, deux repères qui, un jour ou l'autre, font à l'homme lâcher prise de la femme, parce qu'à leur tour, pour l'homme, elles font affleurer ses pulsions de mort insupportables au narcissisme et à la cohésion masculine. Toujours est-il que l'observation clinique et sociale en fait foi, la plupart du temps, si ce n'est toujours, en quelque chose la fréquentation de telle femme aimée et désirée tout à la fois devient à l'homme lassante, tout au moins en amour sinon en désir ou vice versa.

Telle est la dialectique pour une femme de la rencontre du corps et du cœur conjoints dans son désir et son amour génital pour un homme et tel est son effet dans le destin des femmes :

— Soit être quittée dans la réalité des rencontres de corps ou quittée dans la réalité des rencontres de cœur parfois même les deux, par l'homme qui au phallus symbolique à son insu l'a conviée et initiée, l'attirant en deçà et au-delà de sa réalité.

— Soit devoir quitter celui qui, au rôle de phallus partiel réel seul, l'a faite en son corps et son cœur advenir.

La femme, mue par le désir génital devenu sa raison et sa déraison de vivre, ne peut et ne désire rien savoir du phallus imaginaire qu'elle représente pour l'homme et que c'est à sa conquête qu'il est, quand il la désire dans la réalité ou dans son imaginaire, lui qui est du phallus la représentation pour elle concrète dans la réalité, et qui permet sa maturation libidinale et affective. Lui, qui est pour elle en sa personne le représentant phallique de ce qui, d'elle-même, demeure quand elle perd ses références

corporelles et imaginaires. C'est encore lui, présent-absent par son phallus partiel qui la fait jouir, qui l'initie au langage de femme que, sans lui, avec personne ni avec elle-même, elle ne saurait parler.

Mais l'homme qui, en son corps, a le phallus partiel voué à la génitalité, en son cœur mû à donner plus qu'à prendre, est dans son désir et son amour pour elle en quête de son dépassement, en quête lui aussi du phallus symbolique. Or, la femme ne lui procure que le risque de lui dérober ce qu'il a, et fait reculer à mesure qu'il la connaît l'espoir de lui donner ce qu'il cherche, le secret de ce qui la rend sans pénis heureuse et sereine. Il ne peut supporter qu'elle reçoive de lui l'initiation au phallus symbolique — que lui a-t-elle donc avec cautèle dérobé ? — ni admettre qu'elle n'ait pas comme lui et de la même façon, à l'unisson, le constant désir du phallus partiel narcissisant pour lui, ou du phallus dans la réalité quand elle connaît l'amour qui, par lui, la fait vivre. Il ne peut pas admettre non plus que, restée narcissique quand elle l'est, elle n'ait pas pour son corps à lui le même culte qu'elle a pour le sien, et pour son objet partiel à lui, le pénis, le même culte que lui-même lui porte...

CHAPITRE V

En guise de conclusion[a]

LA DIFFÉRENCE GÉNITALE ENTRE LES HOMMES ET LES FEMMES DANS LEUR IMAGE SUBJECTIVE DE PUISSANCE RÉUNIFIÉE APRÈS LE COÏT

L'homme : L'homme qui a éprouvé la jouissance dans le coït est réunifié narcissiquement à l'image de son corps, réconcilié avec son impuissance inter-coïtale, c'est-à-dire réconcilié avec son sexe flaccide appendu à son corps phallique. Il peut ne pas aimer par le cœur sa partenaire[b]. La femme, dans ce cas, est pour lui un objet imaginaire, phallique matérialisé, un objet partiel dont il a pris possession dans le coït. La possédant sthéniquement dans son corps phallique et la pénétrant phalliquement avec son pénis érigé (dent, palpe, membre pour son image statique et son image dynamique, jaillissement pour son image fonctionnelle), il a retrouvé son intégrité, il a comblé le manque que la tension de son désir lui signalait. Il est content de lui[c].

[a] [*La conclusion est une reprise presque fidèle de 1960. Nous signalons ce qui a été ajouté ou supprimé en 1982.*]

[b] [*Suppression en 1982 :*] par laquelle il a éprouvé du plaisir, cela n'infirme pas ce plaisir de s'être comporté dans sa totalité imagière existentielle narcissique et spécifique de son espèce

[c] [*Suppression en 1982 :*] La femme, quelle qu'elle soit, pendant l'acte sexuel lui présentifie son pouvoir.

Si la femme donne à son partenaire les preuves, médiatisées à ses sens de perception, qu'elle a éprouvé ou simulé du plaisir au cours du coït, outre la réunification narcissique de son corps l'homme éprouve la sensation d'un accord interpersonnel relatif au plaisir, symbolique alors d'un troisième terme : il a *fait* jouir une femme. Il l'a *refaite* femme. Il est fier de lui.

Il peut arriver que l'homme soit jaloux du plaisir éprouvé par sa partenaire, plaisir dont il n'est pas certain qu'elle le doive à sa propre personne actuelle, mais à son expérience acquise ailleurs, et seulement répétitivement éveillée en elle. De là vient l'attirance de certains hommes pour les femmes de rien, inexistantes sans eux (Pygmalion), ou pour les femmes vierges qui ne peuvent les comparer à un autre, et qui, parfois, quand elles sont déflorées, surtout si c'est la difficulté d'y arriver qui les excitait, [a]ne sont plus pour eux que des objets cassés qu'ils rejettent, représentantes, à leur place, de leur propre castration[b] qu'ils continuent de nier, tout en la provoquant[c]. De là aussi vient l'attirance de certains hommes pour des femmes frigides avec tous les hommes, ou qui doivent se dire telles, attirance qui les fait « s'acharner », comme le disait l'un d'entre eux, vers un plaisir alors prometteur pour eux d'une plus-value phallique[d].

Bref, cette électivité pour le troisième terme, le plaisir que, au lieu de donner à la femme, l'homme prend pour lui seul, me paraît plaider en faveur d'une castration symbolique de plaisir passif anal non résolue à l'époque de son enfance, ou d'une image du corps de l'époque du stade anal actif non abandonné. Il est probable qu'à l'époque de la pose des forces génitales conflictuelles œdipiennes la rencontre émotionnelle du père dans une scène de séduction rivale de la mère a fait fantasmer au garçon une scène primitive vécue dans la non-acceptation pour lui de la valeur de la femme et de son vagin féminin — rival ridicule mais combien dangereux et triomphant quand, dans la parturition, la femme met au monde un bébé, chair de sa chair, qui la gratifie et qu'elle nourrit avec un plaisir que

[a] [*Suppression en 1982 :*] quand elles ne se défendent plus d'eux,
[b] [*Suppression en 1982 :*] œdipienne
[c] [*Suppression en 1982 :*] (Don Juan)
[d] [*Suppression en 1982 :*] sur tous les hommes que ces femmes ont connus

l'homme ne pourra pas connaître. Pour de tels petits garçons qui ne font pas facilement le deuil de la sollicitude de leur mère qu'il leur faut partager avec des puînés, ce n'est pas seulement le pénis, incapable de mettre au monde un enfant, mais c'est l'issue ano-rectale du garçon qui, dans la compétition engagée avec sa mère, essaie son pouvoir passif attractif sur le père. Chez de tels anciens petits garçons, des coïts avec des femmes extra-conjugales à l'époque génitale adulte doivent alors, par la gratification de puissance anale liée au plaisir non fécond, compenser la blessure narcissique qu'est pour eux le fait d'avoir donné des enfants à sa femme légitime, des enfants rivaux dans son amour d'elle pour lui.

Lorsque des hommes sont restés marqués de l'angoisse de castration anale mortifère (patente chez les obsédés et les homosexuels), lorsqu'ils avaient appris que c'est du ventre des femmes que sortent des enfants vivants dont elles ont reçu le germe par l'homme, mais que ce n'est jamais du corps des hommes que les enfants peuvent naître, ils désirent alors des femmes, frigides ou non, peu importe — d'ailleurs si elles ne le sont pas, elles le deviendront avec eux —, qui leur servent de fétiche du trou fécond, rectal ou vaginal, c'est pour eux assez confus; et ces femmes fétiches, ils se les adornent, même par les liens du mariage, afin d'avoir des droits sur elles, et sur leurs enfants, mais non pour être heureux avec elles et les rendre heureuses.[a] Ils aiment aussi épouser une femme divorcée avec enfants, pour jouer au père légitime avec ceux-ci, surtout si c'est un garçon, et ainsi le soustraire, par l'influence qu'il prend sur lui, à sa relation à son père légal. Dans d'autres cas, ce même genre d'hommes «font» un enfant à une femme pour le rapter légalement et, le confiant à leur propre lignée maternelle ou paternelle, guérir ainsi leur blessure narcissique qui demeure de leur fixation homosexuelle à leur père qu'ils n'ont pas réussi à séduire, ou de la fixation orale, anale ou urétrale à leur mère.

Voici survolé, si je peux dire, tout ce qui est subjectif à un homme dans son désir pour une femme, qui joué pour rendre la rencontre dans le coït narcissiquement valable pour lui — indépendamment de toute rencontre émotion-

[a] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

nelle interpersonnelle —, et qui fait que, pour un homme, tout coït physiquement réussi quant à lui, quel que soit le plaisir ou les conséquences pour la femme, est une confirmation phallique qui le narcissise. On peut même aller jusqu'à dire que toute pénétration pénienne d'un corps (masculin, féminin ou animal) par une issue du corps du partenaire est à l'origine du fait que tout garçon érotisé, se projetant dans le corps de n'importe quel autre, jouant à la fois le rôle d'homme et de femme, de passif et d'actif, peut éprouver le sentiment d'un triomphe quand le coït pour lui a réussi. [a]Il se sent bien dans sa peau, après l'acte, en ne s'embarrassant guère du ressenti de l'autre, et si l'autre aussi a eu son plaisir. Il m'a paru indispensable d'éclairer par cette rapide étude la subjectivité masculine liée au fait seul d'une érection sthénique, de la pénétration et de la décharge. [b]C'est une sorte de masturbation par objet interposé, qui lui apporte toujours un sentiment de bien-être. Nous comprendrons mieux ainsi ce qui fait l'originalité de la subjectivité féminine.

La femme : Pour que le désir apparaisse dans la zone génitale de la femme, conformément aux nécessités fonctionnelles du pénis, c'est-à-dire qu'elle soit pénétrable, il est nécessaire que sa caractéristique de fille ait été bien accueillie par ses parents à sa naissance, et que l'époque orale de son enfance, y compris le sevrage, se soit bien passée. Si elle était restée négative ou revendiquant l'objet partiel phallique maternel (le sein), elle risquerait d'infliger à l'homme dans le coït par l'investissement oral de son vagin un danger de mutilation pénienne. Il faut aussi que son vagin ait été valorisé à l'époque du deuil de l'enfant anal magique qu'elle croyait les bébés être pour les femmes, afin de parer au danger du viol qu'elle risque de subir par son investissement vaginal qui, tel un anus, serait habité par une dynamique phallique centrifuge par rapport à l'objet partiel[c]. Il faut donc que le désir chez la

[a] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

[b] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

[c] [*Suppression en 1982 : une note*] Ce type d'investissement (et de l'image du corps qui en est concomitante) est la cause d'accouchements si douloureux qu'on qualifie d'accouchements par les reins. Les poussées parturiantes se dirigent subjectivement par-derrière en bas, au lieu de se diriger subjectivement par rapport à l'image du tronc (selon l'anatomie)

femme soit indifférent quant à son vagin, qu'elle ne l'ait pas investi du tout, ni en actif, ni en passif, qu'elle l'ignore tout simplement, ou qu'il soit le siège d'un appel attractif pour un pénis centripète, valable en tant que plus puissant que les options destructrices dont elle pourrait se sentir habitée.

Mais son ouverture orbiculaire vulvo-vaginale peut être aussi investie passivement de libido anale. Dans ce cas elle n'éprouve ni désir, ni répulsion. Elle se laisse faire par l'homme. Dans ce cas, la femme peut se faire subjectivement une image unifiée, phallique, de sa personne et d'un sexe qui en réalité dans sa subjectivité est un ano-rectal disponible pour un objet partiel à ressemblance fécale. [a]Mais il faut alors que sa personne phallique ait été par elle investie de narcissisme, afin de rivaliser avec les femmes séductrices pour attirer l'homme à distance, ce qui lui apporte une jouissance de triomphe sur ces autres femmes. En fait, ce sont des femmes à qui les hommes, en tant que personnes sexuelles, sont nécessaires, mais ils ne le sont que pour confirmer leur narcissisme. Leur habitus extérieur est souvent celui de la mascarade féminine, plus que de la féminité.

L'accomplissement du coït ne nécessite donc ni la véritable pose de l'Œdipe, ni non plus — et moins encore — sa résolution, mais seulement l'acceptation, depuis l'époque prégénitale, d'une suspension de la satisfaction et d'un transfert de dépendance filiale à la mère ou au père sur la dépendance à son partenaire. Dépendance qui peut s'accompagner d'une très grande ambivalence affective. Les fantasmes de sadisme oral, portant sur le sexe du partenaire, ne sont pas nécessairement conflictuels pour elle. Ils ne le sont qu'en cas de grossesse, car le fruit étant un représentant de l'homme dans son activité phallique et sexuelle, la femme subit une culpabilité liée à une dépendance de soumission qu'elle avait à sa mère et qui l'avait empêchée d'entrer dans le conflit œdipien. Ce fait est peut-être pour quelque chose dans les vomissements de la grossesse.

---

par-devant en remontant, l'axe du corps du fœtus tendant à devenir, après la déflexion de la tête et du tronc, à la sortie des voies génitales de sa mère, d'abord perpendiculaire puis parallèle à l'axe du corps de sa mère (si le poids de sa masse ne le faisait pas tomber).

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

Si les composantes masochiques ou sadiques anales se rapportant à cette période pré-œdipienne dominent, les périodes inter-coïtales sont pour elle occupées de maux de ventre. Les grossesses sont douloureuses, ou particulièrement revendiquantes de soins ou de prérogatives qu'elles exigent partout pour leur état « intéressant », et les accouchements sont douloureux, à type défécatoire morbide, éclatement, viol centrifuge, mais non les coïts. Lorsque des accouchements sont psychopathologiques — j'en exclus les accouchements qui anatomiquement sont impossibles pour la femme —, ils sont dus aux angoisses de la parturiente dont la naissance a été pour sa mère, tout au long de son enfance, l'occasion d'en décrire les épreuves. [a] Et comme la mère dans les souvenirs introjectés qu'elle en a se valorisait par la description de ses souffrances au cours de l'accouchement qui lui a donné naissance, elle ne peut faire autrement, devenant mère elle-même, que de dépasser sa mère si c'est possible dans les souffrances catastrophiques de sa parturition qui, je le répète, n'ont au point de vue anatomique, aucune raison de l'être.

Pour qu'une femme non passée par la résolution œdipienne qui l'a rendue génitale puisse être attractive pour l'homme, il lui faut investir de libido orale et anale son corps. Il faut qu'elle s'arrange pour être jolie, et qu'elle s'arrange pour paraître bien faite. Ça lui est indispensable pour se sentir à égalité sur le marché des femmes. Et lorsqu'elle se regarde dans le miroir, qui est son meilleur compagnon, elle aime à se plaire, s'identifiant ainsi, dans ses pulsions scopiques, [b] à un homme à qui l'image elle-même, en tant que femme, plairait. Le fait que quelque chose de cette époque demeure chez toutes les femmes est sans doute dû à la longue rivalité impuissante à la mère, prête à se réveiller devant des femmes que les hommes, sur lesquels elles jettent leur dévolu, continuent de regarder. Cet investissement apparaît dans l'intérêt accordé aux soins du corps et aux vêtements que les

[a] [*En 1960, la phrase qui suit était :*] Les accouchements psychopathologiques laissent des traces profondes dues aux projections maternelles à l'époque symbiotique et dyadique, dans la structuration narcissique de l'enfant (et très particulièrement si c'est une fille) qui est né de ces viols catastrophiques de sa mère.

[b] [*Suppression en 1982 :*] homosexuellement

hommes ne connaissent que peu, sauf à l'adolescence, quand ils ne sont pas encore assurés de leur combativité sociale, de leur audace vis-à-vis des filles, de leur pouvoir érectile pénétrant, bref de confiance en eux. Mais ce souci leur passe rapidement et ce sont plutôt leurs femmes, ou leurs tailleurs, ou leurs coiffeurs qui les obligent à prendre soin de leur toilette et de l'apparence qu'ils donnent.

[a]Pour nous en convaincre, il suffit d'aller dans un salon de coiffure pour hommes et dans un salon de coiffure pour dames. Il est rare de voir un homme faire autre chose que de lire son journal pendant que le coiffeur s'affaire sur sa tête. Côté dames, ce n'est pas la même chose. Le moindre geste du coiffeur est guetté, discuté avec lui, et elles n'en ont pas fini d'arranger les bouclettes. C'est la même chose dans l'essayage des vêtements chez le tailleur ou la couturière. Pour l'essayage, l'homme veut que cela aille vite. Le tailleur est content, tant mieux! il ne l'est pas, tant pis! Il en a déjà assez. Pour la femme, vous savez ce que c'est. À moins qu'elle n'ait, par revendication masculine, nié sa féminité, et qu'elle affecte allure et costume d'homme.

Une femme, si elle n'est pas centrée, son désir axé par l'intérêt de l'homme qu'elle aime ou qu'elle veut attirer, se sent veuve avant d'avoir été mariée. Elle a été veuve en effet de son père, et bréhaigne de leur enfant incestueux. Elle avait été auparavant déjà veuve de sa mère et, dans les fantasmes de la castration primaire, peut-être par elle mutilée du pénis, avec l'approbation de son conjoint. On comprend que ce qui lui reste de phallique, son corps debout, et ce qui lui a poussé avec la puberté, ses seins, soit de ses soins un objet à ne pas négliger. Tant qu'un homme n'est pas encore lié par son désir à elle, elle éprouve en son sexe des émois que ne confirme aucun autre signe que le sang menstruel, preuve de son inféconde béance. Elle la cache par le balancement provocant de ses hanches, par le ballonnement de ses seins, par la grâce de sa taille, où se signalise, par sa finesse soulignée ou le mystère provocant du flou des vêtements, sa disponibilité matricielle. Son visage, dont elle ornemente les issues érogènes, ses regards aguichants, ses fuites feintes après qu'une proie masculine s'est montrée touchée à distance, sont pour elle des points gagnés qui jalon-

[a] [*Ajout en 1982 : le paragraphe qui suit.*]

nent son itinéraire en société avant qu'elle ait découvert l'amour.

Certaines femmes peuvent être jalouses de toutes les femmes qui, avant elles, ont attiré l'homme à les désirer, ou qui les intéressent lorsque, se promenant avec un homme, elles le voient lorgner des silhouettes de femmes. [a]Elles veulent l'exclusivité de sa personne, de son sexe, de sa valeur sociale, de sa puissance anale, de son admiration, de sa fécondité. Bref, de tout ce qui pour elles a valeur phallique. C'est probablement pour cette raison qu'elles déclarent les hommes égoïstes, même ceux qui ne le sont pas[b].

Lorsque le désir des femmes n'est encore que vulvo-vaginal, il est référé à la libido narcissique orale et anale et, de ce fait, est inconsciemment castrateur, mettons même mutilateur, du pénis, rapteur de son jaillissement spermatique, adorneur d'enfant fétiche promis comme bonne denrée à regarder[c], à peloter, à manger de baisers. Enfant beau et bien « fait », et toujours plus ou moins transfert de son narcissisme sur ses ballons mamellaires, bien pleins, ou fétiche d'un ballon vésical bien turgescent, qui leur produit, aux heures que ces femmes exigent, de bonnes denrées excrémentielles, choses bien moulées, objets partiels féconds qu'elles lui interdisent de garder pour lui, et de livrer quand bon lui semble. Ces nourrissons, ces enfants doivent être bien propres aussi, bien moulés, bien polis, bien sages, bien perroquets et honorant leur contenance palpante extrapolée de l'utéro-rectal. [d]Ces femmes vulvo-vaginales, fillettes grandies restées frustrées de n'avoir pu plaire à leur père, s'imaginant ou ayant véritablement éprouvé qu'il ne les aimait pas parce

[a] [*Suppression en 1982 :*] Elles éprouvent une réactivation du manque de puissance phallique. Elles éprouvent une avidité (rémanente de leur blessure narcissique œdipienne) de retirer à l'homme la puissance et la séduction de son sexe. Elles veulent la certitude, par sa présence formelle à leurs côtés, d'une complémentation phallique, qui est censée signer leur propre pouvoir de séduction.

[b] [*Suppression en 1982 :*] alors que ces mêmes femmes ne pensent aux hommes que pour leur prendre tout : leurs affections, leurs amitiés, leurs enfants, leur argent, toute joie qu'elles ne surveillent pas, toute liberté de mouvements et d'options hors de leurs moments de rencontres sexuelles avec elles, au cours desquels (toutes les femmes le disent) le plaisir que l'homme prend est parfaitement égoïste !

[c] [*Suppression en 1982 :*] (le bébé de concours)

[d] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

qu'elles n'étaient pas des garçons, et cependant ayant assez aimé leur mère pour vouloir s'identifier à elle, sont des femmes jamais satisfaites. Bien que ne voulant pas lâcher leur homme, elles le jugent un conjoint odieux, incapable de comprendre les « sacrifices » qu'elles font à leur « intérieur » et à leurs enfants, qui ne peuvent en cherchant leur autonomie à coups de troubles de caractère que leur paraître ce qu'elles les induisent à être : des excréments (bâton merdeux). Tout ceci se vit à distance émotionnelle des personnes de leur partenaire ou mari et de leurs enfants. [a]À ceux-ci, au lieu de les reconnaître dans leur personnalité lorsqu'ils sont plus grands, et qu'elles veulent obtenir d'eux ce qu'elles en attendent, elles donnent comme exemple les enfants des autres (« regarde les fils Untel, regarde les filles Untel... »), qui ont, à leur idée, toutes les perfections. Quant à leur conjoint, elles leur donnent en exemple le comportement d'un autre homme à l'égard de sa femme : « C'est pas lui qui ferait ça à sa femme ! Regarde comme il s'occupe d'elle », etc. Je disais qu'elles étaient restées dans un désir oral revendiquant de mutilation phallique ; en fait elles sont casse-pieds. Sans cesse occupées de ceux qui les entourent du fait de leur insatisfaction permanente, elles leur refusent la liberté de mouvement et d'initiative par laquelle le génie proprement sexuel prégénital d'un enfant, fille ou garçon, et le génie masculin d'un homme se manifestent lorsqu'ils sont authentiquement génitaux et authentiquement couplés à leur mère ou femme dans un sentiment de liberté à son égard.

Ces caractéristiques vulvo-vaginales de la libido, c'est-à-dire génitales en son début et qui en sont restées là chez ces femmes narcissiques, dont je fais un tableau à peine caricatural, sont différentes chez l'homme, lorsqu'il est époux et père narcissique. Cela est sans doute dû au fait que sa génitalité à lui, lorsqu'elle porte fruit, ne fait qu'assister sa compagne, mais ne geste pas l'enfant. S'il instruit et forme l'enfant à la société, c'est par des corrections paternelles transitoires, violentes et castrantes, parfois destinées à le vexer, à l'humilier et, dans son narcissisme, il se sent justifié à soutenir un Moi social valeureux qui lui donne bonne conscience. Mais il n'est pas casse-pieds

[a] [*Ajout en 1982 : le passage qui suit jusqu'à* casse-pieds.]

comme une mère l'est, sans doute parce qu'elle porte son fruit rapté à l'homme en cachette et désire le construire pour elle. Elle n'en est pas arrivée, faute de résolution œdipienne, à la notion de la sublimation génitale sans laquelle une femme n'élève, ne peut élever, un enfant pour son autonomie et son dégagement d'elle et le donner à la société.

Vu par de telles femmes, leur conjoint ou leur partenaire sexuel devrait, tels la mère et le père réunis à l'époque orale et anale, les porter socialement, les nourrir, les vêtir, leur procurer du plaisir, les montrer en public, comme leur phallique signification, et leur laisser dominer et posséder des enfants, choses parthénogénétiques, qu'elles ont conçus, accouchés, nourris, soignés possessivement, fétiches qu'ils sont de l'amour d'elles-mêmes; et l'homme devrait en cela les admirer, afin d'être leur vivant miroir, grâce auquel elles pourraient se contempler, à défaut de se sentir femmes vraiment; mais en échange, elles n'ont jamais de tendresse pour leur homme et quoi qu'il leur donne, en réponse à leur demande ou gratuitement, ce n'est jamais cela qu'elles auraient désiré.

De telles femmes ne sont pas toujours frigides. Elles éprouvent des orgasmes nymphomanes, généralement de style masturbatoire clitoridien, camouflé avec le morceau de corps que l'homme met à leur disposition surtout si elles rencontrent des hommes qui désirent des femmes-enfants, à plaisir clitorido-vulvaire et cutané diffus sur tout le corps. Elles jouissent aussi en particulier de leurs mamelons dont la masturbation dans l'enfance est liée à celle du clitoris et à des émois fantasmés sado-masochistes. Ce sont des femmes ou passives ou masochiques sexuelles, totalement dépendantes en échange/troc de leur totale ou relative impuissance phallique industrieuse et surtout sociale.

[a]Elles ont en société des sentiments d'infériorité térébrants. Lorsqu'une frustration s'ajoute à leur habitus frustré, elles ont immédiatement des réactions psychosomatiques, dont tout le monde doit être au courant. Souffrir, être malade, à leurs yeux, surcompense un peu leur sentiment d'infériorité. Ce qui paraît étrange à l'observateur, c'est de voir la tolérance que les hommes ont à

[a] [*Ajout en 1982 : le paragraphe qui suit.*]

l'égard de ces femmes. Alors qu'une femme qui a investi son vagin d'une façon génitale et qui, de ce fait, a traversé l'angoisse de viol au moment du complexe d'Œdipe peut provoquer dans le désir un homme à l'abattre, celle-ci, qui en aurait tant besoin, tombe sur des hommes, comme on dit, qui se laissent manipuler à les soigner, à se plaindre en douce, mais à leur laisser continuer le cirque délétère pour le foyer et pour les enfants.

Il arrive qu'elles soient frigides avec leur conjoint, socialement gratifiant, mais c'est lorsqu'elles ont des raisons de penser que leur jouissance serait gratifiante pour l'homme. Elles ne le sont pas avec leurs amants auxquels elles prennent du plaisir dans le coït en compensation de la puissance phallique, argent ou enfants, qu'elles ne lui soutirent pas. Bref, leurs relations endogènes à leur mari sont ambivalentes, agressives émotionnelles, et passives corporelles; ou passives émotionnelles et agressives corporelles, si la zone érogène pénienne du mari est fétichiquement élue et, plus encore, si la dépendance sociale a permis le transfert à son égard d'une dépendance économique satisfaisante, comme d'une petite fille dont papa-maman garnissent le porte-monnaie et entretiennent la garde-robe.[a] J'ajoute que ces femmes, quel que soit leur milieu social et culturel d'ailleurs, ont fort peu d'intérêts culturels, sociaux ou politiques, dans le sens large du terme. Elles n'ont jamais le temps, disent-elles comme excuse. En fait, elles n'ont pas d'autre désir que de s'occuper dans le concret de surcompenser ce qui leur manque là, immédiatement, dans les choses qu'elles peuvent prendre matériellement et toucher matériellement. Bref, elles se sont arrêtées avant le complexe d'Œdipe et ne sortent pas de leur retard affectif.

C'est assez surprenant de voir la vie émotionnelle et sexuelle des humains de notre civilisation française[b] de plus en plus arrêtée avant la résolution de l'Œdipe, ou régressée à ce stade (après une tentative d'escapade à deux, la «fugue» ratée du voyage de noces). La situation œdipienne est chez l'adulte déplacée des géniteurs tabous et périmés sur des contemporains, patrons ou supérieurs

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]
[b] [*En 1960, à la place de* française *:*] européenne

en réussite sociale ou sexuelle. C'est le style courant des relations affectives dans la société. Cette situation œdipienne, continuellement remise en question avec des pions guignolesquement variés, alterne avec (ou s'intrique à) une sexualité érotisable à n'importe quel contact, érotisation sans référence à la personne possédant le corps qui ébranle et suscite le désir, sans référence non plus à la persistance consciente ou non de relations passionnelles prégénitales avec les géniteurs, les grands-parents des enfants, ou les beaux-parents, les collatéraux et les engendrés, et avec les contemporains des deux sexes.

C'est bien là, à tous les âges, dans ces familles ou dans ces groupes sociaux, toute l'instabilité de la vie sexuelle, de style répétitif, œdipien, où l'individu, homme ou femme, se sent toujours menacé de castration, fantasme valorisant pour l'homme, puisqu'il lui prouve que, pour les autres, il paraît puissant, si de cela il n'est pas convaincu, qu'il soit menaçant pour toute femme (fantasme de viol). Dans la vie conjugale, il semble nécessaire qu'existe le piment d'une présence implicite, cachée, ou explicite, d'un ou d'une rivale qui menace le couple. Cette situation de vaudeville entretient l'infantilisme libidinal des couples et augmente les ventes de la dite presse du cœur.

C'est cette intrication de relations d'objets œdipiens qui fait le style érotique soi-disant génital de notre culture ; je dis soi-disant génital, parce qu'il n'y a de génital, en fait, que la zone érogène de chacun. Il semble que les conditions d'une actualisation de la situation de transfert préœdipien ou œdipien chez l'adulte soient nécessaires et suffisantes à l'obtention de volupté orgastique dans une décharge nerveuse physiologique réconfortante et narcissisante pour l'homme, parfois aussi pour la femme ; mais parfois aussi, pour elle, inutile si elle s'estime suffisamment valorisée par sa possessivité légale et revendiquante de ses droits à l'égard de la liberté d'option et d'action de l'homme, et par ses droits sur ses enfants, fétiches phalliques au service de ses désirs encore infantiles homosexuels, conscients ou inconscients.[a] Elle veut à leur égard avoir, bien au-delà de l'âge où ses enfants devraient la supporter, une relation de maître à eux, ses esclaves, et en même temps ses objets de projection de son désir, tour

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

à tour homosexuel ou hétérosexuel par rapport à ces jeunes gens et jeunes filles.

Ces conditions parfois exclusivement narcissiques et suffisantes pour une vie hétérosexuelle manifeste chez l'homme et chez la femme nous montrent que, dans le contexte social de notre civilisation et quel que soit le niveau social et le statut économique des gens observés, le fonctionnement génital dans le coït et dans ses corollaires émotionnels narcissiques et ses conséquences sociales (maintenance du couple, si on peut appeler ça le couple) peuvent exister. Car la maturité physiologique est atteinte pour le corps, en dépit d'une relative résolution œdipienne chez l'homme et d'une absence totale de résolution œdipienne chez la femme ;[a] les gens se croient amants, amoureux, se désirant et s'aimant, les familles, bien que clastiques à l'intérieur de leurs murs, sont jugées comme des familles honnêtes et bien françaises...

Quant aux liaisons homosexuelles entre adultes, conscientes ou inconscientes, il faut bien dire que celles qui sont conscientes, assumées émotionnellement et érotiquement, impliquent souvent davantage les deux personnes humaines et les deux sexes des éléments du couple et, de ce fait, portent des fruits symboliques culturels plus valables que ne le sont les fruits, les enfants et les œuvres, des relations hétérosexuelles courantes. C'est peut-être parce que, à ce niveau général de l'évolution libidinale où la situation œdipienne inconsciente est partout valorisée — dans les romans, le théâtre, la vie —, le fait d'affirmer, en l'assumant, une option sexuelle en opposition au consensus social (pour lequel la mascarade des corps apparemment couplés selon leur sexe complémentaire suffit à rassurer le bon peuple), c'est peut-être parce que la non-fécondité génitale (cette triste ou fatale fécondité subie jusqu'à présent tout au moins, et qui dédouane, si j'ose dire, les unions interpersonnelles et intersexuelles les moins valables oralement, analement, génitalement) pousse deux personnes du même sexe qui s'entre-aiment sans fécondité corporelle possible à créer trinitairement, à donner la vie à une œuvre, à se donner l'un à l'autre joie, bref, à porter un fruit sur un plan symbolique, qui est génitalement conçu de façon souvent plus authentique

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

que bien des enfants de chair nés de coïts rapaces, indifférents ou sado-masochistes (avec ou sans orgasme).

Quoi qu'il en soit, il faut retenir :

1. que les orgasmes clitoridiens, vulvaires et vaginaux ne sont pas du tout signifiants de l'accès à une libido génitale de la femme, mais seulement d'un investissement narcissique oral et anal déculpabilisé[a] des voies génitales du sujet féminin observé ;

2. que la fixation érotique à une personne de l'autre sexe n'est pas en elle-même signifiante d'un amour génital au sens émotionnel du terme, que l'intérêt émotionnel à la progéniture n'est pas un signe en lui-même d'un amour objectal génétique de style génital, que toutes ces fixations érotiques ou émotionnelles peuvent n'être que narcissiques et qu'à notre connaissance elles sont, dans notre société, presque toujours organisées par ou pour le narcissisme, du fait de l'absence presque totale d'éducation sexuelle et d'exemples trop rares du sens génital de la structure du couple que forment les parents pris par les enfants comme modèles.[b] Le sens de la paternité est à peu près perdu dans notre société. Si les garçons y étaient éduqués, conjointement à l'éducation des filles et à la maturation de leur génitalité théoriquement possible depuis les moyens anticonceptionnels, peut-être notre société occidentale retrouverait-elle son équilibre émotionnel, et peut-être que jeunes gens et jeunes filles aborderaient l'adolescence ayant totalement rompu avec des fixations au stade précoce de la libido, en ayant résolu la dépendance aux parents, l'ambivalence à l'égard des deux sexes et le sentiment de frustration qui en découle, accompagné d'une angoisse constamment latente de castration et de viol*.

* Il n'est pas certain que sans éducation sexuelle génitale des garçons et des filles la plus grande liberté donnée aux filles de n'être plus les victimes des hommes qui les rendaient mères avant qu'elles ne se connaissent encore comme femmes change ce tableau social. Je le souhaite vivement mais je crains que ce qu'on appelle aujourd'hui les enfants désirés, c'est-à-dire ceux qu'on laissera naître, ne soient que des enfants qui répondent à un besoin pour des femmes qui s'ennuient ou qui ont besoin de cette confirmation phallique. (*Note de l'auteur.*)

[a] [*Suppression en 1982 :*] (« ça avale et ça sert » donc c'est en règle.)

[b] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe et la note.*]

CARACTÉRISTIQUES DE L'AMOUR GÉNITAL CHEZ LA FEMME

L'amour d'une femme pour l'homme qui l'a fécondée ou non, mais avec qui elle est liée par le désir et l'amour, ne s'éprouve pas pour elle au sentiment de culpabilité qu'elle aurait à le tromper (qui relève toujours de l'angoisse de castration et de viol), mais au sens qu'elle donne à consacrer ses forces à l'épanouissement de l'œuvre culturelle de l'homme qu'elle aime et de ses enfants, et dès qu'elle en a la liberté, à son épanouissement propre. J'ajoute que les enfants de cet homme, elle s'en occupe aussi bien, qu'ils soient conçus par une autre femme ou par elle. Le désir et l'amour d'une femme qui a atteint ce niveau de maturité prend son sens indépendamment de l'aisance matérielle que cet homme lui procure, et son attachement à lui n'est pas diminué par l'éloignement dans l'espace. La bonne entente émotionnelle qu'elle éprouve en son cœur avec cet homme perdure qu'il soit présent ou absent, médiatisée et créatrice dans toutes les formes langagières entre elle et l'homme et dans celles qu'elle entretient avec les adultes des deux sexes qui l'entourent, et que, éventuellement, il lui arrive de désirer, mais non pas à la fois d'aimer et de désirer, car c'est son homme qui focalise ces deux valeurs. Ce mode d'amour génital n'est pas nécessairement ressenti pour un homme avec qui les coïts sont orgasmiques, et toujours superlatifs, ni pour un homme qui a l'exclusivité de lui procurer des orgasmes. La qualité de sa valeur subjective phallique vient du désir dans l'émotion toujours renouvelée qu'elle a de se donner à celui qu'elle aime, et non du plaisir local qu'elle en éprouve.

Dans son attitude avec ses enfants, l'amour maternel qu'elle leur porte, si la femme est génitale au niveau de sa libido, elle le porte narcissiquement de façon excentrée, hors d'elle-même, au témoignage que l'enfant représente de la personne du géniteur de ses enfants tout au long de leur éducation, qu'elle reste elle-même ou non couplée dans son sexe au sexe de leur père. Elle ne joue pas à prévaloir elle-même sur le père dans le cœur de ses enfants, ni à faire prévaloir un second ou un troisième compagnon de sa vie sexuelle. Cet amour maternel, elle le porte à chacun de ses enfants qui grandissent à ses côtés, à leur personne

originale et respectée comme telle. Elle les suscite à l'expression émotionnelle qui est la leur, et non pas calquée sur la sienne, à l'expression sociale valable pour eux de leurs libres options créatrices intrinsèques, heureuse de leur bonheur même s'il doit les éloigner spatialement d'elle. Heureuse si leurs options esthétiques ou éthiques sont différentes des siennes. Lorsque leurs enfants se choisissent des compagnons de plaisir ou des compagnons sexuels, elles ne jouent pas les prophètes de malheur, ni ne cherchent à les retenir par des sentiments de culpabilité vis-à-vis d'elles. [a] En fait, tout ceci n'est pas par grandeur d'âme, c'est simplement parce que leur libido a atteint le niveau des pulsions génitales authentiques, et que leurs pulsions archaïques et les pulsions génitales, qui ne sont pas toutes dans le corps à corps satisfaites, trouvent à se sublimer dans des activités qui leur apportent plaisir et en même temps sont utiles à la société. Devenues grand-mères, elles sont heureuses de leur descendance et capables de donner à leurs enfants et petits-enfants une aide qui ne leur semble pas un sacrifice, en même temps qu'elles ne cherchent pas à prendre dans le cœur de leurs petits-enfants la place de leur mère ou de leur grand-mère de l'autre lignée. Bref, en toutes choses, et sans effort parce que cela correspond au génie sexuel d'une femme génitale, elles sont selon leurs moyens et au jour le jour au service de la vie, et particulièrement de celle des humains, tant dans sa réalité quotidienne que dans son aspect symbolique.

À la différence de l'homme, fréquemment polygame (j'ai étudié dans le chapitre précédent les causes qui m'en paraissent prudentielles dans son économie libidinale), la femme génitale n'éprouve pas la nécessité de coïts fréquents et spectaculaires pour être narcissisée. Passé ce moment d'intimité dans lequel son corps et le corps de son partenaire ne font qu'un et son désir et son amour se ressourcent, la femme se retrouve appauvrie si son cœur n'est pas, de l'homme qu'elle désire, épris. Le coït en lui-même ne lui suffit pas. [b]

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

[b] [*Suppression en 1982 :*] Le plaisir du coït n'est pas, en lui-même, pour elle, phallisant. Cela signifie que, plus que sa jouissance physique au moment du coït, qui s'accompagne toujours pour elle de plaisir émotionnel, elle désire croire en son partenaire, en la valeur inatteignable et secrète de son cœur.

Ce qu'elle désire est inaccessible, comme l'est son propre lieu de plaisir dont l'ouverture et les profondeurs ne peuvent jamais, dans leur don maximal, signifier l'immense puissance qui, dans l'amour, la bouleverse, au sens propre du terme, parce qu'il la déréalise avec volupté. La pensée de l'aimé réveille toujours en elle l'épreuve de son impuissant amour, car elle n'a encore à ses yeux jamais rien su lui donner, à part ses forces, ses enfants, en échange de cette gratification d'avoir pour elle, femme, un homme vrai, et non pas un rêve à aimer en silence — peut-être même à son insu —, d'en être entièrement sensée, bonheur qui la tient vivante et féconde dans tous les instants de sa vie, dans ses plus humbles occupations, des soins de son corps aux soins des enfants, en passant par les soins du foyer, qui deviendraient stérilement obsessionnels si lui, celui qu'elle aime, ne leur donnait leur sens au-delà des sens.

C'est pourquoi, dans beaucoup de civilisations, les vierges et les veuves transfèrent leur amour sans rien refouler sur la personne symbolique d'un Dieu. Peut-être est-il frangé d'imaginaire ? En donnant pour lui des soins attentifs à une œuvre dont elles sont les gestantes et les gardiennes légales, elles se sentent gratifiées et n'éprouvent pas le sentiment de frustration que l'on voit à tant de veuves qui n'ont pas atteint le niveau génital, et à tant de femmes qui pourtant ont partenaire et satisfaction sexuelle.

C'est ce don d'elles-mêmes qui confère à certaines d'entre elles un rayonnement particulier et confirme que la dialectique génitale porte son fruit hors des corps présents dans leur existence temporo-spatiale, je veux dire quand la femme qui désire et aime ne peut rencontrer physiquement celui qu'elle aime. Lorsque dans une œuvre ces femmes adultes consacrent leur génitalité, elles obéissent aux lois de la dialectique génitale, car elle est symbolique de leur don du cœur dans un au-delà d'œuvre de chair qui y est symboliquement incluse. En fait, elles ne refoulent pas leur libido, elles la transfèrent sur une œuvre et leurs pulsions y trouvent à se satisfaire.[a]

[a] [*Suppression en 1982 :*] Je pense aussi à certains cultes de vierges païennes et aux actuelles geishas qui, quoique œuvrant avec leur sexe, sont chastes dans le culte qu'elles entretiennent.

Cette pseudo-oblativité du stade génital qui, aux yeux des témoins, paraît une authentique oblativité dans le sens de désintéressement, parce qu'elles sont des êtres de dévouement, est en fait la preuve que la dialectique génitale (toujours de nature libidinale érogène, symbolique, même dans les amours entre deux humains là présents dans leur corps) porte son fruit[a] qui, lui-même, portera des fruits, et ainsi de suite. Ces femmes font œuvre de vie. Cette puissance d'effectif dévouement lui aussi chaste et soumis aux règles qui le délimitent est bien un érotisme génital sublimé.[b] Certaines de ces femmes dont la maturité génitale est à la source de leur activité sociale, et lorsque celle-ci leur donne pour mission de s'occuper des jeunes, ont un impact vitalisant et maternel créatif sur ceux qui la prennent pour modèle, pour Moi Idéal momentané de leur évolution. Il y en a parmi elles, parmi ces femmes qui s'occupent de jeunes, des stériles symboliques, certainement, mais y en a-t-il plus que chez les femmes charnellement mères ? Quant aux femmes fidèles et heureuses dans leur couple (et non masochiques), ce qui fait leur joie, indissociable de leur option totale pour leur conjoint, c'est d'éprouver à travers les épreuves de la vie quotidienne combien elles leur paraissent négligeables, à côté du plaisir qu'elles ont trouvé et qu'elles trouvent encore à donner leur intelligence, leur force, leur cœur à des manifestations symboliques socialisées, plus durables que leur caduque personne et qui, tels les enfants de leur chair pour les épouses des hommes, ont plus de droit à la vie que leur propre personne, et le soin apporté à la conservation, à l'entretien, de ces œuvres dont elles s'occupent a plus de valeur éthique que celui de leur propre conservation.

[a] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] hors des corps présents dans une existence temporo-spatiale ; dans ce fruit se décentre, puis s'excentre totalement le narcissisme de femme aimante.

[b] [*Suppression en 1982 :*] Elle est le fruit de la joie d'appartenir à la puissance phallique déréalisée relativement au corps monopersonnel d'un humain et dévolu à la puissance impersonnelle phallique, présentifiée dans un leurre socialisé ou rituel, plus consciemment admis comme leurre que dans les amours objectaux érotisés.

SI CE N'EST NI L'ORGANE MÂLE, NI L'ORGASME QUI SONT RECHERCHÉS EN EUX-MÊMES, QUEL EST DONC LE MODE DE SATISFACTION GÉNITALE SPÉCIFIQUEMENT FÉMININ ?

Cette question mérite d'être posée. Ne serait-ce pas l'effusion transposée de son sexe béant appelant le phallus,[a] signifiant par son jaillissement spermatique une fécondité qu'elle ne désire que si l'homme à qui elle s'est donnée la désire ? Cette effusion s'exprime alors dans le don qu'elle lui fait de son corps et de ses forces, jusque dans le renoncement éventuel à sa fécondité somatique, pour être son épouse,[b] identifiée avec l'éclat de sa carrière — qui pour cet homme est son œuvre majeure et son but à lui —, sa réussite matérielle, affective et sociale.

Pour peu qu'une femme accède, au-delà de l'apparence phallique des corps, à l'immanence émotionnelle de la réalité de son sexe, elle se comprend réflexivement moins qu'elle ne comprend l'homme ; mais ici encore comme au moment de la masturbation clitoridienne dont elle s'est détachée, lui trouvant peu d'intérêt, c'est une blessure narcissique pour son intelligence qui cherche, comme celle de l'homme, la logique et la raison en s'appuyant sur des mécanismes dérivés des sublimations prégénitales et phalliques. Toutes ces motivations authentiques et dynamiques sont sexuelles, bien entendu. Et son sexe, alors qu'elle le ressent en son tréfonds, quoi qu'elle dise de ses options, il lui reste intangible, inapparent, invisible, polymorphe dans ses sensations érotiques — des plus verbalisables et des plus localisables dans la périphérie —, dans les fonctions de son corps — aux plus ineffables et aux plus diffuses dans l'intimité de son corps interne —, dans toute sa personne, et même au-delà de ses limites temporelles et spatiales, donc au plus déraisonnable, sans que cela soit pour la surprendre. Ce sexe qu'elle assume depuis son enfance sans discontinuer, et qui est pour elle une source permanente d'émois inconditionnés, sexe formellement abscons hors la dialectique de la fécondité,

[a] [*Suppression en 1982 :*] créatif, signifié pour elle par le sexe masculin érigé et

[b] [*En 1960, la fin de la phrase était :*] médiatrice du phallus, que cet homme identifie avec l'éclat de sa carrière et sa réussite matérielle.

celle-ci même tellement hors de proportion entre les émois qu'elle promet et ceux qu'elle tient, que les mères en confondent innocemment, dans la révélation qu'elles font de son usage matriciel, le viscère utérus et le viscère cœur, tellement plus honorable, peut-être, mais peut-être aussi tellement plus vraisemblable.

Quant à la fécondité, j'allais dire à la fertilité de sa sexualité de tous les niveaux des pulsions, elle aussi est valoriellement inappréciable du point de vue des corps, et même des cœurs, quand il s'agit d'êtres humains essentiellement éthiques et dont, alors, le sens est dans le sens du fruit que portera leur fruit, le sens génétique sublimé et non dans l'enfantement formel, ni dans les soins puériculteurs et éducatifs qu'elles sont justifiées de leur prodiguer, ni dans les performances spectaculaires dérivées de l'éthique phallique érectile, ni dans la réussite sociale dérivée de l'esthétique anale et qui peuvent quelque temps les flatter. Leurs souffrances et leurs bonheurs sont inappréciables, incommunicables, incompréhensibles, et pourtant source permanente et prévalente à cause de leur joie d'aimer.

Mais dans tout cela il n'est question que de psychologie génitale saine. Une femme saine, qu'est-ce donc ?

LE DEUIL DU FRUIT VIVANT DE L'AMOUR SYMBOLISÉ PAR L'ENFANT : RÉVEIL DE LA CASTRATION, DE SON ANGOISSE, ET RAZ DE MARÉE DES PULSIONS DE MORT

La mort de son enfant, surtout s'il est l'enfant de l'homme qu'elle aime, est la pire épreuve pour une femme, et cela quel que soit l'âge de cet enfant. Épreuve terrible, dramatique, qui lui demande, pour rester vivante et génitalement aimante, tant dans sa personne que dans son sexe, le plus grand sacrifice. Il lui faut passer d'abord l'épreuve des sentiments de culpabilité, découlant de son Surmoi génétique, toujours narcissique. L'avait-elle bien soigné, s'il est petit ? L'avait-elle bien armé pour la vie, s'était-elle assez donnée à sa maternité, ne l'a-t-elle pas contaminé de ses idéaux à elle, au lieu de lui permettre de lui échapper plus vite, et ainsi d'éviter ce qui, pour sa personne phallique, est un abandon de poste, la mort ? Ce poste, la femme se trouve être, en sentinelle auprès de lui, à la frontière entre les pulsions de vie et les pulsions de mort,

celle qui introduit à l'agressivité au service de la maintenance et de la croissance du corps de son enfant, celle qui introduit au respect de la morphologie phallique des êtres vivants que nul n'est en droit de détruire inutilement. La mort de qui elle aime met toujours la femme en question ; mais la mort d'un enfant, fille ou garçon, c'est plus, c'est la disparition, peut-être la ruine du sens symbolique qu'elle avait donné à sa vie, en même temps qu'elle avait donné à cet enfant la vie. C'est aussi le deuil de son narcissisme excentré sur l'enfant qui rencontre dans cette épreuve l'expression de la douleur de son conjoint. Il réagit souvent complètement différemment d'elle à sa souffrance. Elle rencontre la douleur des autres membres de la famille, parfois leur indifférence, quelquefois chez les frères et sœurs l'absence de peine, sinon la réjouissance (un rival en moins). Que d'épreuves, d'impuissance et de solitude !

C'est encore, et surtout, la tentation narcissique des pulsions de mort auxquelles la femme est beaucoup plus que l'homme soumise, surtout si elle est sexuellement évoluée, c'est-à-dire très dégagée dans ses options génitales du narcissisme phallique de sa personne pour elle-même. C'est la tentation narcissique de fuir dans les fantasmes, dans la magie, dans tout ce qui la relierait imaginairement à cet enfant devenu son membre manquant, niant sa réalité à elle dans son existence temporo-spatiale, qui semble n'avoir plus aucun sens.[a] Et son conjoint là, qui souffre, elle ne peut pas, elle ne sait pas l'aider. À quoi sert-elle donc ? Et personne, là, qui pourrait lui faire comprendre qu'une épreuve pareille peut être dépassée.

C'est enfin, et peut-être salutairement, l'agressivité rémanente contre la nature, mère inhumaine, déplacée sur les dieux, ou Dieu pour les monothéistes, ce Dieu recours materno-paternel, aujourd'hui impuissant, ou entité pré-œdipienne jalouse, vengeresse.[b] Comment, s'il existe, peut-il permettre que la vie d'un jeune s'arrête avant qu'elle, la vieille, soit morte ? Comment peut-il permettre qu'une créature faite pour la vie soit coupée dans sa fleur ? Et, pire encore, lorsqu'elle pense à son enfant dans la froideur de la terre où on l'a mis, elle sent alors

[a] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]
[b] [*Ajout en 1982 : la fin du paragraphe.*]

des forces de révolte et de haine. Aucun hurlement qui sortirait de sa gorge ne pourrait soulager la douleur qu'elle ressent, pire qu'une éviscération que dans son enfance elle avait imaginée comme quelque chose d'affreux, mais qu'aujourd'hui, dans la réalité symbolique de son corps, elle vit dans l'amour qu'elle voudrait assez fort pour redonner sa vie charnelle à l'être humain, son enfant, qui a cessé de vivre.

La seule attitude pour une femme qui voit là, autour d'elle, les siens, les petits qui quémandent son attention, son époux qui a besoin d'elle, est l'acceptation renouvelée tous les jours, à chaque réveil, de l'angoisse de castration primaire qui, narcissiquement, s'est réveillée en elle et s'est décuplée dans sa force de s'être articulée à la souffrance de mère à la mort de son enfant réel. Cet événement qui concerne une possession imaginaire qu'elle avait illusoirement crue réelle, c'est ainsi qu'elle tourne ses pensées dans les moments de calme de son désespoir, cet événement ne signifie-t-il pas la liberté du destin qu'elle croyait avoir donné à la personne de son enfant, mais dont elle s'aperçoit aujourd'hui qu'elle ne l'avait pas vraiment donné, comme probablement tout ce qu'elle croit donner? [a]C'est cette dernière pensée qui l'aide au mieux à supporter l'épreuve, la mutilation, et à redonner à ceux qui l'entourent un peu du droit à retrouver rire et plaisir et joie, et à son époux les mots qui lui montreront qu'elle est toujours avec lui, par-delà son épreuve. Aucune gratification narcissique ne découle de ce travail intérieur. L'épreuve d'un tel deuil est impensable, comme la mort, pour qui ne l'a pas connue et dépassée[b], car c'est en effet un peu d'elle qui est mort avec cet enfant, irremplaçable, comme tout être humain mais qui, dans les souvenirs

[a] [*Ajout en 1982 : la phrase qui suit.*]

[b] [*Ajout en 1982 : la fin de ce paragraphe et le suivant. En 1960, il y avait :*] Elle doit continuer dans ses options inconditionnées de phallomorphisme, qui est vie, ou de disparition terrestre, qui est mort, à œuvrer dans sa chair et dans sa personne effleurée par le mystère, éprouvée par lui et retenue à ce qui est encore là présent dans sa phallique présence, et qui demande à son corps et à sa personne de jouer le jeu du vivre sous-tendu par ses pulsions de vie en complémentarité du jeu du non-vivre sous-tendu par les pulsions de mort, mais diamétralement opposé à la tentation égoïste du désir de mourir, leurre du narcissisme féminin blessé, inversion perverse de l'éthique féminine.

qu'elle garde de lui, est lié à tant de joies de sa jeunesse et de son couple, qu'elle s'aperçoit alors qu'elle ne lui avait pas laissé tout emporter et qu'aujourd'hui le moment est venu, quand s'apaise un peu sa souffrance, de le lui donner, ce tout de son destin à lui.

C'est alors qu'elle peut donner à cette fille, à ce garçon, le droit à sa mort qui enfin la libère sans pourtant jamais effacer le moment tragique de cette ultime mutation de sa génitalité en maturité. Très semblable à la terre lorsqu'un cyclone a passé, les mois et les années voient le paysage riant se reconstituer, chez la mère qui a perdu son enfant et qui a passé cette épreuve. Son époux la retrouve joyeuse et prête à se donner à lui. Ses enfants peuvent parler du disparu, sans immédiatement assombrir son visage. Elle aussi aime à se rappeler les moments de la vie ensemble, et ses amis retrouvent en elle plus sereine, plus détachée, la personne qu'ils connaissaient, qui a choisi le jeu du vivre sans plus se pencher sur son malheur. Lorsque je disais qu'elle avait été menacée par les pulsions de mort je ne parlais pas de ce qu'on appelle communément une dépression mélancolique, ce n'est pas du tout le même tableau. Il ne s'agissait pas d'une tentation de se donner la mort, ni d'un sentiment d'indignité de continuer à vivre. Bien que chez une femme pas encore génitale, cette tentation d'autodestruction puisse l'effleurer. Mais le plus souvent, cette castration réitérée que le destin l'a obligée à subir suscite en elle l'évolution de sa libido vers un développement génital dans la réalité et dans les sublimations qu'elle n'aurait pas connu autrement. Peut-être sera-t-elle parmi les rares personnes qui pourront, dans une épreuve pareille qui surviendra à d'autres, leur apporter sans mièvrerie, sans pitié pathogène, sans identification, le moyen de passer moins solitaire l'épreuve semblable à la sienne.

POUR UNE FEMME, SON DÉSIR EST-IL SIGNIFIABLE POUR ELLE-MÊME ?

La femme, en tant qu'être sexué féminin, est pour l'espèce humaine un phénomène impensable. *Une* femme est aussi un être humain, disait Freud. Elle juge sa propre sexualité en tant qu'être humain avec la logique boiteuse homosexuelle qu'elle garde de son enfance prégénitale.

C'est donc grâce à sa bisexualité qu'elle peut essayer de se considérer dans son rôle génital. Ce qu'elle est pour les représentants mâles de l'espèce, elle l'est aussi pour elle-même : une créature charnellement symbole de l'intangible plus elle se donne, de l'insensé plus elle parle, de l'anéthique plus elle est morale. Une femme ne peut que formuler ce jugement et ne peut en même temps que s'éprouver gratifiée d'être, pour l'homme qu'elle désire et qu'elle aime, l'absurde nécessité de son désir à lui, et la grave complice de l'incarnation du « JE » dans une rencontre[a] qu'elle est incapable d'assumer dans la lucidité.

[a] [*Suppression en 1982 :*] phallique

COMMENTAIRES

Nous regroupons ici les commentaires de F. Dolto à propos de son texte initial, commentaires issus de ses entretiens avec E. Simion et J.-M. Pré-Laverrière.

Ce qu'en pense Freud

1

[Françoise Dolto - Eugène Simion]

À cette époque, Freud n'avait pas encore pu étudier ce qu'est la libido dite «subjective»; il ne voit que la libido objective, dans le Moi. Mais la structuration du Moi est longue et, au départ de la vie, dans la période de dépendance de l'enfant à l'adulte, le pré-Moi est une promesse de Moi, mais ça n'y est pas encore.

Pour ce qui me concerne, j'ai étudié la libido subjective dans la psychanalyse de l'évolution des enfants. Et cela explique la libido des filles. J'ai pris la petite fille depuis l'origine et par rapport à la notion de séparation d'avec la mère, c'est-à-dire quand va commencer l'idée du Moi, une image du corps qui est seulement une représentation d'un schéma corporel dont elle ne connaît pas encore la totalité.

Chez la petite fille, la libido est une énergie, dans un sens, toujours active, mais active à visée d'attraction, au lieu d'active à visée d'émission. Je crois que c'est cela que Freud n'avait pas analysé en détail.

2

[F. D. - E. S.]

Lorsque Freud nomme les manifestations auto-érotiques masturbatoires, il parle de ce qui se voit, c'est-à-dire de l'activité manuelle sur le corps ou de la recherche d'un objet pour exciter la région érotique, la région localement érogène. Ce n'est pas pour autant que cette activité a un caractère mâle. Cela veut dire seulement qu'il y a une nécessité d'activité pour provoquer des perceptions. Mais ce qui est ressenti dans les perceptions, ce n'est pas du tout pareil mâles et femelles.

3

[F. D. - E. S.]

Freud parle d'une ambivalence génitale, aussi bien mâle que femelle, alors que c'est la libido qui est active, autant que passive. La modalité physiologique des organes génitaux de la fille — y compris ce que nous savons maintenant de sa biologie, notamment le fait qu'aucune cellule de fille n'est identique à une cellule de garçon — semble avoir un effet sur tout le caractère affectif et de recherche de l'autre. C'est en cela que le garçon et la fille sont totalement différents, dès le début de leur vie, par rapport à l'objet — féminin ou masculin — de leurs relations.

Freud parle parfois de libido, parfois de sexualité. Ce sont pourtant deux choses différentes.

La libido est toujours effective émissive, un peu comme le courant électrique; qu'il parte du pôle négatif ou du pôle positif, il est toujours émissif. Lorsqu'ils sont l'un face à l'autre, ils s'attirent mutuellement, mais lorsqu'ils sont face à du fer doux, tous les deux sont attirants pour ce dernier. Quel est le pôle sexuel masculin ou sexuel féminin? Qui pourrait le dire? L'un par rapport à l'autre ils s'attirent, mais chacun par rapport au monde, qui n'est pas électrisé, électrise l'autre de façon complémentaire pour s'y adjoindre. Voilà ce qu'on peut en dire. C'est quelque chose qui ressemble beaucoup à ce qu'il en est de la libido, qui «informe» la sexualité.

La sexualité, comme Freud l'a bien définie, est différente à l'époque orale, puis à l'époque anale parce qu'elle est marquée de la relation répétitive à l'objet mère ou adulte qui permet la survie du sujet. Suivant l'adulte qui

permet cette survie, la satisfaction des besoins s'accompagne du plaisir du désir et informe ainsi l'enfant, dans son pré-Moi, de la personne qui satisfait son désir, en même temps que ses besoins.

C'est là qu'il y a une information qui peut fausser ce qu'il en est du futur homme ou de la future femme et préparer, pour la puberté, dix ans après, une propension à la recherche de l'objet dans un corps mâle, semblable au sien, ou dans un corps femelle, différent du sien, ou inversement chez la fille.

Cet avenir se prépare à l'époque de la sexualité où la zone érogène est dominante orale, mais aussi optique, auditive, à l'époque où les génitoires jouent leur jeu, mais ne sont pas dominants.

Le style de la relation de la personne qui a satisfait l'enfant est recherché plus tard si cette personne n'est pas, elle, marquée de l'importance de l'autre sexe adulte. L'enfant, s'identifiant à cette personne, est marquée potentiellement d'un avenir de recherche d'identification à l'un des sexes, puisque c'est tous les deux qui se satisfont, et il en a l'expérience quotidienne, lorsqu'il n'est pas le seul centre de la vie de la mère. Les filles comme les garçons homosexuels sont ceux qui ont été le point unique de jouissance libidinale de la personne qui s'occupait d'eux. C'est ce que l'expérience montre.

On admet maintenant, en étudiant les enfants, que les cas particuliers du développement de l'enfant suivent la triangulation père-mère-enfant ou nourrice-amant de la nourrice-enfant.

Ce qui est important à comprendre, c'est que l'idée de la libido active et passive, chez Freud, était liée à un comportement visible, et non pas à ce que le sujet éprouvait. Il a fallu l'expérience de la psychanalyse d'enfants pour le comprendre.

La libido est une énergie au service de pulsions passives ou de pulsions actives ; quand le sujet féminin se trouve au stade génital, il y a une dominance des pulsions passives, du fait de l'anatomie nécessaire à la copulation procréatrice des individus masculins et féminins de l'espèce...

4

[F. D. - E. S.]

À propos des concepts «masculin» et «féminin», Freud affirme que la psychanalyse ne peut tenir compte que de l'équivalent actif et passif. Je ne sais pas. La psychanalyse, ensuite, a bien été obligée de compter avec le sociologique mais aussi avec le biologique, dans certains cas d'anomalies biologiques sexuelles, qui ont été découvertes par la suite. Par exemple, les syndromes où la femme a des testicules au lieu d'avoir des ovaires, des testicules intériorisés; autre exemple, les syndromes où, chez l'homme, il y a absence complète des testicules et un développement mammaire. Ce sont des syndromes d'anomalies chromosomiques.

5

[F. D. - E. S.]

À propos des zones érogènes en tant qu'organes de transmission, Freud se trompe quant au clitoris. Il dit que la petite fille, même après l'intervention d'un séducteur, n'arrive pas à autre chose qu'à la masturbation clitoridienne. Ce n'est certainement pas vrai. Le clitoris est important, mais pas longtemps. Ce plaisir est dépassé assez rapidement, justement par le désir de pénétration. Par l'investissement de la sexualité vaginale qui, de ce fait, rend relativement moins importante la sexualité clitoridienne. Mais, enfin, peut-être que, de son temps, il y avait, en effet, ce refoulement extrême de toute activité séductrice chez la fille. Quant à moi, je crois que la valeur clitoridienne se déplace sur les seins, sur l'érectilité des bouts de seins entretenus par les soutiens-gorge qui font les seins pointus. Freud pense que c'est une négation de la féminité, pour l'identification de la fille au pénis érectile. Je crois qu'elle a bien assez en elle pour s'identifier, d'autant plus que toutes les petites filles, en découvrant leur corps, disent qu'elles ont trois «boutons». Le clitoris est appelé ainsi, au même titre que les deux bouts de seins. Et ceci, dès l'âge de dix-huit mois : «Pourquoi j'ai un bouton là, maman? Regarde. Mets-moi de la pommade.» C'est une manière aussi de séduire la mère, qui peut dire : «Mais non, ce n'est pas un bouton.» Il faut en parler. C'est important.

C'est pour ces raisons que, dans certaines ethnies, l'ex-

cision du clitoris est si importante. J'ai vu une femme noire, à Paris, qui demandait, à la consultation, qu'on excise sa fille, parce qu'elle en avait marre de la voir s'intéresser à son sexe. L'excision était normale dans son pays, mais elle vivait en France et voulait vivre à la manière d'ici tout en gardant les avantages esthétiques — anticolonialistes, si on peut dire — de son ethnie. En même temps, elle ne voulait plus être croyante, et, pour elle, l'excision religieuse était exclue. Il s'agissait donc d'une excision de pudeur et de refoulement, parce que sa fille s'y intéressait et qu'elle, sa mère, n'en avait plus.

Après l'excision, subjectivement, beaucoup de femmes sont tout à fait érotisées vaginalement, alors que les hommes blancs, ceux de notre ethnie, pensent que l'excision ôte à la femme tout plaisir sexuel. Des gynécologues qui soignent des femmes noires disent qu'elles sont très érotisées vaginalement, justement parce qu'elles n'ont plus de clitoris : le plaisir s'est déplacé. L'intensité est venue sur le vagin. C'est pour ça que, contrairement à Freud qui dit qu'il y a un refoulement de l'investissement libidinal clitoridien, je ne le crois pas. Il s'agit plutôt d'un désinvestissement du fait de l'accueil, du désir d'être pénétrée par le pénis masculin que la zone érogène de la fille demande.

6

[F. D. - E. S.]

On observe chez certains hommes qui pratiquent la « chasse », surtout aux jeunes filles, qu'à partir du moment où, leur faisant la cour, elles ne se refusent plus, elles cessent de les intéresser, ils en ont même peur... Je pense que ce sont là des hommes marqués par une névrose obsessionnelle. Ils veulent répéter, par déplacement sur une femme, l'interdit de l'inceste : « c'est interdit » et, si la femme le permet, alors là, ils ne sont plus des garçons...

7

[F. D. - E. S.]

Alors, est-ce que l'excision des filles, dans d'autres ethnies, est faite pour qu'elles puissent vraiment jouir plus tard ou est-ce qu'il s'agit de la culpabilité des filles à avoir cette excitation qui n'a pas besoin de l'homme ? Quand elles sont désireuses de l'homme, est-ce qu'elles n'ont pas

une culpabilité vis-à-vis de leur sexualité solitaire ? Est-ce que ça n'existe pas aussi chez l'homme ? Je le pense. Je crois qu'un homme qui a été très longtemps masturbateur doit avoir beaucoup de difficultés à avoir du plaisir avec les femmes ; il prend un plaisir éjaculatoire, mais ne connaît pas le plaisir de la conversation sexuelle.

8

[F. D. - E. S.]

C'est certainement le contraire. Dans la phase orale du début de la vie, je suis sûre que l'érectilité orbiculaire du vagin est exactement aussi excitable au moment de la tétée que ne l'est l'érectilité pénienne du garçon. Tout est en réceptivité chez la fille. Le garçon identifie son pénis à l'érectilité du bout du sein ou du substitut qui est la tétine perfusante, alors que, pour la fille, c'est le désir. C'est pour cela que ça joue tellement dans l'anorexie des jeunes filles, au moment de la puberté. L'appétit du corps de la fille est, vis-à-vis de la mère, en identification à sa bouche.

Bouche et vagin sont identifiés dans leur fonctionnement, par rapport au substantiel du téton et au subtil de la recherche de conversation et de désir de la mère* — et du père, dès qu'il arrive. C'est ce qui explique pourquoi, lorsqu'un homme passe dans le champ de l'attention ou de l'odeur de la fille et de la mère pendant la tétée, il suffit qu'elle soit rassasiée un minimum pour qu'elle ne s'intéresse qu'à lui et pas du tout à la tétée. Cela prouve donc que son « appétit sexuel » existe en même temps que son « appétit besoin ». Mais ce n'est pas la mère qui peut le satisfaire, s'il se trouve qu'il y a des hommes.

Évidemment, si la mère déteste les hommes, la fille est dérangée. Alors, cela crée un conflit pour la fille, qui va, peut-être, refouler son intérêt vaginal. L'odeur de l'homme qui l'intéresse, en tant que fille sexuée génitale déjà, va être débordée, parce qu'elle sent que la mère n'est pas épanouie par la relation avec un homme qui passe, et

* On retrouve ici l'opposition, chère à F. Dolto, *substantiel-subtil,* qu'elle met toujours en parallèle avec l'opposition *désir-besoin.* « Par *substantiel,* j'entends la matérialité de la nourriture et des excréments, objets partiels d'échanges. Par *subtil,* j'entends l'olfaction, l'ouïe et la vue, par lesquelles l'objet est perçu à distance. » F. Dolto, *Au jeu du désir,* Le Seuil, 1981, p. 64, note 1.

parce que, déjà, la fille parle langage de mère, pour être en sécurité. C'est là que, très tôt, l'avenir de la fille est en jeu par rapport aux hommes, comme l'est celui du garçon, mais autrement, par rapport à l'identification phallique de la mère à son égard*.

9

[F. D. - E. S.]

Freud pense sûrement à Ferenczi** qui soignait beaucoup de femmes et qui s'apercevait du contraire; probablement aussi à certaines psychanalystes femmes, auxquelles les patientes parlaient autrement — comme elles le faisaient à Ferenczi, qui était un homme très ouvert et moins accroché à des théories.

10

[F. D. - E. S.]

Il y a effectivement un moment d'infériorité formelle. Au moment où l'enfant est attentif aux formes, ça a l'air plus complet chez le garçon que là où c'est ouvert. D'ailleurs, c'est ce qui fait qu'il recherche ce que ça veut dire, qu'il cherche les sensations de ce lieu. La fille découvre, elle aussi, des sensations. Le garçon croit que ça a été coupé, à cause de la libido orale qui est une libido de morcellement, et de la libido anale, puisque la sensation du serpent intestinal s'expulse sous forme de morcellement. Il y a toujours l'idée de morcellement dans la sexualité orale et

* Cf. aussi plus loin, «Premières attractions hétérosexuelles», *infra*, commentaire 84 et suiv.

** Outre les *Œuvres complètes* de S. Ferenczi (tomes I à IV, Payot, 1982), le lecteur pourra consulter le *Journal clinique* (Payot, 1985) où, peu de temps après l'article de Freud sur la sexualité féminine, Ferenczi aborde ce même thème :

«26 juillet 1932.

«*Clitoris et vagin.* Peut-être était-il trop hâtif de représenter la sexualité féminine comme débutant par le clitoris, avec une transposition beaucoup plus tardive de cette zone au vagin. Il est douteux qu'il existe même un organe quelconque dont on puisse concevoir qu'il n'a "pas été découvert" par la psyché, psychiquement neutre en quelque sorte, c'est-à-dire n'existant pas. Au contraire, on se sent en droit de supposer que l'apparente non-découverte du vagin est déjà un signe de frigidité, tandis que l'érogénéité accrue du clitoris est déjà un symptôme hystérique. Les motifs du refoulement vaginal infantile précoce pourraient être : le fait de tenir systématiquement la main à distance de l'ouverture vaginale, presque dès le moment de la naissance, tandis que la région clitoridienne est excitée, dès le début, par le lavage, le poudrage.» (*op. cit.*, p. 241).

anale. C'est le sphincter. Si bien que l'enfant a l'idée que quelque chose a été morcelé, que c'est une mutilation.

C'est aussi le cas de la fille quand elle voit le garçon. Si elle n'en voit pas, elle n'a aucun sentiment d'infériorité car ce sentiment d'infériorité est relatif à la comparaison des formes. C'est l'âge du « comme » et du « pas comme »... Mais c'est tout à fait temporaire, relatif à ce qu'elle croit être un retard de développement. C'est aussi ce que le garçon peut croire : « ça viendra ». C'est d'ailleurs pour ça qu'il dit : « Je suis sûr qu'elle en a un mais il est caché, il n'est pas encore grandi. » Les garçons disent des choses comme ça.

C'est par rapport à la discrimination des formes qui vient à un certain âge et pas avant. Avant cet âge, le regard est global et il ne distingue pas les détails.

C'est là que l'importance de la parole est énorme, ainsi que du non-blâme de s'apercevoir des différences. C'est là que commence déjà le refoulement : si l'enfant sent que l'adulte lui interdit de se renseigner là-dessus, c'est que l'adulte souffre aussi de cette différence.

11

[F. D. - E. S.]

Ce que Freud dit à propos des relations de la femme à son mari est juste. C'est très souvent le cas. Il y a des femmes qui ne cherchent pas chez un homme des qualités d'homme, mais des qualités de femme. Ce sont des homosexuelles mariées. Le sexe se présente sous la forme du corps d'un homme, mais leur sexualité n'est pas génitalisée : elle est orale, elle est anale, elle est sublimée sociale.

Leur désir n'est pas un désir de l'homme : c'est le désir d'un compagnonnage majeur, alors qu'elles se sentent mineures. D'ailleurs, ça rentre dans le langage courant : « un homme, c'est fort ».

12

[F. D. - E. S.]

Les médecins obligeaient les mères, les bonnes mères, à donner des lavements à leurs enfants, aussi bien à la fille qu'au garçon. C'était suivi de haine, d'hostilité, parce que les lavements sont très douloureux, surtout quand ils sont faits n'importe comment : des douleurs jusqu'à l'intestin. Alors, elles avaient de l'hostilité contre une mère qui leur

avait imposé ça. Souffrir des mains de la mère qu'on aime, voilà une chose pour la fille qui, justement, voudrait aller vers le père et non pas être l'objet de la mère.

13

[F. D. - E. S.]

Cette croyance est un peu vraie, à un certain âge... Leur mère ne les a pas séduites génitalement mais, à force de vouloir les nettoyer seule, de leur donner de telles excitations à la vulve. Ainsi, les filles pensent que la mère les a séduites. En fait c'est la mère qui est séduite par son attitude obsessionnelle vis-à-vis de la propreté de sa fille.

14

[F. D. - E. S.]

Ce qui est intéressant, c'est que Freud a fait s'égaler l'atrophie à une excision, une excision d'ordre hystérique dans nos pays, qui correspondrait à l'excision d'ordre effectif physiologique. Une annulation hystérique, alors que, dans les pays noirs, c'est une annulation effective anatomique. Est-ce que c'est ressenti par la population adulte comme une nécessité d'accepter la fin de la sexualité infantile, pour que les adultes soient capables de s'adonner à leurs responsabilités maternelles et paternelles ? C'est possible. Cette formulation de Freud soulève en tout cas la question. Mais c'est amusant quand c'est Freud qui le dit car il faut se rappeler qu'à l'époque l'excision n'était pas discutable en pays noir, et la circoncision dans la tradition juive, dont il faisait partie, n'était pas discutable non plus...

15*

[F. D. - E. S.]

Freud a découvert la sexualité comme une énergie et il a voulu, à l'envi des sciences exactes, objectives, faire de cette énergie une entité mesurable.

C'était une façon nouvelle d'aborder la sexualité qui, jusque-là, n'était abordée que de façon sentimentale et éthique, bien ou mal. Grâce à cette vision de la sexualité

* Il s'agit ici d'un commentaire général que F. Dolto apporte comme conclusion à cette partie introductive contenant les citations de Freud sur la question de la sexualité féminine.

comme énergie, il a donné, apparemment au début et surtout à partir de ce qui vient d'être cité, une inflation au corps en tant que lieu de cette énergie. Bien qu'il ait parlé de la subjectivité et que la subjectivité impliquait le langage, dans les citations que j'ai données, il n'était pas beaucoup question du langage, en tout cas en tant que parler. Certes, c'était induit du fait que le refoulement se fait par la parole, mais tout ce qui ensuite a été développé par l'étude que Freud a inaugurée — les associations libres, la *talking-cure* — a ouvert un champ qui ne semblait pas prévu au début, tout en y étant contenu tout de même...

Ainsi, c'est Freud qui a découvert que cette énergie était le désir alors qu'au début on le voit confondre souvent le désir et le besoin. Par la suite, le travail des psychanalystes qui se sont intéressés à l'analyse des femmes et à celle des enfants a permis de voir que l'énergie passée dans le langage était presque plus importante que l'énergie physiologiquement, chimiquement mesurable, comme Freud l'avait au départ espéré.

On sait maintenant qu'il n'y a pas, par exemple, d'homosexualité due à la biologie. Les anomalies biologiques jouent dans les pulsions, mais pas dans l'expression langagière et sociale de la sexualité — ceci aurait étonné beaucoup Freud à l'époque.

Freud a buté sur la compréhension de la femme pour des raisons qui lui étaient personnelles, tenant à sa propre analyse. En dehors des raisons sociologiques, de son temps, il y a celles qui tiennent à son peu d'expérience sexuelle des femmes et à sa longue chasteté. Il a été fiancé pendant cinq ans avec Martha. Il était plutôt marié avec sa recherche. Au début, c'était la recherche chimique, en rapport avec la non-douleur et la jouissance, la cocaïne. En étudiant la conduction nerveuse chez les arthropodes, il a fait la découverte de la cocaïne, comme panacée pour les humains qui ne souffriraient plus jamais. Puis, ce fut la stupéfaction de voir qu'il s'agissait d'une drogue, dans le sens qu'ensuite elle déformait, elle faisait mourir. Lui-même a pris de la cocaïne pendant un certain temps. On ne sait pas du tout comment il l'a supprimée. Il en chantait des louanges dans les lettres à sa femme. Il avait découvert quelque chose de merveilleux...

Quand on lit les lettres que Martha écrivait à Freud, on

s'aperçoit qu'elle était son informatrice dans la compréhension des femmes ; elle était aussi son initiatrice.

Martha était peu névrosée. Alors qu'ensuite, il y a eu la princesse Bonaparte*, qui a été terriblement névrosée du fait de l'éducation sadique et perverse dont elle a été l'objet de la part de sa grand-mère et de son père. Mais c'était une femme intelligente et en confiance avec Freud, pour la première fois de sa vie, qui a pu lui dire tout ce qu'elle pensait et plus encore : par exemple, qu'elle s'était fait opérer trois fois pour essayer de rapprocher son clitoris de son vagin, parce que, soi-disant, c'était pour ça qu'elle était frigide. Elle est quand même restée frigide après. Cette femme lui a servi de référence. De même, Lou Andréas-Salomé**, qui n'avait que la sensation clitoridienne ; pour elle, c'était le clitoris qui faisait tout, le vagin n'avait pas de sensibilité par lui-même... Ce sont là des femmes qui ont été abîmées dans leur recherche libidinale. Surtout la princesse, qui était une fille douée féminin ement, douée intellectuellement, douée physiologiquement, physiquement aussi : elle était élevée un peu comme Kaspar Hauser***, pas entière-

* Marie Bonaparte (1882-1962). Cf. Célia Bertin, *La dernière Bonaparte*, Librairie académique Perrin, 1982. Comme elle le précise à E. Simion lors de leur conversation, F. Dolto venait de lire cette biographie qui constitue donc la source des éléments qu'elle donne ici sur la vie de la princesse. M. Bonaparte a, elle-même, rédigé son autobiographie : *À la mémoire des disparus*, P.U.F., 1958. Sur l'ensemble de son œuvre, son amitié avec Freud et son impact quant à la propagation de la psychanalyse, cf. É. Roudinesco, *op. cit.* Ses principaux écrits sur la sexualité féminine sont regroupés dans : M. Bonaparte, *La sexualité de la femme*, P.U.F., 1951 et M. Bonaparte, *Psychanalyse et biologie*, P.U.F., 1952.

** Lou Andréas-Salomé (1861-1937). Venue tardivement à la psychanalyse, à partir de sa rencontre avec Freud au Congrès de Weimar (1911), elle y consacra les vingt-cinq dernières années de sa vie et entretint avec Freud une correspondance suivie, jusqu'en 1936. Elle joua un rôle important dans l'élaboration de la théorie de la sexualité féminine, dans une grande liberté d'esprit tant dans les propos qu'elle échangea avec Freud à ce sujet, que dans ses propres écrits. Cf. L. Andréas-Salomé, S. Freud, *Correspondance*, suivi de *Journal d'une année*, Gallimard, 1970 ; *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1980 ; *Éros*, Éd. de Minuit, 1990 ; ainsi que H. F. Peters, *Ma sœur, mon épouse* (Biographie de Lou Andréas-Salomé), Gallimard, 1967. Dans un entretien avec É. Roudinesco en avril 1986, F. Dolto confie qu'en 1960 elle ne connaissait pas encore les écrits de Lou. Elle la découvrira plus tard et, dit-elle, « se sentira tout à fait de la même veste que Lou Andréas-Salomé ». Cf. *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, *op. cit.*, p. 32.

*** Cf. Anselm von Feuerbach, *Kaspar Hauser*, Vertiges, 1985 ; préface de F. Dolto, reprise en annexe dans F. Dolto, *Solitude*, Gallimard, 1994.

ment enfermée, mais sous-alimentée psychiquement, sous-alimentée culturellement par une grand-mère imbécile et haineuse qui ne voulait que l'argent... Sa mère était morte et la princesse était la seule héritière; si elle aussi avait pu mourir, ce que la grand-mère souhaitait, son père aurait hérité de sa femme. Là, comme la princesse était mineure, l'argent était mis de côté. Et le jour où le notaire lui a donné son argent, elle n'avait même pas de quoi s'habiller, elle vivait comme la fille d'un pauvre, alors qu'elle était à la tête d'une fortune colossale. Elle avait des désirs de savoir, des désirs de connaissance, des désirs d'aimer. Enfin, elle était une nature tout à fait exceptionnelle, dans un milieu doublement imbécile : le milieu de la cour dont sa mère était issue et le milieu pervers et méchant de la grand-mère qui était une femme de chambre; le père de la princesse était l'enfant d'une femme de chambre qui avait couché avec un Bonaparte... Ce sont ces deux femmes qui ont été les plus importantes.

C'est comme ça qu'a commencé l'étude de la psychanalyse, c'est un fait et puis c'est tout. C'est marqué des idéaux de chacun. Quand on fait une étude, on y projette sa propre éthique* et ses refoulements; c'est inévitable, même si on essaie d'en trouver les soubassements.

C'est tout de même intéressant que Freud ait vu comment une énergie, la libido, et son utilisation fonctionne dans des voies que l'éthique soutient. S'il n'y a pas tension et déplacement de la libido vers un autre objet qui rapproche les humains entre eux dans le social, la libido est une énergie qui se perd tout simplement. Et justement, Freud a lutté aussi contre des voies où l'éthique soutient le refoulement. D'ailleurs, il le disait au pasteur Pfister** : « Vous avez de la chance, avec une religion, d'avoir quelque chose à proposer aux gens une fois que vous les avez dé-refoulés. Mais moi, non. J'analyse et puis je n'ai rien à leur proposer. »

* L'emploi que fait ici F. Dolto de ce terme, est-ce plutôt dans le sens de la morale ? Au sujet du développement qui suit, le lecteur peut consulter, à titre indicatif, S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, P.U.F., 1986; et *L'avenir d'une illusion*, P.U.F., 1980.

** Oscar Pfister (1873-1956), docteur en philosophie et théologien qui, dès 1908, montra un vif intérêt pour les recherches de Freud. Il fut le premier à appliquer la psychanalyse à la pédagogie. Il vécut à Zurich. Il fut un ami fidèle de Freud, tout en gardant la liberté de ses convictions religieuses. Cf. O. Pfister, S. Freud, *Correspondance* (1909-1939), Gallimard, 1966.

Il n'était pas contre les sublimations qui pouvaient se faire après, c'est-à-dire l'utilisation de cette même énergie qui, barrée par la castration, ne pouvait aller dans la direction de la satisfaction immédiate du corps mais il n'était aucunement contre les disciplines éthiques, éthologiques* on pourrait dire, pédagogiques, tout en disant : « Il faut se méfier, parce qu'on peut refouler ce qui ne serait pas refoulé chez certains individus », ce qui est vrai...

Introduction

16

[Françoise Dolto - Jean-Mathias Pré-Laverrière]

Cette subjectivation est représentée par le prénom, nettement masculin, nettement féminin ou parfois compatible avec les deux sexes. Le prénom est déjà en lui-même un témoignage de ce que les parents pouvaient assumer de la sexualité de cet enfant qui, avec sa naissance, leur fait renoncer, définitivement ou non, au fantasme d'un enfant de l'autre sexe.

17

[F. D. - E. S.]

Il faut bien se rappeler que la sexualité génitale est prééminente à la puberté, et ensuite à l'âge adulte, mais qu'elle n'interdit ni n'efface complètement l'existence de pulsions de la sexualité prégénitale : l'oral (le percevoir), l'anal (le faire), c'est-à-dire tout ce qui concerne les sens — la vue, l'olfaction, l'audition, le goût et le toucher. Tout cela continue d'exister quand, au moment de la puberté, intervient le génital. La sexualité n'est donc pas génitale, même chez l'adulte. C'est sa dominante qui est génitale, à partir de l'âge adulte, en vue de la procréation.

18

[F. D. - J.-M. P.-L.]

En effet, même si l'anatomie des caractères sexuels secondaires est confirmée, le retard de spermatogenèse ou le retard des règles gêne le jeune homme et la jeune

* Rappelons que l'éthologie est d'abord la science qui étudie les mœurs, les faits moraux.

fille dans leur sentiment de droit au désir, lorsqu'ils sont en collectivité mixte. Bien que la libido prenne source dans l'ordre anatomique et physiologique, elle est constamment symbolisée par les perceptions que le sujet lui-même peut avoir des sensations de sa féminité ou de sa masculinité en référence à l'autre. Ainsi, en psychanalyse, lorsqu'on parle de libido, c'est à un niveau symbolique ; cependant, nous sommes bien obligés d'enraciner nos propos dans une incarnation masculine ou féminine. Et c'est notre mythologie de penser que cette libido est toujours conforme à l'anatomie et à la physiologie du sujet. Mais, même si la psychanalyse ne repose pas que sur du scientifique, elle ne le nie pas pour autant. Sans lui être parallèle, elle est symbolique de notre incarnation mâle et femelle.

19

[F. D. - J.-M. P.-L.]

Cette recherche de complémentarité qui existe dans les deux sexes est tout, ou partie, fantasmatique. Prenons un exemple que tout le monde connaît : Ève, symbolique de la perversité humaine, attendait d'une consommation orale du fruit d'une espèce végétale exceptionnelle le tout-savoir mental et le tout-pouvoir matériel. Le fruit symbolique du fruit réel qu'elle attendait, c'était d'*être* et de *faire* par le désir mental, joint à la consommation orale. Or, ce qu'elle obtient est bien dans la ligne de la fécondité — rencontre d'un désir avec consommation —, mais ce n'est pas un avoir de puissance mentale, c'est une expérience douloureuse de sa réalité, c'est un savoir perceptionnel : la co-naissance avec Adam (pulsions passives et pulsions actives conjointes dans l'épreuve) du monde de la dualité. Le désir irrépressible d'Adam et Ève fut déclaré, par eux, pervers parce que tout désir, jusque-là seulement spéculaire, s'accomplissait par manducation. Or, le désir, dans sa médiation orale, ne peut amener qu'une déconvenue sur le plan du pouvoir, la maîtrise du monde de la réalité nécessitant l'expérience du corps entier. Cette déconvenue sur le plan de tout savoir concernant le pouvoir, c'est que, contrairement à ce qu'il en était attendu, ce savoir est une initiation à la dualité et implique que la co-naissance soit émergence de l'épreuve séparatrice entre le viable et le non-viable et la douleur seuil, signifiant le passage entre ces deux domaines (le viable et le non-viable).

Ce savoir est la découverte du non-pouvoir, c'est une castration. Mais cela n'annule pas le fait que le désir qui l'avait mû était *le* désir; c'est-à-dire la libido visant à l'accomplissement fertile. Un fruit réel, conjoint à un fruit symbolique, est toujours inconsciemment impliqué dans tout désir authentique (celui qui engage un être par définition non identique à un autre), et il est impossible d'en prévoir l'effet réel.

L'échec du désir des pulsions orales passives associées à la conjonction des pulsions actives est une initiation pour l'être humain, que symbolisent Adam et Ève, initiés à la révélation de leur visage, de leur sexe et de leur corps, dans leur fragilité existentielle, mais aussi dans le jeu de leurs forces défensives, industrieuses, fertilisantes. Car, la déprivation castratrice de tout avoir oral (le paradis terrestre) apporta, avec la révélation de leur être honteux, l'émergence du désir de survie dans l'espace — par leur créativité d'individus langagièrement complices, associés dans le travail — et de survie dans le temps — par leur descendance procréative.

La transgression d'Ève, mue par son désir, est l'œuf de la transcendance humaine. L'ardeur du désir barré dans son accomplissement transgresseur de la Loi peut aboutir à la mort, comme il peut aussi préparer à la mutation symbolique du désir d'un être, lui-même transformé par l'épreuve de son échec.

20

[F. D. - E. S.]

J'écris «fertilité» qui est un mot végétatif, pour ainsi dire, mais, en fait, c'est la fécondité, les modifications de soi et de «il va se passer quelque chose dans ma vie». Dans les rencontres, il y a une fécondité qui est attendue. La rencontre va porter un fruit et, davantage, fruit en vue d'une œuvre que nous allons faire ensemble.

Mais c'est une fécondité de style «œuvre manufacturée», œuvre produite, si on peut dire, c'est du «faire». Tout au contraire, le concevoir à partir de la génitude, de la génitalité (ce qui va être la découverte de l'homme et de la femme), c'est que l'œuvre a son mot à dire, si elle veut être créée ou non.

Ce n'est pas le cas dans l'oral et dans l'anal. L'oral et l'anal sont des fonctionnements de la libido par rapport à

l'objet, où c'est le sujet qui est maître de l'objet partiel avec lequel il fonctionne ; la rencontre qu'il fait d'un autre pour fonctionner, c'est par rapport à cet objet partiel, tandis que, à partir du stade génital, une découverte se fait : à travers le lieu partiel de son corps, les génitoires, il se passe une totalité de modifications de la relation à l'autre et l'œuvre est une œuvre vivante qui, par elle-même, a son intention par rapport à elle-même. C'est ce qui est le *tout à fait nouveau* de la génitude et qui se prépare à la puberté, de façon tout à fait inconsciente.

21

[F. D. - E. S.]

Avant la découverte de Freud, les anomalies du comportement sexuel étaient traitées uniquement dans l'immédiat. « Qu'est-ce qui s'est passé immédiatement qui provoque ça ? » et « pour l'empêcher, quel est l'agent immédiat à modifier ? ». Freud s'est aperçu que c'était articulé à une inscription très lointaine, qui se décodait, à l'insu même de celui qui était le théâtre de l'action, motivé par une énergie enfouie, qui s'exprimait de façon non attendue, ni par le sujet lui-même ni par les autres.

22

[F. D. - E. S.]

Cela pourrait se formuler comme ceci : « Ce serait formidable de lui rentrer dedans. Mais, attention ! D'abord parce qu'elle est forte comme une adulte, et puis il y a l'autre, il est là et il va se venger sur moi » — l'autre qui est le protecteur de la mère, ou le père. Il y a ce balancier contradictoire. Et puis : « Je l'aime fortement. Pourquoi lui faire du mal ? »

Le garçon a pour la mère des attitudes passives et actives, qui sont en contradiction déjà, par rapport à elles-mêmes, par rapport au troisième et par rapport aux autres. Dans les relations sociales, c'est contradictoire aussi : « J'aime mon père. Je veux devenir comme lui ; mon père, il rentre bien dans ma mère, mais ce n'est pas pour lui faire mal, c'est pour lui faire des enfants. Et moi, est-ce que je veux un enfant avec ma mère ? Pourquoi faire un enfant ? Les enfants, ça emmerde tout. »

Car le moment de désirer un enfant, qui arrive chez le petit garçon vers trois, quatre ans, est fugitif ; ensuite, c'est

le contraire. «Les enfants empêchent. D'ailleurs, les femmes, elles deviennent idiotes parce qu'elles ont des enfants.»

Cette contradiction par rapport à la génitude fait que le petit garçon donne plus d'importance au contusif et au pugnatif des énergies viriles, qui sont en contradiction avec la tendresse, le désir de caresses et d'être caressé. Les contradictions sont vraiment dans tous les sens, mais il y a une résultante qui finalement oblige. La vie continue, la vie sociale appelle qu'il faut vivre. Alors, il faut vivre comme ceux de sa classe d'âge, et la plupart de ceux de sa classe d'âge sont déjà marqués par la loi, ils se sentent dans la même loi que les adultes; or, cette loi, elle n'est pas, comme l'enfant croyait, une loi des comportements, mais une loi beaucoup plus profonde où chacun, par rapport à sa propre mère, est dans une attitude tout autre que par rapport à la femme qu'il appelle sa mère.

Le père aussi. «Ton père n'a pas choisi de vivre et d'avoir des enfants avec ta grand-mère.» Pour l'enfant, c'est une révélation, car il pensait que sa mère était aussi la mère du père. Il a là, tout d'un coup, la révélation que la personne qui, pour le père est sa propre mère, n'est pas celle qu'ils avaient entre eux. Ils continuent d'avoir cette même personne en rivalité; mais la personne vis-à-vis de laquelle le père a été soumis par la loi est une autre personne.

Quelqu'un m'a raconté la scène suivante, dans un train : la mère lisait un roman. Le père jouait à un jeu électronique avec son enfant, un garçon de sept ans, qui voulait toujours gagner et était furieux si c'était le père qui gagnait. Le père calmait son côté mauvais joueur, puis, à un moment, comme ils avaient fini de jouer, la mère a dit (on ne savait pas auquel) : «Ah, passe-moi donc mon tricot; j'ai un petit peu froid.» Le fils et le mari se sont précipités sur le tricot de la femme, pour le lui donner. Et l'enfant a fait des yeux étincelants à son père, lui a arraché le tricot et a dit: «D'abord, toi, ta mère, elle est morte quand tu étais petit. Tu n'as pas à soigner mère. Mère demande à être soignée. Tu n'as pas de mère. Laisse-la-moi. Après tout, c'est ta femme mais, moi, je suis son fils.»

Le père a été un peu étonné et la mère n'a rien dit. Les deux se sont regardés, et la femme a pris son tricot. Ils n'ont plus rien dit et les «hommes» ont recommencé leur jeu.

Le garçon avait dit une parole qui était vraiment sentie,

d'une profondeur agressive vis-à-vis du père. «Toi, tu as tué ta mère. Alors, tu ne vas pas passer le tricot. Attends.»

C'est curieux ces luttes. Le garçon est engagé dans une lutte de rivalités, à travers un jeu avec le père. Il veut gagner au jeu et, dans la vie aussi, il veut gagner pour être, lui seul, la provende de la mère, et non pas le père.

23

[F. D. - E. S.]

La libido est orientée imaginairement vers le père et la mère ou les gens qui les remplacent. Cela peut ne pas être les géniteurs, mais des adultes éducateurs et modèles. Ou, aussi, la sœur aînée, prise à la place de la mère. C'est déjà moins formateur, puisqu'il y a moins de rivalités. Elle est libre, elle n'a pas un homme qui est en possession d'elle, si bien que c'est moins difficile. La grande sœur est souvent plus investie que la mère, parce que c'est moins dangereux.

C'est ce qu'a exploité Fernand Raynaud* dans «Ma sœur...» Il y avait toujours sa sœur dans le coup. «Ma sœur me dit bien qu'il ne faut pas regarder les méchants. Les méchants me feront toujours du mal.» Et toujours comme ça, parlant avec la voix posée dans le nez, au lieu de l'avoir posée dans la gorge, posée au moment de la libido orale. Le nez est très important dans la libido narcissique des gens. Placé au centre du visage, il fait dire aux psychanalystes : «C'est phallique, c'est le sexe, c'est le pénis du visage.» Ce n'est pas ça du tout.

Le nez est vraiment la zone érogène qui a été au contact du corps de la nourrice, au moment de la tétée. Près des yeux, il se trouve dans cette triangulation des yeux et du visage; en effet, l'enfant, quand il regarde la mère, voit son nez, son visage. Mais, en même temps, tout ce qu'il lui dit est inspecté par cette figure abstraite que forme finalement le type de triangulation du nez, du visage et des trous du nez, que l'enfant voit par en dessous. Quand il est avec la mère, il ne voit pas du tout son visage de la même façon que nous.

Les dessins de voile que les enfants font me semblent être la respiration de la mère, ce triangle isocèle que l'enfant voit en dessous du nez de l'autre. J'ai souvent pensé

* Fernand Raynaud (1926-1973), artiste français, conteur d'histoires.

que lorsqu'une mère donne à son enfant un climat de bonheur et de liberté, eh bien, il dessine de grandes voiles ; et il en fait de toutes petites, quand elle lui resserre psychologiquement le droit à être et à respirer librement.

Le nez est une dialectique de l'amour archaïque entre l'enfant et sa mère.

Son nez, l'enfant l'enfouit dans le sein maternel et il reste marqué de cet engramme d'écriture, l'écriture de leur première relation archaïque, qui est à l'origine de sa relation sociale*.

24

[F. D. - E. S.]

Quand la castration (l'interdit de réaliser la consommation sexuelle qu'il désire) est endogène, c'est-à-dire vient de l'enfant lui-même, c'est plus pénible et plus limitant pour la libido, que si c'était quelqu'un d'autre, qui est l'exemple d'une sexualité réussie, qui imposait la non-réalisation du désir à l'enfant. L'enfant reste avec toute sa puissance de s'être lui-même imposé cette restriction, cette autocensure, au lieu d'être censuré par le censeur extérieur.

25

[F. D. - J.-M. P.-L.]

Avant la résolution œdipienne, la mère était ressentie phallique ; mais le phallisme pénien du garçon lui sert à se ressentir aussi phallique que la mère et, du fait de son engagement vers le père, à se détacher d'elle comme objet pénien. C'est le narcissisme du garçon qui a introjecté la mère et qui s'investit comme objet de la mère, mais objet devenant lui-même pénien, à la recherche d'une identification masculine.

* Au sujet de la référence olfactive et de la zone érogène subtile du nez, cf. F. Dolto, « À la recherche du dynamisme des images du corps et de leur investissement symbolique dans les stades primitifs du développement infantile », exposé résumé de la conférence faite le 9 octobre 1956 à la SFP, publié dans *La Psychanalyse*, t. 3, P.U.F., 1957, pp. 297-303. Cf. aussi F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*, pp. 105 et suiv. et dans ce volume, *infra*, commentaire 72 et commentaire 84.

26
[F. D. - E. S.]

Les sortilèges, c'est la magie dont l'enfant croit que le père est capable pour se venger de lui, s'il ne lui a pas donné une punition qu'il sent avoir méritée, parce qu'il a fait quelque chose que le père ne permet pas et qu'il le lui a caché. Les désirs qu'il a et qui ne sont pas compatibles avec la loi du père sont accompagnés pour lui, imaginairement, de sortilèges de rétorsion. Sans barrages, on voit naître des névroses compulsives obsessionnelles tout à fait construites — par exemple, l'interdit de réussir. J'ai vu un enfant comme cela. Il avait sur lui des cailloux. Et il y avait toujours le caillou qui ferait rater la journée et le caillou qui la ferait réussir. Tous les matins, il plongeait sa main dans sa poche, il en sortait un sur la table et celui qui était en position d'être vu en premier faisait que la journée serait ratée ou réussie.

Alors, pour rattraper le sortilège de ce caillou, il avait des rites obsessionnels; il faisait la série de tous les minéraux qu'il connaissait dans Paris. Il savait comment étaient pavées les rues, comment étaient les boutiques qui avaient du similimarbre de telle manière ou de telle autre, les boutiques d'antiquaires qui avaient des pierres dures d'une façon ou d'une autre. Il n'arrêtait pas jusqu'à ce qu'il ait fait la série, sa propre classification minérale.

Par exemple, il allait d'abord place Beauvau où il y avait un antiquaire. Il fallait qu'il retourne dans la rue de Miromesnil, où il y avait une pierre qui n'était pas dans son classement. C'était fou la vie de cet enfant. À la fin de la journée, il était épuisé. Parfois, il n'avait même pas le temps de déjeuner. Le lycée n'y comprenait rien. Il fuguait et on ne le voyait plus. Quelquefois, il était premier; quelquefois, il était dernier — il remettait une copie blanche, parce qu'il fallait qu'il ait raté.

Cela s'est produit aussi chez moi : alors qu'il sortait ses cailloux, il fit une mine de dégoût terrible. Alors, j'ai ramassé un caillou qui était tombé par terre et, comme si j'avais caressé une petite bête, je lui dis : « Mais il n'est pas si méchant, ce caillou. Pourquoi tu lui fais cette tête-là ? — Ah ! il n'est pas méchant ?! Il me gâche ma vie, ce salaud ! » Il disait sur ce caillou tout ce qu'il aurait pu dire sur son père. C'est ainsi en phase de latence.

Son père était ingénieur minéraliste. Il avait une mère

obsessionnelle et frigide, tout à fait assommante, ingénieur aussi. Le père était une bonne pâte — il n'avait pas eu de père lui-même, l'ayant perdu à la guerre de 14. Il était absolument comme une femme avec sa femme.

Et c'était cette castration endogène, qui devait être donnée à ce garçon par les sortilèges sortis du génie du père (ou de la mère) ; ce génie était remis dans les pierres desquelles dépendait son droit à réussir ou à rater sa vie.

Cette folie a commencé vers huit ans et demi. Plus tard, il a fait une psychanalyse. Aujourd'hui, c'est un homme brillant qui est allé à Polytechnique. Justement, il est revenu me voir, quand il était à l'X, en me disant : « Vous m'avez soigné quand j'étais petit et maintenant je viens vous voir parce que j'ai la tête comme un caillou. » Il n'avait plus un poil sur la tête. C'était une pelade totale. Il était devenu un caillou. On n'a pas repris le travail, parce qu'il avait fait son analyse avec un homme. Moi, j'avais dépisté l'histoire. Il ne voulait pas parler avec une femme. Il avait déjà une mère trop marquée de « neutre », limitant le bonheur de vivre. Son père était un brave homme, gentil mais sans autorité et ne voulant que bien faire. Il fallait un homme pour en parler. Une étrange histoire. Il est toujours marqué d'une pelade à vie. D'un sortilège...

La puissance que l'enfant prête à l'adulte peut facilement être déléguée à des objets de la nature, mais aussi un peu à des objets fétiches. Il y a des enfants qui ont un écrou, un boulon magique et il faut qu'ils le tournent, qu'ils le voient pour que ça marche bien. Ils délèguent à un objet un sens qui, en fait, vient de la question : « Est-ce que je suis bien aimé de mon père ? Est-ce que ma journée va être bonne ou est-ce qu'à mon insu je suis dans une situation que mon père n'aimerait pas ? »

Comme une conscience du bien et du mal qui est prêtée à quelqu'un qui l'aurait inscrite dans un objet. La paix de l'enfant dépend de la façon dont il respecte ou non cet objet qui, en positif, est un talisman protecteur et, en négatif, un gri-gri inquiétant. Les enfants font ça facilement, sans que jamais personne ne leur en ait parlé. C'est quelque chose qui est inscrit dans la nature humaine et qui vient certainement de ce retour, sur la personne du garçon ou sur un objet partiel, d'une libido active qui est détachée de son objet.

27
[F. D. - E. S.]

Après la puberté, il y a un déplacement de la région génitale grâce à laquelle le garçon est arrivé à ce conflit sur sa personne en société ; il accepte que son sexe n'est pas fait pour le sexe de sa mère ou de ses sœurs, qu'il lui faut y renoncer absolument. À ce moment-là, il est libéré totalement d'une angoisse qui était insupportable et il peut, avec cette force qui était la force érectile en lui, dans son désir, accéder alors à rivaliser avec ses camarades qui sont marqués de la même loi vis-à-vis de leur mère et de leur père.

Garçons ou filles, rentrent ainsi dans un comportement social où ils se font valoriser eux-mêmes. Le corps propre devient le représentant d'un sexe sainement castré, c'est-à-dire leur personne et leur parole devient symbolique de leur option virile ou féminine : parole d'homme, parole de femme, parole d'être humain.

28
[F. D. - E. S.]

Concernant le garçon, au moment de la puberté, le lieu d'appel de son désir n'est plus un objet partiel ; il s'agit d'une personne qui n'attire pas seulement son objet partiel (le pénis) mais qui, par ce détecteur qu'est l'érection pour une personne hors de la famille, transmue toutes les forces émotionnelles, culturelles et personnologiques du garçon et donne un nouveau sens à sa vie : il est amoureux pour la première fois, avec un fort désir d'engagement.

29
[F. D. - J.-M. P.-L.]

Il est certain que ce conflit normal, l'Œdipe, est vécu de la façon la plus économique lorsque le père prend l'autorité castratrice sur le garçon. S'il n'y a pas de père, le garçon est obligé de s'auto-castrer du fait de ses pulsions contradictoires vis-à-vis des filles.

30
[F. D. - J.-M. P.-L.]

L'hypothèse qui a permis à Freud tout le développement de la symbolique sexuelle chez les hommes comme chez

les femmes s'est cependant vue infirmée par les recherches scientifiques.

En effet, maintenant qu'on a découvert le sexe chromosomique et le sexe gonadique, toutes les recherches biologiques prouvent que les femmes (ou les hommes) qui le sont incomplètement du fait d'une anomalie chromosomique ou gonadique, il suffit que, par leur apparence, ils soient masculins ou féminins, et que leur éducation ait été dans le sens de leur apparence aux yeux d'autrui, pour que leur libido, jusque dans l'inconscient, soit marquée de désir conforme à leur apparence génitale.

Les découvertes de la science actuelle prouvent que ce n'est pas la détermination hormonale qui est responsable de la structure de la personnalité; ce n'est pas exclusivement non plus l'apparence somatique, physiologique pour autrui; c'est la détermination symbolique de tel sujet dans sa structuration infantile au contact de tels parents.

Freud est passé d'une hypothèse biologisante à une recherche au niveau symbolique parce qu'il a découvert une méthode qui se servait du langage. Et c'est à la suite de cette étude qu'on s'aperçoit que c'est le langage qui forme l'être humain et non pas le substrat anatomique et organique.

31

[F. D. - E. S.]

Freud pensait que c'était par déconvenue sexuelle que les femmes luttaient pour l'égalité des droits civiques avec les hommes, alors que nous savons maintenant qu'il s'agit probablement du contraire. Il s'agit du danger que représentait pour les hommes la force chez les femmes; et les hommes avaient à lutter contre ce danger qui n'existait plus pour eux comme il avait existé autrefois*.

32

[F. D. - E. S.]

À l'époque patriarcale de l'organisation civique, politique de la famille, la fille devait refouler sa sexualité tout le temps qu'elle était sous la férule parentale. Cela ne veut pas du tout dire que c'était refoulé, mais seulement réprimé consciemment.

* Cf. F. Dolto, *Le féminin*, *op. cit.*, « La condition féminine au regard de la psychanalyse. »

33
[F. D. - E. S.]
La moralité « élastique » des femmes prouvait pour Freud qu'elles avaient un Surmoi peu solide, qu'elles étaient soumises au père dans la réalité, mais qu'elles n'avaient pas introjecté une loi, comme les garçons l'introjectent par une castration endogène. Moi, je pense que cela vient aussi de ce que beaucoup de pères étaient désirants de leurs filles, qui le ressentaient, elles, très bien ; ils le montraient sous une forme de férule, d'interdiction d'aller vers les garçons parce qu'ils étaient jaloux. Les filles sentaient bien que leur père était amoureux d'elles ; et elles étaient en effet moins structurées moralement parce que le père était plus pervers avec elles qu'avec ses garçons.

34
[F. D. - E. S.]
L'hystérie fait que les femmes affichent des comportements qui ne peuvent pas être cachés — par exemple, un bras paralysé, ne plus pouvoir avancer, ne plus pouvoir manger...

Cela n'avait pas d'explication. Au début, on agressait les filles, les femmes, pour qu'elles abandonnent ces comportements, mais ça se déplaçait autrement. Donc, c'était très profond.

Freud a commencé à s'intéresser à l'hystérie après avoir vu Charcot* provoquant une hystérie particulière : les femmes avaient des difficultés, elles avaient des troubles, des tas de dérangements, et Charcot s'occupait d'elles de sorte qu'elles devenaient des hystériques, au sens de la grande scène hystérique, ignorant que c'était en fait à l'intention de Charcot, qu'elles se mettaient à aimer. « Occupez-vous de moi. Vous voyez comme je souffre. » Les souffrances étaient très variables et elles devenaient hystérisables. Cela avait beaucoup frappé Freud de voir comment ces scènes se reproduisaient, les mêmes, devant Charcot et son petit groupe, qui n'attendait que cela.

Charcot disait que toutes les souffrances des femmes

* Freud a suivi les leçons de J.-M. Charcot, à la Salpêtrière, d'octobre 1885 jusqu'en février 1886.

étaient des histoires d'alcôve. Il l'a affirmé sous une forme édulcorée, métaphorique : « Toutes les femmes qui viennent ici, tous ces dérangements, si on va au bout de quelle en est l'origine, ce sont toujours des histoires d'alcôve. » Et à ce moment-là, le jeune Freud lui a demandé : « Mais, maître Charcot, pourquoi ne le dites-vous pas ? » Il a répondu à Freud : « Jeune homme, si vous voulez vous faire écharper par la société et être rayé des cadres de la médecine, vous n'avez qu'à le dire. »

Chez les hommes, l'hystérie est utilisée dans l'armée, dans la politique, dans les jeux d'influence des uns sur les autres. L'hystérie est un comportement qui est fait pour manipuler autrui. Les défilés militaires, c'est de l'hystérie, de l'hystérisation qui, parce qu'elle est sociale, passe. Porter un uniforme c'est hystérique. Mais chez les hommes, on ne s'en apercevait pas. Alors que la femme n'avait que son corps pour essayer d'arriver à ses fins, à manipuler l'objet de son désir, pour qu'il fasse attention à elle.

35

[F. D. - E. S.]

Les nourrices étaient obligées d'allaiter elles-mêmes leurs enfants ou, au contraire, de les abandonner pour aller nourrir les enfants des autres. Mais elles n'étaient pas leurs mères ; c'étaient des personnes mercenaires. Les enfants, filles comme garçons, avaient comme premier objet d'identification quelqu'un qui n'était pas interdit génétiquement et ils étaient obligés de faire le deuil de ce premier objet, puisque la nourrice, on la lâchait généralement. En même temps, ils avaient été formés par quelqu'un qui les avait érotisés, comme tout bébé est érotisé par sa nourrice, et qui les avait élevés à être en rivalité avec leur premier objet d'amour. Mais après ça, tout était mis dans le refoulement et n'était pas conjugué au père géniteur, puisque la nourrice n'était pas l'épouse du géniteur.

36

[F. D. - E. S.]

Je crois que le renoncement au premier objet d'identification a joué un rôle dans le développement du racisme en Amérique où, justement, les nourrices étaient des noires. Les serviteurs, sur la fidélité desquels les parents comptaient pour que la maison tourne bien, étaient des

Noirs... Ils étaient les premiers objets aimés des enfants; les premières musiques, les premières odeurs, les premières tactilités qui avaient érotisé (génitalement aussi) les enfants venaient des Noirs... On le voit bien dans les vieux films américains : la grosse nourrice noire était toujours la bonne nourrice pour la vie, mais le garçon n'aurait jamais couché avec une Noire, la fille n'aurait jamais épousé un Noir. Il fallait absolument que l'enfant renonce à ces gens qui avaient érotisé son enfance. Ces gens-là devenaient un danger... Les femmes noires, la mixité des relations, il ne fallait plus qu'on en ait quelque chose en commun, quand on devient adulte. Je me demande si le racisme n'est pas venu de cela.

37

[F. D. - E. S.]

L'expérience montre que le début de l'analyse d'une femme est apparemment facilité si l'analyste est un homme, parce qu'il est plus attentif à une femme. De même, une analysante est plus en confiance avec un homme, marqué de l'interdit de dévoiler le secret médical — perçu en même temps comme sachant, comme une grande personne par rapport à elle, et comme un homme, c'est-à-dire quelqu'un qui admet, à ses yeux, sa féminité.

Mais, en réalité, dans la suite du déroulement des séances, lorsque la règle fondamentale est appliquée, il n'y a plus de différence, parce qu'il ne s'agit que d'une méthode; cela fait une différence dans le mode de résistance mais, puisque le travail c'est d'empêcher les résistances, le psychanalyste sait que les résistances, chez la femme, vont consister à dire des choses concernant l'hostilité qu'elle éprouve pour ce qu'il ressent, c'est-à-dire ce qu'il y a de féminin chez lui.

Pour la patiente ce sera, au contraire, que l'analyste homme ne fait pas pour elle ce qu'il dit pour l'aider : « Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire. Oui, naturellement. Vous êtes un homme, vous ne pouvez pas comprendre. »

Et si l'analyste est une femme : « Oui, vous comprenez, mais vous êtes jalouse. Je ne peux pas vous parler de mon homme, parce que vous êtes jalouse de lui. C'est pour ça que vous me dites qu'il n'est pas fait pour moi. »

L'important (et c'est cela la méthode) c'est le dire vrai

des émois qui sont éprouvés par l'analysant, ce n'est pas le fait que son analyste soit un homme ou une femme, puisque chacun ne retrouve que les histoires qu'il a eues quand il était jeune, au moment où il s'est construit entre les hommes et les femmes du début de sa vie.

C'est en psychothérapie, dans la partie des premiers entretiens, que les gens cherchent un appui sur l'analyste et que le sexe de l'analyste fait une différence. Mais quand on entre vraiment dans l'analyse, c'est-à-dire dans le travail que l'analysant fait avec lui-même, face à ses résistances à vaincre, que ce soit un homme ou une femme, se dérouleront les mêmes choses, avec un autre révélateur.

Là où le choix d'un homme ou d'une femme fait gagner du temps, c'est avec les enfants et les adolescents. Les adolescentes gagnent du temps à faire du travail avec une femme, parce qu'elles ne cherchent pas à séduire l'homme. De même les garçons gagnent du temps à être avec un homme, parce qu'ils ne cherchent pas à le séduire, comme ils feraient avec une femme.

38

[F. D. - E. S.]

Il y a des psychanalystes hommes qui ont beaucoup de difficultés à sentir que leur patient est en train de réagir avec eux, comme s'ils étaient la mère ou une femme; ils n'entendent pas du tout et ils peuvent pendant très longtemps l'empêcher de dépasser cette période de son histoire qu'il vit vis-à-vis de la mère, mais dans un transfert sur un homme.

Il m'arrive parfois d'avoir au téléphone quelqu'un (homme ou femme) dont le psychanalyste fait très bien son travail, mais pense que ce qui se revit chez le patient à ce moment-là, c'est vis-à-vis de la personne du père, parce que l'analyste est un homme, et de même s'il s'agit d'une patiente : « Elle me fait ça, comme si j'étais son père. » Et ça traîne. Si c'était vrai, le symptôme et les troubles disparaîtraient Elle avancerait, c'est-à-dire qu'elle retournerait plus en arrière dans son histoire. Puisque ça traîne, c'est qu'il y a une erreur. Où est l'erreur ?

Quelquefois, il suffit simplement de dire au téléphone : « Mais puisque vous me téléphonez à moi, qui suis une femme, c'est peut-être bien que tout ce que vous vivez depuis que c'est bloqué avec votre psychanalyste mascu-

lin, c'est peut-être que vous auriez voulu le dire à une femme. Dites-le-lui. Dites-lui : "Je ne peux plus vous parler. J'ai parlé à Madame Dolto et elle m'a dit que ce que je lui disais, c'était comme si je voulais le dire à une femme et que, en le disant à vous, je crois le dire à un homme. Peut-être parce que vous croyez que je le dis à un homme, mais vous n'êtes pas un homme pour moi en ce moment : 'vous êtes ma mère'". » Et, en effet, les choses se débloquent.

Cela peut venir aussi de l'idée que se fait le psychanalyste.

Le rôle du psychanalyste, c'est de gêner le moins possible le travail de l'analysant. En fait, c'est cela notre travail : c'est de gêner le moins possible, mais nous gênons toujours ; nous ne faisons que ça : gêner par notre savoir, par notre non-entendre. Il faudrait arriver à être totalement disponible et toujours savoir que le patient a tout à fait raison. Même si nous ne comprenons pas ce qu'il dit et à qui il le dit, savoir en quelle classe d'âge il nous a mis, sans jamais le savoir exactement.

39

[F. D. - J.-M. P.-L.]

La théorie m'aide à comprendre au cours d'une psychanalyse les processus de dégagement de la libido...

La théorisation me permet de voir par exemple que c'est un enfant qui demande une confirmation maternelle narcissisante de ce qu'il vient d'éprouver. Mon attitude contre-transférentielle est alors non pas de rester passive, mais d'acquiescer afin qu'il ait reçu ce qu'il attendait, afin de dépasser ce moment qu'il n'aurait pas dépassé sans mon attitude contre-transférentielle.

C'est l'aspect rencontre, non pas pédagogique, mais rencontre restructurante à certains moments clefs que je pense avoir saisi par ma théorie et qui demandent de l'autre pour l'enfant une certaine attitude pour les dépasser. C'est ça la différence entre la psychanalyse d'enfants et la psychanalyse d'adultes. Si ce n'est pas une attitude contre-transférentielle directe, c'est une interprétation en rapport, comme par exemple : « C'était pas commode quand tu avais quatre ans de comprendre que c'était bien d'être un garçon, alors que tu n'avais devant toi que des filles, que jamais maman ne t'avait dit que tu étais l'aîné

des garçons, alors que tu n'avais pas de modèle devant toi – sauf ton père.» Voilà une attitude qui est venue de la compréhension théorique de l'identité valorisante du garçon dans son sexe masculin, très difficile à acquérir chez un petit quand les aînés sont des filles et qu'il a tout naturellement envie de s'identifier aux aînés depuis l'époque où il ne savait pas s'il était une fille ou un garçon.

Parce que je joue, c'est contre-transférentiel en ce sens que non seulement l'enfant a fait un transfert sur moi d'une mère de l'époque de ses quatre ans et que je lui réponds quelque chose se rapportant à la mère de ses quatre ans, dans moi qui le comprend — dit comme si c'était dit par sa mère — mais en le lui resituant. Il fait un transfert de type filial à une mère extérieure à son Œdipe, et moi, ma compréhension fait que je lui dis quelque chose que sa mère n'a pas pu lui dire... Je contre-transfère là une attitude maternelle pour un garçon.

Pour une fille, par exemple qui a été très honteuse de sa sexualité au moment de ses règles parce qu'elle n'en avait pas été avertie par sa mère, et qui revit vers dix-sept, dix-huit ans une honte qu'un défaut de son corps puisse apparaître, et qu'elle pense que j'évalue son défaut. Je peux lui dire : «Vous pensez que je trouve cela un défaut, comme vous avez pensé à l'époque de vos règles que c'était une maladie, parce que votre mère ne vous en avait pas parlé. Je veux vous dire que la caractéristique qui semble vous humilier en ce moment est une caractéristique de votre personne, qui apporte à votre personnalité plus de richesse que si vous n'aviez pas ce que vous croyez être un défaut.»

C'est contre-transférentiel d'abord s'il s'agit d'une fille qui transfère sur moi une mère à Surmoi interdicteur de devenir une fille avec les caractéristiques qui sont les siennes, et c'est contre-transférentiel en se sens que je ne l'écoute pas en analyste qui s'empêche de transférer quelque chose de l'ordre maternel. Parce que je sais qu'une fille qui commence à sentir sa timidité a besoin que ce qu'elle dit à une femme (qu'elle sait être de l'âge maternel) ne soit pas perdu dans une écoute sans réponse. Tout ceci est surtout nécessaire chez les jeunes, mais c'est aussi nécessaire chez les adultes quand ils revivent dans l'analyse des périodes extrêmement archaïques. C'est pourquoi j'ai mêlé là la théorie et le transfert, car

je ne crois pas qu'on puisse faire une théorie de l'analyse sans que ce soit une théorie du contre-transfert. Peut-être que les hommes sont capables de faire une théorie de l'analyse de façon abstraite, mais je ne crois pas qu'une femme puisse faire une autre théorie de la psychanalyse qu'une théorie du contre-transfert féminin dans l'analyse. Peut-être parce que les femmes n'ont pas l'esprit logique et que, probablement, étant donné l'absence de l'image phallique dans leur propre corps, une règle absolue leur est impossible étant donné qu'aucune féminité ne peut se comparer à une autre, alors qu'un organe phallique peut se comparer à un autre, ce dont ne se privent pas tous les garçons entre eux.

Je prends donc la théorie qui m'a aidée à rendre compte des faits comme valable jusqu'à son échec dans un autre cas et je sais que ce critère de valabilité, plus que de valeur, est discutable : c'est le fait que c'est toujours une théorie du contre-transfert de ma personne avec sa structure et non une théorie de l'analyse. Du moins, je ne le pense pas. À moins que, en exposant ceci, ce que je vais faire au cours de ce travail, d'autres reconnaissent que, dans leur dégagement libidinal, les patientes suivent le même processus qu'elles suivent avec moi. À ce moment-là donc, on pourra dire qu'il y a quelque chose de valable au sens réel dans ce que j'ai apporté.

40

[F. D. - J.-M. P.-L.]

Mélanie Klein a apporté énormément pour « déphobier » les adultes devant les malades mentaux parce qu'elle leur permet d'avoir une médiation logique avec leur comportement. Mais je suis frappée de ce qu'elle ne s'est occupée que de ses aspects enrageants et qu'elle ne les aborde pas en tenant compte de toutes les harmoniques de la symbolisation et de l'éthique qui accompagnent la rencontre d'amour et la rencontre de joie. Il manque dans Mélanie Klein une dimension esthétique et une éthique de la joie de vivre. Car, ça existe la joie de vivre, comme il existe aussi la joie de mourir qui n'est pas que d'agression sur autrui. Or, dans Mélanie Klein, on ne parle jamais que d'une agression retournée quand il s'agit de pulsions de mort, par exemple. Alors que pour moi, les pulsions de mort peuvent être ressenties comme un élan de l'être

éthique qui de ce fait peut renoncer à sa corporéité. Ce n'est pas toujours dans des pulsions qui sont un détournement des pulsions agressives. Or, chez Mélanie Klein, je ne l'ai pas trouvé.

41

[F. D. - E. S.]

Le bébé mange maman et fait sien le plaisir, en digérant maman. Ensuite, il expulse maman. Maman est miam-miam et maman est mère de caca aussi. Elle est les deux. C'est toujours un cycle avec la mère intériorisée/extériorisée au point de vue substantiel, mais au point de vue subtil ce sont les sentiments qui accompagnent et qui sont perçus à travers les perceptions sensorielles fines, qui sont le regard, l'olfaction, les oreilles... Cette olfaction touche à l'objet partiel alimentaire. «Maman-alimentaire sent bon ou ne sent pas bon» et «maman-caca sent bon». Maman peut dire : «C'est un bon caca» ou «C'est un mauvais caca», c'est-à-dire ou le bon ressenti de l'expulsion ou le mauvais. Et l'enfant est là, dans du cannibalisme empoisonnant ou revigorant. L'expression subtile, métaphorique du cannibalisme, c'est l'introjection. C'est parce que le corps cannibalise que l'esprit introjecte.

La mère est alternativement bonne et mauvaise, puisqu'il faut l'expulser : on en garde une partie mais il faut toujours en prendre et en laisser, même si c'est bon.

42

[F. D. - E. S.]

Si la psychanalyse a pris des termes linguistiques du corps à corps et des satisfactions des besoins, c'est parce que en effet le désir se construit tout le long de cette vie de besoins, qui répète les processus vitaux. Mais la libido semble exister indépendamment des moments de satisfaction de besoins. Par exemple, la zone érogène la plus subtile, qu'on appelle le *cœur*, peut être indépendante de l'estomac. On dit «j'ai mal au cœur» en parlant de l'estomac, on peut aussi avoir mal au cœur en parlant du cœur ; c'est le *cœur de cœur*, c'est-à-dire la sensibilité. Il est certain que le mélange du désir et des lieux de perception qui sont devenus des zones érogènes du fait de la satisfaction des relations d'objets entre nous et les autres fait croire que la libido qui se trouve dans la sensibilité d'un être

humain à l'autre n'est pas, à l'origine, indépendante du corps et de ses satisfactions.

Je crois qu'elle est d'un autre ordre.

La libido fait arrêt, se tisse au corps, mais elle est de l'ordre du langage. Elle s'informe du corps, mais venant d'ailleurs. Et l'amour est une harmonique de la libido*. Comme on dirait d'une corde qui donne une note fondamentale et qui a des notes successives suivant qu'on appuie à l'endroit de nœud et de ventre de la vibration, et puis il y a la note la plus subtile qu'on puisse donner, la plus élevée. C'est une harmonique : on touche à peine la corde et cela donne une note très, très élevée.

43

[F. D. - J.-M. P.-L.]

Dans l'asthme et l'eczéma, par exemple, nous avons de véritables symbolisations précocissimes des pulsions de mort se heurtant aux pulsions de vie dans la rencontre à la mère de l'époque olfactive. Ce sont des symbolisations, en tant que c'est un langage, mais c'est un langage autre que celui de la parole. Ça a été symbolisé dans le corps, et ça ne peut plus passer dans le langage, ou très difficilement – et c'est là tout notre travail...

43bis

[F. D. - E. S.]

Un estomac fou, une partie d'intestin folle, une thyroïde détraquée, etc., sont des névroses d'organes ou, parfois, des psychoses de systèmes d'organes : le système circulatoire, la fatigue... En effet, maintenant, l'étude des cas psychosomatiques montre que les troubles relationnels qui ne peuvent pas s'exprimer, parce que c'est trop précoce, parce qu'il n'y a pas de paroles pour le dire, se vivent par le corps. Le corps qui est déjà pris dans le langage et que le langage parlé libère de ce qu'il exprimait sous forme de dysfonctionnement ou, au contraire, sous la forme d'un très bon fonctionnement, en disant que tout va bien dans les relations précoces de l'enfant. On le voit quand ça « dysfonctionne », parce que c'est là que ça commence à alerter les responsables de la vie de l'enfant.

* Cf. Dialogue préliminaire p. 46.

44

[F. D. - E. S.]

Quand il s'agit du corps, du désir, tout se passe dans le subtil. Mais, souvent, on ne tient pas compte de son importance et on s'attaque directement au substantiel; comme, par exemple, dans les recherches sur le système nerveux qui irrigue l'appareil génital masculin. Dans un cas d'impuissance sexuelle que racontait un chirurgien: un homme est venu le consulter avec sa femme, parce qu'il n'avait plus d'érections et ne pouvait plus avoir des rapports sexuels avec elle. Le chirurgien proposa une vasectomie de la région, mais il n'a pas pu faire l'opération car, pendant l'anesthésie, il y a eu un accident et l'homme est mort. À la sortie du bloc opératoire, une femme vient voir le chirurgien en cachette et lui demande comment cela s'était passé. C'était sa maîtresse... Cet homme était impuissant seulement avec sa femme et le chirurgien avait proposé de lui faire une vasectomie!

De la même façon, on recherche à faire toute une rééducation musculaire motrice aux bègues alors que, quand ils récitent des vers écrits par quelqu'un d'autre, ils ne bégaient pas. Donc, ce n'est pas organique.

On recherche des causes organiques dans des situations où l'on découvre que l'organicité ne fonctionne pas, sans se demander si elle peut fonctionner dans d'autres situations psychologiques. En observant cet homme, le chirurgien a été convaincu qu'il s'agissait en effet d'une infirmation, avec l'âge, du fonctionnement érectile local pénien, alors qu'il s'agissait d'une situation érotique différente avec sa compagne de vie qu'il aimait bien, qui était sa légitime. Mais il avait été érotisé par une autre, avec qui la circulation marchait très bien. Alors, ce chirurgien disait toujours à ses élèves: «Faites attention. Ne recevez jamais un patient avec son épouse ou une patiente avec son mari. Arrangez-vous pour les voir l'un sans l'autre.»

C'est la même chose avec les enfants. Il ne faut pas les voir devant les parents, car ils disent ce que les parents veulent entendre; ils ne peuvent même pas dire autrement.

Cet homme aurait dû sans doute y aller tout seul, mais il était trop sous la dépendance de sa relation compagnonne à sa femme. Comment cela se faisait que ça ne marchait pas avec celle à qui il voulait faire plaisir et que ça marchait avec l'autre? L'idée de voir le médecin venait de lui,

alors que la relation n'était pas pour ça négative; il s'entendait très bien avec sa femme.

Il s'agissait en fait d'autre chose. C'est justement que, dans les articulés mentaux et érotiques, ce n'est pas « s'entendre bien », c'est quelquefois tout autre chose qui stimule les possibilités du désir psychique localisé dans les régions génitales; il est probable que sa maîtresse, il la désirait, mais il ne l'aimait pas comme il aimait sa vieille compagne.

45

[F. D. - E. S.]

Il y a le sexe apparent, ovaires ou testicules, mais les spermatozoïdes ou les ovules peuvent avoir une anomalie chromosomique. Le sexe chromosomique, c'est la partie qui va faire le sexe en tant que gonade, c'est-à-dire en tant qu'organe génital... C'est une cellule jumelle de la cellule qui va donner le soma et qui va, elle, donner le sexe en lui-même.

Il y a des femmes qui ont un corps d'homme... J'en ai connu une qui n'avait pas de vagin; elle avait un clitoris un peu gros, des lèvres refermées comme un scrotum, et des testicules avortés, tout à fait des petits testicules. Elle avait un corps ni masculin ni féminin, elle était neutre, mais, cependant, une sensibilité de femme : maternelle, désir d'être femme. Elle a été épousée par un homme qui savait qu'elle n'était pas pénétrable, puisqu'elle n'avait pas de vagin; il savait qu'elle ne serait jamais mère, et ils ont adopté des enfants.

Ce sont des infirmités, des anomalies qui n'empêchent pas de vivre, qui n'empêchent pas d'avoir du cœur, de la sensibilité, du langage, mais qui ne permettent pas, au point de vue sexuel, l'existence des organes qui assurent la reproduction.

Il y a des femmes qui ont des testicules à l'intérieur de leur corps — pas des testicules visibles — au lieu d'avoir des ovaires. Voyant certaines femmes qui n'ont pas d'enfant, on peut étudier comment sont faits leurs ovaires et on s'aperçoit que ce sont des testicules. C'est une maladie due au sexe chromosomique. Et pourtant, la partie qui a donné le soma donne un soma de femme et la partie qui doit donner la gonade donne des gonades avortées, mal fabriquées. Mais, en fait, ça ne joue pas tellement. Ce

qui joue beaucoup plus, c'est le langage, la relation entre les êtres.

I. Développement de la libido de la naissance à la vieillesse

GESTATION

46

[F. D. - J.-M. P.-L.]

Dans ce chapitre j'ai voulu faire allusion à ces fœtus qui se développent mal et qui naissent avec des carences qui ont été préparées dans la vie fœtale, à un moment où, alors que leur corps suivait le processus habituel de tout fœtus humain, ils ont été atteints symboliquement par les affects de la mère. Les traductions biologiques semblent être l'effet symbolique de la relation émotionnelle de la mère à son entourage et à son enfant.

47

[F. D. - E. S.]

On peut prendre l'exemple d'une fillette qui est dans la couveuse, séparée de sa mère, ayant quitté l'utérus, mais n'étant pas au sein de la mère. On retrouve ces choses-là dans l'analyse des enfants ou des adultes qui peuvent revivre cette période de leur vie. Et ça compte, puisque, justement cette séparation de la mère et du bébé fait le soubassement de la haine et des bourreaux d'enfants.

On s'est aperçu que les mères qui devenaient bourreaux d'enfants et les enfants qui cherchaient à être agressés, qui provoquent l'agression de tout adulte sur eux, sont des enfants qui ont été séparés brutalement du sein maternel et qui ont été mis en couveuse, sans relations affectives et qui, pour survivre, ont besoin qu'il n'y ait pas de relations affectives positives. Donc, ils provoquent des relations de rejet pour se sentir vivants. C'est toujours cette répétition de ce qui a fait vie : il faut le retrouver après.

C'est pré-sadique, c'est-à-dire avant l'époque de la nourriture. Ce sont des enfants qu'on gave, puisqu'ils sont incapables d'avaler et de téter. Qu'est-ce qui se passe à l'époque du gavage ? Quelqu'un de mercenaire fait survivre un enfant, pour le désir de la science. La mère elle-

même ne le désire souvent même pas. «En faire une infirme toute la vie! J'aimerais autant qu'ils la laissent mourir.»

C'est en effet le cas de certains prématurés, dont la relation à la mère ne s'est pas établie. Lorsqu'on les rend à la mère, pour eux, ce n'est pas la mère : c'est une personne étrangère. Alors, il y en a qui se greffent sur cette mère, mais qui, de toute façon, gardent ce qu'ils ont vécu antérieurement, qui, peut-être, ressortira dans une analyse.

On me demande souvent de donner mon avis sur les fœtus qui sont dans les utérus porteurs. Eh bien, on n'en sait rien tant qu'on aura pas fait l'analyse de quelqu'un qui aura souffert et qui, en faisant une analyse pour cela, pourra revivre la période de l'utérus porteur... L'analyse vient après coup. On ne peut pas deviner.

De même pour les cas de naissance prématurée. On n'en sait rien. On peut en savoir quelque chose en étudiant, par l'analyse, la femme qui a tout le temps eu des grossesses comme ça. Par l'analyse, on comprend, par exemple, que cela lui était interdit de gester jusqu'à neuf mois parce que sa mère avait eu un grave accident ou avait vécu une émotion très forte quand elle avait six ou sept mois et qu'elle aurait voulu aider sa mère; son bébé à elle revit ça, en voulant sortir pour lui dire, à elle, ce qu'elle n'a pas pu dire à sa mère à sept mois.

Pour les prématurés, au sujet de cette coupure d'affection dont je viens de parler, il faut tout de même dire que maintenant on l'évite. La mère vient tous les jours; elle donne son lait à l'enfant et non pas à la pouponnière (il fut un temps où on mettait tous les laits maternels ensemble et on donnait du lait à l'enfant, sans que l'on sache si c'était celui de sa mère). Maintenant, on sait qu'il faut donner le lait de sa mère à l'enfant, que c'est déjà une odeur et un goût qu'il reconnaîtra quand il la retrouvera après. Et puis, elle vient et, même à travers la couveuse et le verre, elle est là avec lui, elle lui parle, elle entre en contact et, même s'il n'entend pas bien, il y a une intuition de la relation qui s'établit.

C'est souvent très difficile à supporter dans les services des bébés prématurés. Les infirmières n'aiment pas la présence de la mère, quand elles ne sont pas longuement préparées par le chef de service, qui leur dit combien c'est important. Maintenant, on permet même à une mère de

manipuler son enfant dans la couveuse alors qu'avant ce n'était pas possible. Elle était l'étrangère. Elle n'arrivait même pas à voir son enfant, avant qu'on ne le lui rende après un, deux ou trois mois.

48

[F. D. - J.-M. P.-L.]

J'appelle «soubassement imaginaire» tout ce qui, dans la relation mère-enfant (au cours du nourrissonnage du corps de l'enfant), contribue à ce que les émois se somatisent en même temps que se développe le corps. Les émois de la relation mère-enfant contribuent à la somatisation, non pas en maladie, mais la somatisation au sens propre : le corps présentifie les émois qu'il a reçus. Ils le tissent de chair et d'affects qui ne pourront s'exprimer que dans l'involution et le dé-tissage de la mort.

Il n'y a rien du corps de l'enfant qui se constitue comme s'il était un mammifère. Tout se constitue à la fois dans le langage de la relation que la mère fantasme vis-à-vis de son enfant et dans le langage de la relation que l'enfant fantasme vis-à-vis du conjoint, de l'autre de la mère (puisque sa mère varie suivant les personnes avec lesquelles elle est en contact).

Cette structuration précoce du narcissisme se corporéïse, elle ne reste pas seulement à l'état de fantasme; il peut y avoir des fantasmes résiduels chez l'enfant, mais il y a son corps qui en est le témoin.

49

[F. D. - J.-M. P.-L.]

La fonction symbolique, c'est ce qui porte fruit dans une relation. Elle ne peut pas être manifestée par le langage, mais elle joue en construisant (en structurant) le corps de l'enfant. Par exemple, la fonction symbolique joue quand la mère (ou son substitut) éprouve des sentiments dénarcissisants : l'enfant présentera dans son corps un manque de tonus qui est de l'ordre de sa relation symbolique à sa mère. De même les prémisses de la mimique qu'il aura et qui construisent les parties molles de son visage; elles s'organisent selon le visage qu'il rencontre dans sa mère.

Tout ceci appartient à une première étape de dialectique narcissique, où l'enfant est en relation avec la mère comme faisant partie de lui-même. Le passage de cette

dialectique narcissique à la dialectique inter-narcissique se fait par la conscience de la relation de la mère à l'autre, qui n'est pas l'enfant.

Le narcissisme interrelationnel à l'autre, c'est l'étape du miroir, où l'enfant découvre que lui-même est porteur d'un visage, comme il voyait les adultes porter des visages expressifs l'un pour l'autre. Dans la glace, il voit que son visage est un lieu d'expression qu'il ignorait, ne connaissant son expression que par la personne avec qui il était en relation.

50

[F. D. - E. S.]

Si le géniteur de l'enfant est absent, il manque à ce fœtus féminin les résonances avec quelqu'un qu'elle a choisi pour venir dans le corps de cette femme. Quand la mère le rencontre parfois, mais en étant bien plus émue dans la rencontre avec un autre homme que celui dont elle a engendré l'enfant, il y aura certainement une contradiction, car les émois du fœtus fille, qui est attracté par son géniteur, ne seront pas accordés avec les émois de la mère, objet futur d'identification pour ce fœtus féminin.

51

[F. D. - E. S.]

On peut parler parfois d'un désir dérobé. Soit, par exemple, que la mère ait été violée, soit rejetée, soit qu'elle ait «violé un homme» — qu'elle ait fait un enfant «dans le dos», comme on dit, à un homme qui ne désirait pas avoir un enfant d'elle; cela se passe surtout de nos jours, lorsque l'homme croit la femme protégée par un moyen anticonceptionnel — lorsqu'elle dérobe à l'homme un enfant d'un désir qui n'était peut-être qu'un désir génésique, mais pas un désir de paternité. Certainement, pour l'enfant, c'est une blessure.

Autre exemple, la femme qui a désiré un homme, qui la désirait aussi, mais la rejette parce qu'elle est enceinte. Le problème existe pour l'enfant de n'avoir pas droit à un avis, devenant génital plus tard, c'est-à-dire potentiellement génital puisque celui qui l'a engendré a dénié sa génitalité par rapport à lui. Ce sont des choses dont on s'aperçoit qu'elles jouent un rôle chez des enfants psychotiques ou des enfants qui paraissent psychotiques et qui

guérissent de la révélation de ce fait, dit en mots. Ils sont soulagés de savoir par des mots qu'ils s'en étaient rendu compte et qu'ils l'exprimaient.

C'est le cas du petit Tunisien qu'on a tenté d'avorter, avortement qui n'a pas réussi; il était comme un grand arriéré psychotique et il avait eu les jambes atteintes définitivement, handicap qu'il a pu surmonter par la suite.

Tout venait du fait que sa mère avait été rejetée, parce qu'elle avait cédé à son futur mari, quinze jours avant le mariage officiel. En effet, cet homme l'a répudiée et n'a plus rien voulu savoir d'elle, alors qu'il lui avait fait une vie d'enfer pour qu'elle lui cède avant le mariage. Elle l'a fait et, quand elle a vu qu'elle était enceinte, elle a pensé qu'il lui pardonnerait. Il l'a rejetée. Il ne pouvait pas supporter l'idée que la société pourrait savoir qu'elle s'était donnée avant le mariage. Il l'avait obligée de faire un avortement, et comme cela n'avait pas réussi, elle s'était sauvée en France et elle a fini sa grossesse près d'une cousine. Le père (il n'était pas remarié) est revenu quand il a su que c'était un fils. Et c'est cet enfant, Kamel, qui était dit grand arriéré, apathique, et qui semblait même peut-être sourd, peut-être aveugle et infirme.

Ce n'était pas vrai du tout. En lui racontant son histoire, j'ai vu son œil s'allumer. À partir de là, notre relation s'est passée par le coup d'œil et sa croissance a été étonnante.

Il faut dire aussi que le milieu extérieur a également mis sa confiance en lui, malgré l'infirmité de ses membres inférieurs; il a été l'objet de l'intérêt orthopédique et de l'intérêt affectif de son entourage, car on voyait que ce petit en voulait, qu'il avait du courage. J'ai dit aux autres de ne pas l'aider : « Il a voulu vivre. Il en est capable. On lui donne les moyens, mais laissez-le faire le travail. Ne le faites pas à moitié pour lui. » Et il m'était très reconnaissant.

Et puis, le paiement symbolique*, le caillou. Quel déses-

* (F. D. - E. S.) Le paiement symbolique est une marque, un signe qui est apporté par le psychanalysant et sans lequel le psychanalyste ne donne pas sa séance. Ainsi, il s'aperçoit que c'est lui qui demande, que le psychanalyste ne lui demande rien, et ne désire pas l'assister au-delà de son désir à lui de montrer un signe qui prouve qu'il veut travailler, dans la méthode. Le paiement symbolique que j'ai introduit pour tous les enfants, même petits, pour les adolescents et pour les malades psychiatriques, tous ceux qui ne peuvent pas payer parce qu'ils sont trop sortis ou pas encore entrés dans la vie sociale, apporte une véritable transformation de la relation dite psychothérapique qui était vue comme un substitut d'éducation

poir, le jour où je n'ai pas voulu le voir, après la troisième fois qu'il avait soi-disant oublié le caillou! J'ai dit : « Non, tu ne l'as pas oublié. C'est parce qu'il y a deux en toi. Il y en a un qui ne veut pas payer. Ton père déjà n'a pas voulu payer pour le plaisir qu'il avait eu de coucher avec ta mère. Et puis, il y a toi qui veux venir avec moi. Ça te fait plaisir. Ça te fait du bien aussi. C'est pour ça que, moi, je voudrais te donner ta séance, mais je ne peux pas te la donner si tu viens simplement pour prendre un plaisir, sans payer. Tu ne peux pas devenir comme était ton père. Tu dois assumer ce que tu fais et ne pas dire : "Ah non, non, non! Les autres le font, mais ce n'est pas moi." C'est toi qui veux ta séance. »

Ce fut le désespoir, et plus jamais il n'a raté son paiement symbolique après. C'est étonnant. Il était bien jeune, Kamel. Enfin... Peut-être que, si je vis assez longtemps, j'entendrai parler de ce Tunisien qui deviendra quelqu'un : Kamel.

Toutes ces choses, on les retrouve dans l'analyse de la vie fœtale : des personnes incapables de lutter pour défendre leurs droits dans la vie et qui prennent tous les risques quand elles découvrent qu'elles ont survécu à cette épreuve vécue avec la mère et qui leur avait fait dire : « Pour pardonner à maman, il faut que je lui dise que, moi, je lui fais serment que je n'aurai jamais de rivalité. » Des choses comme cela, qui infirment, chez une fille, le droit à la rivalité avec la mère.

C'est comme si le fœtus pensait d'une façon éthique, exactement comme un être tout à fait évolué et, peut-être, même mieux, d'une manière plus tranchante, plus authentique.

52

[F. D. - E. S.]

Si une femme désire une fille et que, lors d'une échographie, on lui dit que c'est un garçon, cela peut provoquer un état de choc et même une fausse couche, un avortement spontané. Parce qu'il n'y a plus de quoi vivre

---

pour le plaisir de l'éducateur à satisfaire ses pulsions pseudo-paternelles (ou pseudo-maternelles). C'est très important le paiement, en psychanalyse. Il faut qu'il y en ait un, ce qui ne veut pas dire nécessairement, dans certains cas, un paiement dans la réalité, comme on l'avait cru au début.

pour l'enfant; il n'est plus soutenu par l'espoir que sa mère avait dans l'amour qu'elle lui donnait; elle devient indifférente. «Puisque ce n'est pas ce que je voulais, eh bien, que ça continue, si ça veut.»

On retrouve cela au cours d'analyses. Cela ne veut pas dire que ce soit réel. Il s'agit quelquefois de constructions-écran d'autre chose, mais c'est toujours le risque dans l'analyse... Il y a eu beaucoup d'épreuves pour que, finalement, un témoignage d'une réalité vécue par le fœtus ou par l'enfant tout petit opère sa liberté libidinale après, dans sa vie, du fait qu'elle a été marquée de la relation à la mère d'une façon tout à fait particulière.

53

[F. D. - E. S.]

On trouve ici deux choses : le fœtus est marqué par le manque d'amour, lorsqu'il arrive au monde, il est plus ou moins accepté. «Il a trois kilos cinq cents. Après tout, il n'est pas raté. Pourquoi pas ?» ou «C'est un beau bébé. Eh bien, je vais faire avec.» Il n'y a pas chez les parents cet élan d'amour pour un être humain, qui leur fait cette surprise et ce bonheur de les choisir comme parents, pour venir les continuer dans la vie et leur faire compagnie comme preuve de leur rencontre. Si une rencontre entre deux êtres humains n'est pas scellée par une vie qui en est née, elle reste, bien sûr, subjectivement pour les deux comme quelque chose de très important; mais l'enfant, qui est le signe d'un amour, est une preuve étonnante pour les parents. Aussi, c'est tout à fait autre chose pour lui, par rapport à son désir d'être incarné, puisqu'il a été soutenu par une relation d'amour tout de suite, une relation qui le justifie de s'être mis dans la chair. Tandis que l'autre, il est obligé de ramer pour affirmer avec son corps que, après tout, il n'a pas tort.

Ce sont des choses que l'on rencontre dans l'analyse et qui sont évidemment projetées sur l'analyste. «Mais qu'est-ce que je suis pour vous ? Après tout, bon, je vous rapporte vos cent cinquante francs, mais n'importe qui vous les rapporterait.» C'est-à-dire que, au lieu de comprendre le transfert comme une relation d'intérêt réciproque pour un travail, ils sont là à comprendre que c'est simplement une exploitation et que, eux, ne sont rien d'autre que l'objet à exploiter : ils le croient tellement pro-

fondément que c'est une souffrance intense. Quand c'est à ce point, c'est parce qu'ils n'ont pas été acceptés au début de leur vie ; et c'est ainsi qu'ils retrouvent ce sentiment. Il y a des vieux amis des parents. Ils vont les questionner. « Oui, en effet, pour tes parents, c'était un malheur. Ils se plaignaient. » Et, comme ils le disent, ils auraient choisi l'avortement si, à l'époque, les parents n'avaient pas eu peur de la prison ou pas assez d'argent pour que la mère puisse se faire avorter. Pourtant, avant l'analyse, ils ne s'étaient pas rendu compte de cette souffrance ; ça avait été enfoui.

La deuxième chose est que ces enfants-là sont comme des animaux de compagnie. Quand, par exemple, un chien ou un chat naît dans une ferme, on ne le tue pas, on le laisse vivre, mais il n'est investi d'amour par personne. On lui donne à manger, bien sûr, on le caresse... On voit ça chez les animaux domestiques.

Cette période de manque d'amour pendant la gestation ne peut pas être oubliée. Elle marque. Je ne dis même pas qu'elle est négative ; je dis qu'elle est fondative à ce qui est la musique, le ton musical de la symphonie qu'est un être humain. Elle marque et cela fait partie profondément de son être au monde. On pourrait presque dire : « Il a peut-être choisi. » On ne sait pas. Ce qui est très étonnant aussi, c'est qu'un être ainsi méprisé, pas pris en compte dans une famille — « Je ne compte pas pour vous » —, en souffrira beaucoup moins que d'autres. Après tout, puisqu'il a survécu, pourquoi est-ce que ça donnerait souffrance ?

Les mêmes événements vécus par un être humain vont créer une intense souffrance, qui va être ou négative ou positive ; et lui, il les vit très bien, sans en ressentir la privation et la souffrance. Ce sont des enfants qui vivent mal et pourtant physiquement se portent bien. L'expérience analytique montre que c'est *in utero* que la relation de la mère à son enfant a été perturbante pour ce dernier, parce que cela réveillait chez elle une relation perturbée qu'elle a eue au même âge fœtal ou très jeune avec sa propre mère, ce qui fait qu'elle n'avait pas le droit d'être mère à son tour.

On dit que les enfants psychotiques sont dans les pulsions de mort, c'est-à-dire dans les pulsions de non-vie, de non-désir de vie du sujet ; ce n'est ni bien ni mal. Ce n'est pas parce qu'elle a été méchante que la mère rejette son

enfant, c'est parce qu'elle-même a vécu une infirmation à son droit à vivre, du fait peut-être d'une culpabilité, parce que sa mère est morte à un moment où elle, petite, disait qu'elle ne voulait plus de maman et il se trouve que sa maman a été accidentée ce jour-là, par exemple, justement le jour où elle était en pétard contre elle, ce qui était nécessaire pour qu'elle grandisse; elle a pris l'événement accidentel de sa mère comme une preuve de la force de sa pensée magique, persuadée que c'est elle qui avait provoqué cette mort, par un désir sain de se dégager d'elle et de désobéir, pour obéir à sa propre initiative, par exemple. Eh bien, cette mère peut être marquée et marquer son enfant de son propre non-droit à la vie de communication, parce que la communication est trop dangereuse.

Dans l'analyse, en travaillant avec la mère, en la déculpabilisant, on arrive à ce qu'elle puisse dire ses souvenirs souvent oubliés. C'est un long processus, parce qu'il n'y a apparemment rien pour commencer à «voir» dans la relation à la mère. «Tout s'est bien passé. C'était une grossesse très bien», etc., et c'est seulement peu à peu que ça vient, à l'occasion d'un rêve ou d'une phrase comme: «Ah! si je vous disais ce que j'ai pensé! Ah non, ce n'est pas possible! Ah! eh bien, j'ai oublié.» Ce qui est intéressant chez l'être humain, c'est qu'il ne semble jamais définitif. Quand la mère a pu le dire, c'est de nouveau effacé du corps, c'est comme si ça n'avait plus besoin d'être parlé par l'infirmation qu'a l'enfant sans sa relation. Il a rendu service à sa mère, en présentifiant une dynamique de mort qu'il a intégrée et la mère a pu continuer, grâce à ça, de mener sa vie familiale. C'est pourquoi le travail d'analyse dérange cet équilibre qui s'était installé, rendant de moins en moins possible une révélation du passé des parents que les enfants intègrent.

Quelquefois, c'est le fœtus lui-même qui a vécu quelque chose pendant que la mère le vivait, de tout à fait actuel, au cours des neuf mois de sa vie fœtale; d'autres fois, dans la relation fœtale, il vit intensément quelque chose d'antérieur et d'archaïque qui vient de la relation de sa mère vis-à-vis de sa propre mère (ou vis-à-vis de son père, si c'est un petit garçon) car, très souvent, les relations de la mère à son fœtus, masculin ou féminin, sont, inconsciemment, des relations répétitives d'un archaïque avec les masculins (ou les féminins) de sa propre vie d'enfant.

On retrouve ainsi une mémoire du vécu avec les personnes de la lignée. Et ça peut apporter des troubles dans la structuration de l'image du corps, des distorsions, des manquements à la structuration.

54
[F. D. - E. S.]

La symbolique du « je » à l'époque fœtale, c'est la circulation du sang. En même temps qu'une irrigation continue dans la relation à l'autre, il y a une irrigation du tube digestif, biologique, et une entrée et une sortie du sang par le cordon ombilical. La respiration se fait par le placenta, qui reçoit le sang de la mère et qui rend à la mère le sang vicié de l'enfant. Lors de cette circulation il fait sa masse, au jour le jour, d'être perfusé. C'est une circulation constante, dont la respiration est bien une image plus tard ; car le fœtus n'a pas de respiration ; il a la circulation à travers le tube digestif des deux ouvertures, le cavum et, en même temps, le cordon ombilical, avec le placenta. C'est peut-être parce que nous le savons qu'on l'extrapole en psychologie. Peut-être qu'il s'agit d'autre chose et c'est là une métaphore pour en parler.

S'il y avait une éthique chez le fœtus, ce serait une éthique du vampirisme, mais sublimée, une éthique de parasite dont l'animal qu'il parasite sent qu'il lui rend service. Ce ne sont pas les mêmes critères de valeur que ceux de l'individu humain. Un individu humain parasite, ce n'est pas bien, un fœtus parasite, c'est une autre éthique. Le fantasme du vampire doit avoir des racines dans l'époque fœtale, dans cette période d'intimité avec la mère.

Le cannibalisme et le vampirisme ont été portés au rang de symbole par le christianisme, par Jésus de Nazareth dans cette révélation qui porte deux choses étonnantes : « le Fils, le Père et le Saint-Esprit », d'une part pour le subtil, pour la relation, et d'autre part : « Mangez mon sang, mangez mon corps », pour le substantiel. Cette nourriture, le pain et le vin, vous croyez que c'est du pain et du vin. Pas du tout. « C'est mon sang, c'est ma chair. » Le sang, c'est fœtal. La chair, c'est au moment de la lactation. Donc : « Je suis votre mère porteuse, votre mère allaitante. »

Pour un psychanalyste, c'est une rédemption de l'éthique fœtale et néo-natale, qui donne tant de névroses quand elle est teintée de culpabilité. Toutes les mères disent :

«Ces enfants me tuent. Ils me mangent.» Elles le disent dans le langage courant et l'enfant croit que c'est vrai dans le sens qu'il fait du mal à sa mère, alors qu'il ne lui fait ni bien ni mal : c'est vivre.

D'un côté, Jésus de Nazareth, de l'autre, Dracula chez qui il s'agit de la même chose mais sans les articulés de l'amour. Dracula, c'est l'inverse, c'est la haine. Peut-être, justement, parce qu'il y a des fœtus qui ont ressenti leur mère plus cannibale, plus vampire d'eux qu'ils ne l'étaient eux-mêmes et qui, une fois nés, ont conservé une éthique de vampire (qu'ils auraient dû abandonner), parce que la mère ne leur a pas donné l'amour. C'est possible. Alors il projette que si, lui, il était adulte, il ferait ce que la mère aurait pensé faire : elle aurait mieux aimé qu'il ne vive pas ; il aurait mieux valu qu'il ne naisse pas. Dracula est là qui ressemble au gardien du seuil.

Enfin, dernière remarque : selon la légende, les vampires n'ont pas d'image dans le miroir, de même le fœtus n'a pas d'image, ses yeux ne peuvent pas projeter ce qu'il n'a pas vu.

55

[F. D. - E. S.]

Ce narcissisme archaïque, néo-natal, s'articule toujours autour de la circulation du sang et la multiplication des cellules, la masse. Tous les jours, une quantité impressionnante de poids s'ajoute chez le fœtus. Au départ, cela prend plutôt l'aspect de circulation et de masse, où il y a une différenciation fonctionnelle des cellules. Avant même qu'elles n'aient à fonctionner, elles se différencient dans la physiologie : ce qui va donner les muscles de tous les membres, etc. C'est inouï tout ce qui se construit, dans l'être humain fœtal, juxta-natal (juste avant et juste après ce mystère de mutation) comme dans l'œuf qui prépare une larve, qui se transformera à son tour en chrysalide, qui prépare le papillon...

56

[F. D. - E. S.]

Le pré-objectal c'est déjà sexuel parce que cela porte fruit : tout ce qui est ressenti a comme effet quelque chose qui demeurera ; il ne demeure pas les perceptions, mais le fruit qu'elles ont porté demeure.

Indépendamment de l'objet, c'est une valeur. Par exemple, quelque chose comme la joie qu'apporte la lumière, l'agrément de la chaleur et le désagrément du froid, le besoin d'air, la joie d'avoir de l'air. Il y a la beauté, le bien-être, qui s'accompagne de l'idée de beauté, le juste. Qu'est-ce que le juste ? Ni trop ni trop peu. Je crois que ça en fait partie. C'est sans objet.

Le mouvement aussi est bon de façon archaïque. Un bébé triste ou malade, ou qui n'a jamais souri, si on lui donne à voir une branche d'arbre qui remue comme bougée par le vent, on le voit sourire. Il trouve ça beau.

Le beau est le premier sentiment sans objet et qui donne au sujet une joie qui lui ouvre les poumons.

Justement, le fait de manquer d'air, ce qui resserre, c'est prénatal ; l'augmentation du CO2 (acide carbonique), c'est ce qui déclenche l'accouchement, le débat entre le fœtus et l'utérus, qui se distend pour le laisser partir. C'est engrammé dans l'être humain à tel point que ça reste même inscrit chez les enfants nés par césarienne, eux qui n'ont pas eu ces douleurs parce qu'ils n'ont pas eu à faire leur chemin. Peut-être celui-là, né par césarienne, sera-t-il plus observateur, plus longtemps que ne peut l'être un autre qui, lui, va se débattre plus vite contre ce qu'il observe et qui peut lui paraître liminaire du danger*. Je ne sais pas parce que je n'en ai pas assez observé.

Cela dit, depuis des générations, le manque d'air provoque de sortir. Prendre une inspiration est ressenti comme un bonheur, un bien-être.

* Il est intéressant de noter que croyances populaires et tradition orale font généralement allusion, en ce qui concerne l'enfant né par césarienne, à un don de double vue dû au fait qu'il n'emprunte pas les voies naturelles, frontière matérielle qu'il y a lieu de franchir pour naître et qui reste le modèle sous-jacent de nombreux rites de passage. Il se rapproche ainsi de ce qui paraît sa figure antithétique, l'enfant né-coiffé, en ceci qu'ils peuvent être l'un et l'autre pourvus de ce don de voyance ou de double vue en raison de leur non-naissance, l'un ne se frayant pas le passage, l'autre passant mais encore protégé par la membrane amniotique. Sur cette interprétation ici résumée, cf. Nicole Belmont, *Les signes de la naissance*, Gérard Monfort, 1983, ch. II (4. l'enfant caché) et ch. III, ainsi que « Rites de passage, passage matériel : les rituels de la naissance », dans *Essais sur le rituel II*, Bibliothèque de l'École des hautes études, section des sciences religieuses, vol. XCV, Peeters, Louvain-Paris. Sur l'inscription dans le corps du mouvement de rotation qui accompagne ce passage matériel de l'enfant par les voies naturelles, cf. *infra*, commentaire 85.

57
[F. D. - E. S.]

Une aliénation mentale c'est quand un enfant n'est plus dans le code de la communication, quand il ne comprend pas les messages que la mère lui envoie ni ceux de l'entourage. Il en est dérangé, mais il n'y a pas de communication autre. Si c'est chronique, s'il n'y a pas de moments de redécouverte mutuelle, en effet, l'enfant entre dans un état d'aliénation, c'est-à-dire qu'il se trouve comme chez des dissemblables et ne peut pas communiquer avec eux; ce qui ne veut pas du tout dire qu'il ne développe pas en lui toute une société imaginaire avec laquelle il est en communication. C'est ça, je crois, le processus d'aliénation...

58
[F. D. - E. S.]

Une psychose d'organes peut, par exemple, se manifester chez des enfants qui sont perpétuellement dérangés de l'intestin. Ils sont excités du tube digestif et ça provoque, à nos yeux, des maladies d'intestins. En fait, c'est un péristaltisme perturbé, pour entrer en accord avec le dérangement relationnel des adultes qui sont autour de lui. Tant qu'on voit ça sous la forme : « Il n'a pas d'appétit » ou « il a la diarrhée », sans se rendre compte que c'est d'ordre relationnel, on essaie, bien sûr, d'empêcher que ça s'infecte, ou on essaie d'en activer le transit parce que cet enfant est trop constipé, par exemple.

Or, il s'agit très souvent d'une expression langagière du tube digestif, parce que l'enfant parle avec son tube digestif à ce moment-là. Et, en effet, on a remarqué que, si on peut lui rendre la sécurité en lui expliquant ce qui se passe pour les adultes, en lui disant qu'il n'est pas en cause et que les parents continuent de l'aimer, malgré le chaos et le branle-bas de combat qu'il entend autour de lui et qui peut l'angoisser, il se met à supporter cette vie chaotique. Il peut rester pour lui-même, à s'occuper de lui-même, au lieu d'être entièrement alerté par le monde extérieur et d'oublier qu'il a sa bonne physiologie à lui, à en vivre.

Ça a l'air simple de parler ainsi, mais c'est ce qu'on remarque quand, au bout d'un certain temps, une pouponnière s'inquiète pour un bébé. C'est là qu'un travail

psychique avec lui apporte l'apaisement total de cette physiologie dérangée qui était un signe, un appel...

59
[F. D. - E. S.]
Une aliénation physique c'est, par exemple, le syndrome du grand imbécile, qui a l'air abruti, la langue qui sort. C'est ce qu'il donne à voir; au fond, ce n'est pas vrai. Tout le monde s'accorde sur l'objectivité du diagnostic (la macroglossite), alors qu'en en parlant tout rentre dans l'ordre, la langue reprend sa place. Cela libère tout ce syndrome apparemment physique, qui le serait devenu définitivement si on ne s'en était pas occupé.

60
[F. D. - E. S.]
Le ça, c'est-à-dire les données biologiques de base, le substrat génétique. Mais on confond parfois le capital génétique du nourrisson à la naissance, avec quelque chose qui est dû à la relation des dix ou douze premiers mois, après sa naissance. Par exemple, un enfant infirme peut rester avec un bassin totalement difforme, sauf si on entre en communication avec lui assez vite, pour s'apercevoir alors que ça a été quelque chose qui s'est construit au cours du premier, deuxième ou troisième mois de sa vie aérienne et que cela ne se trouvait pas dans son capital génétique. Seulement, il y avait dans son capital génétique des possibilités de réagir à des souffrances, avec ses organes, de cette façon qui le faisait entrer dans des morts partielles.

61
[F. D. - E. S.]
La tumescence, c'est le fruit bien gonflé. Comme l'érection. Remplir sa peau : l'œil brillant, la peau vivante. Toutes ces choses qu'on utilise dans le langage courant pour montrer que quelqu'un est en contact et qu'il n'est pas replié à l'intérieur de lui. La tumescence, comme esthétique d'être, permet de ce fait la sensibilité, la relation à l'autre, alors que tout ce qui est sec, replié se protège.

La fille sent de la même façon la tumescence de son corps et de son organe vaginal. Pour elle, la tumescence c'est l'ouverture : elle est ouverte, elle s'ouvre par les

oreilles, par la bouche, par tout le corps y compris par le vagin. La femme qui désire sent son ouverture à l'autre comme une orientation. C'est vraiment comme une corolle qui s'ouvrirait à l'autre, un langage sexuel ressenti par la femme. En même temps, c'est un désir attractif de l'autre, qui n'est pas seulement attractif au lieu du sexe mais dans le sens que prend la comédie de l'attraction dans la mascarade féminine qu'on retrouve dans toutes les sociétés.

Le mal-être et la souffrance, au contraire, s'expriment par le regard éteint, être mal dans sa peau : la peau n'est pas remplie, elle est fripée de pulsions de non-vie, de mort, de moindre circulation. La relation du fœtus avec la mère, cette circulation bien animée peut durer toute la vie sans blocage. Dans une ambiance de bureau, quand on dit que « ça marche », c'est parce que la parole circule, les tensions ne sont pas à un point tel qu'elles ne peuvent plus se dire et que ça va claquer. Ce sont des tensions qu'on peut exprimer au fur et à mesure, avec humour, de façon langagière ou mimique suffisante pour que les gens s'ajustent les uns aux autres et continuent d'avoir du plaisir à se reconnaître comme des vivants avec les mouvements d'ajustement à ce qu'ils vivent sans que ça ne bloque rien. C'est un art de vivre enseigné ou non à chaque être humain dans son petit âge par sa relation à sa mère, puis à son père.

62

[F. D. - E. S.]

C'est faire entendre à la fille « il ne faut pas être ouverte parce qu'on va te violer ». Chez la fille, c'est une ouverture accueillante et attractive, chez le mâle, une pugnacité érectile. Une érection orbiculaire chez la fille et une érection pénienne chez le garçon. Le palpe protusif du garçon se trouve être son pénis avec une idée d'émission, de jet. C'est à la fois palpant et émissif, comme le couteau qu'on lance.

63

[F. D. - J.-M. P.-L.]

Dans tous ces cas, il ne s'agit pas d'un manque d'intérêt des parents vis-à-vis de leur enfant, mais, au contraire, d'un surinvestissement angoissé. L'enfant reçoit sous

forme d'agression ce qui, pour les parents, est du registre des pulsions de mort. Toute culpabilité est toujours à base de pulsions de mort. Ainsi, la culpabilité des parents est un poids que l'enfant ressent et qui lui apporte un handicap au départ dans la vie.

63*bis*
[F. D. - E. S.]

La culpabilité endogène narcissique c'est, à l'intérieur de soi-même, la culpabilité de l'enfant non désiré par sa mère, elle-même abandonnée par le géniteur. L'enfant survit physiologiquement avec le sentiment qu'il a eu tort.

La culpabilité pragmatique sociale peut être illustrée par l'exemple de cet enfant de neuf, dix mois qui ne laissait plus dormir sa mère. La mère en crevait et devenait très agressive. Le père était au service militaire (le couple s'aimait mais le père était momentanément absent). J'ai expliqué à l'enfant qu'il voulait aider sa mère, qui était déprimée, parce que son père, à lui, n'était pas là, qu'il voulait la prendre dans ses bras pour la consoler mais que, quand il la prenait dans ses bras, il avait seulement l'illusion de la prendre dans ses bras ; c'est elle qui le faisait et, ce faisant, il l'empêchait de dormir. S'il aimait sa petite maman et qu'il voulait l'aider vraiment, ce serait mieux, après son dîner le soir, qu'il s'endorme tout de suite pour qu'elle voit que, puisqu'il dort, elle peut dormir elle aussi ; c'est comme ça qu'il lui montrera qu'il l'aime. Le soir même, l'enfant, après sa bouillie, s'est endormi pour la première fois depuis deux ou trois mois. Depuis le départ du père il n'avait pu dormir complètement qu'une seule nuit. Il n'était pas encore au stade de l'Œdipe, dans une situation de rivalité avec le père, mais encore dans ce « on se porte mutuellement », « je vais t'aider pauvre petite maman, tu es triste, je vais te consoler ». Résultat, il s'épuisait. Son illusion était que, pour lui, c'était lui qui la portait.

La culpabilité surmoïque génétique peut s'entendre quand les parents des deux lignées refusent l'enfant qui n'est pas conforme à ce qu'ils attendaient. Ce refus est peut-être déjà inscrit dans les parents. Il peut s'agir aussi de phénomènes extérieurs : une danseuse enceinte ne veut pas avorter mais la naissance de l'enfant bloque la carrière de sa mère car il naît à un moment où elle devait justement danser dans un ballet qui était le tournant de sa

réussite. Il s'agit là d'une culpabilité très grande pour l'enfant, venue du monde extérieur, due à une circonstance qui n'était pas prévue par la mère.

64

[F. D. - E. S.]

Pour la fille, c'est son corps qui est phallique non pénien. Pour tout homme qui regarde une femme qu'il aime, elle représente son pénis haussé à la grandeur phallique. C'est Adam disant quand il voit Ève : « Voilà l'os de mes os. » Mais il se trouve que pour elle aussi, la femme, le corps, par sa substance même, est formellement phallique. Pour un enfant, également, les adultes se promènent comme des phallus : ils font des dessins qui représentent des phallus avec des petits pieds qui avancent les uns à côté des autres, des formes phalliques, des stèles mouvantes. On peut parler de la forme phallique du corps multipalpé chez la femme. Qu'il soit homme ou femme, le corps est phallique.

65

[F. D. - E. S.]

Au côté de la femme comme du côté de l'homme, c'est un jaillissement de don qui fait la rencontre. La libido est jaillissante. Donc elle est phallique même si la femme est formellement réceptrice et l'homme émetteur. La forme et l'énergie, ce n'est pas la même chose. L'énergie libidinale est toujours jaillissante, comme le courant électrique[1].

66

[F. D. - E. S.]

La scène primitive de la conception est certainement marquée par la qualité du don des géniteurs et de cette triangulation dont la révélation a été donnée, je crois, par l'histoire de l'engendreur, de l'engendré et de l'esprit qui les réunit. C'est aussi cette révélation qui inspire le baptême : « Remettez-les dans l'eau avec ce dire », « Baptisez les au nom » et ainsi vous les rédimez de toutes les histoires. Ensuite, il donne l'eucharistie, fondée sur la parole : « La nature entière est mon sang, ce que vous

1. Cf. *supra*, commentaire 3.

mangez est mon sang. Vous passez votre vie à manger le sang et la chair de Dieu, à boire le sang de Dieu.»

Quand on la rapproche de la scène primitive, on comprend que cette révélation — ce don sacré — peut rédimer de toutes les mauvaises scènes primitives : les géniteurs qui s'unissent sexuellement mais comme des bêtes, sans affectivité. L'homme est saoul, la femme subit, le corps marche et voilà qu'un enfant naît. Mais il n'a pas ce rayonnement de la relation à trois, dès sa scène primitive. Une religion qui dit que ça a toujours existé, que c'est toujours actuel, dans son origine comme aujourd'hui, je trouve cela extraordinaire. On doit comprendre cette relation énergétique qui joue un rôle si important entre le fœtus et ses parents ou le nouveau-né et ses parents.

67

[F. D. - E. S.]

La pré-personne archaïque c'est «le Ça» qui naît de la scène primitive, le capital énergétique libidinal nécessaire qui permet de survivre aux nombreuses épreuves qui vont marquer le chemin de la croissance, de la durée dans le temps et dans l'espace de ce corps qu'est aussi un être humain.

LA NAISSANCE

68

[F. D. - E. S.]

La naissance est le premier combat, la première castration, la perte, la séparation d'une partie de soi-même qui jusque-là a été indispensable à la vie : ce sont les enveloppes, le placenta et le cordon ombilical dont on est privé ; il faut trouver la vie ailleurs. La preuve qu'on l'a trouvée, c'est qu'on a survécu,. Mais, cependant, ça peut avoir laissé une marque indélébile d'angoisse, qui n'a pas pu se ventiler dans les expressions ultérieures. C'est la première cicatrice, mais aussi un modèle, un «pattern» de la vie triomphante qui ne peut pas être dissocié d'un risque encouru, très douloureux physiologiquement et d'autant plus angoissant que, du point de vue affectif, l'enfant n'a pas été désiré, n'est pas attendu avec amour et espérance.

69

[F. D. - E. S.]

Cela peut être très positif et faire une sélection naturelle. En meurent ceux qui ne peuvent pas supporter le manque d'attention à leur être au monde et le manque de nidation précoce. Mais ceux qui n'en meurent pas sont d'autant plus solides pour les épreuves ultérieures. Puisque c'est normal pour eux d'y avoir survécu, quand ils rencontreront des épreuves, pendant très longtemps, jusqu'à un certain niveau de souffrance, ils ne les sentiront pas comme une souffrance mais comme un fait de vivre, tout simplement. Chez certains peuples d'Afrique, après la naissance, l'enfant est déposé à terre, n'est pas pris tout de suite dans les bras. S'il résiste, s'il survit, alors on va s'en occuper. Sinon, on le fait résister davantage encore. Cette séparation est marquée par le désir des adultes. Ce n'est pas par mépris de l'enfant, mais par acceptation et soulignement, dans le langage du comportement des adultes que cette épreuve fait partie de l'initiation de la vie*.

Cela accroît la mortalité néo-natale qui est ce que l'on vise à éviter le plus possible dans nos pays et dans notre civilisation. Il n'y a plus chez nous de sélection naturelle. La médecine et les sciences de la santé se sont affinées au point de pouvoir conserver toute vie, même la plus fragile.

Quand on présente la baisse du taux de mortalité infantile comme un progrès, on ne voit pas que dans le même temps on est obligé d'augmenter la mortalité volontaire des fœtus qui ne passe pas dans les statistiques médicales de conservation des grossesses à haut risque et des fœtus fragiles. Le traumatisme de la naissance existe et laisse ses marques. Ce ne sont pas toujours des marques nocives. C'est un fait et ce fait chacun le brode au tissu de son destin de façon différente.

70

[F. D. - E. S.]

À propos de la réaction émotionnelle à l'annonce du sexe de l'enfant, il faut dire que de nombreuses femmes qui font aujourd'hui des échographies refusent qu'on leur dise si le sexe de l'enfant a été visible. Car il y a celles qui disent : « Ah ! C'est dommage, ce n'est pas un garçon » ou

* O. Rank, *Le Mythe de la naissance du héros*, Payot, 1983. Cf. aussi N. Belmont, « L'enfant exposé », *Anthropologie et Sociétés*, Vol. IV, n° 2, 1980.

« C'est dommage, ce n'est pas une fille, comme je l'aurais voulu. » Il y a des mères qui sanglotent. Elles avaient décidé : « Je ne le garde pas, si c'est tel sexe. Je m'en débarrasserai à l'Assistance publique qui va me le prendre. »

Généralement, ça ne tient pas, dès que l'enfant est né. On s'aperçoit qu'un être humain apporte aussi avec lui de quoi séduire tous ceux qui l'entourent. C'est une expérience quotidienne.

Beaucoup de gens sont contre le fait que les parents sachent le sexe de l'enfant tant cet enfant s'avère imaginaire tant qu'il est *in utero* et tant sa réalité modifie la relation que les parents ont à son égard. Il y a aussi la bonne surprise. À ce moment-là, c'est plutôt une surexcitation, une survalorisation de ce qui a sa place, mais qui n'est pas tout de l'enfant.

71

[F. D. - E. S.]

Le jeu des convoitises archaïques, c'est le jeu des comparaisons autour du berceau. Une sœur qui jalouse le bébé de sa sœur parce que le sien est moins bien. Une grand-mère qui n'a eu que des garçons ou qui a attendu d'avoir une fille très longtemps. « Tu l'as eu tout de suite, toi. » Ou bien, c'est le contraire. Des jalousies archaïques, de femmes qui n'ont pas pu avoir d'enfants ou autant d'enfants qu'elles l'auraient voulu. Des tantes stériles, des oncles stériles, qui jalousent cet enfant d'être né et les parents d'avoir cet enfant.

72

[F. D. - E. S.]

La mère est la personne qui a le rôle le plus déterminant. L'enfant la reconnaît tout de suite à son odeur. À sa naissance si on le laisse sur la couche de la mère qui vient d'accoucher, il grimpe tout seul et va s'accrocher à la mamelle de sa mère. C'est le tropisme de l'enfant à sa mère qu'il n'aura pas vis-à-vis d'une autre femme : c'est sa mère. Il la reconnaît à l'odeur. Il est, à condition d'être coelle.

Dans les cliniques, on sépare l'enfant de la mère*, on l'emmène dans un berceau qui est souvent dans un « brailloir », lieu à brailler de tous les petits. On lui mélange

* Pratique courante dans les années 1960-1970.

toutes les odeurs. Ce sont d'autres femmes qui s'occupent de lui. Néanmoins, il reconnaît sa mère quand il la retrouve et la mère qui l'a vu, une seule fois aussi, le reconnaît et reconnaît son odeur. Ce qui est intéressant, c'est l'odeur sienne, de soi. Ça dure très longtemps chez l'enfant.

Un professeur de première classe d'enfants sourds me disait qu'un petit était entré récemment dans sa classe. Ce jour-là, ils avaient au déjeuner du yaourt et il y en avait un de trop. Comme elle voyait qu'il en avait envie, la cuisinière lui dit : « Eh bien, tiens, va rechercher ta cuillère et prends-le. » L'enfant est allé sentir toutes les cuillères qui avaient déjà été rangées pour être lavées, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celle qui sentait son odeur. Ils avaient tous mangé le même yaourt mais il y avait son odeur qu'il a su reconnaître.

Comme tous ceux qui n'entrent pas dans le code de la communication des enfants de leur âge, cet enfant avait gardé des modes de communication et de perception que les plus petits ont. Les enfants qui ne sont pas adaptés ont, corrélativement à ce qui a l'air d'être un défaut, des qualités que n'ont plus ceux qui se sont adaptés. Ce qui confirme que les petits d'homme ont des références sensorielles très aiguës, qu'ils perdent peu à peu, au fur et à mesure que leurs yeux, leur tactilité prennent le relais, et qu'ils n'ont plus besoin d'avoir l'olfaction et l'audition*. S'ils n'ont pas l'audition, ils ont l'olfaction d'autant plus aiguë.

C'est comme ma prise de contact avec cette presque sourde et aveugle de dix-huit ans grâce à un parfum de citronnelle** : c'est ce parfum de quelqu'un qui était à deux mètres d'elle qui, grâce à sa mimique de surprise au guet de « qu'est-ce qui se passe », m'a fait voir qu'elle ressentait une variation par rapport aux autres fois où elle était venue. C'est cette perception de l'odeur qui a fait qu'elle est entrée en contact avec moi.

73

[F. D. - E. S.]

Une *mère dévorante* est une mère affamée de son enfant. De ce fait, elle l'induit à avoir moins de désir d'elle

* Cf. *supra*, commentaire 23 et *infra*, commentaire 84.

** Cf. le cas de Corinne dans *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, t. 2, *op. cit.*, pp. 72-80.

qu'il ne pourra en développer parce qu'elle est tout le temps à obnubiler son être au monde, en lui pompant son espace. Ce n'est pas péjoratif. C'est un type de relation obsédante. Pour ces femmes, cela viendrait de leur relation à leur propre mère, qui a été trop brusquement interrompue dans l'enfance, après un sevrage hâtif, lequel n'a pas été médiatisé par des paroles, à la naissance d'un frère ou d'une sœur. Ce peut être le fait d'une aînée qui n'a eu que des rivaux et a dû jouer très tôt l'auxiliaire de sa mère, sans avoir les médiations ni les plans de repos pour sa croissance. Comme quand on monte une montagne, on a besoin de plans de repos. Cette fillette, dans sa croissance, n'en a pas eu. Il a fallu tout le temps qu'elle soit sur la brèche, à aider sa mère, sous prétexte qu'elle était l'aînée. « Toi qui es raisonnable, toi qui es grande, tu devrais comprendre que... » Si bien que ce sont des filles qui ont été frustrées de la tendresse maternelle, quelquefois par la nature de la vie sociale. Quand elles ont un enfant, elles ont besoin de revivre cette nidation prolongée ou rémanente et justement, l'enfant fait les frais de combler, ce renidage.

C'est aussi ce qui les fait changer de façon d'être amante du conjoint qui était le géniteur de l'enfant.

Toutes proportions gardées, il y a là quelque chose de normal car la maternité est une découverte et a son équivalent chez l'homme dans la découverte de la paternité et de l'émotion toute différente, pour lui, d'aimer une femme doublée de celle qui porte l'enfant qui ressemble à ses propres parents.

74

[F. D. - E. S.]

Les *mères pédophiles*, dans le sens où elles aiment mieux les bébés que les adultes. Un enfant est un adulte en devenir mais ces femmes n'aiment les enfants qu'à l'état partiel temporaire. Ils ne les intéressent plus quand ils grandissent. Elles le découvrent avec la maternité. Jusque-là, elles ne le savaient pas parce que les enfants des autres ne les intéressaient pas. C'est le sien qui intéresse ce genre de mère. Et l'enfant sien, ce n'est pas non plus l'enfant du conjoint. C'est en ce sens qu'on peut être piégé dans la maternité comme dans la paternité : l'enfant est aimé pour soi, en évinçant l'autre.

PREMIÈRE ENFANCE ORALE-ANALE

75
[F. D. - E. S.]

La présence de la mère c'est la voix de la mère, l'habitus moteur de la mère, le pas de la mère, l'odeur de la mère et les sonorités qu'elle émet dans son ambiance.

Le visuel vient tardivement dit-on et cependant on ne comprend pas comment l'enfant sait que l'adulte lui tire la langue pour jouer avec lui en échange. L'adulte ferme les yeux, les ouvre, tire la langue et le bébé fait la même chose alors que théoriquement son appareil visuel ne marche pas. D'où cela vient-il ? Personne ne sait d'où vient cette intuition du schéma corporel de l'autre semblable au sien et que, par langage, il modifie de la même façon, en étant en accord avec lui. Les yeux sont certainement ce que j'appelle un «centre d'intérêt» pour l'enfant, avant même qu'il ne puisse discriminer qu'il s'agit des yeux, une masse avec deux trous, deux points d'attention différents du reste. C'est ce qu'il voit du visage, avec aussi une plage claire entre ces deux yeux et une plage plus foncée, les cheveux.

Des recherches faites sur des enfants de quatre à huit, neuf mois ont mis en évidence des «Gestalt», des «pattern». Le crâne d'un chauve les inquiète ; mais il suffit qu'il mette un béret foncé et, alors, ils sourient : c'est un visage.

Les bébés n'aiment pas les visages de profil ; ils aiment les visages de face, ils aiment deux yeux. Les premiers dessins qu'ils font de personnes, c'est un rond et deux yeux, et après trois. Et alors, ils disent : «C'est des yeux-oreilles et un nez-bouche.» Peut-être même un «nez-oreilles-bouche». Mais c'est trois points avec un rond. Quels que soient les trois points, ça fait visage. C'est interprété en visage, dès qu'un enfant peut le dire.

Les satisfactions orales commencent avant même la tétée, avec la caresse auditive de la voix de la mère, le plaisir de la lumière de ses yeux, foncés ou clairs. Il reçoit quelque chose avant d'être rassasié par la relation psychique qui a comme repères les perceptions sensorielles. On dit que c'est à cause de l'agrément de la satisfaction de besoins que l'enfant développe cette sensibilité au visage et à l'odeur de la mère. Je ne le crois pas. Dès qu'il a

mangé et bu sa première tétée, il peut avoir des relations, des sourires et un contentement au contact de la mère et du père dans leur réjouissance à trois.

76

[F. D. - E. S.]

Si la mère est déprimée, l'enfant vomit et a des troubles digestifs. Parfois il n'a pas d'appétit et ne tète pas. C'est ce qu'on appelle «l'anorexie des nouveau-nés». Alors qu'il mange avec n'importe quelle autre personne qui lui donnera le biberon, si c'est la mère, il ne tète pas. C'est très difficile à interpréter. J'ai pu voir l'anorexie disparaître dans certains cas que j'ai interprété de cette façon : l'enfant, une fille — aimant sa mère et ayant été heureuse *in utero* — a ressenti à la naissance l'angoisse de sa mère et ne voulait pas téter comme si de ne pas téter la faisait retourner à son mode de vie d'avant la naissance, où elles étaient heureuses toutes les deux. Ayant reçu l'explication, elle a su qu'elle ne pourrait pas survivre, si elle restait *in utero*. Il fallait qu'elle tète, même si cela fatiguait maman de lui donner à téter et la petite l'a accepté. Ce sont les «compétences du bébé» selon Brazelton*, et l'une des plus grandes compétences, c'est de comprendre ce qu'on lui dit. Et c'est étonnant.

Quant aux troubles digestifs, ils peuvent être provoqués par des troubles psycho-affectifs. Et cela peut devenir toxique parce que les microbes saprophytes qui existent dans le tube digestif vont infecter la muqueuse, du fait de l'hyper-péristaltisme (qui est un malaxage dangereux pour la muqueuse). Ce travail suractif qui infecte la muqueuse, c'était d'abord un langage d'adaptation à un surtonus du milieu extérieur — des hurlements entre le père et la mère, entre les frères et les sœurs... L'enfant braille et son corps se met à brailler aussi; il a faim et on ne lui en donne pas. Puis, il a la diarrhée; il appelle. Ce cri de l'intestin, c'est une sorte de démarrage des pulsions de mort; et c'est mal compris parce que, comme son état affole les parents, on ne le nourrit pas.

* Berry Brazelton, pédiatre américain, chercheur spécialiste du nouveau-né, à qui on doit la mise au point de notions comme : les compétences du bébé, les interactions mère-enfant, la précocité de l'attachement... Cf. *Trois bébés dans leur famille* (Les différences du développement), Stock, 1985.

Jenny Aubry* avait montré que, avant que cela ne devienne infectieux, c'est d'abord un dire par le corps. Il fallait vite donner un deuxième biberon et un troisième (pour redonner à malaxer au tube digestif) ; on ne devait pas mettre l'enfant à la diète, comme autrefois. Et surtout, elle était attentive à ce que l'on dise avec des mots ce qui s'était passé aussi dans le service au moment où le comportement du bébé s'était modifié.

Souvent le bébé vomit pour des raisons de disharmonie d'ambiance qui font que son péristaltisme n'est pas laissé au silence de son organe. Il veut s'en mêler et veut rendre aussi le lait, pour que la maman reste avec lui, car, tant qu'il boit, elle est là. Quand elle n'est plus là, il rend ce qu'il a bu, comme pour lui dire : « Restons ensemble. » Par ce moyen, l'enfant est informé du pouvoir qu'il a sur la mère, et cela devient une névrose à deux...

77

[F. D. - E. S.]

Cette activité de préhension, c'est ce qu'on appelle le « grasping » chez l'enfant. Il suffit qu'on mette un doigt pour que le nourrisson s'y cramponne. Est-ce qu'il n'y a pas eu, *in utero*, cette rencontre de sa main avec son cordon ombilical ? On dirait que la main fonctionne comme un sphincter avec son pouce opposant. Ces sensations érotiques de préhension qui accompagnent les voluptés orales comprennent les sensations utéro-vulvaires et mammaires. Ces dernières sont passives. Les petites filles ont par moment des mamelons érectiles et ce doit être la même chose, qui ne peut s'observer, au clitoris et au vagin.

Ces lieux de variations de perceptions deviennent ainsi zones érogènes. Elles se construisent sur ce jeu de présence-absence, étudié par Freud** qui existe très tôt. Dans

* Jenny Aubry (1903-1987), médecin des hôpitaux (neurologue en 1939), elle se tourna vers la psychanalyse au moment où elle s'occupait d'enfants psychotiques. Analyste en formation à la SPP, elle donna sa démission pour rejoindre Lacan, Dolto et Lagache à la SFP, puis, en 1964, devint l'un des membres importants de l'École freudienne de Paris. Cf. É. Roudinesco, *op. cit.*

** Sur le Fort-Da, cf. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Payot, 1987, pp. 51-56 et dans ce volume *infra*, commentaire 88.

le jeu, il prend plaisir à maîtriser l'absence ou la présence. Dans la vie, quand il en fait l'expérience, il les subit. Ils n'en est pas maître mais il peut «jouer» à en être le maître. C'est pour ça que les enfants très rapidement comprennent comment ils deviennent maîtres de la mère en criant la nuit, en vomissant, en ne faisant pas le rot pour qu'elle les garde longtemps dans les bras. C'est un langage qui apporte des bénéfices de présence de la mère et de modification sur elle. L'enfant devient maître de l'affect de la mère. S'il vomit une première fois et que sa mère n'en fait pas cas, cela ne devient pas une base de langage pour la faire revenir. Si encore on explique à l'enfant avec des mots qui reconnaissent son désir de sujet cherchant la communication et l'amour, il ne lui est plus nécessaire d'en jouer.

78
[F. D. - J.-M. P.-L.]

Je dis que toute souffrance est ressentie comme séparante, parce que, à cette époque, toute difficulté est vue sur le schéma du modèle de la difficulté de la naissance, c'est-à-dire de la séparation — du sein interne au sein externe. Et je dis «menace d'éclatement», parce que toute difficulté *in utero* est ressentie par le bébé comme une menace de surtension d'éclatement. C'est très visible quand les nourrissons ont des malaises, gémissent et se tortillent; nous disons «ils ont des gaz» et cela veut dire, justement, qu'ils ont des sensations de pression et d'éclatement dans leur tube digestif, des spasmes dus soit à des resserrements sécants, soit à un éclatement, une surpression localisés dans leur tube digestif.

78bis
[F. D. - E. S.]

Toute angoisse a visage de mère qui vous lâcherait. L'appel à la mère reste dans le langage et dans les habitudes des adultes. Ça fait partie du théâtre du vaudeville. Quand il arrive quelque chose, on s'écrie : «Ah! Maman!», «Ah! Sainte Vierge!» Il faut qu'il y ait une mère idéalisée pour que les gens continuent à fonctionner, rassurés dans leur moindre angoisse. Ce n'est pas à la mère réelle que l'on fait appel, mais ça s'est enraciné dans la mère réelle dont la séparation est une souffrance et le retour, sécurité.

79
[F. D. - E. S.]
Pour développer les potentialités de la fille, il est nécessaire qu'il y ait un troisième terme qui soit de l'autre sexe que féminin. Sinon dans cette dyade femelle de fille et mère, l'une des deux se met à jouer le rôle masculin. La mère joue déjà ce rôle avec ses seins perfusants mais l'enfant-fille peut aussi le jouer par l'angoisse qu'elle provoque chez la mère si un homme n'est pas là pour apporter à celle-ci un style de relations que la fille ne peut pas lui donner. Il faut un homme pour intéresser la fille, en tant que femelle autant que la mère et soutenir le développement de ses potentialités féminines. Ses potentialités féminines peuvent s'atrophier s'il n'y a pas d'homme qui intéresse la mère et que la mère intéresse.

80
[F. D. - E. S.]
D'habitude on parle surtout de la partition maternelle mais le post-partum est vécu autant par le bébé que par la mère. L'enfant est dans ses enveloppes et sa partition à lui, c'est de ses enveloppes qu'elle se fait. Le post-partum peut se dire dans ces deux sens.

81
[F. D. - E. S.]
À l'occasion des soins donnés par la mère, il y a des sensations qui peu à peu font de ces zones des zones érogènes car il s'agit de zones de contact à la mère, à l'autre mais également de zones de deuil : cela devient une zone érogène du fait qu'il y a arrêt de la relation à ce lien.

82
[F. D. - E. S.]
La mère est *additive* quand elle donne à manger et *soustractive* quand elle prend les excréments que l'enfant avait contre lui et qui ne lui étaient pas désagréables.

Suivant la façon dont la mère est angoissée ou ne l'est pas, qu'elle est contente de dénuder le siège de son enfant parce qu'il est conforme à ce qu'elle en attendait ou pas, ses soins vont marquer l'enfant de paix, de joie, de plaisir ou, au contraire, de tristesse, d'état dépressif lorsqu'il sent

que ce travail provoque chez sa mère l'énervement ou la déception de, chaque fois, lui voir un sexe qui n'est pas celui qu'elle aurait voulu. Nous entendons quelquefois : « Ah, je n'aime pas quand je le change parce que, là, je ne peux pas imaginer que c'est la petite fille que je voulais. » C'est bien de le dire à l'enfant : « Tu vois, à chaque fois c'est une nouvelle surprise pour ta mère, comme quand tu es né. Mais ne t'en fais pas, un de ces jours, elle sera très contente que tu deviennes un gars et qu'elle ne puisse plus te confondre avec son enfant qu'elle avait rêvé avant que tu ne sois né pour de vrai. »

83

[F. D. - E. S.]

La mère *multipalpée* a des doigts qui touchent de partout. L'enfant la sent comme ayant des moyens de signifier par toucher son corps en des quantités d'endroits que finalement il réunit de façon abstraite. Chaque endroit touché par la mère est un endroit érotisé par ces palpes-là.

Comme ces déesses qui ont des dizaines de seins et des bras multiples qui sont des images de déesses multipalpées. C'est comme ça que l'enfant se représente la mère : multiphallique, multipalpée, une déesse-mère. C'est ce que l'enfant voit, perçoit et s'imagine de la mère dans ce qu'elle a de généreux et de réconfortant. Comme les seins, les yeux peuvent se démultiplier dans cette image de la mère. C'est un fait de structure qui crée sa relation à l'autre, à celui qui va se distinguer comme autre par rapport à lui.

PREMIÈRES ATTRACTIONS HÉTÉROSEXUELLES

84

[F. D. - E. S.]

Ceci est établi à partir de nombreuses observations : dans la mesure où le besoin est satisfait, le passage d'un homme dans l'ambiance de la relation de l'enfant fille à sa mère fait s'excentrer l'intérêt de la fille qui se déplace vers la personne de cet homme ; elle est intéressée par cette denrée portant une autre odeur que celle de la mère. Au contraire, le garçon, si un homme arrive dans l'ambiance

subtile qui les entoure lui et sa mère, il s'enfouit en enfonçant son museau dans le sein pour la téter encore plus fort comme s'il voulait qu'elle ne s'intéresse pas à ce qui est à l'extérieur. Il fuit cette odeur du rival, déjà rival puisque la mère s'y intéresse, pour se focaliser seulement sur le sein maternel et l'odeur de la mère. Si c'est une femme qui passe, le garçon hésite, il lâche le sein, y revient, regarde et revient de nouveau. Il est visiblement intéressé par la personne qui passe et quelquefois la mère est même obligée de dire : « Écoutez, allez-vous-en parce qu'il est trop distrait. Il ne va pas finir de téter. »

Pour la fille donc, il faut pour qu'elle continue de téter que le père s'en aille ou alors qu'il se mette derrière la mère. Quand il vient là derrière la mère, confondant leur visage et leur thorax, la fille tète avec entrain en regardant son père. C'est une maman « papaïsée ». Mais si c'est en deux lieux différents, elle ne peut pas en même temps olfacter le père et téter.

Plus tard, également, la fille pourra tendre les bras à n'importe quel homme pourvu que sa mère ne soit pas en méfiance dangereuse vis-à-vis de cet homme. C'est encore différent pour le garçon qui doit vraiment connaître un homme qui lui tend les bras pour accepter d'y aller. Autrement il s'en détourne et se serre encore plus vers la mère. L'attraction de la fille est à ce point nette que, si ça n'est pas vraiment net, c'est qu'il y a quelque chose qui contrecarre déjà, dans sa relation avec sa mère, son droit d'aller vers les hommes.

85

[F. D. - E. S.]

Ce mouvement de rotation, de *rooting* (enracinement) décrit par Spitz*, je me suis mise justement à y travailler en croyant que c'était comme il le disait le « pattern » de dire non, alors que pour moi, c'est un « pattern » de pénétration en tire-bouchon, d'entrée hélicoïdale. Ce mouvement d'enfouissement s'observe justement quand un homme arrive dans l'aire olfactive du bébé garçon qui tète. Il s'enfouit et, en même temps, il pousse. C'est un *rooting* qui porte une intention fouissante**.

* Cf. *supra*, note * p. 81.

** Spitz lui-même l'appelait « le réflexe de fouissement ».

Mais ce mouvement de *rooting* peut également se mettre en rapport avec ce qui est décrit des émois de jouissance sexuelle ou encore de l'opisthotonos des crises hystériques, cette excitation de tout le corps avec arc en arrière qui serait comme un *rooting* du corps phallique tout entier qui chercherait à s'enfouir en arrière, la tête en premier. Au lieu d'un équilibre entre les muscles agonistes et les muscles antagonistes, une prééminence des antagonistes.

Dans tous les cas, c'est le geste par lequel l'enfant travaille l'utérus pour le faire se dilater et ainsi naître, par cette déflexion de la tête.

Dans toutes les maladies qui excitent le système nerveux de façon infectieuse, par exemple les méningites, on retrouve la raideur de la nuque. C'est un *pattern* de souffrance du soma. Cet opisthotonos se voit dans les crises d'hystérie mais aussi dans certaines manifestations, pour certaines femmes, de leur corps somatique plus que de leur corps intime dans les rapports sexuels.

Je pense aussi à ces rotations de bassin que toutes les petites filles ont, dès qu'elles entendent de la musique. Ces danses des hanches sont très particulières aux filles. Les garçons y arrivent, mais, dans ce cas, ils imitent les filles. Si une fille est debout à neuf mois et qu'on lui met de la musique, elle marche, elle tourne sur elle-même et essaie de tourner son bassin selon ce mouvement de *rooting*, justement. C'est une jouissance du bassin, elle ne le fait pas avec la tête. Je crois que c'est une érotisation de la région sexuelle, c'est là qu'elle voudrait être pénétrée et avoir des sensations de plaisir, qu'elle se donne en ayant l'illusion avec son corps de se visser sur place. Les danses plus subtiles comme en Indonésie, par exemple, sont des danses exécutées comme s'il y avait beaucoup de bras, beaucoup de mains et que les mains disent tellement de choses. Les têtes aussi, aux garnitures phalliques avec ces couronnes multi-pointues, multi-étagées. Dans ces danses, il y a déjà moins d'ondulations du corps et de seins sortis. Le corps se meut dans la douceur, grâce à la subtilité des palpes. Tout est plus dans la vue et l'audition. Les yeux sont aussi très marqués.

Tandis que dans les danses africaines et polynésiennes, c'est le rythme des hanches, le ventre, les épaules et les seins. Ce n'est pas aussi subtil que les mains parlantes.

Ces danses sont tout à fait voluptueuses, pour le plaisir de la seule femme qui danse. Il n'y a pas besoin de spectateurs. Ce n'est pas pour l'autre, c'est inhérent à la féminité. La femme a accès à la satisfaction naturelle de son corps dans la danse qui signifie : « Je-moi ! »

Quant au strip-tease, c'est faire des orbicules, souligner des choses orbiculaires comme une couronne, des bracelets, une ceinture, des bracelets autour des genoux et puis si possible des feuilles. Il n'y a rien qui fasse plus plaisir aux enfants que de se déguiser en végétal, en fleurs et en feuilles. Quand ils sont dans les bois et dans les forêts, ils ont des inventivités merveilleuses ; ça disparaît après l'Œdipe.

Il reste donc une inscription des mouvements de la naissance, le tournant de la tête et des épaules du fait de la forme du bassin. Il n'y a que les enfants nés par césarienne qui sont sortis sans avoir fait le passage gauche-droite*.

86

[F. D. - E. S.]

Il y a quelque chose qui réveille dans l'analyse ces frustrations et ces conflits de la petite enfance et l'on retrouve les données pré-œdipiennes mélangées avec les données œdipiennes, du fait de la frustration qu'il n'y a pas de réalisation sexuelle avec le psychanalyste. Ce n'est pas parce qu'un adulte a des désirs pour un autre adulte qui est là et qui est son analyste qu'il faut dire que ce qui revient du matériel infantile était déjà œdipien. Le sujet a déjà passé l'Œdipe, au moins en partie — pas totalement — mais sa libido a déjà été construite par l'Œdipe ; donc on peut dire que ça se profile sur un Œdipe déjà existant. C'est une illusion exactement comme en archéologie, quand on trouve un objet d'une strate récente qui à l'occasion du travail de déblaiement est tombé dans une strate ancienne ; on dit : « Ah ! tiens, ils avaient déjà cet instrument-là à cette époque. » Au carbone 14, on s'aperçoit que c'est d'une autre époque.

* Sur les enfants nés par césarienne, cf. *supra*, commentaire 56 et sa note.

87
[F. D. - E. S.]

La façon d'attraper avec la main est intéressante à observer. C'est un langage qui est dans la zone érogène, au bout du bras, et qui se construit très tôt : c'est la « bouche de main* ».

Il y a des enfants qui laissent un ou deux doigts complètement en dehors ; le pouce n'a pas le droit d'être avec les autres. Chez eux, la « bouche de main » n'est pas complète ; ils ont d'ailleurs des défauts de prononciation : ils ne peuvent pas enserrer la colonne d'air, pour prononcer des phonèmes corrects. Ils ont comme un bout de sein qui leur est resté accroché dans la bouche, qui les empêche d'articuler les muscles labiaux palatins et les maxillaires, de façon juste, pour le son à donner. Leur préhension n'a pas été libre, probablement avec beaucoup d'interdits par une mère anxieuse dès le moment où ils aimeraient toucher, c'est-à-dire, à quatre mois. À cet âge, l'enfant voudrait toucher ce qu'il mange. Si seule la mère a le droit de toucher pour mettre à la bouche de son enfant, c'est, bien sûr, beaucoup plus commode, mais c'est dommage pour l'enfant car il ne développe pas ses initiatives préhensives — de « bouche au bout de ses mains ».

En tout cas, il faut un certain temps de préhension sans le pouce, pour que le pouce entre en jeu, et cela exige un certain développement neuro-squeletto-musculaire normal.

88
[F. D. - E. S.]

C'est le fameux « Fort-Da ! », le jeu de la bobine analysé par Freud**.

Freud en a fait une équivalence de la maîtrise de la disparition de la mère et de son retour, que l'enfant subit et qui l'angoisse. Ce jeu lui fait comprendre qu'il est maître d'un objet représentatif de l'autre. Il fantasme la maîtrise de l'apparition et de la disparition de quelque chose, ce qui est une métaphore de la disparition des objets, qui, eux, se dérobent à lui.

Le représentant de la pulsion de désir qu'est la bobine avec laquelle il joue donne à l'enfant la sensation de sujet

* Cf. F. Dolto - J.-D. Nasio, *L'enfant du miroir*, *op. cit.*, pp. 21-25.
** Cf. *supra*, commentaire 77.

maître de son désir. Il a une maîtrise sur cet objet assimilé à la mère et à partir de là le temps va se mettre à exister : l'enfant saura les modalités d'apparition et de disparition de la mère ou du père dans le temps ; il acceptera la liberté des êtres.

89*

[F. D. - E. S.]

Ces zones érogènes sont les dernières abandonnées dans la communication avec un autre corps ; elles gardent le dernier moment de relation. Ce sont les premières à la communication et les dernières à la rupture. On peut les rapprocher des filins qui apparaissent dans les dessins d'enfants. Il y a un enfant qui m'en a parlé : « Ça veut dire "pour tenir, pour crocher" ». Il avait dessiné une entité qui volait (donc libérée), mais qui avait des filins comme des tentacules (c'est substantiel) ou des antennes (c'est plus subtil). Et, en effet, par ces filins, l'enfant voulait montrer qu'il a beau être animé d'un mouvement, il n'oublie pas qu'il a besoin du contact aux autres pour se retrouver, et il cherche à s'accrocher. C'est-à-dire : il ne faut pas perdre le contact avec le monde extérieur, si on se libère. Justement, peut-être, le danger de la solitude...

90**

[F. D. - E. S.]

La fille met plus de temps pour toucher les zones érogènes avec la main parce qu'elle a d'autres moyens, comme serrer ses cuisses, ce qui donne une excitation clitoridienne. Et puis, elle se sent jumelle de la mère, plus que complémentaire. Elle est complémentée pour le besoin, mais pour le désir, elle est en résonance. Ce n'est pas la même chose que le garçon qui est complémenté pour le besoin *et* pour le désir. La fille est à l'unisson avec la mère.

91

[F. D. - E. S.]

Le morcellement d'objets correspond à une métaphore de faire caca pour faire venir la mère, puisque l'enfant sait

* Cf. *supra*, commentaire 81.

** Cf. *supra*, commentaire 9 et sa note.

que, quand il expulsait, elle venait le changer. (Dans l'encoprésie c'est la même chose : l'enfant est déréglé du point de vue intestinal, il « fait sur lui » pour faire de l'odeur qui fait venir maman.)

Le morcellement d'objets est fonctionnel. Pour l'absorption, pour l'expulsion, c'est toujours par le truchement du morcellement que cela s'opère. C'est le déplacement de l'idée « morcellement » sur un autre objet. Comme l'a très bien décrit Freud*, il peut y avoir un déplacement de la pulsion, un déplacement aussi bien par rapport à la fonction que par rapport à l'objet et à la relation à l'objet. Alors ici, la pulsion, c'est le désir, désir oral, désir de la personne de la mère par la médiation orale, par le morcellement absorptif ou le morcellement expulsif anal. Et il y a déplacement par rapport à la fonction : le morcellement n'est plus avec la bouche, ce n'est plus mordre, mais déchirer ou jeter avec les mains ; il y a déplacement par rapport à l'objet : ce n'est plus la mère qui est cherchée (elle vient, on ne s'en occupe même plus), c'est un objet qui s'y est substitué — c'est la couverture, c'est ce que Winnicott a appelé « l'objet transitionnel »** — qui est consolateur et aussi bouc émissaire de la relation perturbée à la mère.

92

[F. D. - E. S.]

Les sons sthéniques, c'est « Adadadada », « Reureu »... En effet, la répétition de ces phonèmes apporte visiblement un complément de joie aux mouvements de l'enfant, à sa motricité. Ces accompagnements glottiques pourraient faire penser que le larynx est aussi une zone érogène.

Il ne s'agit pas de morceaux de discours ; c'est peu à peu, modulés dans la relation à l'autre, que ces bruits s'inscrivent dans les sonorités de la langue parlée. Ce n'est pas le cas chez les non-entendants : au départ, ils font les mêmes

* Cf. S. Freud, « Pulsions et destins de pulsions », dans *Métapsychologie*, Gallimard (Idées), 1971, pp. 11-44.

** Cf. D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969, pp. 109-125. Sur la position critique de F. Dolto par rapport à ce concept, cf. *Dialogues québécois*, *op. cit.*, p. 195 ; *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*, pp. 64-65 ; *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, t. 3, *op. cit.*, pp. 128-141 ; *Solitude*, Gallimard, 1994, pp. 116-117, 179, 337 ; et dans ce volume, *infra*, commentaire 98.

bruits que les autres, mais comme ils ne les entendent pas, ils ne les modulent pas.

93

[F. D. - E. S.]

La jouissance que l'enfant a de ses besoins entre dans la dialectique du désir, selon les réactions maternelles.

Il y a toute l'inflation que les premiers psychanalystes ont fait de l'anal en comprenant, en effet, que la relation de ce qui se passe au siège de l'enfant variait selon les mères. Dès lors, ils ont fait tout un plat, si j'ose dire, de la défécation : « Quel beau cadeau à maman de le faire dans le pot de chambre ! », etc. Il y a une pédagogie qui en découle. Je trouve ridicule cette inflation de l'anal. On peut dire : « C'est déjà bien, mais il y a mieux. »

Au contraire, c'est important que la mère déplace le *faire* sur des objets manipulés. Les mains sont justement des sphincters humanisés, pour que l'enfant puisse mettre une idée dans ce qu'il fait, au lieu de se limiter à cette même chose, sortie de son corps et sans idée autre que celle du don. Et puis, c'est un don pour quoi faire ? Le don à la nature est très important pour les enfants. Leur expliquer, par exemple, la raison pour laquelle les humains, à la campagne, mettent leurs latrines dans des endroits particuliers parce que ça sert à la fumure de la terre et que ce qui n'est plus bon pour nous, pour notre corps, est encore bon pour certaines créatures animales ou végétales. Autrefois, on pouvait l'expliquer avec le crottin et les bouses de vache, en leur montrant les petits oiseaux qui allaient y picorer ce qui n'avait pas été digéré comme petites graines, encore bonnes pour les oiseaux. Ça les intéresse beaucoup, même de nos jours, quand on leur explique les champs d'épandage qui entourent les villes, et la raison des cabinets et des égouts. Je pense que c'est le commencement de l'intelligence du rôle humain de l'échange avec le cosmos, avec la nature.

Mais, que ce soit la mère qu'on fume avec son caca ou son pipi, c'est quelque chose de pervertissant. C'est vrai que le premier cadeau que l'enfant fait à sa mère c'est son caca, mais c'est inconscient et tout ce qui est inconscient n'est pas là pour qu'on lui donne une inflation et que ça devienne une éthique.

L'important reste cet objet partiel anal déplacé sur tous

les intérêts pour les objets. C'est le moment passionnant pour l'enfant des « leçons de choses* » parce que c'est justement un déplacement de l'intérêt anal sur tout le reste du monde.

Par exemple, sur le vocabulaire du fonctionnement anal non seulement de l'être humain mais de tous les animaux : *la fiente pour les oiseaux, la bouse pour les vaches,* le crottin pour les chevaux. Tout ce savoir concernant le fonctionnement expulsif et ses suites comme de fumer la terre, de faire parfois des maisons, des choses en excréments séchés, fait partie de la culture. L'enfant entre dans la culture par ce déplacement des objets partiels sur autre chose grâce au langage et à la relation avec les humains de son époque mais non pas valorisés en tant que tels.

Des maladies obsessionnelles peuvent rester de cette époque infantile de la valorisation de la relation d'excrément comme preuve d'amour. L'obsession d'expulsion peut être remplacée par son contraire, l'avalement, la boulimie. La seule chose qui soit permise par la mère, c'est que l'enfant mange ce qu'elle lui donne à manger. C'est du « fait par la mère » qu'il mange, *non par besoin mais par désir.* C'est de l'anal de la mère consommé par l'enfant, de l'anal déplacé sur l'oralité. Le refoulement de l'anal peut provoquer autant de bizarreries que l'exaltation de l'anal au niveau de l'expulsion de l'objet archaïque.

Ça retarde pour l'enfant l'acquisition de la liberté d'un jeu comme « Coucou, le voilà ! » qui lui permet de ne plus être soumis à une loi de son corps qu'il ne maîtrise pas ou à une loi imposée par la mère qui veut que ce soit à telle heure qu'il défèque et pas à une autre.

94

[F. D. - E. S.]

Les jeux préliminaires au coït (jeux de baiser autour du corps, des fesses, des seins, de la tactilité d'approche...) viennent des pulsions archaïques et des plaisirs des pulsions archaïques.

Il y a des cultures où les baisers n'existent pas. Ça a été refoulé : pas le droit de le mettre avec le génital. On voit rarement une mère noire embrasser son bébé. Mais il est toujours contre la mère ; et la mère a l'intuition du

* Cf. *infra*, commentaire 95.

moment où il a besoin de déféquer. Elle le fait descendre le long de ses jambes et c'est entre ses pieds qu'il défèque. Puis, dès qu'il sait marcher, il est amené par un plus grand, pour aller déféquer là où vont les enfants.

Malheureusement, ce ne sont pas des gens analysés qui font des recherches ethnographiques. Je crois que ce serait très important de comprendre l'érotisation et la non-érotisation relationnelle entre l'enfant et sa mère, dans ces pays-là, et ce qui demeure ou ne demeure pas d'oralité, des séquelles de cette période incestueuse, associé à la relation de coït*.

95

[F. D. - E. S.]

Dans cette phase, l'enfant et l'adulte sont complices par rapport à un objet qui, lui-même, a des caractéristiques à respecter pour que ça fonctionne. Ils font quelque chose ensemble par rapport à la vie ou à l'usage du troisième terme, tandis qu'avant l'enfant imite, mais il n'est pas en complicité avec un autre, pour que ce soit effectif. C'est un moment très intéressant qu'on rate souvent avec les enfants, et qui est le moment de l'intelligence... C'est la découverte du fait que chaque objet correspond à son ordre, que chaque être (humain ou animal) a ses propres lois et que c'est opérationnel de les connaître parce que c'est cela qui réunit deux personnes humaines par rapport à une troisième. Le langage n'est plus seulement pour dire ses besoins ou pour dire ses affects. Il devient une manière de découvrir le monde. C'est ce que j'appelle « les leçons de choses** ».

* Vers la fin des années vingt (1928), Géza Róheim (1891-1953), anthropologue et psychanalyste hongrois, encouragé par Freud, Ferenczi et Wilma Kovacs, subventionné par Marie Bonaparte qui s'intéressait beaucoup à son œuvre, s'embarqua pour l'Australie où il séjourna pendant deux ans. Parti pour mettre à l'épreuve les thèses de Malinowski qui, dans un esprit culturaliste, mettait en doute la thèse freudienne de l'universalité du complexe d'Œdipe, il en ramena des matériaux très riches concernant les relations précoces entre la mère et l'enfant, recueillis dans l'optique que suggère ici F. Dolto. Cf. Géza Róheim, *Psychanalyse et anthropologie*, Gallimard, 1967.

** Appellation en vigueur jusque dans les années soixante, réservée au cycle primaire de l'enseignement et s'appliquant à l'initiation aux sciences naturelles. Sur la « leçon de choses », cf. *supra*, commentaire 93.

96
[F. D. - E. S.]

La posture assise et la posture accroupie sont des positions de disponibilité pour l'enfant. C'est à partir de ce moment-là qu'on devrait seulement lui demander d'excrémenter comme un humain, parce qu'on ne le force pas dans son habitus ; au contraire, on se sert du fait que son habitus est devenu celui qui se sert d'un schéma corporel humain et qui sait se détendre, se reposer. Ce n'est donc pas sous tension qu'il va déféquer (pour faire plaisir à la mère), mais parce qu'il est dans une position normale, qu'il aime avoir. Et alors, pourquoi ne pas déféquer à tel endroit de cette façon-là, au lieu de le faire debout et s'en mettre plein sur lui ?

Ce sont des choses de la vie pratique. Plus on le fait tôt, plus on déforme l'enfant par rapport à son avenir d'être curieux des choses et de son corps en tant que fournissant régulièrement une matière. Mais, quand il sera intéressé aux choses, alors, on pourra le régler très rapidement. En très peu de temps, il est capable d'être continent comme tous les mammifères, dès que le système nerveux est terminé. De plus, le dégagement de son corps, ce n'est plus du refoulement, puisque aussitôt il est déplacé sur les choses qui l'intéressent, en tant que médiatisant les relations entre les humains.

97
[F. D. - E. S.]

Je pense que cet objet (une cuillère en bois*, par exemple) auxiliaire d'une activité nouvelle pourrait être associé à un centre de gravité inconscient, reporté sur quelque chose d'autre. Je me demande si le centre de gravité qui est en nous, inconscient, que nous pouvons rendre conscient par des pratiques comme le judo, n'est pas déplaçable ? Cette expérience première de l'enfant, qui est pour lui une révélation, est-ce qu'elle n'est pas un cas particulier de prêter son centre de gravité à quelque chose, comme on l'avait prêté dans l'enfance, à une époque où les parents semblaient, pour nous, représenter notre centre de gravité, quand nous nous tournions autour d'eux, au lieu de devenir nous-mêmes le centre de nos actions ?

* Cf. *Solitude*, *op. cit.*, pp. 51-57.

98

[F. D. - J.-M. P.-L.]

L'objet est pour l'enfant l'attribut du verbe être. Quand il tient l'objet, il est un être complet. Il ne l'a pas dans la main en tant qu'avoir.

Quand il est dans l'arrêt de sa dynamique de marche, l'objet devient pour lui ce que lui-même était avec sa mère : il joue la mère vis-à-vis de l'objet. C'est un cas particulier d'objet transitionnel, qui est un objet de l'époque olfactive (la couverture sous le nez, par exemple), objet archaïque par rapport à l'âge de la marche*.

Mais un enfant dont la marche est valorisée par les parents, et qui a une grande liberté dans son activité musculaire manuelle, lorsqu'il est en cours d'activité motrice de tout son corps, il passe de cet objet primitif qu'il a sous le nez à un objet à aimer — un ours, une poupée, une auto... Car, avec la station debout, il est identifié à la mère ; il ne s'identifie plus au bébé avec la mère, avec l'objet qui représente la mère. Il y a un changement de pôle. Alors qu'il était le petit solénoïde dans le grand solénoïde, dans les bras de sa mère, tant qu'il ne marchait pas, à partir du moment de la marche, c'est lui qui devient manière d'adulte ; et lorsqu'il s'endort, il prend un objet, ce qui est pour lui manière d'aimer adulte. Et c'est ainsi qu'il rétablit la dyade, mais en prenant la place d'adulte par rapport à un objet qui prend sa place à lui.

99

[F. D. - J.-M. P.-L.]

En ethnologie, le langage véhiculaire c'est une langue parlée qui ne s'écrit pas. C'est donc un langage que l'enfant parle avec sa famille, pour faire comprendre tout ce dont il a besoin et désire, mais qui, hors de la famille (petite tribu pour lui), n'aurait peut-être pas de sens. La maman le comprend, les personnes latérales de la famille le comprennent, parfois avec la traduction de la mère. C'est comme ça qu'il accède au langage : par ce langage qui est encore erroné au point de vue de son émission, même s'il entend le langage grammatical parfait.

* Cf. *supra*, commentaire 91.

100
[F. D. - E. S.]

À ce propos, il y a une différence entre la fille et le garçon, à cet âge : la fille peut dire non à la mère, sans avoir besoin de se référer pour cela au père, tandis que le garçon dit non à la mère pour être plus garçon. Il veut s'identifier au père, éventuellement en bon accord avec la mère, mais sûrement pas en tant que bébé maîtrisé par elle. Le «non» du garçon à son père arrive beaucoup plus tard que son «non» à la mère. Le «non» de la fille à la mère n'est jamais un «non» au père, mais il peut y avoir un «non» à la mère, qui ne soit pas un «oui» au père.

101
[F. D. - J.-M. P.-L.]

Au départ, l'enfant a une conduite d'imitation qui se heurte, dans le langage de l'adulte, à des acquiescements ou à des interdits. Lorsqu'il cherche à dépasser ces interdits, il lui arrive des déboires. S'il est secouru par l'adulte, il peut se rendre compte que c'est parce qu'il s'y était mal pris et que, même si l'adulte s'y était pris comme lui, il aurait eu les mêmes déboires. C'est à ce moment-là que, au lieu d'imiter, l'enfant «fait comme» jusque dans les médiations pragmatiques, c'est-à-dire qu'il s'identifie. S'identifier signifie qu'il sait que son corps est soumis aux mêmes lois que le corps de l'adulte. L'identification vient lorsque l'enfant s'aperçoit que le monde n'est pas magique, mais qu'il obéit au principe de causalité. Et il le découvre plus ou moins rapidement, suivant qu'il y a langage concerté entre lui et la mère par rapport à ces déboires.

Mais même dans le cas où il y a langage concerté, l'enfant va passer par l'étape où il va dire «non» à toutes les suggestions de la mère. C'est l'âge du «non», grâce à quoi il se situe avec le peu d'expérience qu'il a et qui est la sienne. Par cette opposition qui le sépare de la fatale obéissance (dépendance) à l'adulte, l'enfant va se construire autonome et concerter finalement ses actions en en ayant lui-même un bienfait ou un méfait qui lui permettra de se rendre compte que, avec ou sans la mère, il a une maîtrise des choses. À partir de là, l'obéissance vient ou ne vient pas suivant le comportement de la mère. Mais

ce sera une obéissance vraie : l'enfant sera « oui » parce qu'il a (ou qu'il a conquis) le droit d'être « non ».

Le verbe être implique qu'il y ait un sujet et un attribut. Si l'enfant est toujours obéissant, il est l'attribut du verbe être dont la mère est le sujet. S'il a dit « non » à toujours être l'attribut de la mère, il peut devenir sujet d'un être-non-à-maman, sujet d'un verbe être qui agit, grâce à la médiation, de la même façon que les adultes (mère ou père). C'est ainsi que naît l'identification.

C'est un moment très délicat par rapport au Surmoi. Si l'enfant s'active, fait quelque chose quand la mère ne le voit pas et, dès qu'elle arrive, il ne le fait plus, cela prouve qu'il n'a pas intégré le surmoi et l'Idéal du Moi que la mère lui inflige, c'est un Idéal du Moi non actif, non moteur.

102

[F. D. - E. S.]

La mère phallique *dévorante orale*, c'est celle qui engueule, qui fait disparaître la fierté de l'enfant, qui l'humilie. C'est aussi celle qui soustrait les objets, qui confisque (par exemple, les jouets). Elle dévore tout, elle fait tout disparaître.

Castratrice dentale, c'est la mère qui donne des paires de claques. C'est celle qui dit : « Donne-moi ta main pour que je la tape » et, ensuite, l'enfant a sa main toute molle pendant cinq minutes.

Elle est *rejetante par dégoût*, quand elle dit : « Cochon ! Tu ne t'es pas vu ! Mais regardez-moi ça ! Va te laver ! » parce que l'enfant se salit.

Expulsante, c'est la mère qui renvoie tout le temps et qui met sur le palier. C'est celle qui dit « je ne t'aime plus » et l'enfant croit que c'est vrai.

La *gavante violeuse*, c'est celle qui oblige à manger, même si l'enfant a des haut-le-cœur à certaines nourritures qu'il n'aime pas. Et s'il vomit, elle lui donne le vomi. Elle n'a pas idée de ce que l'enfant peut souffrir. C'est la mère sadique, qui aime son enfant. Après, elle le couvrira de baisers, elle lui mordillera les fesses, elle sera cannibale...

DEUXIÈME ENFANCE

103*

[F. D. - E. S.]

Cette déconvenue narcissique de la fille est concomitante de l'intelligence de la différence. La fille ressent la différence formelle comme désavantageuse ou pas : tout dépend de la façon dont va être parlé l'amour pour elle, en tant que fille, et surtout l'amour qui lui est promis par les parents dans les paroles courantes de la vie. Cela dépend de la valeur qui est donnée en général et dans la conversation courante par le milieu dans lequel elle vit, au fait d'être fille — être victime ou, au contraire, avoir les mêmes chances et la même valeur que les garçons dans la vie sociale. Et puis aussi, si les deux parents, en se complémentant, s'aiment l'un l'autre, justement du fait de leur sexualité, qui est en jeu dans leurs relations, ou si le couple n'est pas uni, si la mère est valable pour les autres hommes, si le père est valable pour les autres femmes. C'est un âge où les filles aiment que leur père plaise aux femmes et que leur mère plaise aux hommes. Lorsque les parents divorcent, elles ne comprennent pas que ça a été une défaveur, pour la mère, que son mari soit aimé d'une autre femme. À ce moment-là, l'enfant n'est pas encore dans l'Œdipe ; elle n'est pas encore jalouse ; elle est heureuse de voir que le sexe de sa mère est honoré, que celui de son père est honoré.

Cette période de déconvenue narcissique n'est pas longue et s'ouvre une période temporaire de recherche de pénis centrifuge pour la fille, parfois aidée par les garçons. Les jeux du docteur commencent à l'occasion de cette recherche. Il est important que la mère comprenne (ou le père) et n'en fasse pas de drame, quand ils voient les jeux et les intérêts sexuels locaux des enfants. Répondre des choses toutes simples à ce sujet. Les parents doivent savoir que ce n'est pas le cas isolé de leur enfant, qu'il n'est pas un enfant vicieux mais que c'est au contraire un signe d'intelligence.

La fille commence à sentir dans son corps qu'elle est aimée à un lieu qui est celui du clitoris. Elle peut espérer

* Cf. *supra*, pp. 62-63, plus particulièrement commentaire 31 et *infra*, commentaires 106 et suiv.

que c'est là un pénis centrifuge en devenir, et les garçons le lui disent : « T'en fais pas, ça poussera. » Pour eux : « Ma maman, elle en a. Alors, les filles aussi. » Ils sont très longs à accepter la différence. Quand ils ont accepté qu'aucune fille n'en a : « Aucune fille, peut-être, mais ma maman à moi, oui. Elle m'a fait. Elle m'a fait avec un zizi. Ce n'est pas possible qu'elle n'ait pas le même. On ne fait pas quelque chose qu'on n'a pas. » La mère étant à l'origine de sa vie, ce n'est pas possible qu'elle ne soit pas comme lui. Il y a quelque chose d'impensable. Pour la fille c'est pensable d'être sans pénis, tant qu'elle n'en a pas vu chez l'autre, parce que sa mère n'en a pas. Pour elle, ce n'est pas possible qu'une femme n'ait pas des mamelles, des seins. Les seins chez une fille, c'est quelque chose d'important, qui qualifie les mères. Alors les pères comme ils ne sont pas qualifiés par leurs seins — elles le savent — c'est que, eux, ils en ont un, un sein, mais en bas. Pour les filles, le pénis est un cas particulier du sein, tant qu'elles n'ont pas vu encore de garçon. Ce n'est pas une histoire de pipi, c'est un cas particulier de sein.

104
[F. D. - E. S.]

La provende de la mère n'est pas uniquement nourrir le corps, c'est la délivrance de la culture.

De son point de vue, par rapport à la culture du pays, de l'ethnie dans laquelle elle vit ou même dans laquelle elle ne vit pas, où elle apporte des souvenirs de la culture qu'elle a reçue, au même âge que l'enfant, quand elle vivait dans un autre pays. C'est ça qui enrichit les pays d'immigration. Si seulement on savait valoriser la richesse, il faudrait valoriser la mère et ce qu'elle apporte à l'enfant, ce que l'enfant ne peut pas trouver dans ce pays-ci. Mais très souvent c'est le contraire. Tout ce qu'apporte la mère sous prétexte qu'elle ne parle pas français à son enfant, qu'elle l'élève avec d'autres chansons, d'autres rythmes, d'autres modes d'élevage, tout cela c'est quelque chose qu'il faut effacer, renverser par l'impact de la maîtresse d'école. Celle-ci devrait s'informer et valoriser chaque mère différente de chaque enfant. Et c'est possible. Il y en a qui l'ont fait dans des écoles en faisant venir tour à tour la maman yougoslave, la maman portugaise et, à l'occasion : « Chacune va nous faire un plat, va faire un goûter. » La maî-

tresse apporte la farine, le beurre et la maman fait le gâteau et raconte une légende en même temps qu'on mange tous ensemble le gâteau arabe, le gâteau portugais ou le gâteau polonais.

105

[F. D. - E. S.]

Si on met des gants à un enfant, ou des chaussures, il met ses doigts en boule ; il n'a plus de doigts quand il ne les voit plus. Il faut qu'on les lui tâte alors il les retrouve et il les met dans les gants. On peut empêcher qu'il mette ses doigts de pieds en boule, s'il ne voit pas ses pieds. Il n'y a qu'à le mettre à genoux sur une chaise et on lui met les chaussures alors qu'il tourne le dos. J'ai donné ce truc-là à des vendeuses de chaussures. D'habitude, la mère gronde : « Mais que tu es bête ! Laisse mettre la sandale. Regarde. Tu mets ton pied en boule. »

Mais l'enfant ne le sait pas : il ne le voit plus. Et quand il ne le voit plus, il n'y en a plus. Peut-être y aurait-il danger de castration au sens de mutilation.

À la télé, tous les gens sont des hommes-troncs pour les enfants. Quand ils font un dessin de gens à table, ils n'ont pas de jambes en dessous. Quelquefois, seul le père a des jambes et personne d'autre. S'il y a quelqu'un d'autre, c'est seulement le haut du corps qui est dessiné, pas le bas. Il faut reconnaître les membres comme existants, même si on ne les voit pas.

106

[F. D. - J.-M. P.-L.]

L'adulte parle en expert de la situation. Si la fillette dit : « Tu me donneras un pipi ? » sa mère, au lieu de lui répondre : « Veux-tu ne pas parler de ça », peut lui dire : « Tu sais, je ne peux pas le faire ; ce sont des choses qu'une maman ne peut pas faire, parce que toutes les filles naissent comme ça et tous les garçons naissent comme ça. » Immédiatement, c'est une castration imaginaire. Et la fillette reçoit la confirmation qu'elle est tout à fait complète, mais qu'elle est du sexe féminin. Tout simplement.

[F. D. - E. S.]

Il est probable qu'un langage qui valorise le sexe peut ne pas soutenir les sublimations qui vont se faire sur les pulsions prégénitales et qui vont rendre justement les

filles capables de faire des études, de faire un art ou un artisanat. On ne sait pas du tout si c'est bien ou si ce n'est pas bien que ce soit assez vite que la jeune fille soit fière de son sexe. Peut-être qu'elle amasse un trésor de potentialités, de déplacement sur la culture, dans le cas où elle n'est pas sûre du tout que c'est bien d'être une fille.

107
[F. D. - E. S.]

La découverte de son sexe par la petite fille se traduit autrement : ses émois, elle les traduit de façon hystérique sur le corps tout entier : une espèce d'ondulation, des minauderies, des torsions de corps et de tête qui se couche sur le cou. C'est ça qui prouve qu'elle est émue au lieu du sexe et qu'elle se sent peut-être en danger si ça se voyait. Dès cet âge, c'est totalement différent dans la relation imaginaire qu'elle a prise par rapport aux hommes, aux femmes, aux garçons, aux filles et peut-être même aux choses selon leurs formes. On voit le plaisir des filles pour les boutons et pour les plis alors que ce n'est pas le cas dans les vêtements pour les garçons. Les plis, c'est toujours le mauvais pli pour un garçon, pour un homme, alors que pour la fille, les petits plis, elle s'arrange à les avoir exprès, à avoir des quantités de petits plis. C'est tout à fait en rapport avec tous les replis de la vulve. C'est un déplacement. Les boutons sont en garniture. Ils ne servent à rien mais ça ne fait rien. C'est typiquement fille. Ce n'est pas logique. C'est une petite garniture qui ne sert à rien. Ce qui prouve bien que le clitoris au bout d'un certain temps ne sert à rien. C'est un vestige d'une époque antérieure, où il est vu par rapport au pénis, mais ce n'est plus du tout, dans l'esthétique de la femme, quelque chose dans le ressenti absolument bon, bien et agréable. La fillette commence à tortiller son corps et à se sentir émue ; elle prend de plus en plus conscience de la valeur de ce corps qui est phallique et turgescent. Elle prend conscience de la nécessité d'orner ce corps, pour que les autres y fassent attention et pour qu'elle-même en soit contente. C'est là qu'elle commence à s'attifer devant la glace, à se mettre des petits nœuds, des déguisements séducteurs, si elle peut, à l'envi des femmes, même si sa mère ne le fait pas, qui se fardent pour être remarquées.

C'est l'hystérisation : faire remarquer son corps par

autrui, ce qui n'intéresse pas du tout les garçons qui quelquefois sont intéressés à être propre. Mais les filles, ce n'est pas être propre qui les intéresse, c'est avoir une belle robe, un feston, un petit machin les petits détails qui font remarquer, justement parce que le sexe ne se remarquant pas, c'est par les petits détails qu'on va attirer l'homme.

Les petits détails, c'est le clitoris, le pli. Les broches aussi, c'est curieux que les filles aiment ça. On appelle ça les clips. Quand on pense que, il y a très longtemps, seule la fibule existait dans la tenue vestimentaire. Avant même les boutons et les boutonnières, précédés par les boutons et les brides. Ce qui a vraiment l'air d'une extrapolation du sexe dans les formes complémentaires de la fermeture, côté mâle et côté femelle, comme pour l'électricité.

Au Moyen Âge, il n'y avait pas de boutons; il y avait les liens qui tenaient les parties du vêtement et puis il y avait des fibules qui pouvaient être en argent. On en trouve aussi chez les Africains : on prend le tissu dans un rond et puis, avec une broche, on l'applique pour faire tenir. Je suis sûre que c'est quelque chose à mettre en rapport avec la sexualité féminine.

108
[F. D. - E. S.]

À l'époque de la découverte de la différence sexuelle, ce sont plutôt les petits garçons qui en sont, parfois, plus traumatisés que les filles. D'autant que les filles ont face au manque de pénis la compensation d'avenir d'être des mères. « C'est nous les femmes qui font les enfants. » Elles l'imaginent de façon anale et sans l'aide, l'auxiliariat des hommes. D'ailleurs, actuellement, on voit cela chez les femmes qui veulent avoir un enfant par fécondation artificielle; elles ne veulent pas d'homme. Évidemment il y a le biologique tout de même. Il faut bien recourir à ça mais est-ce que les femmes ne pourraient pas avoir des enfants parthénogénétiques* ? J'en recevais tout le temps des lettres de femmes qui demandaient : « Est-ce que vous croyez que dans quelque temps les femmes pourront avoir des enfants sans aucune participation biologique masculine ? Puisqu'on sait que des ovules *in vitro* peuvent être fécondés par une piqûre, une piqûre fera-t-elle que cet

* Par parthénogénèse, reproduction par scissiparité.

ovule s'autoféconde sans participation de spermatozoïdes ? Est-ce qu'on arrivera à ça, à avoir des filles qui ne seront que des produits de leur propre mère et non pas du père et de la mère ?» Beaucoup de femmes espèrent avoir des enfants comme ça, autochtones.

Quand elles sont petites, les filles croient que les bébés, les mamans les font toutes seules. Le papa paie, s'il y en a un ; il aide maman dans la maison. Mais ce qui les fait mères, pour elles, ce n'est pas une conception génétique, c'est une conception orale. D'ailleurs, c'est ainsi dans les contes de fées : une certaine pomme qui fait qu'elles auront un bébé. Elles ont encore le mythe de la Vierge : la parole les féconde. Ce n'est pas faux mais ça ne suffit pas pour faire la chair. C'est indispensable pour que cette chair soit humanisée que la parole ait fécondé en même temps qu'il y avait relation de corps à corps.

C'est ça que les petites filles ont, au début, comme consolation. « Nous, on n'a pas un pipi aussi valeureux que le vôtre, disent-elles aux garçons, mais quel caca ! On a des cacas magiques et ça fait des bébés. »

C'est ça la compensation pour la fille à l'époque de la différence sexuelle. La conception est vue comme un cas particulier d'excrémentation si les adultes ne disent pas la vérité à l'enfant : « C'est le sexe. Ton sexe est différent. Les hommes et les femmes sont nécessaires tous les deux à l'existence des enfants. — Ah oui ? Comment ? — Tu verras quand tu seras plus grand. Quand tu auras trouvé, tu me diras »... On n'est pas forcé de donner des leçons de fornication aux enfants. Ca ne sert absolument à rien de leur dire que ce n'est pas parthénogénétique, que ce n'est pas magique. C'est le rôle de la sexualité dans la création.

109

[F. D. - J.-M. P.-L.]

À l'époque de la découverte de la différence sexuelle, pour le garçon il y a la crainte d'aimer une fille, car c'est s'identifier à elle et, donc, être mutilé de son pénis. On dit que ne pas avoir de pénis ce serait une castration. C'est en fait une mutilation. Ca ne retire absolument pas le désir. La castration c'est le lieu du désir. Les eunuques, par exemple, ont des rapports sexuels ; mais comme ils sont castrés, ce qui veut dire qu'ils n'ont pas de testicules, les rapports sexuels ne sont pas féconds. C'est ça la castra-

tion, c'est la castration de la fonction reproductrice, de la fécondité. Tandis qu'un homme mutilé ne peut plus avoir des rapports sexuels, mais il peut être fécond.

Chez l'enfant, à l'époque de la différence sexuelle, c'est une mutilation imaginaire qui n'a pas le même sens que chez l'adulte. C'est beaucoup plus un fantasme de mutilation pénienne qui touche à la magie anale et à la menace des parents de l'époque anale, comme nous l'avons décrite pour la fille : si, faire quelque chose avec, c'est mal, si la fille n'en a pas parce qu'elle a fait quelque chose de mal et on le lui a coupé, c'est qu'on pourrait me le couper aussi... Et c'est pour cela que bien des petits garçons réagissent en méprisant les filles de n'avoir pas un sexe pénien. Mais ce n'est pas obligatoire, j'ai aussi des observations contraires.

Jusqu'à ce que la vérité lui soit enseignée, le petit garçon veut nier le manque de pénis chez la fille. Et les paroles de l'adulte peuvent culpabiliser l'enfant, en ne lui donnant pas la vérité de la nature, c'est-à-dire la castration selon la nature : que nous ne pouvons pas nous identifier aux deux sexes, nous ne pouvons nous identifier qu'à un seul. Et, généralement, c'est ressenti comme promotionnant quand la mère qui le dit est une femme génitalement satisfaite.

110

[F. D. - E. S.]

Les soutiens-gorge de maman, c'est comme si c'était la valeur qu'a maman comparée à celle de papa. C'est là que l'on voit la valeur anale, la valeur excrémentielle de papa qui a de l'argent et la valeur future nourriture de la mère, représentant l'allaitement futur d'enfant. Mais «il ne faut pas y toucher!»

111

[F. D. - E. S.]

Il y a certaines frigidités qui sont fixées à ce moment-là et qui viennent de la dévaleur du sexe en tant qu'érotique, parce qu'il n'est pas bon que la fille s'en rende compte — «Veux-tu ne pas parler de ça! Veux-tu ne pas faire ces gestes-là! Ce n'est pas beau!» — si le sexe n'est plus quelque chose de vivant, mais sert seulement comme un objet de fonctionnement, comme un vase, alors la fille

peut s'en désintéresser par langage appris dans la famille ou par identification à la mère. Cela vient presque toujours d'une souffrance de non-révélation d'elle-même par la mère qui ne peut pas permettre à son enfant de vivre ce qu'elle vit à son âge parce que, à son âge à elle, elle était tellement frustrée que « si ma fille commençait à demander des satisfactions qu'est-ce qu'elle deviendrait quand elle aurait mon âge ? ». Il y a des parents pour qui on doit s'habituer à être frustré parce que la vie n'apporte que des déboires au lieu de dire : « Profitez-en pendant que vous êtes jeunes. Bientôt vous aurez toutes les charges de famille. » Ce sont deux manières d'élever les enfants : leur donner l'habitude d'être toujours frustrés pour qu'ils ne souffrent pas ou, au contraire, leur laisser les choix qu'ils peuvent avoir parce que la vérité, enfin, les épreuves de la responsabilité viendront bien assez vite.

112

[F. D. - E. S.]

C'est le cas si l'on ne trouve la fillette intéressante que par le seul fait qu'elle attire les regards et la séduction. Il y a des enfants qu'on élève à cette hystérie-là très tôt et c'est dommage parce que les filles qui sont trop belles souffrent de cela.

Avant de devenir spécialiste d'enfants à l'hôpital, j'ai eu l'occasion de soigner des femmes qui, à l'époque, étaient strip-teaseuses, enfin, qui dansaient « femmes nues ». Certaines de mes collègues disaient que les enfants qui sont trop jolies, trop belles petites, et dont on attend qu'elles s'épanouissent comme ça, ne peuvent pas avoir les sublimations scolaires ; elles sont gênées par le fait que tout le monde les regarde. Elles ne développent pas du tout leur féminité ; alors, leur corps devient comme un drapeau de féminité, derrière lequel il n'y a rien.

Généralement, elles sont rendues bêtes au point de vue mental, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas eu les pulsions qui ont eu besoin de se sublimer : des chattes qui n'avaient qu'à plaire et qu'on a stérilisées au point de vue culturel, intellectuel. C'est cela qui est gênant pour les filles qui sont trop jolies. Je crois que c'est une des choses qui font que les parents ne veulent pas qu'on dise aux filles qu'elles sont belles. Ils ont peur que, si on le leur dit — et

ils n'ont pas tort —, elles ne développent pas les qualités de conquête par d'autres moyens que simplement se montrer, ce qui est s'appuyer sur l'hystérie de la fille et qui, plus tard, va faire son malheur. La beauté ne reste pas toute la vie.

Et cette beauté n'est pas cultivée, elle n'est pas dans le langage, elle est à l'état brut. Il y a des enfants qui ont une beauté à vous couper le souffle et on se sent responsable de ne pas le leur dire. Il y a aussi des enfants beaux qui sont palpés tout le temps, ne serait-ce que par les yeux, si ce n'est pas les mains baladeuses; ils sont tentants pour les adultes, pour les pervers, et ils l'ignorent. On n'exige rien d'eux, parce qu'on sourit rien qu'à les voir, on pardonne les déconvenues qu'ils font si on peut les séduire. On est tellement heureux si on est avec un bel enfant... L'adulte qui s'accole à un bel enfant, la mère, le père ou l'adulte qui s'en occupe, est bien vu par tout le monde : « Ah ! quel bel enfant vous avez ! » C'est exactement comme les propriétaires de chiens, qui sont souvent des gens très timides et qui sortent le soir pour promener leur chien, grâce à quoi ils ont des conversations, ils ne sont pas tout seuls, parce qu'un autre propriétaire de chien leur dit : « Comme il est beau votre chien ! » On ne parle que de chiens, on parle chien au moins on n'est pas toute seule... C'est ça aussi avec les enfants qui sont trop beaux et c'est gênant pour eux.

113

[F. D. - E. S.]

La masturbation peut être manuelle ou sur les coins de table, avec des objets, sa poupée ou le vélo. Elle peut aussi être nasale, orale, anale et ombilicale. Mais, c'est la même chose : donner du plaisir pour le plaisir.

Si ce n'est pas permis par la mère de se masturber, on va se débrouiller pour que, se donnant du plaisir à un autre endroit creux, où il y a un trou, ce soit pensé « à la place ». On déplace le vaginal là-dessus.

Il y a également pour les filles la masturbation du mamelon. J'en ai vu à l'hôpital qui se chatouillaient, se pinçaient ou s'excitaient le mamelon pour se consoler d'un pansement très dur à supporter. Et j'ai pu constater combien c'était interdit avec violence par les surveillantes ou certaines infirmières. D'autres n'y font pas attention et

disent gentiment : « Oh, ma cocotte, ça ne va pas durer. T'en fais pas. Mais oui, si ta maman était là, ce serait plus facile. » Mais c'est certainement un retour à ce qu'il y a de maman en elles.

LA SITUATION À DEUX : DIALECTIQUE SUBLIMÉE DE LA DYADE

114

La langue « bien pendue » des filles en compensation du pénis atrophié, c'est de l'observation. Je les mets en rapport. Ai-je raison ? Je ne sais pas. Mais enfin, il se trouve qu'il y a eu un narcissisme de satisfaction avec lui-même du garçon, peut-être jouant le rôle de sa mère avec lui, s'identifiant à la femme vis-à-vis de lui, alors que la fille, n'ayant pas d'homme à qui, elle, femme, pourrait faire du plaisir pour se sentir en colloque, pour « colloquer » à l'extérieur, puisque, avec son corps, il n'y a pas de quoi faire du plaisir et de s'en faire tout un foin, est obligée de se servir de la parole. Et si elle se dit : « À l'avenir, je serai maman », elle pense plutôt à la relation à un troisième terme. La fille est obligée de fantasmer qu'elle a un objet de valeur qu'elle aime, comme sa mère avec un bébé, comme sa mère était avec elle quand elle était bébé. Tandis qu'il est possible que le garçonnet soit avec son pénis comme la mère avec le bébé. Le bébé, c'est le pénis.

En tout cas, c'est un fait d'observation que les filles sont plus vite bavardes que les garçons.

C'est parler pour se faire comprendre, le langage pour se faire comprendre, par le bruit de phonèmes, pour son plaisir. C'est vraiment pour agir sur l'autre, pour manipuler. Comme le garçon manipule son pénis, elle manipule l'autre et ça lui fait plaisir ; elle manipule ses poupées, ses ours en paroles. Elle prend du plaisir à cette manipulation par la parole.

Aussi, contrairement aux petites filles, les petits garçons ne tirent pas la langue. Ils y vont avec des coups de poing, en avançant alors que les filles tirent la langue en se retirant. Elles agressent, en même temps qu'elle ne vont pas de l'avant avec leurs mains.

Quand la fille tire la langue, elle est à court de paroles. Ce qui veut dire tout ce qu'elle pourrait dire si elle avait

sous la main de quoi. Quand le garçon se sent vexé, il crache. Pas la fille. La garçon à court d'arguments crache mais ne tire pas la langue.

115

[F. D. - E. S.]

Il y a un travail d'entrée en contact et de maîtrise de l'autre qui se fait par le subtil de la parole à travers la réceptivité complice ou rejetante de ce que l'autre lui dit.

Ça peut être un grand pouvoir le taire. Le dire est un pouvoir mais le taire aussi. C'est le refus à l'autre d'entendre ce qu'il veut entendre, d'obtempérer à ce qu'il veut faire comprendre par sa parole ou le refus d'agir selon les paroles que l'autre lui a dites.

En rapport avec cette dialectique orale, nous trouvons cette forme de manipulation qu'est le chantage. Dire pour faire peur à l'autre que l'on agirait alors qu'on n'en a pas les moyens. Par les paroles, on freine les débuts d'action d'autrui qui pourrait chercher la preuve ou se défendre d'une action. On inhibe l'action par les dires de chantage.

Ça existe aussi dans l'anal. Ça s'appelle la feinte. Les jeux de feinte et les jeux de mensonge. Le mensonge, c'est aussi ne rien montrer. Faire semblant qu'on n'a pas vu. C'est une feinte. Nous, nous l'interprétons comme une feinte. Je ne sais pas si pour le sujet c'est une feinte, par rapport à qui le regarde. Peut-être, pas du tout. Peut-être s'agit-il simplement d'une angoisse devant l'objet du désir, que tous les humains connaissent aussi. Cette angoisse devant l'objet du désir qui peut les excentrer par rapport à leur sécurité actuelle et qui les attire.

116

[F. D. - E. S.]

Le jeu de la marchande, c'est le premier contact avec l'échange commercial. « Tu me donnes, je te donne. » Une première approche de la valeur qui est mimée. Tout cela est mimé. C'est soi-disant des bouts de pâte à modeler qu'on met dans du papier. Quant à l'argent, c'est faire semblant dans la main. On n'a pas besoin d'argent. C'est curieux parce que, pour l'argent, ils pourraient découper des bouts de papier pour faire semblant. Non. L'argent, c'est : on est réconciliés, la main dans la main, comme ça,

le marchand et la marchande ; il a donné quelque chose, elle a pris et on se paie. L'argent, pour l'enfant, ça n'a pas de valeur de troc. C'est autre chose. Ils jouent et troquent les enfants, entre eux. Quelque chose qui a une valeur marchande très grande contre quelque chose qui n'en a aucune. Ça arrive très fréquemment. Ça met les parents dans un état ! Ils ont acheté une pointe Bic à un enfant très petit à la maternelle, ou un tricot, et l'enfant revient avec un horrible tricot qu'il a trouvé beaucoup plus joli sur l'autre que le sien. La mère est furieuse. C'est le troc d'enfants, qui n'est pas à valeur d'argent égale. Et c'est long avant que l'enfant ne comprenne ça, et surtout, avant que les parents ne comprennent que ce qui appartient à l'enfant, lui appartient et n'appartient pas aux parents. C'est justement le fait que l'enfant sente que les parents ne le laissent pas être maître de ce qu'il a, de ce dont il est propriétaire, qui retarde son autonomisation.

Mais quand il joue à la marchande, il donne des petits cailloux qui représentent des légumes ; il représente ce qu'on achète par du semblant, mais le paiement, qui est aussi du semblant, ce n'est pas du troc. C'est un acte qui est toujours représenté et qui est l'acte du paiement.

LES POUPÉES

117

[F. D. - E. S.]

Les poupées sont des représentants de semblables avec qui éprouver des sentiments et les exprimer. La fille rejoue la relation avec sa mère. Les garçons jouent beaucoup plus à faire se disputer leurs ours, à faire la bagarre, faire le combat. Avec leurs ours, poupées animales, ou parfois avec de petits personnages qui représentent des soldats. Ils se servent d'un personnage en mettant le doigt en avant, en tenant le personnage et c'est le personnage qui fait ppffiitt, avec des bruits d'agression. Les garçons jouent beaucoup à agresser, maîtriser par la force et tuer imaginairement. Être fort. C'est ça pour les garçons jouer au soldat, avec n'importe quoi, en étant eux-mêmes le soldat contre un autre, leur meilleur ami qui devient leur ennemi et on lui tire dessus : « Ça y est ! J' t'ai eu ! Ah ! non ! Maintenant tu es mon prisonnier. »

Les filles jouent à des jeux d'intimité beaucoup plus qu'à des jeux d'agression. Des jeux de maîtrise, d'enseignantes, de manipulation et d'intimidation surmoïque. C'est une manière d'inverser les rôles en s'identifiant à l'adulte dans le soi-disant plaisir qu'il prend à manipuler l'enfant. Généralement ça a une base expérimentée par la fille mais parfois les filles ont des pulsions très sadiques qui n'ont jamais été manifestées sur elles par leur mère ou leur éducatrice, mais qu'elles utilisent.

Les enfants sont toujours sadiques par rapport à la punition que l'adulte donne pour marquer le coup, pour que la loi reste la loi et qu'on s'en souvienne. Même ceux qui ne sont pas du tout élevés de façon sadique. Ça fait partie de la psychologie de l'enfant. Il est lui, maître de la loi, et même s'il n'y a pas de loi, c'est lui qui la fait, et il la fait par la force exercée sur l'autre, c'est ainsi qu'il veut la signifier.

La fille, avec la poupée, c'est le coup d'amour ou de haine. Les garçons, en revanche, on ne les voit pas être furieux contre le personnage qui a perdu. Bien sûr, on fait des prisonniers, mais c'est beaucoup plus abstrait. Les filles c'est : « Je ne t'aime plus, tu es méchante. » Ce qu'elles disent à leur poupée est très personnalisé, de façon intime, à coup de déréliction, de rejet. Ce rejet, c'est vraiment juste la première sublimation orale. « Miam, miam, je t'aime, je t'incorpore et, prout prout caca, je te rejette. » C'est ça, les jeux de cet âge-là.

On se tromperait lourdement, voyant une enfant tenir des propos sadiques avec sa poupée, de croire que c'est comme ça que sa mère l'éduque. Quelquefois, au contraire, c'est une enfant élevée de façon beaucoup trop permissive, qui est obligée d'utiliser son agression sur les poupées comme elle voudrait qu'on lui donne, à elle, des limites. Voilà une enfant qui aimerait qu'on limite sa liberté de faire n'importe quoi. Comme elle voit ses poupées faire n'importe quoi, elle les punit : « Non, tu ne sortiras pas. » Alors qu'elle, on la laisse s'en aller.

Le contrôle de l'adulte, on voit que l'enfant en a besoin. Ce n'est pas mesuré dans la dialectique de force qu'il montre mais il en a sûrement besoin.

Parce que si on aime quelqu'un, on veut le garder. Donc, on ne lui laisse pas toute liberté. Enfin, il faut vraiment que l'enfant comprenne que, quand on lui laisse une liberté, ce n'est pas un oubli ni un désintérêt.

Il y a des filles qui gardent le jeu de la poupée très longtemps. J'ai eu une fois une mère de famille qui est venue me voir parce qu'elle ressentait comme une perversion son besoin de jouer à la poupée ; elle en avait très peur parce que ses enfants aînés commençaient à avoir sept, huit ans et « le jour où ses enfants verraient... » Elle s'enfermait dans sa chambre, sortait ses poupées et jouait avec. Son mari le savait depuis qu'ils étaient fiancés et il en riait ; il s'étonnait que ça dure après avoir eu déjà cinq enfants. En plus de ses enfants, il fallait qu'elle se réserve une heure ou, si elle pouvait, deux heures pour s'occuper de ses poupées. Ses poupées, il y en avait vingt, trente qui avaient chacune leur caractère, leur nature. Je lui ai demandé de m'en parler. Elle le faisait tout en ayant un sens critique. Elle aimait son mari ; elle lui consacrait le temps qu'il voulait, le maximum à ses enfants aussi, mais ça, c'était pour elle. Elle ne pouvait pas y renoncer. Une fois, elle s'était dit : « Toutes ces poupées, je vais les donner à une œuvre, pour des enfants qui n'ont pas de jouets. » Mais elle n'avait pas pu. C'était s'arracher le cœur.

Elle avait approfondi pendant une douzaine de séances, avec moi, cette chose et elle s'était rendu compte que c'était la part archaïque en elle, qui était absolument indélébile. Sa mère ne l'avait jamais su. Elle avait été très peu élevée par sa mère mais plutôt par des personnes mercenaires qui étaient passées et, quand elle était jeune, c'était avec ses poupées qu'elle vivait sa vie narcissique. Les poupées n'avaient pas de père. Elle n'était même pas leur mère mais le maître d'œuvre. Chacune des poupées continuait de garder sa nature. Effectivement, elle était arrivée au niveau où les garçons arrivent : il y avait des intrigues entre ses poupées. Chaque fois qu'elle venait me voir, il y avait toujours eu toute une histoire entre les poupées qui s'étaient soi-disant disputées, tout un roman qui s'était passé entre elles. Elle, il fallait qu'elle fasse la paix entre elles. Ce n'était plus vivable dans la caisse à poupées.

Le jeu de poupées, peut-être que ça se sublime en romancier, en écrivain de pièces de théâtre, de scénarios.

C'est comme aux États-Unis, cette mode des hôpitaux à poupées, des cliniques où l'on pouvait faire des adoptions légales de poupées. On faisait attendre les gens deux ou trois mois pour étudier leur psychologie et voir s'ils étaient capables d'élever ces poupées qu'ils voulaient adopter.

Ces poupées américaines étaient très laides avec des têtes viscérales, des espèces de bouts de chiffons gonflés et mous, fœtales. Enfin ça faisait beaucoup d'argent, ça faisait travailler tout un système fondé sur du fictif, on jouait sur le fantasme.

À partir du moment où l'on passe dans le social, dans l'institutionnel, c'est pervers. D'un autre côté, si ça peut éviter à des gens de rentrer dans des maisons psychiatriques, par dénuement et par solitude, pourquoi pas? Grâce à cela, ils étaient moins solitaires.

Chez la petite fille, c'est une forme d'intégration aussi, mais par le moyen de devenir responsable : d'habiller, d'apprendre à coudre, de tricoter, garnir un berceau, toute une technologie d'apprentissage.

Ce n'est pas seulement jouer à aimer et à détester, c'est aussi *faire pour*, comme les adultes et du coup faire la dînette, faire des plats ; c'est un peu vivre comme la mère vit pour ses enfants, en affabulant. Mais ça disparaît assez rapidement. Si c'est conservé plus tard dans la vie, c'est ressenti comme une anomalie par l'adulte.

Est-ce que ce n'est pas la même chose quand on voit des adultes jouer aux trains et aux petites autos, des pères qui ont leur chambre personnalisée, où deux ou trois pères viennent pour jouer uniquement aux trains, aux barrages et où les enfants ont le droit de venir à condition de ne pas y toucher, de ne pas s'en amuser, de regarder les adultes s'en amuser pour leur plaisir?

C'est un peu la même chose car l'objet partiel dont on est maître, c'est le pénis, qui est extrapolé dans ces machines soi-disant autonomes. C'est le sexe extrapolé dans une poupée, qui sert d'objet de projection de soi quand on était petit, dont on prend soin, ou d'une partie de soi qu'on tolère.

Le caractère des différentes poupées de ma patiente, les bagarres qu'il y avait entre elles, elle avait l'impression que c'était son côté fou qui se déployait de cette façon. Et pourquoi pas? C'est peut-être ce avec quoi elle s'est réconciliée en venant chez moi.

STRUCTURATION DE LA PERSONNE

118
[F. D. - E. S.]

Pour l'enfant, l'harmonie avec les parents joue comme une magie puisque, d'une seconde à l'autre, ça change. Son équilibre n'est dû à rien d'autre que, simplement, au fait que ses parents ne lui reprochent rien. Si c'est une fille, par exemple, ils sont contents qu'elle soit comme elle est et si elle vient de prendre une initiative, personne n'y fait attention. Le père ne dit pas : « Ah ! ce que tu es belle ! », ce qui la gênerait beaucoup parce que ce serait de la séduction et elle ne l'a pas fait spécialement pour lui.

La façon dont les parents interdisent ou au contraire survalorisent gêne. Si tout va bien, elle se sent soutenue à avoir des initiatives. Pourquoi pas ? Alors c'est elle qui demande : « Qu'est-ce que tu penses de comment je me suis coiffée ? — Eh bien, c'est une bonne idée — Tu trouves ça bien ? — Tu sais je n'ai pas ton âge, mais demande aux filles de ton âge, elles sauront mieux. Moi, je suis d'une autre époque. » La mère peut ainsi aider l'enfant à se mettre au contact des autres enfants.

Parce que c'est souvent de très mauvais goût. Elles jouent souvent à paraître plus âgées et elles en sont fières. S'habillant en noir, portant des chignons par rivalité avec les femmes accomplies qui attirent les hommes. Elles jouent à la femme accomplie pour pouvoir gagner sur les femmes accomplies, accomplies d'âge.

Plus on avance en âge, plus on connaît de choses et moins on a besoin d'en porter l'emblème. Le paraître disparaît d'autant plus que l'être fait sa progression. Quand l'enfant est tout petit, il n'y a que l'être et le paraître lui vient par la relation pré-œdipienne et œdipienne. Quand l'Œdipe est dépassé, le paraître cède pour un être original à chacun et qui se vit au service à la fois de soi (narcissique) et de la société.

119
[F. D. - E. S.]

Tout prend sens, rien n'est indifférent. C'est le contraire de ce à quoi on arrive avec la connaissance où tout est égal. Ce n'est pas du tout la même chose chez l'enfant qui

se construit. Au contraire, tout est vibrant pour lui, tout est vibrance qui entretient sa vibrance ou qui la contrarie. Tout est mouvant dans le mouvant. Tout est relatif par rapport au relatif qui l'entoure. C'est ça le relationnel; c'est ça, la vie qui circule. Un ajustement à cette souplesse. L'enfant est éminemment malléable et réceptif. Pour lui, tout ce qui est émotionnel porte fruits, porte informations, porte connaissances, le marque. C'est une marque, comme marquent des cicatrices quand c'est agressif mais, même si ce n'est pas agressif, ça l'informe, l'instruit. Une instruction partielle qui s'ajoute aux autres, en annule d'autres et fait son expérience du monde extérieur. Il juge le monde extérieur qu'il ne connaît pas par rapport à ce qu'il connaît.

120

L'obsessionnel reste à ce stade de contamination magique qui le porte à la non-distinction entre sujet et objet. Un peu comme pour l'obsédée des poupées*, l'être élu est quelqu'un qui doit entrer dans son cirque, qui ne peut pas avoir d'autres motivations que celles que lui-même lui prête.

C'est une mise en scène fixe dans laquelle il est en sécurité. Tout pourrait advenir si on y change quelque chose. Donc, c'est interdit. Ce qui pourrait advenir justement, c'est la réalisation de l'inceste. Donc, comme il faut vivre dans l'inceste toujours, en le laissant en respect, il faut que la réalité interdise les fantasmes, la réalisation des fantasmes. Les fantasmes, on peut les avoir mais ils ne peuvent pas commencer à se réaliser par la liberté que pourrait prendre un objet par rapport à un autre.

«Ne parle pas de la mort», ça rentre dans le cadre du comportement obsessionnel, parce que la mort serait la fin du cercle fixe. La mort n'est de toute façon pas agréable à penser pour quelqu'un de vivant mais, chez l'obsessionnel, même la mort doit être organisée d'avance. À travers les institutions sociales, il décide comment ça va être. Les testaments en font partie. Toute institution est un peu obsessionnelle. Il en faut pour organiser une société — probablement — parce que, évidemment, la véritable vie, ce serait l'anarchie. Il faudrait que tout le monde soit à un relatif même niveau, qui est le niveau de désir de vie

* Cf. *supra*, commentaire 117, p. 391.

sociale, où la liberté de l'un n'empiète pas sur celle de l'autre pour que l'anarchie puisse être viable pour tout le monde, non pas mortelle pour certains et viable pour d'autres. C'est vraiment séduisant l'anarchie, entre gens sensiblement mis à même niveau, ni trop intelligents, ni trop bêtes pour pouvoir se comprendre rapidement. À partir du moment où l'anarchie est obsessionnelle c'est de nouveau plus l'anarchie. « Il *faut* être anarchiste ! »

Un enfant obsessionnel qui vient en psychothérapie, on lui dit qu'il peut dire ce qu'il veut, « tu peux raconter ce que tu imagines ». Eh bien ! il vous apporte un papier écrit, souligné comme à l'école, en rouge avec *devoir d'amusement*. Sinon les parents disent : « Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Ah ! oui, il a très bien fait le travail que vous lui avez demandé pour sa séance, pour sa leçon. » La *leçon de psychothérapie*, le *devoir d'amusement*. Voilà les parents obsessionnels d'un enfant obsessionnel. On sait tout de suite qu'on a affaire à une éducation obsessionnelle, qu'il faut compter avec, et que l'enfant doit tout de même respecter ce qui dérangerait trop la mère s'il devenait imaginatif. Il faut qu'il le soit dans des limites tout à fait maîtrisables.

121

[F. D. - E. S.]

C'est un rétrécissement sur soi-même. Par exemple, une fille tout à coup, à sept ans, est pensionnaire chez les bonnes sœurs après avoir été dans un milieu très ouvert à la campagne avec des parents compréhensifs. Mais comme il n'y a pas de maison d'éducation et qu'ils veulent éduquer leur fille, il faut être pensionnaire. Elle ne retourne chez ses parents qu'aux grandes vacances. Ça peut faire une striction totale de communication entre sa sensibilité et ses zones érogènes — selon des modalités de striction sphinctérienne ou dentale. C'est vécu dans le corps comme si l'image du corps jouait sur le schéma corporel*. D'ailleurs on la voit s'étioler comme une plante. On la change de milieu et la plante se met à revivre. Ça peut être au niveau des zones érogènes, ou à un niveau fonctionnel, et ça peut même atteindre l'image de base, la vita-

* Pour les notions d'image du corps et de schéma corporel introduites par F. Dolto, cf. *supra*, notes p. 74 et p. 104.

lité. Ça peut être la vitalité d'être, ça peut être la vitalité fonctionnelle : la fille complètement abrutie ; abrutie, elle l'est peut-être d'apparence mais ses zones érogènes continuent de vivre et personne ne le voit. Un beau jour, quelqu'un passe, l'emporte et la sauve mais en même temps, elle n'a aucune expérience de son érotisme.

C'est l'éducation des filles qui ont vécu justement enfermées, après avoir été jeunes, élevées vivantes et à la campagne.

Dans l'évolution de l'enfant, en dehors des mécanismes que la psychanalyse a justement contribué à détailler, à découvrir et à éclairer, il y a l'importance du courant émotionnel qui fait fonctionner la bonne intégration de l'image du corps et la structuration de la personne.

122

[F. D. - E. S.]

Cette rupture traumatique précoce empêche la structuration du Moi d'une fille qui ne peut pas se servir de son érogénéïté sous prétexte qu'elle lui a été complètement interdite. Ce n'est pas du tout la même chose qu'elle ait été interdite complètement ou simplement dans son jeu vis-à-vis de la réalisation corps à corps avec le père ou avec les frères.

« Fille du diable ! » Dans ces éducations où Dieu et le Diable se disputaient la fille, c'était terrible parce que c'était interdit, un point c'est tout, et qu'il n'y avait plus d'issue pour les sentiments. D'où cette fausse mystique, ces histoires de possédées. Tout ça, c'était de l'hystérie qui n'avait plus de rapport avec ce que les femmes pensaient, plus du tout. Ça passait directement dans le corps, dans ces dérangements fonctionnels, hurlant ou gesticulant à la séduction, alors qu'elles n'avaient aucun sentiment qui allait avec ce qu'elles manifestaient, *comme si* elles étaient possédées. Mais elles n'étaient pas possédées : elles étaient *dépossédées de leurs potentialités féminines*, par une éducation idiote et, de ce fait, ça passait directement dans le corps sans avoir de représentations.

ANNEXES

ANNEXE I*

Les conditions prégénitales de l'investissement érotique des voies génitales de la fille et son accès à la pose de son complexe d'Œdipe

Les conditions libidinales de la non-frigidité, articulées par la situation œdipienne, non posée, en voie de résolution ou résolue.

Première étape. Avoir été reconnue et prénommée fille, en descendance génétique symbolique phallique; c'est-à-dire savoir de ses éducateurs, que l'éducation soit assumée ou non par la mère, sa filiation organique à ses géniteurs, et les relations positives ou négatives qui ont préexisté entre ses géniteurs avant sa conception et sa naissance.

Deuxième étape. a) Avoir reçu de l'instance éducatrice chargée de la fonction parentale, la reconnaissance filiale symbolique, laquelle permet les relations d'introjection phallique structurante : c'est-à-dire que l'enfant naturelle ou légitime reçoive de ses parents la notion d'avoir été adoptée dans son existence sexuée.

Ce droit d'être née fille est délivré ou n'est pas délivré implicitement par l'entité parentale (représenté par tels humains précis et introjectés). S'il l'est, il donne à la fille l'accès à l'Idéal du Moi génital qu'elle manifeste, dès vingt-quatre mois à trente mois, par la verbalisation de son mariage futur et de sa fertilité désirée, attendue; motivations éthiquement valables qui sous-tendent le travail de

* Cf. note *a*, p. 155.

l'évolution de la conscience de sa personne jusqu'à son assomption moïque en tant que représentante d'un corps individualisé femelle par un sexe creux attractivo-phallique et autonome par rapport à ses besoins vitaux dans une société de personnes autonomes et sexuées mâles et femelles.

Ces deux «octrois» de droits féminins sont obtenus au cours de la première étape par une dialectique totalement inconsciente pour l'enfant, et partiellement consciente des parents. Au cours de la seconde étape, la dialectique est encore inconsciente entre les parents et l'enfant, mais médiatisée par des paroles et des comportements volontaires, à motivations inconscientes et conscientes.

b) À ces deux « octrois » s'ajoute, au cours de la deuxième étape, la conquête de sa propre gouverne, c'est-à-dire de s'assumer comme individu sexué autonome et d'assurer à soi-même la maintenance, l'entretien et l'investissement narcissique du corps en tant qu'image, à chaque échange substantiel ou émotionnel, davantage constitué phallique dans ses fonctionnements actifs et passifs en complémentation à ceux de sa mère.

Le nourrisson fille, comme le nourrisson garçon, est la présentification au monde des forces vives structurantes, maintenantes et pourvoyantes du sein maternel ambosexué, ventre creux et provende phallique à la fois. La fonction phallique maternante est subjectivement présentifiée par l'enfant dans son corps fonctionnant en relation à lui et à distance du corps ventro-mamellaire subjectivement maternel ; la fonction phallique de la libido est interrelationnelle à ces deux créatures, la mère et l'enfant humains. Elle est soumise aux impératifs de la médiation érogène qui les fait devenir, par leur fonctionnement répétitif, objet de désir l'un pour l'autre, alternativement passif et actif voluptueux, c'est-à-dire, par définition des termes actif et passif psychanalytiquement employés, masculin et féminin.

Cette dialectique créative s'objective chez le bébé fillette du premier âge par les jeux de poupées fétiches, préférablement bourrées de tissu et au palper rénitent, au contact tiède, représentatifs de la sensation maîtresse, au contact d'un volume de forme phallique nanti d'un visage ou plutôt d'une face qui permette de s'orienter relativement à lui. Le jour où elle aperçoit le membre du garçon,

sa forme et son lieu d'implantation pubienne est alors un plus satisfaisant témoignage du sexe ressenti vivant, comme tout le reste du corps, et comme lui reçu et formé par la mère, jusqu'à l'aube du complexe d'Œdipe. Elle l'envie, il est l'image de son désir.

Le mode de satisfaction érotique est la masturbation anale centrifuge, par les rétentions et les relâchés ludiques sphinctériens, les sautillements du corps pour sentir les sensations périnéales profondes, les balancements actifs et passifs, la masturbation clitoridienne et périvulvaire, les tractions sur les lèvres de la bouche et du sexe, les doigts dans le nez, et, chez les filles beaucoup plus rarement que chez les garçons, les jeux de pénétration anale avec les doigts ou divers objets.

À partir de cette seconde étape qui se situe pour la fille vers trente mois, le rôle du valorisé implicite ou explicite, du permis ou défendu par le milieu, est dominant. Toute la sexualité de la fille est en place pour un comportement sexuel non frigide attractif sexuel génito-génital.

Dans la plupart de mes observations, l'Œdipe est précocement engagé chez la fille, mais il est rarement posé dans son ampleur conflictuelle et n'a pas besoin d'être résolu pour que la fille soit apparemment socialement adaptée (c'est la grande différence avec la condition œdipienne du garçon). Les acquisitions d'adresse manuelle, industrieuses, ménagères et scolaires de la fille peuvent s'acquérir en période œdipienne incroyablement prolongée sans que soient renoncés pour cela les désirs œdipiens sexuels passifs homosexuels ou hétérosexuels pour l'une ou les deux personnes parentales.

Ce droit au narcissisme du sexe féminin clitorido-vulvo-vaginal et au narcissisme du corps doué de puissance sociale de type industrieux féminin pose, en effet, les jalons d'une sexualité concave, vulvo-matricielle qui valorise à distance l'image phallique civique et sexuelle phallomorphe du père, chef de file de toute la gent masculine aimable, dont un représentant phantasmé, magique, promet l'accès au mariage, magique lui aussi, qui fera d'elle magiquement une femme libre, objet de son rêve, ornée d'enfants, magiques aussi, polypes narcissiques de sa personne rêvée, enfants dont elle aimera fixer à l'avance le nombre, le sexe et le destin.

Ces rêves sont, ou non, accompagnés d'orgasmes mas-

turbatoires, selon la liberté laissée au Surmoi oral et anal par le contre-Œdipe parental. Dans le cas de contre-Œdipe inverti (venu de la mère inconsciemment pédéraste ou homosexuelle), la masturbation peut demeurer et même remplir la vie de la fillette et de la jeune fille, provoquant une frigidité dans les relations hétérosexuelles, uniquement par non-adéquation du style d'excitation que son partenaire lui octroie avec celui duquel elle a l'habitude. Mais, dans les cas de parents non contre-œdipiens, la fillette peut renoncer à la masturbation sans pour cela poser les conditions de l'Œdipe. Son excitation narcissique s'éveillera lors des rapports sexuels, avec un représentant quelconque de la société, homme ou femme, qui voudra l'initier aux jeux érotiques. Cette femme ne sera pas frigide et pourtant sera une œdipienne, c'est-à-dire encore très fragile dans sa personne non structurée. Il y a donc deux types de non-frigidité : la non-frigidité préœdipienne, la plus répandue, et la non-frigidité après résolution œdipienne, et après période de latence qui, elle, est apparemment frigide, mais en fait structurant la personne sur des positions génitales d'adultes : en voie d'évolution et d'éclosion si la libido dénarcissisée (orale et anale sublimées, jointes à la libido génitale guérie de son deuil œdipien) investit des personnes aux désirs génitaux eux aussi marqués du sceau de la castration narcissique œdipienne structurante.

Les conditions de la non-frigidité saine, c'est-à-dire après dépassement de la phase de latence et après renoncement aux positions libidinales œdipiennes, sont l'acceptation narcissique d'une libido orale et anale au service du corps propre phallique polarisé par le sexe vulvo-vaginal. L'investissement utéro-annexiel peut y être tout à fait inconnu encore et n'est obtenable, lié à un amour extrafamilial objectal, qu'après structuration de la personne de la femme sur des positions sublimées de libido orale et anale, et après la résolution de la situation œdipienne et sa blessure narcissique génitale, jusque dans l'imaginaire.

La conversation d'un narcissisme primaire rayonnant et la disparition du narcissisme secondaire entièrement pulvérisé par les options culturelles créatrices dans lesquelles la libido, dans ce qui n'est pas vécu inter-narcissiquement avec l'objet de relations génitales, trouve son expression, donnée au troisième terme de toute relation interperson-

nelle chaste ou érotique, témoigne de l'accès de la jeune fille au niveau endogène de développement sexuel génital ; qu'elle en ait ou non conscience, elle est prête à recevoir et donner dans une relation interpersonnelle génitale. De telles jeunes filles ou femmes célibataires valorisent leur célibat d'attente mais ne le survalorisent pas narcissiquement, et le font encore moins de leur pucelage.

L'étude psychanalytique des comportements érotiques interpersonnels nous enseigne que la localisation dans la région génitale des désirs sexuels et la dominance de libido érotisant la région génitale ne veut pas dire que la fillette, la jeune fille ou la femme ait atteint *ipso facto* le niveau d'évolution émotionnelle caractéristique de la libido structurée génitalement. Le narcissisme secondaire peut très bien n'en être que le seul responsable, signant la stérilité symbolique des échanges avec autrui.

Le désir du pénis érectile pénétrant, support image de l'angoisse de viol n'est réveillé que par le désir prégnant de fertilité procréatrice dans des conditions de contact corporel que la magie des fantasmes, avec ou sans masturbation, tient longtemps à distance. L'éventuelle angoisse de castrer l'homme est évitée d'une part grâce au flou de la vie imaginaire magique ; d'autre part grâce à la suffisante cohésion de l'image du corps phallomorphe de la fille, établie à l'époque socialisée anale, assurée dans sa puissance pragmatique, c'est-à-dire non morcelable ; enfin grâce à la dominance clitoridienne. Les exploits imaginaires prêtés par les plus mesurées des jeunes filles à « leur futur », — situation brillante, relations, séduction — sont, à quinze ans, la continuation des contes du beau jeune homme aux épreuves triomphées qui épouse la fille du roi. Dans l'enfance, il s'agit d'une transposition littéraire et imagière du clitoris, jeune homme phallus parure ou phallus déchu par retrait de reconnaissance, ou né d'une famille ruinée mais de haute lignée.

Les rêves d'adolescentes, tout aussi narcissiques et aussi vulvaires que clitoridiens, mais œdipiens, toujours avec un accent plus ou moins hétérosexuel ou homosexuel, font intervenir les épreuves pour la jeune fille, les haines de belles-mères, les jalousies de mères, le détour difficile des entraves mises par le père jaloux à la réunion des amants. Le « futur » est parfois abusé mais jamais négatif à la jeune et sage amante qui, dans son miroir,

contemple sa valeureuse image méconnue. Tranquillement frigide ou, parfois se croyant Messaline par prurit nymphomane, elle reste inexpérimentée pour ce qu'il y a d'humain dans les rencontres avec les hommes, minaudière ou provocante œdipienne jusqu'au passage des bras parentaux au bras du futur que détermine la situation «en rapport» ou «l'accident» qui, hors de la responsabilité humaine, décide de la partie pour ce qui est du couplage des états civils et du patronyme de sa descendance dont les premiers représentants servent de catharsis aux désirs incestueux vis-à-vis de la mère puis du père, longtemps atermoyés mais toujours vivaces.

Les comportements émotionnels et les réactions psychosomatiques de telles mères et de leurs fœtus, de telles mères et de leurs nourrissons du premier âge, quand on analyse les soubassements psychodynamiques inconscients chez les mères, apportent la clef de cette pathologie dans la pérennité d'introjections de mère dévorante (chez la mère), concernant ses coïts féconds et ses grossesses. Surmoi oral du premier âge digestif s'opposant au Moi génital; Surmoi anal expulsif s'opposant à la nidation; Surmoi phallique œdipien s'opposant aux coïts frangés d'inceste ou de rivalité mortifère coupable à la belle-mère ou la belle-sœur, substituts maternels de l'Œdipe toujours actuel et transféré sur le conjoint fétiche de pénis; ou encore Surmoi phallique rival s'opposant à l'amour pour le conjoint sous prétexte de son amitié pour la personne d'un homme qui doit être soit adorné par séduction, soit repoussé par rivalité homosexuelle patente.

L'inaccession à la résolution œdipienne, concomitante de l'acceptation créatrice de la personne au service de la génitalité du Moi liée au Surmoi génétique, est patente dans tous les cas où une jeune fille qui a atteint sur des positions œdipiennes un niveau culturel (arts, littérature, mathématiques, sciences, relations sociales, amitiés) voit, dès son accès à une vie amoureuse de femme ou de mère où son corps est engagé, se désinvestir des positions culturelles passées; pour ne repartir vers des intérêts culturels nouveaux qu'à travers des liaisons extra-conjugales homosexuelles ou adultères survenant après quelques années de vie conjugale typiquement œdipiennes, suivies d'une phase dénarcissisante de résolution œdipienne, accompagnée de dépression légère, de traces obsessionnelles ou

hystériques dont les enfants sont la justification. L'apparition de frigidité clinique succède aux débuts nymphomanes ou fétichiques d'une vie apparemment conjugale et maternelle qui ne peut se développer sainement. Ces éducations, sources de conflits conjugaux et maternels, répondent à une névrose maternelle qui se reconduit de mère en fille car elle n'a pas le droit endogène du fait. Un Surmoi non génital génétique interdit à l'enfant de se comporter librement et les *acting-out* cathartiques ne sont pas, malheureusement, comme dans le transfert analytique, ramenés à leur cause transférentielle, c'est-à-dire narcissique, à la structuration génitale de sa personne ni à des émois intrapersonnels, encore moins interpersonnels* génitaux qu'on a qualifiés d'oblatifs et qu'on devrait qualifier de narcissiques décentrés dans le fruit. Le développement de la personne selon la topique freudienne Moi-Ça-Surmoi, Idéal du Moi et Moi Idéal, implique une possibilité d'autonomie du sujet par rapport à son entourage immobile, animé et humain. Il s'agit donc d'un Moi Idéal phallique constitué dès le stade oral. Le Moi phallique de la fille résulte d'un investissement de libido objectale active et passive, orale et anale, assumée par le sujet, en accord avec les adultes qui l'éduquent, vis-à-vis de son corps propre constitué comme beau phallomorphe, utile et aimable dans sa présence à l'autre et à lui-même, identifié à l'autre. Le Moi phallique de la fille subit le traumatisme de la castration primaire au moment de l'apercevance du phallomorphisme sexuel des garçons. Cette blessure narcissique devient symbolique de l'accès à sa féminité dans le cas d'une plus-value de sa personne pour les garçons, lorsqu'elle la sait liée à cette caractéristique non phallomorphe de son sexe. Le Moi — toujours phallique de la fille — assume alors son sexe creux et clitoridien selon son option à l'idéal de son Moi phallique qui l'incite à une dynamique centripète phallique de séduction des personnes au corps et au sexe phallomorphes, par identification de comportement et introjection des désirs des femmes de son milieu (maîtresses à vivre) et plus particulièrement les femmes couplées et fécondes.

Dans le cas d'une acceptation implicite de son sexe par la

* Intrapersonnels et interpersonnels sont les termes qu'a heureusement introduits dans la littérature psychanalytique le professeur Lagache lors de son rapport aux Journées de Royaumont, 1958. *(Note de l'auteur.)*

fille elle-même, du fait de ses relations prégénitales à la nourrice et à son milieu, et du fait de ses parents actuels, grâce au respect tolérant de ses fantasmes œdipiens, auxquels, ils ne répondent pas par un contre-Œdipe lorsqu'elle les verbalise ; grâce au respect amusé de l'expression de sa féminité culturelle qui cherche sa voie, poussée par ses pulsions œdipiennes, et que les adultes guident dans des expressions extérieures à son milieu familial, la fille développe une confiance en sa personne, venue de la non-immixtion parentale dans sa vie culturelle, ce qui lui permet de s'affronter et de s'allier à d'autres filles dans des comportements de rivalité féminine culturelle créatrice avec sa mère ou son substitut et non de soumission à ses conseils ou à ses goûts. En même temps la fille désire, dans son sexe creux, attirer le sexe de son père et souhaite explicitement ou implicitement, dès l'âge où s'est posée l'identification à sa mère dans sa relation génétique, en avoir un enfant. L'expérience nous montre que cet enfant réel du père doit être consciemment espéré et consciemment charnellement renoncé à jamais, et qu'il en est toujours ainsi comme on l'observe quand l'enfant se permet de parler, pour que la fille entre réellement dans la sécurité d'une personne sociale autonome en vie mixte, à égalité de valeur émotionnelle et civique symbolique avec la personne de ses parents et de toutes les autres personnes, capable d'être responsable de ses actes, c'est-à-dire délimitant clairement le rêve de la réalité licite. La pérennité des traces de la vie œdipienne reste imaginaire et non refoulée, donc interhumaine mais culturellement sublimée. La conservation d'une vie imaginaire amorale concomitante d'une vie pragmatique et interhumaine morale est la seule assurance de sécurité pour sa descendance à qui est donné en fait l'exemple de la vie sensorielle comportementale interhumaine morale, tandis qu'est laissée aux dires des enfants et aux dires et aux faits culturels esthétiques la liberté du rêve. Il n'y a pas alors contamination projective de la responsabilité génitale par une culpabilité anale névrotique.

C'est ce dégagement parental quant à ses attractions sexuelles, à ses moyens et à ses fins, qui permet les options de tendresse décharnellisée, les options de cœur dégagées de faire et recevoir plaisir sexuel. La fille ne peut y atteindre que dans le renoncement à rester une enfant, c'est-à-dire une mineure pour son père ou pour sa

mère, ou une mineure civique ou sociale, et dans le renoncement à avoir un enfant réel dans le climat de leur ambiance secourable ou de toute ambiance où elle reçoit plus de secours qu'elle n'en donne à son conjoint.

Ce renoncement de l'enfant mythique de l'Œdipe dans la demi-responsabilité doit, au moment de l'Œdipe, être vécu jusque dans sa vie imaginaire, c'est-à-dire qu'elle doit renoncer à élever un enfant qu'elle adopte comme le sien dans le climat de cette ambiance amoureuse de mineure dépendante. Alors peut éclore, après l'épreuve inévitable de sa solitude intérieure dramatiquement ressentie, avec son risque encouru de rémanence de castration anale et phallique prégénitale, de rémanence du sevrage, une tendresse vraie de la fille pour ses parents, sans dépendance. Elle peut alors les aimer comme des personnes libres, dont elle est libérée aussi, à qui elle peut se montrer secourable ou leur demander amicalement secours, et elle peut librement s'engager dans une option culturelle et professionnelle qui la situe à sa place créative dans le groupe social mixte. Là, des options extra-familiales charnelles et de cœur pourront s'éveiller sans rivalité subjective d'interférence coupable avec les images familiales.

Combien voyons-nous de ces mutilations symboliques de parents, se répercutant chez leurs enfants, et qui viennent de ce non-renoncement, non pas à l'aide dans l'éducation de leurs enfants que les grands-parents peuvent et doivent donner à leurs petits-enfants, mais à l'appui indispensable et contractuel, non résiliable, des parents ou des beaux-parents, à l'abri de leur toit, à leur perfusion d'argent reçue comme un dû, bref, à l'œdipisation de la vie conjugale en résonance avec la névrose inter-œdipienne des parents et beaux-parents vis-à-vis de leur descendance ainsi prisonnière de leur propre impuissance.

De telles situations provoquées, acceptées ou subies par les ascendants vivants, font d'eux ce qu'ils sont libidinalement, de réels monstres sacrés. L'autonomie complète de la jeune fille et de la femme donnée à un homme et le plein accès à la vie responsable sont, à n'en pas douter, la seule voie d'accès à la libido génitale affective, portant, après les risques assumés par elle de ses options sexuelles, de ses rencontres émotionnelles et sexuelles, son fruit libre qui est l'accès à la stature libidinale génitale personnelle et sexuelle de tout adulte.

ANNEXE II*

Étude chez la fille de l'image libidinale du corps propre, médiation langagière intra-narcissique; puis de l'image érogène, médiation langagière avec l'objet, enfin socialisée à la recherche de sa complémentation génitale et de son fruit, hors des limites propres de sa corporéité

Nous considérerons le développement sexuel de la fille en ce qu'il est sous-tendu par la libido génitale, c'est-à-dire par ce qui, en elle, va devenant adulte fertile. N'oublions pas qu'aux débuts de la vie elle a été morcelée imagièrement et ressentie fonctionner en participation au mode des rencontres de la phase orale, anale et cloacale avec l'objet libidinal du moment.

Dans le processus du développement sexuel de la fille, on assiste à la succession des étapes suivantes :

1. *La phase passive orale et anale.* — Réceptivité du mamelon; préhension du sein; succion; relation additive, réplétive de cavité, centrale à la masse de son corps par la partie polaire du tube digestif au centre de la masse céphalique; expulsion passive d'une partie polaire au centre du siège, masse de la région sacro-pelvienne; relation soustractive, libératoire passive (à plaisir) de ce dont la masse est remplie tubulairement en relation avec la masse centrale.

2. *La phase sadique orale et anale.* — Le «faire» obligeant ou désobligeant, repousser par plaisir le trop-plein énergétique par les pôles connus; les sens vocalisés, la parole, action manœuvrante de même style, à distance (la curiosité, la médisance, le mensonge sont des sublima-

* Cf. note *a*, p. 166.

tions datant de cette phase, l'imagination et l'hallucination s'y articulent aussi).

3. *La phase phallique.* — Attraction à soi du pénis d'autrui, sur un mode attractif fonctionnel oral, pour une absorption puis une exhibition expulsive sur un mode anal d'un pénis centrifuge ; tentative de survalorisation du pénis centrifuge que représente le clitoris ; le déplacement sur toutes les émissions sthéniques ; la capacité d'apprendre pour acquérir du savoir et le montrer par le « dire », par le « faire », substituts phalliques péniens, déplacement de l'éthique de « ne pas l'avoir », pour susciter la séduction, et découverte du pouvoir attractif d'être femme, pouvoir monnayable.

4. *La phase vulvaire.* — Presque concomitante : découverte des replis puis découverte et survalorisation clitoridienne et vaginale ; les valorisations de creux, les secrets, les cachettes, les boîtes ; l'intérêt ménager pour les voiles, les rideaux, les plis ; dévalorisation des « faux plis » inesthétiques et importance de la vestimentation, saisonnièrement désaffectée, pour être toujours incomparables et mises en valeur, à la localisation du dérisoire pénis centrifuge, le clitoris, ce bouton érectile, les deux autres à la poitrine, tous trois insuffisamment gratifiants pour qu'on en parle. Valorisation des « ballons » charnels : seins, fesses, joues.

Cependant, certaines fillettes malgré les déplacements culturels décoratifs continuent, quand il n'y a personne à s'exhiber, à se donner quelques voluptés localisées masturbatoires narcissiques :

— les tractions sur mamelons et lèvres vulvaires ;

— l'excitation clitoridienne à sensation ambiguë érectile éveillant l'option juxtaclitoridienne, l'ouverture vulvaire.

On assiste au passage de l'envie du pénis centrifuge, souvent facilement renoncée, à l'envie du pénis centripète avec érectilité des petites lèvres et du vagin orbiculairement érectile à pulsions passives, attractives, raptrices, cachées dans les replis de la vulve appétitive. On assiste alors, dans le médiatisé, au développement des forces attractives, séductrices, agressives mais passives, non extérieurement signifiables de façon immédiate et cependant verbalisées d'une attente assoiffée, affamée, patiente, continue, rusée, guetteuse (regards intenses liés à des

postures de défense ou de fuite, curiosité déniée). Soins aux représentants du pénis excrémentiel, médiatisé dans le fétiche du corps propre valorisé en tant qu'être animal, parfois humain, c'est-à-dire ayant un visage, la poupée «maniable», manipulable, maîtrisable.

En clinique, on peut voir des traumatismes en cas de grandes dimensions du fétiche car il est support de représentation du corps phallique en trois dimensions. L'image spéculaire plane est déjà traumatisante et schizoïdante dans une fascination morbide qui n'apparaît qu'en l'absence d'objet vivant d'échanges oral et anal.

5. *Continuation de l'investissement vulvo-anal.* — Un temps — en tant que fonctionnement attractif, pour le père par l'odeur, dédouanant pour la mère par le matériau fourni (les selles) et l'entente caractérielle de sexe homosexuel intergratifiante qui en résulte entre elles.

6. L'envie renoncée d'être porteuse de pénis centrifuge fait place à la mise en œuvre d'attirer le pénis centripète et son désir de pénétrance, par la valorisation dans les images de base (statiques) du corps propre, de parures, d'enveloppement de voiles et de rideaux au dessin des fenêtres des maisons, représentées en transparence, le phallus lumière visible à travers les murs et attirant à l'intérieur, représentation allégorique de son corps interne creux accueillant, de tentures, d'objets creux pleins de trésors attractifs qui sont magiques s'ils réussissent à obtenir un regard qui la remarque. La fille développe une conduite de recherche : un sourire, un hommage (être saluée), une fréquentation (une danse), un cadeau de l'objet masculin significatif de son désir d'intromission (bague), de possession (bracelet), de sceau de secret (baiser). C'est la recherche d'un signe venu d'un homme susceptible de devenir objet de désir par reconnaissance mutuelle.

7. *La valorisation dans l'image du corps fonctionnelle d'expression kinétique et d'échanges des mouvements* gracieux, plaisants, c'est-à-dire enveloppés, souples (plis) de la danse, péristaltiquement ondés plus qu'articulés segmentairement;

8. *La valorisation d'une intériorité* de relation à autrui enveloppante, captante, une éthique corporelle voilée.

Odeur, couleur, brillance cachée, secrète, dans les replis du corps qui, donné ou prêté pour un contact même parcellaire, signe un pacte de cosensibilité; cette symboli-

sation passe dans un objet-contenant : sac, poche, écrin, bijoux.

L'illusion de castration a fait place à l'acceptation d'un fait spécifique du sexe et, en cela, a rendu la fille beaucoup plus attentive à ses sensations réceptrices qu'avant la découverte de la différence de forme en relation d'objet, échanges de secrets, de menus dons magiquement valorisés (porte-bonheur), représentants médiatisés de non-périssable, consommation orale ou d'excréments non périssables.

9. *Si elle peut savoir qu'elle a été désirée fille par son père, elle accepte la découverte de sa forme trouée en surface, creuse et réceptive en profondeur, comme une valeur pour les garçons,* valeur semblable que possède sa mère et qu'il approuve donc. Elle apprend que les autres filles et sa mère sont ainsi faites et sa déconvenue fait place à la découverte d'une dialectique des sexes basée sur la valeur éthique et esthétique contradictoire à celle des seules identifications et rivalités des formes et où s'ébauchent les prémices de l'éthique génitale de la complémentarité sans échange additif ou soustractif de masse nécessaire à prouver la valeur de l'échange, et sans la notion commerciale du troc, dévolu aux échanges de choses ou de matériau oral et anal, même valorisées. La notion du pouvoir du dire et du faire sur l'émotionnel non signifié a préparé, par l'utilitaire et le plaisir, la notion d'un pouvoir sexuel par l'acceptation d'une dépréciation formelle apparente, d'un pouvoir féminin d'amour différent du pouvoir masculin et qui vise à le circonvenir : bagues, colliers, bracelet encerclant les segments de corps symboliques d'érectilité corporelle de la fille. Lui, le garçon, au contraire, doit toujours se défendre dans les périodes intermédiaires de son désir à composantes naturelles d'exhibitionnisme sexuel érectile (car il pourrait paraître castré), par un exhibitionnisme de puissance dont sa bourse est le témoin. Une fillette voyant une statue hindoue couverte de bagues aux mains et aux pieds s'exclame : « Eh bien, celle-là, elle est vraiment mariée ! » La fillette, elle, développe la valeur de son intériorité corporelle sexuelle et émotionnelle par des qualités de réserve, de contention d'émois qui s'exprime par le comportement modeste, comportement sécurisé, sans nécessité d'aucune arme pour se défendre ni de preuve pour en témoigner. On assiste au

développement du «charme» qui s'exagère en maniérisme si l'angoisse de viol traumatique contamine le désir de viol voluptueux.

10. *L'enfance de la petite fille qui a accepté son sexe inapparent est donc beaucoup moins anxiogène que celle du garçon,* ce que nous constatons en éducation et en pédiatrie psychosomatique. Il ne lui est demandé socialement que d'être «sage», c'est-à-dire concentrée en elle-même, absorptive de valeurs, de processus, de comportements de corps phalliques actifs et passifs d'un entourage qui la valorisent en elle-même déjà dans la société des personnes parentales dont les corps sont comme le sien, symboles phalliques. Lorsque son avidité sexuelle transparaît, le danger endogène apparaît. Le thème culturel du conte de Flocon d'or et des trois ours aux droits respectifs de phallus hiérarchisés, le grand, le moyen, le petit, raconte les risques d'une féminité avide qui sauve son narcissisme. Il illustre cette époque. Sans que nul n'ait à démasquer en elle les émois sexuels qu'elle enfouit et réserve pour le prince charmant de l'avenir monté sur son fougueux animal, à la fois décidé, tendre et séduit, alors qu'elle les éprouve invisiblement naturellement déjà. Elle gagne l'estime des adultes dans tout ce qui est culturel et selon qu'elle accepte cette adaptation par identification et par introjection, dans un comportement apparemment émotionnellement assez passif quoique kinétiquement actif comme une — petite — personne et qu'elle développe corporellement des qualités maîtrisées d'exhibitionnisme kinétique charmeur à distance, qui ne la mettent absolument pas directement en danger.

Nul doute que la personne, c'est-à-dire la libido du Moi, est gratifiée chez la fille par le non-souci de ce membre précieux, le phallus, vecteur à angulation variable sur le corps propre, ce dernier représentatif phallique aussi, et pour autrui, hélas! bien supérieur dans sa forme et sa taille à ce membre tour à tour triomphant et décevant, lié fonctionnellement jusqu'à la puberté, à la décharge excrémentielle dont le souci ne le lâchera pas, même quand cette décharge, dont le pénis est l'instrument passif, n'apportera plus la volupté ambiguë qu'elle apporte au petit garçon.

Pour le garçon, la phase pré-œdipienne est marquée par le dilemme : qu'est-ce qui est important? Ce membre

érectile et puissamment érotogène et que n'ont pas les filles, ou son corps entier kinétique à verticaliser, à assumer soi-disant invulnérable, aux issues qui doivent rester à fonctionnement énergétique visiblement centrifuge pour rester inviolables, corps qui souvent, au même âge qu'elles, par rapport à celui des filles ne lui rapporte pas autant de plaisir narcissique que le leur et bien des déboires d'impuissance subjective.

Le vecteur de l'éthique masculine est soumis à une double valorisation : exhiber le sexe phallique et exhiber sa personne dans sa représentation polyphallique et poliphallique (c'est-à-dire dans sa valeur fonctionnelle de mâle et dans sa prestance sociale exemplaire).

Le narcissisme du garçon est pris entre ces deux exhibitionnismes à sens perpendiculaires, celui de la grandeur et de la rectitude du corps éthique du prestige paterno-maternel et la rectitude affichée du pénis par mépris des attitudes cachées, sournoises des filles, éthique du pouvoir membré, percutant, violent, conquérant par les armes visibles. La dissimulation, la prudence corporelle, l'économie, le sens de conservation sont choses de filles. La franchise et l'attaque risquée, choses de garçons.

La fragilité du terrain narcissique conquis par le garçon vient de son angoisse de castration et, en même temps, chaque conquête l'entretient — son pénis est peut-être jalousé par son père, son pénis est peut-être moins grand que celui de son frère, son pénis va peut-être éclater, rapetisser, que sais-je ? un enfant craignait que son pénis ne se vengeât de lui parce qu'il lui avait parlé comme à un chien (les mères l'appellent la bébête) pour le gronder de s'ériger contre son gré ou de ne pas faire le beau en s'érigeant à son gré. Il va disparaître comme les fèces, il va casser, pourrir comme une branche ; ou bien peut-être ne va-t-il plus jamais s'ériger, ou, au contraire, plus jamais le laisser en repos. Que de soucis endogènes visibles et non dissimulables à soi-même et peut-être à autrui et quel danger sûrement localisé, impossible à cacher à l'ennemi, le grand guetteur, le géant, curieux, jaloux, très fort, l'adulte, celui dans lequel il voit son image agrandie, la mère, puis le père, assez maître de la mère pour se l'être acquise après l'avoir châtrée.

Plus il se sent la mâle turgescence pénienne, plus il lui faut partir en guerre pour la risquer, fendre ou pour-

fendre, afin d'assurer la certitude de sa personne par-delà les éclipses de son érectilité pénienne. Ces morceaux de bravoure et de prestance, quand ils sont répétés par les dires de l'entourage admiratif, lui permettent de souffler pendant les moments dépressifs; il peut espérer que ses prouesses sportives et guerrières le mettront à l'abri des vérifications de puissance génitale localement pénienne.

L'agressivité masculine a, dit-on, et c'est vrai, les moyens corporels et les droits sociaux de s'exprimer. C'est ce fait social qu'on retrouve à la base des revendications des filles et des femmes mal adaptées à l'épreuve de la vie sociale mixte, où la condition masculine y est parfois vue comme avantageuse aux hommes par les femmes dites féministes. Mais, le devoir de reconnaître une responsabilité dépensière ou fertile qui ne lui incombe souvent pas, d'entretenir la sécurité matérielle de celle qu'il a choisie et qui se dérobe, elle, parfois à ses propres responsabilités, ce devoir masculin d'amant, d'époux et de père bien souvent plus lourd que ses droits, ne lui sont pas contestés. Le prestige mâle a, fort heureusement, la pérennité du nom dans les sociétés patriarcales, dont la nôtre; mais que d'épreuves à surmonter! Marquer de son nom et de sa loi la femme et les enfants qu'elle porte de ses œuvres de chair, c'est à l'angoisse de castration due à l'érectilité pénienne capricieuse un réconfort symbolique qui n'est pas de trop. Dans bien des unions légitimes, s'il ne donnait pas son nom et son argent, quel cas ferait-on du mari!

Le garçon, l'homme, doit surmonter ses pulsions passives orales et anales car elles sont non seulement menace de castration, mais aussi de viol! Ce n'est pas lui qui s'habille avec des plis, valorise les détails attrayants, les mouvements enveloppants. Et il doit aussi, en plus de lui-même, de sa personne et de ses biens à ciel ouvert, assumer, protéger et défendre les engagements qu'il a pris. Et c'est là que le masochisme masculin, dans le fait qu'il doive se refuser à une régression maternante alors qu'elle serait souvent tentante et surtout nécessaire à la restauration du morcellement auquel il est soumis subjectivement beaucoup plus que les filles et encore plus objectivement. En effet, ce morcellement castrateur, il le risque réellement dans le corps à corps des combats, il le risque imaginairement dans les fantasmes érectiles de conquêtes sexuelles suivis de flaccidité pénienne, il le risque symboliquement à travers son nom

dans les agissements extra-conjugaux de sa femme, dans les échecs de sa fratrie, de sa descendance.

Quant à son rapprochement du père, dès qu'il l'ébauche corporellement et non fantasmatiquement ou culturellement par une médiation symbolique, s'il est dominé par les affects qui découlent de sa subjectivité projetée, il est terrorisé par l'angoisse de castration pénienne ou testiculaire s'il veut médiatiser par son sexe son amour pour la femme, ou par l'angoisse de viol anal s'il veut s'approcher de son père ou des hommes en rival des femmes, après avoir introjecté sa mère. Ces deux types d'angoisse ont comme effet dynamogène la recherche de médiateurs. C'est pourquoi l'instruction, mais surtout la culture et la création sont affaire d'hommes. Il doit assumer cependant son affrontement au père pour défendre ses armes, développer sa dynamique pragmatique, son corps, son droit à l'érectilité de sa personne en société. Pour son apprentissage il doit recevoir aide et conseils du père ou de son substitut, et, subjectivement encore, il risque aussi l'angoisse de viol si sa masse valorielle n'est pas en mesure de se tenir à distance d'échanges avec lui.

Le dilemme du masochisme et du narcissisme est beaucoup plus important dans l'enfance des garçons que dans celle des filles. Il est même curieusement étrange que cette condition libidinale critique soit, jusqu'à présent, passée inaperçue et que le sort des mâles soit aussi, par les psychanalystes, jugé enviable.

Voyons donc maintenant les raisons d'angoisse exogène du garçon. Qui donc fait la guerre soi-disant «fraîche et joyeuse»? Par quelles épreuves se rend-on digne non seulement devant les femmes, mais devant les hommes? (Davy Crocket, celui qui n'a jamais mal, n'a jamais peur.) Un garçon ne pleure pas, la fille, elle, en a le droit. Filles, femmes, père, rivaux, si le mâle ne s'exhibe pas érectile et turgescent, le jugent châtré, le plaignent ou le rejettent. À quelles dures conditions de témoignage constant «d'une forme phallique», l'homme doit-il le droit de se considérer porteur de son sexe?

À ses côtés, la compagne riche de ce qu'elle cache, se construisant d'émois dont nul n'est témoin dans une continuité et une stabilité physiologique rythmée sans caprice, au rythme immuable des lunes, oui, certes, la femme toujours sûre de sa maternité, sans nécessité du nom en commun

avec l'enfant, de son authenticité humaine indépendamment de son expression culturelle et de l'appréciation d'autrui, la femme que, subjectivement, son option seule suffit à authentifier est, certes, au jeu des sorts narcissiques, la mieux partagée.

INDEX

Index des noms propres

Adam, 316-317, 353
Andréas-Salomé, Lou, 313
Aubry, Jenny, 361

Bonaparte, Marie, 313
Bowlby, John, 77
Brazelton, Berry, 360

Charcot, Jean-Martin, 326-327
Crocket, Davy, 415

Don Juan, 278
Dracula, 347

Eurydice, 275
Ève, 125, 316-317, 353

Ferenczi, Sandor, 309
Flaubert, Gustave, 64
Freud, Martha, 312-313
Freud, Sigmund, 38, 39, 49-57, 59, 60, 62, 63, 69, 70, 90, 91, 133, 188c, 196c, 203, 274, 299, 303-307, 309, 314, 318, 324-327, 361, 368, 370

Gavroche, 112
Granoff, Wladimir, 34

Hauser, Kaspar, 313
Huxley, Aldous, 181

Jésus de Nazareth, 346, 347

Klein, Mélanie, 69, 332, 334
Knock, 190

Lacan, Jacques, 34, 37
Lagache, Daniel, 405

Macbeth, 136
Martha, (voir Freud, Martha, femme de Sigmund Freud),

Nacht, Sacha, 39

Orphée, 275

Parcheminey, Georges, 39
Perrier, François, 34
Pfister, Oscar, 314
Pygmalion, 278

Raynaud, Fernand, 320
Reich, Wilhelm, 37, 181
Romains, Jules, 190
Rostand, Jean, 38, 39, 40

Spitz, René, 81, 365

Vierge Marie (la), 383

Winnicott, Donald W., 370

Index des cas et exemples cités

DÉCOUVERTE DE LA DIFFÉRENCE SEXUELLE :
- survalorisation phallique du corps chez la petite fille : 91-92
- les poupées comme signifiant des zones érogènes : 97-98

JEU DE POUPÉES :
- la cure d'une mère de famille; elle avait trente poupées qui se disputaient tout le temps : 391

IMMATURITÉ SEXUELLE :
- la femme qui était restée dans l'ignorance de son sexe : 263

L'IMPORTANCE DU PRÉNOM
- la petite fille au sexe neutre : 155

IMPUISSANCE
- quand l'organicité fonctionne seulement dans certaines situations : 335-336

INCESTE (entre frère et sœur) :
- la femme qui se croyait stérile au moment de son mariage : 262-263

INSOMNIE :
- l'enfant qui ne laissait pas dormir sa mère, par culpabilité : 352

MYTHOMANIE :
- la fillette qui prétendait avoir été séduite par son professeur de gymnastique : 229-230

NÉVROSE OBSESSIONNELLE :
- l'enfant soumis aux sortilèges de ses cailloux : 322-323

PSYCHOSE :
- l'enfant qui était dit «grand arriéré»; l'importance des mots : 341-342

PSYCHOSOMATIQUE :
- le désir meurtrier qui déclenche une métrorragie : 162-163
- symptôme érogène devenant pathogène en période œdipienne : 226
- vomissements et hallucinations en période œdipienne : 227-229

RIVALITÉ ŒDIPIENNE :
- le garçon qui ne laissait pas son père prendre soin de sa mère : 319-320

Index des notions

Cet index ne se veut pas exhaustif. Il ne mentionne pour chaque notion relevée que ses occurrences les plus développées ou les plus spécifiques.

ABANDON : 86
enfant abandonné : 73, 156
ABSENCE (voir Présence/Absence)
ACCOUCHEMENT : 149, 282, 348
ACTING OUT : 148, 405
ADOLESCENCE (voir Puberté)
AFFECT (voir Émoi)
AGRESSIVITÉ : 141, 237, 261, 414
AIMANCE (voir Amour)
ALIÉNATION : 349, 350
AMOUR : 73, 75, 187, 192, 202, 208, 226, 252
– génital : 291-295
– maternel : 291-292
frustration d'– : 188
harmoniques de l'– : 46
manque d'– : 343-344
aimance : 87, 100, 226, 249, 251, 252, 253, 254, 267
ANAL : 371, 388
(*voir aussi* Libido, Pulsion, Stade)
ANGOISSE : 205, 219, 220, 234, 256, 362
– de castration : 60, 100, 115, 196, 235, 236, 241-243, 279, 413, 415
– de mort : 76
– de viol : 75, 101, 114-115, 116, 117, 129, 130, 141, 235, 242, 243, 244, 272, 415
– et dents de lait : 236-237
ANOREXIE : 78, 308
– du nouveau-né : 360
AUTRE : 215
l'– comme objet de transfert : 208
l'– de la mère : 339
la mère comme premier autre : 202, 203, 206, 208, 209-210, 248
AVORTEMENT : 42, 43, 44, 45, 165, 258, 341, 342-343

BEAU/BON : 89, 166, 170, 249, 348
dialectique du – : 86
éthique du – : 94
BEAUTÉ : 386
(*voir aussi* Esthétique/Éthique)
BESOIN : 82
– et désir : 166, 203, 204, 205, 239, 248
satisfaction des – : 305
BIOLOGIE : 40, 70, 306, 312
BISEXUALITÉ (voir Sexe)

ÇA : 74-75, 216, 350
CASTRATION (*voir aussi* Angoisse) : 105, 150, 191, 192, 317, 384
– archaïque (chez la fille) : 238-239
– endogène : 321
– œdipienne : 234, 253, 254

- primaire (différente chez la fille et chez le garçon) : 168, 224
- primaire annulée : 211
- symbolique : 61 (chez le garçon), 319 (chez la fille)
première – : 354
ultime – : 248
CŒUR : 87, 207, 208, 217, 254, 258
- et émoi : 267
désirs du – : 219
rencontres de – : 275
cœur à cœur : 248, 267
COÏT : 116, 177, 178, 179, 182, 184, 186, 189, 190, 219, 268
–, acte surréaliste : 183
assister au – : 121
l'homme dans le – : 277-280
mots pendant le – : 264, 269
préliminaires au – : 372-373
le premier – : 131-132, 185, 256-258
rapports sexuels : 146, 147
COMMUNICATION : 357
code de – : 349
CONSTRUCTIONS-ÉCRAN : 343
CONTINENCE : 158, 374
- chez la fille : 170
énurésie, encoprésie : 199, 370
la main comme sphincter : 371
CONTRACEPTION : 41-42, 43, 44, 46, 165, 258
CORPS (*voir aussi* Image du corps, Phallus) : 78, 80, 89, 101, 104, 110, 120, 157, 169, 173, 184, 234, 254, 283, 335
- à corps : 101, 102, 174, 223, 251, 253, 258
- comme langage : 207
- comme représentant phallique : 196, 217
- et Moi : 267
- phallique (chez la fille) : 87, 88, 91, 92, 110, 119, 353
désirs du – : 219
entretien du – : 98
rencontres de – : 275
signifiants pour le – : 156
CULPABILITÉ : 346
- narcissique, moïque, surmoïque : 75, 352-353
sentiments de – : 296

DÉCONVENUE : 62-63, 90, 316, 325, 378
- narcissique : 87a, 88, 89

DENTS (voir Angoisse, Narcissisme, Œdipe, Rêve)
- de lait : 222-225, 234, 236-238, 252
narcissisme et – : 161
Œdipe et – : 234, 252
rêve de chute des – : 222-223, 239
DÉSIR : 98, 104, 110, 219, 312
- d'autonomie : 225
- dérobé : 340
- d'enfant : 114, 141, 163, 192, 273
- féminin : 210, 275
- génital : 185, 224 (chez la fille)
- impossible : 250
- incestueux : 141
- partiel : 248
- du pénis : 182, 403
- réprimé : 212
- sans éthique : 272
- vulvo-vaginal : 284-285
expression du – : 266
justification du – : 264
sensation de – : 176
DESSIN : 226, 228, 240, 241, 320, 353, 369
premiers – : 359
DIFFÉRENCE SEXUELLE : 88, 104, 159, 167, 382, 383, 384
DYADE : 76, 78, 82, 85, 143, 363
doublet : 138-139
situation à deux : 93, 112, 169
mère dyadique : 223

ÉDUCATION : 161-162
- (bourgeoise) des filles : 63
- génitale : 265-266
- obsessionnelle : 395
- sadique : 313
- sexuelle : 148, 157-158, 164, 258, 290
ÉMOI : 76, 81, 82, 99, 101, 106, 117, 123, 139, 146, 153, 154, 163, 167, 174, 175, 182, 191, 197, 202, 209, 219, 254, 381, 412, 415
- de cœur et de sexe : 270
- du corps : 339
- de désir : 207, 217
- du fœtus : 72, 340
- de la mère : 72
- et paroles : 187
- pulsionnels : 105
expression d'– : 266
ENCOPRÉSIE/ÉNURÉSIE (*voir* Continence)

ÉRECTION/ÉRECTILITÉ : 80, 173, 217, 306, 308, 350, 351
– du clitoris : 176, 178
ÉTHIQUE/(ESTHÉTIQUE) : 166, 167, 168, 170, 190, 240, 249, 296, 350
éthique masculine : 413
éthique du stade oral, anal : 120
paroles et éthique génitale : 246
valeur éthique : 156, 251, 258, 269
ETHNOGRAPHIE : 373, 375
EXCISION : 306-307
– et circoncision : 311

FANTASME : 65c, 112, 123, 159, 173, 192, 255
– de conception : 260
– de désir : 231
– masochique : 106
– de mère (de père) phallique : 87
– œdipien : 114, 229
– sadique : 199
– de vampire : 346-347
– de viol : 87, 201
fuite dans le – : 297
verbalisation des – : 111
complémentarité fantasmatique : 316
FÉCONDITÉ (et Fertilité) : 48, 59, 60, 99, 150, 218, 252, 255, 256, 265, 267, 296, 316, 317
désir de – : 253
fécondation artificielle : 382-383
FÉMINITÉ : 79, 154, 224, 255, 316, 385
– culturelle : 406
FÉTICHE : 85, 323
enfant – : 284, 285, 288
femme – : 279
la poupée comme – : 139, 182, 243, 400
FIXATION : 145
FŒTUS : 74, 75, 337, 338, 342, 344, 345, 351
éthique du – : 346
FORT - DA (*voir* Présence/Absence)
FRÈRES (et SŒURS) : 139, 140
FRIGIDITÉ : 131, 142, 165, 185-187, 189, 190, 201, 238, 264, 269, 313, 384, 404
– primaire : 147
– secondaire : 196-198
non-frigidité : 399-401, 402

GESTATION : 71-76, 133-134, 150
GROSSESSE : 282, 345

HÉTÉROSEXUALITÉ : 144, 145, 210
HOMOSEXUALITÉ : 70, 104, 112, 210, 255, 305, 310
– latente : 103, 199
– de la mère : 128
– passionnelle : 143
– sublimée : 144
fixation d'– : 279
liaisons homosexuelles : 289
logique homosexuelle : 299
dépendance homosexuelle à la mère : 118, 129, 149
régression homosexuelle : 151, 152
HUMANISATION : 85
HYSTÉRIE : 63, 81, 326-327, 366, 381, 396
– de conversion : 116

IDÉAL DU MOI : 120, 255
– génital : 135, 399
– scientifique : 182
IDENTIFICATION : 78, 84, 98, 100, 115, 247, 251, 305, 376, 412
– active : 214
– aux animaux : 214
– dangereuse : 90
– à un homme : 282
– à la mère : 169, 170, 406
premier objet d'– : 63, 327-328
IMAGE : 120, 154, 215-216
– phallique du corps : 210-211
première – : 203
IMAGE DU CORPS : 100, 101, 103, 105, 143, 208, 234, 242, 268, 278, 395, 396
– fonctionnelle : 410
– phallomorphe : 403
troubles de l'– : 74
IMAGINAIRE : 113, 275
soubassement – : 339
vie – : 407
IMPUISSANCE : 335-336
INCESTE : 394
interdit de l'– : 160, 226, 227, 253, 254
enfant symbole de l'– : 73
INCONSCIENT : 38
relations d'– : 39
INCORPORATION : 79
INFIRMITÉ : 336, 350
INHIBITION :
– de l'agressivité : 107

– de la sexualité : 195
INTROJECTION : 63, 78, 79, 88, 98, 100, 104, 154, 214, 247, 326, 412
– chez l'homme : 274
– et projection : 250

JALOUSIE : 356
«JE» : 74, 109, 300, 346
JEU : 90, 390
– au docteur, à papa-maman, à la maîtresse : 102-103, 172, 378
– de la marchande : 388
– de mensonge : 388
– de poupée : 96-98, 113, 139, 169, 175, 389-392
– symbolique de contact sexuel : 107-109
jeux moteurs : 171
JOUISSANCE : 37-38, 48, 181, 188
– du bassin : 366
– féminine : 180, 189, 190
– vaginale : 178

LACTATION : 151-152
LANGAGE : 65, 82, 83, 86, 124, 154, 156, 166, 168, 208, 210, 213-215, 217, 219, 223, 258, 325, 337, 339, 349, 360, 361, 362, 372
– de communication : 204
– comme lien symbolique : 100
– concerté : 376
– du corps et verbal : 209
– intérieur : 220
– interrelationnel : 216
– chez le nourrisson : 207
– et oralité : 250
– social : 226
– valorisant le sexe : 380
– véhiculaire : 85, 375
corps à corps et – : 267
retard de – : 205
parole : 110, 310
propos excrémentiels : 95
LANGUE : 93*, 370
– «bien pendue» : 93, 168, 387-388
LATENCE : 140, 141, 161, 254
LIBIDO (*voir aussi* Pulsion, Stade) : 41, 59, 60, 61, 65, 69, 71, 122, 203, 211, 281, 303, 305, 314, 316
– génitale : 72, 109, 112, 150, 245
– du Moi : 412
– de morcellement : 309
– objectale, pré-objectale : 74, 192
– œdipienne impossible : 199
– orale, anale : 317, 184 (dans le coït)
– prégénitale : 71
fonction phallique de la – : 156, 217-219
stades précoces de la – : 69
énergie libidinale : 353
infantilisme libidinal : 288
LOI : 61, 110, 317, 322, 414
– libidinale : 109

MAGIE : 99, 322-323
fuite dans la – : 297
pensée magique : 135, 345
MARIAGE :
– prématuré : 147-148
MASCARADE : 238, 281
jeux de – : 115
MASOCHISME : 144, 167, 286
– féminin : 198-200
– masculin : 174, 414
perversion masochiste : 199
MASTURBATION : 93, 130-131, 162, 303, 308, 386, 401
– clitoridienne : 90-91, 306
– ombilicale : 239
– orale, anale : 157
– vulvo-vaginale : 96-97
MATERNITÉ (*voir aussi* Mère) : 149-152, 175, 192, 296
MÉNOPAUSE : 135
MÈRE (*voir aussi* Maternité) : 79, 80, 82, 85, 98, 105, 116, 133, 321
– ambivalente : 115-116
– cannibale : 347
– comme image du phallus : 133
– dévorante : 77, 357, 404
– pédéraste : 77, 358
– perverse : 194
– phallique : 82, 92, 377
– provende : 78, 202, 379
appel à la – : 362
dépendance à la – : 281
éclaircissements donnés par la – : 117
visage de la – : 203
MIROIR : 215-216, 282, 340
image dans le – : 347
MOI : 85, 99, 100, 126, 216, 247, 254, 303
– phallique : 405
modification du – : 268
structuration du – : 104, 105
MOI IDÉAL : 104, 216, 254, 294

MORCELLEMENT : 174, 369-370, 414
MORT : 99, 221, 248, 394
– d'un enfant : 296-299
MOTRICITÉ et PRÉHENSION : 84-85, 157, 166, 169, 375
– du vagin : 179
impuissance motrice : 213
relation motrice : 82
kinésie rythmée ou ondulatoire : 170
préhension : 361
«bouche de main» : 368
MYTHOMANIE : 94, 229, 230

NAISSANCE : 76-77, 354, 355
NARCISSISME : 71, 135, 149, 210, 211, 247, 253, 281
– archaïque : 347
– du corps (≠ – du sexe) : 195-196
– et dents de lait : 161
– féminin : 154, 175, 183, 401
– et fixation érotique : 290
– du garçon : 173, 174, 212, 413
– des hommes (≠ – des femmes) : 193-194
– oral : 237
– primaire/secondaire : 402
– solitaire : 220
objet du – : 254
choix narcissique : 142
dialectique – : 339
femme – : 285-287
jeu – : 108-109
représentant – : 150
NÉVROSE : 74, 233, 346
– à composante homosexuelle : 116
– à deux : 361
– de l'enfant : 197-198
– maternelle : 405
– narcissique : 116
– d'organes : 69
– phobique : 128, 200
NEZ :
– comme dialectique de l'amour archaïque : 321
– comme zone érogène : 320
respiration de la mère : 320
NOM : 87-88, 175, 414
– du père : 90, 109-110
patronyme : 156, 245
prénom : 155, 206, 315
«NON» et «OUI» : 85, 376-377
NYMPHOMANIE : 144, 286, 405

OBJET : 79, 167, 184, 374-375
– partiel : 167, 169, 211
– transitionnel : 370, 375
relation objectale : 83
OBSESSION : 99, 372, 394, 395
névrose obsessionnelle : 307, 322-323
ODEUR (*voir* Olfaction)
ŒDIPE : 60, 81-82, 103-112, 123, 223, 225, 226, 232-235, 238, 281, 367
– et dents de lait : 234, 252
– déplacé : 287-288
– féminin : 114, 139, 188
– chez la fille : 159-160, 170, 171, 261, 401
– chez le garçon : 61, 170-171
– impossible : 145
contre– : 233, 405
enfant de l'– : 142
entraves à l'– : 235
enfant de désir œdipien : 212
femme œdipienne : 402
régression – : 197
résolution – : 116-122, 127-128, 161, 191, 197
OLFACTION : 357
attrait olfactif : 79, 87, 153
odeur de l'homme : 308
– de la mère : 95, 356, 359, 365
OPISTHOTONOS : 81, 366
ORAL (*voir aussi* Pulsion, Stade) : 78, 168, 280, 383, 388
ORGASME : 37, 47-48, 176-185, 189, 290
– clitoridien : 178
– vaginal : 180, 182
– utéro-annexiel : 132, 181-182
frustration orgastique : 188

PAIEMENT SYMBOLIQUE : 341-342
PAROLE (*voir* Langage)
PERCEPTION : 203, 204
PÈRE : 79, 80, 100, 127-128, 212-213, 244, 319
– jaloux : 326
– narcissique : 285
– phallique : 88-89, 92, 115
rôle affectif du – : 130
«papaïsé» : 365
paternité : 152, 175, 290
PÉRISTALTISME : 84, 349, 361

PHALLUS : 81, 84, 179, 183, 184, 196, 219, 276
- imaginaire : 275
- partiel : 169
- réel : 249
- symbolique : 115, 221, 249
premier - : 239
référence au - : 217
dialectique phallique : 244, 245
éthique - (de la libido) : 111
fonction - : 400
plus value - : 278
représentant - : 94
phallisme intellectuel : 113
- urétral : 242
PHASES (*voir* Stades)
PLAISIR : 177, 178, 278, 305, 307, 308
principe de - : 38
PORNOGRAPHIE : 46-47
PRÉHENSION (*voir* Motricité)
PRÉMATURÉS : 338-339
PRÉSENCE/ABSENCE : 77-78, 83, 86, 202-203, 204, 205, 206, 359, 361
Fort - Da : 368-369
PROCRÉATION : 256
PROPOS (*voir* Langage)
PSYCHANALYSE (Psychanalyste, Traitement) : 35, 36, 48, 65-67, 68-70, 72, 82, 101, 143, 144, 174, 177*, 181-182, 190, 305-306, 314, 316, 343
psychanalyste homme/femme : 66-67, 201, 328-330
rôle du - : 330
talking cure : 312
PSYCHOSE : 69, 73, 74, 143, 145, 340-341, 344
- et autisme : 205*
- d'organes : 349
PSYCHOTHÉRAPIE : 156, 165
PSYCHOSOMATIQUE : 69, 143, 145, 168, 197, 207, 226, 255, 286, 404, 412
PUBERTÉ : 60, 118, 253, 255, 266
- chez la fille : 119-120, 191
- chez le garçon : 61-62, 212, 324
- et traumatisme (premières règles) : 124-125, 161-164
PULSION(S) (*voir aussi* Libido, Stade) :
- anales : 250
- d'attraction : 81
- auditives : 224
- épistémophiliques : 274
- génitales : 59
- de mort : 125, 183, 192, 253, 272, 275, 296, 297, 299, 344-345, 352, 360
- narcissiques primaires : 82
- orales/anales : 119
- passives/actives : 173, 305
- scopiques : 216, 224, 282
- de vie : 183, 296
médiation des - : 101, 102
déplacement de la - : 370

RAPPORTS SEXUELS (*voir* Coït) : 146, 147
RÉALITÉ : 250, 275
REFOULEMENT : 133, 186, 188, 200, 310, 372
- pubertaire/postpubertaire : 63, 122-124, 126-127, 128-130
- stérile : 252-253
RENONCEMENT : 121, 406
- à l'enfant œdipien : 407
- œdipien pervers : 126-127
- au père : 117-118, 122
RÊVES : 69, 200, 237, 238
- de chute des dents de lait : 222-223, 239
- œdipiens : 231, 232-233
RIVALITÉ : 121, 191
- envers la mère : 123, 129
- œdipienne : 212
le père comme rival : 151, 319-320
ROOTING : 80-81, 365-366

SCÈNE PRIMITIVE : 120-122, 123, 149-150, 160-161, 184, 245, 247, 260, 278, 353, 354
SCHÉMA CORPOREL : 106, 359, 374, 395
SCIENCE : 72, 325
SÉCURITÉ :
- de base : 106
atteinte à la - : 205
SENSATION(S) (sentiments) : 92, 114, 123, 132, 190, 209, 309
- de désir : 271
- érogènes génitales (*voir* Orgasme)
- fétiches : 206
- de manque : 203
(perte de) - d'exister : 181
sentiment de pudeur : 111, 161-162
SÉPARATION : 83, 337-338

SEXE : 64
– de l'enfant : 355-356
– de la femme : 187, 193, 295
– de la fille : 90, 91, 102, 103, 154, 157, 159, 163, 167, 267
– du garçon : 175
– gonadique/chromosomique : 70, 325, 336
acceptation du – : 405, 411
découverte du – : 381
bisexualité : 62
SEXUALITÉ : 37-38, 41, 59, 303, 311-312
– diffuse : 241
– à dominante génitale : 315
– masculine : 62
– orale/anale : 309-310
anomalies des comportements sexuels : 60
difficultés sexuelles : 35-36
motivation sexuelle : 295
satisfaction – : 193
tension – : 101
SOLITUDE : 216
SPLITING : 204*, 205*
STADE (Phase, Étape) (*voir aussi* Libido, Pulsion) :
– anal : 83, 84
– clitoridien et vulvaire : 170, 409
– fœtal : 72
– oral, anal : 77-78, 94, 166-167, 308, 408-409
– phallique : 409
– préobjectal : 347
SUBLIMATION : 119, 129, 192, 315
– orale/anale (chez le garçon) : 61
– des pulsions : 245, 254, 292
libido sublimée : 190
SUBSTANTIEL/SUBTIL : 83, 203, 204, 308, 335, 346, 369
SURMOI : 126, 216, 331, 377, 404
– des femmes : 63, 274, 326
– œdipien : 255
SYMBOLIQUE : 72
blessure – : 206
fonction – : 71, 214, 220, 339
fruit – : 289
lien – : 204
mutilation – : 407
refus – : 73

THÉORIE (et Théorisation) 65, 67a, 68-69, 330-332
– du complexe d'Œdipe : 232-235
TOPIQUE :
Moi - Ça - Surmoi : 405
TRANSFERT : 65c, 66d, 343-344
contre-transfert : 330-332
objet de – : 211
TRAUMATISME : 73, 74, 116, 194-195
TRIANGULATION (TROIS) : 84, 106, 113, 116, 169, 183, 210, 225, 289, 305, 353, 354, 363, 373
– impossible : 211

VAGINISME : 129, 131, 133, 200-201, 237-238
– primaire : 178
VALEUR (valorisation) : 114, 166-167, 186-187, 249-250
VIEILLESSE :
– chez la femme : 134-137
– névrotique : 136-137
VIOL : 163, 194
– incestueux : 262
désir de – : 412
les rapports conjugaux comme – : 270
VIRILITÉ :
complexe de – : 91, 112, 116, 130, 140
VOIX : 204*, 216
– de la mère : 95
– du père : 88
sons : 83

ZONES :
– d'échange nutritionnel : 78-79
– érogènes : 83, 93, 94-95, 157, 203, 218, 223, 305, 361, 369
– vulvaire : 240
le larynx comme zone érogène : 370

Table des matières

Préface 7
Note de l'éditeur 31
Dialogue préliminaire 33
Ce qu'en pense Freud 49
Introduction 59

CHAPITRE I. *Développement de la libido, de la naissance à la vieillesse* 71

Gestation : *p. 71.* – Naissance : *p. 76.* – Première enfance orale-anale : *p. 77.* – Premières attractions hétérosexuelles : *p. 79.* – Deuxième enfance : *p. 87.* – Situation à deux... : *p. 93.* – Poupées : *p. 96.* – Structuration de la personne : *p. 98.* – Entrée dans l'Œdipe... : *p. 103.* – Complexe de virilité : *p. 112.* – Situation à trois pré-œdipienne : *p. 113.* – Complexe d'Œdipe féminin : l'angoisse de viol : *p. 114.* – Début du stade de résolution œdipienne : *p. 116.* – Résolution œdipienne : *p. 118.* – Puberté : *p. 119.* – Scène primitive : *p. 120.* – Refoulement pubertaire : *p. 122.* – Difficultés somatiques et psychiques de la puberté : *p. 124.* – Refoulement pubertaire sain : *p. 126.* – Le rôle du père : *p. 127.* – Refoulement pathologique : *p. 128.* – Masturbation : *p. 130.* – Défloration et premier coït : *p. 131.* – Maternité et son rôle dans l'évolution sexuelle : *p. 133.* – Ménopause, vieillesse : *p. 134.*

CHAPITRE II. *Interférences familiales et sociales dans le développement de la libido* 138

Prolongation de la situation œdipienne : *p. 138.* – Résultats cliniques de la non-résolution œdipienne – compatibilité de l'homosexualité avec l'hétérosexualité chez la femme : *p. 142.* – Rencontres émotionnelles : le mariage : *p. 146.* – La maternité : *p. 149.*

CHAPITRE III. *Érotisme féminin : sa structuration dans l'enfance, ses manifestations chez la femme adulte* 153

Conditions prégénitales d'investissement érotique des voies génitales de la fille : accès à la pose de l'Œdipe : *p. 153.* – Image libidinale érogène du corps et du sexe chez la fille : *p. 166.* – Sensations érogènes : l'orgasme : *p. 176.* – Frigidité : *p. 185.* – Insastifaction génitale et refoulement : *p. 188.* – Frigidité secondaire : *p. 196.* – Masochisme féminin : *p. 198.* – Vaginisme : *p. 200.*

CHAPITRE IV. *Conditions narcissiques de la relation d'objet chez la femme et chez l'homme. La symbolique phallique* 202

La libido est phallique : *p. 217.* – Complexe d'Œdipe, angoisse de castration, renoncement à l'inceste – l'importance de la chute des dents, la règle des quatre « G » : *p. 222.* – Le risque féminin et la dialectique phallique : *p. 240.* – Dialectique imagière de la rencontre. Le désir et l'amour : *p. 248.*

CHAPITRE V. *Conclusion* 277

Différences génitales entre l'homme et la femme dans leur image subjective de puissance réunifiée après le coït : *p. 277.* – Caractéristiques de l'amour génital chez la femme : *p. 291.* – Ni organe mâle, ni orgasme : modes de satisfaction génitale spécifiquement féminin : *p. 295.* – Deuil du fruit de l'amour : raz de marée des pulsions de mort : *p. 296.* – Pour une femme, son désir est-il signifiable ? : *p. 299.*

Commentaires 301
Annexes 397

Index des noms propres 419
Index des cas et exemples cités 420
Index des notions 421

Bibliographie de Françoise Dolto

AUX ÉDITIONS GALLIMARD
dans la même collection

Articles et conférences :

1 — **Les étapes majeures de l'enfance**
2 — **Les chemins de l'éducation**
3 — **Tout est langage**
4 — **La difficulté de vivre**
5 — **Le féminin**

Essais :

Solitude
Sexualité féminine. La libido génitale et son destin féminin
Le sentiment de soi. Aux sources de l'image du corps

Entretiens :

1 — **Destins d'enfants — Adoption, Familles d'accueil, Travail social** (Entretiens avec Nazir Hamad)
2 — **Les Évangiles et la foi au risque de la psychanalyse ou La vie du désir** (en collaboration avec Gérard Sévérin)
3 — **L'enfant, le juge et la psychanalyste** (Entretiens avec Andrée Ruffo)
4 — **Les images, les mots, le corps** (Entretiens avec Jean-Pierre Winter)

dans la collection « Folio Essais » :

Les chemins de l'éducation
Les étapes majeures de l'enfance
Sexualité féminine. La libido génitale et son destin féminin
Solitude
Tout est langage

Ouvrages sur Françoise Dolto, hors collection :

Les deux corps du Moi. Schéma corporel et image du corps en psychanalyse, Gérard Guillerault.
Françoise Dolto, c'est la parole qui fait vivre. Une théorie corporelle du langage. Sous la direction de Willy Barral, et la participation de Marie-Claude Defores, Didier Dumas, Yannick François, Gérard Guillerault, Heitor O'Dwyer de Macedo, Juan-David Nasio.
Françoise Dolto, aujourd'hui présente. Actes du colloque de l'Unesco, 14-17 janvier 1999. Ouvrage collectif.
Le miroir et la psyché, Dolto, Lacan et le stade du miroir, Gérard Guillerault.

AUX ÉDITIONS GALLIMARD JEUNESSE

Paroles pour adolescents ou Le complexe du homard (avec Catherine Dolto, en collaboration avec Colette Percheminier).

AU MERCURE DE FRANCE

dans la collection « Le Petit Mercure » :

Père et fille. Une correspondance (1914-1938)
Le dandy, solitaire et singulier
L'enfant dans la ville
L'enfant et la fête
Parler de la mort
Jeu de poupées
Kaspar Hauser, le séquestré au cœur pur, *suivi de* **Kaspar Hauser** par Anselm von Feuerbach
Parler juste aux enfants (avec Danielle Marie Lévy)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le cas Dominique, *Le Seuil,* coll. « Le champ freudien », 1971 ; coll. « Points Essais », 1974.
Psychanalyse et pédiatrie, *Le Seuil,* 1971 ; coll. « Points Essais », 1976.

Lorsque l'enfant paraît, tomes 1, 2, 3, *Le Seuil*, 1977, 1978, 1979 ; tomes 1, 2, 3 reliés, *Le Seuil*, 1990.

Au jeu du désir. Essais cliniques, *Le Seuil*, 1981 ; coll. « Points Essais », 1988.

Séminaire de psychanalyse d'enfants, tome 1 (en collaboration avec Louis Caldaguès), *Le Seuil*, 1982 ; coll. « Points Essais », 1991.

L'image inconsciente du corps, *Le Seuil*, 1984 ; coll. « Points Essais », 1992.

La cause des enfants, *Laffont*, 1985 ; *Pocket*, 1995.

Séminaire de psychanalyse d'enfants, tome 2 (en collaboration avec Jean-François de Sauverzac), *Le Seuil*, 1985 ; coll. « Points Essais », 1991.

Enfances (photographies Alecio de Andrade), *Le Seuil*, 1986 ; coll. « Points Actuels », 1988.

Dialogues québécois (en collaboration avec Jean-François de Sauverzac), *Le Seuil*, 1987.

L'enfant du miroir, Françoise Dolto, Juan-David Nasio, *Rivages*, 1987 ; *Payot*, 1992.

La cause des adolescents, *Laffont*, 1988 ; *Pocket*, 1997.

Inconscient et Destins, Séminaire de psychanalyse d'enfants, tome 3 (en collaboration avec Jean-François de Sauverzac), *Le Seuil*, 1988 ; coll. « Points Essais », 1991.

Quand les parents se séparent (en collaboration avec Ines Angelino), *Le Seuil*, 1988.

Autoportrait d'une psychanalyste (1934-1988) (en collaboration avec Alain et Colette Manier), *Le Seuil*, 1989 ; coll. « Points Actuels », 1992.

Correspondance (1913-1958) (en collaboration avec Colette Percheminier), *Hatier*, 1991.

Cet ouvrage a été composé par Interligne
et achevé d'imprimer par la
Société Nouvelle Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 3 mars 2003.
Dépôt légal : mars 2003.
1er dépôt légal : septembre 1996.
Numéro d'imprimeur : 63141.

ISBN : 2-07-073736-5/Imprimé en France.

sexualité féminine

la libido génitale et son destin féminin

libido • érotisme • frigidité

« Je souhaite intéresser ici les lecteurs au témoignage d'une femme sur les femmes. Sous le titre général de " La libido génitale et son destin féminin ", je vais essayer, dépouillant le mot destin de ses résonances fatales, magiques ou déterministes, de témoigner en femme, en mère et en psychanalyste pratiquant depuis plus de vingt ans des faits d'observation que j'ai pu glaner concernant la sexualité dans son développement chez les filles, ne retenant ici que les traits que j'ai pu rencontrer chez le plus grand nombre. »

À partir de cette expérience clinique très riche, Françoise Dolto explore le cheminement dynamique, de la naissance à la vieillesse, d'une libido au féminin, elle en suit les manifestations dans la vie érotique et passionnelle, dans la relation à l'autre et à la famille, déployant pour ce faire toutes les harmoniques du désir et de l'amour.

Édition établie, annotée et présentée par Muriel Djéribi-Valentin et Élisabeth Kouki, et augmentée de commentaires inédits de Françoise Dolto.

Muriel Djéribi-Valentin, psychanalyste, a publié plusieurs articles sur le thème de la croyance et de la superstition dans la tradition orale, du point de vue d'une anthropologie psychanalytique.

Élisabeth Kouki, psychanalyste, est la traductrice de Françoise Dolto pour la langue grecque.

Couverture : Aparicio & Hoch

9 782070 737369

96-X A 73736 ISBN 2-07-073736-5